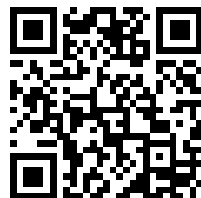

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

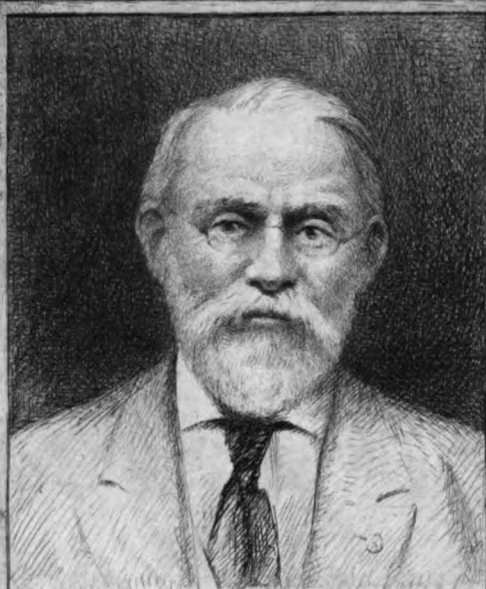
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 476248



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

1914 Dec 1922

DC
b11
.074
A3

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DE L'ORNE

IE

2

TYPOGRAPHIE E. RENAUT-DE BROISE

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE L'ORNE

TOME XI. — ~~XXXXXXXXXXXX~~



ALÉNÇON

TYPOGRAPHIE RENAUT-DE BROISE

PLACE D'ARMES

1892.

Running
Nijhoff
128126
13603

BUREAU ET COMMISSION DE PUBLICATION

<i>Président honoraire.</i>	LÉON DE LA SICOTIÈRE.
<i>Président.....</i>	GUSTAVE LE VAVASSEUR.
	L'abbé BLIN.
<i>Vice-Présidents.....</i>	Le Comte DE CHARENCEY.
	LECOINTRE (Eugène).
	Le Comte DE VIGNERAL.
<i>Secrétaire général...</i>	Le Comte DE CONTADES.
<i>Secrétaire.. . . .</i>	HENRI BEAUDOUIN.
<i>Secrétaire-Adjoint..</i>	L'abbé HOMMEY.
<i>Trésorier.....</i>	DE BROISE.
<i>Archiviste-Bibliothé- caire.....</i>	LE NEUF DE NEUFVILLE.
	ACHARD DES HAUTES-NOES.
<i>Membres de la Com- mission de publi- cation.....</i>	L'abbé BARRET. .
	Le Vicomte DE BROC.
	DUBOIS-GUCHAN.
	RENAULT DU MOTÉY.
	L'abbé ROMBAULT.

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

- ACHARD DES HAUTES-NOES, maire de Saint-Mars-d'Égrenne, à Alençon, rue de Bretagne, 29.
- ACHON (Charles d'), à la Roche-de-Gennes, à Gennes (Maine et-L.).
- ADIGARD, avocat à Domfront.
- ALEXANDRE, bibliothéc. de la ville, à Alençon, r. de l'Écusson, 40.
- ALMAGRO-DESCHAMPS, ancien pharmacien, à Laigle.
- ANTONIN, pasteur de l'Église Évangélique, à Alençon, rue du Jeudi, 32.
- APPERT (Jules), à Flers, rue d'Argentan, 10.
- ARNOUL, ancien architecte du département, à Alençon, r. de la Mairie, 11.
- AVELINE, avoué à Alençon, rue du Jeudi, 33.
- AUDIFFRET-PASQUIER (duc d'), sénateur, de l'Académie française, au château de Sassi (Orne); — à Paris, rue Fresnel, 23.

- AUDIFFRET-PASQUIER (marquis d'), au château de Sassi ; — à Paris, 84, avenue des Champs-Élysées.
- BAILLANCOURT (DE), à Mortain (*Manche*)
- BARRET (l'abbé), curé de la Place, à Sées.
- BEAU (Amédée), anc. dép., au château de Tubœuf, par Chandai.
- BEAUCHAMPS (baron DE) DE MONTHÉARD, au château de Beauchamps, par la Ferté-Bernard (*Sarthe*).
- BEAUCHENE (comte DE), au château de Torcé, par Ambrières (*Mayenne*).
- BEAUDOUIN (Henri), à Alençon, 22, rue des Promenades.
- BEAUREGARD (DE), au château d'Aché, par Alençon.
- BENET, secrétaire de la Société des Beaux-Arts, rue des Petits-Carreaux-Saint-Julien, à Caen.
- BERNIER (le Révérend Père), à Tinchebrai.
- BERTOUT (l'abbé), vicaire à Passais.
- BESNARD (Joseph), à la Chapelle-Montligeon.
- BIDARD-HUBERDIÈRE, docteur-médecin, au château de la Bérardièrre, à Saint-Bômer.
- BLANCHETIÈRE, membre de l'Institut des provinces, à Domfront.
- BLIN (l'abbé), chan. honoraire, aumônier de la Miséricorde à Sées.
- BOISSEY (l'abbé), vicaire à Passais.
- BONHOMME (l'abbé), curé de Saint-Langis, par Mortagne.
- BONNEAU LA VARANNE, rue des Marcheries, à Alençon.
- BOSCHER (l'abbé), aumônier de l'Asile, à Alençon.
- BOISZENOU, propriétaire, à la Chapelle-Viel, par N.-D.-d'Apres.
- BOUL (Georges), agent-voyer, à Carrouges.
- BOURGOIN, négociant, à Mortagne.
- BOURMONT (comte Amédée DE), au château de la Roche, à Vaas (*Sarthe*).
- BRESLIN, conseiller général, maire de Longni.
- BRETÈCHE (Alexandre DE LA), à Argentan.
- BRIDREY, ancien pharmacien, à Argentan.
- BROC (vicomte DE), au château des Feugerets, par Bellême ; — à Paris, rue de Las-Cases, 15.
- BRUST (Constant), propriétaire, à Laleu, par le Mesle-s.-Sarthe.
- BUQUET, ancien notaire, à Almenèches.
- BUREL (l'abbé), curé de la Lande-Patry, par Flers.
- CACHET, docteur-médecin, à Domfront.
- CANIVET, conseiller général, à Chambois ; — 11, boulevard Magenta, à Paris.
- CHALLEMEL (Wilfrid), à Paris, rue du Luxembourg. 38.
- CHAMPAGNE (marquis DE), à Méné-Jean, par Putanges.
- CHANCEREL, notaire, à Alençon.
- CHARENCEY (comte DE), conseiller général, à Saint-Maurice-les-Charencey ; — à Paris, rue de la Chaise, 24.

- CHARPENTIER**, receveur de l'Enregistrement à Alençon.
CHARPENTIER (l'abbé), curé-doyen de Briouze.
CHARTIER, avocat, à Mortagne.
GHÉGUILLAUME, ingénieur des Ponts et Chaussées, à Angers
(Maine-et-Loire).
CHENNEVIÈRES (marquis DE), direct. honoraire des Beaux-Arts,
 membre de l'Institut ; — à Paris, rue Paul-Louis-Courrier, 3.
CHENNEVIÈRES (Henri DE), attaché à l'administration des Beaux-
 Arts ; — à Paris, 77, rue de Vaugirard.
CHICHOU (l'abbé), curé d'Exmes.
CHOLLET, juge de Paix, docteur en Droit, à Exmes.
CLÉRICE (l'abbé), curé de Saint-Léonard, à Alençon.
COHU, notaire, à Alençon.
COMMAUCHE (Édouard), au Pin-la-Garenne.
CONTADES (comte Gérard DE), maire, à Saint-Maurice-du-
 Désert, par la Ferté-Macé ; — à Paris, avenue Marceau, 28.
COURCIVAL (marquis DE), au château de Courcival, par Bonné-
 table *(Sarthe)* ; — à Paris, 112, rue Marcadet.
CROPAT, receveur municipal, à Argentan.
DALLET (Alexandre), conseiller municipal, à Saint-Aubin-de-
 Bonneval, par le Sap.
DARPENTIGNY, greffier de la Justice de Paix, à Putanges.
DE BROISE, ancien imprimeur, à Alençon.
DESCOUTURES (Reynold), greffier du Tribunal de Commerce, à
 Alençon, rue de l'Écusson.
DES DIGUÈRES (Victor), maire de Sévigni, par Argentan.
DES DIGUÈRES (Alexandre), maire de Batilly, par Écouché.
DEVAUX (l'abbé), curé de la Trinité-des-Laitiers, par Gacé.
DONON (A.), maire de Lonray, au château de Lonray.
DUBOIS-GUCHAN (Gaston), archiv.-paléog. à Sées, pl. du Friche.
DUBUISSON, avocat, à Longni.
DUFOUR, à Saint-Laurent, près Sées.
DUFOUR, maître d'hôtel, à la gare de Domfront.
DU HAYS (Ch.), attaché à la direction des Haras au ministère de
 l'Agriculture, à Paris, rue Casimir-Périer, 4 ; — à Saint-
 Germain-de-Clairefeuille, par Nonant.
DULAU, 37, Soho-Square, à Londres.
DUMAINE (l'abbé), curé de la Cathédrale, à Sées.
DU MESNIL DE MONTCHAUVEAU, rue du Collège, à Alençon.
DUPLESSIS-D'ARGENTRÉ (comte), à Saint-Julien-de-Terroux,
 château de la Bermondière *(Mayenne)* ; — à Versailles, 6, rue
 d'Anjou.
DUPONT (l'abbé), rue de Lancrel, à Alençon.
DUPUY (l'abbé), aumônier du lycée, à Alençon, rue de l'École, 7.
DUVAL, archiviste du département de l'Orne, à Alençon.

- ÉDOUARD (le Révérend Père), (LECORNEY), capucin, archiviste général de l'Ordre, 74, via S. Nicolà da Tolentino, Rome.
- ESNAULT (l'abbé), vice-président de la Société archéologique du Maine, Le Mans.
- FARCY (Paul DE), à Château-Gontier (*Mayenne*).
- FLEURY (l'abbé), curé de Tessé-la-Madeleine.
- FLEURY, imprimeur à Mamers.
- FORTINIÈRE (Paul DE LA), juge au Tribunal civil, à Alençon. boulevard Lenoir-Dufresne.
- FOUCAULT (Eugène), antiquaire, à Flers, rue de Messei.
- FREBET (l'abbé), profess. au Petit-Séminaire de la Ferté-Macé.
- FROMONT (DE), à Mamers (Sarthe).
- GALICHER-LA-FORÊT, notaire, à Champsecret.
- GALPIN (Gaston), député de la Sarthe, à Assé-le-Boisne ; — 91, faubourg Saint-Honoré, Paris.
- GATRY (l'abbé), curé de Macé, près Sées.
- GAULIER (l'abbé), curé de Marmouillé, par Nonant.
- GERMAIN-LACOUR (fils), à Moulins-sur-Orne, par Argentan.
- GILLARD (l'abbé), curé de St-Fraimbault-de-Lassay (*Mayenne*).
- GIRARD (l'abbé), secrétaire-général de l'Évêché, à Sées.
- GODET (l'abbé), curé du Pas-Saint-Lhomer, par Moutiers.
- GOSSELIN (l'abbé), curé de Saint-Brice, par Domfront.
- GRIMBERT (l'abbé), curé de Coulonges, par le Mesle-sur-Sarthe.
- GUÉRIN (l'abbé), vicaire à Notre-Dame d'Alençon.
- GUESDON (l'abbé), directeur au Grand Séminaire, à Sées.
- GUIBOUT, à Sées.
- GUILLEMIN, officier en retraite, à Alençon. rue Saint-Blaise, 69.
- GUILLOUARD, professeur à la Faculté de Droit de Caen.
- GUYON (DE), rue des Granges, à Alençon.
- HAREL (Paul), à Échauffour.
- HOMMEY (Charles), notaire, à Alençon.
- HOMMEY (Léon), banquier, rue de l'École, à Alençon.
- HOMMEY (l'abbé), prêtre, à Saint-Léonard d'Alençon.
- HUET (l'abbé), vicaire, à Saint-Étienne-de-Caen (*Calvados*).
- HUPIER, docteur en médecine, à Alençon, rue de l'École.
- JAMET (l'abbé), curé-archiprêtre d'Argentan, chanoine honoraire.
- JOSSE (l'abbé), prof. au Petit-Séminaire, à Sées, chan. honoraire.
- JOUSSELIN, propriétaire, à Alençon, rue de Bretagne, 10-12.
- JOUSSET, docteur en médecine, associé correspondant de la Société nationale des Antiquaires de France, à Bellême.
- JOUVIN (fils), à Longny.
- LAGARENNE (DE), place Saint-Léonard, à Alençon.
- LA JONQUIÈRE (marquis DE), ancien préfet, à Mauves château de Landres ; — 28, rue de Varennes, Paris.

LANGE, docteur-médecin, à Flers.
LAPORTE, ancien sous-préfet, à Alençon, rue de Bretagne.
LA RAILLÈRE (Marc DE), à Pont-Chapelle, par la Ferté-Macé;
 — à Paris, rue de l'Abbé-Grégoire, 26.
LA SICOTIÈRE (DE), sénateur, ancien directeur de la Société des
 Antiquaires de Normandie, à Alençon, rue Marguerite-de-
 Navarre; — à Paris, rue de Fleurus, 3.
LEBRETON (l'abbé J.), chanoine, à Sées.
LEBOULLANGER (l'abbé), curé de Sainte-Marie-la-Robert, par
 Carrouges.
LEBEY (Daniel), licencié en droit, à la Carneille.
LECHEVREL (Ernest), maire de Chanu.
LECOINTRE (Eugène), membre de la Commission des Archives
 départementales, à Alençon, rue Saint-Blaise, 11.
LECOINTRE (Georges), id.
LECOMTE, au château de Montigni (Sarthe).
LECORNU (Émile), rue de Tinchebrai, à Flers.
LE COUTURIER, avocat, à Argentan.
LEFAIVRE (l'abbé), bibliothécaire au Grand-Séminaire, chanoine
 honoraire, à Sées.
LE FAVERAIS, président du Tribunal Civil de Mortain (Manche).
LEFÉBURE, 36, avenue Marceau, Paris.
LE FÉRON DE LONGCAMP, ancien président de la Société des
 Antiquaires de Normandie, rue de Geôle, à Caen.
LÉGÉ, avoué, à Mortagne.
LE HARDY (Gaston), secrétaire de la Société des Antiquaires de
 Normandie, à Rots (Calvados).
LELIÈVRE, instituteur à Saint-Quentin-les-Chardonnets, par
 Tinchebrai.
LEMAITRE (l'abbé), chanoine à Sées.
LEMARQUANT, avocat, rédacteur au Ministère de l'Intérieur, rue
 des Feuillantines, 11, Paris.
LE NEUF DE NEUFVILLE, président honoraire du Tribunal
 Civil, à Alençon, rue du Parc.
LE PELLETIER (Rodolphe), filateur, à Athis.
LE ROUILLÉ, à Alençon, rue du Château.
LE ROY (M^{lle}), à Alençon, rue du Cours, 48.
LETAILLIEUR, docteur-médecin, à Alençon, rue du Jeudi.
LETACQ (l'abbé), aumônier des Petites Sœurs des Pauvres, à
 Alençon.
LEURSON, agent-voyer en chef, en retraite, à Alençon.
LEVAIN (Charles), à Caorches (Eure).
LE VASSEUR (Gustave), conseiller général de l'Orne, lauréat
 de l'Institut, à la Lande-de-Lougé, par les Yveteaux.
LEVEILLÉ (l'abbé), prof au Petit-Séminaire de la Ferté-Macé.
LÉVIS-MIREPOIX (comte DE), député, 58, rue de Varennes, Paris.

- LHERETREYRE** (l'abbé), curé de Saint-Martin-d'Argentan.
- LIBERT** (Marcel), sénateur, conseiller général, à Alençon, rue des Grandes-Poteries, 13 ; — à Paris, 66, rue Bonaparte.
- LIVACHE**, notaire, à Cœucé.
- LOISEL DE LA BILLARDIÈRE**, juge d'instruction, à Étampes (Seine-et-Oise).
- LORiot** (Florentin), avocat, à Alençon, Grande-Rue, 112.
- LOUTREUIL**, manufacturier, 17, rue Pretchistink, à Moscou.
- LOUVEL**, ancien chef d'institution, à Rémalard.
- MACAIRE**, chef de division à la Préfecture de l'Orne, à Alençon, rue de la Demi-Lune.
- MACÉ** (l'abbé), curé d'Athis.
- MACKAU** (baron DE), député, conseiller général, à Guerquesalles, par Vimontiers ; — à Paris, avenue d'Antin, 22.
- MALLET** (l'abbé), 99, rue des Tisons, à Alençon.
- MARAIS** (l'abbé Émeric), vicaire général de l'Évêché, à Sées.
- MARAIS** (Paul), attaché à la Bibliothèque Mazarine, à Paris-Passy, 31, rue Mozart.
- MARGÈRE** (DE), sénateur, à Paris, rue Montaigne, 23.
- MARIGNY**, ancien notaire, à Sées.
- MAUNOURY** (l'abbé), charoine, au Petit-Séminaire de Sées.
- MÉRIEL** (Amédée), à Falaise, Grande-Rue-Saint-Gervais.
- MONTAUZÉ**, imprimeur, à Sées.
- MURIE**, architecte, conservateur de la Bibliothèque et du Musée, à Flers.
- PARMENTIER**, sous-préfet, à Domfront.
- PATOU** (Urbain), avocat, à Avrilli, près Domfront.
- PORIQUET**, sénateur, conseiller général de l'Orne, à Montmerrei, château de Blanche-Lande ; — à Paris, rue de Monceau, 58.
- PRÉBOIS** (Paul), notaire, à Sées.
- PREMPAIN** (Ch.), architecte, à Sées.
- PROVOST** (l'abbé), curé de Mortagne.
- REGNIER**, secrétaire de la Société Libre de l'Eure, rue Chartraine, à Évreux.
- RENAULT DU MOTFY** (Henri), docteur en droit, avocat, à Alençon, rue Saint-Blaise.
- RENAUT-DE BROISE**, imprimeur, à Alençon.
- RICHER** (l'abbé), curé de la Rouge, par Le Theil.
- ROBILLARD DE BEAUREPAIRE**, ancien conseiller à la Cour d'Appel, secrétaire de la *Société des Antiquaires de Normandie*, à Caen.
- ROEDERER** (comte), au château de Bois-Roussel, commune de Bursard, par Essai.
- ROMANET** (vicomte Olivier DE), château des Guillels, par Mortagne.
- ROMBAULT** (l'abbé), curé de Messei.

ROMET (Paul), rue du Jeudi, à Alençon.
 ROTOURS (baron DES), aux Rotours, par Putanges.
 SAFFRAY (l'abbé), curé de Sarceaux, par Argentan.
 SAINTE-PREUVE (M^{me} la baronne DE), à Boishulant, près Alençon.
 SALLES (Auguste), professeur au Lycée, à Caen.
 SALZE, 134, rue Mouffetard, Paris.
 SAUVAGE (Hippolyte), 134, boulevard de la Villette.
 SEMALLÉ (comte DE), à Tours, boulevard Béranger, 104.
 SÉNÉCHAL, conseiller général, à Sées.
 SEVRAY (l'abbé), à Mortrée.
 SINEUX (l'abbé), curé de La Fresnaye-Fayel, par Gacé.
 SOUANGÉ (vicomte H. DE), à Montdoucet, près Nogent le-Rotrou
 (Eure-et-Loir).
 SURVILLE, instituteur, à la Chapelle-Biche, par Flers-de-l'Orne.
 TIRARD (Jules), à Condé-sur-Noireau (*Calvados*), rue du Chêne.
 TOMERET, chef de division à la Préfecture de l'Orne, à Alençon,
 rue de Lancrel, 18.
 TOURANGIN, ancien trésorier général, maire de Vingt-Hanaps
 TOURNOUER, rue des Saints-Pères, 11, Paris.
 TRÉGARO (Mgr), évêque de Sées.
 TURGEON (Charles), professeur à la Faculté de Droit, à Rennes.
 VÉNIARD, notaire, à Domfront.
 VÉREL (Charles), à Nonant.
 VIGNERAL comte DE), ancien chef d'escadron d'état-major, au
 château de Ri, par Putanges.
 VIMONT, à Argentan.

SOCIÉTÉS SAVANTES ET ÉTABLISSEMENTS PUBLICS

*Auxquels la Société Historique et Archéologique de l'Orne
 adresse ses Publications et ses Correspondances.*

Ministère de l'Instruction publique (6 exemplaires).
 Archives Départementales de l'Orne, à Alençon.
 Bibliothèque publique d'Alençon.
 Bibliothèque publique d'Argentan.
 Académie des Sciences, Agricult^{re}, etc. d'Aix (Bouch^{es}-d.-Rhône).
 Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers.
 Société Archéologique et Historique de la Charente, à Angou-
 lême.
 Le Cidre et le Poiré, à Argentan.

VIII

- Société des Antiquaires de Normandie, à Caen.
 Académie Nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Caen.
 Société des Beaux-Arts de Caen.
 Société Archéologique d'Eure-et-Loir, à Chartres.
 Société française d'Archéologie, à Compiègne.
 Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure, à Évreux.
 Société libre d'Agriculture, etc. de l'Eure (section de Bernay).
 Revue Catholique de Normandie, à Évreux.
 Société Industrielle de Flers.
 Académie Delphinale, à Grenoble.
 Commission Historique et Archéologique de la Mayenne, à Laval.
 Société Historique et Archéologique du Maine, au Mans.
 Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, au Mans.
 Société Archéologique de Nantes.
 Société de Statistique des Deux-Sèvres, à Niort.
 Société de l'Histoire de Paris, chez M. Champion, libraire, 9, quai Voltaire, à Paris.
 Société Philologique, à Paris.
 Comité des Travaux historiques et des Sociétés savantes à Paris.
 Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.
 Société de l'Histoire de Normandie, à Rouen.
 Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure, à Rouen.
 Société Normande de Géographie, à Rouen.
 Société Philomatique Vosgienne, à Saint-Dié.
 Société Archéologique du Midi de la France, à Toulouse.
 Société d'Histoire Ecclésiastique et d'Archéologie Religieuse de Valence.
 Analecta Bollandiana, à Bruxelles.
 Museo Nacional do Rio de Janeiro.
 Museo Nacional de Costa-Rica (Amérique centrale).
 Davenport Academy of Natural Sciences, Davenport-Yowa (États-Unis d'Amérique).
 Académie Royale des Belles-Lettres, de l'Histoire et des Antiquités de Stockholm.
 Smithsonian Institution, Washington.

PROCÈS-VERBAL

Séance du 7 Janvier 1892.

PRÉSIDENCE DE M. LE VAVASSEUR

Correspondance : 1^o Lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique relative au Congrès des Sociétés des Beaux-Arts des départements qui doit se tenir à Paris en 1892, à l'époque de la Pentecôte. Sont nommés délégués pour se rendre à ce congrès, ainsi qu'à celui des sociétés savantes : MM. de La Sicotière, Duval, Letacq, pour les Sociétés savantes; MM. Le Vavas seur et Lorient, pour les Beaux-Arts.

2^o Lettre de M. le Directeur de la revue, le Cidre et le Poiré, par laquelle il demande l'échange des publications et l'insertion d'une réclame. L'échange est accordé sans difficulté. Quant à l'insertion, la Société considérant qu'il n'entre pas dans ses habitudes de faire de réclames, mais que, d'un autre côté, la revue, le Cidre et le Poiré, intéresse spécialement le département de l'Orne, où elle a d'ailleurs son siège, décide qu'une note de quelques lignes lui sera consacrée dans le prochain bulletin. M. Duval se charge de faire cette note.

3^o Circulaire et pièces relatives au Congrès international des Américanistes en 1891, à propos du 4^e centenaire de la découverte de l'Amérique.

M. le Président, à propos de la mort récente de M. Marchand, maire d'Alençon, rappelle à la Société que c'est à sa bienveillance qu'elle doit le local occupé par elle et tient à adresser à sa mémoire et à envoyer à sa famille un dernier témoignage de reconnaissance.

M. De Broise donne le compte des recettes et dépenses de la Société pendant l'année 1891. Sur le rapport verbal de MM. de Neufville et du Motey, ces comptes sont approuvés.

M. de Neufville réclame quelques volumes égarés et prie de nouveau les membres qui en emportent de ne pas négliger d'inscrire leurs noms sur le registre des prêts.

Le Secrétaire prie la Société d'acheter, comme les années précédentes, le *Journal de l'Imprimerie et de la Librairie* moyennant la somme de 10 fr. Adopté.

M. le Président demande la ratification d'une dépense de 105 fr. pour la reproduction en couleur des pavés mosaïques de M. l'abbé Gatry. La Société ratifie cette dépense. A cette occasion, M. Lorient, de la part de M. l'abbé Rombault, expose combien il serait désirable de publier dans le *Bulletin* un plus grand nombre de ces pavés.

M. de La Sicotière fait observer qu'en tout cas, de nouvelles illustrations ne pourraient être faites que si M. Gatry donnait un nouvel article.

M. Duval entretient la Société de quelques documents nouveaux qu'il a découverts sur le Perche. Sur l'invitation de la Société, M. Duval promet d'en faire l'objet d'un ou deux articles pour le Bulletin.

OUVRAGES REÇUS DEPUIS LA SÉANCE DU 15 OCTOBRE 1891

1° Publications individuelles.

1. *Chronique d'Amaldi*, publiée par M. de Mas-Latrie. In-4°, 1891. Don de M. le Ministre de l'Instruction publique.

2. *La Vie et les Œuvres de J.-J. Rousseau*, par M. Henri Beaudouin. 2 vol. in-8°, 1891.

3. *Essai sur le Tiers-État rural en Basse-Normandie*, par le R. P. Bernière. In-8°, 1891.

4. *De mente humana*, apud J.-B. du Hamel, par le même. In-8°, 1891.

Ces deux ouvrages sont les thèses pour le doctorat ès-lettres présentées par le R. P. Bernier.

5. *Actes de la Société philologique*, années 1889 et 1890. In-8°, 1891.

6. *Les ex-libris du canton de Carrouges*, par M. le C^{te} de Contades. In-8°, 1891.

7. *Trois histoires véritables*. Éditées par le R. P. Édouard d'Alençon. In-8°, 1891.

8. *Essai de martyrologe de l'Ordre des Frères Mineurs, pendant la Révolution française*, par le R. P. Édouard d'Alençon. In-8°, 1892.

9. *Documents sur la Province du Perche*. Octobre 1891.

10. *Notice sur les travaux scientifiques de Guettard, aux environs d'Alençon et de Laigle*, par M. l'abbé Letacq. In-8°, 1891.

11. *Bertaud*, par M. Le Vasseur. In-8°, 1891.

12. *A travers la Normandie*. In-8°, 1891.

13. *Une église romane de l'Avranchin, Saint-Loup*. In-8°, 1891.

14. *Les églises d'Avranches*. Procès-verbal de la visite de l'Association normande. In-8°, 1891.

15. *Les études historiques dans le département de l'Eure*. In-8°, 1891.

16. *Statistique monumentale du canton de Chaumont en Vexin, Reil'y*. In-8°, 1891.

Ces 5 brochures ont pour auteur M. Louis Régnier.

17. *Vie de M. Lecornu, curé de Flers*, par M. l'abbé Gourdel, curé de St-Hilaire-de-Briouze. In-12, 1891.

2° Publications périodiques.

1. *Analecta Bollandiana*. T. X, fasc. 2, 1891.
 2. *Bulletin de la Société de Statistique des Deux-Sèvres*.
Juillet-septembre 1891.
 3. *Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir*.
Novembre 1891.
 4. *Revue historique et archéologique du Maine*. 1^{er} semestre
de 1891.
 5. *Bulletin de la Commission historique de la Mayenne*.
4^e trimestre de 1891.
 6. *Revue Normande de Géographie*. Septembre-octobre 1891.
 7. *Journal de l'Imprimerie et de la Librairie*, de janvier à
fin octobre 1891 et tables.
 8. *Revue catholique de Normandie*. Novembre 1891.
 9. *Annales de l'Archiconfrérie de N.-D. des Champs*
Novembre, décembre 1891 et janvier 1892.
 10. *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*. 3^e tri-
mestre de 1891.
-

RECHERCHES

SUR LA

BIBLIOGRAPHIE SCIENTIFIQUE

DU DÉPARTEMENT DE L'ORNE,

PAR

M. l'abbé A.-L. LETACQ,

AUMÔNIER DES PETITES-SŒURS DES PAUVRES D'ALENÇON.

(Suite).

MINÉRALOGIE

BRARD (Cyprien-Prosper), minéralogiste, né à Laigle, le 21 novembre 1786, fut élève de l'École des Mines, d'où il sortit avec le titre d'ingénieur. Attaché en cette qualité à Faujas de Saint-Fond, l'un des professeurs les plus distingués du Muséum d'histoire naturelle, il a fourni par ses recherches laborieuses dans de fréquents voyages (1) une partie précieuse

(1) Dans son *Manuel du Minéralogiste voyageur*, il dit : « J'ai fait une excursion de huit cents lieues à pied sur les bords du Rhin, tout au travers la Suisse, la Savoie, le Piémont et le Dauphiné avec un compagnon de voyage, un domestique et un cheval, qui portait deux paniers tout à fait semblables à ceux des marchand ambulants. Je doute qu'il soit possible de trouver un équipage plus commode et mieux approprié à ce genre de voyage. Nos deux paniers renfermaient à la fois notre linge, nos cartes, nos livres, nos instruments, nos minéraux, nos marteaux de rechange et nos vivres au besoin ».

des minéraux qui enrichissent cet établissement. Brard, après avoir été directeur des mines de Servoz en Savoie, devint, sous la Restauration, directeur et concessionnaire des houillères du Lardin (Dordogne) (1). C'est là qu'il est mort, le 28 novembre 1838. *Biographie universelle*, de Michaud.

— Manuel du minéralogiste et du géologue voyageur. *Paris, de l'imprimerie de Puigneray, an XIII, 1805.*

— Éléments de Minéralogie ou Manuel du Minéralogiste voyageur. 2^e Édit. considérablement augmentée. *Paris, Méquignon-Marvis, 1824, in-8°.*

— Nouveaux Éléments de Minéralogie ou Manuel du Minéralogiste voyageur, contenant les notions élémentaires sur la minéralogie et la description des espèces minérales contenues avec leurs principaux usages, etc., par Brard. Nouvelle édition revue et augmentée d'un indicateur minéralogique, par Drapiez.

Tome I^{er}, formant deux parties en deux volumes distincts. 1^{re} partie, in-12 de VIII 328 p. ; 2^e partie, in-12, 329-672 p.

Tome II^e, in-12 de 332 p., avec une planche.

Ces trois volumes ont été édités, en 1838, à *Bruxelles, Société belge de librairie, etc. ; Hausmann et C^{ie}.*

L'ouvrage de Brard n'est qu'un abrégé du grand *Traité de Minéralogie* de l'abbé Haüy.

— Traité des pierres précieuses, des porphyres, des granits marbres et autres roches propres à recevoir le poli, et à orner les monuments publics et les édifices particuliers, etc. *Paris, Schoell, 1808 ; 2 vol. petit in-8°, ornés de planches.*

— Note sur la prétendue mine d'étain de Ségur. *Ann. des Sciences naturelles*, t. VIII, première série, p. III.

— Mémoire sur la Natrolithe et sur le gisement de cette substance.

(1) Le Lardin se trouve dans la commune de Saint-Lazare, canton de Terrasson.

Extrait des *Ann. du Museum d'Histoire naturelle*, in-4° de 7 p., 1808.

Brard, à son retour d'Allemagne, découvrit la Natrolithe au pic volcanique de Hoen-Twiel, près de Signen ; il est le premier minéralogiste français qui ait indiqué un gisement certain de cette substance.

— Mémoire sur un nouveau procédé tendant à faire connaître la pierre gélive ou gélivée. *Paris et Périgueux, Dupont, 1821, in-8°.*

Ce mémoire a été réimprimé dans le *Bulletin de la Société d'Encouragement* et a valu à son auteur la médaille d'or de première classe.

— Minéralogie appliquée aux arts ou Histoire des Minéraux qui sont employés dans l'agriculture, l'économie domestique, la fabrication des sels, des combustibles et des métaux, l'architecture et la décoration, la peinture et le dessin, les arts mécaniques, la bijouterie et la joaillerie. Ouvrage destiné aux fabricants et aux entrepreneurs. *Paris, chez F.-G. Levrault, rue des Fossés-M. le Prince, n° 33, et rue des Juifs, n° 33, à Strasbourg, 1821.*

T. I^{er} de VIII-693 p. avec pl. ; t. II de 695 p. avec pl. ; t. III de 524 p. avec pl. et tables alphabétiques.

Le *Traité des pierres précieuses* (1808) a été refondu dans cet ouvrage dédié à M. le vicomte Héricard Ferrand de Thury, ingénieur en chef au corps des Mines.

— Minéralogie populaire ou avis aux cultivateurs et aux artisans sur les terres, les pierres, les sables, les métaux et les sels qu'ils emploient journellement, le charbon de terre et la recherche des Mines. *Paris, Louis Colas, in-18, 1826.*

— Description historique d'une collection de minéralogie appliquée aux arts. *Paris, 1833, in-8°.*

— Dictionnaire usuel de chimie, de physique et d'histoire naturelle. *Paris, chez Dupont, imp., rue de Grenelle-Saint-Honoré, n° 55, 1839, un vol. in-8°.*

Brard a fourni au *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle* les articles *Sel*, *Théorie de la cristallisation* et *Volcans*; il a enrichi le *Dictionnaire des Sciences naturelles* d'environ 400 articles de Minéralogie et de Géographie physique.

Cfr. : *Notice historique sur Cyprien-Prosper Brard, ingénieur civil des Mines*, par F. Jouannet, bibliothécaire de la ville de Bordeaux. *Périgueux, chez J. Dupont, imp. à Bordeaux; chez C. Lawalle, libraire*, in-8° de 31 p. avec portrait, 1839.

Un journal de Périgueux, *l'Écho de Vésone*, du 4 décembre 1838, rend compte des obsèques de C.-P. Brard et reproduit le discours prononcé sur sa tombe par l'abbé Guines, vicaire de Terrasson (1).

Cfr. : *Zoologie et Géologie*. Art. Brard.

FAUQUEUX, ingénieur des Mines.

— Mémoire sur plusieurs indices et recherches de houille dans les départements de la Manche, du Calvados et de l'Orne. *Journal des Mines*, 1806.

GUETTARD (Jean-Étienne), né à Etampes, le 22 septembre 1715, membre de l'Académie des Sciences, mort à Paris, le 7 janvier 1786.

— Mémoire et carte minéralogique sur la nature et la situation des terrains qui traversent la France et l'Angleterre. *Mem. Acad. des Sciences*, 1746, p. 541-584.

(1) On doit encore à Brard :

— Description de la grande École gratuite en plein air de M. Brard à l'usage des ouvriers et de leurs enfants. *Paris, Colus*, 1824, br. in-8° avec fig.

— Compte rendu des travaux de la première année de l'École fondée en faveur des pauvres ouvriers de la mine et de la verrerie du Lardin. *Paris, de l'imp. de Faïn*, broch. in-8°, 1825.

— Plan d'un Musée public de technologie. *Périgueux, chez Dupont père et fils*, 1827, broch. in-8°.

— Éléments pratiques de l'exploitation des mines. *Paris, Levrault*, 1829, avec figure.

— Maître Pierre ou le Savant de Village; Entretiens sur l'industrie. *Paris*, 1831, un vol. in-18.

— Maître Pierre ou le Savant de Village; Entretiens sur l'art de bâtir à la campagne. *Paris*, 1831, in-18.

Brard a laissé en manuscrit la *Statistique* non terminée du département de la Dordogne et *Maître Pierre, pasteur : Entretiens sur l'éducation des troupeaux*, ouvrage non terminé.

Ce travail renferme quelques observations sur les environs de Laigle et de Mortagne.

— Mémoire sur les granites de France comparés à ceux d'Égypte. *Ibid.*, 1751, p. 239-310.

L'auteur étudie les granites d'Alençon, p. 291, 298 et suiv.

— Second mémoire sur la minéralogie des environs de Paris. *Ibid.*, 1762, p. 646-712.

On trouve p. 665-668 des notes sur les silex de Laigle et les calcaires de Mortagne.

— Mémoires sur différentes parties des Sciences et des Arts, t. I^{er}, 1768.

Dans le 5^e Mémoire, Guettard raconte l'histoire de la découverte du Kaolin aux environs d'Alençon et les expériences entreprises dans le laboratoire du duc d'Orléans, pour obtenir, avec cette substance, une porcelaine analogue à celles de la Chine et de l'Allemagne.

Cfr. : *Hist. de l'Académie Royale des Sciences* (1768), t. 142, édit. in-12 des Mémoires, p. 76 et suiv. ; Odolant-Desnos : *Mém. hist. sur Alençon*, t. II, p. 475 ; J. Odolant-Desnos : *Statistique du département de l'Orne* (1834) ; D'Archiac : *Introduction à l'étude de la Paléontologie stratigraphique*, t. I^{er}, p. 293 ; Letellier : *Études géologiques sur les deux cantons d'Alençon* (1888). Bull. Soc. Linn. Norm., 1887-88, p. 320 ; A.-L. Letacq : *Notice sur les Travaux scientifiques de Guettard aux environs d'Alençon et de Laigle (Orne)*. Bull. Soc. Linn. Norm., 1891, p. 67

LA FOYE (De), professeur au lycée d'Alençon.

— Note sur le Béril-Aiguemarine d'Alençon lue à la séance de la Société Linnéenne de Normandie du 5 avril 1824. *Mém. Soc. Linn. Norm.*, t. I^{er}.

MONNET (Antoine-Grimoald), chimiste et minéralogiste, né à Champoix (Puy-de-Dôme), en 1734, pharmacien à Rouen, membre de l'Académie de cette ville, mort à Paris, en 1817.

— Mémoire sur la carrière de « Chyte » de la Ferrière Béchét. *Journal de Physique*, t. X, sept. 1777, p. 213-219.

— Sur les mines de fer de la Normandie. *Mercur de France*, janvier 1768, p. 173.

Monnet était en correspondance avec l'historien Odolant-Desnos, à qui il signala près du presbytère de Valframbert une carrière de pyrites vitrioliques très riches en soufre. *Mém. hist. sur Alençon*, t. II, p. 475.

ODOLANT-DESNOS (Joseph), petit-fils du célèbre historien de ce nom, né à Alençon, le 13 juin 1797, secrétaire du Comité des Arts et Manufactures de l'Académie de l'Industrie, membre de l'Institut historique, etc., mort à Paris

— *Précis de Minéralogie moderne*, donnant la connaissance de la structure, la nature, les caractères et la classification des minéraux, avec la description et l'histoire naturelle de chacune de leurs espèces, précédé d'une *Introduction historique* et suivi d'une *Biographie*, d'une *Bibliographie* et d'un *Vocabulaire*, formant *Table synonymique* orné de planches.

T. I^{er} : Structure, nature et propriétés des minéraux, in-32 de VIII-300 p. avec 2 pl.

T. II^e : Classification, description et histoire naturelle des Minéraux, in-32 de VIII-343 p.

Ces deux volumes ont été édités à Paris, au bureau de l'*Encyclopédie portative*, rue du Jardin-Saint-André-des-Arts et chez Bachelier, libraire, quai des Augustins, n° 55. 1827. Imp. de Decourchant, rue d'Erfurth, n° 1, près l'Abbaye.

L'*Introduction historique* a paru en tir. à part, in-32 de 48 p., 1827.

Le *Précis de Minéralogie* de J. Odolant-Desnos faisait partie d'une collection de volumes publiée sous le titre d'*Encyclopédie portative ou Résumé universel des sciences, des lettres et des Arts*, en une collection de *Traitéés séparés par une société de savants et de gens de lettres. sous les auspices de MM. De Blainville. Cuvier, Jussieu, Thénard, etc. et sous la direction de M. C. Bailly de Merlieux* et portant pour épigraphe ce mot d'un ancien : *Scientia est amica omnibus*.

RENAUT (Pierre-Antoine), né à Rouen, en 1750, professeur d'histoire naturelle à l'École centrale de l'Orne et conservateur des collections de cet établissement, mort à Saint-Denis-sur-Sarthon, le 23 avril 1835.

— Agates trouvées aux environs d'Alençon. *Journal de l'Orne*, 30 octobre 1808.

VALMONT DE BOMARE (Jacques-Christophe), né à Rouen, le 17 novembre 1731, professeur d'histoire naturelle, membre de l'Académie des Sciences, mort à Paris, le 24 août 1807.

— Traité de Minéralogie, Paris, 1776, 2 vol. in-8°.

L'auteur donne quelques détails sur la nature des terrains des environs d'Alençon, qu'il avait visités en 1762. Cfr. : t. II, p. 92, 203, 271, 290, 292, 365, 397 et 447.

V. Odolant-Desnos : *Mém. hist. sur Alençon*, t. II, p. 471 et suivantes.

— Dictionnaire raisonné universel d'histoire naturelle. Paris, 3^e édit., 1776. V. les art. : Crayon noir (Ampélite de la Ferrière-Béchet), Granite (Granite d'Alençon), Kaolin d'Alençon, Schiste (Schiste de la Ferrière-Béchet).

ANTHROPOLOGIE ET ZOOLOGIE

BEAUDOUIN (Marie-Frédéric), docteur-médecin à Alençon, né dans cette ville, le 5 juillet 1856.

— Du rapport entre l'intelligence humaine et les organes. *Bull. Soc. Flamm.*, 1884, p. 149-153 et 182-185.

— De la diffusion des microbes à Alençon. *Ibid.*, 1887, p. 37-40 et 46-53.

— De la gouttière de torsion de l'humérus. *Ibid.*, 1887, p. 257-262.

BLANCHETIÈRE (Louis), né à Rouellé, le 13 février 1812 conducteur principal des Ponts et Chaussées en retraite, ancien maire de Domfront.

— Mémoire sur la conservation des animaux utiles. *Domfront, Liard*, 1871, in-8° de 15 p.

— Conservation et protection des animaux utiles. *Domfront, Félix Renaut*, 1888, in-8° de 14 p.

BOISDUVAL (Jean-Baptiste-Alphonse Déchauffour de), né à Ticheville, le 16 juin 1799, élève de Latreille, docteur en médecine, docteur ès-sciences naturelles, chevalier de la légion d'honneur, officier d'Académie, président de la Société entomologique de France (1858), vice-président de la Société botanique de France (1860), vice-président de la Société centrale d'Horticulture de France (1874), membre honoraire de la Société royale d'Horticulture de Londres et des Sociétés entomologiques de Belgique, de Russie, etc , médecin à Paris, décédé à Ticheville, le 30 décembre 1879.

— Notice sur cinq espèces nouvelles de Lépidoptères d'Europe. *Ann. Soc. Linn. Paris*, 1827, t. 6, p. 109-120. V. *Bull. de Férussac*, 1827, t. 12, p. 179-180.

— Histoire générale et iconographie des Lépidoptères et des Chenilles de l'Amérique septentrionale. *Paris, Roret*, 1829-1842, in-8°, livr. 1-26 de 2 à 3 feuilles de texte et 3 pl. coloriées (avec John Leconte).

— Essai sur une monographie des Zigénides, suivie d'un tableau méthodique de la classification des Lépidoptères. *Paris, Méquignon-Marvis*, 1829, in-8° de 132 p. et 8 pl. in-8° col.

Cfr. : Latreille : *Rapport sur un manuscrit de M. Boisduval, présenté à l'Académie des Sciences, le 10 sept. 1827 et intitulé : ESSAI SUR UNE MONOGRAPHIE DES ZYGÉNIDES. Mém. Acad. des Sciences.*

— *Europæorum lepidopterorum index methodicus, auctore*

J.-A. Boisduval societatum plurium sodali doctarum. Pars prima sistens genera Papilio, Sphinx, Bombyx et Noctua. Parisiis, apud Méquignon-Marvis, 1829, in-8° de 103 p.

Tir. à part de la seconde partie de l'ouvrage précédent.

— Iconographie et histoire naturelle des Coléoptères d'Europe. Paris, Méquignon-Marvis, 1829-1840 ; 5 vol. in-8° de 2095 p. de texte et de 260 pl. col. (en collaboration avec le comte Dejean et Aubé.

La première édit. de cet ouvrage était épuisée en 1835 ; les auteurs en donnèrent une seconde (1835-1849).

— Dissertation générale sur les asphyxies et particulièrement sur l'asphyxie par la vapeur de charbon. Thèse présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 16 février 1830. Paris, de l'imp de Didot le jeune, rue des Maçons-Sorbonne, 13, 1830, in-4° de 47 p.

— Observations sur un mémoire de M. Zinken-Sommer, sur des lépidoptères de Java. Ann. Soc. Ent. Fr., 1832, t. I, p. 416-420.

— Icones historiques des Lépidoptères d'Europe nouveaux ou peu connus. Collection avec figures coloriées des Papillons d'Europe nouvellement découverts. Ouvrage formant le complément de tous les auteurs iconographes. Paris, Roret, 1832-1843, in-8° ; 42 livraisons comprenant chacune 2 pl. coloriées et le texte correspondant.

— Collection iconographique et historique des chenilles d'Europe ou description et figure des chenilles d'Europe avec l'histoire de leurs métamorphoses et des applications à l'agriculture (avec Rambur et Graslin). Paris, Roret, 1832-1843, in-8°, 42 livraisons, contenant 126 pl. col. et 237 feuilles de texte.

— Faune entomologique de l'Océan pacifique, avec l'illustration des insectes nouveaux recueillis pendant le voyage de l'Astrolabe, sous le commandement du vice-amiral Dumont d'Urville. Paris, Tastu, 1832-1835, 2 vol. in-8° de 267 p. et 716 p. de texte et de 12 pl. coloriées.

— L'entomologie du voyage autour du monde sur la corvette *La Coquille* (par M. Duperrey). Paris, Arthur Bertrand, 1832-1835, 2 vol. in-8° ; cartes et 2 livraisons de planches colorées, gr. in-folio.

— Anomalie du genre *Urania*. *Ann. Soc. Ent. Fr.*, 1833, t. 2, p. 248-250.

— Description de quatre nouvelles espèces de Noctuéliides. *Ibid.*, 1833, t. 2, p. 373-378, 1 pl. col.

— Rectification d'une lettre de M. Westermann à M. Wiedemann, *Papil. Pammon et Potites*. *Rev. Ent. de Silbermann*, 1833, t. I, p. 279.

— Faune entomologique de Madagascar, Bourbon et Maurice ; Lépidoptères avec des notes sur leurs métamorphoses, par M. Sganzin. Paris, Roret, 1 vol. gr. in-8° de 122 p. et 16 pl.

— Description de deux Lépidoptères nouveaux d'Espagne, *Argus Marchandii* et *Antophila Santi-Florentia*. *Rev. ent. de Silbermann*, 1834, t. 2, p. 245-250.

— Note sur un nouveau genre de Noctuéliides (*Dianthæcia*). *Ibid.*, 1834, t. 2, p. 245-250.

— Monstruosité et hermaphrodisme d'une hybride *Lithosia*. *Ann. Soc. Ent. Fr.*, 1834, t. 3. *Bull.* p. 5.

— Faune de l'Océanie comprenant les Coléoptères, les Hémiptères, les Neuroptères, les Hyménoptères et les Diptères. Paris, Roret, 1835, 1 vol. in-8° de 712 p., fig. col.

Tir. à part du vol. II : *Zoologie du voyage de l'Astrolabe*.

— Faune entomologique des environs de Paris ou species général des insectes qui se trouvent dans un rayon de quinze à vingt lieues aux alentours de Paris. Paris, Méquignon-Marcis, 1835, in-18, t. I (unique). Coléoptères, 3 pl. (avec M. Th. Lacordaire).

— Description du *Cerægidion horreus*. *Mag. de zool. et d'anat. comp. de Guérin-Menneville*, 1835, 5^e année, n^o 127.

— Description du *Megamerus Kingii*. *Ibid.*, 1835, 5^e année, n^o 124, fig. col.

— Découverte d'une poche que les mâles des *Coliades* portent sur le bord antérieur des ailes postérieures. *Ann. Soc. Ent. Fr.*, 1836, t. 5, p. 10.

— Histoire naturelle des insectes. Species général des Lépidoptères (Dans les Suites à *Buffon*). *Paris, Roret*, 1836, in-8^o, t. 1, 690 p. et 24 p.

— Sur le Nécrentome instrument pour faire mourir les vers rongeurs dans les collections. *Ann. Soc. Ent. Fr.*, 1837, t. 6. *Bull.* p. 83-86, fig.

— Sur le Lépidoptère fossile d'Aix communiqué par Fonscolombe. *Ibid.*, 1839, t. 8. *Bull.* p. 11.

— Genera et Index methodicus europæorum Lepidopterorum. Pars 1 sistens Papiliones, Sphinges, Bombyces, Noctuas. *Paris, Roret*, 1840, in-8^o, 1 vol. de 338 p.

Cet ouvrage est la seconde édition de l'*Index* de 1829.

— Rapport sur une empreinte de Lépidoptère trouvée dans les Marnes des environs d'Aix-en-Provence et communiquée par M. De Saporta. *Ann. Soc. Ent. Fr.*, 1840, t. 9, p. 371-374, 1 pl.

— Note sur les mœurs des *Psyche*. *Ibid.*, série 2, 1844, t. 2. *Bull.* p. 66.

— L'identité de *Anthocaris Belia* et *Ausonia*; *Chrysalides* de *Bombyx lanestris*; *Noctua communimacula*. *Ibid.*, série 2, 1844, t. 2. *Bull.* p. 68. p. 79; 1845, t. 3. *Bull.* p. 36.

— Observations sur le *Carabus monstrueux* présenté par M. Pierret. *Ibid.*, 1846, p. 85.

— Note relative aux Lépidoptères recueillis par Kindermann aux environs d'Odessa et au pied du Caucase. *Ibid.*, série 2, 1848, t. 6. *Bull.* p. 28-30.

— Réponse à M. A. Lefebvre sur ses observations relatives à la *Cyllo sepulta*. *Ibid.*, série 2, 1848, t. 6. *Bull.* p. 96-98.

— Trois espèces nouvelles de *Psyche* découvertes en France, en 1851. *Ibid.*, série 2, 1852, t. 10. *Bull.* p. 22.

— Lépidoptères de la Californie. *Ibid.*, série 2, 1852, t. 10, p. 275-324, série 3, 1855, t. 3. *Bull.* p. 31-32.

— Quelques mots sur deux Bombyx de l'Inde produisant de la soie. *Ibid.*, série 3, 1854, t. 2, p. 755-759.

— Notes sur quelques chenilles de Sphinx. *Ibid.*, série 3, 1856, t. 4. *Bull.* p. 87.

— Extrait d'une lettre de M. Lorquin sur la faune de la Californie et d'une lettre de M. Bar sur les chenilles du groupe des Erycinides. *Ibid.*, série 3, 1856, t. 4. *Bull.* p. 98-101.

— Remarques sur une note de M. Waga relatives aux insectes nuisibles de la Pologne. *Ibid.*, série 3, 1857, t. 5. *Bull.* p. 129-130.

— Note sur l'*Agrotis Lidia*. *Ibid.*, série 3, 1857, t. 5. *Bull.* p. 137.

— Discours à l'ouverture du Congrès de Grenoble (Entomologie générale). *Ibid.*, sér. 3, 1858, t. 6. *Bull.* p. 126-133.

— Communication d'une lettre de M. Avenay sur les mœurs de la chenille de la *Cucullia Scrophularia*. *Ibid.*, sér. 3, 1858, t. 6. *Bull.* p. 172-173.

— Détails sur les mœurs du *Rhynchites conicus* qui ravage les poiriers aux environs de Ville d'Avray. *Ibid.*, sér. 3, 1859, t. 7. *Bull.* p. 96-97.

— Note sur les ravages dans les plantations de tabac en Algérie par la chenille de l'*Agrotis saucia*. *Ibid.*, sér. 3, 1859, t. 7. *Bull.* p. 102.

— Lépidoptères nouveaux de la Nouvelle-Calédonie. *Ibid.*, sér. 3, 1859, t. 7. *Bull.* p. 154-157.

— Lépidoptères nouveaux de la République Argentine. *Ibid.*, sér. 3, 1859, t. 7. *Bull.* p. 157-158.

— Remarque au sujet de la communication de M. Fairmaire sur la variété du *Cicindela trisignata*. *Ibid.*, 1859, p. XCVI.

— Découverte de la chenille du *Dianthœcia cœsia* dans des capsules de *Silex inflata*. *Ibid.*, 1861, p. XXXIX.

— Note relative aux *Bombyx Jama-Mai*, *B. Perruyi* et *B. Myhssao*. *Ibid.*, 1864, p. XVI.

— La Savoie, le Mont-Cenis et l'Italie septentrionale, par Goumain-Courmille avec une note sur l'histoire naturelle de ces contrées, par le D^r Boisduval. Paris, Dentu, 1864, in 12 de 32 p.

Le Mémoire du D^r Boisduval comprend les p. 279-323 et la zoologie les p. 304-323.

— Note sur des larves de *Centhredo adumbrata*. *Ann. Soc. Ent. Fr.*, 1866, p. XLVIII.

— Nouvelle espèce de puceron qui vit sur le genêt d'Espagne (*Schinozeura Spartanti*). *Ibid.*, 1866, p. LIV.

— Essai sur l'entomologie horticole comprenant l'histoire des insectes nuisibles à l'horticulture avec l'indication des moyens propres à les éloigner ou à les détruire et l'histoire des insectes et autres animaux utiles aux cultures. Ouvrage illustré de 125 fig. gravées sur bois. Paris, librairie d'Horticulture de E. Donaud, 1867, 1 vol. in-8° de 648 p. avec un portrait de l'auteur.

— Note sur la tribu des Cératocampides. *Ann. Soc. Ent. Fr.*, 1869, p. 309-319.

— Suppl. aux Lépidoptères de la Californie. *Ibid.*, 1869, p. 5-94.

— Considérations sur les Lépidoptères envoyés du Guatemala à M. De l'Orza. *Imp. Oberthur fils, à Rennes, Roret, libr. à Paris*, 1870, broch. in-8°.

— Note sur la tribu des Adélocephalides. *Ann. Soc. Ent. Belgique*, 1871-72, p. 79-96.

— Notice nécrologique sur Lorquin, naturaliste et voyageur. *Ann. Soc. Ent. Fr.*, 1873, p. 5.

— Dégâts causés aux peupliers par le *Cryptorinchus Lapathi*. *Ibid.*, 187e, p. CXXXVII.

— Note sur les métamorphoses de l'*Urania Ripheus*. *Ibid.*, 1873, p. CCXX.

— Aberration de la *Vanessa Urticæ*, *Rev. et Mag. de Zool.*, 1873, p. 409-410.

— Sur les dégâts causés aux pruniers par l'*Yponomenta padella*. *Ann. Soc. Ent. Fr.*, 1874, p. CXXVII.

— Sur des larves qui vivent dans le canal médullaire des tiges des Rosiers. *Ibid.*, 1874, p. CXXVIII.

— Sur les dégâts causés à plusieurs plantes de serres par la larve du *Phytomyza geniculata*. *Ibid.*, 1874, p. CXXVIII.

— Sur les dégâts aux poiriers du Luxembourg par un Acarien du genre *Tetranychus*, voisin du *T. tiliarum*. *Ibid.*, 1874, p. CXXIX.

— Note sur les *Papilio Hippodamus* et *Servillei*. *Ibid.*, 1874, p. CLVI.

— Species général des Lépidoptères : Hétérocères, par MM. Boisduval et Guénée. T. I^{er} : Sphingides, Sésiides, Castnides,

par le D^r Boisduval. Paris, Roret, libraire, 1874, 1 vol. in-8° de 568 p. — Dans les *Suites à Buffon*.

— Note sur une chenille qui a produit de très grands ravages aux environs d'Agen et sur d'autres insectes qui ont été envoyés par diverses personnes. *Journal Soc. centr. d'hort. de France*, août 1874, p. 96-99.

— Note sur une nouvelle maladie des pommes de terre (produite par un insecte). *Ibid*, novembre 1874, p. 713-715.

— Note sur un petit coléoptère qui dévore l'oscille cultivée. *Ibid.*, août, 1874.

— Monographie du genre *Io*. *Ann. Soc. Ent. Belg*, 1875.

— Note au sujet de migrations considérables de *Vanessa Cardui*. *Ann. Soc. Ent. Fr.*, 1879, p. XCIX.

Cfr. : Percheron : *Bibliographie entomologique* (1837), Engelmann : *Bibliotheca historico-naturalis : Verzeichniss der Bucher uber Naturgeschichte welche in Deutschland..... Frankreich..... in den Jahren 1700-1816 erschienen sind* ; H.-A. Hagen : *Bibliotheca entomologica : Die Litteratur uber das ganze Gebiet der Entomologie bis zum Jahre 1862* (1862) ; Ch. Oberthur : *Not. nécrol. sur le D^r Boisduval*. *Ann. Soc. Ent. Fr.*, 1880 ; E. Lecœur : *Notice sur le D^r Boisduval*. *Bull. Soc. Linn. Norm*, 1880-81.

BOURDON (Jean-Baptiste-Isidore), né à Merri, le 12 fructidor, an III (29 août 1795), interne des hopitaux de Paris, élève de Cuvier, docteur en médecine (1823), membre de l'Académie de Caen, de l'Académie de médecine, inspecteur des eaux de Bagnoles, mort à Paris, en novembre 1862.

— Essai sur l'influence de la pesanteur sur quelques phénomènes de la vie, présenté à la Société de médecine de Paris, le 1^{er} juin 1819, par M. Isidore Bourdon, étudiant en médecine, élève-interne des Hôpitaux de Paris, élève-naturaliste pensionné du gouvernement. A Paris, de l'imprimerie A..., rue des Mathurins. S.-J., hôtel de Cluny, 1819, in-12 de 32 p.

Une deuxième édition de cet ouvrage fut publiée sous ce titre en 1823 : *De l'influence de la pesanteur sur quelques phénomènes de la vie* Paris, chez J.-B. Baillière, libraire, rue de l'École de Médecine, n° 14.

Extrait du deuxième vol. des *Mém. Soc. Linn.* de Paris.

— Recherches sur le mécanisme de la respiration et sur la circulation du sang : Essais qui ont obtenu une mention honorable au concours de l'Académie des Sciences de l'Institut royal de France. Paris, chez J. B. Baillière, libraire, rue de Médecine, n° 16, 1820, in-12 de 85 p.

Cet ouvrage dédié à Georges Cuvier contient deux mémoires, l'un intitulé : *Sur le mécanisme de la respiration et des efforts*, p. 1-54, et l'autre : *De l'influence des organes expirateurs sur la circulation du sang*, p. 55-85.

— Considérations sur les animaux en général. Paris, de l'imp. de Baudouin frères, rue de Vaugirard, n° 36, mai 1822, in-12 de 31 p.

Extrait du premier vol. du *Dictionnaire classique d'Histoire naturelle*, qui s'imprime chez Baudouin frères, in-12 de 31 p.

— Recherches nouvelles sur la vie et la mort. Paris, imp. de Didot le jeune, 1223, brochure in-4°

Thèse de doctorat.

— Principes de physiologie comparée ou Histoire des phénomènes de la vie dans tous les êtres qui en sont doués depuis les plantes jusqu'aux animaux les plus complexes. Paris, Baillière, 1830, in-8° de 616 p.

— Physiognomonie et phrénologie ou connaissance de l'homme d'après les traits du visage et les reliefs du crâne avec un tableau phrénologique et les portraits interprétés de MM Espartero, Châteaubriand, Lamartine, Wellington, Villèle, Thiers, Guizot, Nicolas 1^{er}, Talleyrand et de quatorze autres contemporains illustres. Examen critique des systèmes d'Aristote, Porta, Lachambre, Camper, Lavater, Gall et Spurzheim. Paris, Ch. Gosselin, 1842, in-12 de 348 p. et 42 fig. Deuxième Édition. Date de la 1^{re} édit. ?

— *Lettres à Camille sur la Physiologie. Seconde Édition.* Paris, Ch. Gosselin, 1843, in-18 de 508 p.

Ce volume se compose de 24 lettres, que termine un Dictionnaire physiologique très circonstancié. — Date de la Première Edit., 1829.

BRARD (C.-P.).

— Histoire des coquilles terrestres et fluviatiles qui vivent aux environs de Paris. Paris, 1815, in-12.

BRÉBISSE (Jean-Baptiste de), né à Saint-Symphorien (Manche), le 22 juin 1768, mort à Falaise, en 1832.

— Catalogue des insectes de l'ordre des Coléoptères, qui se trouvent en Normandie, notamment aux environs de Falaise. *Mém. Soc. Linn. Norm.* 1835, t. V, p. 107-237.

CHESNON (C.-G.).

— Essai sur l'histoire naturelle de la Normandie. 1^{re} Partie : Quadrupèdes et Oiseaux. Bayeux, chez J. Groult ; Paris, chez Lance, in-8° de VII-408 p. et 6 pl.

CHICHOU (l'abbé Eugène-Victorin), né à Bivilliers, le 30 avril 1828, chanoine honoraire de Sées, curé-doyen d'Exmes, ancien professeur au Petit-Séminaire de la Ferte-Macé.

— Histoire naturelle. Zoologie ; I. Anatomie et physiologie. Paris, Poussielgue frères, 1868, in-18 de VIII-248 p.

— Dito, 2^e Édit., 1875, in-18 de VIII-248 p.

— Dito, 3^e Édit., 1881, gr. in-18.

— Zoologie : II. Classification. Paris, Poussielgue frères, 1870, in-8° de 390 p.

— Dito, 2^e Édit., *id.*, 1878, de 296 p. avec suppl. de 29 p.

Cfr. : *Bibl. de la Ferté-Macé*, par MM. Appert et de Contades.

DEBREYNE (Pierre-Jean-Cornil), en religion P. Robert, né à Quœdypre (Nord), le 7 novembre 1786, fut reçu le 21 juillet 1814, Docteur de la Faculté de Paris, devant laquelle il soutint une thèse intitulée : *Essai sur la catalepsie*. Paris, in-8° de 17 p., th. n° 74. Après avoir exercé la médecine à Lille, il entra à la Grande-Trappe, le 7 avril 1817. En 1822, les Trappistes de Mortagne ayant été transférés à Bellefontaine (Maine-et-Loire), le P. Debreyne alla habiter ce monastère où il remplit la charge de prieur de 1825 à 1827, puis il revint à la Trappe. Là, non content de donner ses soins aux malades de la communauté et aux étrangers qui venaient le consulter de toutes parts, il avait ouvert une École de Médecine, qui jouissait dans tout le pays d'une grande célébrité. Il est mort le 28 août 1867.

— Précis de physiologie humaine pour servir d'introduction aux études de la philosophie et de la théologie morale suivi d'un code abrégé d'hygiène pratique ; ouvrage spécialement destiné au clergé et aux Séminaires. Paris, à la librairie de Poussielgue-Rusand, rue Hautefeuille, 9, et chez l'auteur (à la Trappe), 1844, in-8° de VIII-680 p. Il porte pour épigraphe l'inscription en grec du temple de Delphes : Connais-toi toi-même.

Cet ouvrage a eu 5 Éditions. La dernière a paru en 1872 chez Poussielgue, rue Cassette, 27, Paris, sous le titre de :

— Physiologie catholique et philosophique pour servir d'introduction aux études de la philosophie et de la théologie morale suivie d'un Traité d'hygiène physique et morale ; ouvrage spécialement destiné au clergé et aux séminaires. Cinquième édition, revue corrigée et augmentée d'une nouvelle théorie de la longévité et d'un long chapitre sur les tables tournantes et le magnétisme animal, in-12 de VIII-578 p.

— Compendio de Fisiologia humana, para servir de introduccion a los estudios de la Filosofia y de la Tologia moral, seguido de un brve Tratado de Higiene practica ; obra destinado especialmente al clero y a los Seminarios, por P.-J.-C. Debreyne, Doctor

en Medicina de la Facultad de Paris, profesor de Medicina practica, sacerdote y religioso de la Gran Trapa (Orna), traducido de la segunda edición francesa por el Doctor D. P. P., con licencia. *Barcelona, Libreria catolica de Pons y C^a, calle de Archs, n^o 8, y Capellans, 3, 1862, in-8^o de 350 p.* (Traduction espagnole).

Cfr. : Hippolyte Vérité : *Cîteaux, La Trappe et Bellefontaine*, in-12 de 463 p. ; René Haton, Paris, 1883 ; l'auteur donne quelques notes biographiques sur le P. Debreyne et une liste de ses principaux ouvrages, p. 290, 302-304 ; l'abbé L.-J. Fret : *Antiquités et Chroniques percheronnes*, t. III, p. 536 ; Docteur Jousset : *Biogr. du D^r Debreyne* (1867) ; D^r Lelièvre : *Le Vitalisme en Médecine* (1888), p. X et XIX ; *Biographisches Lexicon der hervorragenden Aertze aller Zeiten und Völker, Nachtrage*, 1868 ; *Biographie générale du D^r Hæfer*. Ces deux derniers ouvrages indiquent à tort parmi les travaux du P. Debreyne un *Traité de physiologie orthodoxe* qui aurait paru en 1842.

DEPLANCHE (Émile), né à Argentan, le 22 juin 1824, chirurgien auxiliaire de la marine, chevalier de la légion d'honneur, officier d'Académie, membre correspondant de l'Académie des Sciences de Vienne, mort à Argentan, le 30 mars 1875.

— Catalogue méthodique accompagné de notes des oiseaux recueillis à Cayenne, par M. E. Deplanche, chirurgien de la marine, pendant la première campagne de l'avis *le Rapide* (1854-55-56), par le prince Charles Bonaparte. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, t. II, 1856-57, p. 25-40.]

— Catalogue des mammifères rapportés de Cayenne, par M. E. Deplanche, chirurgien du *Rapide*, pendant la campagne de 1854-55-56, par M. Eudes Delonchamps. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1856-57, p. 61-69.

— Note sur le *Delphinus Pernettyi*. *Bull. Soc. Lin. Norm.*, 1856-57, p. 66-68.

— Suite du catalogue des animaux vertébrés recueillis à

Cayenne, par M. Deplanche (déterminés par M. Eudes Deslongchamps : reptiles et poissons). *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1857-58, p. 46-56.

— Catalogue des Cyrrhipèdes, des Mollusques et des Rayonnés recueillis par M. E. Deplanche, chirurgien-auxiliaire de la marine impériale, pendant la campagne de l'avis à vapeur le *Rapide*, années 1854-55-56, par M. Eudes Deslongchamps. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1858-59, p. 20-67.

— De la maladie du caféier *Messenger de Taïti*, 27 février 1859, p. 6.

Ce mémoire a été analysé par M. Eudes Deslongchamps, dans le *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1858-59, p. 203-207.

— Catalogue des insectes recueillis à la Guyane française, par M. E. Deplanche, pendant la campagne du *Rapide*, années 1854-55-56, par M. A. Fauvel.

I^{re} partie : Coléoptères. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1859-60, p. 299-327.

II^{me} partie : Hémyptères et Lépidoptères. *Id.*, 1860-61, p. 128-144.

— Essais sur la Nouvelle-Calédonie. *Revue maritime et coloniale*, 1862, t. VI, p. 52 et suiv. ; 1863, t. VII, p. 81 et suiv. En collaboration avec M. Vieillard.

Tirage à part, in-8° de 150 p.

— Ethnologie calédonnienne. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1868-69, p. 186-210.

Cfr. : Notice sur la vie et les travaux d'Émile Deplanche, par M. Eugène Vieillard : *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1875-16, p. 341-350 ; Rey et Berger : Répertoire bibliographique des travaux des médecins et des pharmaciens de la médecine navale : *Annales de médecine navale*, t. 21, 1874, p. 193 ; A.-L. Letacq : E. Deplanche, d'Argentan, sa vie, ses travaux scientifiques. *Annuaire d'Argentan et de son arrondissement pour 1889*, p. LV-LIX.

Dans sa *Note sur la collection ethnographique du Musée de Caen*, M. Eugène Deslongchamps a mentionné plusieurs décou-

vertes de M. E. Deplanche. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1880-81, p. 26.

DESGENETTES (René-Nicolas-Dufriche baron), né à Alençon, le 28 septembre 1762, docteur de la Faculté de Médecine de Montpellier, médecin en chef de l'armée d'Italie, puis de l'armée d'Égypte, professeur à la Faculté de Médecine de Paris, membre de l'Académie des Sciences, mort à Paris, le 2 février 1837.

— Tentamen physiologicum de vasis lymphaticis. *Monspe-liensis*, 1789, in-8°.

— Description du cours des vaisseaux lymphatiques dans les différentes parties du corps humain, 1791, in-8°.

— Analyse du système absorbant et lymphatique. *Montpellier*, 1792, in-8°.

Réimprimé avec des changements et des corrections dans le *Journal de Médecine* de Paris, cahier de mars 1792.

— Précis d'une dissertation de M. Girardi et des Recherches de M. Félix Fontana, sur l'origine du nerf intercostal. *Journal de Médecine, Pharmacie et Chirurgie* rédigé par Bacher, 1793.

La dissertation de Girardi, anatomiste et physicien italien du XVIII^e siècle, a pour titre : *Prolusio de origine nervi intercostalis*. Florentiæ, 1791, in-8°.

— Réflexions générales sur l'utilité de l'anatomie artificielle et en particulier sur la collection de Florence et de la nécessité d'en former de semblables en France. *Journal de Médecine*, etc. rédigé par Bacher, août 1793.

— Lettre de R. Desgenettes aux rédacteurs du *Magasin encyclopédique*, sur le rapport fait au bureau de consultation des arts et métiers, à l'occasion des travaux anatomiques et des pièces artificielles de Laumonnier. *Magasin encyclopédique*, t. III, an III, 1795.

Cfr. : *Biogr. méd.* ; Frère : *Manuel du Bibl.* ; L. de La Sicoitière : *Notice sur Des Genettes*.

DUPONT (l'abbé Marie), vicaire à Ciral.

— L'*Anthonomus spilotus*. *Feuille des jeunes naturalistes*, 1^{er} août 1890.

FAUVEL (Ch.-A.-Albert), né à Caen, le 27 octobre 1810.

— Synopsis des espèces normandes du genre *Micropeplus*. *Bull. Soc. Linn. Nprn.*, 1861, t. V, p. 248-267.

— Compte rendu de l'Excursion linnéenne à Bagnoles-de-l'Orne, les 15 et 16 juin 1767. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1866-67, p. 523-534.

FONTAINE (l'abbé), curé de Saint-Pierre de Belesme.

— Lettre de M. Fontaine à M. le comte de Buffon, en date du 28 janvier 1778.

L'auteur, qui avait apprivoisé une buse prise au piège, donne à Buffon des détails curieux sur les mœurs de cet oiseau. Sa lettre a été reproduite dans toutes les éditions de Buffon : *Art. Perroquets*. Dans l'édition donnée par Geoffroy-Saint-Hilaire, elle se trouve au t. V, p. 82.

GADEAU DE KERVILLE (Henri), secrétaire de la Société des amis des Sciences naturelles de Rouen.

— Faune de la Normandie (Mammifères). *Bull. Soc. des Amis des Sciences natur. de Rouen*, p. 117-264.

JOUSSET (Pierre-Gatien), docteur en médecine de la Faculté de Paris (14 août 1829, médecin de l'hospice de Bellême, né à Longny, le 18 décembre 1802.

— *Traité général d'Oologie ornithologique*, par O. des Murs. Compte rendu de M. Jousset. Broch. in-12 de 8 p.
Extrait du *Nogentais*.

JOUSSET DE BELLESME (Georges-Louis-Marie-Félicien), fils du précédent, né à Bellême, le 18 février 1839,

attaché au laboratoire de Physiologie de Claude Bernard, au Collège de France (1859), docteur en médecine de la Faculté de Paris (1865), professeur d'histoire naturelle à l'école municipale Turgot (1870), professeur de Physiologie à l'école de médecine et de pharmacie de Nantes, aujourd'hui directeur de l' Aquarium du Trocadéro et professeur de pisciculture dans cet établissement.

— Recherches expérimentales sur la digestion des Insectes et en particulier de la Blatte. *Travaux originaux de Physiologie comparée*, t. I^{er}, G. Baillière. — *Comptes rendus des Séances de l'Académie des Sciences*, t. LXXXII (1876).

Cet ouvrage a été récompensé par l'Académie des Sciences (Prix Thoré) (1877). Cfr. : *Rapport de M. Blanchard à l'Académie des Sciences*.

— Recherches expérimentales sur les causes du bourdonnement chez les insectes. *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 7 oct. 1878. — *La Nature*, 14 déc. 1872. — *Travaux originaux de Physiologie comparée*, t. II. Paris, Germer-Baillière.

— Recherches expérimentales sur les fonctions du balancier chez les Diptères. *Travaux originaux de Physiologie comparée*, t. I^{er}. Paris, Germer-Baillière, avec fig. dans le texte.

— Des phénomènes physiologiques de la métamorphose chez la Libellule déprimée. *Travaux originaux de Physiologie comparée*, t. I^{er}. Paris, Germer-Baillière, avec planches.

Cet ouvrage a obtenu du Ministre de l'Instruction publique une médaille d'argent à la réunion des Sociétés savantes de la Sorbonne, avril 1878.

Cfr. : *Rapport de M. Blanchard à l'Académie des Sciences*.

— Remarques sur le vol dans le genre Cétoine. *Association française pour l'avancement des Sciences, congrès de Paris*, août 1878.

— Recherches sur les effets et le principe actif du Pyrèthre. *Société de Biologie*, 1875.

— Du rôle protecteur du cocon. *Association pour l'avancement des Sciences, congrès de Paris, 1878.*

— Observation sur la phosphorescence des œufs du Lampyre commun. *Comptes rendus de l'Académie des Sciences, 4 septembre 1871.*

— Recherches sur la respiration des insectes. *Bull. Soc. Anatomique, 1877.*

— Essai sur le venin du Scorpion. *Comptes rendus de l'Académie des Sciences, 5 septembre 1870. Annales des Sciences naturelles, 1871. Bibliothèque des Hautes Études, 1871.*

Ce mémoire a reçu de l'Académie des Sciences un encouragement de 1.500 fr. (Prix Monthion, 1870). — Cfr. : *Écho de l'Orne*, du 6 avril 1871.

— Note sur quelques phénomènes de la digestion chez l'Écrevisse, le *Carcinus mœnas* et l'*Apus*. *Bull. Soc. Anatomique, 1878.*

— De l'amputation spontanée des pattes chez les Crustacés. *Travaux originaux de Physiologie comparée, 11^e vol. Germer-Baillère, Paris.*

— Recherches expérimentales sur les fonctions du foie chez les Mollusques céphalopodes. *Comptes rendus de l'Académie des Sciences, 10 février 1879. Travaux originaux d'Anatomie comparée, t. II. Paris, Germer-Baillère.*

— Recherches sur les fonctions des glandes salivaires et l'ensemble de la digestion chez les Mollusques céphalopodes. *Comptes rendus des Séances de l'Académie des Sciences, 3 mars 1879. Travaux originaux de Physiologie comparée, t. II. Paris, Germer-Baillère.*

— Conditions de la vie latente chez les Infusoires ressuscitants. *Bull. Société anatomique, 1878.*

— De la méthode hypodermique et de la pratique des Injections sous-cutanées. *Paris, Asselin, 1865.*

— De l'opportunité des injections médicamenteuses dans la trachée de l'homme. *Société de Biologie, 1872.* — Debove : *Thèse pour l'agrégation : de l'action physiologique des médicaments. Paris, 1875.*

— Recherches sur l'action physiologique du grenat ou résidu de fabrication de la fuschine. *Comptes rendus de l'Académie des Sciences, 27 janvier 1879.*

— Notes et Souvenirs sur Claude Bernard. *Revue internationale des Sciences, 1882. Paris, O. Doin, édit.*

— Abécédaire de repeuplement des eaux Petit manuel in-18, jésus.

M. le Dr Jousset de Bellesmes, qui applique actuellement ses connaissances physiologiques au repeuplement des eaux de la France et à l'acclimation de poissons nouveaux, prépare un *Traité complet de pisciculture.*

Cfr. : *Notice sur les Travaux scientifiques de M. Jousset de Bellesmes, mars 1879 Paris, Gauthier-Villars, 1879, in-folio de 31 p.*

• **LABILLARDIÈRE** (Jacques-Julien Houtou de), né à Alençon, le 23 octobre 1756, membre de l'Académie des Sciences, mort à Paris, le 8 janvier 1834

— Note sur les mœurs des bourdons. *Mémoires du Muséum, vol. 1, 1815.*

— Mémoire sur le moyen employé par les rainettes pour s'élever le long des corps même les plus lisses. *Mém. Acad. des Sciences, vol. II, 1819.*

LETACQ (l'abbé A.-L.).

57

— Le Cygne sauvage commun. Note sur trois jeunes individus

de cette espèce tués à Ticheville, le 9 décembre 1888. *Bull. Soc. scientifique d'Argentan*, 1889, p. 27.

LETELLIER (Augustin), né à Alençon, le 20 avril 1844, successivement professeur aux lycées d'Alençon et de Caen, bibliothécaire de la Société Linnéenne de Normandie, docteur ès-sciences naturelles.

— De l'emploi du vanadate d'ammoniaque et du tannin pour faire une masse à injection noire. *Bull. Soc. Linn. de Norm.*, 1886-87, p. 171-174.

— De la fonction urinaire chez les Mollusques acéphales. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1886-87, p. 316-321.

Communication faite à la séance publique à Saint-Sauveur-le-Vicomte (Manche), le 25 septembre 1887.

— Etude de la fonction urinaire chez les Mollusques acéphales. Thèse présentée à la Faculté des Sciences de Paris pour obtenir le grade de docteur ès-sciences naturelles et soutenue le 29 novembre 1887. *Poitiers, typ. Oudin*, 1887, in-8° de 156 p. avec 3 planches.

Cfr. : *Revue scientifique*, 6 octobre 1888.

— Analyse qualitative de la bile du Môle (*Orthagoriscus Mola*). *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1887-88, p. 56-61.

Cfr. : Louis Figuier : *Année scientifique*, 1888, p. 312.

— Note sur la formation des tubes calcaires du *Gastro chæna dubia*. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1887-88, p. 436-41.

— Recherches sur la pourpre produite par le *Purpura lapillus*. *Académie des Sciences*, 8 juillet 1889.

Extrait des *Comptes rendus de l'Académie*, 1889, 4 p. in-4°. *Imp. Gauthiers-Villars et fils*.

LEVASSORT (D^r Georges), médecin à Mortagne, originaire de cette ville.

— La digestion des insectes d'après les expériences de M. Jousset de Bellesme. *Feuille des jeunes naturalistes*, 7^e ann., p. 72, 83, 99.

LIESVILLE (A.-R. Frigoult, vicomte de).

— Catalogue des mollusques vivants aux environs d'Alençon. Paris, imp. Walder, rue Bonaparte, 1856, in-8° de 16 p.

MAGNÉ DE MAROLLES (Charles-Pierre), né à Tourouvre, le 12 septembre 1728, historien et bibliographe, mort à Paris, en 1792.

— La Chasse au fusil. Paris, Th. Barrois et Benjamin Dupart, 1788, in-8°.

— Dito, nouvelle édition renfermant toutes les additions et améliorations préparées par l'auteur. Paris, Th. Barrois et Benjamin Dupart, 1836, in-8° de XVI-494 p. avec 7 pl.

L'auteur donne sur l'ornithologie ornaise de très curieuses indications, p. 278, 283, 389, 396, 432, 451.

Cfr. : A.-L. Letacq : *Notice sur les observations zoologiques de Magné de Marolles, aux environs d'Alençon et de Mortagne.*

MASSE (Joseph-Nicolas), né à Moulicent (1), le 20 fructidor, an VIII (7 septembre 1800), docteur en médecine de la Faculté de Paris (29 août 1838), professeur particulier d'Anatomie et de Médecine opératoire, mort à Paris.

— Petit Atlas complet d'anatomie descriptive du corps humain par J.-M. Masse. Paris, Savy. 1843.

(1) Le père du Dr Masse, d'abord instituteur à Moulicent, était venu vers 1805 exercer ses fonctions à Glos-la-Ferrière, où il est mort le 9 août 1838. Son fils avait ainsi habité cette commune jusqu'au moment où il commença ses études classiques, voilà pourquoi les biographies médicales le mentionnent généralement comme étant de Glos — Avant d'aller à Paris étudier la médecine, J.-N. Masse, sans être engagé dans les Ordres, avait professé la 5^e et la 6^e au Petit-Séminaire de Sées, la première année de la fondation de cet établissement (21 novembre-juillet 1821).

Cfr. : *Notice sur l'Église de l'Immaculée-Conception et le Petit-Séminaire de Sées* 1876, par l'abbé J. Rombault, p. 15 et 33.

- Dito, 2^e Édit. *Paris, Baillière. 1846.*
- Dito, 3^e Édit. *Ibid., id., 1851.*
- Dito, 4^e Édit. *Ibid., id., 1859.*
- Petit Atlas complet d'anatomie descriptive du corps humain, destiné à compléter tous les traités d'anatomie descriptive, par J.-N. Masse, docteur en médecine, professeur d'Anatomie. Ouvrage adopté par le Conseil de l'Instruction publique. 5^e édit. contenant 112 planches, dont 11 nouvelles. *Paris, J.-B. Baillière, 1862, in-12.*
- Petit Atlas complet d'anatomie descriptive du corps humain, par le D^r J.-N. Masse, professeur d'anatomie. Ouvrage adopté par le Conseil supérieur de l'Instruction publique. Nouvelle édition. *Paris, F. Savy, 1873, in-12.*
- Petit Atlas complet d'anatomie descriptive du corps humain. Septième édition augmentée de tableaux synoptiques d'anatomie descriptive. Un vol. in-18, demi reliure, composé de 113 planches, comprenant 5 à 600 figures dessinées d'après nature et gravées sur acier avec un texte explicatif, 116 p. *Paris, F. Savy, 1879, in-12.*
- Pequeno atlas completo de anatomia descriptiva do corpo humano, por J.-N. Masse. Nova edição traduzida em portuguez, pelo D^r Francisco-Antonio Alves. *Pariz, em Casa de V.^a J.-P. Aillaud, Guillard et C^a, 1873, in-12* (Traduction portugaise de l'ouvrage précédent).
- Vollständiger Hand-Atlas der Menschlichen Anatomie : deutsch bearbeitet von F.-V. Asmann. 1. Auflage, *Leipzig, 1844, 432 p. in-8°, mitt 112 Tafeln* (Traduction allemande).
- Anatomie synoptique ou Résumé complet d'anatomie descriptive du corps humain, comprenant l'exposition succincte de toutes les aponévroses, par J.-N. Masse, docteur en Médecine, professeur d'anatomie à Paris. *Paris, librairie de Méquignon-Marvis fils, 1844. in-12* (Extrait du *Petit Atlas*).

— Dito, nouvelle édition. *Paris, F. Savy, 1867, in-12.*

— Dito, nouvelle édition. *Ibid., id., 1869, in-12.*

— *Traité pratique d'anatomie descriptive du corps humain, mis en rapport avec l'Atlas d'anatomie. Paris, J.-B. Baillière, 1858, in-8° de XII-704.*

Cfr. : Otto Lorenz : *Catalogue général de la librairie française* ; M^{me} Oursel : *Nouvelle biographie normande* ; *Biographisches Lexicon der hervorragenden Aertze aller Zeiten und Volker* ; A. Desvaux et A.-L. Letacq : *Essai sur la bibliographie. . . . du canton de la Ferté-Fresnel*. Le *Biographisches Lexicon* indique une traduction anglaise du *Petit Atlas* éditée à New-York, sn 1845.

PAPIN (Nicolas), originaire de Blois, médecin à Alençon, où il mourut le 22 octobre 1651.

— *Diastole cordis adversus Hervæanam innovationem defensa.*

Cet ouvrage dirigé contre la découverte de la circulation du sang fut imprimé à Alençon, en 1653.

Cfr. : L. de La Sicotière : *Bull. Soc. hist. et arch. de l'Orne, 1882, p. 22*. M. de La Sicotière pense que cet auteur était l'oncle du célèbre Denis-Papin.

PERRIER (D^r Alfred), né à Lassay (Mayenne), où il est mort le 22 décembre 1866, médecin à Caen et bibliothécaire de la Société Linnéenne de Normandie.

— *Notices sur quelques insectes de Normandie. Mém. Soc. Linn. Norm., 1853, t. IX, p. 94-102.*

Plusieur des sespèces étudiées dans ce tarticle ont été recueillies à Champosoult, où chaque année l'auteur venait passer une partie de la belle saison.

PRÉVOST (Honoré-Albert), né à Argentan, le 18 mars 1822, docteur en médecine, mort à Alençon, le 25 septembre 1883.

— *Catalogue méthodique des espèces des genres Voluta et*

Lyria, composant la collection du D^r Prévost, d'Alençon. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1877-78, p. 296-302.

Cfr. : Letellier : *Notice sur le D^r Prévost*.

PUCHERAN.

— Note sur les stations en France du *Putorius lutreola*. *Rev. et Magaz. de Zool. pure et appliquée*. Paris, 2^e série t. XIII, mai 1861, p. 195.

Cette espèce est signalée dans l'Orne.

ROBIN (Henry-Albert-Marie), né à Sées, le 30 novembre 1858, docteur ès-sciences naturelles, préparateur du cours de zoologie, anatomie et physiologie comparées à la Faculté des Sciences de Paris, mort à Villefranche-sur-Mer (Alpes-Maritimes), le 18 janvier 1884.

— Notes sur l'anatomie de l'écrevisse. *Feuille des jeunes naturalistes*, 1880, p. 121, 137, 152 ; 1881, p. 6 (avec pl.) ; en collaboration avec M. H. Viallanes. — Ces notes sont extraites en partie de l'ouvrage de Huxley : *The Crayfish, an introduction to the study of zoology* London, 1880.

— Sur quelques caractères anatomiques des Chiroptères du du genre *Cynonycteris*. *Comptes rendus des Séances de l'Académie des Sciences*, 1880.

— Sur la morphologie des enveloppes fœtales des Chiroptères. *Ibid.*, 1881.

— Sur l'époque de l'accouplement des chauves-souris. *Bull. Soc. phil. Paris*, 1881.

— Sur les enveloppes fœtales des Chiroptères du groupe des Molossiens. *Ibid.*, 1881.

— Recherches anatomiques sur les Mammifères de l'ordre des Chiroptères, avec 8 pl. *Ann. des Sciences naturelles : Zoologie*, 1881. — Thèse de doctorat.

— Sur les enveloppes fœtales des Chiroptères de la famille des Phyllostomes. *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 1882.

— Observations sur quelques Annélides de l'étang de Thau. *Bull. Soc. phil. Paris*, 1882.

— Description de deux Chiroptères nouveaux de la collection du Muséum. *Ann. des Sc. nat. Zoologie*, 1882.

— Traité d'embryologie et d'organogénie comparées par Francis Balfour, traduit par H.-A. Robin, 1 vol in 8° de 568 p. Paris, J.-B. Baillière, 19, rue Hautefeuille, 1883

La traduction du second volume commencée par Robin a été terminée par F. Mocquart.

H.-A. Robin rédigeait la bibliographie dans la *Revue des Sciences naturelles* de Montpellier.

SICOTIÈRE (Léon de LA), avocat, sénateur, président de la Société historique et archéologique de l'Orne, ancien secrétaire de la Société d'horticulture de l'Orne, né à Valframbert; le 3 février 1812.

— Avant-rapport fait au nom de la commission chargée d'examiner la proposition de loi de MM. de La Sicotière, Grivart et le comte de Bouillé, relative à la destruction des insectes nuisibles et à la conservation des oiseaux utiles à l'agriculture. *Versailles, imp. du Sénat*, 1877, in-folio de 22 p.

— Rapport fait au nom de la commission chargée d'examiner la proposition de loi de MM. de La Sicotière, Grivart et le comte de Bouillé, relative à la destruction des insectes nuisibles et à la conservation des oiseaux utiles à l'agriculture. *Versailles, imp. du Sénat*, 1877, in folio de 156 p.

— Second rapport fait au nom de la commission chargée d'examiner la proposition de loi de MM. de La Sicotière, Grivart et le comte de Bouillé, relative à la conservation des oiseaux utiles à l'agriculture. *Versailles, imp. du Sénat*, 1878, in-folio de 27 p.

— Rapport fait au nom de la commission chargée d'examiner le projet de loi concernant la destruction des insectes, des cryptogames et autres végétaux nuisibles à l'agriculture. *Paris, imp. du Sénat*, 1887, in-4° de 57 p.

— Congrès international d'Agriculture à Paris, en 1889. Rapports de la sixième section. Protection des oiseaux. Destruction des animaux et cryptogames nuisibles. Pisciculture. *Paris, imp. générale Lahure*, 9, rue de Fleurus. 1889, in-8° de 64 p.

Protection des oiseaux. — Législation actuelle. — Mesures à prendre. Rapport par M. de La Sicotière, p. 2-20.

THOMAS (D^r Louis-Hyacinthe), né à Ticheville, le 1^{er} janvier 1846, bibliothécaire de la Faculté de Médecine de Paris.

— La Lithuanie et les Lithuaniens (Notes d'Ethnologie). *Abeille médicale*, 1881, n° 41-43.

— Races sauvages. Article publié dans le *Dictionnaire des Sciences médicales* de Dechambre.

— Acclimation. Article publié dans la *Grande Encyclopédie du XIX^e siècle*.

A suivre.

UNE IMPOSITION

SUR

L'ÉLECTION D'ALENÇON

EN 1466

Les impositions portent sur toutes les personnes, nul ne peut s'y soustraire, par suite si elles n'étaient pas réparties avec justice, de nombreux mécontentements se produiraient. C'est ce qu'ont, en général, compris les hommes chargés de gouverner, aussi nos anciennes ordonnances recommandent de lever les impositions le plus également que faire se pourra et prescrivent des précautions pour que l'égalité soit gardée entre les sujets du Roi dans les charges qu'ils ont à supporter. En fait, les sommes octroyées au Roi étaient « imposées, départies et égalées par les Élus assistés de plusieurs gens notables pour ce appelés », sur les habitants. La répartition se faisait par paroisse en raison du nombre de feux, et on trouve parfois dans les papiers de l'assiette qu'une nouvelle estimation des feux a été faite « pour plus justement faire l'assiette ».

Pour toutes les sommes imposées, il est dit : octroyée au Roi pour un an. L'impôt était annuel. C'était un principe absolu dans les temps reculés, comme de faire cesser une imposition quand cessait le motif qui l'avait fait établir. Des lettres patentes de Philippe VI, du 10 juillet 1337, touchant la levée d'un subside pour la guerre de Gascogne, portent qu'on en paiera les deux tiers, « l'autre tiers sera en suspens jusqu'à Pâques prochaine et sera payé à cette époque si la guerre durait ; si elle était finie,

aucune chose n'en serait levée ». La guerre étant finie, il écrit au sénéchal de Toulouse : « vous avez imposé 15 l. t. pour feu aux habitants de la ville de Montpellier pour cause de notre guerre, nous vous mandons que vous cessiez la dite levée, car nous ne voulons pas que nos sujets soient grevés sans cause, et si aucuns gages en sont levés, si les rendez à ceux de qui ils sont levés ». On ne garda pas toujours ces ménagements dans la levée des subsides, aussi un historien a-t-il pu écrire : en France quand on met un nouvel impôt c'est pour toujours.

Les assiettes dressées par les Élus et les notables peuvent donner une idée de l'importance relative des paroisses. Dans une certaine mesure, on peut en tirer des conjectures pour apprécier la population aux dates où ces assiettes ont été faites. Ce sont des jalons, des points de repère qui permettent d'établir des comparaisons profitables aux études historiques.

Il y a par suite de l'intérêt à connaître quelles impositions ont été établies à diverses époques dans une contrée. Pour les temps reculés, les assiettes des impositions sont rares. L'Élection d'Alençon en possède une très complète pour l'année 1466 ; elle va être données ci-après. Il sera utile de donner aussi quelques fragments d'assiettes relatives à des années antérieures, tout incomplets soient-ils, et un décime du diocèse de Séez, malgré les changements de circonscriptions survenus.

En 1285, un décime fut octroyé au Roi par le clergé pour le fait d'Aragon ; il s'éleva dans le diocèse de Séez à 7855 livres 4 s. 9 d. t. ; il fut réparti ainsi en trois années :

1 ^{re} année.....	2150 l. 9 s.
2 ^e année.....	2207 l. 4 s. 7 d.
3 ^e année.....	2202 l. 7 s. 7 d.
De l'évêque.....	90 l.
Somme.....	7855 l. 4 s. 9 d. t.

En 1371, le Roi ordonne que « en notre pays de Normandie serait imposé, cueilli et reçu vingt mille francs d'or » pour donner à Jehan de Poulehay, qui a remis le château de Thury-sur-l'Orne en l'obéissance du Roi. Dans la répartition de cette somme, les ville et pays de la comté d'Alençon furent imposés pour 1000 francs ; la châtellenie de Domfront, 200 francs.

Dans une somme de 30.000 francs imposée, en 1374, sur le pays de la Basse-Normandie pour le paiement des gens d'armes qui vont sous Mons^r Jehan de Vienne, amiral de France pour mettre et tenir le siège devant la forteresse de Saint-Sauveur-le-Vicomte, un rôle fait par le vicomte d'Auge réparti 4 500 l. entre les paroisses du diocèse de Lisieux. 22 paroisses de la châtellenie d'Exmes qui faisaient partie de ce diocèse sont imposées de 216 francs. Les habitants du comté d'Alençon qui sont dans ce diocèse et qui suivent la taxation des feux sont imposés à 382 feux ; chaque feu eut à payer 24 sols.

Les impositions étaient alors cotisées et levées par limites de diocèse ; un peu plus tard, elles le furent par terroirs et juridictions.

La châtellenie de Tinchebray est comprise pour une somme de 280 francs dans l'assiette, d'une somme de 6.630 francs mise sus par le Bailly de Caen, le 10 juin 1378.

Assiette de la somme de six cents livres pour le fait de la guerre sur les paroisses de la châtellenie de Domfront, faite par nous Robert Grésille, vicomte du dit lieu, à payer à deux termes, moitié le 25^e jour de juin 1385 et moitié le 1^{er} jour d'octobre suivant, baillée sous notre scel à Richart Buron, receveur du Roi, pour le dit fait en la dite vicomté.

La sergenterie de Baranton, 14 paroisses....	185 l. 10 s.
— du Bois, 8 paroisses.....	174 10
— de Laferrière, 8 paroisses..	144
— de Lonlay, 2 paroisses....	75
— de Domfront, 1 paroisse...	10

Il manque 11 l. pour faire 600 ; sans doute par suite d'une erreur de chiffre.

Assiette faite en la terre de Canniel de la somme de 600 l. pour le fait de l'armée d'Écosse par nous Jehan Guichart, vicomte du dit lieu à ce commis de mon très redouté seigneur Mons^r le comte d'Alençon et du Perche, en vertu de lettres à nous données le 15 juin 1385.

Sergenterie de Cauville,

Sergenterie de Cany,

Sergenterie de Grainville,

Sergenterie des Baux,

Sergenterie de Guédarville, comprenant en tout 43 paroisses.

Somme 600 livres.

Assiette faite par nous vicomte d'Argentan et de Exmes, commissaire en cette partie de M. le comte d'Alençon, pour le fait de l'Aide imposé pour la délivrance du château et ville de Cherbourg, icelle faite sur les paroisses de la vicomté le 6^e jour de décembre, l'an de grâce 1393.

VICOMTÉ D'ARGENTAN

1 ^o Sergenterie d'Argentan contenant la ville et 2 paroisses, imposée.....	130 l.
2 ^o Sergenterie de Boissay, 3 paroisses, imposée.	8
3 ^o Sergenterie de Guiffrey-le-Breton, 35 paroisses, imposée.....	90
4 ^o Sergenterie d'Écouché, 19 paroisses, imposée	200
5 ^o Sergenterie de Trun, 28 paroisses, imposée..	121
6 ^o Sergenterie d'Auge, 15 paroisses, imposée..	54
Somme de toute la vicomté d'Argentan.	603 l.

VICOMTÉ D'EXMES

1 ^o Sergenterie d'Exmes, 41 paroisses, imposée..	230 l.
2 ^o Sergenterie aux Bruns, 20 paroisses, imposée	80
3 ^o Sergenterie de Hablonville, 5 paroisses, imp..	12
4 ^o Sergenterie de Vimoutiers, 21 paroisses, imp.	170
5 ^o Sergenterie de Robert Aden, 21 paroisses, imposée.....	70
6 ^o Sergenterie au Breton, 11 paroisses, imposée	30
7 ^o Sergenterie de Montpinçon, 12 paroisses, imposée ..	46
Somme de toute la vicomté d'Exmes..	648 l.
Somme des deux vicomtés.....	1251 l.

Le 14 février 1404, Jehan de Fontenay et Guiot de Villemey, Élus sur le fait des aides ordonnées pour la guerre en la comté d'Alençon, font l'assiette d'une somme de 22 500 livres imposée sur la dite comté pour soutenir la guerre contre les Anglais, pour résister à l'entreprise de Henry de Lancastre, pour payer la ville et châtel de Cherbourg.

La guerre contre les Anglais avoit été la cause de lourdes charges imposées sur la Normandie et le Perche. Certains détails qui mériteront d'être examinés plus tard en sont conservés dans les compes de Pierre Surreau, Receveur général au pays de Normandie pour le Roi d'Angleterre.

Revenons à notre imposition.

En 1466, une somme de 353.677 l. 20 s. t. fut ordonnée par le Roi être levée sur le duché de Normandie, élection d'Alençon, comté du Perche, vicomté de St-Sylvin et le Thuit, pour un an. La part de l'élection d'Alençon, de la comté du Perche, de la vicomté de St-Sylvin, fut fixée à 45 308 l. t. Cette somme fut assise sur les villes et paroisses par deux mandements, l'un de 37.668 l., l'autre de 7.700 l.

A cette époque, le comté du Perche faisait partie de l'élection d'Alençon, il comptait dans le duché de Normandie, quant au paiement des impositions.

En dehors du comté du Perche, l'élection d'Alençon comprenait les vicomtés d'Alençon, de Domfront, d'Argentan, d'Exmes, de Montreuil et Bernay, de Verneuil, de Châteauneuf, la châtellenie de Nogent-le-Rotrou.

Ces vicomtés, subdivisées en châtellenies ou en sergenteries, comprenaient 568 paroisses.

L'imposition relative à la comté du Perche fixée à 5 465 l. réparties dans les 120 paroisses des quatre châtellenies de Bellême, Ceton, Laperrière, Mortagne, a paru dans les *Documents* (1) sur la province que l'on consultera utilement. Pour les vicomtés de St-Sylvin, de Montreuil et Bernay, de Châteauneuf, la sergenterie de Verneuil, la châtellenie de Nogent, on a donné le chiffre total de l'imposition sans entrer dans le détail des paroisses.

La circonscription de chaque paroisse était, en 1466, la même qu'aujourd'hui ; les autres circonscriptions ont souvent varié.

L'assiette de l'imposition de 1466 existe en deux exemplaires à la Bibliothèque nationale, à Paris : l'un des manuscrits porte le n° 21421, l'autre le n° 23904 ; ils ne sont pas copiés l'un sur l'autre, car ils présentent de légères différences, mais sans importance.

LA VICOMTE D'ALENÇON

La châtellenie du dit lieu

Alençon, compris Montfort.....	890 l.
Cerizay	38
Damigny.....	58

(1) Par le vicomte de Romanet et M. H. Tournouër.

Valframbert.....	100 l.
Congie.....	56
Coulombiers.....	120
Radon.....	76
Forges.....	64
Semallé.....	185
Larve ou Lavre.....	59
Le Froust.....	7 10 s.
Hauterive.....	80
Niville et Eschaffe en Alençon et Essay.....	100
Mesniler-Voux.....	68
Vaude.....	12
Beaumesnil.....	36
Le Perron.....	30
Vingt-Hanaps.....	40
Le Bouillon.....	70
Feugeres.....	33
Condé.....	120
St-Germain-du-Corbeys.....	35
Hellou.....	60
Mieuxcé.....	120
Passé.....	70
Laferriere.....	52
St-Cenery.....	25
St-Denis.....	135
Lalacelle.....	37 10
Gandelain.....	62
Ciral.....	75
St-Didier.....	35
St-Ellier.....	86
Rouperroux.....	35
Lynage.....	47
Longuerne.....	35
Fontenay.....	62
Cuissé.....	67
La Rochemabille.....	80
St-Nicolas des-Bois.....	40
Louvay.....	82
Buressart en Alençon et Essay.....	122
Somme.....	3.600 livres.

La châtellenie d'Essay

(au 23.904, on lit la sergenterie d'Essay).

St-Pierre-d'Essay.....	205 l.
Montperoux.....	12
Boutron.....	112 10
Mesnilberoust.....	33
St-Léger-sur-Sarthe.....	172
Le Mesle-sur-Sarthe.....	80
Les Ventes-de-Bourse.....	97
Marchemaison.....	130
Aunoy.....	110
X Laleu.....	37
Coulanges.....	56
Saint-Aubin-d'Appenay.....	58
Mesnilguyon.....	55
Courtomer.....	90
Montrond et Neuville.....	70
Aunou.....	150
Trémons.....	78
Chaillouay.....	106
St-Gervais-de-Sées.....	58
La place de Sées.....	70
St-Ouen.....	40
St-Pierre-de-Sécs.....	58
St-Germain-de-Sées.....	102
La Chapelle.....	36
St-Cenery.....	15
Neauffle.....	132
Somme.....	2.259 l. 10 s.

La sergenterie d'Almenèches

St-Pierre-d'Almenèches.....	198
Le Chastel-d'Almenèches.....	72
Bray.....	144
Tenville.....	33
Le Serquen.....	55
Claray.....	38
St-Hilaire.....	54

La Ferrière.....	45
Marey.....	150
Montmère.....	102
Marigny.....	32
Surdon.....	27
Condé-le-Butor.....	31
St-Léger-de-la-Haie.....	24
Medavy et le Repos.....	42
Bellefons.....	36
St-Hippolyte.....	13
La Cochère.....	11

Somme 1.107 livres.

La châtellenie de Sainte-Scolasse

(le 23.904 porte la sergenterie).

Ste-Scolasse.....	125 l.
Le Challenge.....	71
Montchevreil.....	95
Bures.....	42
Le Mesleraoul.....	135
Tallomay et Godusson.....	40
La Genevaiaie.....	42
Carnètes et les Autels.....	35
Gaspré, Saint-Lonard, Saint-Germain, Sainte-Colombe et la Mesonnelle.....	64

Somme..... 679 livres.

La sergenterie Jehan Duchenay.

Saint-Vandrilie.....	36 l.
St-Lomer.....	72
Brulemail.....	85
Tellières.....	50
Ferrières.....	112
Fay.....	40
Leplantheys.....	56
St-Aignan-sur-Sarthe.....	43

Somme..... 484 livres.

La châtellenie de Bonsmoulins.

Bonsmoulins.....	47 l.
Moulins.....	70
La Ferrière.....	54
Mesnilbénart.....	55
Ste-Cegomboust.....	65
Bonnefoy.....	36
St-Aquelin.....	38
Planches.....	45
Mahéru.....	160
Courtevesque.....	24
Rouxoux.....	24
St-Hilaire.....	95
Ste-Colombe.....	122
Echauffour.....	285
Les Loges.....	95
Chaumesnil.....	43
Beaufay.....	65

Somme..... 424 livres

Somme de la vicomté d'Alençon. 9.457.

La vicomté de Domfront.

Domfront..... 143 l.

• Somme..... 143 livres.

La sergenterie Duboys.

Ste-Marie-des-Greniers.....	278 l.
St-Gilles-des-Marais.....	27 10
Torchamp.....	121 10
St-Frainbault.....	286
Vaux.....	142
Laybois.....	37
Lespinay.....	117
Mantilly.....	212
Rouelley.....	118

Somme..... 1.339 livres.

La sergenterie de Barenthon.

Saint-Front.....	213 l.
Saint-Vrecy	51
Luce.....	80
Auville ..	50
Ceaulcé.....	153
Lore.....	71
Sept-Forges.....	66
Bretignolles	35
Le Houssel.....	23
Ste-Marie-des-Bois.....	15
Melleray et Rennes	7
St-Denis-de-Villeneuve ..	41
Juvigny.....	117
La Bazoches.....	169
Somme.....	1.086 l.

La sergenterie de La Ferrière.

La Ferrière.....	72 l.
Bannon	92
Dampierre.....	100
St-Bosnier.....	264
Champsegray	167
Beaulanday.....	100
Hallame	21
Maidre.....	8
Tessé	8
La Chapelle-Moche.....	4
Nuellé.....	40
Somme	838 livres.

La sergenterie de Lonlay.

Lonlay.....	286 l.
La Haute-Chapelle.....	138
La Lande-Patry ..	118
Chamais	103
Lonchamps.....	50
Somme	695 livres.

Somme de la Vt  de Domfront. 4.101

Tinchebray dépendait de la vicom  de Vire.

VICOMTÉ D'ARGENTAN

La segenterie du dit lieu

Argentan.....	}	560 l.
Manouville.....		
Coulandon.....		
Somme.....		560 livres.

La sergenterie de Boissay.

Boissay.....	90 l.
Saint-Christophe.....	105
Juvigny.....	36
Somme.....	231 livres.

La sergenterie d'Auge.

Carrel.....	100 s.	
Estoz.....	45 l.	
Lieurvy.....	46	
Aubry-le-Frontouf.....	45	
Aurville.....	38	
Gorguesalle.....	95	
Lysords.....	}	42
Le Buisson-Hellouin.....		
La Beurriere.....	25	
Mesnil-Durant.....	120	
St-Gloine.....	12	
Notre-Dame-de-Viette.....	24	
St-Michel-de-Luit.....	30	
Royville.....	60	
Les Astelles.....	30	
Mesnil-Basquelien.....	36	
Somme.....	653 livres.	

La sergenterie d'Écouché.

Écouché.....	600 l.
Treize-Sains.....	38
Joué-du-Plan.....	176

Goul?	11
Vieux-Pont	100
Aduaines	120
Seuray	120
Sainte-Croix-sur-Orne	30
Pulanges	52
Landigoul	46
Boucy	115
Loucy	20
Carronges	15
Ste-Marie-la-Robert	15
N.-D.-du-Chastellix et Le Housme	75
Mesnil-Stelleux	18
St-André-de-Messe	83
St-Gervais-de-Messe	192
Saires	72

Somme..... 1.878 livres.

La sergenterie Au Breton.

Fresnay-le-Buffart	16 l.
Les Routours	16
Vaulx-le-Sardoul	50
Merry	92
Vinay	45
Fresnay-la-Mère	30
Perdueville	16
Les Hoguettes	40
Brioux	30
La Courbe	23
Fourches	60
St-Lambert	80
Pont-Estrepin	20
Segrie-Fontaine	50
La Lande-St-Siméon	32
Milly	115
Riq	50
Pierrefitte	36
Say	60
Gouillet	135

Montgueroult	74
Cuye	60
Sentilly	45
Vrou	72
Ners	Néant.
Moulins	95
La Goupillière	15
Courteilles	Néant.
Somme	1.329 livres.

La sergenterie de Trung.

Aduernes	46 l.
Tournay	120
Les Moutiers	56
Bailleul	132
Les Champeaux	48
Mesnilgouffray	25
Montgomery	128
Pont-de-Vie	12
Camembert	106
La Chapelle-Hastegru	16
Mesnil-Ybert	23
Le Regnouart	113
Aubery-en-Exmois	40
Fresnay-le-Sausson	50
Sic-Eugene et Bonneuil	42
Le Maresq	10
Les Ligneuils	19
Somme	1.016 livres.
Somme de la Vté d'Argentan...	5.667

La vicomté d'Exmes.

Exmes	70
Chaigny	26
Courmesnil	38
Argentelle	41
St-Evrault	16
Villeborge	33

Fel.....	40
Mesnil-Hubert.....	44
Aulne-Percy.....	50
Champobert.....	45
Courgeron.....	130 s.
Gernay.....	36 l.
Sotrive.....	92
St-Pierre-de-la-Rivière.....	96
Neauffle.....	96
Chambay.....	60
Ste-Anastaye.....	15
Lepui.....	26
Villebadin.....	17
Belhostel.....	20
La Cochière.....	34
Le Bourg-St-Losnard.....	60
St-Denys-des-Yfs.....	40
Hommerel.....	96
Advenelles.....	72
Champosoul.....	67
Nonant.....	90
La Roche-de-Nonant.....	39
Marmouillien.....	42
Ciere-Sureille.....	95
Godusson.....	30
Chauffonr.....	15
La Fresnaie-Fayel.....	48
Mesnil-Frogier.....	35
Montarmel.....	20
St-Legier-des-Arrassais.....	26
Gresbert.....	16
Montmarçay.....	23
Somme.....	1.724 livres.

La sergenterie Mesnil.

Sarseaux.....	80 l.
Fontenay.....	75
Tanques.....	66

Beuvreaux.....	36
Cuygny.....	17
Brevanville.....	18
Seugny.....	64
Silly.....	70
Aunou.....	70
Mesnil Oise.....	70
Serans.....	60
Commeaulx.....	60
Champceriez.....	40
Vieux-Brou.....	8
Somme.....	684 livres.

La sergenterie Au Breton.

Marigny.....	16 l.
Marsais.....	18
Le Repos.....	29
Bellefonds.....	45
St-Hippolyte.....	20
Francheville.....	37
St-Lohier.....	37
St-Pierre-de-Vrigny.....	50
St-Martin d'O.....	130
La Lande-de-Goul.....	15
Somme.....	397 livres.

La sergenterie de Montagu.

Coulances.....	42 l.
Hommay.....	58
La Poterie.....	12
Guespray.....	23
Trung.....	125
Fontaines.....	58
Moutereul.....	8
Quatre-Faverils.....	18
Le Foinguerin.....	21
Ecorches et Vary.....	68
Vimoutiers.....	Néant.

Crouples	140
Les Autels-en-Auge.....	22
Guernctot.....	20
Les Sablons.....	50
Louviens.....	42
La Combe.....	35
Somme.....	742 livres.

La sergenterie Aux Bruns.

Octaignes.....	70 l.
Montaban.....	88
Tertu	10
Fougy.....	33
Grange-Mesnil.....	
Moneray.....	50
Abbeville.....	50
Baron.....	52
Malnoyer.....	12
Anglesqueville	23
Grisy et Olandon.....	6
Somme.....	438 livres.

La sergenterie de Montpinçon.

Réveillon.....	43 l.
Val-de-Loges.....	43
Louvagny	28
Fort	100
Pour-près-Fort.....	25
N.-D.-de-Fresnay	83
Heurtevent.....	70
Montpinçon.....	46
La Gravelle.....	22
St-Bazire	16
Tout-Ysambert.....	63
St-Martin-de-Fresnay.....	86
Somme.....	628 livre

La sergenterie de Hablonville.

Hablonville.....	155 l.
------------------	--------

Geel	66
Crocy	108
Mortreau	64
Beaûmays	80
Somme	473 livres.
Somme de la vicomté d'Exmes..	5.086

LA VICOMTÉ DE MONSTREUIL ET BERNAY

13 paroisses de la sergenterie de Montreuil..	1.175 l. 10 s.
10 paroisses de la sergenterie de Bernay.....	719
7 par ^{tes} . de la sergenterie des Quatre-Mares .	695
Somme de la vicomté de Montreuil et Bernay, Quatre-Mares et Rouctot....	2.590 l.

LA VICOMTÉ DE VERNEUIL

La sergenterie dudit lieu.

La ville de Verneuil et 18 paroisses.

Somme..... 1.848 livres.

Sergenterie de Laigle.

St-Martin.....	350 l.
St-Jean.....	24
St-Barthelemy.....	110
St-Souplix-près-Laigle	86 10 s.
St-Martin-de-Stublay.....	118
St Antoine-de-Sonomien.....	45
St-Niolas.....	45
St-Michel.....	38
Les Hameaux-de-Glos.....	34
St-Symphorien-des-Bruyères.....	98
St-Pierre-de-Sonomien.....	37 10
Lymet.....	23
Ray.....	105
Estorsay.....	98 10
Aube.....	40
Auguesse.....	35
Bretel.....	33 10

St-Martin-d'Aspres.....	78
N.-D.-d'Aspres.....	104
La Chapelle-Viel.....	76
Crullay.....	130
Victray.....	67
St-Martin-des-Prés.....	33
St-Aubin-sur-Ithon.....	35
St-Michel-de-la-Forêt.....	32
Le Buat.....	11
Tubœuf.....	36
St-Ouen-sur-Ithon.....	
Petite-Ville.....	18
Chaupe.....	70
Le Theil.....	68
Chèze-Dieu.....	30
St-Martin-des-Genestais.....	12
Courtcreboys.....	Néant.
Somme.....	2 122 livres.
Somme de la Vtè de Verneuil...	3.970

CHATEAUNEUF ET RESSORT FRANÇAIS

Châtellenie de Senonches.

Ville de Senonches.....	112 l.
Digny.....	97
Bellomer.....	33
Tordes.....	Néant.
La Ville-aux-Normands.....	21
Menrou et La Ferrière.....	16
Mesnil-Thomas.....	16
Souville-au-Perche.....	
Somme.....	295 livres.

Châteauneuf.

La ville de Châteauneuf et 38 paroisses

Somme..... 823 livres.

Brezolles.

La ville de Brezolles et 25 paroisses.

Somme..... 1.054 livres.

La Ferté-Arnault.

La ville de la Ferté et 14 paroisses.

Somme 721 livres.

Le ressort français de Verneuil.

3 paroisses.

Somme. ... 160 livres.

Somme de la Vté de Châteauneuf 3.159

La chastellenie de Nogent-le-Rotrou.

N.-D.-de-Nogent..... 289 l.

St-Laurent-de-Nogent.... 265

St-Hillaire-de-Nogent..... 195

Et 16 paroisses.

Somme 1.443 l. 10 s.

La sergenterie Boullay.

13 paroisses, dont :

Bretoncelles ... 80 l.

Condé. 65

St-Denis-d'Authon..... Néant.

Somme 447 livres.

Somme de la chastellenie de No-

gent-le-Rotrou.... 1.803

La vicomté de St-Sylvain et Le Thuit... 4.083 livres.

La somme totale est 45 381 livres pour l'élection d'Alençon, la comté du Perche, la vicomté de St-Sylvain et Le Thuit.

Combien cette somme aurait-elle valu en monnaie actuelle.

Le marc d'argent valait 8 livres en 1456 ; on sait qu'à cette époque la livre était une monnaie de compte.

Les 45.381 livres contenaient 5672 marcs qui, multipliés par 54 francs, valeur moyenne du marc dans ces dernières années, donnent 306 288 francs de notre monnaie.

45.381 livres de 1466 ont une valeur absolue de 306 288 francs de notre monnaie.

Quelle est la valeur relative de ces deux sommes ?

Avec 306 288 francs, peut-on se procurer la même quantité d'objets de première nécessité qu'on se procurait en 1466 avec 45 381 livres ? Non.

La valeur du numéraire a éprouvé, depuis le milieu du xv^e siècle, une dépréciation due principalement à la découverte de nouveaux gisements de métaux précieux.

D'après les travaux des hommes compétents, le pouvoir du numéraire à cette époque est au pouvoir du numéraire à l'époque actuelle comme 5 est à 1. Multipliant par 5 les 306 288 livres qui représentent en monnaie actuelle la valeur absolue des 45 381 l., on trouve pour leur valeur relative comme matière d'échange 1 531 440 francs.

Appliquant ces données à la paroisse de M..., on obtient les résultats suivants.

En 1466, M... est imposée de 80 livres. Le marc d'argent valant 8 livres, les 80 livres contiennent 10 marcs. Multipliés par 54, valeur moyenne du marc d'argent à notre époque, on obtient 540 francs pour la valeur absolue de 80 livres, mais la valeur relative du numéraire a diminué dans la proportion de 5 à 1. $540 \times 5 = 2\ 700$ francs. c'est la quantité de numéraire qu'il faut aujourd'hui pour se procurer la même quantité de certaines denrées de première nécessité qu'on se procurait en 1466 avec 80 livres.

Il faut environ 35 fois plus de numéraire pour obtenir le même résultat ; le blé, dont le setier, 1 hectolitre et demi, coûtait environ 15 sols en 1466, vaut en moyenne 30 francs ; c'est 40 fois plus qu'en 1466.

M... qualifiée paroisse en 1443 et plus tard commune a vu ses impôts augmenter. Voyons dans quelle proportion ils devraient être de 2 700 francs pour équivaloir à ceux de 1466 ; ils sont aujourd'hui d'environ 20 000 francs, dont la moitié pour l'État, un quart pour le département, un autre quart pour la commune ; à cette somme, il faut ajouter 2 000 francs de prestations, les droits de mutation en cas de vente, les droits de succession, les droits d'enregistrement très nombreux, les timbres sur les quittances, impôts sur les chiens, chevaux, voitures et bien d'autres.

Outre le subside ou aide, on payait, en 1466, l'impôt de la gabelle. Il était à cette date de 3 livres par setier de 12 boisseaux,

lesquelles d'après les données précédentes représenteraient environ cent francs de notre monnaie Une famille de 7 personnes était imposée à un minot de 100 livres pesant, ou à 15 sols représentant 28 francs de notre monnaie environ, soit 4 franc par personne. Il est juste de dire que ce dernier impôt est aujourd'hui moindre, ne dépassant pas en moyenne 1 franc par personne.

Il résulte de ce qui précède que la somme des impôts perçue dans l'étendue d'une commune est cinq ou six fois plus forte de nos jours qu'elle ne l'était en 1466. Peut-être cette somme est-elle répartie aujourd'hui sur un plus grand nombre de têtes, mais la surface des héritages est la même.

Pour l'année 1470, une taille fut mise sus en Normandie, duché d'Alençon et comté du Perche.

La part de la vicomté d'Alençon fut...	9.935 l. 10 s.
— — de Domfront.....	5.647 15
— — d'Argentan et Exmes. .	12.233 10
Vicomté du Perche et châtellenie de Nogent-le-Rotrou	8.820 12
Somme.....	<u>36.637 l. 07 s.</u>

La taille mise sus pour 1471 était :

Vicomté d'Alençon.....	10.300 livres
— de Domfront	5.100
— d'Argentan et Exmes.....	12.800
— Perche et Nogent... ..	8.700
Somme	<u>36.900 livres.</u>

A partir de cette époque, les impositions augmentent d'une manière régulière Il pourra être intéressant de voir ce qu'elles ont été dans les siècles suivants pour la même circonscription. La comparaison permettra d'établir des enseignements de bien des sortes.

M^{re} DE LA JONQUIÈRE.

ROCH LE BAILLIF

SIEUR DE LA RIVIÈRE

EDELPHÉ MÉDECIN SPAGIRIC

I

Roch Le Baillif, sieur de la Rivière, naquit à Falaise, dans la première moitié du **xv^e** siècle. Son père, Jean Ribit, qui avait professé la théologie à Genève, l'éleva dans les principes calvinistes, lui fit étudier les belles-lettres, la philosophie et les sciences naturelles

Ses classes terminées, le jeune Roch vint à Paris, où il s'initia aux doctrines de Paracelse, c'est-à-dire à certaines théories chimiques qui permettaient de se rendre compte de tous les phénomènes de la vie et de la santé. Il s'assimila si complètement les traités du Maître qu'il ne tarda pas à se placer au premier rang des savants, nombreux à cette époque, qui réunissaient la recherche de la panacée universelle à celle de la pierre philosophale. Le Baillif devint même si célèbre, en raison des cures qu'il passait pour obtenir, que les docteurs de la Faculté de Médecine, perdant une grande partie de leur prestige, recherchèrent les moyens d'éloigner cet empirique de la capitale. A cet effet, leur doyen, Monantheuil, le fit citer devant le parlement de Paris, sous prétexte qu'il n'avait pas le droit d'exercer la médecine. Roch Le Baillif, qui, effectivement, n'avait subi aucun examen spécial, fut longuement interrogé en présence des magistrats de la Cour ; et, soit que ses réponses fussent jugées insuffi-

santes pour établir ses aptitudes professionnelles, soit qu'il ne pût faire passer Paracelse pour un grand médecin, le Parlement lui enjoignit de sortir immédiatement de la ville de Paris (1).

Proscrit, Le Baillif s'en alla, comme dit irrévérencieusement Michaud, « transporter ses tréteaux à Rennes », où, dès l'an 1577, nous le voyons publier un DISCOURS SUR LA SIGNIFICATION DE LA COMÈTE APPARUE EN OCCIDENT, AU SIGNE DU SAGITTAIRE, LE 10 NOVEMBRE (in-4°), travail dans lequel il montre qu'il était aussi versé dans l'astrologie que dans les formules laissées par son chef d'école médicale.

En 1578, il fit paraître chez Pierre le Bret, libraire à Rennes, un petit volume, in-4° de 190 pages, intitulé : LE DEMOSTERION DE ROCH LE BAILLIF, ÉDELPHIE MEDECIN SPAGIRIC (2) AUQUEL SONT CONTENUZ TROIS CENS APHORISMES LATINS ET FRANÇOIS. SOMMAIRE VÉRITABLE DE LA MEDECINE PARACELSIQUE, EXTRAICTE DE LUY EN LA PLUS PART, PAR LE DICT BAILLIF, avec privilège du Roi, donné à Poitiers, le 22 août 1577.

Cet ouvrage, très rare aujourd'hui, est orné de deux préfaces. La première, en vers, signée d'un certain Yves, seigneur de Langourla (Côtes-du-Nord), débute ainsi :

Qui voudra voir au vif un Esculape,
Un Machaon et son Ephésiape ;
Qui voudra voir en ce lieu la semence
D'un Hypocrate, et son expérience,
Leur vray surgeon, leur légitime enfant,
Leur héritier aux secrets triomphant.

(1) Il fallait que le service rendu par le doyen de la Faculté, en obtenant l'expulsion du sieur de la Rivière, parût bien grand, puisque, d'après *l'Histoire du Collège de France*, il y fut fait allusion, vingt-cinq ans plus tard, dans l'épithaphe placée sur le tombeau de Monanth-uil, à l'église St-Benoist de Paris : « Henricus Monantholus, Hieronymi Gulonii socer, mathematicarum artium professor tregius, medicæ scholæ parisiensis doctor decanusque, difficillimis temporibus et regi et patriæ ad lectis-imus, post varios in Aristotelem atque Hippocratem labores, dum Mathesim universam edere parat, fato interventus, obiit anno MDCVI, ætatis LXX (Épithapier du Vieux-Paris, par Émile Raunié, tome 1^{er}, imp. nat., 1890).

(2) Il a plu à cet auteur d'employer les termes Demosterion Edelphe et Spagiric ou Spagirique (*) à l'imitation de Paracelse qui donnait à ces sortes de mots telles significations qu'il voulait, sans avoir dessein de les tirer soit de l'hébreu, soit du grec, soit du latin, quand même par hasard il y aurait eu quelques rapports, leur inventeur n'ayant jamais su aucune de ces langues, hors peut-être un peu de mauvais latin (LA MONNOYE).

(*) Spagiric, du grec σπασω, j'extrais ; ἀγείρω, je rassemble. Nom donné anciennement à la chimie.

Plus loin, le poète naïf rend hommage à l'humanité dont fait preuve le sieur de la Rivière :

... ..lequel d'un haut courage
Au fort des flots de sa fortune amère ;
Seul, pour nous tous, se void declarer Père,
En enseignant garder nostre santé,
Et esgarée recouvrer a planté.
Embrassez donc, vrais enfants d'Armorique
Ce Roch sçavant d'un pouvoir autentique,
Et son honneur par une injuste oppresse
Foullé aux pieds, que hault on le redresse
Veu que luy seul en Palme bourgeonnant
Se voit enfler, et son fruit nous donnant.

Dans la seconde préface, un prosateur anonyme félicite Le Baillif des différentes découvertes minéralogiques qu'il a faites en Bretagne ; mais si le préfacier reconnaît qu'il « eust peu adjouster beaucoup de choses, mais (comme il dit) qu'il en a assez fait pour un voisin, et non comme originaire », il admire sans réserve cette admirable science paracelsique que Le Baillif « a bien et doctement sceu apprendre, et mieux réduire en exécution et pratique ; ce qu'il fera davantage lors qu'il plaira à Dieu le délivrer quelques atteintes dont depuis peu de temps il l'a rudement visité. Amy lecteur, j'ay bien voulu dire ce petit mot pour te prier le défendre des aboys de l'ignorant, et du calomniateur, car tel est le propre de la vérité : que combien elle soit cachée au fond du puits (comme disoit un ancien), elle se monstre toutes fois à la fin ; et par sa beauté et splendeur fait évanouir le mensonge ».

Voici maintenant les sujets traités dans ce volume :

- I. *Une épître dédicatoire en laquelle sont contenûes au certain la déclaration des Principes des choses, et de la Medicine, avec interprétation de ses colonnes et abus.*

Cette pièce, qui n'est qu'un exposé succinct des doctrines de Paracelse, porte cette dédicace :

• A très puissant et vertueux Loys de Rohan, Prince de Guemené, comte de Mont-Bazon, sainte Maure, et Noastre, Baron de Marigny, et de la Haye en Touraine, seigneur de Mont-Auban, de Condé, etc., chevalier de l'ordre du Roy, et

Capitaine de cinquante hommes d'armes de ses ordonnances. Roch le Baillyf, son très humble subject et vassal, désire félicité. »

II. *Aphorismes de Roch le Baillif, Edelphe Medicin Spagiric, extraictes en partie des sentences de Philippe Aureolle Théophraste Paracelse, Archiatre de la Medicine, et en partie d'expérience et raison.*

III. *Brief recueil de ce qui est par conjuration (qu'ils appellent) en la Medicine, hors la création d'icelle. et du profit qu'on en peut tirer. Ensemble une briesve division de Magie, par Roch Le Baillyf Edelphe Medicin.*

Nous reproduisons plus loin ce chapitre en le complétant par quelques notes sur la superstition au moyen âge et dans les temps modernes.

IV. *Dictionariolum declarans verborum significationes, quorum in re spagyrica usi sunt Philosophi, per generosum Rochum Le Baillif Edelphum, medicum.*

Dans une sorte de préface, l'auteur explique l'objet de cette partie du Démonstrier :

« Pour te faire cognoistre (amy lecteur), et clorre la bouche aux abayants la science, sans laquelle le médecin ne peut estre, j'ay icy dressé et extraict un petit Dictionnaire latin, auquel trouveras l'intention sur ce des anciens, ensemble de nostre docteur Ph. Aur., Th. Parac, en l'interprétation de partie de leurs mots, desquels ils ont voulu en leurs escripts user, ce que je te prie prendre en bonne part et aux jaloux désir de faire mieux.

De Rennes, ce mois d'octobre 1577. Dieu te garde. »

Les mots employés par les alchimistes, pour dissimuler au vulgaire le sens de leurs écrits, sont aujourd'hui trop connus pour qu'il soit nécessaire de transcrire ici le dictionnaire de Le Baillif, lequel ne comprend pas moins de 374 formules.

V. *Chiromantiæ quantum opus est medicis absoluta descriptio.*
Per generosum Rochum le Baillif Edelphum Medecum, ac
Spagiricum Northmanum.

Ce chapitre, suivi de deux tableaux explicatifs, porte comme épigraphe : « *Medicus non est, sed particularium rerum collector, que Chiromantiam ignorat* ».

VI. *Petit traité de l'Antiquité et singularités de Bretagne armorique, en laquelle se trouve bains curans la Lèpre, Podagre, Hydropysie, Paralisie, Ulcères et autres maladies, par Roch Le Baillif, Edelphe Medicin, natif de Fallaize.*

Voici le texte de l'avant-propos de ce traité composé, paraît-il, à la sollicitation de B. d'Argentré :

« Aux très illustrissimes Princes, Ducs, Comtes, Barons, Marquis, Vicomtes, Seigneurs et Noblesse de Bretagne Armorique, Roch Le Baillif, Edelphe Medicin, natif de Fallaize, humble salut.

« Illustrissimes, estant en un hécabelle retiré attendant le cours de mes destins, et sentant obligation regorger sur mon chef par quelques particuliers seigneurs et gentilhommes auxquels je tiens d'alliance, et autres d'amitié, ay en mes lucubres méditations, au milieu de l'escousse de Lachesis, tessière fatale de mon mal, veu que, jusques icy, n'est mémoire un seul de vous avoir cognoissance de soy mesme, à raison que ceux qui par le passé ont entrepris traicter vostre antiquité, et entretien au pays, se sont contentez conter quelques discours assez mal liez de la venue supposée de Brutus en vostre pays et à son occasion de la commutation du nom Armorique en Bretagne : sans avoir remerqué celle commutation venir des Anglois, lors appelez Bretons, et après le décès d'iceluy Brutus, lesquels rendirent vostre Armorique tributaire, et qui a leur occasion et regard de la grande Bretagne fut appelée petite Bretagne. Aussi sans élucider que c'estoit que le pays au précédent, et de l'occasion de son entretien ; et d'un petit monceau d'hommes au regard du reste des Gaulles, en la conservation de sa langue, veu les estranges dominations qu'il a souffertes. semblable à la Palme toutes fois, que plus foullée plus se redresse. Et aussi que tous, et

les vôtres foulez aux pieds, d'autant admirables singularités qu'il y ait en tout le reste de la France. Et quand je diray plus, je ne pense faillir. Pour le service que je vous désire faire, et honneur que je vous porte, j'en ay dressé un brief sommaire véritable en ce qu'il contient. Lequel je vous envoie ; et prie humblement chacun de vous l'embrasser comme chose en toutes ses parties digne de vous, à vostre honneur, gloire, profit et utilité : pour le préserver des abbayz d'une multitude malversée en la cognoissance des choses, et seulement poussée d'ambition et avarice, et qui n'admet ce qu'elle n'entend. C'est ce que je puis pour vous estant comme je suis, et prier Dieu vous augmenter^a à tous (chacun en son grade) ses grâces et bénédiction. et à moy vous honorer et servir. •

Ce traité comprend deux parties : 1° De l'antiquité noblesse et singularités de Bretagne armorique ; 2° Des bains, métaux, minéraux, marchasites et diversité des terres de Bretagne, et de leurs propriétés, ensemble du Christal.

Désireux, sans doute, de retourner à Paris, où il avait laissé de nombreux admirateurs, Le Baillif chercha de nouveau, en 1579, à justifier sa conduite et son art devant la Faculté de Médecine. A cet effet, il écrivit un **SOMMAIRE DÉFENSE AUX DEMANDES, QUESTIONS ET INTERROGATOIRE DES DOCTEURS DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE**, in-8°. Mais la Faculté ne voulut rien entendre, et pour répondre à la publication de la Rivière, on fit imprimer une brochure dans laquelle on s'attachait à prouver l'ignorance complète du médecin empirique (1).

Le Baillif se consola probablement de cet échec, car il ne cessa de vaquer activement à ses travaux habituels. En 1580, il fit paraitre à Paris deux nouveaux opuscules in-8° :

1. **TRAITÉ DU REMÈDE CONTRE LA PESTE, CHARBON ET PLEURÉSIE.**

2. **PREMIER TRAITÉ DE L'HOMME ET SON ESSENTIELLE ANATOMIE, AVEC LES ÉLÉMENTS ET CE QUI EST EN EUX, DE SES MALADIES, MÉDECINE ET ABSOLUS REMÈDES.**

Ouvrage de peu de valeur dont Le Baillif n'achèva pas l'impression.

(1) Vray discours des interrogatoires faits en la présence de Messieurs de la Cour du Parlement à Roc Le Baillif, surnommé la Rivière, sur certains points de sa doctrine. Paris, chez l'Huillier, in-8° de 156 p.

Il faut croire que ces singulières études avaient mis leur auteur en grande évidence, puisque, malgré qu'il n'eût aucun titre légal pour exercer la médecine, Roch Le Baillif parvint à se faire nommer médecin du Parlement de Bretagne (1) :

« Du sambedy trantiesme jour d'avril (1588), M^{re} Claude de Faucon, premier president . . .

« La Court advertye du deceix advenu puis peu de temps de deffunct maistre Pierre Desmons, en son vivant médecin de la dicte Cour, et après avoir veu certaines requestes présentées à Icelle par aultres médecins qui prétendent estre recus en la dicte charge, et le fait mis en délibération, la dicte Court a nommé M^{re} Roch Le Baillif, médecin d'icelle, au lieu et place du dict Desmons, pour, à l'advenir, jouir des droicts appartenans à lad. charge. »

— « Du deuxiesme jour de may mil cinq cents quatrevingtz huit, en la Chambre ordonnée au temps des Vaccations ce jour, suyvnt l'arrest de la Court du trantiesme d'avril dernier, maistre Roch Le Baillif a esté receu medecin d'icelle, au lieu et place de M^{re} Pierre Desmons, et a fait et presté le serment en tel cas requis et accoustumé. »

Les Registres secrets du Parlement de Bretagne, auxquels ces pièces sont empruntées (2), ne font par la suite aucune mention du sieur de la Rivière. Peut-être donna-t-il sa démission ou perdit-il son emploi au moment où de graves dissentiments éclatèrent au Parlement breton. Le premier président, Messire Claude de Faucon, entre les mains duquel il avait prêté serment, fut tout à coup enlevé par les Ligueurs et conduit au château de Nantes (2 mars 1589).

Bientôt un coup terrible fut porté aux magistrats qui s'obstinaient à rester fidèles au Roi. Henri III était mort le 2 août 1589 ; ils avaient reconnu Henri de Navarre comme son successeur légitime ; mais déjà le duc de Mayenne et le Conseil de l'Union établi à Paris avaient expédié, au duc de Mercœur, des lettres

(1) Le médecin du Parlement avait pour fonctions de visiter les malades qui se trouvaient à la conciergerie, de s'assurer que les conseillers qui se disaient indisposés l'étaient véritablement. Il avait des honoraires payables sur les amendes ; en 1558, la Cour adjuge à son médecin 90 écus.

(2) Reg. 68 f^o 34. Communication de M. Saulnier, conseiller à la Cour d'appel de Rennes.

l'autorisant à transférer le Parlement de Rennes dans la ville de Bretagne qui lui plairait (9 juillet 1589). Injonction fut faite à la Cour de se rendre à Nantes ; elle ne quitta pas Rennes, et dès lors les Ligueurs constituèrent leur Parlement de Nantes. Le Parlement formé de nouveaux pourvus et des officiers qui s'étaient séparés de la Cour séant à Rennes, ne s'ouvrit à Nantes que le 8 janvier 1590 (1).

Dans tous les cas, Le Baillif ne suivit pas la fraction de la Cour qui se rendit à Nantes ; le médecin choisi par le Parlement ligueur était un nommé Le Bigot.

En 1592, nous voyons le sieur de la Rivière publier à Rennes un volume très curieux, dont le titre explique suffisamment le sujet original qu'il y traitait : « CONFORMITÉ DE L'ANCIENNE ET MODERNE MÉDECINE D'HIPPOCRATE A PARACELSE, DIVISÉE EN HUIT PAUSES OU JOURNÉES ; et à la fin, HIPPOCRATIS ET PARACELSI SENTENTIARUM UNITAS (in-8°), ouvrage précédé d'une pièce de vers composée par le fils de l'auteur.

Pendant ce temps, Le Baillif faisait des cures merveilleuses en Bretagne, et s'était créé de nombreuses et puissantes amitiés. Il prit une revanche éclatante sur ses détracteurs parisiens en se faisant nommer premier médecin du Roi Henri IV, ainsi que le rapporte Pierre de l'Estoile :

« Ce jour mesmes (24 juillet 1594), on eut nouvelles, à Paris, de la mort de M. Daliboust, premier médecin du Roy, auquel on disoit qu'une parole libre qu'il avait dite à Sa Majesté, touchant son petit Cæsar (2) avoit costé la vie non de la part du Roy, qui ne congnoit point ces bestes et monstres de poisons, mais de la part de celle (comme tout le monde tenoit) qui s'y sentait intéressée ; à laquelle le Roy, contre sa promesse, l'avoit redit, ne pensant qu'il en deust couster la vie à ce bon homme de médecin, fidèle serviteur de Sa Majesté. En sa place succéda La Rivière, médecin de M. de Bouillon, qui le donna au Roy. »

Le Baillif, voyant bien qu'il était de son intérêt de se mettre dans les bonnes grâces de Gabrielle d'Estrées, conquist rapide-

(1) Voir l'intéressante histoire du Parlement de Bretagne après la Ligue, par Henri Carré, maître de conférences à la Faculté des lettres de Rennes. Paris, Quentin, 1888.

(2) Cæsar, duc de Vendôme, fils légitimé de Henri IV et de sa favorite Gabrielle d'Estrées.

ment sa confiance en la servant dans le projet qu'elle avait conçu d'épouser le Roi. Elle serait sans doute arrivée à ses fins, si la mort qu'elle trouva, dit-on, dans une orange empoisonnée ne fut venue mettre obstacle à ses desseins. D'Aubigné, à ce propos, rapporte que le médecin La Rivière, étant couru auprès de la malade « avec les autres médecins du roi ne fit que trois pas dans la chambre et de là ayant vu ces accidents extraordinaires, s'en retourna disant à ses compagnons : « Hic est manus Domini » (1).

En 1600, le premier mariage de Henri IV ayant été délié par le pape, il épousa Marie de Médicis pour se créer des alliés en Italie. Ce fut, à cette époque, que Roch Le Baillif fut anobli et, sans doute, prit comme armes celles que ses descendants portaient encore à la fin du siècle dernier : d'argent, au palmier arraché de sinople, fruité de gueules (2).

« La naissance du Dauphin (1601), écrit Pierre de l'Etoile, réjouit tout le royaume, et surtout le Roy en eut un si grand plaisir qu'on ne sçauroit l'exprimer ; mais ce plaisir fut bientôt mêlé d'un chagrin qui lui fut causé par une curiosité inutile d'apprendre ce que ce nouveau prince seroit dans la suite, ayant commandé au sieur de la Rivière, son premier médecin qui se méloit de faire des nativitez, de tirer celle du Prince. Ce qu'il fit, mais il n'en parla pas au Roy, jusqu'à ce que Sa Majesté, quinze jours après, l'appella et luy demanda ce qu'il pensoit de la naissance de son fils le Dauphin : « Sire, répondit La Rivière, j'en avois commencé quelque chose, mais j'ai tout laissé là, ne me voulant plus amuser à cette science que j'ai en partie oubliée, l'ayant toujours reconnue fausse et trompeuse. Ho ! dit le Roy, je vois bien que ce n'est pas là ce qui vous tient, car vous n'êtes pas de ces gens scrupuleux ; mais c'est en effet que vous ne m'en voulez rien dire, crainte de mentir ou de me facher, mais quoi qu'il y ait, je veux le sçavoir et je vous commande de me le dire, sur peine de m'offenser. Le sieur de La Rivière se voyant pressé après trois ou quatre refus, lui dit comme en colère : « Sire, votre fils vivra l'âge d'homme, il regnera plus que vous ; mais

(1) Avec plus de vraisemblance, de l'Etoile met ces paroles dans la bouche du Roi.

(2) En choisissant ses armoiries, Le Baillif se rappelait probablement la préface du s^r Yves de Langourla (Voir page 60).

vous et lui serez tous differens en inclinations et en humeurs ; il aimera les opinions et les fantaisies, et quelquefois celles d'autrui ; vos menagements seront dissipés, il exécutera de grandes choses, sera fort heureux en ses desseins, et fera fort parler de lui dans la chretienté ; toujours paix et guerre ; il aura des enfants, et après tout les choses emoiureront. Voilà sire tout ce que vous en sçauvez de moi ; sur quoi le roi se mit à rêver, et devint melancolique, entendant par là que les Huguenots troubleroient le règne de son fils. »

Comme tous les horoscopes prudents et élastiques, celui de Roch Le Baillif peut passer pour s'être accompli, si l'on veut y mettre un peu de complaisance.

En effet, Louis XIII régna plus longtemps que son père et la régente Marie de Médicis laissa piller le trésor par une noblesse insatiable. Le fils de Henri IV remporta de grandes victoires sur les Espagnols et les Autrichiens ; les protestants définitivement vaincus à la Rochelle cessèrent d'être un parti politique. Quant aux opinions du Roi, on sait que Richelieu ne lui laissa guère le loisir d'en concevoir et que ce ministre autoritaire prépara le gouvernement absolu de Louis XIV qui, continué par son fils, devait un jour faire tomber la tête de l'infortuné Louis XVI sur les échafauds de la Révolution.

Enfin, Roch Le Baillif, dont cet incident n'avait point diminué la faveur, mourut comblé d'honneurs le samedi 5 novembre 1605, dans sa maison du faubourg Saint Honoré à Paris, au grand regret du Roi qui était très satisfait de ses services.

Les écrivains de ce temps ne sont pas d'accord sur la question de savoir si le sieur de La Rivière mourut véritablement dans la religion catholique. Sully ne croyait pas beaucoup à la sincérité de l'abjuration qu'il avait faite, non plus que d'Aubigné : « Il est, dit ce dernier, bon galéniste ? et très bon paracelsiste, il fait de son âme comme de son corps, étant romain pour le profit et huguenot pour la guérison de son âme (1) ».

Rangeons-nous donc, nous autres ses compatriotes, à l'opinion du bon de l'Estoile : « On ne peut dire de Le Baillif autre chose sinon que le proverbe telle vie, telle fin est failli en lui et que ça eût le bon larron que Dieu regarde pour lui faire miséricorde ».

(1) Confession de Sancy, ch. 2.

Quelques biographes contemporains ont cru devoir présenter le disciple de Paracelse connu un ignorant et un vulgaire charlatan. Il est évident cependant qu'il avait non seulement de l'esprit, comme le prouve l'estime qu'Henri IV ressentait pour lui, mais encore de la science et de l'habileté comme médecin. Ils oublient aussi que, malgré l'allure mystique qu'il affectait, Paracelse a fait faire le plus grand pas à la médecine. Il a eu le premier, selon Cruveilhier, la notion de l'unité organique exprimée par la force vitale et a ouvert la voie à l'analyse des principes du corps humain par la chimie. C'est lui qui, le premier, a nettement établi la démarcation entre l'alchimie et la chimie, entre les charlatans et les chercheurs véritables. Aussi les anciens auteurs, notamment Moreri et la Croix du Maine, rendent-ils plus de justice à l'érudition du sieur de La Rivière, qui continua les travaux du médecin suisse : « Baillif, dit Moreri, s'acquît beaucoup de réputation par son savoir, mais sa manière particulière d'exercer la médecine, selon les principes de Paracelse, lui fit des envieux et l'obligea de faire l'apologie de sa doctrine. Ce médecin savait aussi les belles-lettres et la philosophie ; il était bon naturaliste, et avait de son temps une réputation aussi étendue à cet égard que l'avait Rabelais ».

Le sieur de La Rivière laissa une veuve, Julienne Riou, qui fut marraine en St-Sauveur de Rennes, le 17 mai 1610, de la fille d'un conseiller au Parlement.

Il avait eu de son mariage :

1° Un fils, qui comme lui s'occupait de médecine et auquel doit se rapporter la mention suivante puisée aux registres des inhumations de la paroisse St-Sauveur de Rennes : « Noble homme Roch Le Baillyf, sieur de La Rivière, docteur en médecine, fut enterré le huitième jour de janvier 1598 ».

2° Deux filles : Henriette, marraine en Toussaints de Rennes, le 24 juillet 1588.

Françoise, mariée à écuyer Olivier Le Bel, seigneur du Fayon, notaire et secrétaire du Roi, décédée à Rennes, le 13 novembre 1602, laissant des enfants :

Madeleine, née en 1587 ; Jean, né en 1588 ; Jeanne, née en 1589 (1).

(1) Communication de M. Fr. Saulnier, conseiller à la Cour d'appel de Rennes

Les descendants de l'auteur du *Démotérion* furent maintenus dans leur noblesse par les commissaires du Roi, le 10 décembre 1716 et par arrêt du Parlement de 1778. A cette époque, le chef de cette maison était appelé sieur de La Rivière, de St-Martin, paroisse de Beuzec, de Lestrezec, de Portzsajuden (1).

II

LES SORCIERS

Avant de reproduire le chapitre du *Démotérion* où Roch Le Baillif donne quelques détails sur les pratiques superstitieuses de son siècle, il m'a paru nécessaire de jeter un coup d'œil rapide sur les fastes de la sorcellerie.

M. l'abbé Rorhbach, dont on connaît l'esprit exclusivement romain, s'exprime ainsi dans sa remarquable « Histoire universelle de l'Église catholique (2) ».

« Au milieu des sanglantes atrocités qu'une soldatesque abrutie exerçait sur l'Allemagne divisée (pendant la guerre de trente ans), le protestant Menzel (3) signale une atrocité, plus grande encore dans les juges qui, partout où la guerre laissait quelque relâche, livraient aux flammes avec des formes juridiques des milliers de personnes, hommes, femmes, enfants, comme sorciers et sorcières. Cette propension à supposer des pactes avec le diable, qu'on ne remarque point dans les pays si catholiques de l'Espagne et de l'Italie (4), paraît avoir été, de temps immémorial, très commune en Allemagne. Charlemagne, dans son Capitulaire pour la Saxe, défend, sous peine de mort, aux gens du peuple de saisir de prétendus sorciers et de les livrer au feu. La réformation avec sa croyance au pouvoir matériel du diable sur les hommes et sur la terre fortifia dans l'esprit de ses sectateurs la tendance à poursuivre les sorciers et augmenta le nombre des

(1) Nobiliaire de Bretagne, de Courcy. — Armorial de Bretagne, de la Grasserie.

(2) Tome XXV, p. 579-582.

(3) Tome VIII, ch. 4, p. 51-54.

(4) L'hérésie paraît, en effet, avoir fait dresser en Espagne et en Italie plus de bûchers que la sorcellerie. Toutefois, Cantu rapporte que des sorciers furent poursuivis à Venise, Côme, etc.

victimes ; car les catholiques ne voulurent pas rester en arrière des protestants dans cette guerre contre le diable. Depuis le commencement de la guerre de trente ans, le nombre des victimes monta plus haut encore et les procédures furent dirigées contre les classes supérieures de la société.

« Presque toutes les provinces d'Allemagne fournissent des documents d'après lesquels, pendant tout le dix-septième siècle, des multitudes d'hommes et de femmes furent brûlés pour sortilège, souvent à si peu d'intervalle, qu'on en compte plusieurs centaines par année. Les accusations générales, ainsi que les aveux extorqués par la torture, prouvent que dans des lieux, des forêts et des montagnes écartés, on avait célébré des fêtes nocturnes de débauche avec le diable et ses ministres. Ni état, ni âge n'était épargné. Dans plusieurs pays sévèrement catholiques, par exemple à Bamberg et à Wurtzbourg, des ecclésiastiques furent condamnés et exécutés comme ayant pris part à ces fêtes ; non seulement des garçons et des filles d'un âge mûr, mais des enfants impubères (1) furent brûlés comme complices de leurs parents, sinon comme progéniture infernale issue d'un commerce avec les diables, ainsi qu'on fit plus tard, en d'autres lieux, à des enfants à la mamelle.

« Une croyance et des poursuites si générales et si durables devaient avoir une cause, fût-elle autre que celle qu'on croyait alors. Des savants ont cherché quelle put être naturellement cette cause. Voici celle qui leur paraît le plus probable. Chez les anciens peuples de la Germanie, il y avait des fêtes populaires semblables aux orgies nocturnes des Grecs et des Romains, en l'honneur de Bacchus, dans lesquelles Horace nous dépeint Bacchus, à l'écart dans les montagnes enseignant ses chants secrets aux Nymphes et aux Satyres qui les exécutaient par des danses (Od., t. I, 1, 31 et 19, 1-4). Ces fêtes s'étaient conservées dans plusieurs provinces d'Allemagne. Une société fort étendue de scélérats, aidés de quelques femmes de perdition, y auront rattaché des dispositions et des mesures pour attirer à ces orgies nocturnes de jeunes femmes et filles et y abuser d'elles, déguisés

(1) Dans le catalogue dressé par Haubert, des exécutions qui eurent lieu de 1627 à 1629, à Wurtzbourg, on relève comme victimes des enfants de douze, d'onze, de dix et même de neuf ans ; quatorze vicaires de la cathédrale, deux jeunes gens de nobles familles, un sénateur, une fille aveugle, etc.

en diables. Il paraît aussi que les libertins attiraient leurs victimes à des rendez-vous particuliers dans des maisons où, sous le masque d'un démon élégant et vêtu en cavalier, ils triomphaient aisément de leur vertu chancelante : Menzel souhaite que cette explication puisse s'appliquer à la plupart des cas ; mais il pense que le plus grand des aveux faits en justice n'est dû qu'à la violence et à la crainte de la torture.

« Vers la fin du xv^e siècle, 1489, Ulric Molitor, docteur en droit pontifical, à Padoue, adressa un livre à l'archiduc Sigismond de Tyrol, où il combattait la croyance au pouvoir du diable pour opérer ces prétendus sortilèges. Mais les universités et les magistrats furent d'une opinion contraire et continuèrent pendant un siècle et demi à torturer et à brûler. Le protestant Benoît Carpzow, mort en 1666, dont les décisions en droit ecclésiastique et pénal étaient si estimées qu'on l'appelait le *Législateur de la Saxe*, soutenait encore qu'on devait punir sévèrement non seulement les sorciers, mais encore ceux qui nient la réalité des pactes avec le diable, et Jean Henri Pott, célèbre professeur d'Iéna, y fit imprimer l'an 1689 un écrit : *Du commerce abominable de sorcières avec le diable* (1). Au contraire, et c'est la remarque du protestant Menzel, ce furent des prêtres catholiques qui, pendant que tous les autres se laissaient, élevèrent la voix contre la déraison et l'inhumanité des procédures contre les sorciers et les sorcières ; dans le xvi^e siècle, Cornelius Laos, à Mayence, mort en 1593, et dans le xvii^e siècle, les jésuites Adam Tanner, mort, en 1632, et Frédéric Spée.

« Tanner, mal famé parmi les théologiens protestants comme écrivain politique, propose dans une œuvre de théologie de modérer les procédures. Ce qui irrita tellement les juges de sorcellerie que, s'ils avaient pu s'emparer de sa personne, ils lui auraient fait éprouver à lui-même la torture et ses suites. Le second, né l'an 1595 dans le Palatinat, de la famille noble de Spée de Langenfeld, maintenant élevée au rang de comtes, dévoila, dans un ouvrage spécial, l'an 1631, la complète absurdité de procédure avec une telle évidence qu'elle devait frapper l'œil le plus prévenu, pour peu qu'il voulût voir. A l'âge de 20 ans, Spée était entré chez les Jésuites et reçut à Wurtzbourg,

(1) Dans sa « *Démonomaine des Sorciers* », Paris, 1580, in-4°, l'abbé Jean Bodin n'est pas plus tendre pour les sorciers.

où il se trouvait en 1627 et 1628 la commission de préparer à la mort environ deux cents personnes, ecclésiastiques, nobles, fonctionnaires, bourgeois, et même des enfants de l'un et l'autre sexe qui furent conduites au bûcher. Dans ses entretiens avec ces malheureux, il acquit la conviction qu'ils étaient tous innocents et que ce n'étaient que les tourments de la question qui leur avaient extorqué un aveu contraire (1). Ils se confessaient d'abord sorciers et sorcières, crainte d'être remis à la torture ; mais quand ils eurent repris confiance, il lui déclarèrent tout l'opposé et protestèrent de leur innocence avec des larmes brûlantes. L'impossibilité de faire usage de ces communications sans exposer de nouveau ces pauvres gens aux douleurs de la torture auxquelles ils échappaient par le bûcher, le remplit d'un tel chagrin que, quoiqu'il fût encore jeune, ses cheveux devinrent tout blancs. L'exposé qu'il nous fait de la procédure, d'après sa propre expérience, nous présente l'état social d'alors sous une forme qui fait véritablement frémir. La stupidité superstitieuse du peuple, la criminelle conduite des juges et l'insouciance avec laquelle les princes livraient la propriété, l'honneur et la vie de leurs sujets au cupide arbitraire de leurs employés subalternes et à la cruauté des bourreaux forment dans l'histoire de l'humanité un si sombre tableau qu'après de lui les duretés du despotisme turc et les horreurs de la Révolution française perdent presque leur ombre •.

De son côté, César Cantu (2) dit que « la sorcellerie est une des nombreuses erreurs que le paganisme a transmises à la civilisation moderne. » Il cite un canon apocryphe, mais longtemps accepté du pape Damasc, qui attribue le chevauchement des sorcières à l'illusion ; et la condamnation de ceux qui croient aux sorciers par l'évêque Burthhard (avant l'an 1000) ; puis il raconte les différents faits rapportés par les démonologues et arrive au rôle des papes.

« Le penchant au mysticisme, écrit-il, avait surtout répandu en Allemagne la crainte des sorcières. Innocent VIII, en 1484,

(1) Voir « Si la Torture est un moyen sûr à vérifier les crimes secrets ; — Dissertation morale et juridique, etc., par Augustin Nicolas, Amsterdam, 1681, in-12.

(2) Tome VIII, p. 351 et suiv.

lança contre elle une bulle très sévère à la suite de laquelle les procès et les supplices se multiplièrent. »

Il y eut d'autres bulles tendant à réprimer les excès et les crimes des sorcières. En citant ces documents sans en indiquer les réticences, la prudence et l'esprit, certains écrivains qui ne les ont pas lus, font des papes les complices de l'inquisition. Une simple analyse des bulles dont il s'agit, montrera combien cette assertion est peu justifiée :

1494. Alexandre VI. Bulle contre les sorciers et sorcières de Lombardie qui *jetaient des sorts*. Charge l'Inquisition de poursuites. Toutefois, il défend de s'occuper de sortilèges, de maléfices et d'enchantements, à moins qu'ils ne soient prêtés à des abus de sacrements ou à des actes contre la foi.

1521. Léon X. Dénonce aux inquisiteurs de Venise une race d'hérésiarques qui renient leur baptême, se donnent à Satan corps et âme et s'étudient à lui plaire en *égorgeant des enfants* (1) et en exerçant d'autres maléfices.

1523. Adrien VI. Écrit au Saint-Office de Côme qu'il se trouve des personnes de l'un et l'autre sexe prenant le diable pour maître et patron qui, par leurs sortilèges, *blessent les animaux, font tort aux biens de la terre et commettent une foule d'excès et de crimes*, à l'insigation du diable.

Grégoire XV. dénonce à peu près les mêmes malfaiteurs et les mêmes méfaits.

« Cent trois bulles de pontifes, dit Cantu, servaient de règles aux inquisiteurs » entre autres :

1585. Sixte-Quint. Condamnation de toutes les superstitions : géomancie, chiromancie, nécromancie, etc., astrologie. Défense de faire des pactes avec la Mort ou l'Enfer pour trouver des trésors, *consommer des crimes*, accomplir des sortilèges.

Saint-Charles Borromée, qui fut la sage et l'intelligence même, ordonne la punition par l'évêque et l'exclusion de la société des fidèles de tous les sorciers ou *prétendus sorciers* qui font des pactes avec le démon et prétendent commander aux éléments.

(1) Les Sorciers « promettent des sacrifices, aucuns jurant d'occir magique-ment par chacun mois, voyre par chaque quinzaine, un petit enfant en lui suggant le sang ». Voir « Du Pact estrait ou tacite » inséré au journal « Le Magicien », n° du 10 avril 1890.

Enfin Cantu formule l'assertion qui paraît forte que 100.000 condamnations pour sortilèges furent prononcées sous le règne de François I^{er} et que « les mêmes faits se reproduisaient parmi les réformés qui punissaient avec encore plus de férocité que les catholiques ».

Le *Journal de l'Estoille* contient plusieurs récits de sorciers envoyés au bûcher.

1604. « Sur la fin de mars, un prebtre de Châteaulandon fut pendu et brûlé à Nemours, pour avoir esté convaincu de consacrer ordinairement en sa messe le *Corpus Domini* avec du papier, sous couleur d'un sort qu'il exerçoit par ce moyen.

Août. Le vendredi 13, fut brûlé en place de Grève, à Paris, une femme convaincue d'être dès longtemps sorcière.

1605. 3 septembre. On pend, après amputation du poing, la servante de l'épicier Hims, qui avait égorgé l'enfant de son maître à l'instigation d'un homme noir monté sur un cheval blanc.

1609. Le vendredi 5 de juin on pend et brûle un prêtre normand, convaincu de pratiques sacrilèges. On pend et brûle de compagnie son camarade Justin.

1611. Mai. Un prêtre vend à un soldat un anneau enchanté qui l'obsède de l'idée de régicide.

Le lundi 13, un sorcier de Brevannes jette un sort sur les vignes. Il est arrêté.

Juin. On brûle à Aix (samedi 30 avril) sans rien dire un prêtre sorcier, M^e Loys, chanoine de Æcules. Il faudrait un volume pour dire ce qu'il a commis d'horreur dans sa cabale.

Il est aussi parlé dans le manuscrit du P. Balthazar de Bellême, capucin, né à Beaumont (Sarthe), des prétendues obsessions des Ursulines de Loudun (1).

« Le 22 septembre 1632, les Ursulines de Loudun sont obsédées par les sortilèges d'Urbain Grandier, curé de Saint-Pierre de Loudun, pour n'avoir peu obtenir la direction de ces filles, dont il prétendoit abuser.

« Le 18 août 1634, Urbain Grandier, curé de Loudun, par sentence du sieur de l'Aubardemont, conseiller d'Estat, fut bruslé

(1) Ms. de 1663. Biblioth. de Rennes. Ce curieux manuscrit a fait l'objet d'une étude insérée dans la *Semaine religieuse* du Mans n^o des 7 novembre 1883 et 14 février 1886.

convaincu d'estre cause de la possession des Ursulines par le maléfice de trois espinas d'aubépin donné le 22 septembre 1632. Il estoit aussi chanoine de l'église collégiale de Sainte-Croix de Loudun. »

Les méfaits attribués à Urbain Grandier sont considérés par quelques auteurs comme une odieuse calomnie. Il en est de même des sorts jetés sur les religieuses de Louviers par leur confesseur :

« Cette année 1642, dit encore le P. Balthazar, à Louviers, diocèse d'Évreux, parurent possédées des religieuses par le maléfice de leur confesseur qui fut déterré un an entier après sa mort et trouvé entier sans corruption, comme Sathan a fait envers d'autres qui paroissoient sains et pieux comme celui-cy, pour tromper les simples. On le jetta dans un puits. »

Le même manuscrit nous apprend qu'en 1643 « un prêtre âgé de 34 ans, natif de Fougères, fut brûlé à Rennes et 3 autres de la même ville pendus pour art magique, le premier reconnut son crime sur le bûcher. »

La Voisin, brûlée vive en place de Grève en 1680, fut non seulement une empoisonneuse, mais une sorcière de la plus satanique espèce : « La Voisin était une Camdie, sinon la Camdie elle-même. A demi sage-femme, elle aidait les petits enfants à venir au monde et au besoin à en sortir (1). »

Elle possédait à Villeneuve-sur-Gravois (vers la rue Beauregard, près de l'église de Bonne-Nouvelle, à Paris) un petit jardin qui lui servait de cimetière. « A la mode du temps, elle y avait fait élever une grotte rustique. C'était son cabinet. Au fond de cette grotte, un four, où tantôt elle carbonisait des ossements, tantôt distillait des crapands (2). »

Elle faisait de la chiromancie et se prêta à tous les empoisonnements d'ambition et de succession.

Elle avait pour complices : 1° Le prêtre Guibourg, de la paroisse Saint-Eustache, sorcier, empoisonneur, élève de Sainte-Croix, acoquiné avec une empoisonneuse dont il avait plusieurs enfants sans compter ceux dont il s'était débarrassé ; 2° Mariette, également prêtre et sorcier, de Saint-Severin, associé à une autre

(1) J. Lair. *Louise de la Vallière et la jeunesse de Louis XIV* (p. 130).

(2) J. Lair, p. 131.

faiseuse d'anges, faiseur d'anges lui-même ; 3° Un vil coquin, Cœuret ; 4° Lesage du Buisson.

Cette infernale compagnie se mit à faire de la magie noire. Mariette commença par placer des philtres d'amour sous le calice, puis finit par dire des Évangiles sur la tête de la Montespan et envoûter des cœurs de pigeon pour détacher le Roi de la Vallière. S'il faut s'en rapporter à l'interrogatoire de Guibourg, ce n'était pas sur la tête de la favorite qu'il avait dit la messe du diable au château de Villebousin et ce n'était pas deux pigeons, mais un enfant vivant dont le sang chaud versé dans le calice avait servi à l'horrible conjuration.

Ce fut alors que, par crainte de voir envelopper M^{me} de Montespan dans une ténébreuse instruction, Louis XIV, malgré les protestations du parlement de Normandie, s'empressa de signer un édit disposant qu'à l'avenir il ne serait plus infligé de punition qu'aux personnes ayant la prétention d'exercer des pouvoirs surnaturels.

Que conclure de tout ce qui précède, sinon :

1° Que les deux inquisitions, catholique et protestante, ont englobé quelques innocents et imbéciles dans leur rasle de sorciers ; qu'il y a eu peu de discernement entre les malades et les malfaiteurs. C'est un fait reconnu et indéniable.

2° Mais, que les vrais sorciers qui assassinaient ou tentaient de tuer leurs parents, égorgeaient des enfants pour satisfaire aux cérémonies du culte diabolique, étaient des brigands de la pire espèce, justiciables du droit commun et qu'on a bien fait de leur appliquer les supplices de leur temps, c'est-à-dire de les pendre et de les brûler. *Reus est ignis.*

Brief recueil de ce qui est par conjurations (qu'ils appellent) en la médecine hors la création d'icelle et du profit qu'on en peut tirer. Ensemble une brieve division de Magie, par Roch Le Baillyf, Edelphe Medecin

Incontinent l'establisement du règne de nostre Dieu, le Prince de ce monde, se voulant prevaloir, commença planter le sien au detrimet des humains, par la suasion qu'il feist à Eve, et poursuivant en la mort par Cain son frere. Et si bien qu'enfin son règne tellement augmenta, qu'iceluy nostre Dieu feist comme

pour réparation des délits commis, exterminer le tout par déluge, se réservant Noé et ses fils. Et en l'un desquels, sçavoir Cham, recommença iceluy Prince du Monde planter son empire, en la dérision qu'il feist de Noé son père prevenu de vin. Et comme iceluy notre Dieu suyvant sa promesse, a tous jours aymé l'homme et luy tendu la main pour secours, luy a crée la médecine nécessaire en la vertu des choses célestes et élémentaires pour se délivrer du mal. Et le Prince du monde envieux sur ce bien, et pour l'augmentation de son règne, et cherchant tous jours quelque un hors la troupe des croyants pour le dévorer, et tendant ses rets à ceste fin, y a planté une autre médecine, hors les vertus élémentaires, divisée en plusieurs parties, comme charmes, sortilèges, enchantemens, conjurations, et autres. Et lesquelles scètes et entendûes, en a enseigné la très dommageable pratique : comme, nouër l'esguillette à l'heure des espousailles, qui est empescher l'habitation des mariez, arrester l'urine, qu'ils appellent cheviller, empescher l'ouye, la veüe, la parolle, comme la présence du loup, promouvoir un flux de sang perpétuel, faire tomber le poil, aliéner les sens ; ou bien quelque autre mal. Et pour bien collorer la science, a enrichy ses escolliers de sciences comprises sous ce mot de Magie. Laquelle ne signifie autre chose que culture divine, divisée néantmoins en diverses espèces, comme Astrologie naturelle, Magicalle, Olympique, Divinatrice et Sathanique.

La Naturelle dicte humaine, ou Ethérée, ha son origine et firmament, créé en son essence, science certaine pour le bien de l'homme.

La Magicalle ha son essentielle mansion dans le ciel, parmy les choses célestes, concédée aux régénerez en Jésus-Christ, et à eux seuls cogneüe.

L'Olympique est de ce qui surpasse le lieu de la précédente, et seulement concédée par foy aux fidentes qui en peuvent par ce moyen jouyr.

La Divinatrice prend source des signes et indices des choses naturelles, laquelle apparroist quelques fois certaine, mais peu souvent.

Et la Sathanique ou Négromantienne vient des naturelles particularitez du firmament et s'exerce seulement par les esprits infernaux, vrays Astronomes, et qui bien cognoissent tous les

Demons ou esprits, et par iceux, ou les hommes, ou quelques animaux, se manifestent, divisée en Bellyristique, fatons, visions et fantosmes.

La première est la recherche qu'on fait pour avoir response en l'usage des myroirs de cristal, et sur l'angle d'un enfant. La seconde œuvre sur une inopinée opération outre le cours naturel, et commun, qu'on appelle cas fortuit ou d'aventure.

La troisieme est l'appréhension de la présence des ombres. La quatrieme est rechercher quelque difficulté par les Manes ou phantosmes, qui porte semblance d'homme cheminant. C'est celle espèce recherchée par Saul en Samuel.

Je laisse discourir de la Géomance, qui est espèce de divination par les points incertains, desquels se faict seize figures : douze aux maisons célestes, deux pour tesmoins, et une pour juge, qu'ils appellent fille d'Astrologie. Ny aussi de l'hydromance qui s'exerce aux undes de l'eau, çà et là, mourantes après le ject de certaines choses ; Pyromance au feu Et Astromance pour les vents, d'autant qu'à toutes deffault fidelle fondement.

Ce sont sciences parmy lesquelles le susdit Prince du monde pour bien attrapper les escartez de l'Église, et conserver les siens, a meslé certaines paroles et cérémonies sous prétexte de chose sacrée, pour servir de remèdes aux malades ; qui se voit encor de ce jour exercée en grand nombre qui conjurent (disent-ils) les catharres, les taves ou catharractes des yeux, fluxions, fiebvreux et autres. Ecrivent caractères et brevets qu'ils font porter au col (1). Et le mal est que le temps se passe, et que le

(1) Voici quelques-uns des remèdes auxquels Le Baillif fait allusion, avec ou sans paroles mystérieuses :

Guerison de la fièvre : 1^{er} moyen : Boire dans un seau d'eau après qu'un cheval s'y sera désaltéré. 2^e moyen : Faire prendre au malade du vin blanc dans lequel on a fait tremper un billet contenant ces paroles : « *Conceptus immaculata beata Maria virginis* » 3^e moyen : Prendre la main du malade en lui disant : *Æque fueris tibi febris hæc fit atque Maria virginis christi partur.*

Guerison des dartres : 1^{er} moyen : Ouvrir et fermer la huche trois fois tous les matins, durant neuf jours, suir du vent en ouvrant et en la fermant, et exposer à ce vent ceux qui ont des dartres ou du feu volve au visage ; 2^e moyen : Dire : « Par la puissance de Dieu que les dartres s'en aillent » :

Dartres de 9 réduites à 8.

—	8	—	7
—	7	—	6
—	6	—	5
—	5	—	4
—	4	—	3
—	3	—	2
—	2	—	1

— 1 réduites à point.

On fait le signe de la croix trois fois sur les dartres ; puis on fait le tour de

mal croist, si que le plus souvent à celle occasion il attainct le point d'imparfaicte guérison.

Et quelques uns abusant en plus oultre se promettent parmy tout cecy, prédire les événements des choses. Et comme Mambres et ses compagnons s'efforcèrent résister par Pharaon à Moïse. Ceux cy promettent descouvrir le conseil et entreprise des adversaires, prédire l'événement des combats, des prises de ville, de la paix, et guerre, des mariages futurs, et jouissance d'amour, descouvrir les thrésors cachez, et minières en terre, curer les maladies déplorées, offencer l'ennemy par image faites exprès. Et par certains caractaires pendus au col, préserver les aucuns de poison, les autres de reprehension de justice, autres de mort subite, et d'autres telles oppinions.

Et ce pendant ils ne voyent qu'en tels exercices ils laissent Dieu, son ciel, ses éléments, les destinées, la nature et providence, pour rechercher la conservation et d'eux et de leur regne en l'ennemy du salut public : disans en leur cœur avec Ochosia, il n'y a point de Dieu en Israël, allons consulter Beelzebud, Dieu d'Acharon. Et comme Saül par la Pytonique, le Philistin me combat, et le Seigneur s'est retiré de moy, et pour ce suis venu t'appeller. Tels sont certainement en sens reprouvé qui cherchent la vérité du conseil secret, s'adressans au diable père de mensonge : et thesaurisent l'ire de l'indignation du Seigneur sur eux. Ils demandent victoire ailleurs qu'au Seigneur des armées. Mais quoy, tels s'entrecherchent encor et s'applaudissent sur leurs actions comme les corbeaux sur l'œuvre du Loup. Pharaon appella ses enchanteurs contre Moïse, qui furent contraincts confesser le doigt de Dieu en la place : et leur Pharaon obstiné périr en la Mer Rouge. Balach Moabite appella Balaam Ariole negromantien, pour mauldire Israël, et l'un et l'autre demeurèrent en malédiction, et Israël bénit. Saül est demouré confus. L'Esprit de Mensonge est entré en la bouche des prophètes d'Achab,

chacune d'elles avec le doigt. Pendant neuf jours, il faut dire un *Pater* et un *Ave*.

Guérison des coupures, contusions, écorchures et meurtrissures. Dire, en ajoutant à la fin de chaque mot un signe de croix : « *Pluæ consummatum resurrexit Christus*.

Courir çà et là dans une église pour se guérir de la pleurésie.

Guérison de la jaunisse : Prenez le matin sept ou huit crottes de poule noire, délayez-les dans du lait, ajoutez un peu de farine et de beurre frais ; faites sauter à la poêle et servez chaud !!!

voulant aller en Ramod; Galaad, où ils luy promettoient victoire. Achab est demeuré, et Jésabel sa femme précipitée, et mangée de leurs chiens.

Les vieilles hystoires mesmes des gentils (sans toucher aux pontifes) nous certifient un Jullianus, un Nero, Pyrus, Zoroastes, Pompeius, Cræsus, un Diotharus, et autres plusieurs grands, avoir tous mal finé, par l'assurance qu'ils avoient aux Magiciens, sortilèges, arioles, et enchanteurs, et sont tous venuz à rien, periz et ensepulturez de leurs vices.

Telle a toujours esté, et sera la fin de telles pratiques. Et plus ceux qui s'y apuyeron plus en fin seront misérables.

Asa Roy de Juda fut aigrement repris par le Prophète du Seigneur pour ce qu'en son mal il délaissa le Seigneur, s'apuyant de tout sur le sçavoir de ses médecins

Achosias receut sentence de mort par le prophète pour avoir eu recours aux Arioles, sortilèges et enchanteurs, et délaissé le Seigneur et les vertus de la médecine.

J'ay dit ces choses en passant pour monstrier le péril qu'il y a au mespris du souverain, et des choses de sa création pour recourir aux impostures sataniques. Combien que je ne veu nier qu'il n'y ait vertu voire force mesme, aux paroles par lesquelles les uns s'efforcent reparer un membre rompu, ayant la ceinture qu'avoit le blessé lors de sa chute. Et dessus marmorter certains mots qui, pour certain, reparent le mal.

Autres par paroles aux rayons de la lune représenter une escriture qui se peult lire par un second en quelque lieu qu'il soit, moyennant qu'il voye l'Astre et par vertu des mesmes mots y respondre.

Autres arrester le navire en mer sing'ant, ou bien le moulin tournant par paroles mesmes. Et faire dévorer à une grenoille certains mots et caractères escripts, et vifve la jeter en l'eau, incontinant esmonvoir pluye (1). Et par autres arracher un plomb ou fer demeuré dedans le corps. Par autres congeler le vin au vaisseau qu'il ne peut se tirer. Arrester le sang coullant du nez ou d'une playe (2). Et d'une troupe d'oyseaux arrester

(1) On obtenait aussi de la pluie en plongeant des crucifix dans les rivières. Cette coutume existait encore en Gascogne au xvi^e siècle.

(2) On arrêtait les saignements de nez en écrivant avec le sang sur le milieu du front de la personne qui saignait : « *consummatum est* » ou bien encore on disait en touchant la partie : « *De latere ejus exivit sanguis et aqua* ».

celui qui bon leur semblera. Conserver l'homme trouvé dormant un long temps.

Ce sont mots à la vérité d'admirable puissance, car en tout n'est besoing ny de foy, ny autre cérémonie. Lesquels néanmoins ne se doivent escrire pour fuyr à mal : et qu'il est accordé de commun entre les doctes, que périsse l'infracteur du sceau céleste : c'est-à-dire qui revele les secrets.

Il est certain néanmoins que ces mots : « Gaspar fert myrrham, thus Melchior, Balthasar aurum », insufflez en l'oreille droicte d'un tombé de mal caduc, se relevé en l'heure. Et pour le guérir du tout disent avoir trois clous de fer, de la longueur de son petit doigt, et les enfouyr profondément au lieu de sa première cheute, et sur chacune nommer le malade (1). Et ces mots *Iuriori, riori, essera rhuder fere*, escripts en un morceau de pain et donnez à manger, est remède à la morsure d'un chien enragé. Autres font en cette sorte : « *Hax, pax, max, Deus adimax*, et l'escrivent en un morceau de pomme (2).

L'antiquité a tenu pour remède aux escroëlles toute la plante de la Molaine envelopée en l'une de ses feuilles, arrousée de vin, puis eschauffée sous les cendres et mises sur le mal par la main d'une vierge à jeun, et estendant la main dessus, et disant ces mots par trois fois : *Negat Apollo pestem posse crescere quam nuda virgo restringat* (3).

Et pour remède d'un membre disloqué, faut fendre une canne, verge d'osier ou couldre franche, de longueur de quatre piedz, et la tenir par deux hommes vis-à-vis, chasque bout sur leurs cuisses et dessus dire ces mots : « *Motas danatà daries dardaries astaries*, et dire par trois fois, et au lieu où ils se joindront mettre un fer dessus, comme un cousteau, et prendre avec la main droite, et le couper avec la senestre par un bout auprès du lieu où il s'est joinct : puis le lier, et le lier sur la fracture.

(1) Autre remède souverain pour l'épilepsie : Dire : « *Dabet, habet, hibe* » ou porter au doigt un anneau d'argent au-dedans duquel on a écrit : « *Dabi Hubi Hubi Heb* ».

(2) Beaucoup de paysans de l'Orne, et d'ailleurs sans doute, s'imaginent que si l'on a soin de tuer un chien supposé hydrophobe sitôt qu'il a mordu, sa victime n'a rien à craindre. C'est comme si une personne qui, par animadvertance, aurait absorbé un poison, s'en allait, pour conjurer tout danger, étrangler son pharmacien.

(3) On sait, que par un privilège singulier, les rois de France guérissaient des écrouëlles par une simple imposition des mains.

Autres font les mesmes par ces mots : « *Haut, haut, haut, ista pista sista damiabo damaustra*, et dire par trois fois.

Autres disent comme ensuit : « *Haut, haut, haut, istagis targis ardanna bon aamaustra* (1) ».

Autres font une decoction de pouliot royal, et font assoir une femme qui ne peut enfanter en une chaire et luy en font recevoir la fumée, et en l'heure luy font boire un dragme de decoction de dictam cuit en vin, et luy dire en l'oreille : « *Sucamy dur* » et sans double elle enfante heureusement.

Autres sont qui se promettent appaiser la douleur des dentz par ces motz escriptz et pendus au col : « *Strigiles falcesque dentate dentium dolorem persanale* (2).

Autres afferment arrester une beste soit loup, cerf, sanglier, aiant en la bouche une Topasse, avec une fueille de Aurone et voyant l'animal jetté le tout en un petit taffetas, promptement le lier et jeter après la beste, et dire par trois fois, à haulte voix : « *Grabaton ulion adonay* ».

Plusieurs tiennent avoir desnoué l'éguillette, qu'ils appellent, et remis les mariez en leur première force, en faisant dire à l'homme au vendredi matin soleil levant « *Yemon* » par trois fois (3).

(1) Variantes d'une formule déjà donnée par Caton-le-Censeur (235-146 av. J.-C.). Voir Traité sur l'Agriculture, ch. 160. — En disant seulement *Sista, Pista, Rista, Xista*, on fai-ait di-paraitre la goutte sciatique.

(2) Trois autres procédés souverains pour le mal de dents : 1° Prononcer trois fois *Onusages* ; 2° Enfoncer un clou dans une muraille ; 3° Toucher ses dents pendant la messe en disant : « *Os non comminuetis ex eo* ».

(3) Nous avons dû raccourcir cet alinéa un peu scabreux.

Voici l'un des nombreux moyens pour nour l'aiguillotte : Prenez une petite cordelette de cuir, de soie, de laine, de fil ou de coton ; faites un premier nœud et un signe de croix en disant : *Ribubil* ; faites un second nœud et un second signe de croix en disant : *Nobil* ; enfin, faites un 3° nœud et un 3° signe de croix en disant : *Vunorbi*. Tout cela doit être exécuté pendant la cérémonie du mariage. Et alors malheur aux jeunes époux qui n'ont pas de sel dans leurs poches ou de sous marqués dans leurs souliers !

Les farceurs avaient imaginé certains procédés pour différentes plaisanteries, par exemple :

Empêcher les gens de manger, en mettant à table, sous leurs assiettes, des aiguilles qui ont servi à enseveir un mort.

Empêcher les personnes de dormir, en mettant dans leur lit un œil d'hirondelle, ou en disant à l'étoile du matin : Je te salue, étoile lumineuse et te conjure que tu ailles bailler la male-nuit à Z... selon mes intentions. Va vite, va vite, va vite ».

Mettre le cœur d'un crapaud sur la mamelle gauche d'une femme pendant son sommeil, afin de lui faire dire tout ce qu'elle a de secret (!!!).

Le parfum de la dent d'un homme mort, sans doute delivre de ce mal.

Ils tiennent que celui auquel (par chevillaer qu'ils appellent) l'urine sera arrestée, se reparer par luy faisant boire le poids d'un escu telum Louis mis en poudre, et ce avec du vin, et dire par trois fois : « *Amedonephet* ».

Ce sont vertus admirables aux noms, et secretz cachez, de l'occasion desquels est très difficile apporter jugement, et trouver complete science : par ce qu'ils resullent des divins noms qu'ils ont nombré a septante et deux par ce mot *Schemhamphoras*, c'est-à-dire expositeur, tous contenus en l'escripture sainte, et divinement traictées par Platon en Cratille, et lesquels ne se peuvent exprimer ny entendre par autre langue que l'Hébraïque qui a esté cognuee du premier homme : par vertu de laquelle, il eut cognoissance de toutes choses, et leur imposa noms en astraignoit les Demons, et chassoit le mal. Et les mots de laquelle n'est permis commuer, occasion que Origenes les commanda en ses caractères estre preservez de corruption : et tamblicus ne s'efforcer y admettre interpretation. Par ce se lit en Exode : Par tous les lieux ou sera la mémoire de mon nom, je viendray à toi, et te beniray. Et en autre lieu, je mettray mon nom sur les fils d'Israël et leur donneray bénédiction. Et pour ceste raison iceluy Platon en Cratille, et Philobe commande honorer iceux noms plus que les lieux saints et statues divines. Et desquels nous lisons de Medée :

Elle dist par trois fois les parolles nuisibles
Desquelles elle feist les somnes plus paisibles
Et dont la mer troublée, et les fleuves esmeuz
Sont en leurs propres bords paisibles retenuz.

Ce qui a faict dire à saint Jean : « Icy est la sapience, qui a entendement qu'il compte les noms de la beste, car c'est le nombre de l'homme ».

Des Pythagoriques est venue ceste façon curer les maladies par paroles, et mots escriptz, comme nous lisons d'Apollonius qui par mots secretement proferez, avoir à Rome ressuscité une fille morte.

Philostratus recite par certaines paroles, avoir revocqué des enfers les mânes d'Achille.

Pausanias escript avoir esté en deux villes de Lydie, nommées

Hierocésarée et Hyppépis en chacune un temple, auxquels quand se devoit faire cérémonie à leur coustume y avoit un grand homme mettant du bois sec sur l'autel. Et chantant en la langue du pays certains hymnes, et après lisoit d'un livre qu'il tenoit quelques motz barbares, et incontinant sans autre chose le feu s'allumoit.

Serenus Samonicus entre les preceptes de la médecine dict qu'escrivant ce nom *Abracadabra* diminuant lettre après lettre, par ordre retrograde, depuis la dernière jusqu'à la première, et portée au col, estre remède aux maladies, et quelles declinantes par peu se guérissent (1).

Il y a d'autres noms tous sortans par racine des septante et deux sus dictz par le moyen desquels la dénomination de tout ce qui est trouvé, telle que le premier homme les prononça, et tels qu'ils sont connus, dit Evanthès Roy Arabe au livre de l'Éternel, appelé par l'escriture livre de vie. Et ausquels y a de grands et admirables secretz : et qui mesmes semblent apporter quelque nécessité aux mortels : en ce que se void que par le pair ou impair des syllabes du nom de quelqu'un borgne, bossu, manquet, ou boiteux, déclarer le costé du mal sans precedente cognition. Terentianus dict avoir preveu la mort de Patrocle par Hector en la vertu de leurs noms : Par lesquels mesmes se cognoist lequel de deux mariez predecède l'autre : et quel Astré

(1) Roeh Le Baillif ne dit mot de certains secrets connus de son temps et qui, pour être étrangers à la médecine, ne laissent pas que d'être fort utiles. Par exemple :

Pour devenir invulnérable. Porter sur soi le premier dimanche de l'année, une heure avant le lever du soleil, l'évangile « *In principio erat verbum, etc.* » écrit sur du parchemin vierge et renfermé dans une plume d'oie.

Garder toute l'année des œufs de poule pondus le jeudi ou le vendredi saints, pendant le service divin, lesquels sont souverains pour éteindre les incendies dans lesquels ils sont jetés.

La première fois qu'on entend le coucou, cerner la terre sous le pied et la répandre dans les maisons, afin d'en chasser les puces. Selon Victor Hugo, Claude Frolo arrivait au même résultat en disant : *Och ! Och !*

Porter une perruque avec les cheveux d'un pendu et trempée dans le sang d'une hoppe, afin de se rendre invisible.

Pendre un hareng le vendredi saint aux soliveaux d'une chambre, afin d'empêcher les mouches d'y entrer.

Avez-vous perdu quelque chose ? Saint Antoine est-il resté sourd à vos prières ? Prenez un morceau de pain, mettez dedans une poignée de sel et un scu marqué, posez-le ensuite sur le manteau de la cheminée et donnez-le enfin au premier pauvre qui viendra demander l'aumône.

domine particulièrement la personne. Les doctes et anciens philosophes ont tenu la mutation du nom de quelqu'un luy apporter mutation mesme, ou de felicité, ou malheur. Ce que nostre Dieu semble vouloir monstrier, en ce qu'il appella Abram Abraham et Jacob Israël. Il est sans doute qui sous l'escorche d'iceux noms reposent comme ensevelis de grands et admirables mystères, et desquels n'est besoin reciter, encor' qu'ils puissent servir. Et ce pour n'estre abbayé de la calomnie des malversez en la cognoissance des choses. Et qui de plus en sçaura, plus le taisant pour luy fera.

III

LES SORCIERS CONTEMPORAINS. LE MÉDECIN NOIR. LA VACHE ENSORCELÉE.

Avec le siècle dix-neuvième, les sorciers ont perdu l'habitude, assez originale pourtant, de se faire gratter le front par Belzebuth (1), et de sucer le sang des nouveau-nés. Plus positifs que leurs prédécesseurs, ils font bonnement le sacrifice de leur âme pourvu qu'ils soient assurés d'y trouver un bénéfice honnête. Ainsi, en 1854, au cours d'une perquisition opérée par le parquet de Valenciennes, à Marquette, près Bouchain, au domicile d'un sorcier appelé J.-B. Ribeaucourt, on découvrit le document suivant, dont lecture fut donnée au tribunal :

« L'an mille huit cent cinquante trois, le trois hoctobre, je fait pacte avec toi Satan pour la somme de trois cent mille francs, la motier en ors en piese ceinq francs tous ors et argens de France, le tous bon et valable pour en fairre à ma volentée. Je tus demande que tus me donne le pouvoir de cosée des maladis a qui se bon mes fera plassire et les guerire moi-même ; que nulle homme vivans ne puisse les guérirre enit en avoirre aucune conaissance des maladie que je coserais ; et tu me donneras conaissance pour guérirre de malle et maladie, soi quelle malle que se soit, que je puit la guérirre quante se bon me ferai plai-

(1) Etrait du pacte estrait ou tacite : « Satan contrainet le sorcier de se rebaptiser au nom du Diable et de prendre un aultre nom, renonçant le premier sien... Le confirme en cette opinion luy gravant de ses ongles le front pour d'illec tollir le chresme et signe baptismal ».

Le Magicien, n° 10 avril 1890.

sirre. Je fait pacte avec tois acodition que tu nes mes feras aucun malle ni sur moi nie dans mon corps. Si tus macorde la demande que je t'es fait, je te donne mon hamme après mon desai et voila ma signature, à condision que tu m'aparaitras tous les fois que je t'apellerais pour accomplire mes volonté, et mon desir est que tus me fasse ganier à tous les geu, quand se bon me fera plaisirre.

« Sinier : Philippe-Joseph R. »

Il est probable que Satan se sera dessaisi volontiers, en faveur du parquet de Valenciennes, de cet édifiant document : le diable estimait, sans doute, et je suis assez de son avis, que l'âme de l'honnête Ribeaucourt ne valait pas trois cent mille francs !

* *

Le Diable, très occupé en Bretagne où il se montre sous les formes les plus diverses, se fait bien rare dans notre belle Normandie.

Apparemment, il a rappelé auprès de lui ce fameux Gobelin qui, après avoir mystifié les fidèles du diocèse d'Évreux, vint en 1836, revêtu d'une armure blanche, jeter l'épouvante parmi les habitants paisibles de la ville de Caen.

Pourtant, en 1851, on signale sa présence à Cideville (Seine-Inférieure), où, en qualité d'éprit frappeur, il effrayait des enfants confiés à la garde du curé de la paroisse. Cette affaire fit l'objet d'un procès qui se déroula devant le juge de paix d'Yerville, les 28 janvier, 3 et 4 février 1851. Le berger Thorel, l'inspirateur de ces mauvaises plaisanteries, fut condamné aux dépens.

Dans l'Orne, nous voyons, un peu plus tard, le diable faire des siennes dans une grange du village de Fresneaux, commune d'Aunou-près-Sées. Ce bâtiment était éclairé par une petite ouverture ménagée dans l'un des murs, et jamais le propriétaire ne put arriver à la boucher, malgré ses essais réitérés. Chaque fois qu'un maçon téméraire osait y mettre des pierres et du mortier, Satan dépêchait un envoyé extraordinaire qui s'empressait de tout démolir.

Mais, si depuis cette époque, à ma connaissance du moins, le Prince des ténèbres n'a plus donné signe de vie, il avait eu soin,

quelque temps avant son départ, de remettre ses pouvoirs à quelques amis.

Le plus célèbre, sans contredit, fut le « Médecin noir » qui opérait des cures merveilleuses, il y a une quarantaine d'années, dans le canton de Courtomer.

Brullemail était le lieu ordinaire de ses consultations. On se rappelle encore dans le pays les médicaments auxquels ses clientes se soumettaient, mais que la plume la moins bégueule se refuserait à exposer... même en latin.

Une fois, pour préserver la commune d'une épidémie qui sévissait aux environs, il décida d'organiser une grande procession précédée d'un jeune homme portant ostensiblement un vase intime que la lune seule est admise à contempler. Malgré les sages avis du curé qui cherchait à désillir les yeux de ses ouailles, la manifestation eut lieu par un beau dimanche et le Médecin noir, monté sur un talus, harangua la foule en termes bien sentis.

J'ai eu l'heur de voir à mon aise, il y a deux ans, à Moulins-la-Marche, le héros de la procession, le porteur du... vous comprenez. Il racontait très volontiers cette histoire de jeunesse et ne faisait aucune difficulté pour chanter la complainte des « Fous de Brullemail » fort populaire dans les fermes du pays.

L'illustre docteur n'était pas, assurément, dépourvu d'esprit, mais il en abusait toujours en trompant sans vergogne ceux qui l'honoraient de leur confiance.

En ce temps-là, on chevauchait par de mauvais chemins et l'empirique n'avait pour monture qu'une pauvre haridelle, dont le trot ne rappelait pas précisément celui de la *Cocotte* de Flotow. Un jour, arrive un paysan qui venait consulter sur des démangeaisons cuisantes qui l'empêchaient de goûter le moindre repos :

— C'est très facile à combattre, dit l'empirique, tuez une jument noire, écorchez-là, introduisez-vous tout nu dans la peau encore tiède, et restez couché pendant trois jours.

— Mais, objecta le paysan, je n'ai pas de jument noire, je ne possède qu'un cheval blanc.

— Qu'à cela ne tienne, riposta le médecin, écorchez ma jument qui est noire et donnez-moi votre cheval en échange.

Marché conclu. Et le malin docteur, monté sur une jeune bête

de prix, caracolait dans le pays pendant que l'infortuné paysan, collé dans une peau infecte, endurait des douleurs intolérables.

Tant va la cruche à l'eau . . . Le Médecin noir ayant voulu donner quelques notions de physiologie à une jeune fille de la commune, celle-ci prit mal la chose, frappa la porte bien fort derrière elle et s'en fut conter son cas au maire qui s'empressa de porter une plainte au Parquet. L'empirique fut arrêté, traduit en police correctionnelle et condamné à deux ans de prison. Pendant sa détention, il devint aveugle et sa femme dut, à l'expiration de sa peine, le promener de village en village pour solliciter la charité publique.

Si, à l'heure actuelle, vous interrogez les vieilles femmes qui ont connu le Médecin noir, elles répondent invariablement : « On lui a crevé les yeux en prison pour l'empêcher de recommencer ».

Hâtons-nous d'ajouter qu'un médecin de ce genre n'aurait plus guère de succès dans l'Orne . . . même à Brullemail . . .

*
* *

Les guérisseurs mystiques, ceux qui *touchent* en proférant des paroles cabalistiques, sont très nombreux dans notre département. Il n'est certainement pas de canton où l'on n'en trouve au moins une demi-douzaine. Généralement, ces docteurs improvisés ne réclament pas d'honoraires sérieux ; ils se contentent, le plus souvent, d'une tasse de café, arrosée d'un certain nombre de *demoiselles*.

Il y a cinq ou six ans, dans un chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Argentan, la jeune femme d'un officier ministériel se donnait une entorse au pied droit en tombant dans un escalier. Étendue sur une chaise longue, l'écloppée souffrait atrocement et s'évanouissait tous les quarts d'heure. Le mari, la tête perdue, appelait les voisines à grands cris en les priant d'aller, en toute hâte, chercher le docteur : « C'est pas la peine, répondit l'une d'elles, les médecins n'y connaissent rin es enteurses ; si j'vailez j'vas aller qu'ri l'peire Minique qui les touche de premiere ». Ces commères ayant toutes eu des entorses et ayant été toutes guéries par Dominique, la jeune femme exigea qu'on fit des démarches pressantes auprès de cette célébrité locale. Dix

minutes après, le *toucheux* entra dans la maison et le bruit de ses bottes énormes faisait trembler les fenêtres. C'était un homme frisant la cinquantaine, très grand et la tête encadrée de favoris noirs. Peu causeur de sa nature, signe de distinction pour les paysans, Dominique s'assit tranquillement dans un voltaire et se mit en devoir de tirer sa botte gauche. Après bien des ahans, il sortit un pied dépourvu de chaussette, s'approcha de la jeune femme et à l'aide du pouce de ce pied fit sur la cheville de la patiente plusieurs signes de croix en disant tout bas : « Anté, anté té, anté té té ». Cette opération terminée, il retourna au fauteuil, remit sa botte et descendit à la cuisine, où un *bon café* lui fut servi. Inutile de dire que la jeune femme fut plus de deux mois à se remettre de cet accident, à la grande surprise des voisines, dont les entorses avaient été enlevées comme avec la main.

Cette pratique est assez ancienne, puisque, dès 1712, l'abbé Thiers la signalait comme l'une des superstitions de son époque (1). Seulement, la formule n'était pas la *main*, on disait : Ante, parante, superante, in nomine Patris, etc., et l'on ne s'en servait que pour guérir les entorses des chevaux. De notre temps, comme nous venons de le voir, on a étendu ce remède à l'homme, ce qui après tout n'a rien qui me surprenne, puisque je connais un monsieur qui fut nommé inspecteur des enfants assistés *parce qu'il était vétérinaire*.

J'ai pu me procurer à Ferrières-la-Verrerie, le moyen employé par les *toucheux* du pays pour guérir les brûlures. Rien de plus simple. L'empirique fait un cercle autour de la plaie et récite, *in-petto*, la prière suivante : « Feu de Dieu, perds ta chaleur, comme Judas perdit sa faveur, en trahissant Notre Seigneur dans le jardin des oliviers. » Après cette invocation, l'opérateur souffle sur la brûlure et le malade est radicalement guéri.

(1) Traité des superstitions selon l'Écriture sainte, les décrêts des conciles, etc., par J.-B. Thiers, docteur en théologie, curé de Vibraie, 2 vol. in-12. — Voir aussi « La Magie naturelle » qui est les secrets et miracles de nature, par Jean-Baptiste Porta, napolitain, augmentée en cette dernière édition des fonctions du Berger et des remèdes pour guérir des bestiaux. — Rouen, J.-B. Besongne, 1699, 664 p., in-12 (Bibl. de M. Louis Duval).

* * *

— L'année dernière, je fis la rencontre, à la gare du Merlerault, d'une brave paysanne des environs d'Exmes que je connaissais depuis quelques années : « Je suis bien désolée, me dit-elle, on a jeté un sort à mes vaches : elles ne donnent plus de lait, je vais, de ce pas, consulter un devin du Mans dont on m'a fourni l'adresse. »

Quelques semaines plus tard, j'eus la bonne fortune de retrouver cette fermière au marché de Gacé : Elle était rayonnante :

— Eh bien ! lui dis-je, le devin vous a-t-il tirée d'embarras ? Vos vaches ont-elles recouvré la santé ?

— Dame oui, répondit-elle, il n'y paraît plus ! Ah ! c'est un malin, celui-là ! Du premier coup qu'il m'a vue, il s'est écrié : « Je sais ce qui vous amène : vos vaches sont ensorcelées. Donnez-moi cinquante francs et je vais vous indiquer un remède bien simple et peu coûteux ». Il ramassa mon argent, se mit à lire dans un vieux livre et me donna cette ordonnance : « Enfermez-vous avec votre mari dans votre maison, pendant trois jours, sans sortir et sans proférer une seule parole. Au bout de ce temps, vos vaches seront guéries (1). Tenez, ajouta-t-il, je vais vous donner une autre preuve de ma puissance, afin que vous indiquiez mon adresse aux gens de votre contrée qui auraient besoin d'un bon devin. C'est aujourd'hui lundi, n'est-ce pas, eh bien ! samedi prochain, il se présentera chez vous un ouvrier

(1) Louis du Bois signale une autre manière de lever les sorts de ce genre : Le devin prescrit de faire sortir de l'étable tous les bestiaux qui s'y trouvent : on arrête le dernier sortant ; on le saisit aux cornes, et il faut bon gré mal gré qu'il franchisse à reculons le seuil de la porte et qu'il gagne la cour. L'animal peu accoutumé, bien entendu à cette marche rétrograde, refuse de sortir : il se débat ; l'exercice devient pénible ; la pauvre bête mugit ; le paysan crie ; les murs sont rudement et fréquemment heurtés ; le tumulte redoublé avec les efforts et les tentatives inutiles. A ce tapage prolongé, les voisins, comme on s'en doute, ne manquent guère d'accourir. ... Il est censé que le premier qui survient est l'auteur du maléfice qui empêchait la vache de produire son beurre. — C'est ainsi qu'on récompense la bonne volonté d'un voisin officieux qui vient dans une louable inquiétude savoir la cause d'un tumulte inattendu et qui est disposé à obliger celui qu'il croit être en danger. Ce brave homme est certain d'être battu ; et justice est faite tout aussi équitablement que par nos anciens jugements de Dieu » (Recherches historiques etc. sur la Normandie, 1843).

maréchal habitant depuis peu une commune voisine de la vôtre, lequel vous demandera cinquante francs à emprunter : vous les lui remettrez sur le champ. Eh bien ! monsieur, termina la fermière émerveillée, mes vaches furent guéries et l'emprunteur vint au jour indiqué ».

Après ces paroles, la commère disparut sous les halles, me laissant rempli d'admiration pour ce type de femme vraiment forte qui avait pu rester trois jours sans parler....

Il me semble que l'intrigue de cette affaire est facile à dénouer : le jeteur de sorts et l'emprunteur ne faisaient qu'une seule personne et le devin du Mans n'était qu'un adroit compère. L'ouvrier maréchal connaissait sans doute certaines plantes malsaines capables d'arrêter chez les vaches, pour un temps plus ou moins long, la sécrétion du lait, affection qu'il pouvait guérir plus tard moyennant salaire (1). Ce qui appuierait singulièrement cette hypothèse, ce serait la claustration de trois jours imposée aux fermiers, temps nécessaire au sorcier pour rendre la santé à ses victimes, sans crainte d'être surpris.

Comme l'ensorcellement des vaches est à peu près la seule opération que se permettent nos sorciers contemporains, j'ai voulu rapporter ici l'opinion d'un de mes amis très ferré sur les sciences occultes. Elle diffère essentiellement de la mienne puisqu'on y admet la possibilité pour un homme, par le seul fait de sa volonté, de causer des maladies aux bestiaux. Son raisonnement n'est peut-être pas aussi fantaisiste qu'il pourrait paraître à première vue, les expériences suggestives du Dr Charcot, reproduisant tous les phénomènes anormaux que l'histoire et l'observation ont enregistrés, expériences qui, malheureusement, en annihilant le libre arbitre, bouleverseraient l'humanité tout entière si elles devenaient jamais populaires (2).

Voici, en substance, ce que répondit mon ami :

« La magie a deux branches : la magie blanche qui a pour

(1) Pour faire contracter des maladies aux bestiaux, certains sorciers empoisonnent les mares en y jetant deux ou trois livres de lard. Grassement rémunéré, le devin retire secrètement la viande corrompue fait vider et remplir de nouveau la mare en disant des paroles cabalistiques. La cause du mal disparaissant, les bestiaux recouvrent rapidement la santé.

(2) Le savant docteur Paul Gibier, attaché au Muséum, a publié récemment un ouvrage dans lequel il étudie ces questions de suggestion, de spiritisme, etc. On ne peut pas, après lecture de ce travail, ne point rester perplexe.

objet le bien, la magie noire qui a pour objet le mal. Ceux qui pratiquent la magie blanche portent le nom de mages, ceux qui pratiquent la magie noire portent celui de sorciers ; et l'action magique dans le mal est la même que dans le bien, mais en sens inverse, cela se comprend.

« La puissance magique n'est autre que l'empire, pris par l'homme, sur les forces cachées de la nature, celles qui sont en rapport direct avec nos instincts et tendances, celles qui commandent aux éléments et sont le rouage intelligent de la matière. Prises dans leur généralité, elles représentent le courant fluidique qui enveloppe l'univers physique qu'il contourne en s'enroulant autour de lui. Les sciences occultes représentent ce courant sous la forme d'un serpent qui se mord la queue après laquelle il court toujours en s'enroulant sur lui-même, image du mouvement qu'il représente. C'est le démon tentateur, serpent de la Genèse qui, sans cesse, nous incite au mal, car il est le vassal de la mort, son œuvre de destruction persistante et acharnée.

« Le dompter dans ses efforts terrestres, c'est acquérir la science du bien et du mal ; du bien, fait à l'aide du mal, du mal fait à l'aide du bien, car chacun d'eux a l'autre pour corollaire, il a besoin de lui pour exister et le réclame comme point d'appui. Où il y a des mages, il y a donc forcément des sorciers, comme il y a des charlatans partout où il y a de la science vraie.

« Le sabbat des sorciers était des réunions journalières des membres de l'association existant à cette époque ; et comme pour être fort dans le mal, il faut pratiquer tout ce qui est de lui et piétiner sur tout ce qui est du bien, leurs réunions n'étaient que des orgies où ils sacrifiaient au diable, c'est-à-dire à la force terrestre, celle qui se vautre dans les jouissances de la chair.

« Le mage est maître de cette force qui ne peut rien sur lui, à la condition que s'il lui rend parfois les rênes, ce qui est nécessaire pour la bien diriger, il ne lui cédera jamais, quelles que soient ses incitations à l'entraînement de lui-même.

« Le sorcier est dans sa dépendance, puisqu'il a pactisé avec elle ; et il n'a que l'autorité qu'elle lui permet et pour le temps qu'elle lui a accordé, puisque tout excès dans le mal entraîne à la ruine ou à la mort.

« Le sabbat avait lieu la nuit, qui est l'heure du mal, le vendredi qui était le jour consacré à la débauche, autour d'un grand

feu, ce dernier n'étant que l'ombre de la lumière, etc., car toutes leurs cérémonies avaient une raison d'être comme consécration au dieu. A cette force à laquelle sont soumis tous les êtres de la création, l'animal reste l'esclave, l'homme seul peut lui commander, mais pour cela il lui faut une volonté *maîtresse d'elle-même et assurée dans son but*. Sachez-lui commander, à cette force, esprit de la terre, et vous pourrez tout ce que vous voudrez en ce qui relève de l'homme et de la nature. Faire le mal étant plus facile que de faire le bien, il y a plus de sorciers que de mages ; puis on peut la dominer en un de ses principes et pas dans les autres, si l'on n'a agi qu'en vue d'un seul, ce qui est le fait de la plupart de nos sorciers modernes ; et comme la frayeur qu'ils inspirent est le point où ils appuient leur volonté d'action, ils sont doublement forts, leur mouvement portant sur ses deux pôles étant actif ici, négatif là. La volonté de celui qui a agi sur les vaches de la fermière ayant été éduquée dans cet ordre d'idées, celui-là n'a eu qu'à vouloir, *dans le geste qui lui est habituel*, toute volonté voulant être confirmée par un acte ; l'action a eu lieu et il est resté maître du champ de bataille. Il en a été de même dans la levée du sort : sa force a été dans les cinquante francs exigés et donnés. Si, au lieu de se laisser démonter, la fermière avait levé les épaules en lui disant : « Tu es trop sot pour cela », elle eût paralysé la force de son adversaire, laquelle serait allée se perdre dans l'espace faute de point d'appui pour se fixer. En Bretagne, surtout, ces choses-là sont faciles, l'esprit y étant prédisposé par sa nature croyante et superstitieuse, laquelle n'est que l'instinct de ces sortes de pratiques.

« Les sorciers avaient un cérémonial, dont on se servait alors dans l'Association comme celui des francs-maçons de nos jours et dont les initiés seuls avaient la clef, car tout y était mystère, symbole et allégorie. Sorciers et sorcières pratiquaient l'envoûtement malsain, faisaient des filtres dangereux, jetaient des sorts et des malédictions, le tout avec le venin des animaux, le suc vénéneux des plantes, telles que la mandragore et la ciguë, les fientes de ceux-ci et de ceux-là, le tout en prononçant des paroles pour consacrer l'œuvre entreprise et tout qui rentre dans l'ordre d'idée. »

Ainsi, dans l'affaire qui nous occupe, mon ami croit à l'emploi de la force terrestre que l'homme peut commander, alors que

j'incline à l'empoisonnement pur et simple au moyen de végétaux vénéneux ou de viande corrompue jetée dans les mares. Mais, si notre manière de voir diffère sur bien des points, nous sommes d'accord sur la conduite que le paysan doit tenir à l'égard du malfaiteur qui, par des pratiques mystérieuses, porte la maladie dans ses étables : « Pour paralyser la force du sorcier et la faire perdre dans l'espace faute de point d'appui », il suffit de lui caresser légèrement l'épine dorsale avec une trique... de derrière les fagots !

CHARLES VÉREL.

Nonant, septembre 1891.

L'ADMINISTRATION DE LA JUSTICE

LA TENUE DES ÉTATS PROVINCIAUX

ET

LES ATTRIBUTIONS DU BAILLI

DANS LE COMTÉ DU PERCHE PENDANT LES DEUX DERNIERS

SIÈCLES

I

Le Perche est l'une des provinces de France dans lesquelles l'ancienne organisation féodale s'est le mieux conservée jusqu'en 1789. Couverte de forêts, coupée de vallons et de collines, séparée de la Normandie, du Maine et du pays Chartrain par les rivières de la Sarthe, de l'Huïne, de l'Iton, de l'Avre, du Loir et de l'Eure, cette province avait encore, au moment de la Révolution, sa coutume particulière et revendiquait avec énergie ses privilèges et son ancienne autonomie.

Le Perche avait été rattaché au ressort du Parlement de Paris et placé dans la dépendance du Présidial de Chartres, créé au mois de mars 1552 (1). Les assises du bailliage se tenaient à Mor-

(1) Jousse, *Traité de la juridiction des présidiaux*, p. 352. Édit du mois de mars 1551 (v. s.), portant ampliation des Présidiaux, avec l'établissement de leurs sièges pour le ressort du Parlement de Paris.

tagne et à Bellême. Devant le premier siège étaient appelées les causes de la châtellenie de Mortagne, devant le second celles des châtellenies de Bellême et de la Perrière (1).

Le premier degré de la juridiction, appartenant au comte du Perche, était exercé par un officier appelé vicomte, comme en Normandie. C'est ce qui résulte d'une observation consignée dans le procès-verbal de la rédaction des coutumes du Perche en 1558 :

« Le vicomte du Perche, selon la coutume du pays, est juge ordinaire, et à lui seul appartient la connoissance de toutes causes et matières, tant criminelles que civiles, en première instance. Item, audit pays y a trois chastellenies appartenant nuement audit comté du Perche, c'est à sçavoir Mortaigne, Bellesme et la Perrière; et en chacune desdites chastellenies y a sièges où ledit vicomte a accoustumé de tenir plaids de vicomté. »

Le premier vicomte du Perche, dont le nom nous soit connu, est Jean Pichard, qui prenait le titre de vicomte de Mortagne et sous le sceau duquel fut passé, au mois de décembre 1286, un acte de vente reçu par Jean de la Ferté, clerc (2).

Le bailli représentait le second degré de juridiction et ses attributions sont ainsi déterminées par le procès-verbal de la coutume (3).

« Item, au bailly dudit comté, selon ladite coustume, appartient la connoissance des causes d'appel seulement, fors et excepté des causes et matières en première instance des vassaux dudit pays qui sont haults justiciers, quand il est question de leur haulte justice. »

Nous devons ajouter que Jean Courtin, bailli du Perche en 1558, protesta contre l'insertion de cet article dans le texte de la coutume, comme portant atteinte à l'intégrité de ses droits, et attendu « que de tout tems et ancienneté audit bailly dudit Perche a appartenu la cognoissance des causes des nobles vivans noblement, des terres nobles entre quelques personnes que ce soit, la prévention en toutes causes criminelles, cognoissance des subjects et des haults justiciers ».

(1) *Bailliage du Perche du ressort du Parlement de Paris*. Mémoire ms. Archives de l'Orne, C. 16.

(2) Arch. de l'Orne, II. 2212. — Après Jean Pichard, nous trouvons Robert de Neufville, écuyer, vicomte de Bellême et de Mortagne, de 1298 à 1302.

(3) *Coustumes des pays, comté et bailliage du grand Perche*. — Chartres, 1737, p. XXIII.

Il est à noter encore que, quoique la coutume du Perche fût absolument distincte de celle de la Normandie, dans le principe le même bailli tenait les assises du roi dans le comté d'Alençon et dans le comté du Perche. C'est ainsi qu'au mois de juin 1249 Guillaume de Voisins, bailli du roi, tint les assises à Bellême, dans lesquelles fut conclu un accord entre Guillaume de Colle, curé de Bonsmoulins, et le prieur de Saint-Martin du Vieux-Bellême (1). Or, suivant Brussel, dans le *Nouvel examen de l'usage des fiefs*, Guillaume de Voisins rendit compte en 1253 de la baillie d'Alençon pour les années 1249 et 1253. Il était bailli de Rouen au mois de février 1256 (2). Nous voyons également Martin Le Boisne, bailli d'Alençon, tenir les assises à Bellême au mois de janvier 1274. Le bailli de Verneuil paraît même avoir tenu les assises à Bellême au temps où le Perche faisait partie du domaine de la couronne (3).

Mortagne, résidence des anciens comtes du Perche, qui, souvent même, sont qualifiés comtes de Mortagne, était aussi ordinairement celle des baillis du Perche. Depuis le milieu du ^{xvii}^e siècle, les Abot et les Puisaye, qui leur avaient succédé dans cette charge devenue en quelque sorte héréditaire dans ces deux familles, habitaient Mortagne ou les environs, mais n'exerçaient pas par eux-mêmes les fonctions judiciaires, quoique les protocoles des jugements et des actes, émanant du bailliage du Perche, continuassent à porter leurs noms. Des attributions étendues qu'ils avaient autrefois, celle à laquelle ils semblent

(1) Arch. de l'Orne, H. 2470. Rouleau en parchemin, concernant Saint-Martin du Vieux-Bellême.

(2) Léopold Delisle. *Cartulaire normand*, n° 539. — *Recueil de jugements de l'échiquier de Normandie*, n° 242.

(3) Sentence de Gautier d'Aubigni, bailli d'Alençon, du mois de mai 1298, rendue sur le rapport de Vincent Tanqueret, bailli de Costentin, précédemment bailli de Verneuil, au sujet d'un jardin que le prieur de Saint-Martin du Vieux-Bellême réclamait pour cause de la « prioré de Saint-Léonard, disant que autrefois, au tems que la terre estoit le Roy, ledit jardin li avoit esté empeschéz par sire Vincent Tancré, baillif de Verneulx. Et pour miex sçavoir la verité, nous envoyames à sire Vincent Tancré, baillif de Costentin, à celi tems, que il nous envoyast tesmoingnage de ce, lequel nous envoya les lettres pendenz sur ce fet, dont la forme est telle : « A honorable et sage à sire Gautier d'Aubigni, baillif d'Alençon, Vincent Tancret, baillif de Costentin, saluz et bonne amour ». (Arch. de l'Orne, H. 2215). — V. *Le Mémoire sur les Baillis du Cotentin*, par M. Léopold Delisle, qui ne fait pas mention des fonctions que Vincent Tanqueret avait remplies avant d'être appelé à celles de bailli du Cotentin. (*Mém. de la Soc. des Ant. de Norm.* 2^e série, t. IX).

avoir attaché le plus de prix est la qualité de chef de la noblesse du Perche. Comme ses prédécesseurs, André-Louis-Charles de Puisaye, marquis de la Coudrelle, dans le procès-verbal de son installation, du 27 mars 1749, n'eut garde d'oublier ce titre, mentionné d'ailleurs dans les provisions de sa charge. La rédaction de ce procès-verbal eut lieu sans soulever aucune opposition. Mais dix ans plus tard, une grosse querelle éclatait entre la noblesse du Perche et son chef, à l'occasion de l'administration de la ville de Mortagne, sur laquelle un règlement du Conseil d'État était intervenu, règlement qui fut attaqué par la noblesse de Mortagne (1). Il se tint à ce sujet plusieurs assemblées de la noblesse de la province qui furent signalées au roi comme séditieuses. L'affaire s'envenima et, le 11 janvier 1759, le duc d'Harcourt fit savoir au marquis de Puisaye, comme chef de la noblesse du Perche, qu'il était chargé par sa Majesté d'empêcher ces assemblées et, pour inviter les gentilshommes, s'ils avaient des représentations à faire, à les lui transmettre par l'intermédiaire du grand bailli. La noblesse ne tint sans doute aucun compte de l'ordre qui lui fut intimé par M. de Puisaye, car, le 19 mai 1759, intervint un arrêt du Conseil d'État qui faisait défense aux gentilshommes de Mortagne de s'assembler ailleurs que dans l'hôtel du grand bailli, lorsque ces assemblées auraient été autorisées par Sa Majesté.

La noblesse de Mortagne ne se tint pas pour battue. Elle avait d'ailleurs transporté la discussion sur un autre terrain, en obtenant du tribunal des maréchaux de France deux ordonnances en date des 9 mars 1759 et 10 juin 1760, qui interdisaient au grand bailli de se qualifier chef de la noblesse du Perche. Sur ces entrefaites, le Parlement de Paris avait rendu, le 11 juillet 1759, un arrêt qui détermine les droits, fonctions et prérogatives du grand bailli du Perche. Dans cette querelle, le peuple semble avoir pris parti pour le grand bailli, contre la municipalité liguée avec la noblesse. On en trouve la preuve dans une manifestation qui eut lieu en son honneur le 19 août 1759, à l'occasion de son entrée dans la ville de Mortagne, après plusieurs mois d'absence. Les habitants, après en avoir obtenu la permission du maire et

(1) Le *Conseil municipal de Mortagne*, au 22 septembre 1758, par le D^r Jousset. Marners, G. Fleury et A. Dangin, 1876, in-8°, 21 p. — V. aussi *Inventaire des Archives de l'Orne*, série C. 1126, lettre de l'intendant d'Alençon, du 25 janvier 1759.

des échevins, se portèrent en foule à sa rencontre avec les compagnies de la milice bourgeoise sous les armes, avec les drapeaux et tambours. Le lieutenant général du bailliage, ennemi personnel du grand bailli, fit rendre, le 25 août, une sentence contre les promoteurs de cette cérémonie, pour avoir troublé l'ordre en battant le tambour jusqu'à neuf heures du soir (1). Mais un arrêt du Conseil d'État, du 27 octobre 1759, cassa cette singulière sentence.

Un mémoire fut imprimé contre le bailli, au nom de quarante-deux gentilshommes du Perche (Paris, Lemesle, 1760). Il y eut une réplique intitulée : *Mémoire signifié pour messire André-Louis-Charles de Puisaye, chevalier, marquis de la Coudrelle, etc., pour réponse au Mémoire donné sous le nom de la noblesse du Perche.*

L'arrêt du Conseil d'État, du 30 octobre 1761, qui mit fin à ce procès, renferme des considérants instructifs :

« Sa Majesté considérant au fond que les attributs de chef sont suffisamment renfermés dans le titre de grand bailli, tant par la convocation et le commandement de la noblesse dans le ban et l'arrière-ban que par la présidence dans les assemblées et par l'autorité et les fonctions que les ordonnances attribuent aux grands baillis, sans qu'il soit besoin d'autre dénomination, on doit s'en tenir à cette qualité de grand bailli qui est le titre d'institution des dites charges, et veut expliquer ses intentions dans une matière sur laquelle il n'appartient qu'à elle de prononcer.

« Oui le rapport, le Roi étant en son Conseil a ordonné et ordonne que le marquis de la Coudrelle, grand bailli de la province du Perche, se renferme dans les titres portés dans ses provisions et dans l'édit de 1695 et autres édits, sans préjudice des autres honneurs et prérogatives, droits et fonctions appartenant audit office ; ordonne Sa Majesté que les Mémoires

(1) La querelle de la municipalité de Mortagne eut un épilogue comique. M. L. Fournier, dans le n° du 6 mars 1892 du *Bonhomme Percheron* a consacré un croquis amusant au tambour Champagne qui, révoqué le 12 septembre 1759, pour avoir battu la caisse sans permission, n'en continua pas moins à faire les annonces. Lorsque la municipalité envoya un garde pour arrêter le tambour insurgé, elle le trouva flanqué de deux sergents du bailliage, qui l'accompagnèrent sur la place, où il publia un ban solennel pour annoncer que, « par l'ordre des officiers du bailliage, il était réinstallé dans ses fonctions. »

La municipalité ne voulant pas en avoir le démenti décida d'en appeler au Conseil du Roi. Le tambour Champagne voulut bien alors s'exécuter et demander à se constituer prisonnier. Le principe était sauvé. Les maire et échevins ayant égard à son grand âge et à ses infirmités consentirent à lui rendre la liberté et l'incident fut clos.

des gentilshommes de Mortagne seront et demeureront supprimés comme contenant des qualifications supposées injurieuses au marquis de la Coudrelle et des propositions malsonnantes et contraires à l'ordre public. Et Sa Majesté voulant qu'il n'en reste aucun vestige et éteindre et assoupir toute contestation entre ledit grand bailli et lesdits gentilshommes a ordonné et ordonne que les deux mémoires imprimés dudit sieur marquis de la Coudrelle seront pareillement supprimés (1). »

II

Le Perche avait des États particuliers, outre les grandes assises judiciaires appelées Grands Jours ou Calendes qui se sont tenus en divers lieux, à Corbon, à Mortagne, à Nogent-le-Rotrou et à Bellême. Bart des Boulais atteste qu'il existe « plusieurs titres des legs faits pour la dépense et nourriture de l'Assemblée de la Calende de Corbonnois qui se faisoit audict lieu, anciennement, des ecclésiastiques, comtes du Perche, noblesse et autres du païs, tant pour les affaires de l'esglise, de la justice qu'autres. Laquelle Assemblée, depuis la ruïne dudit Corbon, fut transférée par Rotrou, deuxiesme du nom, comte du Perche, au monastère de Chartraige-lès-Mortaigne, qu'il fonda et feist bastir, ainsy que je le diray ci-après ; et se trouve des legs faits à la dicte maison de Chartraige par la nourriture et pourvende de la compagnie de la dicte Calende (2) ».

Dans un autre passage de son *Recueil des Antiquitez du Perche*, Bart des Boulais dit que c'était dans la ville de Mortagne, « comme capitale, que se faisoient les Assemblées des princes et de la noblesse de la province, pour traiter des affaires

(1) Archives de l'Orne, série B. Bailliage de Mortagne. Registres d'audience. Benisart, *Collection de décisions nouvelles et de notions relatives à la jurisprudence*, au mot Bailli.

D^r Jousset, *Grosse querelle et mœurs. Mortagne, année 1755*. Beilême, E. Ginoux, 1878, in-8°, 33 p.

Jousse, *De l'administration de la justice*, t. I, p. 560.

Chronologie historique des grands baillis du comté et duché d'Alençon. Extrait du mss. inédit de P.-J. Odolant Desnos, par E.-F.-F. de Courtilloles, Paris, J.-B. Dumoulin, 1872, in-8°, 51 p. (Extrait de la *Revue hist. et nobiliaire*, t. VIII).

(2) *Recueil des Antiquitez du Perche*, par Bart des Boulais, publié avec les additions et variantes de plusieurs manuscrits et annoté par M. Henri Tournouër. Mortagne, Pichard-Hayes, 1890, in-8°, p. 56.

publiques, ouïr les plaintes du peuple et leur faire justice. Et les Grands-Jours s'y sont toujours assemblés; et s'en trouvent des jugements donnés ès années 1392, 1511 et 1520 (1) ».

Outre les Calendes qui paraissent avoir été tenues à des époques fixes, non pas toutefois tous les mois, comme le nom l'indique, mais tous les ans, les comtes du Perche avaient leurs cours plénières dans lesquelles, en présence des barons, étaient publiés les actes solennels et où le comte prononçait des jugements en personne sur les litiges qui lui étaient déférés par ses vassaux. M. O. des Murs, qui cite plusieurs exemples de ces assises plénières, fait à cette occasion une remarque qui a son importance et qui concorde avec nos propres observations, c'est que le Perche est peut-être la province dans laquelle les anciennes coutumes se sont le mieux conservées et qu'il est probable que les Calendes dérivent des anciens *plaids* mérovingiens, de l'antique *mallum* germanique (2).

Les Grands-Jours de 1511 eurent pour objet de régler certains différends qui existaient entre le bailli et le vicomte du Perche, au sujet des limites de leur juridiction. Le duc d'Alençon, Charles IV, comte du Perche, tint encore les Grands-Jours à Mortagne en 1523, en vertu des lettres patentes du roi François I^{er}, du 9 août 1523, portant érection d'un président et de six conseillers.

Nous ignorons dans quelle ville se fit l'assemblée des trois États du Perche, que Charles IV, duc d'Alençon, convoqua en 1505, en vertu des lettres patentes qu'il avait obtenues de Louis XII pour la rédaction des coutumes de la province (3). On sait qu'une seconde assemblée des États eut lieu en 1558 pour le même objet, mais comme dans les lettres patentes expédiées pour cette convo-

(1) *Ibid.*, p. 40, n° 2, p. 116, 117, 152-156.

(2) *Histoire des comtes du Perche de la famille des Rotrou*. Nogent-le-Rotrou. A. Gouverneur, 1856, in-8°, par 84, 86, 270-274. — Bart des Boulais paraît faire remonter aux assemblées des Gaulois l'origine des Calendes, car il pense qu'elles avaient lieu « à l'imitation des assemblées et parlements qui se faisoient anciennement chacun an par les provinces de France et plus particulièrement au pays chartrain, par les prestres ». (*Recueil des Antiquitez du Perche*, p. 53, n° 2).

(3) Notons à titre de curiosité qu'antérieurement à la rédaction des coutumes générales de la province, on s'en référait en matière de droit à la coutume locale. C'est ainsi que l'on trouve citée dans une charte de l'année 1275 la coutume de Bellême. (*Arch. de l'Orne*. H. 2426).

cation, le lieu dans lequel elle devait se tenir, n'était pas indiqué, de nouvelles lettres du roi furent expédiées, portant que la réunion des trois ordres de la province se ferait à Nogent-le-Rotrou.

Bry de la Clergerie, qui ne manque aucune occasion d'établir que Bellême avait la prééminence sur Mortagne et sur tout le Perche, fait un long détour pour expliquer comment les États de la province se sont tenus alors à Nogent et non à Bellême (1) :

« Il ne faut pas que ma modestie prive en cest endroit le lieu de ma naissance de ce qui doit trouver sa place en l'histoire, sçavoir est que pour marque de la prérogative et prééminence de la ville de Bellesme sur celle de Mortagne, il est accoustumé d'y tenir l'assemblée des Estats de la province entière, tant de l'un que de l'autre ressort : et quand on l'a voulu entreprendre à Mortagne (ce qui est arrivé une seule fois et non plus en l'an 1588), l'entreprise a été réparée... »

Bry de la Clergerie ajoute que si l'Assemblée des Trois-États se tint, en 1558, dans le chapitre de Saint-Denis de Nogent-le-Rotrou, en présence du président de Thou et des conseillers Faye et Violle, ce fut abusivement « par la sollicitation de feu messire Juvenal des Ursins, evesque de Lahtriguier (2) et prieur doyen dudict Saint-Denys, intime amy dudict sieur président, comme pareillement la commission desdicts sieurs commissaires clause expresse que l'élection dudict lieu ne puisse nuire ny préjudicier aux prérogatives et prééminences des villes et sièges de Bellesme et Mortagne » (3).

Simon Forestier en juge tout autrement, et ses observations, marquées au coin du bon sens, sont conformes à la vérité historique :

« Il est bien certain que, durant tous ces appanages d'Alençon et du Perche joints ensemble, quand il était question d'assembler les Etats, l'on ne faisait presque toujours qu'une seule députation pour Alençon et pour le Perche, au désir du prince appanagé, ainsi qu'il se peut voir par ceux

(1) Bry de la Clergerie, *Histoire des pays et comtez du Perche et duché d'Alençon*, p. 21 et 358. — Manoury de Pertheville, *Mémoires de la Maison d'Alençon*, publiés dans l'*Annuaire de l'Orne* de 1863, p. 351. — Le paragraphe des *Mémoires de la Maison d'Alençon*, qui relate ce fait reproduit presque littéralement le texte de la Clergerie. Le copiste a seulement mis par erreur « la réduction du pays du Perche ».

(2) Tréguier (Côtes-du-Nord).

(3) *Hist. des pays et comtez du Perche*, p. 17, 21.

tenus en l'an 1578, mais depuis, parce que pour conserver l'ordre des douze gouvernements desquels la France se trouve séparée, il a été de besoin de les distinguer, d'autant que le Perche est du gouvernement d'Orléans, et Alençon est de celui de Normandie, la convocation des Etats provinciaux du Perche a toujours été faite à Mortagne, si ce n'est qu'il y ait eu quelques notables empêchements, comme il arriva en l'an 1577, que la contagion était si éprise en la ville de Mortagne, qu'elle en demeura déserte et abandonnée presque de tous les habitants. Ainsi ont fut contraint de faire la dite assemblée et députation audit lieu de Bellême, pour le comté du Perche, avec protestation toutes fois que telle convocation ne peût nuire ni préjudicier aux droits de préséance acquis à la dite ville de Mortagne. »

Lors de la convocation des États de Blois par lettres patentes du mois de mai 1588, Pierre du Fay, écuyer, seigneur de Saint-Denis-sur-Huïne, fixa la réunion des Trois-États du Perche en la ville de Mortagne, au premier août de cette année. « Mais, dit Simon Forestier, les habitans de Bellesme recherchant tous les moyens possibles pour empescher que ceste assemblée ne fût faite à Mortagne, s'efforcèrent d'obtenir des lettres de cachet datées du 26 juillet de la mesme année, par lesquelles ils prétendirent estre ordonné que ladite convocation se feroit à Bellême ; mais ce fut sur un faux exposé que Bellesme estoit un siège présidial. C'est pourquoy, lorsque les habitans de Bellesme se présentèrent à l'assemblée qui se fit à Mortagne, ledit 1^{er} jour d'aoust avec lesdites lettres de cachet, le bailli, présent en personne, n'y eut aucun esgard ; et nonobstant icelles, il fut passé outre et procéda à la nomination des députés en la présence des habitans de Bellesme, lesquels néanmoins ne laissèrent pas de faire une autre assemblée et contre l'ordre dudit bailli. Tellement que du bailliage du Perche, il y eut de deux sortes de députés aux dits Estats de Blois, et les troubles arrivés ensuite furent cause que ce différent demeura indécis » (1).

(1) Simon Forestier. *Discours sur la question qui est entre les villes de Mortagne et de Bellême, savoir laquelle des deux est la capitale de la province du Perche, et où doit être le premier et principal siège du bailliage du dit comté, pour y faire les convocations des États et autres assemblées générales de la Province.* — E.-F.-L. de Courtilloles. *Chronologie historique des grands baillis du comté et du duché d'Alençon, extrait du ms. de P.-J. Desnos* (Revue historique et nobiliaire, t. VIII, p. 3). — Vicomte de Romanet. *Géographie du Perche* (Documents sur la province du Perche, p. 127, n.). — Odolant Desnos. *Mém. historiques sur Alençon*, t. II, p. 425-426.

Il nous paraît utile d'insérer ici un extrait du procès-verbal des États généraux de Blois, en 1588, qui contient l'exposé de la difficulté qui fut soulevée par les députés de la ville de Mortagne.

c En l'assemblée du Tiers-État, en la maison de ville de Blois, le 5 octobre, a comparu en personne honorable homme M. Bouillin Rochin, procureur et syndic des manants et habitants de la ville de Mortagne, lequel nous a remontré et fait entendre que, suivant les lettres patentes expédiées par le Roi notre sire, auxdits mois de mai et de juillet dernier, le bailli du Perche, suivant l'adresse à lui donnée par icelles, auroit, le premier jour d'aout en exécutant les dites lettres patentes, fait assembler les trois États de son dit bailliage, pour élire un de chaque ordre à assister aux présents États généraux tenus en cette dite ville de Blois ; et à cette fin fait assigner les curés, leurs vicaires, et gens de noblesse et du Tiers-État du dit bailliage, par devant lui, au dit lieu, ce néanmoins ce que la ville de Mortagne, principale ville du dit bailliage du Perche, est la plus comode et où a accoutumé de faire la dite assemblée, le lieutenant du dit bailliage au siège de Bellesme auroit, le 26 du dit mois et an, fait faire une autre assemblée, et par surprise et autre subjection auroit obtenu lettre pour l'assemblée faire à Mortagne et valider celle faite à Bellesme, donnant à entendre que la ville de Bellesme est principale ville du bailliage et qu'il y auroit un siège présidial, ce qui n'est point.

A cette cause, le syndic dit que la dite assemblée, faite à Bellesme, est de soi nulle et de nul effet et valeur et empêche que M. Hubert Denis, bailli de Nogent-le-Rotrou et Jacques Petigars, à ce présents et prétendant avoir été élus au dit Bellême pour assister à la présente assemblée, y assistent ; et a requis que Jean Thori, à ce présent, qui a été élu et nommé pour tout le bailliage du Perche, à la dite assemblée de Mortagne, y assiste et à cette fin prête serment et représente le cahier qui a été mis entre ses mains par le dit syndic et le député des habitants du bailliage. Et aussi a dit que, attendu la dite contention, il empêcheroit, comme de fait il empêche, que le lieutenant du dit bailliage au siège de Bellesme, ni aucun du dit siège, procèdent à la taxe des députés des dits états, tant d'Eglise que de Noblesse et Tiers-État ; et si la taxe s'en fait par les juges de province, la commission s'en adresse au bailli du Perche, ou à son lieutenant général à Mortagne. Et par le dit Thori a été dit qu'il a été élu par les gens du Tiers-État, tant à Mortagne qu'à Bellême, pour comparoir à cette assemblée où il a comparu, et offre de prêter serment et faire le dû de sa charge, et représenter le cahier qui lui a été remis entre les mains, ce qui a été empêché par les dits Hubert et Petigars, disant que ce qui a été allégué par le dit Rochin, sous la reverence de la compagnie, sont toutes point frivoles, qui

ne sont aucunement à propos ne pourront et ne peuvent justifier, d'autant qu'il est tout certain, *lippiis et tonsoribus notum*, que la ville de Bellesme est la capitale du Grand-Perche, ville close et château auquel anciennement les comtes du Perche faisoient leur résidence, et où les paroisses du dit comté avoient la coutume de faire les guetz comme ils sont sujets et asservis, qui est un principal signe marqué de la principale ville de la dite comté, et non Mortagne qui n'est qu'une bourgade non close au canon. Pourquoi le Roi, de tout temps, auroit adressé ses commissions pour la convocation et assemblée des gens des Trois-États, pour comparoir à l'assemblée des États à Orléans tenus en 1469 et à Blois en 1576. C'est pourquoi le Roy auroit déclaré par les lettres du 26 juillet dernier qu'il entendoit et vouloit qu'à la convocation des gens des Trois-États du comté, ce fût au siège présidial de Bellesme, lieu accoutumé pour ce faire. Au mépris desquelles lettres les juges de Mortagne auroient, sans commission, fait faire la convocation et assemblée, laquelle pour ce que dessus a été faite au lieu accoutumé qui est Bellesme, le Roi en son conseil auroit arrêté et déclaré nulle et de nul effet, comme appert, par arrêt donné le 30 aout dernier, et partant les dits Rochin et Thori mal fondés en leur opposition, et doit être Thori renvoyé et leur remettre leurs cahiers entre les mains du dit Hubert, pour en faire rapport quand besoin sera, ou à l'assemblée des dits États.

« Sur quoi, parties ouïes, en la dite assemblée du Tiers-État sur le différend de la nomination et opposition des sieurs Hubert, Rochin, Thori, et vu le procès-verbal par lequel le bailli du Perche ou son lieutenant à Bellesme auroit ordonné que le dit Hubert demeureroit député avec le sieur Petigars pour le tiers et autres pièces justificatives, de ce que dessus a été advisé et arrêté par la dite assemblée générale, que le dit Hubert demeurera avec le sieur Petigars, et que le dit Thori se retirera et mettra entre les mains de Hubert ses cahiers pour être fait rapport à la dite assemblée, ce qu'il a presentement fait, sauf au dit Rochin à se pourvoir, comme il y verra bon être pour la taxe des frais qu'il dit avoir fait pour l'apport des cahiers.

« Signé : Hubert, Thori, Rochin, Petigars (1). »

En 1614, lorsque Louis XIII convoqua les États généraux, à Paris, le bailli du Perche, Étienne L'Hermite, écuyer, sieur de La Salle, qui avait succédé à Pierre du Fay, son beau-frère, par animosité contre les habitants de Mortagne, avec lesquels lui et ses parents avaient eu plusieurs procès criminels, suivant Simon Forestier, et dans le but de faire nommer son beau-frère comme député, entreprit de fixer le lieu de la réunion des trois ordres à

(1) Jousset. *Les doléances du Perche en 1789*, p. 44-46.

Bellême, sous prétexte de quelques querelles qui étaient entre les maisons de La Frette et de Lavardin. Les habitants de Mortagne présentèrent requête à ce sujet au Conseil d'État et la cause fut appointée au 25 juillet 1614 ; à quoi les habitants de Mortagne satisfirent de leur part et obtinrent même leurs forclusions de produire contre ceux de Bellême. Néanmoins l'affaire demeura indécise et elle avait été déjà mise en oubli lorsqu'eut lieu une nouvelle convocation des États généraux en 1649.

Le 23 janvier 1649, le roi avait mandé par lettres clauses aux baillis et sénéchaux qu'ils eussent à faire assembler par devant eux les trois ordres du Clergé, de la Noblesse et du Tiers-État de leur ressort pour envoyer leurs députés à l'Assemblée des États généraux qui devait se tenir à Orléans, le 15 mars suivant. Un mois après, le 22 février 1649, le roi manda aux baillis qu'il renvoyait l'assemblée des États au 15 avril. Les troubles de la Fronde, qui prirent alors un caractère inquiétant, firent ajourner cette convocation. Sur les instances de la noblesse, le roi se détermina enfin à convoquer les États généraux à Tours, pour le 1^{er} octobre 1651. Des lettres de cachet furent à cet effet envoyées aux gouverneurs des provinces, le 17 mars 1651 ; et ce terme paraissant encore trop éloigné, de nouvelles lettres de cachet furent expédiées le 4 avril pour fixer cette réunion des États généraux au 8 octobre.

Le bailli du Perche était alors Robert Le Balleur, écuyer, seigneur de Landres, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, pourvu de l'office de bailli par lettres du 31 juillet 1647 (1), sur la résignation de René de La Loupe, dernier titulaire (2).

(1) Ces lettres furent enregistrées au bailliage du Perche, le 7 mars 1648. (Arch. de l'Orne, série B, registres du Bailliage de Mortagne). C'est ainsi que nous en avons la copie, qui permet de combler une lacune qui existe dans la série chronologique des baillis du Perche publiée par M. de Courtillolles.

(2) Il avait pour lieutenant général Jean Du Val, écuyer, sieur de Thiville, pourvu en 1650 du dit office, auquel il joignait le titre de président à Bellême. Suivant M. de Courtillolles, il aurait été nommé par Françoise de Souvré, gouvernante du Roi, veuve d'Arthur de Lusignan de Saint-Gelais, marquis de Lansac, engagéiste du comté du Perche. Nous n'avons trouvé nulle part ailleurs aucune mention d'un engagement du comté du Perche à cette époque. Les noms et qualités de la dame de Lansac se trouvent énoncés dans le contrat de mariage, d'Henri-François de Vassi et de Marie de Lusignan de Saint-Gelais, fille de Gilles de Lusignan de Saint-Gelais, marquis de Lansac, et de Marie Fouquet, du 19 mai 1651 (Registre des insinuations du greffe du bailliage du Perche à Bellême).

Ce bailli, « qui s'était tenu clos et couvert » pendant les troubles, dit Simon Forestier, entreprit alors « sous prétexte d'une simple lettre de cachet qu'il avait pratiquée, pour favoriser les habitants de Bellesme et sans en rien communiquer à ceux de Mortagne de faire cette convocation de la ville de Bellesme. En quoy, il a usé de si grande célérité et d'une diligence si affectée qu'il se trouve estre le premier en date d'entre tous les baillis de France, quoy qu'il soit des moindres, qui ait fait procéder à telle députation pour les dits Etats ».

La lettre de cachet du roi, adressée au bailli du Perche ou à son lieutenant général à Bellême, porte effectivement que celui-ci devait mander par devant lui les ecclésiastiques, les nobles et le Tiers-État. Le 22 mai 1651, le bailli rendit une ordonnance datée de Bellême qui fut imprimée et publiée à son de trompe dans les villes de Bellême, Mortagne et Nogent, dans tous les bourgs et bourgades du comté du grand Perche et lue au prône de toutes les paroisses, pour la convocation des trois États, en l'auditoire royal de la ville de Bellême, le 1^{er} juillet.

« DE PAR LE ROY,

« *Monsieur le Bailly du Perche, ou Monsieur son lieutenant general à Bellesme.*

« Il est enjoinct, ce requerant le Procureur du Roy de ce Bailliage, à tous Ecclesiastiques, Nobles et ceux du Tiers Estat de ce Bailliage et Comté du grand Perche, de comparoir pardeuant nous en personne, ou par procuration speciale en l'Auditoire Royal de cette ville de Bellesme, premier iour de Iuillet prochain, neuf heures du matin, pour en nostre presence proceder à l'Eslection et nomination d'un Deputé de chacun desdits ordres, demeurant neantmoins en leurs libertez de continuer ceux qu'ils ont cy-deuant nommez, lesquels Deputez qui seront choisis ou continuez se rendront en la ville de Tours au 8. de Septembre prochain, ou se fera l'ouuerture des Estats generaux de France, ledit iour chargez de memoires et d'instructions, sur ce qu'ils auront à proposer à sa Majesté, concernant le bien general de son Royaume, soustien, maintien, et accroissement d'iceluy, leurs plaintes et doleances : Et sera nostre presente Ordonnance publiée à son de Trompe et cry public, par les carrefours et lieux accoustumez, tant de cette Ville de Bellesme que de celle de Mortagne, Nogent, bourgs et bourgades de cedit Bailliage, et aux prosnes de toutes les

paroisses qui en despendent, à ce que le tout soit notoire, et qu'aucun n'en puisse ignorer, de laquelle publication les Curez desdites paroisses, ou leurs vicaires en leur absence seront tenus d'enuoyer à nostre Greffe certificat signé d'eux dans la huictaine, à peine de cinq cens liures d'amendes, au payement de laquelle lesdits defaillans seront contraincts par saisie de leur temporel, nonobstant oppositions ou appellations quelconques, faites ou à faire, et sans preiudice d'icelle. Fait à Bellesme le 22. de May 1651. Signés, LE BALLEVR, DVVAL, RIVET, et SAVLIERE, avec Paraphe.

Collation a esté faite sur les Originaux demeurez au Greffe dudit Bailliage à Bellesme.

Les procès-verbaux d'assemblées des habitants pour les paroisses des châtellenies de Bellême et de Mortagne nous ont été conservés. Voici celui de la paroisse de Saint-Pierre de Bellême.

Par devant les notaires et tabellions soussignés, furent présens en leurs personnes tous habitans en commun de la paroisse de Saint-Pierre de cette ville de Bellesme, deubment congrégés et assemblés au son de la cloche pour adviser et délibérer des affaires communes de la dite paroisse, lesquels pour satisfaire aux ordres de Sa Majesté et commission de Mons. le bailly du Perche, ou Mons. son lieutenant au siège royal de Bellesme, en date du vingt-deux may dernier passé, publié au prosne de la messe parrochiale, ont faict, nommé et constitué leur procureur général et spécial irrévocable la personne de honorable homme M^e Jacques Brisard (1), licencié en droict, advocat au siège royal dudit Bellesme, procureur sindic desd. habitans, auquel ils ont donné plain pouvoir, puissance, auctorité et mandement spécial de leurs personnes représenter pardevant tous sièges qu'il appartiendra et par espécial comparoir au premier jour de juillet prochain et autres jours suivans qu'il appartiendra pardevant mond. sieur le bailly du Perche ou mond. sieur son lieutenant en l'auditoire royal de Bellesme en la convocation assignée par lad. ordonnance et commission pour procéder à la nomination d'un député pour le Tiers Estat de la province, comté et bailliage du Perche, pour se présenter par led. député au huitiesme jour de septembre prochain venant ou autre temps qu'il appartiendra en la ville de Tours, en la convocation et assemblée des Estats généraux du royaume de France et représenler à Sa Majesté leurs plaintes et doléances et autres choses nécessaires pour le bien public,

(1) Jacques Brisart était avocat à Bellême, en 1631. A la même époque, Jean Brisart, avocat, était procureur syndic des habitants et François de Meulles, echevin.

déclarer par led. sieur procureur pour lesd. habitans constituans que au nom du général des habitans de lad. paroisse, ils nomment et élisent pour député du d. Tiers Estat de cette province la personne de noble M^e Isaïe Petigars, sieur de la Garanne (1), conseiller du Roy, antian président en l'eslection du Perche, requérir acte de lad. nomination et députation et généralement, etc. Promettant, et obligeant, etc.

Passé à Bellesme, par devant lesd. susdicts notaires soussignés avec lesd. constituans, le vendredi trentiesme et dernier jour de juin, avant midy, l'an mil six cens cinquante et un.

Signatures : Chevallier, Prevel, Boyvin, J. Chedieu,
A. Michel, Rousseau, Leconte, Brisson, Petigars,
Therault, G. Cothureau, Pere, Guillin, Guerin.

Des pouvoirs semblables furent donnés par les habitants de Saint-Sauveur de Bellême et par ceux de toutes les autres paroisses de la châtellenie de Bellême, à l'exception de ceux de la Chapelle-Souef qui nommèrent pour député Claude Blanchon qui comparut à l'assemblée tenue à Bellême, le 1^{er} juillet 1651. Un seul des procès-verbaux d'élection contient l'énoncé des doléances et des remontrances des habitants. C'est celui des habitants de Coulonges qui nommèrent pour procureur M^e Isaïe Petigars, auquel ils donnèrent plein pouvoir de comparer pour eux à l'assemblée des États généraux, le 8 septembre, et là « faire telles remontrances nécessaires et convenables, ainsi qu'il avisera bon estre : »

• Particulièrement remontrer que ladicte paroisse est toute en montagnes et vallées quasi inaccessibles et la plus grande partie en non valeur, tant à cause des grandes inondations d'eaux qui de tout temps ont passé et passent dans les avalaisons d'icelles, en telle sorte qu'il n'y a qu'environ le tiers de la dite paroisse qui soit en valeur. En outre sera remontré que icelle paroisse est située sur les grands chemins de Nogent-le-Rotrou à la Loupe, de Mortaigne et de Bellesme à Chartres, dudict Nogent à Senonches, par lesquels chemins et autres y afferant il est passé et logé, sans ordres du Roy, grande quantité et affluence de gens de guerre qui ont pillé, ruiné et emporté les meubles, bestiaux et autres

(1) Il était président en l'élection et échevin de Bellême en 1631 (Règlement de police de la ville de Bellême). (Arch. de l'Orne, E, communautés d'habitants). Le tombeau de Louis Petigars, sieur de la Bergerie, avocat et depuis ecclésiastique, est dans la deuxième chapelle sud de l'église de Saint-Sauveur de Bellême qu'il avait fait bâtir (Dr Jousset, *Le vieux Saint-Sauveur de Bellême*, p. 59).

provisions d'iceux constituants, en telle sorte qu'ils sont à présents réduits à la mendicité, ne pouvant trouver personne à qui vendre si peu de fourrage qu'ils peuvent posséder et qu'en si peu qu'ils en peuvent vendre, ce n'est qu'à des particuliers de plusieurs hameaux qui sont en la dite paroisse en royauté et mesme qui prennent plusieurs fermes en ladite conté sans qu'ils en payent aucuns deniers, dont ils ont grande perte (1). A cause de quoy et de l'excès des tailles en quoy ils sont excessivement taxés, ne pouvant payer partie iceux habitans sont retenus prisonniers es prisons royales de Mortagne (2) pour le temps de trois années cy devant encourus et qui y sont encores à présent. »

On voit par les lettres de Michel Denyau, notaire à Montdoubleau, que le Perche eut une large part des misères que la Fronde occasionna dans toute la France.

« Montdoubleau, 16 juin 1651.

« La gendarmerie a tout ruiné dans le Perche et vole publiquement tout ce qu'elle rencontre de chevaux, si bien que je n'ai osé envoyé quérir de l'argent au Perche et me suis contenté d'envoyer la procuration de M. de Thourouvre. Aussitost que ces voleurs se seront retirez, mon fils ira....

« Le 4 juillet 1651. Quoyque le blé ne soit pas beau en beaucoup d'endroits, il est néanmoins beaucoup amoindri de prix... C'est la misère du pauvre peuple qui n'a pas moyen d'en acheter qui cause cette diminution. Mon fils a esté au Perche ; ils ont en ces quartiers là beaucoup de gens de guerre qui ont, comme dans les provinces de deça tout ruiné ; et pour nous achever la compagnie de M. de Parabelle (3) passa dimanche qui ne sont pas moins voleurs que les autres. » — « Le 13 février 1652. Nous sommes fort effrayés en ces quartiers par l'appréhension que nous avons de l'armée de Son Altesse Royale que l'on dit devoir passer par ces

(1) Charles IX, par son édit du 6 août 1572, créa de nouveau un élu en la ville de Mortagne pour le comté du Perche et Nogent-le-Rotrou. On voit par le quatrième compte de Louis du Pérou, receveur des aides et tailles en l'élection établie à Mortagne pour le comté du Perche et la châtellenie de la Perrière que cette élection à cette époque se rattachait à la généralité de Rouen (Arch. de l'Orne, A, 475. *Inventaire sommaire*, p. 85).

(2) En 1597, la cour des Aides de Rouen avait décidé que l'Élection du Perche porterait le nom d'Élection de Mortagne-au-Perche. Le 7 septembre 1603, Richaud Grisel, sieur de Francheville, trésorier général de France, pour la généralité de Rouen, statuant sur les réclamations de la ville de Bellême, ordonna que cette ville continuerait à être comprise dans le ressort de l'Élection de Mortagne. Les habitants de Bellême renouvelèrent leurs réclamations sous Louis XIII, mais sans succès (Fret. *Antiquités et chroniques percheronnes*, t. III, p. 126).

(3) De Baudéan de Parabère,

quartiers pour aller secourir Angers, que l'on dit que le Roy qui est à Saumur va assiéger. Si cette armée passe, le peuple pauvre, comme il est, ne pourra jamais subsister ni se relever. » (Pitard. *Fragments historiques sur le Perche*, art. Montdoutleau. — V. aussi Dr Jousset. *Une lacune d'histoire percheronne, 1652*. Mamers, G. Fleury et A. Dangin, 1882, in-8°, 31 p.).

A Mortagne, l'exécution du mandement du bailli avait soulevé une opposition générale.

Simon Forestier nous fournit des renseignements sur les moyens d'opposition que Mortagne mit en avant pour empêcher la convocation des États de la province à Bellême :

« Sitost que les habitans de Mortagne ont eu avis des mauvais desseins dudit bailly et du mandement décerné par lui, pour faire la dite convocation à Bellesme, ils se sont opposés de rechef, comme ils avaient fait en 1614, et ont repris le susdit procès, et sommé les habitans de Bellesme de procéder suivant les derniers événements. Le dit bailly nonobstant la dite opposition, et quoi qu'il n'y eût rien qui l'obligeât de presser si fort, n'a pas laissé de passer outre et a fait faire une prétendue nomination des gens des trois ordres par des brigues et sollicitations si publiques, que la confusion en est demeurée empreinte sur le front de ceux qui s'y sont employés. Dont et du tout ce qui pouvoit estre ensuivi, les dits habitans de Mortagne ont protesté de nullité et de rejet, soutenant que de telles assemblées et députations ne peuvent passer pour légitimes, si les suffrages n'y sont très libres, sans brigues et sans contrainte. C'est pourquoi les ordonnances de tous nos rois sont formelles, à ce que telles convocations soient toujours faites es villes capitales de chaque province et bailliage, comme au lieu le plus sur et le plus comode, et le moins sujet à corruption et violence. Ainsi tout ce qui a esté fait au contraire des dites ordonnances, par le bailly du Perche, et par les dits habitans de Bellesme, ne peut nuire ni préjudicier à la ville de Mortagne, qui étant la capitale de la province et le premier et principal siège du bailliage du Perche, comme il est bien prouvé par tout ce que dessus, les dits habitans de Mortagne, espèrent qu'il sera ordonné que toutes les assemblées et convocations générales du dit comté du Perche, y seront faites à l'avenir, et défense au bailli du Perche de les indiquer ailleurs et aux dits habitants de Bellesme, d'y apporter aucun trouble ni empeschemens. »

Trente paroisses seulement de la châtellenie de Mortagne sur plus de 70, qui en relevaient, au moins en partie, envoyèrent des députés à l'assemblée des Trois États de 1652. Isaïe Petigars fut désigné comme député par seize paroisses, Nicolas Piedvache,

demeurant à Mortagne, par quatre paroisses, Nicolas Le Bovier, chevalier, seigneur de Saint-Gervais, conseiller du roi, maître des requêtes ordinaires de l'hôtel de la reine-mère, président et lieutenant général au bailliage du Perche, fut désigné comme député par les habitants de Saint-Mard-de-Réno. Jean Regnoust, sieur de l'Isle, avocat à Bellême, fut enfin chargé des pouvoirs des habitants de Théval, près Mortagne. La ville de Mortagne, se considérant comme lésée dans sa dignité de capitale du Perche et dans ses intérêts, par le fait de la convocation des États de la province à Bellême, envoya deux protestations au bailli :

« L'an mil six cent cinquante et un, le trentiesme et dernier jour de juin, à la requeste des habitans en général et commun de la ville de Mortagne, nous nous sommes, sergents royaux au bailliage du Perche, soubsignez, exprès transportés dudict Mortagne, nostre demeure ordinaire en la ville de Bellesme, au greffe dud. bailliage audit siège de Bellesme, en présence de M^e Isaïe Saillière, greffier dud. bailliage. Nous avons bien et deubment signifié et fait à savoir à Monsieur le lieutenant général de Monsieur le procureur du Roy aud. siège de Bellesme, mesme aux habitants en commun et général de lad. ville en parlant. que les habitants de lad. ville de Mortagne, capitale ville de la province, protestent de nullité de tout ce qui a esté fait et sera fait et à faire en lad. ville de Bellesme, concernant lad. convocation et députation aux Estats généraux. »

Il s'ensuivit un long procès entre les villes de Mortagne et de Bellême (1), et c'est à cette occasion que Simon Forestier (2), curé de Saint-Jean de Mortagne et de Saint-Malo, son annexe, doyen rural du Corbonnais, rédigea en 1556, suivant M. O. des Murs, son fameux mémoire auquel nous avons déjà fait plus d'un emprunt.

Quant aux États généraux, on sait qu'ils n'eurent pas lieu, bien que des instructions envoyées dans les provinces au mois de juillet 1651, fussent venues confirmer les intentions du roi. C'est ce que nous apprenons notamment par une lettre du duc de Longueville au bailli d'Alençon, en date du 9 juillet 1651. Mais l'assemblée des Trois-États n'en fut pas moins tenue à Bellême, le 1^{er} juillet 1651, et l'on trouve à la date du 30 juin de cette

(1) *Chronologie hist. des grands baillis, du comté et duché d'Alençon*, p. 32.

(2) L. de La Sicotière. *Coup d'œil sur les historiens du Perche. discours lu à la séance générale de la Société de l'histoire de Normandie, le 2 juillet 1874*. Rouen, H. Boissel, 1874, in-8°, p. 13.

Le testament de Simon Forestier (plus connu sous le nom de Leforestier) est conservé aux Archives de l'Orne, série G, cures, Saint-Jean de Mortagne.

année un réquisitoire du procureur du roi qui prouve que le vicomte du Perche, Alexandre Crestot, s'était associé à l'opposition de la ville de Mortagne.

« Sur ce que le procureur du Roy dict que quelque remonstrance qu'il ait faicte au vicomte du Perche en ce siège que demain l'assemblée générale se doit faire en ceste ville de gens des trois ordres de ce ressort, pour la convocation des Estats généraux de France, que néanmoins, il prétend vouloir tenir ledit jour de demain les ples de la chastellenie de la Perrière où il veut obliger les advocats de ce siège de s'y trouver, requérant, attendu que lad. assemblée se fait pour l'intérêt du Roy et par ses ordres et pour l'intérêt public et qu'il est nécessaire que lesd. advocats s'y trouvent, attendu qu'ils seront chargés de plusieurs procurations, que lesd. advocats seront excusés de s'y trouver et que les défauts qui seront donnés led. jour seront nuls.

« Sur quoy faisant droit, avons excusé lesd. advocats de se trouver auxd. ples de la Perrière, et dès à présent avons annulé et annulons les défauts et jugemens qui pourront estre donnés led. jour et tout ce qui se fera auxd. ples de la Perrière (1). »

III

La lutte entre Bellême et Mortagne devait se renouveler à toutes les occasions et se continuer jusqu'au commencement de ce siècle. En 1776, Ch.-L. Desprès Dufresnoy, procureur du roi en l'élection de Mortagne, avait adressé au chancelier de France un mémoire pour y dénoncer comme contraire à l'exercice régulier de la justice et préjudiciable à l'administration des finances, la résidence d'une partie des dix juges de l'élection à Bellême et à Nogent. En 1780, par un mémoire daté du 11 juillet, le même magistrat renouvela ses instances en s'adressant, cette fois, au surintendant des finances Necker. Il y fait remarquer que deux juges seulement avaient leur résidence à Mortagne avec le procureur du roi, le greffier en chef et le premier huissier-audiencier, tandis qu'à Bellême résidaient cinq juges, le président compris et à Nogent un élu et le lieutenant. Voici un extrait de ce mémoire :

« Le procureur du Roi a dit que ce démembrement était la source d'un nombre infini d'abus. Il va le démontrer.

(1) Registre du bailliage du Perche, 1631.

« Dans le tems (et c'étoit le 25 février 1762) que le procureur du Roi fut installé à Mortagne, les officiers résidents aux sièges particuliers de Bellesme et Nogent étoient dans l'usage d'envoyer par les courriers particuliers qui communiquent de ces deux villes à Mortagne les procès en communication au procureur du Roi, ce qui s'est pratiqué en tous tems à l'égard de ses prédécesseurs et de lui. Depuis plusieurs années cet usage s'est aboli, et quoiqu'il fût de l'intérêt public de le laisser subsister, l'intérêt particulier a prévalu, intérêt qui a pour objet la destruction de Mortagne chef-lieu, de sorte qu'en ce qui touche l'administration de la justice en cette partie, le procureur du Roi est sans fonctions.

« Par ce défaut de communication, l'intérêt public est souvent blessé par les frais excessifs qui, hors la connaissance du procureur du Roi, sont faits par les procureurs des parties, frais qui, par l'abus le plus repressible, sont presque toujours sans examen assez scrupuleux préalablement fait, taxés au-delà de ce qu'ils devraient être, puisque très souvent ils seraient dans le cas d'être totalement rayés de la taxe ou pour le moins réduits de beaucoup ; et ce qu'il y a de plus remarquable et qui est décidément contre les règles de la justice, c'est que avant qu'il y eût des substitués dans les villes de Bellesme et Nogent, les juges qui résidaient dans ces villes commettoient le plus jeune d'entre eux ou même le premier avocat qui se trouvait à l'audience pour conclure. Quant aux avocats qui faisaient les fonctions du procureur du Roi, cela est suivant l'ordre du tableau autorisé par les ordonnances de nos Rois, mais que le plus jeune des officiers de l'élection ait pris sur son compte, comme cela n'est que trop arrivé, de conclure, cette conduite est de toute témérité. Un juge ose se permettre de quitter les fleurs de lis, un juge qui n'est pas licencié, qui est le plus jeune d'une compagnie et qui trop souvent ne connaît pas les premières règles de son état, débutera dans la noble carrière de la justice par être juge et partie. Cette conduite prouve assurément l'impéritie. Quand un juge n'est pas assez instruit pour savoir quelle différence il y a entre ses fonctions et celles du ministère public, quand un juge ignore que le procureur du Roi remplit un ministère qui perpétuellement doit être actif, qui doit toujours veiller à ce qu'il ne s'introduise aucun abus dans l'administration de la justice, qui doit maintenir l'exécution des lois sans pouvoir être retenu par aucune considération humaine, est-il étonnant qu'il prenne sur son compte de réunir deux différentes fonctions que toutes les lois ont distinguées, détachées, séparées l'une de l'autre par leurs dispositions formelles et précises?..

Vexations et exactions des huissiers et sergents dans les sièges particuliers de Bellesme et de Nogent.

« Les officiers ministériels, savoir les huissiers et sergents commettent

des exactions criantes dont vu le démembrement, le procureur du Roi ne peut prendre connaissance juridiquement. Ils prennent des salaires excessifs ; et quand au mépris des réglemens, les collecteurs leur confient leurs rôles, ils profitent le plus souvent de l'ignorance des contribuables pour leur faire payer tant en principal que frais au-delà de ce qu'ils doivent. Ce démembrement et ce défaut de communication sont donc la source d'une infinité d'abus, préjudiciables au public et à l'administration des finances.

Confection des tableaux et nomination des collecteurs.

« Les lois qui ont prescrit l'ordre qui doit régner dans la confection des tableaux pour procéder à la nomination des collecteurs porte-bourse et de leurs consorts, veulent que tous les habitans de paroisses soient, suivant l'ordre d'ancienneté et suivant leurs facultés, inscrits sur des tableaux contenant trois colonnes, la première destinée pour les noms des contribuables les plus aisés, la deuxième pour ceux de moyenne faculté et la troisième pour les moins aisés et les journaliers. Il est défendu expressément par toutes les lois d'intervertir cet ordre, et il est enjoint en suivant l'ordre d'ancienneté de ne nommer que des personnes solvables pour collecteur porte-bourse, et pour consorts destinés à l'accompagner lors du recouvrement des personnes de moyenne faculté et des journaliers. La police et la vérification de ces tableaux est du ressort de la vigilance du ministère public ; et à cet égard, il lui est encore impossible de remplir ses devoirs, vu la dispersion des officiers de l'élection de Mortagne dans les sièges particuliers de Bellesme et de Nogent.

Variété dans la jurisprudence.

« Un abus non moins préjudiciable à l'intérêt public est la variété dans la jurisprudence. Il est assez commun que la même question se juge à Mortagne aux sièges particuliers de Bellesme et Nogent de trois manières différentes. C'est cependant la même cour souveraine dont cette compagnie ressortit ; elle doit donc suivre les mêmes lois ; la jurisprudence doit donc être la même. Ce sont encore des fruits de la dispersion des membres *indé mali labes*. Il sera même impossible, tant que l'abus principal subsistera, c'est-à-dire tant que la dispersion des membres continuera d'avoir lieu que le procureur du Roi puisse jamais parvenir à réformer ces vices dans l'administration de la justice, puisqu'il ne peut être instruit juridiquement de la nature des affaires et des circonstances particulières dans lesquelles on s'écarte de la loi dans les sièges particuliers de Bellesme et de Nogent.

Confection des rôles à tailles.

« Aux termes de tous les réglemens, les rôles à tailles sont déposés aux greffes des élections ; le bien du service autorise le procureur du Roi à en prendre communication au greffe, pour vérifier si les collecteurs se sont conformés à l'esprit des réglemens lors de l'assiette de la taille, et si les écrivains qui ont rédigé les rôles n'ont point prévariqué lors de la confection d'iceux, en prenant des salaires excessifs. Le procureur du Roi ne peut vérifier cette opération ; il ne peut réprimer les abus en cette partie, les rôles des sièges particuliers étant déposés en leurs greffes dont ils ne peuvent être déplacés aux termes des réglemens. Il en résulte que le procureur du Roi est encore à cet égard dans l'impossibilité de faire ce que le devoir de sa charge exige de lui : ce qui est très préjudiciable au bien public, puisqu'il n'est que trop vrai que les salaires sont souvent exorbitans, ce qui opère une surcharge onéreuse au public.

• Le démembrement de l'élection est contraire à l'administration des finances. Non seulement dans plusieurs affaires, il peut occasionner que le receveur des impositions et le directeur des aides et autres droits du Roi soient forcés de se déplacer pour être par eux-mêmes à la suite de leurs procès, et le cas arrivant, il peut s'ensuivre que leurs affaires, faute du nombre suffisant de juges dans les sièges particuliers, soient jugées contre la disposition des lois et que la procédure soit infectée d'écrits volumineux et peut-être même d'autres vices non moins dangereux pour le public, puisque, d'après l'exemple qui va être cité, on verra qu'un procès que devait gagner le directeur des aides à Nogent-le-Rotrou, non seulement il l'a perdu, mais encore cette instance qui a pour base un procès-verbal d'employés a coûté des frais exorbitans....

« Il est certain que tout juge qui voit dans son tribunal des procédures ruineuses, des procédures vexatoires, blesse ouvertement tous les devoirs de son état et tient une conduite odieuse qui met des entraves à la régie des droits du Roi qui forcent les employés à renoncer à la découverte de la fraude qui reste impunie. Alors quelle diminution dans les produits des droits !

Fait. Falsification de procès-verbal et de copie signifiée.

« Les sieurs Dubur et Peudefroy, commis aux aides à Nogent-le-Rotrou, dressèrent, le 23 octobre 1779, un procès-verbal contre Jacques Chauveau, étaminier, pour fraude aux droits d'octroi de 650 livres de laine non déclarée à l'entrée, et par conséquent non acquittés. L'affaire portée à l'audience de Nogent-le-Rotrou, ne fut défendue par le sieur Dugué de la Maussionnière, avocat de Chauveau, délinquant, que sur des moyens, futiles qui n'emportèrent pas le suffrages des deux assesseurs du sieur

Bigot de la Blanchardière, lieutenant en l'élection résident à Nogent. Alors ce juge ordonna un délibéré et renvoya l'affaire à huitaine, les pièces restantes sur le bureau. Dans cet intervalle, le nommé Goupil, qui avait vendu à Chauveau la laine saisie sur ce dernier, par le procès-verbal sus-daté intervint pour dire qu'il avait déclaré cette laine à l'arrivée à des portiers ; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que dès le premier octobre ces portiers étaient congédiées comme inutiles au fermier depuis la suppression du tarif.

« Les pièces restées sur le bureau ou ayant passé dans des mains étrangères ont été falsifiées, le directeur ignore par qui, mais elles l'ont été. On a surchargé le nom d'un employé ; celui de Dubur a été sur l'original transformé ainsi que sur la copie en celui de Dubois ; on a rayé la réception en justice du sieur Peudefroy sur la copie signifiée, et ce sont ces altérations qui ont fait la base des moyens employés dans le second plaidoyer. Lors du premier, ils n'avaient pas été mis au jour pour prétexte de nullité du procès-verbal. Ces nouveaux moyens ont été admis par le juge qui a débouté le fermier de sa demande, par sentence du 18 décembre 1779, et il a été condamné aux dépens qui, dans une affaire sommaire en elle-même, se montent à la somme de 604 l. 6 d. ; mais une affaire sommaire de sa nature quand le fermier aurait été dans le cas de la perdre, n'eût pas dû coûter plus de trente livres. Ces frais exorbitants sont d'autant plus dans le cas de fixer l'attention du Conseil, qu'ils n'auraient jamais dû avoir lieu. La procédure est vicieuse en la forme et au fond elle fait un préjudice notable aux droits du Roi.

« Le procureur du Roi est intimement convaincu que si l'on vérifiait les greffes des sièges particuliers, on y trouverait plusieurs procédures aussi vicieuses. . . . Il est démontré par tout ce qui a été dit que les abus que le procureur du Roi a eu, Monseigneur, l'honneur de vous mettre sous les yeux sont préjudiciables à l'intérêt du public, à l'intérêt du Roi et qu'ils sont contraires à l'administration de la justice, qu'en les laissant subsister le bon ordre est interverti en entier.

Les faits dénoncés par le procureur du roi furent reconnus vrais, notamment par M. Goislard, l'un des élus, en résidence à Nogent-le-Rotrou :

« Il est constant que la dispersion des officiers de cette élection dans trois sièges différents, peu à portée de se communiquer et de délibérer, peut donner lieu à beaucoup d'abus et devenir contraire à l'administration de la justice. En effet, par qui sont possédés ces officiers d'élection ? par nombre de gens qui n'ont d'autres vues que de se procurer des privilèges. Ce sont la plupart des hommes peu instruits et incapables de rendre le justice. S'il ne s'en trouve que deux dans un siège, ainsi que cela existe

à Mortagne et à Nogent, alors quels secours peut-on s'en promettre ? Si à chaque audience, ils sont obligés d'appeler des gradués ou simples praticiens pour compléter le nombre de juges fixé par les règlements, ce seront des hommes peu au fait de la matière et qui souvent opéreront sans connaissance. Si, au contraire, tous ces officiers étaient réunis dans un même tribunal, il est présumable qu'il s'en trouverait au moins trois ou quatre instruits et capables d'éclairer les autres ; le reste opinerait du bonnet comme il se voit dans beaucoup d'autres compagnies, mais ce serait au moins pour ces derniers une occasion de se former dans leur état. »

Mais les officiers de l'élection en résidence à Bellême n'entendaient pas se laisser abattre sans résistance. Aux dires du procureur du roi, ils opposèrent des mémoires manuscrits et firent imprimer à Alençon, chez Malassis le jeune, une réplique dans laquelle leur adversaire était pris personnellement à partie de la façon la plus violente et représenté sous les plus noires couleurs. Un second mémoire fut adressé par le procureur du roi à l'intendant, en réponse à ces calomnies à la date du 9 juin 1781. Mais quelque bien fondées que fussent ces observations, elles ne purent prévaloir contre l'opposition de Bellême qui, jusqu'à la Révolution, continua à être la résidence de quatre officiers d'élection, y compris le président, M. Bailleul.

(A suivre).

BIBLIOGRAPHIE

LA VIE ET LES ŒUVRES DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU, par *Henri Beaudouin*. — Deux volumes in-8° de 583 et de 627 pages. Paris, Lamuile et Poisson, 14, rue de Beaune.

Si, comme toutes ses pareilles, la Société historique de l'Orne n'était soupçonnée d'être une entreprise d'admiration mutuelle, je dirais que tous ses membres sont des savants éminents et des littérateurs émérites. Je me garderai bien de formuler un tel éloge, fût-il dans ma pensée, la modestie étant la compagne assidue de toutes nos vertus. Qu'il me soit seulement permis de rendre un juste hommage à la bonne volonté de nos collaborateurs, à leur amour du travail, à la conscience de leurs recherches documentaires. Ils savent que les sujets qui semblent épuisés sont souvent les plus féconds et les plus riches. Les gisements aurifères de l'esprit ont d'ordinaire été aussi mal exploités par les premiers ouvriers que les mines d'or. Les travailleurs du lendemain n'ont été ni plus consciencieux ni plus habiles que ceux de la veille. Les historiens, les panégyristes et les critiques des héros connus se répètent les uns les autres ; ils acceptent, comme documents, les légendes de seconde main et répètent à l'envi les légèretés et les erreurs. C'est plus commode. L'Évangile apocryphe est d'ailleurs plus amusant que le vrai ; il est surtout plus élastique et l'on peut, sans grand scrupule, en façonner certains chapitres à son propre badinage et à la couleur de son esprit.

Ce ne sont point là de nos façons. Notre honorable Secrétaire, Monsieur Henri Beaudouin, vient de donner un magistral exemple de l'application de la méthode contraire. Il a résolument pris corps à corps le plus connu, le plus discuté, le plus admiré et le plus dangereux de nos philosophes modernes, le Gênois cosmo-

polite Jean-Jacques Rousseau. Il le prend au berceau et l'accompagne jusqu'à la tombe, marchant d'un pied sûr et prudent dans le dédale compliqué de ses actions, lisant mot à mot et déchiffrant entre les lignes ses œuvres les plus ondoyantes et les plus diverses avec une persévérance infatigable, une loyauté parfaite, une incorruptible sûreté de doctrine, un attrait parfois irrésistible qui détermine des accès d'indulgence plus fréquents à la fin de l'ouvrage qu'au début. On dirait que la tâche de l'écrivain, ardue d'abord, lui est devenue agréable en se familiarisant avec son sujet. Révolté en commençant sa tâche, toujours en garde, il se laisse toutefois émouvoir et le sentiment fait faire des concessions à l'estime. Cette indulgence progressive d'un historien défiant et armé jusqu'aux dents pour la défense explique l'engouement des honnêtes gens de son temps pour le plus fantasque, le plus maussade, le plus paradoxal et le plus immoral des moralistes. On ne fréquente pas impunément Rousseau. C'est un charmeur. Sa sensiblerie joue la sensibilité à ravir. C'est à croire par moments qu'il a autre chose qu'une éponge à la place du cœur. Rousseau n'est-il donc qu'un incomparable charlatan ? Était-il complètement hypocrite ? Comme plus tard celle de Proudhon, un de ses plus impitoyables et de ses plus conséquents disciples, sa plume se grisait peut-être souvent dans son encrier. Il avait le vin bon et surtout lucide. Quand il lui avait échappé une vérité ou qu'il avait écrit une phrase touchante, il avait le sens droit de ne pas la raturer. Mal venu toutefois qui voulait accepter la doctrine sous bénéfice d'inventaire. Il fallait la prendre en bloc. Il considérait comme ses pires ennemis les bons amis qui voulaient l'expurger ou l'éditer « ad usum Delphini ». Monsieur Beaudouin eût été de ceux-là. Quelque cent ans plus tôt, il aurait plaint et admiré l'auteur d'*Émile* et du *Contrat social*. Tout d'abord il aurait fait ses réserves ; il aurait crié au scandale avant d'applaudir à la merveille. Il aurait peut-être averti, non pas converti Rousseau. Comme les autres, il en eût été pour ses frais d'indulgence et d'amitié.

Il est plus facile de faire un chef-d'œuvre orthodoxe en expurgant les œuvres de Rousseau que de dégager sa vie privée des scories et des erreurs qui l'encombrent de façon à y trouver de bons exemples. Avec la faculté de dédoublement que semble avoir possédée le plus personnel des hommes, on explique le

Contrat social, on excuse la nouvelle *Héloïse*, on peut admettre les *Mémoires* et les *Confessions* comme des romans vaniteux et pornographiques. A côté de cela, Rousseau eut quelques accès d'amitié passagère, de charité banale, d'honnêteté raisonnée et peut-être intéressée, mais la gerbe de prud'homie est mince. Monsieur Beaudouin a beau ramasser consciencieusement les épis égarés du bon grain, sa glane ne lui remplit pas la main.

La légende la plus étrange, la plus fantastique, la plus invraisemblable, la plus osée, la moins banale à coup sûr est celle du docteur Roussel. Elle est plus difficile encore à raconter qu'à admettre.

Tout en la laissant dans le domaine du caprice et de la fantaisie, Monsieur Beaudouin la signale sans prendre sur lui de s'y arrêter. Elle est digne toutefois d'une attention de curiosité; elle explique bien des choses, si elle ne répond pas à toutes les inconscéquences de Jean-Jacques. Elle mériterait d'être reprise par un médecin moderne et peut-être de faire le plus bel ornement d'une leçon d'hypnotisme. Il y a là, si je ne me trompe, la révélation d'un curieux phénomène d'auto-suggestion. Suivant le docteur Roussel qui s'appuie sur des particularités physiologiques, Rousseau n'aurait jamais été que l'amant platonique de Madame de Warens et des autres. Simple gardien du sérail de ses vilains désirs, il courtisait des fantômes qui prenaient corps dans son souvenir et l'« Ixionomane » crut tout de bon avoir épousé Junon au lieu de la nue. Ainsi s'expliqueraient toutes les vilaines histoires des *Mémoires* et des *Confessions* et la complaisance avec laquelle l'auteur décrit des infamies mensongères. La morale du reste n'y gagne rien. Pour être un névrosé et un amoureux inoffensif, Rousseau n'en est ni plus chaste, ni plus honnête homme. Les bons chrétiens, qui récitent leur *Confiteor*, savent d'ailleurs que l'on péche aussi vilainement en pensées qu'en actions.

La grosse affaire, c'est Thérèse et les enfants. Si Rousseau n'est qu'un éditeur responsable, quel fumier ! S'il est le père véritable et qu'il ait mis ses enfants à l'hôpital, quelle ordure ! De quel côté est la pire honte ? Qui sait si ce névrosé vaniteux jusqu'à l'hypocrisie de la modestie, friand du panache jusqu'à s'habiller en Arménien, n'a pas fait avec une brute féminine, avec une cuisinière au panier à deux anses, qui lui donnait les apparences de la paternité et l'« honneur » d'une virilité

absente, un marché en partie double ? C'est roide. Mais comment un vrai père, un prédicant du sacerdoce familial, un apôtre de l'allaitement maternel, comment surtout un homme à cœur d'homme et à sentiments humains met-il sa propre chair à l'hôpital ? C'est aussi roide, plus vilain et moins humain. On peut choisir entre l'histoire et la légende, mais la légende a du bon.

Il faudrait ajouter un volume à tous ceux qui ont déjà été écrits sur Jean-Jacques Rousseau, pour suivre Monsieur Beaudouin dans ses recherches complètes, ses analyses raisonnées, ses discussions approfondies. Il est difficile, même après l'avoir lu, de porter un jugement d'ensemble sur l'homme qu'ont invoqué comme un précurseur et un maître non seulement Brissot et les premiers socialistes, mais encore Madame Roland, Marat et... Charlotte Corday ! Monsieur Beaudouin a suivi son modèle pas à pas, le jugeant sévèrement dans ses écarts, l'encourageant dans ses bons jours et parfois, infirmier compatissant, le soutenant dans ses défaillances et lui passant quelques caprices de malade. Que de singulières rencontres font les deux pèlerins ! Tout le monde commence par s'embrasser. Bonnes et mauvaises connaissances, c'est à main ouverte et à cœur entr'ouvert. Au début, c'est Madame de Warens, singulière « maman », et le père Rousseau, papa sournois mais aussi étrange protecteur. J'en passerai, des plus fugitifs, sinon des meilleurs. Voici Diderot, Grimm et la bande des encyclopédistes, mauvais drôles qui renient le *Credo* de peur du *Confiteor*, gens de trop d'esprit sans prétention de cœur. Rousseau les sert et les gêne ; quand ils en ont besoin, ils le cajolent ; quand il les ennuie, ils le bafouent. Diderot est un gros bonnet, mais Voltaire est le grand Turc. Les diverses tentatives de commerce amical et de réconciliation entre Rousseau et Voltaire sont bien curieuses. Il y a dans l'œuvre d'Overbeck une gravure dont l'accent frise la caricature et sur laquelle les yeux se reposent avec complaisance et malice. Au milieu des graves enseignements de l'Évangile, Hérode et Pilate divisés d'ambition et se haïssant de dure haine croient devoir jouer la comédie de l'amitié. Pilate s'avance, costumé en Romain de tragédie, le jarret tendu, les bras ouverts, la bouche en cœur. Hérode répond à ses avances, grimace un sourire et s'apprête à presser Pilate sur son sein. *Herodes et Pilatus fiant amici*, dit la légende. O les bons larrons ! Les doux amis !

On comprend que de pareilles liaisons soient des pièges à trahisons et, cette fois, le beau rôle n'est pas du côté de Voltaire. Comme toujours, les jalousies, les défiances, les soupçons détruisirent chez Rousseau l'amitié naissante, mais Voltaire avait tout cela à son service et la trahison en plus.

On comprend aussi que les rapports de Rousseau et de ses éditeurs aient été un peu tendus, gênés par des tiraillements, des méfiances et des questions d'intérêt, mais les amis naïfs, les bons pasteurs de Genève, les importants et les obscurs, les Rois et les Maréchaux, les femmes dévouées, Madame de l'Épinay, Madame d'Houdetot, la maréchale de Luxembourg, Madame de Boufflers et tant d'autres, amies de chair et d'esprit, ensorcelées ou respectables, fidèles de cœur et d'âme, qu'est-il resté de tout cela ?

A rapprocher de tous les inexplicables engouements féminins dont le « sensible » Rousseau fut l'ingrat objet ce passage d'une lettre de M^{me} la duchesse de Choiseul datée du 17 juillet 1766 :
« Je vous dirai que je ne serois pas du tout étonnée qu'on me
« prouvât que Rousseau n'est pas un honnête homme ; mais je
« pourrois l'être davantage si l'on me prouvoit qu'un homme
« toujours subjugué par sa vanité, qui s'est fait singulier pour se
« rendre célèbre, qui s'est toujours refusé au doux plaisir de la
« reconnaissance pour se soustraire à la plus légère obligation,
« qui, portait le trouble dans les sociétés a fini par lever l'éten-
« dard de la révolte dans son propre pays, a soufflé le feu de la
« discorde entre les concitoyens, les a armés les uns contre les
« autres en répandant des écrits séditieux dans le peuple, je serois
« bien étonnée, dis-je, que cet homme fût un honnête homme. »

Rousseau a passé dans les affections sans autre attache que celle de la vue passagère comme dans les différents domiciles qui lui ont servi de refuge. Là, l'expulsion s'est faite d'elle-même sans cause étrangère. On dirait que les affections tombaient de son cœur comme d'une terre stérile où rien ne prend racine. Il n'en restait qu'une seule le jour de sa mort, poussée en plein fumier. La bonne âme de Monsieur Beaudouin va jusqu'à dire : Thérèse signait : Veuve de J.-J. Rousseau, ce qui était à *peu près* vrai. Il fallut avoir la morale facile de Mirabeau pour faire de cet à *peu près* un titre à la viduité légitime, malgré la comédie du 29 août 1768.

Comme Monsieur Beaudouin qui prend un soin extrême de

réviser toutes les pièces du procès, je pense qu'il faut écarter toute idée de suicide à la mort de Jean-Jacques. Toutefois, c'est un soupçon qui persistera malgré toute preuve contraire. Comment ne pas admettre comme possibles tous les romans du monde, quand on a vu invoquer comme document sérieux le récit dramatique de l'événement du 2 ou 3 juillet 1778, brodé par Le Bègue de Presles pour le plus grand honneur de Thérèse Le Vasseur et de la philosophie ?

Rousseau a-t-il fait la révolution de 1789 ou n'a-t-il fait que recueillir et exprimer les idées qui flottaient en l'air et que l'on retrouve dans les cahiers des communes ? Monsieur Beaudouin a là-dessus un excellent chapitre. Selon lui, les principes de 1789 découlent du *Contrat social*, sauf le gouvernement représentatif. Mais au nom de Rousseau lui-même, il répudie les violences et les sanglantes exécutions. Je dirai avec Monsieur Beaudouin que, soit douceur naturelle, soit manque de caractère, il eût certainement « protesté contre l'usage ou l'abus qu'on faisait de son nom et de ses idées ». Certes, il n'aurait jamais commandé une bande de septembriseurs ou présidé un club de tricoteuses, mais il eût pu bel et bien être arrêté comme suspect et traîné à l'échafaud. Qu'eût-il fait devant la guillotine ?

On marcherait longtemps et l'on irait loin en la compagnie de Rousseau et de Monsieur Beaudouin. Le commentateur ferait passer le héros principal. C'est un voyage que les lecteurs des deux nouveaux volumes sur la vie et les œuvres du philosophe de Genève accompliront sans fatigue en remerciant le guide consciencieux et habile qui leur a fait paraître courte une longue route si agréablement et si utilement parcourue.

GUSTAVE LE VAVASSEUR.

HAGIOGRAPHIE ET PHILOGOLOGIE

Les derniers ouvrages, dont la *Société archéologique* nous a chargé de rendre compte, roulent tous sur la science des saints et sur celle du langage. Qu'on ne nous blâme pas d'avoir réuni sous un même titre ces deux branches d'étude, qui paraissent d'abord si différentes l'une de l'autre : nous verrons que, dans les ouvrages en question, ces deux sciences se prêtent mutuellement un grand secours.

L'hagiographie y est représentée par trois fascicules des *Analecta Bollandiana* : les deux premiers complétant l'année 1890 (tome IX de la collection), et le troisième commençant le tome X, qui contiendra l'année 1891. Or ces trois fascicules comprennent des documents en trois langues très-différentes l'une de l'autre.

La majeure partie des vies de saints contenues dans ces brochures est en latin : les Actes de l'apôtre saint Philippe et de Théognis sont en grec ; et on y trouve enfin la vie du saint moine Abraham écrite en syriaque.

Les grands Bollandistes ont entrepris des travaux d'Hercule pour explorer à fond les Bibliothèques latines : nous voyons cependant qu'ils ont encore laissé à leurs successeurs la faculté de glaner après eux d'une manière assez fructueuse. Les bibliothèques grecques renferment encore beaucoup plus de monuments inédits que les latines ; mais elles nous ont pourtant déjà livré la majeure partie de leurs secrets. Quant aux bibliothèques syriaques, ce n'est guère que dans notre siècle qu'on a commencé à les dépouiller sérieusement ; et elles nous ont déjà fourni des trésors extrêmement précieux.

La langue syriaque, parente de fort près de la langue hébraïque, et plus encore du chaldéen, dont elle n'est qu'une forme modifiée par le temps et par son mélange avec le grec, la langue syriaque, qui a eu l'honneur insigne et unique d'être la langue ordinaire du Rédempteur du genre humain, du Verbe fait chair, comme on peut s'en convaincre par l'Évangile de saint Marc lui-même, est encore langue vivante sur les bords du Tigre et de l'Euphrate et dans une partie de la Perse. Ce n'est plus, d'un autre côté, une langue inconnue à nos savants

d'Europe, dont quelques-uns, comme M. l'abbé Martin et autres, peuvent, non seulement la comprendre, mais encore l'écrire correctement. Espérons que ces savants trouveront des émules, et que les bibliothèques orientales ne cesseront plus désormais de nous apporter de nouveaux trésors.



La partie purement philologique des ouvrages qui viennent récemment d'enrichir notre collection, nous vient presque tout entière, comme toujours, de notre savant confrère, M. le comte H. de Charencey, qui a composé d'abord, avec une traduction espagnole, deux brochures sur la langue Mixe, l'un des anciens idiomes de l'Amérique primitive.

Une de ces brochures est un *Confessionnaire*, sorte d'examen de conscience dressé, en 1733, par le P. Augustin de Quintana, dominicain : l'autre est une grammaire, ou plutôt un traité complet de la même langue mixe, composé, en 1593, par un autre dominicain, le P. Antoine de Los Reyes. Cette dernière brochure surtout est d'un haut intérêt pour tout homme qui voudra suivre M. de Charencey dans ses études sur les langues de l'ancienne Amérique.

Le tome XVIII des *Actes de la Société philologique*, qui contient la matière de ces deux brochures, renferme en outre le compte rendu d'une enquête philologique faite, en 1812, dans les arrondissements d'Alençon et de Mortagne, par l'ordre du ministre de l'intérieur, qui était alors M. de Montalivet. C'est notre archiviste, M. Duval, qui s'est chargé de nous faire connaître ce compte rendu fort intéressant, et qui contient un vocabulaire assez complet des mots patois employés dans la contrée.

M. Duval a enrichi ce travail de notes lumineuses : nous ne pouvons regretter qu'une chose : c'est qu'il n'en ait pas mis davantage, principalement sur les étymologies, qui ne sont pas toutes saisissables, il est vrai ; mais dont un certain nombre sont cependant évidentes et curieuses.

Quant au compte rendu lui-même, nous lui reprocherions de nous donner comme du patois des mots dont la différence avec le mot français correspondant est absolument insignifiante, et ne repose que sur des pointes d'épingles ; mais il ne faut pas oublier

qu'il s'agit d'un compte rendu officiel, et que ceux qui commandent de tels travaux aiment une exactitude poussée jusqu'au scrupule.

Enfin M. de Charencey nous communique encore un volume assez considérable, renfermant près de 120 traditions primitives qui ont cours chez les Indiens du Canada nord-ouest. Ces traditions ont été recueillies par un missionnaire, M. Émile Petitot, qui a essayé de découvrir par leur moyen l'origine des premiers habitants du pays.

Me serait-il permis d'adresser aux recherches de ce savant prêtre un mot de critique ? J'ai trouvé qu'il y avait chez lui une idée trop fixe de ne voir dans ces traditions que des réminiscences de traits bibliques. Sans doute, les traditions primitives du monde se retrouvent partout, les hommes ayant tous une commune origine. Mais quand j'entends dire à M. Petitot qu'il a retrouvé au Canada des souvenirs d'Abraham et de Loth, je me surprends à douter beaucoup de la réalité de ces découvertes. Les deux personnages en question, ainsi que les personnages bibliques postérieurs à leur temps, n'appartiennent plus qu'au peuple hébreu, qui, avant la captivité, ne s'est en aucun temps guère mêlé aux nations étrangères, et qui n'a presque jamais fait aucune expédition à l'extérieur. On a voulu aussi retrouver de telles traditions dans l'Amérique méridionale : nous n'y croyons pas plus qu'à celles du Canada.

De même vers 1828, à la suite des travaux lumineux de Champollion, une école s'était formée, qui prétendait prouver que presque toutes les inscriptions hiéroglyphiques avaient trait à des faits déjà connus par la Bible. Il en a fallu rabattre de beaucoup ; et pourtant les rapports constants qui ont toujours existé entre l'Égypte et la Palestine rendaient cette prétention assez raisonnable : nous trouvons beaucoup moins fondée celle qui croit retrouver les traditions de la Palestine en Amérique.

Nous croyons qu'un grand nombre des traditions du Nouveau Monde sont, comme ailleurs autochthones, comme nos contes de fées et d'enchanteurs, nombreux chez nous et plus encore chez nos excellents voisins les Bretons. On ne se doute pas de la puissance qu'acquiert un récit intéressant et vraisemblable, même lorsqu'il est merveilleux, lorsqu'il est raconté par une bouche autorisée.

Je me souviens que, dans ma première enfance, ma mère me racontait, d'après le récit du *Juif-Errant*, disait-elle, qu'à la mort d'Adam, son fils (probablement Sem) avait reçu du ciel l'ordre de mettre sous la langue de son père, lorsqu'il l'ensevelirait, le pepin d'une pomme semblable à celle qui avait été la cause du péché originel. Le pepin germa, produisit un arbre ; et ce fut du bois de cet arbre qu'on fit la croix de Notre-Seigneur.

Qu'on me dise où le peuple a pris d'abord cette légende séculaire. Qu'on me nie aussi sa vraisemblance : elle peut même donner matière à des rapprochements sérieux et à des considérations d'un haut mysticisme.

La légende est toujours plus poétique que l'histoire, ou plutôt ce n'est souvent que de l'histoire habillée en poésie. Par là même qu'elle vit des fictions de l'imagination, l'historien n'en peut pas tenir un compte exagéré ; mais, comme il est bien avéré que le fond en est souvent historique, il ne sera non plus jamais permis à l'histoire de la négliger complètement.

L'abbé L. HOMMEY.

Les Mammifères de la France. Étude générale de toutes nos espèces considérées au point de vue utilitaire, par A. Bouvier. — *Paris, Georges Carré, éditeur, 1891, in-8° de LVI-570 p., avec 266 figures dans le texte.*

Cet ouvrage justifie bien son titre. Les études d'histoire naturelle appliquée ont été jusqu'ici trop négligées en France, où l'on s'était contenté de recueillir et de décrire les espèces sans rechercher suffisamment leur utilité dans les arts, l'industrie et l'économie domestique. M. Bouvier a voulu combler au moins en partie cette lacune.

Les travaux immortels des Cuvier, des Geoffroy-Saint-Hilaire, des Latreille, des De Blainville qui, dans la première moitié de ce siècle, jetèrent les bases de la zoologie française, eurent en outre le mérite incontestable de donner l'élan à cette

partie de la science, et aujourd'hui il n'y a plus dans notre pays qu'un très petit nombre de régions, parmi lesquelles nous regrettons de trouver le département de l'Orne, où la faune soit restée complètement inconnue.

Mais comme le dit très bien M. Bouvier, s'il est utile d'apprendre l'anatomie, la physiologie, les caractères spécifiques des animaux qui habitent nos contrées, il ne l'est pas moins de connaître leurs mœurs et les avantages qu'ils nous procurent, les services qu'ils nous rendent en agriculture, dans nos jardins et jusques dans nos demeures, les dégâts qu'ils peuvent causer et conséquemment les moyens d'y remédier, les produits qu'ils fournissent au commerce, les ressources qu'ils offrent à l'alimentation et à la médecine, l'emploi des diverses parties de leurs dépouilles dans les arts et l'industrie.

Les longues observations auxquelles s'est livré l'auteur pour la rédaction des *Mammifères de la France* lui ont appris que l'utilité ou la nuisibilité (1) des animaux étaient variables suivant leur nombre et suivant les temps, les lieux et les cultures. Aussi, d'après ses recherches, sauf de rares exceptions, tous les animaux classés comme utiles commettent souvent des dégâts, et ceux qui sont considérés comme nuisibles nous rendent souvent aussi plus d'un service. C'est pour cela qu'il est bon de bien connaître leurs mœurs, afin de savoir quand et comment ils sont utiles, quand et comment ils sont ou deviennent nuisibles.

Tel est le travail auquel s'est spécialement attaché M. Bouvier et c'est là, à mon avis, le mérite principal de son livre, car avec les indications concises et détaillées tout à la fois que l'on y trouve sur les habitudes des animaux qui nous entourent, chacun pourra, suivant la saison, suivant le milieu où il vit, suivant sa profession et ses besoins ou celui des cultures qui l'environnent, protéger, attirer, éloigner ou détruire telles ou telles espèces.

Au reste, l'auteur n'est pas un inconnu dans le monde savant et son nom est déjà une recommandation. Élève distingué de Paul Gervais, zoologiste chargé de plusieurs missions scientifiques, fondateur du Musée pratique des Écoles, M. Bouvier n'a rédigé son ouvrage qu'après de longues études et de patientes

(1) Ce mot que l'on ne trouve pas dans le *Dict. de l'Académie* est employé par M. Bouvier.

recherches qui sont une garantie de l'exactitude des renseignements qu'il contient.

Le volume est illustré de nombreuses figures toujours si utiles dans l'étude des sciences naturelles et se termine par un glossaire zoologique et une série de cinq tables, qui permettent de trouver de suite les passages que l'on désire consulter.

Je ne terminerai pas cet article sans faire remarquer avec l'auteur que son livre est une éclatante démonstration des causes finales. C'est là l'enseignement le plus beau et le plus élevé que l'on retire de la lecture des *Mammifères de France*; elle démontre jusqu'à l'évidence que rien n'a été créé sans de grands motifs, *sine ingentibus causis*, comme le dit Pline l'Ancien (1), et que tous les êtres ont un rôle à remplir, un but à atteindre dans l'harmonie de la création. Car, pour rappeler ici les belles paroles de Flourens (2), plus nous pénétrons dans l'étude de la nature, plus nous trouvons partout la preuve d'un dessein suivi; ce dessein suivi est la preuve des causes finales, c'est-à-dire des causes qui se rapportent aux fins, c'est-à-dire de la MAIN SUPRÊME qui a établi ces fins et ces causes.

A.-L. LETACQ.

Le Cidre et le Poiré, revue mensuelle des intérêts pomologiques, organe des Comices et Syndicats agricoles et des Sociétés horticoles de France, paraissant le 1^{er} de chaque mois, honorée de sept médailles d'argent. Directeurs : Ch. JAECK, Ferd. MULLER.

Le domaine de l'histoire telle que nous la comprenons s'étend beaucoup plus loin que ne l'entendaient les anciens. De très savants livres ont été écrits sur l'histoire de l'économie politique, de l'agriculture, de l'industrie. Les hommes qui étudient les origines des arts, leurs révolutions peuvent apporter un concours utile à ceux qui travaillent à les perfectionner. C'est ainsi qu'il ne faut pas s'étonner de trouver parmi les collaborateurs de la Revue *Le Cidre et le Poiré* les noms de savants, tels que Léon de La Sicotière, Siméon Luce, membre de l'Académie des Inscriptions

(1) C. Plinii. Lib. XXIX, cap. XVII.

(2) Histoire des travaux de Georges Cuvier, 3^e Édit., p. 256.

et Belles-Lettres, des poètes et des lettrés, tels que Gustave Le Vasseur, comte Gérard de Contades, Jules Tirard, Paul Harel, l'auteur de l'*Herbager*, Joseph Germain-Lacour, l'auteur des *Temples vides*, Paul Nicole, ancien président de « la Pomme », Armand Gasté, professeur à la Faculté des lettres de Caen, dont les études sur les Vaux-de-Vire, sur Jean Le Houx et sur Olivier Basselin font autorité parmi les critiques.

Quoique *Le Cidre et le Poiré* s'adresse nécessairement aux agriculteurs, aux commerçants, les noms que nous venons de citer peuvent y figurer sans désavantage, n'en déplaise aux utilitaires, à côté de ceux du frère Abel, lauréat du prix d'honneur de l'Association pomologique, de M. Blanchard, de l'Académie des Sciences, d'E. Lecœur, de A. Truelle, de l'abbé Letacq, Eugène Grignon, etc.

Cette union des sciences et des lettres nous paraît même d'un bon exemple. Elle n'a pas nui, en tous cas, au succès de la Revue dont M. Ferdinand Muller a pris la direction. Il faut reconnaître en effet que si les spécialistes, les praticiens y forment le gros de l'armée, ce sont les historiens et les littérateurs qui ont ouvert la tranchée. Dans le premier numéro, en effet, je trouve un remarquable article de Siméon Luce qui prédit à la Revue et à l'industrie du cidre elle-même un succès que l'avenir consacrera, nous l'espérons, et une causerie de Gustave Le Vasseur, moitié vers et moitié prose, un sonnet de Paul Nicole et un dialogue de Joseph Germain-Lacour. L'histoire de la culture des pommiers et de la fabrication du cidre occupe une place importante dans la Revue, parvenue aujourd'hui à la troisième année d'existence. Nous croyons pouvoir annoncer que prochainement un essai de bibliographie pomologique, avec quelques extraits des poètes anciens et modernes, des littérateurs qui, par occasion, ont écrit sur le cidre, paraîtra prochainement dans ce recueil. Nous ne croyons donc pas trop nous avancer en assurant à ceux de nos confrères qui ne se laisseront pas effrayer par son titre, qu'ils pourront trouver en le parcourant non seulement des noms, mais des pays de connaissance, fussent-ils aussi étrangers que nous le sommes nous-même à la science pomologique.

LOUIS DUVAL.

CHRONIQUE

La Conférence de M. Paul HAREL, à Alençon.

On a souvent parlé de Paul Harel, cuisinier et maître d'hôtel ; on ferait mieux de parler de Paul Harel, paysan et ami des paysans. Qu'il ait ou non charmé sa table d'hôte de ses saillies en vers et en prose, on ne s'en aperçoit guère dans ses livres imprimés. Au contraire, son attachement au sol qui l'a vu naître, son amour pour cette vie physiquement et moralement saine, forte, vaillante, travailleuse, pour ces familles nombreuses qu'on rencontre surtout à la campagne, débordent dans ses vers et font en quelque sorte l'unité de son œuvre. N'est-ce pas son volume *Aux Champs* qui lui a valu son prix de poésie à l'Académie française ? N'est-ce pas sa pièce *Les Paysans* qu'il répète le plus volontiers ? L'abandon de la campagne pour la ville, la diminution systématique des familles, voilà les sujets sur lesquels il revient sans cesse. M. Harel est l'homme d'une idée. Horace a dit : *Timeo virum unius libri* ; heureux l'homme qui a une idée ; il finira par la faire triompher ; ses efforts sont comme les coups répétés qui enfoncent le coin dans le bois. Et si cette idée, comme celle de M. Harel, est morale, féconde, patriotique, elle fait l'honneur de sa carrière.

Cette idée, il la confie à tous les échos ; il la porte au salon par ses charmants volumes, au théâtre par sa comédie de l'*Herbager*, à la foule des grandes et des petites villes par ses conférences.

Le dimanche 20 décembre 1891, nous avons eu la joie d'entendre M. Harel, à Alençon. Le public venu pour l'écouter était nombreux ; nous aurions voulu qu'il le fût beaucoup plus, tant il

y avait de plaisir et de profit à goûter dans sa société. Avec quelle autorité il a établi sa thèse, toujours la même ; la dépopulation des campagnes au profit des villes, et quelquefois, hélas ! la dépopulation toute sèche, sans profit et sans compensation : la dépopulation, qui est une des grandes plaies de notre époque ; la dépopulation, qui menace la patrie française non seulement dans son expansion, mais dans son existence même. Puis, joignant l'application à la théorie, M. Harel nous a lu ou débité une partie de sa comédie de l'*Herbager*, dans laquelle il a encadré sa belle pièce des *Paysans*.

A propos de l'*Herbager*, M. Harel a voulu nous parler des péripéties de son œuvre, ballotée de la Comédie française à l'Odéon, passant par la filière des nombreux comités, directeurs, administrations de ces établissements. Cette sorte de plaidoyer, *pro domo sua*, était la partie humoristique de la conférence. Il est difficile de parler de soi : M. Harel l'a fait avec tant de bonhomie et de finesse qu'il a dû conquérir tous les suffrages.

Enfin, il a terminé par sa magnifique pièce de *Du Guesclin*, œuvre magistrale que je ne puis mieux louer qu'en la comparant, après beaucoup d'autres, à *La Dame des Tourailles*, une des plus belles poésies de M. G. Le Vavas seur.

H. BEAUDOUIN.

NÉCROLOGIE

M. GEORGES BOUET

Notre confrère, M. Eugène de Beaurepaire, a consacré une remarquable notice (1) à Georges Bouet, né à Caen, le 1^{er} janvier 1817, et mort dans la même ville en septembre 1890. Georges Bouet avait été un peintre de mérite et surtout un dessinateur hors ligne ; son crayon a illustré les plus belles publications archéologiques de notre Normandie contemporaine. Un détail doit être ici mentionné, qui n'avait pas été recueilli par ses biographes : Bouet avait été consulté sur la décoration du chœur de l'église Notre-Dame d'Alençon ; il était venu étudier la question sur place ; il avait été frappé de l'impossibilité d'harmoniser avec les voûtes ogivales et fleuries de la nef, la décoration, quelle qu'elle fût, que l'on adopterait pour le chœur si froid et si nu. Il n'avait pas osé tracer de croquis-type de cette décoration, mais il avait indiqué comme pouvant continuer, dans une certaine mesure, l'effet des voûtes de la nef, le croisement, qui fut en effet adopté, des arcades peintes à la voûte du chœur.

L. DE L. S.

ACHILLE OUDINOT

Les journaux de Paris ont annoncé la mort d'Achille Oudinot, artiste de talent, qui avait longtemps habité Alençon et qui y avait laissé de bons souvenirs.

(1) Publiée dans le *Bulletin monumental* et tirée à part, 12 p., in-8°. (Caen, Delesques; portr.).

Achille-François Oudinot était né à Damigny, près Alençon, le 20 avril 1820 (1).

Par quelles circonstances particulières fut-il dirigé vers les Beaux-Arts? nous ne savons. Il étudia l'architecture dans l'atelier de Huyot et la peinture dans celui de Corot, dont il avait saisi et reproduisit, souvent avec bonheur, la manière. L'illustre paysagiste et Daubigny l'honoraient d'une amitié particulière.

Il avait une facilité de conception et une souplesse d'exécution rares. Il s'essaya dans tous les genres, architecture, sculpture, peinture, peinture sur verre, pastel, aquarelle, dessin au crayon et à la plume, et dans tous avec succès. Ce succès, toutefois, eût été plus complet si cette variété même d'aptitudes et les nécessités de la vie ne l'avaient empêché de se consacrer tout entier à un seul genre.

De retour à Alençon vers 1839, Oudinot fut attaché au cabinet de M. Lebart, architecte municipal.

C'est lui qui dessina la plupart des décors de la maison Boiville, au carrefour de la rue du Collège et de celle des Halles; il construisit pour M. Godard, l'éminent graveur sur bois, son ami, la jolie maison que l'on remarque dans la rue du Jeudi.

Il s'occupait en même temps de travaux d'art d'autre nature.

Il y avait alors à Alençon une activité artistique et littéraire qui s'est bien amortie depuis. Administrations, Conseils départementaux et municipaux, simples particuliers, vieux et même jeunes, tout le monde la secondait ou s'y mêlait. Le théâtre alençonnais avait deux journaux spéciaux; une Revue artistique et littéraire, avec gravures, faisait concurrence aux journaux politiques; dans le monde, on faisait des lectures, on jouait la comédie de société, on donnait des concerts; les soirées littéraires étaient une bonne fortune; le Musée, de création récente, s'enrichissait d'une foule de libéralités; des Expositions de peinture et d'objets d'art, très riches, très variées, très intéressantes, très

(1) Plusieurs membres de sa famille écrivaient leur nom *Oudineau*; d'autres ajoutaient à ce nom celui de *de la Faverie*. Sa mère était née Guérin. Cette famille était-elle alliée à celle du maréchal Oudinot, duc de Reggio? Beaucoup le disaient, mais à tort, croyons-nous. Son père, ancien officier de l'Empire, maire de Rânes, puis conseiller de préfecture à Alençon, sous-préfet pendant les Cent-Jours, légionnaire, avait fait peindre sa croix d'honneur sur l'enseigne d'un magasin de nouveautés qu'il avait fini par ouvrir à Alençon, dans la Grand'Rue; elle n'y resta pas longtemps.

suivies, complétaient des Expositions d'industrie locale dignes des plus grandes villes ; chacune d'elles était suivie de loteries où les artistes exposants, le Musée et même les pauvres trouvaient leur profit ; la Société d'horticulture allait se fonder... Accord heureux de toutes les opinions, réunies sur un terrain de conciliation et de progrès ! présages qui n'ont pas tous été réalisés !

Oudinot prit une part ardente et des plus honorables à ce mouvement.

Il fut un des commissaires et des organisateurs de la première Exposition d'Alençon, en 1842 (1).

A l'Exposition Alençonnaise de 1858, il présenta :

183. *Souvenirs des bords de l'Orne* (Effet de matin).

184. *L'Automne dans la forêt de Sénart* (Effet de soir).

185. *Une route dans la forêt de Fontainebleau* (Effet d'Automne).

186. *Les Faneurs* (Souvenir de Noisy).

187. *Le Chemin des vaches à Noisy*.

188. *Bords de l'étang de la Haute-Maison* (2).

Notre Exposition de 1865 le retrouva sur la brèche avec les tableaux suivants :

193. *Les bords de l'Oise*.

194. *Un Moine* (3).

On voit que dans chaque genre, il abordait les sujets les plus divers.

Oudinot retourna à Paris. Il y travailla beaucoup. Il y connut aussi de rudes moments de détresse, que la protection généreuse de M. Druet Des Vaux, député de l'Orne à la Constituante, l'aida à traverser. En 1848, pendant les journées de juin, il était officier

(1) Nous croyons qu'il y avait présenté la maquette d'une statue à élever à Desgenettes, l'illustre médecin des armées, né à Alençon.

(2) Voici en quels termes un fin critique, Gustave Le Vavas seur, appréciait cet ensemble :

« M. Achille Oudinot est certainement un paysagiste distingué qui cherche encore un peu sa voie. Quoique les disparates ne soient pas choquantes, il n'y a toutefois pas une uniformité complète dans sa palette. Son *Souvenir des bords de l'Orne* a des lointains dans la partie gauche, qui semblent l'œuvre d'un maître consommé. Le *Chemin des Vaches à Noisy*, est une petite étude séduisante par sa simplicité et son peu de prétention ; ses *Effets d'Automne et de Soir* sont satisfaisants, bien qu'un peu durs. Le n° 184, surtout, rappelle la manière d'Achard, solide, mais sans air et un peu confuse... Que M. Oudinot cherche sa voie dans la manière de la partie gauche de son paysage des *Bords de l'Orne*, et nous lui prédisons une complète réussite. » (*Exposition d'Alençon ; les Artistes Normands...* Argentan, Barbier, 1858, in-12, p. 33).

(3) Ces deux tableaux étaient cotés 800 et 400 francs, dans le catalogue des tableaux à vendre.

de la garde nationale et il couvrit à son tour de sa protection des compatriotes alençonnais exposés aux colères des vainqueurs (1).

Nous relevons sur les livrets des Salons de Paris, la liste des ouvrages d'Oudinot qui y figurèrent.

1845. *Grands chênes, à Saint-Cénery, près Alençon ; dessin.*
Vue d'un ancien château, près Alençon ; dessin.

1848. *Vue du théâtre de Marcellus, à Rome ; aquarelle.*
Vue du portique d'Octavie et de l'entrée du Ghetto à Rome ; aquarelle.

Deux aquarelles même numéro : *Ruines d'Aqueducs près de Saint-Jean-de-Latran, à Rome ; — Vue de l'Académie de France et de Saint-Pierre de Rome (Effet de soleil couchant).*

1852. *Paysage ; pastel.*

Château de Nepy, près Rome ; aquarelle.

Souvenir des environs de Rome ; aquarelle.

Vue prise sur la Sarthe, près Alençon ; aquarelle.

1853. *Effet de nuit près Saint-Cénery (Orne).*

1859. *Souvenir des bords de l'Orne.*

La Source.

1861. *Lisière de forêt (effet de soir).*

1863. *Un mauvais chemin.*

La Méditation.

1864. *Solitude.*

Bords de l'Oise.

1865. *O primavera Gioventu del anno! O Gioventu primavera della vita!*

Une Halte de Bohémiens.

1866. *Le soir sur les bords de la Seine.*

Bords de la Seine à Andrésy.

1867. *Bords de la Marne.*

Le Lac.

1868. *Effet de soir à Noisy-le-Grand.*

Effet de matin à Beuzeval.

1869. *Vue prise dans le parc du château de Maintenon.*

Le soir, rêverie.

1870. *Effet de soir.*

Effet de matin, bords de la Seine.

1872. *Souvenir des bords de l'Oise.*

Souvenir de la forêt de Fontainebleau.

1873. *Bords d'une rivière.*

Le chemin vert à Noisy-le-Grand (S-et-O). en automne.

1874. *Pastorale (Interprétation d'un croquis de M. Corot).*

Bords de l'Epte, à Gisors (Eure).

1875. *Marée basse à Villerville.*

Les falaises de Villerville.

Un verger à Gisors.

1876. *Bords de l'Epte.*

(1) C'est vers cette époque qu'il fit un voyage en Italie, d'où il rapporta de précieuses études.

Le musée d'Alençon possède de lui un tableau : *L'Automne dans la forêt de Sénart* (effet de soir), acheté en 1858.

D'autres tableaux, aquarelles ou dessins de sa main doivent se trouver chez divers amateurs de notre pays ; nous connaissons ainsi chez M. de La Sicotière un très beau dessin à la mine de plomb (*Vue d'une ancienne ville*) ; deux aquarelles (*Vues prises à Rome*) et une copie à la plume d'une ancienne gravure.

Voici, dans un autre ordre, celui du dessin pour la gravure ou la lithographie, l'indication de quelques-uns de ses travaux exécutés chez nous ou concernant notre pays.

La Mosaïque de l'Ouest, (Angers, Cosnier et Lachèse, 1844 et années suivantes, 3 vol. in-8.) renferme plusieurs gravures sur bois exécutées d'après les dessins d'Oudinot : 1° *Vues du château de Carrouges* (Orne) ; 2° *de la Maison des Genettes* ; 3° *Portraits de Valazé, le Girondin, et du docteur des Genettes* ; 5° *Vue du château de Rânes* (Orne) ; 6° *du château de Touvois* (Orne).

Revue de l'Orne, journal littéraire et artistique (Alençon, 1841, gr. in-4° : 1° *Vue prise du Pont de Sarthe, à Alençon*, lithographie ; 2° *Hôtel de la Tremouille, à Paris*, lithographie ; 3° *Un triangle amateur*, lithographie ; 4° *Vase renaissance*, offert en prix pour les courses de haies à Alençon, lithographie ; 5° *Vue des restes du château de Ballon* (Sarthe), lithographie.

La Revue. — Entr'acte et Vert-Vert réunis. — Programme des Spectacles d'Alençon (Alençon, 1840, in-4° : 1° *M. Gamard, rôle de Belhomme* ; lithogr. ; 2° *Vue d'Italie* ; lithogr.

Un dessin d'Oudinot, *Le Château de Touvois* (Orne), a été lithographié dans l'*Orne Archéologique*.

Le *Magasin Pittoresque* doit renfermer quelques bois gravés d'après ses dessins.

Oudinot devait dessiner et Godard fils graver sur bois des vues des principaux monuments du département de l'Orne ; accompagnées d'un texte historique et descriptif. elles auraient, sous le titre de *l'Orne Pittoresque et Monumental* (1), formé un volume considérable. Il n'en a paru que le prospectus, illustré par les deux artistes ; (Alençon, Poulet-Malassis (1843), 4 p. in-4°)

Dans les mauvais jours de 1871, il s'employa avec zèle pour

(1) Titre qu'a pris plus tard une autre publication importante de XXII et 304 p de texte in-fol., avec carte et 107 planches lithogr.

défendre les chefs-d'œuvre du Louvre menacés par un odieux et stupide vandalisme.

En 1877, Oudinot passa aux États-Unis et il ouvrit à Boston un atelier qui fut, paraît-il, fort accrédité. La plupart de ses tableaux sont restés en Amérique.

Il rentra en France en 1886.

Il est mort le 24 décembre 1891 (1).

Sa fille unique a épousé M. Hector Malot, l'auteur de *Sans famille* et d'autres ouvrages qui ont obtenu un grand et légitime succès.

L. DE L. S.

LE DOCTEUR BOUGON

Un nom Alençonnais vient de s'éteindre presque oublié de la génération actuelle, après avoir eu son heure de célébrité.

M^{lle} Bougon, morte à Alençon le 1^{er} décembre 1891, était la fille unique du Docteur Bougon, ancien premier chirurgien du roi Charles X, ancien professeur à l'École de Médecine de Paris, plus connu encore par le dévouement qu'il avait montré au lit de mort du duc de Berry.

BOUGON (Charles-Joseph-Julien), naquit à Alençon, rue du Bercail, le 4 (2) avril 1779, fils de Charles-Jacques-Julien Bougon, docteur-médecin, et de Marie-Madeleine Galichet.

Reçu docteur en médecine, de la Faculté de Paris, en l'an xii (1804), il se fixa dans sa ville natale et il y pratiqua son art pendant tout le premier Empire. Il y avait pour confrères des hommes distingués : Lenoir, sorte de bourru bienfaisant, au parler rude et presque soldatesque; Laveille, qui raffina la préciosité comme Lenoir la gauloiserie, et dont les mots spirituels ont longtemps fait les délices des cercles Alençonnais; le vénéré Libert, qui de-

(1) Eugène Oudinot, frère cadet d'Achille, s'est fait une réputation comme peintre verrier. Il a exposé plusieurs fois à Alençon et à Paris. Nous croyons que son frère avait collaboré avec lui à une certaine époque.

(2) Et non pas le 14 avril, comme le dit J. O. Desnos dans les quelques lignes qu'il consacre à Bougon (*Biographie*, à la suite de sa *Description du département de l'Orne*, dans la collection Loriol; Paris, Verdière, 1834, in-8°).

vait se survivre si honorablement dans son fils, député de l'Orne de 1834 à 1836, et dans son petit-fils, qui vient de mourir sénateur du même département. Bougon se distingua lui-même parmi eux ; c'était un esprit vif, brillant, prodigue, un peu aventureux.

Lorsque Saint-Simon, le chef futur de la doctrine Saint-Simonienne, vint passer quelques mois à Alençon, en 1811, pour y suivre des procès financiers et philosophiques avec le baron de Rédern, son ancien associé dans de vastes spéculations sur les biens nationaux, il connut le jeune docteur et se lia avec lui, au point de lui dédier quelques-unes des lettres philosophiques qu'il composait alors et qui n'ont pas été publiées, mais dont le manuscrit autographe se trouve dans le cabinet de M. Léon de La Sicotière.

Bougon épousa à Alençon, le 11 mai 1809, M^{lle} Marie-Charlotte Le Roy Duviveret. (1). Elle aussi avait un esprit très-vif. Elle cultivait les arts avec une sorte de passion. (2).

De cette union naquit une fille, Marie-Sophonie, (23 août 1810).

Ardent royaliste, Bougon suivit les Bourbons à Gand, pendant les Cent Jours.

Au retour, il fut nommé premier chirurgien de MONSIEUR (Comte d'Artois, depuis Charles X).

A la mort du Duc de Berry (1820), il montra un dévouement admirable et qui suffirait pour consacrer son nom.

Châteaubriand en a parlé dans une page immortelle :

« M. Bougon, premier chirurgien ordinaire de MONSIEUR, instruit du malheur par M. Esquirol, médecin de la Salpêtrière, se rendit en hâte auprès de Mgr le Duc de Berry. Le Prince reconnut M. Bougon qui l'avait suivi à Gand, et qui avait espéré lui donner ses soins sur un autre champ de bataille. « Mon cher Bougon, lui dit-il, je suis frappé à mort. » En attendant l'application des ventouses, le dévoué serviteur d'un si bon maître soigna la blessure à diverses reprises. « Que faites-vous, mon ami ? dit le royal patient ; la plaie est peut-être empoisonnée ! » (3).

(1) Née à Alençon, le 20 janvier 1785 ; fille de Charles-Alexis-Jean Le Roy Duviveret, mort au Port-au-Prince, île de Saint-Domingue, le 10 juillet 1794, et de Marie-Jacqueline-Corentine Varain, alliée aux meilleures familles d'Alençon.

(2) Quelques tableaux d'elle auraient figuré aux Expositions, notamment à celle de 1823, où elle aurait obtenu une médaille de bronze.

(3) *Mémoires, lettres et pièces authentiques touchant la vie et la mort du Duc de Berry* ; 1820, in-8°, p. 230 ; — *Mémoires de M^{me} la Duchesse de Gontaut* ; 1891, in-8°, p. 203 ; — HARDE, *Relation historique, heure par heure, des événements funèbres*

A cette occasion, la Duchesse de Berry lui remit une très-belle tabatière ornée du portrait de son mari, en lui disant : M. Bougon, c'est pour vous souvenir toujours de celui que vous avez soigné avec tant de zèle. » (1). Ce précieux souvenir appartient aujourd'hui à M^{me} Chesneau de La Drourie, née de Sainte-Preuve.

Bougon fut un des témoins officiels de la naissance du Duc de Bordeaux.

Il fut nommé membre de l'Académie de Médecine, section de chirurgie (27 décembre 1820), à la formation de cette Académie ; le Roi s'était réservé le choix de la première liste.

En 1825, il devint professeur à l'École de Médecine de Paris. Il y occupa la chaire de clinique chirurgicale. Il eut aussi le périlleux honneur de remplacer à l'hospice Saint-Côme le célèbre Antoine Dubois (2).

Il était chevalier (grand-croix) de Saint-Michel et de la Légion d'honneur.

La Révolution de 1830 arriva ; il suivit de nouveau ses maîtres dans l'exil, en Écosse, en Allemagne, en Italie.

Il devait y retrouver un de ses anciens compatriotes et contemporains d'Alençon, Philippe de Saint-Nicolas, condamné à mort dans l'insurrection bretonne de 1832, puis successivement officier dans les troupes de Don Miguel et dans celles de Don Carlos, puis, enfin, attaché à la petite Cour de la Duchesse de Berry (3).

Après la mort de Charles X (6 novembre 1836), il resta attaché au Duc et à la Duchesse d'Angoulême.

Lors de l'accident que le Comte de Chambord éprouva à

de la nuit du 13 février 1820. 4^e édit., p. 14 ; — M. Imbert de Saint-Amand avait, par une singulière inadvertance, omis dans son livre : *La Duchesse de Berry et la Cour de Louis XVIII* (1887, in-12), cette circonstance touchante. Il a réparé son oubli dans un autre volume : *Les dernières années de la Duchesse de Berry*, 1891, in-12, p. 215.

(1) C'était le 2 mars 1820. Il consigna lui-même cette date et les paroles de la Duchesse dans une note que la boîte renferme encore.

(2) Bougon fut amèrement attaqué à cette occasion. La *Biographie des médecins français vivants et des professeurs des Écoles*, par un de leurs confrères. (Morel, dit de Rubempré, qui n'était nullement médecin), Paris, 1826, in-32, et *Les médecins français contemporains*, par J. L. H. P... (Peisse, qui n'était pas davantage médecin), contiennent contre lui d'injurieuses et violentes diatribes. La *Biographie des contemporains*. (Rabbe, Boisjolin et Sainte-Preuve), lui est aussi fort hostile.

L'*Union médicale* (n° du 17 Avril 1851), consacre à Bougon une notice sèche mais courtoise.

(3) *Frotté et les Insurrections Normandes*, t. II, p. 726.

Kirchberg, le 28 juillet 1841, et qui amena une fracture du col du fémur, des plus graves, ce fut Bougon qui lui donna les premiers soins et qui, de concert avec le docteur Wattmann, opéra la réduction. Le blessé soutint avec un courage et une patience héroïques, d'affreuses douleurs. Il put retrouver la possibilité de monter à cheval; ç'avait été sa première préoccupation après l'accident (1).

Il soigna avec beaucoup de dévouement le duc d'Angoulême pendant la longue et douloureuse maladie qui l'emporta; c'est lui aussi qui fit l'autopsie et dirigea toutes les opérations de l'embaumement, d'après le procédé Gannal (2).

La Duchesse d'Angoulême mourut à son tour à Frohsdorf, le 19 octobre 1851.

Bougon l'avait précédée de quelques mois

Il était mort à Venise en 1851, et avait été enterré dans cette ville.

(1) Imbert de Saint-Amand; *Les dernières années*, p. 214 et suiv.

(2) Le Duc d'Angoulême mourut à Goritz, le 3 juin 1844, d'une affection squirreuse aux entrailles. Il portait dans l'exil le nom de comte de Marnes. On trouve beaucoup de détails sur les soins du Docteur Bougon dans l'ouvrage de M. de Monthel : *Le Comte de Marnes, fils aîné du Roi de France Charles X. Notice sur son exil, son caractère, sa mort et ses funérailles; suivie des actes et procès-verbaux relatifs à son décès*; (2^e édit., Versailles, Augé, in-8°, p. 43, 54, 79, 82, 84, 86, 95, 110).

Voici la nomenclature de ces pièces dont quelques-unes, la première particulièrement rédigée avec beaucoup de soin, sont l'œuvre exclusive du Docteur Bougon; il a seulement coopéré aux autres :

Procès-verbal exposant les faits les plus remarquables qui se sont présentés à l'observation médicale durant la longue et cruelle maladie à laquelle vient de succomber M. le Comte de MARNES (p. 129-135).

Procès-verbal de la première exposition du corps de M. le Comte de MARNES (p. 135-137).

Procès-verbal de la pratique des injections conservatrices formant l'une des parties essentielles de l'embaumement selon les procédés de M. Gannal (p. 137-140).

Procès-verbal de l'examen anatomique et de l'ouverture du corps de M. le Comte de MARNES (p. 141-146).

Procès-verbal indiquant la préparation externe du corps de M. le Comte de MARNES, avant de le placer sur le lit de parade dressé dans le salon du palais Strassulda (p. 147).

Procès-verbal de l'ensevelissement du corps de M. le Comte de MARNES, et de son placement dans le cercueil provisoire, devant servir pour la cérémonie des obsèques (p. 148-149).

Procès-verbal du placement du corps de M. le Comte de MARNES, dans l'un des caveaux de l'église des Franciscains de Goritz (p. 150-153).

Dans ces divers actes, Bougon prend le titre de Baron, qui lui avait sans doute été conféré dans l'exil.

Il était devenu membre honoraire de la Société Impériale de Médecine de Vienne et membre correspondant de la Société Médico-Chirurgicale d'Edimbourg.

Sa fille l'avait rejoint depuis la mort de M^{me} Bougon, morte elle-même à Florence, quelques années auparavant.

M^{me} Bougon se décida alors à revenir à Alençon, pour s'y consacrer, avec un dévouement touchant, aux soins qu'exigeait la vieillesse de sa grand'mère, M^{me} Duviveret.

L'arrivée dans cette ville de la famille de Sainte-Preuve, avec laquelle elle s'était liée pendant son séjour à la Cour des exilés, elle aussi très-particulièrement attachée à la Duchesse d'Angoulême, arrivée qu'elle avait préparée de tout son pouvoir, lui apporta une grande joie.

Elle en trouva une autre dans la manière dont M^{lle} Valentine Renard, qu'elle avait pour ainsi dire adoptée, répondit à ses soins et à son affection (1).

Elle vivait dans une très-modeste aisance, due uniquement aux libéralités de la Duchesse d'Angoulême, en dehors du monde et n'ouvrant qu'à un très-petit nombre d'intimes les ressources d'un esprit sûr et cultivé, et d'une mémoire dont il est bien regrettable qu'elle n'ait pas fixé par écrit, comme elle était très-capable de le faire, les intéressants souvenirs; plus disposée, comme aucuns de sa génération, à enfouir avec elle les reliques du passé qu'à les mettre en évidence (2).

Très-âgée, infirme, la mort de M^{lle} Renard devait lui porter le coup suprême. Celle-ci mourut à 41 ans, le 23 novembre; huit jours après, sa vieille amie allait la rejoindre.

On ne connaissait point de parents à M^{lle} Bougon. Les invitations à ses funérailles furent faites « de la part de M^{me} de La Drourie et de ses nombreux amis. »

Nombreux, ils ne l'étaient guères; mais fidèles et sincères.

L. DE L. S.

(1) M^{lle} Renard qui a laissé, elle aussi, beaucoup de regrets, avait une remarquable habileté en calligraphie. C'est elle qui écrivit, dessina et enlumina le bel album sur vélin que les fideles du diocèse de Sees offrirent à Monseigneur Tregaro, en 1886, avec une crose d'honneur, et qui contenait la liste de leurs noms.

(2) Sa bibliothèque, qui renfermait de bons livres d'histoire naturelle, a été donnée à M. l'abbé Letacq, bien digne de cette faveur.

Les papiers du Docteur avaient été détruits, comme ne renfermant que des notes volantes et sans suite; peut-être un spécialiste eût-il trouvé que certaines pages méritaient d'être conservées.

C'est Bougon qui avait fait hommage à la Bibliothèque d'Alençon d'un exemplaire du *Summaire tressingulier de toute médecine et chirurgie*,... par Jehan Guevrot..., in-16, goth.; petit volume que l'on supposait avoir été imprimé à Alençon, en 1539, par Simon Dubois et être sorti le premier des presses de cette ville (*Ermite en province, Basse-Normandie*); mais en réalité cet exemplaire n'est pas de l'édition Alençonnaise, ce qui lui donnerait pour nous un très-grand prix; il est d'une des autres éditions qui parurent concurremment avec celle-ci, car cet opusculé eut un succès populaire en son temps.

M. D'HOSTEL

Le 27 janvier 1892, M. Désiré d'Hostel mourait à Alençon, à l'âge de 78 ans. Il était né à Pont-de-l'Arche. Sa mère, née Ruel de Forges, était originaire d'Alençon. Son père était venu s'y fixer vers 1827, en qualité d'ingénieur en chef des ponts et chaussées du département de l'Orne.

M. Désiré d'Hostel acheva ses études au collège d'Alençon. Il fit ensuite son Droit à Paris et revint chez nous s'inscrire, pendant quelques années, au Barreau. Sous l'Empire, il fit partie du Conseil municipal et fut même pendant quelques années adjoint au Maire.

Sa grande passion, son occupation principale était la musique. Il la connaissait à merveille dans tous ses éléments, dans toutes ses ressources, dans toutes ses délicatesses. Pendant près de 50 ans, il a donné au *Journal d'Alençon*, à la *Revue de l'Orne* et aux journaux de théâtre de notre ville des feuilletons de critique théâtrale et surtout musicale, d'une compétence sérieuse, d'un bon goût et d'une bonne grâce qui lui méritaient tous les suffrages.

Il prit, soit comme organisateur, soit comme juré, soit comme instrumentiste, une part considérable à toutes les tentatives faites chez nous, et même dans les villes voisines, pour y fonder et y développer le goût de la musique.

Tous ceux qui l'ont connu, qui l'ont approché, le regrettent sincèrement.

L. DE L. S.

M. LE VAVASSEUR-BAUDRY

M. Le Vavasseur-Baudry (Edmond-Léonor), avocat à Alençon, est mort dans cette ville, le 14 janvier dernier. Il était né à Lisieux, le 10 juillet 1814.

M. Baudry était attaché au barreau d'Alençon depuis 57 ans. Il y avait conquis une situation considérable. Sa parole discrète, élégante, s'élevait souvent à la véritable éloquence. Il avait été plusieurs fois bâtonnier ; ses confrères, dont il aimait à encourager et à seconder les débuts, avaient, il y a quelques années, fêté la cinquantaine de son inscription au tableau des avocats, d'une façon également honorable pour lui et pour eux.

Il avait été membre du Conseil municipal d'Alençon et avait eu, en cette qualité, l'honneur d'être enlevé et emmené comme otage, par les Prussiens. Il était membre du Conseil de fabrique de N.-D. et Commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire.

Homme de bien, d'une bonté et d'une charité à toute épreuve, il avait beaucoup d'amis et pas un ennemi.

Ses convictions étaient profondément religieuses et monarchiques, et il les a confessées jusqu'à la fin, même au milieu de cruelles souffrances, de la façon la plus noble et la plus touchante.

A ses obsèques, le 18 janvier, deux discours remarquables ont été prononcés sur sa tombe par M. Leprêtre, bâtonnier des Avocats, et par M. Duguey, membre de la Chambre des Avoués.

M. Baudry n'appartenait à aucune de nos Sociétés savantes, bien que son esprit fût éminemment littéraire et cultivé (1). Sa modestie, regrettable en ce point, le faisait s'isoler des manifestations extérieures.

Il avait cependant publié quelques poésies dans le *Momus Normand*, petite revue littéraire qui s'imprimait à Caen en 1832. Il avait aussi donné des articles de politique au *Messager de l'Orne* et au *Petit Normand de l'Orne*, et de nombreux comptes rendus à la *Gazette des Tribunaux* et au *Droit*, dont il était le correspondant.

Il est l'auteur véritable de la curieuse *Notice biographique sur le curé Mérino*, publiée sous le nom de Don Mariano Rodriguez de Abajo (Caen, Poisson, 1846, in-8°).

Supercherries littéraires, t. III, col 431. — *Journal d'Alençon*, 16 et 19 janvier. — *Avenir de l'Orne*, 16 janvier. — *Gazette de France*, 19 janvier. — *Croix de l'Orne*, 24 janvier. — *Semaine catholique* de Sées, 21 janvier. — *Moniteur de Briouze*, 24 janvier. — *Écho de La Ferté-Macé*, 23 janvier. — *Bonhomme percheron*, 24 janvier. — *Gazette des Tribunaux*, 20 janvier.

L. DE L. S.

LE DOCTEUR LIBERT

La mort continue à multiplier les vides dans les rangs de la *Société historique*. Aujourd'hui nous déplorons une perte qui nous est particulièrement sensible, celle de M. le sénateur Libert. M. Libert mérite à plusieurs titres une mention très spéciale dans le *Bulletin*; mais après les hommages qui lui ont été rendus dans le *Journal d'Alençon* et dans d'autres organes de publicité, après le beau discours prononcé sur sa tombe par son collègue et ami M. de La Sicotière, il semble que le mieux est simplement de reproduire, en l'abrégant, ce qui a été si bien dit par le vénérable président honoraire de la Société historique (2).

Libert (François-Jean-Baptiste-Marcel), naquit à Alençon, le 8 octobre 1828. Son père, ancien député de l'Orne, était médecin distingué; son grand-père, son aïeul, Odolant Desnos, l'historien du pays, plusieurs de ses oncles et de ses parents, entre autres l'illustre des Genettes, furent également médecins. Lui-même embrassa la même profession; mais il ne l'exerça qu'au profit des pauvres, des paysans de Mantilly et de Colombiers, ou au service de la patrie. « C'était avec une bonté, une douceur « inépuisable qu'il accueillait les pauvres et qu'il leur prod-

(1) Quelques discours funèbres, notamment celui qu'il prononça aux obsèques de M. Véron, son collègue au Conseil municipal, et un autre sur la tombe du jeune de Moloré, sont des chefs-d'œuvre de délicatesse et de sentiment.

(2) Voir le *Journal d'Alençon* du 27 février 1892.

« gnaît à la fois d'abondantes aumônes, des soins meilleurs que ses aumônes et des consolations meilleures encore que ses soins ». Cet éloge, décerné autrefois à son père, peut lui être appliqué à lui-même à aussi juste titre. Une première fois « lors de la glorieuse campagne de Crimée, il accomplit son devoir avec le plus grand dévouement » (1). Plus tard, quand les malheurs de la patrie provoquèrent dans tous les âges, dans toutes les conditions, dans toutes les opinions, un mouvement général dont on a trop perdu le souvenir, M. Libert fut un des premiers à s'y associer. Il fit la campagne de 1870-71 en qualité de chirurgien-major du premier bataillon des mobiles de l'Orne. L'histoire a recueilli le souvenir de sa noble conduite. Il se montra constamment prodigue de ses soins, de sa bourse, de son dévouement, de sa belle et joyeuse humeur, au milieu des privations, des périls et des souffrances les plus atroces. Après le combat de la Fourche, prisonnier des Prussiens pendant trois jours, avec ses blessés qu'il n'avait pas voulu abandonner, il montra, dans sa captivité même, un remarquable sang-froid. Deux mobiles du Calvados, sans blessure, avaient été capturés avec les blessés. L'un d'eux venait d'être impitoyablement fusillé. L'autre allait subir le même sort, quand Libert se jette sur lui, et feignant de le panser, lui fait à la main une large incision. Le malheureux échappa. Libert lui avait sauvé la vie, en exposant la sienne.

Il fut décoré de la Légion d'honneur (5 mai 1871) ; c'était justice.

Longtemps auparavant, il avait reçu la décoration de l'ordre du Medjidié de Turquie. Cette distinction lui avait été accordée en récompense de ses travaux sur la pustule ou bouton d'Alep, affection dont lui-même avait été atteint à Beyrouth. Il avait ainsi voulu faire profiter la science du fruit de ses voyages en Orient.

M. Libert fut élu conseiller général du canton de Passais en 1871, et depuis cette époque, il ne cessa point d'obtenir dans le même canton une majorité considérable. Il fit partie du Conseil municipal d'Alençon, depuis l'année 1884 jusqu'en 1888.

En 1885, il fut élu sénateur en remplacement du comte de Flers ; en 1891, il fut réélu avec MM. de La Sicotière et Poriquet.

Au Conseil général, au Conseil municipal, au Sénat, il porta les heureuses qualités qui l'avaient toujours distingué dans la famille et dans la vie privée : une grande bonté, et dans la bonté, la grâce qui en double le prix, une loyauté parfaite, un cœur généreux, une obligeance que ne rebutaient ni les démarches, ni les sacrifices, ni même l'ingratitude. Il semblait plus heureux de rendre un service que d'autres de le recevoir.

Aussi ne comptait-il que des amis. Même parmi ses adversaires politiques, c'est en vain qu'on lui aurait cherché un ennemi.

Dans une revue historique, il ne faut pas omettre le goût et la

(1) Paroles de M. Leroyer, président du Sénat.

compétence de M. Libert dans les questions d'art, d'histoire et de littérature. Héritier des manuscrits d'Odolant Desnos, possesseur de précieuses collections et de curiosités de toute sorte, il connaissait et savait apprécier ces richesses.

Depuis quelque temps, sa santé s'altérait ; un dernier voyage qu'il fit en Orient en 1890 le fatigua beaucoup, sans pourtant faire prévoir sa fin prochaine ; mais la mort ne le prit point au dépourvu. Spontanément, courageusement, simplement, comme il sied à ceux qui savent d'où ils viennent et où ils vont, il demanda et reçut tous les secours de la Religion.

Consolation de ceux qui meurent, de ceux aussi qui survivent ; de sa famille en particulier, si pieuse, si tendre, si dévouée, si digne de lui, comme il était si digne d'elle.

Le 22 février, il rendait son âme à Dieu.

M. Libert étant mort à Paris, une première cérémonie funèbre eut lieu à l'église de Saint-Sulpice, le 25 février. M. le Président du Sénat voulut y prendre la tête du cortège, témoignant ainsi de l'estime universelle qui entourait son sympathique collègue.

Le lendemain, un service solennel fut célébré à Notre-Dame d'Alençon. La vaste église se trouva trop étroite pour contenir les nombreux amis venus de Paris, d'Alençon, de Mantilly, de Colombiers, de tous les points du département : sénateurs, députés, conseillers généraux, chefs d'administrations, M. le Préfet en tête, employés de toute sorte, congrégations religieuses, amis personnels, paysans, ouvriers, pauvres. Mgr Trégaro, retenu par la maladie, avait envoyé pour le représenter un de ses vicaires généraux, M. l'abbé Marais. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. de La Sicotière, Poriquet, sénateurs, le comte de Lévis-Mirepoix, député, et le Dr Letailleur.

Enfin, le défunt a été conduit à sa dernière demeure, dans le modeste cimetière de Colombiers, sépulture de sa famille. C'est là, sur sa tombe, que ses collègues au Sénat, MM. Poriquet et de La Sicotière, dans deux discours touchants, lui ont adressé un dernier adieu. Le premier a retracé en termes excellents la carrière publique de M. Libert ; le second a considéré principalement l'homme privé ; l'un et l'autre ont été religieusement écoutés et ont trouvé dans tous les esprits et dans tous les cœurs l'écho de leur parole et de leur émotion.

H. B.

Comptes de l'année 1891.

RECETTES

En caisse au 1 ^{er} janvier 1891....	1.112 72
210 cotisations, année 1891.	2.519 95
Vente de Volumes.....	19 10
Balance d'intérêts de banque	42 85
Total des Recettes.....	<u>3.694 62</u>

DÉPENSES

Impression et frais d'envoi aux Sociétaires de	
4 bulletins.....	1.898 10
Frais de recouvrement des Cotisations.....	74 91
Dépenses diverses, frais de poste.....	16 10
Reliure de volumes.....	17 25
Indemnité au concierge de la Mairie.....	40 »
Total des Dépenses.....	<u>2.046 26</u>

En caisse au 1^{er} janvier 1892.... 1.648 fr. 26.

PROCÈS-VERBAL

Séance du 24 Mars 1892.

PRÉSIDENCE DE M. E. LECOINTRE

Abonnement à la *Revue d'Alsace*, moyennant 14 francs.

Acceptation d'échange des publications avec la *Société Belfortaise d'émulation*.

M. le Président, se faisant l'interprète des sentiments de la Société, exprime les regrets que lui cause la mort récente de M. Libert, sénateur de l'Orne, et celle de M. Dufour, de Saint-Laurent près Seès.

M. Prébois, notaire à Seès, informe la Société que M. Dufour lui a légué par testament un certain nombre de volumes, manuscrits ou imprimés. Suivant le désir du testateur, M. l'abbé Rombault est chargé de la délivrance du legs. La Société reconnaissante à M. Dufour de son souvenir et de sa générosité, prie M. Prébois d'en transmettre l'expression à sa famille.

A cette occasion, M. Prébois demande s'il ne serait pas à propos que la Société sollicitât l'autorisation comme établissement d'utilité publique. La Société admet en principe la proposition de M. Prébois et charge son Bureau d'en assurer l'exécution.

M. Dubois-Guchan demande qu'on fasse imprimer des numéros spécimen de nos bulletins, afin d'en envoyer aux personnes dont on peut espérer l'adhésion. M. De Broise répond que ces spécimen existent déjà, et qu'il en a envoyé à bon nombre de personnes.

M. Dubois-Guchan, en présence des Sociétés analogues à la nôtre qui se fondent tout autour d'elle, appelle l'attention sur les moyens de la maintenir et, s'il est possible, de la fortifier, malgré ces causes d'affaiblissement. Il propose en conséquence 1° que la Société, élargissant son champ d'action, embrasse le Perche tout entier dans sa circonscription ; 2° qu'à la figure de Mézeray qui est gravée en tête de ses publications, elle substitue les armes d'Alençon et du Perche.

Un membre fait observer que, d'après ses statuts, la Société de l'Orne embrassant déjà l'ancienne Généralité d'Alençon, le nouveau titre proposé, loin d'étendre son champ d'action, le restreindrait beaucoup. On propose alors : 1° de mettre en lumière, au moyen d'un sous-titre, cette extension à la Généralité d'Alençon, qui est en effet à peu près oubliée ; 2° d'ajouter en tout cas à la circonscription de la Société, le Perche tout entier.

Ces diverses propositions sont prises en considération par la Société et renvoyées au Bureau, qui devra les examiner et donner à la prochaine séance ses conclusions et son rapport.

M. Duval demande qu'il soit fait une table des dix années du Bulletin déjà parues. MM. De Broise et Beaudouin sont désignés pour dresser cette table, et devront s'entendre à cet effet avec le Bureau.

Sur la demande de M. l'abbé Letacq, la Société décide qu'elle proposera l'échange des dix années de son Bulletin contre un ouvrage en cinq volumes que va publier M. l'abbé Piel, et qui a pour titre : *Inventaire historique des actes transcrits aux insinuations ecclésiastiques de l'ancien diocèse de Lisieux*.

OUVRAGES REÇUS DEPUIS LA SÉANCE DU 7 JANVIER

1^o Publications individuelles.

1. *Cartulaire de l'Abbaye de Perseigne*, précédé d'une *Notice historique*, publié et annoté par M. Gabriel Fleury, 1880.
2. *Notes historiques sur le vieux Collège de Mamers*, 1883.
3. *L'Église Saint-Nicolas de Mamers*, 1885.
4. *Une Statue équestre en bronze de l'époque Gallo-romaine*, 1886.
5. *Les Fortifications*, 1887.
6. *Recherches sur les fortifications de l'arrondissement de Mamers, du X^e au XII^e siècle*; 1887.
7. *Les Fortifications du Sonnois, du X^e au XII^e siècle*; 1887.
8. *Recherches sur les fortifications du Maine*; 1888.
9. *Le Siège de la Ferté-Bernard en 1590*; 1888.
10. *La Tour Obrindelle et le Mont Barbet*; 1890.

Ces dix ouvrages ont pour auteur M. Gabriel Fleury, et sont offerts par lui à la Société.

11. *Chrestomathie Maya*, publiée par M. le C^{te} de Charencey, 1891.
12. *M. Harel auteur dramatique*, par M. H. Lemarquand, 1891.
13. *L'Évangile des doux et humbles de cœur*, par G.-A. Lehoult-Courval, 1841 (Don de M. l'abbé Letacq).
14. *Rapport fait à la Société Entomologique de France, à Grenoble*, par M. le D^r Boisduval, de Ticheville, 1859 (Don de M. l'abbé Letacq).

2^o Publications collectives.

1. *Revue d'Alsace*, 4^e trimestre de 1872.
2. *Analecta Bollandiana*, T. X. fasc. 3, 1891.

3. *Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen*; 1891.

4. *Mémoires de la Société de Statistique des Deux-Sèvres*; 1891.

5. *Bulletin de la Société de Statistique des Deux-Sèvres*; Octobre-Décembre 1891.

6. *Bulletin de la Société d'Etnographie*; 6 livraisons dépareillées.

7. *Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir*; Janvier et Février 1892.

8. *Bulletin de la Commission historique de la Mayenne*; 1^{er} Trimestre 1892.

9. *Bulletin de la Société archéologique du Midi de la France*; n° 8, 1891.

10. *Bulletin de la Société Normande de Géographie*; Novembre-Décembre 1891 et Janvier-Février 1892.

11. *Bulletin de la Société de l'Histoire de Normandie*; pages 431 à 446.

12. *Revue Catholique de Normandie*; Janvier et Mars 1892.

13. *Annales de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Champs*; Février et Mars 1892.

14. *Documents sur la province du Perche*; Janvier 1892.

15. *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*; 1891-92; 2^e fascicule.

16^e *Bulletin de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure*; T. 8; 3^e livraison, 1891.

17^e *Bulletin d'Histoire Ecclésiastique et d'Archéologie religieuse de Valence*; année 1891; 6 livraisons.

RECHERCHES
SUR LA
BIBLIOGRAPHIE SCIENTIFIQUE
DU DÉPARTEMENT DE L'ORNE,

PAR
M. l'abbé A.-L. LETACQ,
AUMONIER DES PETITES-SŒURS DES PAUVRES D'ALENÇON

(Suite).

BOTANIQUE

ALEXANDRE (Marie-Paul), né à Alençon, le 20 juillet 1838, mort dans cette ville, le 6 avril 1883.

— Considérations sur les études fongologiques. — Vie scientifique d'Élias Fries. (*Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 8^e vol., 1374, p. 112-119).

M. Gillet, dans ses *Hymenomycètes de la France*, a dédié à Paul Alexandre plusieurs espèces nouvelles de champignons : *Locella Alexandri*, *Paxillus Alexandri*.

Cfr. : Notice sur Paul Alexandre, par A.-L. Letacq (*Bull. de la Société scientifique d'Argentan*, 1^{re} année, 1883, p. 133).

BERTOT, inspecteur des pharmacies, officier d'Académie, à Bayeux.

— Excursion de la Société Linnéenne à Chamboy, le dimanche 14 juillet 1872. (*Bull. de la Soc. Linn. de Normandie*, 2^e série, 6^e vol. 1872, p. 423).

BOISDUVAL (D^r).

— Flore française, ou description synoptique de toutes les plantes phanérogames et cryptogames qui croissent naturellement sur le sol français avec les caractères des genres des agames et l'indication des principales espèces. — *Paris, Roret, libraire, rue Hautefeuille, 1828*. Ouvrage en 3 vol. in-8° de 347, 370 et 396 p.

— Atlas de Botanique nécessaire pour l'intelligence du texte, composé de 120 planches, représentant un grand nombre de sujets. *Figures noires ou figures coloriées*. — *Paris, Roret, libraire, rue Hautefeuille, 1828*. Cet atlas est le complément de l'ouvrage précédent.

Ces ouvrages faisaient partie de la *Collection des Manuels formant une Encyclopédie des sciences et des arts* publiée par la librairie Roret.

— Une herborisation à Notre-Dame de la Trappe (Orne), faite en août 1861. — *Bull. de la Soc. Botanique de France*, 1861, p. 534-536. En collaboration avec M. Duhamel, de Camembert.

— Sur la variation du coloris des fleurs (*Belgique horticole*, 1871, p. 252-254). — En collaboration avec MM. Rivière et Duchartre.

— La Savoie, le Mont-Cenis et l'Italie septentrionale, par Goumain-Cornille, avec une note sur l'histoire naturelle de ces contrées, par le D^r Boisduval. *Paris, E. Dentu, 1864*, in-12 de 329 p.

La botanique comprend les p. 288-304.

Cfr. : A. - L. Letacq : *Notices sur quelques botanistes ornaïs, etc.*

BRÉBISSON (Louis-Alphonse DE), né à Falaise, le 25 septembre 1798, mort dans cette ville en 1872.

La plupart des ouvrages de cet illustre botaniste, qui avait beaucoup herborisé dans l'Orne, renferme sur notre flore de précieux renseignements, et doivent ainsi trouver place dans cette nomenclature.

— *Flore de Normandie.*

La première édition de cet ouvrage, qui ne comprenait que les phanérogames, parut en 1836, in-18 de 437 p. *Caen, A. Hardel, imprimeur-lithographe Paris, Lance, rue du Bouloy, n° 7.* — L'auteur cite comme lui ayant fourni des indications des localités relatives au département de l'Orne :

Vimoutiers : MM. les D^r Alph. et Ad. Boisduval ;

Mortagne : M. Auguste de Saint-Hilaire ;

Alençon : MM. Dufour, de La Foye, Desnos et Le Lièvre.

Deuxième édition, 1849 ; Phanérogames et Cryptogames semi-vasculaires ; in-12 de 356 p.

M. A. Prévost, d'Argentan, est le seul botaniste mentionné dans cette édition.

— Troisième édition, 1859, in-12 de 400 p. *Caen, A. Hardel, éditeur.* — Voici comment s'exprime l'auteur au sujet de ses confrères ornaïs, à qui il doit des communications insérées dans son livre : « Je citerai principalement pour l'Orne : MM. Beau-douin, Letellier et le D^r Prévost, à qui je suis redevable d'un travail sur les environs d'Alençon, et d'observations qui m'ont été fort utiles ; à Laigle, M. Lubin-Thorel, pharmacien ; à Séez, M. l'abbé Chichou, botaniste plein d'un zèle qu'il est heureux de communiquer aux nombreux élèves qu'il dirige dans le Petit-Séminaire, dont il est un des professeurs ; aux environs de Vimoutiers et de Chamboy, M. Duhamel, qui, puissamment secondé par M. le D^r Perrier, a trouvé dans ces localités, jusqu'alors peu connues, beaucoup de plantes curieuses. M. le D^r Perrier, à qui le Calvados est aussi bien connu, a exploré

encore avec fruit l'arrondissement de Domfront, et surtout la partie du département de l'Orne qui longe la Mayenne ».

— Quatrième édition. *Caen, 1869, F. Le Blanc-Hardel, in-12 de 423 p.*

L'Orne, dit l'auteur en tête de cette édition, toujours l'objet des recherches fructueuses de M. Duhamel, a offert aussi à M. Gillet, l'un des auteurs de la *Nouvelle Flore Française*, plusieurs plantes rares, que l'on croyait ne pas appartenir à cette contrée ou en avoir disparu. . . . C'est par cet explorateur zélé (le Dr Perrier) que les principales richesses végétales de l'Orne nous avaient été révélées.

— Cinquième édition publiée par J. Morière, 1879. *Caen, F. Le Blanc-Hardel, éditeur, in-12 de 518 p.*

Les incessantes recherches de M. Duhamel, de Camembert, dit M. Morière, amènent chaque année dans le département de l'Orne, de nouvelles découvertes. En outre des communications nombreuses, qui nous ont été faites par ce botaniste distingué, plusieurs plantes rares nous ont été signalées par MM. Duterte, d'Alençon, et Corbière, professeur au collège d'Argentan.

— Mousses de la Normandie, 8 fascicules 1828-1839. — Un certain nombre de plantes de cette collection ont été recueillies dans l'Orne.

— Coup-d'œil sur la végétation de la Basse-Normandie considérée dans ses rapports avec le sol et les terrains. — Note lue dans la Séance de la Société Linnéenne de Normandie, du 1^{er} décembre 1828. — *Mém. de la Soc. Linn. de Norm.*, t. IV. Tir. à part, *Caen, 1829, in-8° de 25 p.*

Dans ce travail, l'auteur compare la végétation des calcaires d'Argentan et de Falaise avec celle des terrains siliceux du Bocage et démontre l'action chimique du sol sur les phanérogames, les mousses et les lichens

— Aperçu de la végétation des cinq départements dans l'ancienne Normandie. — *Annuaire Normand, 1836, p. 97-111.*

— Notice sur la végétation de l'arrondissement d'Argentan. — *Almanach argentrénois pour 1842, p. 114-122.*

— Hépatiques de la Normandie. 1840 ? in-8° de 17 p.

Dans cette brochure, de Brébisson indique beaucoup de plantes trouvées dans notre département, entre autres le *Ptilidium ciliare* recueilli, en 1826, sur les rochers des Gâtées, dans la forêt d'Écouves.

L'auteur avait préparé une seconde édition de son travail dont il remit, quelque temps avant sa mort, le manuscrit à M. Husnot. Celui-ci l'a utilisé dans son *Catal. analytique des Hépatiques du Nord-Ouest*. (Husn. in litt. ad auct).

— Quelques remarques sur le genre *Filago* et sur les espèces ou variétés qu'il renferme en Normandie. (Bull. de la Soc. Linn. de Norm., 2^e série, 2^e vol., 1867). Tir. à part, Caen, 1868, in-8° de 12 p.

Le *F. subspicata* est indiqué à La Fresnaye-au-Sauvage.

BRÉBISSON (René DE), fils du précédent, inspecteur de l'Association normande, au château des Forges, près Longni (Orne).

— Liste des plantes phanérogames rares ou peu communes de l'arrondissement d'Argentan. *Annuaire Normand*, 1879, p. 85-90.

CHEVALLIER (l'abbé L.), professeur au Séminaire de Précigné (Sarthe).

— Aperçu bryologique sur les environs de Mamers (Sarthe). *Bull. Soc. Bot. de France*, 1879, p. XX.

— Muscinées des environs de Mamers (Sarthe). — *Le Mans, imp. Leguicheux-Galienne*, 1879, in-12 de 12 p.

Ces travaux renferment d'utiles renseignements sur la bryologie des cantons de Bellême et de Pervenchères.

CHICHOU (l'abbé Eugène-Victorin), né à Bivilliers, le 20 avril 1828, chanoine honoraire de Sées, curé-doyen d'Exmes, ancien professeur au Petit-Séminaire de La Ferté-Macé.

— Histoire naturelle, Botanique. *Paris, Poussielgue frères*, 1873, in-18 de 310 p., 2^e édit., *id.*, 1879, grand in-18 de 235 p.

CHRÉTIEN (Louis-Joseph), né à Joué-du-Plain, le 10 août 1805, mort à l'Hôtel-Dieu d'Argentan, le 18 décembre 1860, membre de la Société des Antiquaires de Normandie.

— Noms et propriétés de quelques plantes usuelles de l'arrondissement d'Argentan, par L.-J. Chrétien, de Joué-du-Plain. *Alençon, chez Poulet-Malassis, imprimeur et lithographe, place d'Armes, 1835, in-8° de 11 p.*

CORBIÈRE (François-Mathieu-Louis), né à Champsecret, le 11 mai 1850, professeur de sciences naturelles au collège de Cherbourg, ancien professeur au collège d'Argentan, officier d'Académie.

— Liste des principales plantes recueillies dans quelques herborisations faites aux environs de Caen, pendant les mois d'août et de septembre 1882. (*Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1882-83, p. 9-14).

— Compte rendu de l'excursion annuelle des botanistes de la Société Linnéenne de Normandie, faite le 15 juin 1883. (*Ibid.*, p. 311-322).

— Herborisations aux environs de Cherbourg. (*Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1883-84, p. 358-373).

Tirage à part : *Caen, Le Blanc-Hardel, 1884, 18 p. in-8°.*

— Note sur le *Potamogeton Zizii*, Mert. et Koch. (*Ibid.*, p. 403-410).

Tirage à part : *Caen, Le Blanc-Hardel, 1885, 10 p. in-8°.*

— Coup d'œil sur la végétation dans la Hague. — Compte rendu de l'excursion faite par la Société Linnéenne de Normandie, le 5 juillet 1884. (*Ibid.*, *Caen, Le Blanc-Hardel, 1885, 17 p. in-8°.*)

— Une plante nouvelle pour la Flore française (*Erythrœa capitata*, Wild.) (*Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1885-86, p. 166-176).

Tirage à part : *Caen, Henri Delesques, 1886, 13 p. in-8°.*

— Muscinées nouvelles pour les environs de Cherbourg. *Revue bryologique*, 1885, p. 58-60.

— *Erythrœa Morieri* (species nova) et les *Erythrœa* à fleurs capitées. (*Mém. de la Soc. des sciences naturelles de Cherbourg*, t. XXV, p. 269-276).

Tirage à part : *Cherbourg, Ch. Syffert*, 1886, 8 p. grand in-8°.

— Compte rendu de l'excursion faite par la Société Linnéenne de Normandie, les 11 et 12 juillet 1886, (*Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1885-86, p. 322-326).

— Nouvelles herborisations aux environs de Cherbourg et dans le nord du département de la Manche. (*Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1884-85, p. 97-124).

— Excursions botaniques de la Société Linnéenne à Saint-Sauveur-le-Vicomte (Manche), les 24 et 25 septembre 1887. (*Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1886-87, p. 291-297).

-- Sur l'apparition de quelques plantes étrangères, à Cherbourg et à Fécamp. (*Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1886-87, p. 321-330).

— Notice sur H. Duterte. (*Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1887-88, séance de décembre).

— Mousses et hépatiques des environs de Blidah (Algérie), récoltées en 1887, par M. Gay. (*Revue de Botanique*, déc. et janv., 1889, p. 149-155).

— *Weisia Alberti* Corb. *Revue bryologique*, 1889, n° 3, p. 33.

— Excursion botanique du Mont-Saint-Michel à Granville (4-7 août 1888). *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1888-89, p. 63-75.

— Muscinées de la Manche. *Mém. Soc. des sciences nat. et mathématiques de Cherbourg*, t. XXVI, p. 195-367.

Tirage à part : *Cherbourg, imp. du Progrès*, 1889, in-8° de 195-367.

— Les Fossombronia du département de la Manche. *Revue bryol.*, 1890, p. 1-6.

— Compte rendu de l'excursion faite par la Société Linnéenne de Normandie, les 27 et 28 juin 1890, à Pont-Audemer et au Marais-Vernier (Eure). *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1890, p. 66-73.

— Excursions botaniques aux environs de Carentan (Manche). *Ibid.* 1891, p. 85-92.

— Compte rendu des excursions botaniques faites par la Société Linnéenne aux environs de Granville et aux îles Chaussey. *Ibid.*, 1891, p. 184-196.

M. Philibert, professeur à Aix, a dédié à M. Corbière le *Bryum Corbieri*, espèce nouvelle découverte dans les marais de Gorges (Manche), le 29 juillet 1886. *Rev. bryol.* 1887.

DEPLANCHE (Émile).

— Catalogue des plantes recueillies à Cayenne. par M. Deplanche, chirurgien de l'avis à vapeur le *Rapide*, déterminées par R. Le Normand, ancien magistrat à Vire, par M. Eudes-Deslongchamps. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1858-59, p. 153-177.

— Rectifications à faire au catalogue des plantes recueillies à Cayenne, par M. Deplanche, et déterminées par M. R. Le Normand. *Ibid.*, 1859-60, p. 327-330.

— Rapport sur les essais de culture maraîchère, tentés à Chépénéhé (Nouvelle-Calédonie). *Moniteur de la Nouvelle-Calédonie*, 4 décembre 1864.

DUHAMEL (Pierre-Modeste), né à Camembert, le 26 décembre 1813, membre et lauréat de plusieurs Sociétés savantes, décédé en son lieu natal, le 11 février 1890.

— Nouvelles localités de plantes rares ou peu communes trouvées dans les environs de Vimoutiers et d'Argentan, pendant les années 1854 et 1855, par MM. le Dr Perrier et Duhamel. *Mém. Soc. Linn. Norm.*, t. IX, p.

— Nouvelles localités de plantes rares trouvées par MM. Perrier et Duhamel, pendant le mois de septembre 1856, dans les environs de Chamboy. *Bull. Soc. Norm.*, 1^{re} série, t. II, p. 53.

— Plantes rares pour la Normandie découvertes en 1857, par M. Duhamel. *Ibid.*, *ibid.*, p. 36.

— Parallèle de l'*Arum italicum* et de l'*Arum vulgaire*. *Ibid.*, *ibid.*, t. 10, p. 70.

— Une herborisation à Notre-Dame de la Trappe (Orne), faite en août 1861. *Bull. Soc. Botanique de France*, 1861, p. 354-536. (En collaboration avec le D^r Boissduval).

— Anomalie de l'*Orchis mascula* L. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1^{re} série, t. IX, p. 380.

— Note sur un mode particulier de multiplication du *Spergula nodosa* L. *Bull. Soc. des Amis des sciences naturelles de Rouen*, t. II, p. 490.

— Découverte d'une nouvelle espèce de *Bupleurum* appelée par M. De Brébisson: *Bupleurum Perrierii*. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 2^e série, t. III, 1868, p.

— Cas de prolifération du *Scabiosa atropurpurea* L. *Ibid.*, *ibid.*, t. VI, p. 330.

— Coup d'œil sur la flore des environs de Chamboy. *Ibid.*, *ibid.*, t. VI, p. 431. Mémoire lu à la séance publique de la Société Linnéenne de Normandie tenue à Chamboy, le 14 juillet 1872.

— Découverte de l'*Ononis munitissima* L. à Chamboy. *Ibid.*, *ibid.*, t. VII, p. 1.

— Plantes recommandées pour bordure. *Cercle pratique d'Horticulture et de Botanique de l'arrondissement du Havre*, 1876, p. 55.

— Note sur un cas tératologique du *Primula officinalis* L. *Feuille des jeunes naturalistes*, 8^e année, 1878, p. 43.

— Liste des plantes recueillies par MM. Duhamel, Couvey et Lecœur, dans une herborisation faite à la Trappe, les 13 et 14 août 1880. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 3^e série, t. V, p. 880-81, p. 11.

— Rapport sur l'excursion faite au Marais-Vernier. *Bull. Soc. des Amis des Sciences naturelles de Rouen*, 1880, p. 39-46.

— Herborisation à la Grande-Trappe (Orne). *Feuille des jeunes naturalistes*, 11^e année, 1881, p. 151.

— Plantes trouvées dans le canton de Vimoutiers et la station botanique de Chamboy, par MM. Duhamel, botaniste à Camembert, Lecœur, pharmacien de 1^{re} classe à Vimoutiers, Potel, propriétaire à Fresnay-le-Samson (Orne). *Caen, imp. de F. Le Blanc-Hardel*, 1884.

Extrait de l'*Annuaire Normand*, 1885, in-8^o de 17 p.

Ce travail a été présenté au Congrès de l'Association normande tenu à Vimoutiers, en 1884.

Cfr. : *Bull. Soc. scientifique d'Argentan*, 1885, p. 46-48 et 87-89, où la liste ci-dessus a été insérée.

— Plantes de l'Orne. *Feuille des jeunes naturalistes*, 14^e année, 1884, p. 102.

— Nouvelle liste de plantes croissant à Chambois et aux environs de cette localité. *Bull. Soc. des Amis des Sciences naturelles de Rouen*, 1887, p. 129-131.

— Note sur une seconde floraison de quelques plantes phanérogames observée le 16 novembre 1888. *Ibid.*, 1888, p. 196.

— Observations sur la maladie de deux pommiers. — Note lue à la séance de la Société des Amis des Sciences naturelles de Rouen, du 4 avril 1889.

Elle a été insérée dans le *Bull. Soc. Linn. Norm.* 1888-89, p. 231-234.

Cfr. : A.-L. Letacq : *Notice sur la vie et les travaux de Duhamel de Camembert.*

DURAND-DUQUESNAY (J.-V.) (1785-1862), chevalier de la légion d'honneur.

— Coup d'œil sur la végétation des arrondissements de Lisieux et de Pont-l'Évêque, suivi d'un catalogue raisonné des plantes de cette contrée.

Ce travail publié dans l'unique *Bull. de la Société d'Émulation de Lisieux* (1846), p. 73-199, contient quelques indications de plantes rares dans le canton de Vimoutiers.

DUTERTE (Adolphe-Henri), né à Fyé (Sarthe), le 17 janvier 1847, pharmacien à Alençon, mort dans cette ville, le 3 octobre 1887.

— Liste des plantes récoltées aux environs d'Alençon par la Société Linnéenne de Normandie, les 14, 15 et 16 juin 1878. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1877-78, p. 307.

— Plantes récoltées aux environs d'Alençon, en 1879 et 1880. *Ibid.*, 1880-81, p. 314.

— Liste des plantes recueillies par MM. Duterte, Gosnet, curé de Saint-Cénery, et Reverchon, lors d'une excursion faite dans les premiers jours du mois de septembre 1880, de Mortagne à Longny, forêt de Saint-Mard-de-Réno ; de Longny à l'étang des Personnes, Étang-des-Personnes ; de Longny à la Trappe, bois de la Trappe, étangs de la Trappe, marais tourbeux des Barres. *Ibid.*, 1880 81, p. 12.

— Compte rendu des herborisations faites par la Société Linnéenne de Normandie à la Trappe, le dimanche 10 juillet 1881. *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1880-81, p. 314.

— Communication relative au *Drosera intermedia*, L. *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1881-82, p. 13.

— Note sur le *Festuca myuros* de Linné. *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1881-82, p. 212.

— Observations sur une Orobanche trouvée aux environs d'Alençon. *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1881-82, p. 213.
— Cette note ainsi que la précédente ont été lues à la Séance publique de la Société Linnéenne de Normandie, à Isigny (Calvados), le dimanche 23 juillet 1882.

— Liste des plantes rares ou peu communes récoltées aux environs d'Alençon. *Bull. de la Soc. scientifique Flammarien d'Argentan*, 1883, p. 121 et 146.

— Catalogue des plantes phanérogames et cryptogames semi-vasculaires croissant spontanément à Alençon ou dans un rayon de 20 kilomètres. *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1883-84, p. 50-158.

Tirage à part in-8° de 111 p., Caen, Le Blanc-Hardel, 1884.

— Additions et rectifications au catalogue des plantes phanérogames et cryptogames semi-vasculaires croissant spontanément à Alençon ou dans un rayon de 20 kilomètres. *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1884-85, p. 72.

— Notes bryologiques sur Amélie-les-Bains. *Revue bryologique*, 14^e année, 1887, n° 1. Dans ce travail, M. Duterte donne par ordre alphabétique, la liste de 54 Mousses et 15 Hépatiques.

Cfr : Philibert : Le *Dichodentium flavescens* in *Rev. bryol.* 1892, n° 2.

— Notes bryologiques sur Alençon et ses environs, ou catalogue des Mousses et Hépatiques observées à Alençon ou dans un rayon de 20 kilomètres. *Revue bryologique*, 14^e année, 1887, n° 5. Dans ce catalogue, M. Duterte énumère 190 Mousses, 7 Sphaignes et 47 Hépatiques. L'ordre suivi est celui de la *Flore du Nord-Ouest*.

— Nouvelles additions à faire au catalogue publié par M. H. Duterte, dans le Bulletin de la Société Linnéenne de Normandie, 3^e série, VIII^e volume, avec des additions et corrections dans le IX^e volume de la même série. — *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1887-88, p. 9-11. — Cet article a été imprimé après la mort de l'auteur.

Cfr. : L. Corbière : Notice sur H. Duterte et A.-L. Letacq : A.-H. Duterte, sa vie, ses travaux botaniques, etc.

DUVAL (Henri-Auguste), né à Alençon, le 22 avril 1777, mort à Paris, le 16 mars 1814, docteur en médecine de la Faculté de Paris (1808).

— Démonstrations botaniques, ou Analyse du fruit considéré en général, par M. Louis-Claude Richard, de l'Institut de France, professeur à l'École de médecine de Paris, publiées par M. A. Duval, de Paris. — *A Paris, chez Gabon et C^{ie}, libraires, place de l'École-de-Médecine, n° 2.* — 1808, in-12 de 111 p.

Gfr. G. Cuvier : *Éloge de L.-C. Richard.*

— Supplément à la Double-Flore parisienne de Dupont. — Ce travail, qui se trouve dans le 2^e volume de l'ouvrage, comprend les p. 143-175, 1813. — *Paris, Gabon et C^{ie}, libraires, place de l'École-de-Médecine.*

ÉTIENNE (G.), pharmacien à Elbœuf.

— Excursion botanique aux environs de Camembert et de Chamboy. *Bull. Soc. des Amis des Sciences naturelles de Rouen*, 1866, p. 307-320.

EUDES-DESLONGCHAMPS (J.-A.), doyen de la Faculté des Sciences de Caen, membre correspondant de l'Institut, mort en 1867.

— Remarques sur un fragment de bois fossile d'une structure extraordinaire. (Observé à Médavi). *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1858-59, p. 188-193.

FAUVEL (Albert), archiviste de la Société Linnéenne de Normandie.

— Compte rendu de l'Excursion Linnéenne à Bagnoles-de-l'Orne, les 15 et 16 juin 1867. *Bull. Soc. Linn. de Norm.*, 2^e série, 2^e vol., 1867.

FRÉBET (l'abbé Arsène), né à Saint-Maurice-du-Désert, le 9 janvier 1848, licencié ès-sciences physiques, professeur au petit séminaire de La Ferté-Macé.

— Flore du canton de La Ferté-Macé. *Annuaire du canton de La Ferté-Macé* pour 1883, p. 47-63. L'auteur ne traite que des phanérogames.

GILLET (C.-C.), vétérinaire principal en retraite, à Alençon.

— Nouvelle flore française. Descriptions succinctes et rangées par tableaux dichotomiques des plantes qui croissent spontanément en France et de celles qu'on y cultive en grand, avec l'indication de leurs propriétés et de leurs usages en médecine, en hygiène vétérinaire, dans les arts et dans l'économie domestique. Ouvrage suivi d'une table générale des espèces et de leurs synonymes, par MM. Gillet et J.-H. Magne (1). Paris, Garnier frères, libraires-éditeurs, rue des Saints-Pères, 6. 6^e édition, in-12 de 782 p., 1887. Date de la 1^{re} édit., 1861.

— Note sur l'Agaric délicieux et sur une espèce voisine qui, sans doute, a jusqu'à présent été confondue avec lui. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1868-69, p. 247-256.

Ce travail a été lu à la séance publique de la Société Linnéenne à Alençon, le dimanche 4 juillet 1869.

— Communication de M. Gillet sur cinq espèces d'Agaricinées : *Amanita Godeyi* C. Gill, *Clitocybe insignis* C. Gill., *Collybia foetidissima* C. Gill., *Crepidotus squarrosipes* C. Gill., *Paxillus Alexandri* C. Gill. *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1873, p. 154.

— Champignons de France. Les Hymenomycètes. — 800 p. et 134 pl. ; 1^{re} livraison 1874, dernière livraison 1878. — 13 séries supplémentaires composées de 24 à 25 planches. — Alençon : Ch. Thomas, E. De Broise, A. Lepage, in-8°.

— Tableaux analytiques des Hymenomycètes. — Alençon, typ. A. Lepage, rue du Collège ; 1884, in-8° de 199 p.

(1) J.-H. Magne, membre de l'Académie de Médecine de Paris (section de médecine vétérinaire), auteur d'un grand nombre d'ouvrages : *Traité d'hygiène vétérinaire appliquée*, *Traité d'agriculture pratique et d'hygiène générale*, etc., est mort en 1885. Il avait été professeur de botanique à l'École d'Alfort.

— Champignons de France. Les Dyscomycètes. Texte et planches : 9 livraisons. La 1^{re} livraison a paru en 1879 et la dernière en 1887. — *Alençon, typ. A. Lepage.*

GOSNET (l'abbé Louis), né à Suret, le 28 novembre 1823, curé de Saint-Cénery-le-Géret, mort en 1891.

— Liste de plantes rares ou peu communes trouvées dans le département de l'Orne. *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1872, p. 191. — Le *Mayanthemum bifolium* est signalé à Tourouvre.

HUSNOT (Pierre-Tranquille), né à Cahan, le 20 avril 1840, lauréat de l'Institut (Académie des Sciences) en 1872 et 1883, et de l'Académie de Rouen en 1873 et 1885, fondateur-directeur de la *Revue bryologique*.

— Catalogue des cryptogames recueillis aux Antilles françaises en 1868 et essai sur leur distribution géographique dans ces îles. — 1^{re} partie : Fougères. — *Caen*, 1871, in-8° de 60 p., et une carte de Géographie botanique.

— Énumération des glumacées récoltées aux Antilles françaises, par Husnot et Coutance. — *Caen*, 1871, in-8° de 36 p.

— Énumération des champignons récoltés aux Antilles, par Husnot, publié par M. Roussel. — *Caen*, 1870, in-8° de 12 p.

— Énumération des lichens récoltés par M. Husnot aux Antilles françaises. *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 2^e série, III^e vol., p. 259.

— Musci Galliæ (Herbier des Mousses de France, Belgique, etc.), publiés par Anthouard, Arnell, Bescherelle, l'abbé Boulay, Bouvet, de Brébisson, Camus, Debat, Culmann, Delogne, Étienne, Fergusson, Flagey, Fourcade, Geheeb, l'abbé de La Godelinais, Goulard, Gravet, Henry, Hommey, Husnot, Kindberg, Lamy, Lebel, Ledantec, Legrand, Lenormand, Marchal, Paillot, le général Paris, l'abbé Puget, Payot, Pelvet, Philibert, Pierrat, l'abbé Ravaud, Renauld, Roux, Schimper, Trabut, Venturi, Verheggen. — *Cahan (Orne)*, 1870-1884.

Fascicules 1-15 (n^{os} 1-750), contenant 615 espèces et 125 variétés.

— *Hepaticæ Galliæ*, par les mêmes auteurs. Fascicules 1-6 (n^{os} 1-150). — *Caen* (Orne), 1870-1884.

— Notice sur la Bryologie des Pyrénées-Orientales. *Bull. de la Soc. bot. de France*, t. XIX, 1872, p. XCI.

— Flore analytique et descriptive des Mousses du Nord-Ouest (environs de Paris, Normandie, Bretagne, Anjou, Maine), accompagnée d'une description des organes de la végétation et de la production des Mousses, avec échantillons intercalés dans le texte et deux planches lithographiées. — Ouvrage couronné par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen. — *Condé-sur-Noireau*, imp. d'Eugène Lenfant. Paris, chez F. Savy, libraire; 1873, gr. in-12 de 203 p.

— Dito; 2^e édition, contenant un traité élémentaire de Bryologie, avec 10 échantillons et 84 figures. 1882, *Caen*, imp. de F. Le Blanc-Hardel; Paris, chez F. Savy, libraire; in-8° de 175 p.

— Excursion de la Société Linnéenne de Normandie, en 1873, aux environs de Condé-sur-Noireau (Calvados) et de Flers (Orne). *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 2^e série, t. VII.

— Catalogue des Mousses du Calvados. *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, t. VII, 1875.

Tirage à part in-8° de 37 p. *Caen*, F. Le Blanc-Hardel.

— Guide du Bryologue dans les Pyrénées. *Revue bryologique*, 1874, p. 7, 57; 1876, p. 7, 69.

— Excursion bryologique dans le Queyras (Hautes-Alpes). *Revue bryologique*, 1874, p. 51.

— Catalogue des Mousses récoltées en France. *Revue bryologique*, 1876, p. 81, et 1877, p. 8.

— *Hepaticologia gallica*. Flore analytique et descriptive des Hépatiques de France et de Belgique, accompagnée de planches

représentant chaque espèce de grandeur naturelle et ses principaux caractères grossis. — *Caen*, 1881 ; 1 vol. in-8° de 102 p. et 13 pl. — *Imp. F. Le Blanc-Hardel*, à *Caen* ; *Paris*, chez *F. Savy*, boulevard Saint-Germain. — Cet ouvrage a été publié en trois livraisons ; la première a paru en 1876 et les deux autres en 1881.

— *Sphagnologia europæa*. Descriptions et figures des Sphaignes de l'Europe. — 1882, broch. gr. in-8° de 16 p. et 4 pl. — *Imp. F. Le Blanc-Hardel*, à *Caen* ; *Paris*, chez *F. Savy*.

— Catalogue analytique des Hépatiques du Nord-Ouest. *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 3^e série, VI^e vol., 1881.

Tir. à part, in-8° de 24 p. — *Caen. F. Le Blanc-Hardel*.

— *Genera muscorum Europæorum exsiccata*. Un fascicule in-8° contenant 107 mousses appartenant à 104 genres différents.

— Mousses des Antilles récoltées par Husnot et déterminées par Schimper. — 48 espèces. M. Husnot en a publié la liste dans la *Revue bryologique*.

— Hépatiques des Antilles récoltées par Husnot et déterminées par Gottsche. — 45 espèces.

Ces collections des Antilles, principalement celles des Mousses, contiennent un assez grand nombre d'espèces nouvelles.

— Graminées, Cypéracées et Fougères des Antilles, avec étiquettes imprimées et numérotées.

— *Muscologia gallica*. Descriptions et figures des Mousses de France et de quelques espèces des contrées voisines. — *F. Savy*, libraire, *Paris*.

Cet ouvrage est en voie de publication. Sept livraisons ont paru ; chacune contient 32 p. in-8° et 8 à 10 pl. — 1^{re} et 2^e livraisons (1884), 3^e livraison (1885), 4^e livraison (1886), 5^e et 6^e livraisons (1887), 7^e livraison (1888), 8^e livraison (1889), 9^e livraison (1891), 10^e livraison (1892).

— *Revue bryologique*. Bulletin bimestriel consacré à l'étude des Mousses et des Hépatiques.

Ce recueil, fondé en 1874 par M. Husnot, est publié sous sa direction, avec le concours de plusieurs bryologues français et étrangers. Il paraît tous les deux mois, par livraisons de 16 p. in-8°. — *F. Savy, libr., édit., Paris; Condé-sur-Noireau, imp. d'Eugène Lenfant; Caen, Le Blanc-Hardel, Henri Delesques; Le Mans, typ. Edmond Monnoyer.*

Les articles parus sont signés des noms suivants : Arnell, Bescherelle, l'abbé Boulay, Camus, Cardot, Geheeb, l'abbé de La Godelinais, Gravet, Husnot, Lamy, Lindberg, Philibert, l'abbé Ravaud, Venturi, etc.

JORET (Charles), professeur à la Faculté des Lettres d'Aix.

— Flore populaire de la Normandie. — *Caen, H. Delesques, éditeur; 1887, in-8° de 338 p.*

Dans cet ouvrage, l'auteur cite plusieurs dénominations vulgaires de plantes usitées aux environs de Domfront, Argentan, Putanges, Vimoutiers, Gacé, La Ferté-Fresnel, Moulins-la-Marche, Rémalard et Longny.

JOUSSET (D^r P.-G.).

— Le Tabac, son histoire, ses effets. *Nogent-le-Rotrou, imp. et lith. A. Gouverneur, rue Dorée, 3, 1857, in-8° de 44 p.*

— Le Gui des Druides retrouvé à Bellême. *Écho de l'Orne, mars 1867.*

Tir. à part, *Mortagne, imp. Daupeley, in-8° de 7 p.*

M. le D^r Jousset a aussi publié dans l'unique *Bull. de la Soc. géologique et agronomique du Perche* (1878), une étude sur les plantes utiles, p. 49-62.

LABILLARDIÈRE (Jacques-Julien **HOUTOU** de).

— Mémoire sur un nouveau genre de la famille des Palmiers (l'Areng à sucre). — *Mémoires de l'Institut, vol. IV, 1803.*

— Mémoire sur deux espèces de Lichti (*Euphoria*), cultivées dans les Moluques. — *Mémoires de l'Institut, vol. I, 1806.*

— Mémoire sur la force du lin de la Nouvelle Zélande (*Phormium tenax*), comparée à celle des filaments du lin, du chanvre, de l'aloès-pitte et de la soie. — *Annales du Muséum*, vol. II, 1803.

— Mémoire sur le genre *Candollea*. — *Annales du Muséum*, vol. VI, VII, 1805 et 1806.

— Mémoire sur le Cocotier des Maldives (*Lodoicea Sechellarum*). — *Annales du Muséum d'histoire naturelle*, vol. IX, 1807.

— Mémoire sur un nouveau genre de Palmier (*Ptychosperma*). — *Mém. de l'Institut*, vol. IX, 1809.

— Mémoire sur le Palmier Nipa. — *Mém. du Muséum*, vol. V, 1819.

— *Icones plantarum Syriæ rariorum, descriptionibus et observationibus illustratæ*. — *Decades quinque. Decas prima et secunda*, 1791; *Decas tertia*, 1809; *Decas quarta et quinta*, 1812; 1 vol. in-4°. *Lutetiæ Parisiorum*, 50 tab., 1791-1812.

— *Novæ Hollandiæ plantarum specimen*. — 265 tab., 2 vol. in-4°; *Parisiis*, 1804-1806.

— *Sertum Austro-Caledonicum*. — 80 tab., 1 vol. in-4°; *Parisiis*, 1824-1825.

Cfr : Flourens: *Éloges historiques*, 2^e série, p. 207-224. V. aussi les discours prononcés aux obsèques de Labillardière, par Flourens et A. de Saint-Hilaire.

LABILLARDIÈRE (François-Joseph **HOUTOU de**), né à Alençon, le 1^{er} avril 1796, neveu du précédent, préparateur de Dulong à l'École d'Alfort, de Thénard au Collège de France, professeur de chimie à Rouen, mort à Alençon, le 12 janvier 1867.

— Étude de physiologie végétale sur le Palmier Nipa (*Recueil des savants étrangers*, 1818).

Voir le rapport de Lamarck et Desfontaines sur le mémoire de

Labillardière, au procès-verbal de la séance de l'Académie des Sciences, du 29 juin 1818.

LE CLERC (D^r), trésorier de la Société Linnéenne de Normandie.

— Compte rendu de la promenade linnéenne à Argentan (Orne), le 29 juin 1859. Plantes recueillies pendant l'excursion aux étangs de Vrigny. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1858-59, p. 208-214.

LECŒUR (E.), pharmacien de première classe à Vimoutiers, ex-interne des hôpitaux, lauréat de l'École des Hautes-Études.

— Notice biographique sur le D^r Boissudal. *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1880-1881, p. 379-382. — Notice lue à la séance publique de la Société Linnéenne, tenue à Laigle, le dimanche 10 juillet 1881.

— Note sur l'*Herminium monorchis* et étude du zygomorphisme de la fleur des Orchidées en général et de celle des Ophrydées indigènes en particulier. *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1881-1882, p. 241-246). — Note lue à la séance publique de la Société Linnéenne, tenue à Isigny (Calvados), le dimanche 23 juillet 1882.

— De la maladie de la vigne, vulgairement appelée *Rate* en Eure-et-Loir, Mal-Nero ou Aubernage. *Soc. de Viticulture d'Eure-et-Loir*.

— Excursion de la Société Linnéenne de Normandie à Chambois et au Bosc-Renoult, les samedi 4 et dimanche 5 juillet 1885. *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1884-85, p. 137-150.

— Compte rendu de l'excursion botanique de la Société Linnéenne à Bellême, les samedi 30 juin et dimanche 1^{er} juillet 1888. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1887-88, p. 166-175.

— Récolte mycologique faite pendant les excursions de Bellême. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1887-88, p. 450-451.

LE FORESTIER DU BOISDELAVILLE (Édouard), docteur en médecine de la Faculté de Paris (7 novembre 1840), né à Glos-la-Ferrière, le 9 février 1809, mort à Laigle, le 26 juillet 1866.

— Fungiphagie du canton de Laigle (Orne) ou usage gastronomique de quelques espèces de champignons propres à cette localité. *Alençon, imp. et lith. E. De Broise*, 1865, in-12 de 24 p., avec 8 pl. dessinées par Alphonse Lebas.

LEFROU (l'abbé Julien), né au Cercueil, le 9 avril 1771, mort à Blois, le 6 juin 1840, curé de Fontaine-en-Sologne (1809), puis de Cour-Cheverny (Loir-et-Cher), 1820.

— Catalogue des plantes qui croissent spontanément dans le départ. de Loir-et-Cher et qui y ont été recueillies jusqu'à ce jour. *Congrès scientifique de France. Quatrième session tenue à Blois en 1836*, in-8° de 508 p. Blois, *Félix Jahyer*, 1837. Le catalogue occupe les p. 23-63.

En 1835, l'abbé Lefrou communiqua à la Société des Sciences et Lettres de Blois, des notes biographiques sur tous les botanistes nés ou ayant travaillé dans le département de Loir-et-Cher. Ces notes n'ont pas été publiées.

A la suite de sa *Notice sur le Dr Blanchet, botaniste*, qui avait fourni à l'abbé Lefrou un grand nombre d'indications pour la rédaction de son catalogue, le *Bull. Soc. d'hist. nat. de Loir-et-Cher*, 1887, n° 4, a publié, sous le titre de *Documents sur la Flore de Loir-et-Cher*, 12 lettres de l'abbé Lefrou à son collaborateur, p. 69-85.

Cfr. : A. Franchet : *Notice sur l'abbé Lefrou* (Flore de Loir-et-Cher), p. XVIII; A.-Letacq : *Notices sur quelques botanistes ornaïs* : *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1887-88; De Contades et l'abbé Macé : *Bibliographie du canton de Carrouges*. V. aussi : Boreau : *Flore du centre de la France*.

LE GUINEL-DUROUTEL (Dom François), né à Bayeux, en 1746, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, mort curé de Vaubadon (Calvados), le 14 juillet 1819.

— Description des plantes qui croissent dans les départements du Calvados, de la Manche, de l'Orne et de la Seine-Inférieure

ou la Botanique de ces pays mise à la portée de tout le monde, de façon que sans le secours d'aucun maître on peut arriver à la connaissance du nom et des propriétés des plantes que le sol y produit naturellement et de celles qu'on y cultive le plus communément dans les jardins. — Ouvrage qui réunit la méthode de Tournefort au système de Linné, qui donnera une connaissance exacte de ces deux auteurs, procurera un amusement agréable aux personnes des deux sexes, apprendra à connaître les plantes usuelles les plus utiles pour la guérison des maladies et étendra son usage dans toutes les parties de la république française. — 2 vol. in-folio formant 365 p. Manuscrit conservé à la bibliothèque de Bayeux (1).

LELIÈVRE, d'Alençon.

— Catalogue dressé par M. Lelièvre des plantes phanérogames observées aux environs d'Alençon dans un rayon de 2 à 3 lieues au plus, tant par lui que par quelques botanistes, et considérées comme rares ou peu communes dans la *Flore de Normandie*. *Annuaire normand*, 1837. p. 256-262. — Les botanistes cités sont : MM. Labillardière, Desnos et de Brébisson.

LETACQ (l'abbé A.-L.).

— Statistique botanique du département de l'Orne. *Écho de l'Orne*, n° des 24, 31 mai, 21 juin, 5 juillet 1877.

— Courses botaniques aux environs de Sées. *Feuille des Jeunes naturalistes*, n° du 1^{er} septembre 1877.

— Note sur le *Doryicum decumbens* trouvé à Heugon. *Feuille des Jeunes naturalistes*, n° du 1^{er} décembre 1878.

(1) M. Bertot, de Bayeux, ayant bien voulu, à ma prière, examiner ce manuscrit, me donne à son sujet les renseignements suivants : « Une partie du manuscrit est consacrée à l'exposition du système sexuel de Linné, une autre à l'explication de quelques termes particuliers, ce qui forme avec l'introduction une soixantaine de pages sur les 365 dont se compose l'ouvrage ; le reste contient la description des espèces, mais en voulant concilier les méthodes de Tournefort et de Linné, l'auteur est sujet parfois à des rapprochements qui semblent bien bizarres : le genre *Cerastium* est suivi du genre *Drosera* auquel succède à son tour le genre *Juncus*, puis le genre *Salsola*. . . . J'y ai trouvé très peu d'indications de localités précises et parmi celles-là, je n'en ai pas rencontré qui mentionnent le département de l'Orne. (Bertot in litt. ad auct.).

— De la géographie botanique du département de l'Orne. *Bull. de la Société scientifique Flammarion*, tome I, n° 3, 15 mars 1883.

— Ouvrages publiés sur la Flore de l'Orne. *Bull. de la Soc. scientifique Flammarion*, tome I, n° 5, 15 mai 1883.

— Observations sur la géographie botanique, à propos d'un article paru dans *The natural History journal* (sept. 1883). — *Bull. de la Soc. scientifique Flammarion*, tome I, n° 12, 15 décembre 1883.

— Plantes rares ou nouvelles pour le département de l'Orne. *Bull. de la Soc. scientifique d'Argentan*, tome II, n° 2, 15 février 1884.

— Bryologie des environs d'Écouché. *Bull. de la Soc. scientifique d'Argentan*, n° des 15 mai, 15 juin, 15 juillet 1884.

— Clé synoptique de Characées, par Otto Nordstedt. — Mémoire traduit sur les textes latin et allemand. — *Revue de botanique*, janvier 1885.

Tir. à part, in-8° de 16 p. ; Auch, imp. G. Foix, 1885.

— Recherches sur la distribution géographique des Muscinées dans le département de l'Orne et Catalogue méthodique des espèces récoltées dans cette région. *Revue de botanique*, 4^e ann., juillet, août, septembre, octobre, novembre 1885.

Tir. à part, in-8° de 60 p. ; Auch., imp. et lith. G. Foix, 1885.

— Note sur un cas de tératologie végétale présenté par le *Cytisus Adami* Desl. *Bull. de la Soc. scientifique Flammarion d'Argentan*, déc. 1885.

— Observations sur quelques espèces de Muscinées rares ou critiques récemment découvertes aux environs de Vimoutiers (Orne). Note lue à la séance publique de la Société Linnéenne de Normandie, à Vimoutiers, le 5 juillet 1885. *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1884-85, p. 49-58.

Tirage à part, in-8° de 12 p. — Caen, F. Le Blanc-Hardel, 1885.

— Liste des Muscinées rares ou peu communes récoltées lors de l'excursion de la Société Linnéenne de Normandie à Chambois, le 4 juillet 1885. *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1884-85, p. 145.

— Note sur l'herbier de Charles-Louis Pichonnier. *Bull. de la Soc. scientifique d'Argentan*, n°s des 15 juillet et 15 août 1887.

Tirage à part in-8° de 11 p. — Imp. du *Journal de l'Orne*, Argentan, 1887.

— Contributions à la flore phanérogamique du département de l'Orne. Note sur la station des *Drosera rotundifolia* L., *D. longifolia* L., *D. intermedia* Hayne, à La Trappe (Orne). *Bull. de la Soc. scientifique d'Argentan*, 15 octobre 1887.

Tirage à part in-8° de 11 p. — Imp. du *Journal de l'Orne*, 1888.

— Les Sphaignes d'Europe. Étude critique et description de ces végétaux, par C. Warnstorf. Ouvrage traduit de l'allemand, avec la permission de l'auteur. *Revue de botanique*, 1887-88, tome VI, p. 217-272 et 355-399.

Tir. à part in-8° de 101 p. — Auch., G. Foix, 1878.

— Notices sur quelques faits de tératologie végétale. *Bull. de la Soc. scientifique Flammarion d'Argentan*, 15 décembre 1887.

— Note sur la Flore populaire de la Normandie, par M. Charles Joret. — *Journal de l'Orne*, n°s des 2 et 16 février 1888.

— Des noms vulgaires de plantes usités dans les cantons de Vimoutiers et de La Ferté-Fresnel (Orne). *Bull. de la Soc. scientifique d'Argentan*, n°s des 15 mai et 15 juin 1888.

Tir. à part de 12 p. — Argentan, imp. du *Journal de l'Orne*, 1888.

— Liste des Muscinées rares ou peu communes récoltées par la Société Linnéenne aux environs de Bellême (Orne) et de Mamers (Sarthe), les samedi 30 juin et dimanche 1^{er} juillet 1888. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1887-88, p. 175-178.

— Liste des plantes phanérogames observées en fleurs, à Ticheville, du 21 novembre, au 14 décembre 1888. *Bull. Soc. des Amis des Sciences naturelles de Rouen*. Procès-verbal de la séance du 20 décembre 1888, p. 2-4.

— Les Spores des Sphaignes d'après les récentes observations de M. Warnstorf. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1888-89, p. 27-34.

Tir. à part in-8° de 8 p. Caen, Henri Delesques, 1889.

— Note sur les Mousses et les Hépatiques des environs de Bagnoles et observations sur la végétation bryologique des Grès quartzeux siluriens dans le département de l'Orne. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1888-89, p. 34-50.

Tir. à part in-8° de 17 p. Caen, Henri Delesques, 1889.

— Note sur le Gui de chêne et sur quelques stations du Gui dans le département de l'Orne. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1888-89, p. 171-174.

— Sur une nouvelle station du *Lathræa squamaria* dans le département de l'Orne. *Bull. Soc. des Amis des Sciences naturelles de Rouen*, 1889, p. 386.

— Deuxième note sur les Spores des Sphaignes. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1888-89, p. 195.

— Notice sur la Géographie botanique des environs de Sées. *Annuaire normand*, 1890.

Mémoire présenté au Congrès de l'Association normande tenu à Sées, du 2 au 6 octobre 1889.

— Observations critiques sur le Mémoire de M. Charles Guérin, intitulé : *Expériences sur la Germination et l'Implantation du Gui*. *Revue de botanique*, mai 1890, p. 283.

— Sur la maladie des pommiers de Reinette de Canada et de Reinette de Bretagne, causée par un champignon : le *Nectria ditissima* et sur le moyen de la guérir. *Le Cidre et le Poiré*. Novembre 1890.

— Troisième note sur les spores des sphaignes. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1891, p. 229. (Analyse d'un travail de M. Navaschin paru dans le *Botanisches Centralblatt*).

LETELLIER (Michel-Jacques, né à Marnefer, le 23 août 1817, professeur à l'École normale et au Lycée d'Alençon (1839-1886), fondateur et conservateur du Musée de cette ville, officier de l'Instruction publique.

— Excursion de la Société Linnéenne de Normandie à Alençon, en 1869. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 2^e série, t. IV.

Tir. à part, Caen, *Le Blanc-Hardel*, 1870, in-8° de 27 p.

— Le Gui de Poirier. *Journal d'Alençon*, février 1875.

LÈVEILLÉ (l'abbé A.), supérieur du petit séminaire de la Ferté-Macé.

— Liste de plantes rares récoltées aux environs de la Ferté-Macé. *Annuaire normand*, 1874, p. 263-265.

LOUVEL (Émile), instituteur à Montsort d'Alençon.

— Plantes peu communes trouvées aux environs d'Alençon. *Bull. Soc. Flamm.*, 1888, p. 8 et 85.

MASSÉ (Anatole), horticulteur, né à la Ferté-Macé, mort en 1876.

— Les bons champignons des environs de La Ferté-Macé. *Journal de La Ferté-Macé*, des 17 et 31 octobre 1869.

— Les plantes utiles de la contrée fertoise. *Journal de La Ferté-Macé*, des 15 et 22 septembre 1872.

— Le Platane. *Journal de La Ferté-Macé*, du 22 novembre 1874.

— Revue des jardins et des champs. *La Ferté-Macé, Veuve Bouquerel*, in-8° de 88 p., janvier-novembre 1875.

Cfr. : *Bibliographie de La Ferté-Macé*, par MM. de Contades et Jules Appert.

MORIÈRE (J.), doyen honoraire de la Faculté des Sciences de Caen, secrétaire de la Société Linnéenne de Normandie, mort le 19 octobre 1888.

— Excursions botaniques en 1860 ; découverte de l'*Hymenophyllum tundbridgense* dans le département de l'Orne. *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1^{re} série, vol. V, p. 28, 1861.

— Note sur le grès de Bagnoles. *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1877-78, p. 20.

Dans ce mémoire, l'auteur décrit une espèce nouvelle d'Algue fossile : *Cruziana Bagnolensis*, Morière.

— Note sur un tronc fossile paraissant se rapporter au genre *Cycadeomyelon* (Saporta) *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1877-78, p. 51-55. — Ce tronc fossile avait été trouvé dans les carrières de grès liasique, à Ste-Honorine-la-Guillaume.

— Note sur le *Cycadeomyelon Apperti*, Norière. Ce fossile provenait des carrières de grès liasique, à Ste-Honorine-la-Guillaume. *Bull. de la Soc. Linn.*, 1878-79, p. 337.

— Considérations générales sur la flore fossile et spécialement sur celle du lias. — Découverte du genre *Lomatopteris* dans le grès liasique de Ste-Honorine-la-Guillaume (Orne). *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1879-80, p. 361-371.

— Note sur les Équisétacées du grès liasique de Ste-Honorine-la-Guillaume (Orne). *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1880-81, p. 108-120.

— Note sur la présence du genre *Banksia* dans le terrain crétaé de Vimoutiers (Orne). *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1884-85, p. 260-268.

— Mémoire sur une fougère trouvée dans le grès liasique de Ste-Honorine-la-Guillaume (Orne). *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1887-88, p. 45-47.

NIEL (Eugène), membre de l'Académie de Rouen, vice-président de la Société des amis des Sciences naturelles de cette ville.

— Herborisations aux environs de St-Évroult-N.-D.-du-Bois. *Bull. de la Soc. botan. de France*, Compte rendu des séances, t. XXXI, p. 112, 1888.

— *Phyllosticta Nielana* sp. nov. Roumeg. (C. Roumeguère : *Revue mycologique*, n° 38, avril 1888. Espèce nouvelle trouvée à Heugon, par M. Niel sur les feuilles vivantes du *Polygonum bistorta*.

OLIVIER (l'abbé Jacques-François-Henri), né à St-Hilaire-les-Mortagne, le 5 janvier 1849, successivement vicaire à Bazoches-en-Houlme, curé d'Authueil, curé de Bivilliers.

— Excursion botanique à La Grande-Trappe (Orne). *Feuille des Jeunes naturalistes*, 7^e année, 1^{er} mars 1877.

— Tableau dichotomique des genres de Lichens croissant en Normandie (Dressé sur le catalogue de M. Malbranche). *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1877-78, p. 392-397.

— Organographie des Lichens, d'après les auteurs. Étude et analyse des Lichens, *Feuille des Jeunes Naturalistes*, 8^e année, nos des 1^{er} février, 1^{er} mars, 1^{er} septembre 1878.

— Les *Cladonia* de la Flore Normande. *Feuille des Jeunes Naturalistes*, 10^e année, p. 74-76.

— Tableaux analytiques et dichotomiques de tous les Lichens décrits dans le *Lichenographia Scandinavica* de Th.-M. Fries. — *Mortagne, imp. Daupeley*, in-8° de 40 p. 1882.

— Herbier des Lichens de l'Orne et du Calvados, etc. — Cette publication comprend 9 fascicules in-4°, renfermant chacun 50 espèces, 1880-84. — *Bazoches-en-Houlme et Authueil* (Orne).

— Flore analytique et dichotomique des Lichens de l'Orne et départements circonvoisins, précédée d'un Traité élémentaire de Lichénographie, avec 22 figures lithographiées. *Revue de botanique, Bulletin mensuel de la Société française de botanique*, t. I^{er}, 1882-83 ; t. II, 1883-84.

Tir. à part in-8° de 290 p. — *Imp. Daupeley, à Mortagne* (Orne) ; chez *F. Savy, libraire, Paris*.

— Supplément à l'ouvrage précédent. *Revue de botanique*, t. III, 1884-85.

Tir. à part in-8° de 4 p. — *Auch., imp. G. Foix, 1885*.

— Étude sur les *Cladonia* de la Flore française. *Revue de botanique*, t. V, 1886.

Tir. à part in-8° de 46 p. — Auch., imp. G. Foix.

— Glossologie lichénique ou vocabulaire alphabétique et raisonné des principaux termes spéciaux à l'étude de la Lichénologie. *Revue de botanique*, t. VII, 1888.

Tir. à part, in-8° de 31 p. — Auch., G. Foix, 1888.

— Étude sur les *Pertusaria* de la Flore française. *Revue de botanique*, 1890, p. 9-24.

— Supplément à la Flore des Lichens de l'Orne, *Ibid.* 1892, février et mars.

PATON (Ernest), né à Trun, le 10 janvier 1834, religieux de la compagnie de Jésus, mort à Paris, le 29 juillet 1869.

— Histoire et légendes des plantes utiles et curieuses, par Rambosson. *Études religieuses, philosophiques et littéraires*, t. XIII.

PERRIER (Dr Alfred), bibliothécaire de la Société Linnéenne de Normandie, mort en 1866.

— Communication sur quelques nouvelles localités de plantes trouvées dans le département de l'Orne, pendant les mois d'août et de septembre 1855. *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1^{re} sér., t. 1^{er}, p. 11.

-- Notes sur deux plantes nouvelles pour la Flore de Normandie : *Ononis striata* DC. et *Buplevrum ranunculoides* DC. Duby. *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1^{re} série, t. V, p. 102.
— Cette dernière plante a été plus tard regardée comme espèce nouvelle et appelée *Buplevrum Perrierii*, Brèb.

Cfr., Art. Duhamel.

RENAULT (Pierre-Antoine), né à Rouen, en 1750, professeur d'histoire naturelle à l'École centrale de l'Orne, mort à Saint-Denis-sur-Sarthon, le 23 avril 1835.

— Flore du département de l'Orne. Ouvrage élémentaire de

botanique, composé de la réunion des systèmes de Tournefort, de Linné et de Jussieu, avec une description exacte des plantes, l'indication des lieux où elles se trouvent, et une notice sur leur usage et leur utilité dans les arts, par P.-A. Renault, membre des Sociétés d'émulation et des Sciences, Lettres et Arts de Rouen ; d'Émulation d'Alençon et autres Sociétés savantes ; ci-devant chef de maison d'éducation militaire et professeur d'histoire naturelle à l'École centrale de l'Orne. — *A Alençon, de l'imprimerie de Malassis-le-Jeune, place du Cours. An XII (1804). Se trouve à Alençon, chez Lepernay, libraire, porte de Séz ; in-8° de 222 pages.*

ROUSSEL (Henri-François-Anne de), né à St-Bômer-les-Forges, le 11 juillet 1748, mort à Caen, le 17 février 1812, professeur de médecine et d'histoire naturelle à Caen.

— Tableau des plantes usuelles rangées par ordre, suivant le rapport de leurs principes et de leurs propriétés. *Caen, 1792, in-8°.*

Une deuxième édition a été publiée : *Caen, J. Poisson, an IV (1796), in-8°, 224 p.*

« Cette production a subi la critique d'un soi-disant Le Masle, docteur en médecine (c'était le citoyen Desmoueux, professeur, caché sous ce nom) ». Lettre de Roussel à Caillebotte, du 28 décembre 1797.

— Flore du Calvados et des terrains adjacents, composée suivant la méthode de A.-L. de Jussieu. — *Caen, L. Poisson, 1795, in-8°.*

Une seconde édition a été publiée à *Caen, chez Poisson, 1806.*

Cfr. : *Bibliographie de Domfront*, par MM. de Contades et Jules Appert.

SICOTIÈRE (DE LA).

— Notes pour servir à l'histoire des jardins et de l'arboriculture dans le département de l'Orne. — *Alençon, E. De Broise ; 1867, in-8° de 96 p.*

— Lettre à M. Vimont, sur le Gui de Chêne. *Bull. Soc. scientifique d'Argentan, 1884, p. 32.*

STEPHANI (F.), professeur à Leipzig.

— *Anthoceros Husnoti* Step. n. sp. *Revue bryologique*, 1888, n° 4). — Cette espèce nouvelle, décrite par M. Stephani, a été découverte par M. Husnot, au Mesnil-Hubert-sur-Orne.

VIMONT (E.)

— Sévigny, Bailleul, le Vaudobin. *Bull. Soc. Flamm.*, 1883, p. 272. Cet article mentionne la découverte du Gui de Chêne faite par M. Delise, instituteur à Guèprei.

— Le Gui de Chêne (Article publié dans *La Nature*, 8 mars 1884, p. 230, et reproduit dans le *Bull. de la soc. Flamm.*, 1884, p. 92. L'auteur décrit une touffe de Gui de Chêne trouvée par M. Godet, instituteur à Bailleul.

M. E. Vimont a publié dans la *Chronique scientifique* de ce dernier Recueil diverses autres Notes sur la même question : 1886, p. 197, 280, 350, 474.

— Arbres remarquables (observés dans l'Orne). *Bull. soc. scientifique d'Argentan*, 1886, p. 472.

(A suivre).

L'ADMINISTRATION DE LA JUSTICE

LA TENUE DES ÉTATS PROVINCIAUX

ET

LES ATTRIBUTIONS DU BAILLI

DANS LE COMTÉ DU PERCHE PENDANT LES DEUX DERNIERS

SIÈCLES

(Suite).

IV

Nous avons rapidement passé en revue l'état des juridictions supérieures du Perche, le Bailliage et l'Élection. Il nous reste à jeter un coup d'œil sur les tribunaux inférieurs.

« En France, dit Charles Loyseau, qui avait été bailli de Châteaudun, la confusion des justices n'est guère moindre que celle des langues, lors de la tour de Babel (1) ». Giroust, avocat au siège de Nogent-le-Rotrou, qui fut en 1791 appelé à faire partie de l'Assemblée législative, a laissé sur l'état de la justice dans le Perche, avant 1789, des notes qu'il nous paraît utile de citer :

« Toutes les lois tombent en désuétude ou sont mises en vigueur, au gré de l'intérêt du plus fort et du plus puissant... Les coutumes n'ont au-

(1) *Discours de l'abus des justices de village.*

« un rapport avec notre constitution actuelle. Il ne suffit pas à un habitant des campagnes d'essuyer toutes les vexations qu'entraînent les impôts, il faut encore qu'il soit tourmenté par les agents de cette classe qui en rejette sur lui tout le fardeau. Il est traîné dans un tribunal pour avoir assisté une famille de quelques mesures de farine, sous prétexte qu'il veut se soustraire à la banalité. Il est traduit dans un autre, sous prétexte qu'il est en retard de payer quelques deniers de cens, tandis que les poursuites n'ont de véritable motif que de l'écraser en frais, pour satisfaire la cupidité d'un agent qui est chargé de la confection d'un terrier, en employant le nom du seigneur, dont les terres sont affranchies de l'imposition, à la ruine de celui qu'on persécute en son nom. Il voit saisir ses fruits, sa récolte, ses biens, toujours au nom du seigneur, sous le prétexte qu'il est en retard d'aller se mettre à genou sur les ruines d'un ancien château, pour y prêter serment de fidélité à un propriétaire à qui il ne doit aucun service. Il serait trop long de détailler toutes les bizarreries des coutumes qui n'annoncent qu'une ancienne tyrannie. » (1).

Dès le début de son règne, Louis XVI s'était occupé d'apporter un remède à ces abus en augmentant les pouvoirs des Présidiaux, « en vue d'épargner à ses sujets les frais et les inconvénients des déplacements pour se faire rendre justice sur les discussions les moins considérables » (Édit de novembre 1774).

Mais la réforme ne devait pas se borner à l'augmentation de la compétence de ces juridictions supérieures, et dans sa lettre à l'intendant d'Alençon, en date du 25 janvier 1775, le garde des sceaux, Hue de Miroménil, le déclare expressément :

« Les intentions de Sa Majesté, dit-il, ne se trouveroient qu'imparfaitement remplies, et l'avantage qu'elle s'est proposé de procurer à ses sujets ne seroit que médiocre si, par la mauvaise combinaison des arrondissements, les sièges des Présidiaux étoient encore à des distances considérables des différentes parties de leur territoire, et si ces juridictions n'étoient pas composées de juges assez intègres et assez éclairés pour se concilier la confiance des peuples. Après avoir donné la loi générale, Sa Majesté veut donc encore pourvoir, dans le détail, au moyen de former à ces sièges des arrondissements qui puissent fournir assez d'affaires aux juges pour qu'ils y aient une occupation suivie et dont l'étendue ne soit cependant point assez

(1) Giroust (Jacques-Charles), *de l'Ordre judiciaire*, à Nogent-le-Rotrou, André, 216 pages. — Cité par M. A. Gouverneur, *Essais historiques sur le Perche*, p. 159 et suiv.

considérable pour éloigner trop longtemps les justiciables de leur domicile. »

Le chancelier invita, en conséquence, l'intendant à lui envoyer des mémoires détaillés sur les ressorts des Présidiaux et sur les différentes juridictions qui en relevaient.

« Vous ne manquerez pas, ajoute le garde des sceaux, d'y ajouter votre avis sur les changements qu'il pourroit être convenable de faire dans les arrondissements actuels et même sur la création de quelques nouveaux Présidiaux ou la suppression d'anciens, sur le nombre des offices dont ils doivent être composés pour la meilleure administration de la justice. »

Divers mémoires furent rédigés sur cette question. Nous avons eu occasion de mentionner plus haut le travail intitulé *Bailliage du Perche du ressort du Parlement de Paris* qui contient le dénombrement de tous les sièges judiciaires existant dans la châtelainie de Mortagne avant 1789, avec l'indication de leur ressort; nous le donnerons en Appendice. Le Mémoire qui fut adressé à l'intendant d'Alençon, à la même occasion, par son subdélégué, contient un exposé général dont les conclusions concordent avec celles de Giroust et dont il nous paraît utile de donner un extrait :

• Il seroit bien à désirer, écrit-il à l'intendant (11 février 1775), que Sa Majesté portât ses vues jusques aux tribunaux inférieurs et subalternes. J'ose vous assurer, Monseigneur, que c'est un des besoins les plus pressants de son état. La manière dont on rend la justice dans nos sièges royaux les plus voisins, Bellesme, Mortagne et dans nos justices seigneuriales est un vrai pillage.

« La justice n'est plus aujourd'hui qu'un nom, à l'ombre duquel le peuple est mis à contribution; c'est un fléau qui ravage les villes et les campagnes. Ce n'est plus ce sanctuaire, cet asile des faibles et des opprimés, c'est un lieu de spoliation que chacun évite comme un gouffre où doit nécessairement s'engloutir l'objet même qu'on réclame avec le plus juste titre; enfin l'abandon d'un droit certain est actuellement, pour les hommes sensés, la plus sage et la plus tranquille ressource.

« Quels moyens de réprimer tous les abus, qu'on pourroit encore attribuer plus particulièrement à l'insatiable cupidité des ministres inférieurs, à la négligence des juges et au nombre trop considérable de degrés de juridiction ?

« N'est-il pas temps, d'ailleurs, de rendre à la justice les droits et la dignité qu'elle a perdus dans la main de tant d'officiers de justices seigneuriales ?

« Dans quel avilissement la justice n'est-elle pas tombée, par la conduite de la plus part de ces ministres devenus le sujet de plusieurs scènes comiques au théâtre, l'objet de la dérision dans les cercles particuliers et jusque chez les seigneurs hauts justiciers eux-mêmes ! Il n'est pas de gentilhomme campagnard et très campagnard qui ne les considère comme les gens de sa basse-cour....

« Voilà mon prospectus :

« Supprimer toutes les justices seigneuriales. On sait combien elles sont mal exercées dans les petits lieux et les campagnes, tant par le défaut et l'impossibilité de résidence des officiers dans chaque lieu, que parce que les seigneurs ne leur accordent aucuns gages, ce qui tourne nécessairement à l'oppression des sujets du Roy ; il est enjoint par les ordonnances à tous hauts justiciers de salarier leurs officiers. Il conviendrait donc que la justice, dans le royaume, ne fût rendue qu'au nom seul du Roy. Nous allons présenter les moyens d'exécuter ce précieux établissement :

« Établir un siège royal dans chaque ville ou gros lieu, de quatre à cinq lieues de distance ; donner à chaque siège un arrondissement de deux lieues et demie et même au-delà, suivant l'étendue des paroisses qui serviroient de limites à cet égard.

« En cas d'extension d'une coutume à l'autre, dans un siège, chacun seroit jugé suivant les dispositions de celle de son domicile.

« Créer trois juges dans chaque siège, savoir un lieutenant général, un lieutenant particulier et un conseiller ; un avocat et un procureur du Roy....

« Leur accorder, après vingt ans d'exercice sans reproches, une médaille d'or d'un demi-pouce de diamètre, frappée d'un côté à l'effigie du Roy et d'une balance de l'autre, avec cette légende : *Pretium justiciæ*. Elle se porteroit pectoralement, attachée avec un ruban violet. Rien ne donneroit plus d'importance et de noblesse aux fonctions des juges.

• Il ne suffiroit pas sans doute d'avoir établi un siège et des officiers dans un chef-lieu, il est également utile de pourvoir au

bon ordre, au maintien de la police dans les campagnes et aux actes provisoires qu'il est souvent nécessaire d'y exercer.

« Pour cet effet, il conviendrait créer un office de notaire royal dont la collocation dans la campagne seroit de quatre paroisses et au centre desquelles il seroit tenu de résider. La finance héréditaire de cet office seroit de 1.000 livres.

« Ce notaire seroit en même temps nommé commissaire de police ; il auroit comme tous ses pareils, la faculté exclusive, dans son arrondissement, d'apposer les scellés toutes les fois qu'il en seroit requis ou qu'il y auroit lieu à les apposer pour cause de minorité ou absence d'aucuns héritiers, ainsi qu'il se pratique dans la province de Normandie.

« La vente se feroit ensuite, s'il y avoit lieu, par le même notaire et non par des huissiers et moins encore par des sergents de campagne, aussi peu instruits que solvables. Il seroit même à désirer qu'on supprimât tous ces sergents de campagne ; ils sont la source des procès par leurs conseils et de mille incidents par leur impéritie.

« Pour d'autant plus assurer le bon ordre, dans les campagnes, il conviendrait d'établir les syndics inspecteurs de police, chacun dans sa paroisse. Ces syndics seroient tenus de donner avis au notaire dans le district duquel ils se trouveroient placés de tous les délits et contraventions qui se commettraient, ainsi que des décès qui donneroient lieu à des scellés. Le notaire dresseroit procès-verbal de tous les rapports qui lui seroient faits et les enverroient au procureur du Roy du siège pour requérir ce que le cas exigeroit.

« Pour donner une marque de distinction à ces notaires et à ces syndics et les intéresser davantage au bon ordre, il seroit à propos de leur accorder quelques prérogatives, telles que l'exemption de tutelle, curatelle, collecte, logement des gens de guerre, conduite des troupes et une médiocre taxe d'office à la taille.

« Il en seroit autrement dans les villes et banlieue des sièges. Les officiers continueroient d'apposer les scellés, les notaires y feroient les inventaires et les huissiers les ventes.

« Par cet établissement dont l'exécution est simple et facile, on verroit renaitre la dignité et l'exactitude dans l'exercice de la justice.

« Quel profit pour le Roy ! Quels avantages pour les seigneurs particuliers et quel soulagement enfin pour le peuple !

« 1^o Profit pour le Roy. Il est aisé de l'apercevoir au premier coup d'œil, tant par la vénalité de ce nombre infini d'offices que par le produit des droits de présentation, deffaut, de sceau et d'amendes. Il seroit juste, néanmoins, de réserver aux seigneurs particuliers de chaque lieu les amendes prononcées à leur profit dans certains cas par les coutumes, ainsi que leurs autres droits, tels que les mêmes coutumes les leur accordent, en justifiant qu'ils les emploient et rachètent dans leurs aveux.

« 2^o Avantage pour les seigneurs hauts justiciers, parce qu'ils seroient dégagés du soin et des frais de faire rendre en leur nom la justice civile et criminelle, de donner des gages à leurs officiers, d'entretenir des auditoires, des prisons et de donner des salaires à des concierges et des geôliers. On se dispensera de dire ici combien ces seigneurs remplissent imparfaitement leurs obligations à ces égards. Au reste, si on regardoit cette suppression comme un préjudice fait à leur domaine, le Roy pourroit les en indemniser en leur accordant le droit d'échange dans leurs mouvances.

« Mais les seigneurs sentiroient bien mieux l'avantage de cet établissement si on les remettoit dans leur premier état, c'est-à-dire s'ils étoient chargés de la poursuite des affaires criminelles, comme ils l'étoient avant l'édit. Au reste, la justice est une émanation de la souveraineté, inaliénable de sa nature. Le Roy peut en rappeler à lui l'exercice quand il lui plaît.

« Quant à la desserte de leurs droits seigneuriaux et fonciers, ils auroient la voie de se pourvoir aux sièges royaux proposés, voie moins dispendieuse et plus prompte pour eux, pour leurs vassaux et leurs censitaires, puisqu'il n'existeroit plus que deux instances, comme on le fera voir dans la suite. D'ailleurs, ils auroient le secours d'un notaire-royal instruit, au centre de leur seigneurie, au lieu de ces tabellions crapuleux, ignorants et souvent infidèles, choisis par leurs fermiers ou régisseurs et reçus sans examen par leurs officiers. Quel avantage pour eux et pour la société ! On sait, par une triste expérience, que ces tabellions sont la source ordinaire des procès pour toutes les générations. Leur suppression est donc le repos le plus assuré des familles. Que deviennent leurs minutes et le dépôt sacré des contrats !

« Nos seigneurs pourroient donc charger ce notaire royal de tenir leurs assises tous les ans, faire la recette de leurs différents droits. Une proclamation faite à la paroisse à se trouver à certain jour éviteroit une foule d'exploits et d'assignations, elle en tiendroît lieu, et ce notaire dresseroit procès-verbal, donneroit défaut des non comparants, d'après quoi les seigneurs seroient raisonnablement autorisés à les poursuivre et traduire devant les juges proposés qui, sans acception de personne, prononceroient suivant leurs lumières et leur équité, et toujours en pareils cas, sur les conclusions des gens du Roy. Au reste, on pourroit bien leur réserver une justice foncière.

« 3^e Enfin faisons voir combien seroit inappréciable le soulagement qu'en tireroient les sujets du Roy : prompt et équitable justice, jours certains d'audience où ils ne s'obtiennent que rarement et difficilement dans les campagnes, parce qu'un juge, des avocats et des procureurs non domiciliés dans le lieu de la juridiction ne veulent pas prendre la peine de se transporter pour une ou deux affaires seulement. Combien de jugements par défaut ! Combien d'oppositions à ces jugements ! Ou bien si ces officiers prennent la peine de se déplacer, ils savent s'en dédommager par des taxes et des frais exorbitants.

« Il n'y auroit plus de déclinaire, de revendications ni préventions entre juges, incidents toujours à charge aux parties.

« Il est notoire que les actes d'hôtel de ces justices s'expédient dans les villes où résident ces juges, conséquemment hors de leur district, matière à autre incident.

« A quelles vexations encore les sujets du Roy, ces malheureux vassaux et censitaires de hauts justiciers ne sont-ils pas exposés ! Lorsqu'il s'agit d'une demande de censive ou autres droits, un procureur d'office, abusant du nom d'un grand ou riche seigneur les vexe impunément aux yeux d'un juge, toujours disposé à prononcer en faveur de celui dont il tient son office. Qu'il seroit facile de faire connoître nombre de ces vexations ! Mais quel homme assez téméraire pour se rendre appelant contre un seigneur dont les officiers auront tant d'autres occasions de le maltraiter ? Le parti le plus sûr est de gémir tout bas sous le poids de l'injustice et d'éviter d'être inscrit sur la liste des rebelles.

« On ne parlera point ici de la manière dont se poursuivent les

affaires criminelles dans presque tous ces sièges de campagne. On déclame depuis trop longtemps et trop hautement contre pour être ignorée.

« Revenons aux avantages inestimables de notre prospectus.

« Nous n'aurions plus que deux instances ou degrés de juridiction à subir, au lieu de trois et quatre et quelquefois cinq, la première dans les sièges proposés, et la seconde sur l'appel aux sièges-présidiaux dans les chefs de l'ampliation, ou bien aux Parlements dans les cas qui les excèderoient.

« On pourroit attribuer à ces nouveaux sièges royaux, outre la connoissance des affaires ordinaires et les cas royaux, celle des matières d'eaux et forêts d'entre particuliers seulement, réservant aux sièges des maîtrises particulières celles qui intéresseroient le Roy et les main-mortes.

« On conçoit sans doute aisément que les sièges royaux actuellement existants dans le royaume se trouveront réduits au district et à l'arrondissement, et que les officiers de ces sièges auront occasion de se plaindre de la privation des causes d'appel. Mais ne seroient-ils pas suffisamment indemnisés par l'accroissement de leur directe, toujours plus lucrative pour des juges et des officiers inférieurs que ne le sont des causes d'appel devenues d'autant plus rares aujourd'hui que les plaideurs sont épuisés dans la première instance par l'énormité des frais ou que souvent ils se concilient sur le premier jugement ou le second, pour ne pas essayer le feu d'un second ou troisième tribunal?

« De tout ce qu'on vient d'exposer, il résulte évidemment que les Parlements et les Présidiaux auroient une plus grande quantité d'affaires, que les juges auroient une occupation plus suivie, comme le Roy paroit le désirer et que les affaires seroient moins coûteuses et plus promptement terminées. Il est à croire que les frais de justice enlèvent au peuple la valeur, au moins, du tiers des impôts royaux.

« Mais pour rendre encore les affaires moins coûteuses, il est un moyen qui mérite l'attention la plus sérieuse, c'est un règlement de taxe des dépens. Depuis plus d'un siècle, il n'en a été fait aucun pour la province, de manière qu'à cet égard tout est tombé dans l'arbitraire. Il n'y a aucune uniformité. Dans les sièges les plus voisins et d'un même ressort, un règlement est donc du plus pressant besoin pour fixer la procédure et arrêter

la cupidité des ministres inférieurs, portée à un point que l'affaire la plus sommaire engendre 5 ou 600 livres de frais. On se soumet d'en fournir nombre d'exemples. La valeur numéraire actuelle semble servir de motif à ces hommes insatiables. »

Malheureusement ces projets de réforme devaient rester à l'état de lettre morte. Ils furent repris avec plus de chances de succès en 1783, par Monsieur, duc d'Alençon, comte du Perche, mais échouèrent de nouveau devant l'opposition des intérêts particuliers que l'organisation nouvelle aurait troublés. L'établissement des grands Bailliages, annoncé avec fracas par le cardinal de Brienne dans le lit de justice du 8 mai 1788, qui fut un véritable coup d'État, le dernier que devait tenter la monarchie, comme devant mettre fin à la fois à l'opposition systématique des Parlements aux plus justes réformes et aux réclamations des justiciables. Cette réorganisation de la justice sur un nouveau plan qui devait nécessairement amener de grands changements, froisser une foule d'intérêts et dont, en outre, le succès semblait très problématique, rencontra partout la plus vive résistance et particulièrement dans le Perche.

L'habile intendant d'Alençon, Jullien, qui connaissait admirablement l'esprit du pays et qui savait quels ménagements étaient nécessaires pour amener les corps judiciaires à donner leur adhésion au coup d'État tenté par Brienne, usa pourtant de diplomatie pour obtenir, par voie de persuasion, l'assentiment des magistrats des sièges de Mortagne et de Bellême. C'est dans ce but que lorsqu'il se présenta en l'auditoire de Mortagne, en vertu des lettres de commission munies du grand sceau dont il était porteur, pour mettre en exercice les grands Bailliages et les Présidiaux de son département, il eut soin d'annoncer que ce tribunal serait érigé en Présidial. La même promesse fut faite à la ville de Bellême. Mais ni dans l'une ni dans l'autre de ces villes, il ne put obtenir l'enregistrement libre, pur et simple des lettres patentes du 8 mai. C'est ce qu'il eut soin de mander au garde des sceaux par ses lettres des 28 et 30 mai 1788 :

Mortagne, ce 28 mai 1788.

Monseigneur,

J'ai établi ce matin en Présidial, le Bailliage de Mortagne. Avant de commencer l'opération, j'ai proposé aux officiers qui consistent dans le

seul lieutenant général et le procureur du Roi, d'enregistrer librement, une plus longue résistance de leur part devenant inutile, puisque leur refus me forcerait de faire enregistrer de l'autorité du roi. Le procureur du Roi insistait fort pour l'enregistrement libre, mais comme le lieutenant général avait seul le droit de prononcer et que l'inquiétude de la restitution des pouvoirs au Parlement a été chez lui plus forte que l'espoir des avantages que lui présentent ces nouvelles loix, il m'a prié de remplir ma commission, mais m'a promis ainsi que le procureur du Roi, qu'aussitôt que l'enregistrement serait fait, il travaillerait sur ces errements. J'ai l'honneur, Monseigneur, de vous faire passer le procès-verbal de ma séance au Présidial de Mortagne.

A Bellême, le 30 mai 1788.

Monseigneur,

Mes efforts pour engager les officiers du Bailliage de Bellême à enregistrer librement les nouvelles loix enregistrées en lit de justice, n'ont pas été plus heureux qu'à Mortagne. Je m'étais cependant flatté hier au soir d'y amener ces officiers ; ils me l'avaient même promis ; mais un seul, Bailleul, président de l'élection, arrivé de Mortagne depuis ma conférence avec les officiers de Bellême, les a fait changer d'avis. C'est m'a-t-on assuré d'après les conseils du sieur Bertereau, lieutenant général à Mortagne, que le sieur Bailleul a inspiré aux officiers de Bellême d'attendre l'enregistrement d'autorité, toujours sous prétexte que le Parlement pouvant revenir, leur saurait très mauvais gré de leur soumission. Instruit ce matin que les officiers de Bellême n'enregistreraient pas, je me suis transporté au Bailliage où après avoir encore essayé inutilement de les ramener à l'avis qu'ils avaient arrêté hier au soir, j'ai procédé à l'enregistrement, et j'ai l'honneur, Monseigneur, de vous en faire passer le procès-verbal.

Dans son « Avis sur la formation des ressorts et arrondissements du grand Bailliage d'Alençon et des Présidiaux de sa généralité », l'intendant Julien se prononce nettement pour l'établissement d'un seul Présidial pour le Perche, ayant son siège à Bellême. Il montre également les difficultés qu'il rencontrait dans cette partie de sa généralité soumise au Parlement de Paris. Cet avis paraît avoir été adressé au garde des sceaux, le 6 août 1788.

« Les limites des Bailliages, dit-il, y sont marquées par un mélange bizarre de leurs ressorts avec les juridictions des provinces voisines. Il est dans ce canton un grand nombre de paroisses dans lesquelles les Bailliages étrangers à notre généralité ont des

extensions malgré leur éloignement qui, pour quelques-unes de ces paroisses, est de quinze et dix-huit lieues. On voit au milieu du Perche plusieurs paroisses qui y sont enclavées et qui cependant dépendent du Bailliage de Chartres. Ceux de Bellême et de Châteauneuf-en-Thimerais ont également des paroisses entières et des extensions dans d'autres qui dépendent de la généralité de Chartres.

« Tous ces différents sièges sont dans le ressort du Parlement de Paris, mais chacun d'eux a une coutume différente. Si par cette dernière considération le Conseil croyoit devoir borner le ressort de ces divers tribunaux à celles de sa coutume, il faudroit alors laisser subsister cette division de territoires dans la plupart des paroisses du Perche et du Thimerais, dont quelques-unes dépendent de trois Bailliages différents, ce qui occasionne à chaque instant des procès entre les juges de ces tribunaux qui souvent ne connoissent pas les portions de terres qui leur appartiennent dans ces paroisses mixtes et qui font languir les justiciables avant que leurs prétentions soient jugées. Mais il en résulteroit un préjudice bien plus sensible pour ces derniers qui, restant comme par le passé à quinze et dix-huit lieues de leurs juges, se trouveroient privés des avantages que va procurer aux autres sujets du Roy l'exécution des nouvelles lois qui ne rencontreront pas ailleurs les mêmes obstacles que dans la circonscription des nouveaux tribunaux.

« Nous penserions que la différence des coutumes ne devoit pas s'opposer à la formation des Présidiaux, lorsque l'intérêt des justiciables l'exige et surtout quand les diverses portions de ressort que l'on propose de réunir dépendent toutes d'un même Parlement. D'ailleurs les coutumes, dont il s'agit, ont plusieurs rapports entre elles ; mais à l'égard des articles qui sur quelques matières diffèrent d'une coutume voisine, il ne sera pas difficile aux officiers de chaque siège de se mettre au fait de ces nouvelles coutumes pour les portions de territoire qui leur étoient ci-devant étrangères. Ce ne sera sûrement pas le seul exemple de Présidiaux qui ont dans leur ressort deux territoires de coutume différente. Le Bailliage de Verneuil, dans notre département, en offre un exemple, ayant de tous les temps dans son arrondissement deux portions qui ne sont pas de la même coutume.

« C'est d'après ces principes que nous avons formé les projets d'arrondissement des nouveaux tribunaux. »

Dans le projet dressé par l'intendant d'Alençon, Bellême devait devenir le siège d'un Présidial ayant dans son ressort les bailliages de Bellême et de Mortagne, qui jusqu'alors avaient relevé par appel du grand Bailliage du Mans :

« Ce Présidial embrasse la portion de la province du Perche, qui dépend de notre département, et la ville de Bellême, que nous proposons pour chef-lieu de ce nouveau siège, est à peu près au centre. Nous n'avons pas balancé entre cette ville et celle de Mortagne pour l'établissement de ce tribunal. Ces deux villes sont à la vérité égales en population, mais Mortagne est presque à l'extrémité du Perche et son Bailliage n'offre aucune ressource pour y composer le Présidial. Le lieutenant général et le procureur du Roy sont depuis longtemps les seuls officiers de ce Bailliage et l'on y trouveroit peu d'autres juges instruits. A Bellême, au contraire, le siège actuel est composé de sept officiers. Au moyen des soumissions que nous avons reçues et de celles que nous ont annoncées, quelques personnes qui attendent pour se décider que l'entérinement de ce Présidial soit ordonné, nous sommes certains qu'aussitôt qu'il sera assuré, ce nouveau tribunal sera complet.

« Le Bailliage de Bellême s'étend dans la généralité d'Orléans et dans celle de Tours, où il possède plusieurs paroisses les unes en totalité, les autres en partie, avec les Bailliages du Mans, de Chartres et de Janville. Nous croyons devoir proposer à l'égard de celles qui sont plus rapprochées de Bellême, de les conserver à ce Présidial, et à l'égard de celles qui sont à la proximité du Mans et de Chartres, nous pensons qu'elles doivent être comprises dans l'arrondissement des sièges de ces deux villes. Quant aux extensions du Bailliage de Janville dans ces paroisses, comme ces foibles portions de son territoire sont à 16, 17 et 18 lieues de Janville, elles nous paroissent devoir être réunies au siège de Bellême.

« Il existe dans le milieu du Perche plusieurs paroisses qui dépendent en entier du Bailliage de Chartres. Elles en sont éloignées de 12 à 13 lieues. Elles se trouvent, au contraire, à 3 ou 4 lieues de Bellême ; elles sont enclavées dans son ressort et

tout se réunit pour déterminer le Conseil à les comprendre dans le nouvel arrondissement de Bellême.

« Celui de Châteauneuf présente la même singularité dans le mélange de son ressort avec ceux des Bailliages voisins. Il possède plusieurs paroisses par indivis avec les Bailliages de Chartres et de Montfort-l'Amauri. Nous proposons la réunion du territoire de chacune de ces paroisses à ceux de ces sièges dont elles sont éloignées. En indiquant ce nouvel ordre, dans les ressorts, nous nous sommes déterminés par les mêmes règles des distances que nous avons observées pour le Bailliage de Bellême, et dans tous les arrondissements que nous proposons, nous n'avons eu pour but unique que l'avantage des justiciables que nous avons toujours cherché à rapprocher de leurs juges.

« Le ressort du Présidial de Châteauneuf, dépendant du Parlement de Paris et du grand Bailliage d'Orléans, est borné dans son étendu à la petite province du Thimerais qui a sa coutume particulière. S'il reste avec le nombre de paroisses que nous lui assignons par notre état de distribution, il n'aura que son ancien district, fort peu étendu, et nous proposons encore de retirer quelques paroisses, à cause de leur éloignement. Il n'a pas été possible de s'étendre du côté de Chartres et de Dreux, ces deux villes n'étant qu'à cinq lieues de Châteauneuf. Il n'a pas été possible non plus de l'augmenter du côté de Verneuil, dont le ressort qui n'est lui-même que de cinquante et une paroisses ne peut être agrandi du côté du Nord, à cause des possessions de M. le duc de Bouillon que nous n'avons pas cru pouvoir diviser et qui sont assez étendues dans notre département pour former à ses officiers un Présidial convenable.

« Ces deux Présidiaux paroîtront sans doute bien resserrés. Trop bornés l'un et l'autre, ils formeroient par leur réunion un Présidial de..... paroisses, et les juges de Verneuil y auroient de l'occupation sans que les justiciables fussent trop éloignés d'eux. »

Mais déjà à cette époque les dispositions du gouvernement de Louis XVI avaient changé. L'arrêt du Conseil d'État du 5 juillet 1788 avait annoncé l'intention du roi d'assembler les États généraux et de remettre au jugement de la nation les réformes qu'il projetait. L'arrêt du 8 août, plus explicite, suspend

jusqu'à l'époque de cette réunion fixée au premier mai 1789, l'établissement de la cour plénière. Enfin la déclaration du roi du 23 septembre 1788, qui convoque les États généraux pour le mois de janvier suivant, ajourne jusqu'à cette date l'exécution des réformes judiciaires ordonnées dans le lit de justice du 8 mai, « en conséquence des diverses représentations qui lui ont été faites sur les inconvénients que présente cette réorganisation générale des tribunaux et dont il n'avoit pas d'abord été frappé ». Cette déclaration équivalait à une capitulation complète. En même temps, l'auteur du coup d'État du 8 mai, le cardinal de Loménie, avait été contraint de donner honteusement la démission de ses fonctions de secrétaire d'État (24 août 1788).

V

La convocation des États généraux fournit aux villes de Mortagne et de Bellême une occasion nouvelle de mesurer leurs forces.

Antoine-Charles-André-René, vicomte de Puisaye, second fils du marquis de la Coudrelle, bailli du Perche, après avoir servi dans l'armée comme officier au régiment d'Angoulême, puis comme capitaine au régiment de dragons et enfin comme lieutenant de la compagnie des Cent-Suisses, avait obtenu de Monsieur l'office de grand bailli (1). Cette nomination fut confirmée par lettres patentes du roi, du 8 août 1787, enregistrée au Parlement de Paris le 22 décembre 1788 :

Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, à tous ceux que ces présentes lettres verront, Salut. La charge de grand Bailli d'épée du Perche, Généralité d'Alençon étant vacante par le décès d'André-Louis-Charles de Puisaye, marquis de la Coudrelle, nous avons, conformément à l'arrêt de notre Conseil du 16 décembre 1759 et lettres patentes sur icelui du susd. jour dûment enregistrées, qui ordonne qu'il ne puisse être pourvu des dites charges, autres que des gentilshommes de la qualité requise par les ordonnances de 1560 et 1579, accordé l'agrément à notre très cher et bon amé, le sieur Antoine-Charles-André-René de Puisaye, fils du dit défunt, sieur de Puisaye, marquis de la Coudrelle, dont nous connaissons le zèle et affection à notre service.

(1) Cette nomination avait eu lieu le 9 janvier 1784, suivant M. de Conrtilloles. (*Chronologie hist. des grands Baillis*, p. 36).

A ces causes, en agréant et confirmant la nomination qui nous a été faite de sa personne par notre très cher et très amé frère, Monsieur duc d'Anjou et d'Alençon, comte du Maine, du Perche et de Senonches; nous lui avons donné et octroyé, donnons et octroyons par ces présentes, signées de notre main, la charge de grand Bailli d'épée du Perche, Généralité d'Alençon, dont il a payé la finance en nos revenus casuels, suivant la quittance du sieur Bertin, trésorier-général d'iceux, ci-attachée, pour la dite charge avoir, tenir et dorénavant exercer, en jouir et user par le dit sieur de Puisaye, à titre de survivance, dont le droit de mutation arrivant demeurera fixé au seizième denier de la fixation de la finance, conformément à l'édit du mois de février 1771 et arrêt de notre Conseil du 6 juillet 1772; et aux honneurs, libertés, pouvoirs, fonctions, autorités, privilèges, droits, exemptions, franchises, immunités, prérogatives, prééminences; rang, séance, et en outre par lui et ses successeurs, jouir pour raison de la finance payée en exécution des dits arrêts et lettres patentes, et qui lui tiendra lieu de première finance, des gages au denier vingt, dont il sera payé sur sa simple quittance, à compter des jours et date de la d. quittance de finance, dont l'emploi sera fait dans les états du domaine de la Généralité d'Alençon, par augmentation et sans préjudice de ceux dont il peut jouir et dont l'emploi sera continué à son profit et de ses successeurs par forme d'appointements et de gratification annuelle et autres droits, fruits, profits, revenus et émoluments appartenant à la dite charge, le tout ainsi qu'il est plus au long énoncé par le d. arrêt et lettres patentes du 16 décembre 1759, et tout ainsi qu'en jouissent ou doivent jouir les autres pourvus de pareilles charges. Donnons en mandement à nos amés et féaux, conseillers, les gens tenant notre cour de Parlement à Paris que leur étant apparu des bonnes vie et mœurs, conversation et religion catholique, apostolique et romaine du d. sieur Puisaye et de lui pris et reçu le serment réquis et accoutumé, ils le recoivent et instituent de par nous en possession de la dite charge, l'en fassent jouir et user paisiblement et pleinement au dit titre de survivance et aux honneurs, droits et gages susdits, et lui fassent obéir et entendre de tous ceux et ainsi qu'il appartiendra aux choses concernant la dite charge; mandons en outre à nos amés et féaux conseillers, les présidents, trésoriers de France et généraux de nos finances à Alençon, que par les trésoriers, receveurs, payeurs et autres comptables qu'il appartiendra, et des fonds à ce destinés, ils fassent payer et délivrer comptant au dit sieur de Puisaye, dorénavant, par chacun an, aux termes et en la manière accoutumée, les gages et droits appartenant à la dite charge, à commencer des jour et date de la dite quittance de finance de laquelle, rapportant copie collationnée, dûement contrôlée, pour une fois seulement, avec quittance de lui sur ce suffisantes, nous voulons lesdits gages et droits être passés et alloués en la dépense des comptes de ceux qui en auront fait le paiement, par nos

amés et féaux conseillers, les gens de nos comptes à Rouen, auxquels mandons ainsi le faire sans difficulté, car tel est notre plaisir. En témoin de quoi nous avons fait mettre notre scel à ces d. présentes, données à Versailles, le huitième jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept-cent-quatre-vingt-sept, et de notre règne le quatorzième, signé Louis, et sur le repli, par le Roi, le baron de Breteuil.

Sur le repli est écrit : Le dit Antoine-Charles-André-René de Puisaye, dénommé es-présentes, a été reçu en l'état et office y mentionné, fait le serment accoutumé, juré fidélité au Roi, suivant l'arrêt de ce jour.

A Paris, en Parlement, ce 22 décembre mil-sept-cent-quatre-vingt-huit.

Signé : DUFRANC..

Le 10 février 1789, M. de Puisaye présenta à l'audience du bailliage, tenue à Mortagne par Antoine-François Berthereau, lieutenant-général, ses lettres de provision et fut installé dans son office, sans opposition.

A Bellême, l'affaire ne devait pas avoir une marche aussi simple et aussi rapide. Ce qui vint la compliquer, c'est que dans les lettres-patentes du roi pour la convocation des États généraux, données à Versailles, le 24 janvier 1789, Mortagne avait été désigné nommément comme le premier siège de la province et par conséquent comme le lieu où devait se tenir, le 16 mars suivant, l'assemblée pour l'élection des députés des trois ordres. En conséquence la lettre de cachet ci-dessous avait été expédiée au grand bailli du Perche, à Mortagne :

De par le Roi.

Notre amé et féal, nous avons besoin du concours de nos fidèles sujets pour nous aider à surmonter toutes les difficultés où nous nous trouvons et relativement à l'état fâcheux de nos finances, et pour établir suivant nos vœux un ordre constant et invariable dans toutes les parties du gouvernement, qui intéresse le bonheur de nos sujets et la prospérité de notre royaume. Ces grands motifs nous ont déterminé à convoquer l'assemblée des États de toutes les provinces de notre obéissance, tant pour nous conseiller et nous assister dans toutes les choses qui seront mises sous ses yeux, que pour nous faire connaître les souhaits et les doléances de son peuple, de manière que par une mutuelle confiance et par un amour réciproque, entre le souverain et ses sujets, il soit apporté le plus promptement possible, un remède efficace aux maux de l'état, et que les abus de tous genres soient réformés et prévenus par de bons et solides moyens,

qui assurent la félicité publique et qui nous rendent à nous particulièrement le calme et la tranquillité, dont nous sommes privés depuis si longtemps.

A ces causes, nous vous avertissons et signifions, que notre volonté est de commencer à tenir les états libres et généraux de notre royaume au lundi 27 avril prochain en notre ville de Versailles, où nous entendons et désirons que se trouvent des plus notables personnages de chaque province, bailliage ou sénéchaussée ; et pour cet effet vous mandons et très expressément enjoignons qu'incontinent la présente reçue, vous ayez à convoquer et à assembler en notre ville de Mortagne, dans le plus bref temps que faire se pourra, tous ceux des trois états du Bailliage du Perche, pour conférer et pour communiquer ensemble, tant de remontrances, plaintes et doléances que des moyens et avis qu'ils auront à proposer à l'assemblée générale de nos dits États et ce fait élire, choisir et nommer un du Clergé, un de la Noblesse et deux du Tiers état, sans plus de chaque ordre, tous personnages dignes de cette grande marque de confiance par leur intégrité et par le bon esprit dont ils sont animés ; lesquelles convocations et élections seront faites dans les formes prescrites par tout le royaume, par le règlement annexé aux présentes lettres, et seront les dits députés munis d'instructions et pouvoirs généraux et suffisants pour proposer, aviser, remontrer et consentir, tout ce qui peut concerner les besoins de l'état, la réforme des abus, l'établissement d'un ordre fixe et durable, dans toutes les parties de l'administration, la prospérité générale de notre royaume et le bien de tous et de chacun de nos sujets ; les assurant que de notre part, ils trouveront toute bonne volonté et affection pour maintenir et faire exécuter tout ce qui aura été concerté entre nous et les dits états, soit relativement aux impôts qu'ils auront consentis, soit pour l'établissement d'une règle constante, dans toutes les parties de l'administration et de l'ordre public, leur promettant de demander favorablement leurs avis sur tout ce qui peut intéresser le bien de mon peuple et de pourvoir sur les doléances et propositions qu'ils auront faites de telle manière que notre royaume et tous nos sujets en particulier, ressentent pour toujours les effets salutaires qu'ils doivent se promettre d'une telle et si notable assemblée.

Donné à Versailles, le 24 janvier 1789.

Signé : LOUIS.

Et plus bas, par le Roi, Laurent de Villedeuil. Au dos est écrit : A notre amé et feal le bailli du Perche à Mortagne, ou en son absence à son lieutenant général. Pour ampliation.

Signé : LAURENT DE VILLEDEUIL.

A la lecture de cette lettre de cachet, l'émoi fut grand à

Bellême, et, dès le 13 février, une assemblée extraordinaire des notables y fut convoquée pour aviser aux moyens de parer le coup porté à la suprématie que cette ville prétendait exercer.

Ce 13 février 1789. Devant nous... ont comparu, en conséquence des invitations faites par billets, en la manière accoutumée, les notables de la ville, auxquels a été représenté que les lettres de convocation pour la nomination des députés aux États généraux de janvier dernier, ont accordé au Bailliage de Mortagne la première classe, comme le premier siège de la province, et énoncé que celui de Bellême, comprend dans son ressort deux châtellenies qui forment près des deux tiers de la province et que le Bailliage de Mortagne n'est composé que d'une châtellenie faisant ressort de la province; que si cette erreur subsistait et que la députation aux États fût faite à Mortagne, cette nouveauté enleverait au Bailliage de Bellême et à la ville les prérogatives dont ils ont de tout temps joui, à l'exclusion de Mortagne et de son Bailliage qui n'ont jamais tenté qu'une seule entreprise à cette occasion, lors de la tenue des États en 1588 à Blois; mais que leurs députés furent renvoyés par résolution des dits États, et ceux du bailliage et ville de Bellême remplirent la mission qui leur avait été confiée. Dans cette position et où la ville et le Bailliage de Bellême n'ont fait aucune démarche auprès du ministère, se confiant sur la certitude et établissement des droits et prérogatives de leur ville et Bailliage: et qu'il y a tout à croire que le Bailliage de Mortagne et la ville ont agi secrètement pour faire placer leur siège dans la première classe, au lieu et place de celui de Bellême; les sieurs maire et échevins ont requis qu'il soit délibéré sur l'exposé ci-dessus.

La matière mise en délibération, les délibérants ont été d'avis unanime de députer Messieurs de Savary, Fontaine, curé de cette ville, Bourdon-Delaunay, qu'ils prient de se transporter sans retard devant qui il appartiendra, de fournir les mémoires nécessaires à faire rectifier l'erreur dont il s'agit, même de former toute opposition qui serait jugée utile, à ce que la députation aux États généraux soit faite par le Bailliage de Mortagne directement. . (illisible) a députées indirectement, ainsi qu'il a toujours fait; et par le Bailliage de Bellême directement comme ayant toujours été placé dans la première classe, donnant à ce sujet tous pouvoirs aux dits sieurs députés et promettant de les faire rembourser de tous frais qu'ils pourront faire à cette occasion, même de leur personnel sur les lieux et de ceux du voyage; laquelle députation a été acceptée par messieurs de Savary et curé Fontaine. Dont acte.

Nogent-le-Rotrou unit sa réclamation à celle de Bellême et il en résulta la rédaction du mémoire suivant :

Les habitants de Bellême et de Nogent-le-Rotrou ont vu avec autant de surprise que de douleur, à la réception des lettres de convocation pour la tenue des États généraux, que la ville de Mortagne était désignée comme Bailliage principal de la province du Perche, et celle de Bellême privée de ce droit dont elle a toujours joui de possession immémoriale et qui lui a été confirmé par les États généraux assemblés à Blois, en 1588.

Il est évident que la ville de Bellême a toujours joui de la prééminence sur celle de Mortagne ; elle est plus ancienne ; son ressort contient plus des deux tiers de la province et renferme la ville de Nogent, qui est la ville la plus considérable du Perche ; celle de Bellême est au centre de la province. Elle a joui jusqu'à présent du privilège d'être la capitale ; les États de la province s'y sont toujours assemblés. Dans les lettres patentes du Roi et dans les commissions des commissaires nommés pour la rédaction de la coutume, en 1558, la ville et le siège de Bellême sont toujours nommés avant Mortagne ; à la convocation des ordres, les curés de Bellême ont toujours été appelés les premiers ainsi que le Tiers-État ; et dans les anciens rôles des tailles et comptes du domaine, la châtellenie de Bellême est toujours nommée la première ; enfin le comté de Bellême est chef-lieu du comté du Perche.

L'histoire de cette province (1) prouve que du temps de Henri I^{er}, roi d'Angleterre, Bellême était une ville de grande considération (*Nobilissimum oppidum*). Brillon, dans son *Dictionnaires des arrêts*, fait mention d'une déclaration du Roi, du 3 décembre 1520, qui a ordonné un démembrement de plusieurs paroisses du grenier à sel et du magasin de Bellême, pour établir une chambre à sel au lieu et bourg de Mortagne (2). Le même arrêt a été constaté dans le mémorial de la chambre des comptes, côté 2, folio 275.

L'histoire de la province indique encore l'étendue du ressort du Bailliage de Bellême et prouve ce qu'on a dit.

En 1588, la seule fois que la ville de Mortagne ait voulu frustrer la ville de Bellême du droit de tenir les États de l'un et l'autre ressort, l'entreprise fut réparée et les députés de Mortagne, quoiqu'élus par une assemblée convoquée et présidée par le bailli du Perche, furent renvoyés par résolution des États généraux, à la requête de ceux de Bellême, qui n'avaient cependant été élus que par une assemblée convoquée et présidée par le lieutenant du bailli de Bellême. Cette ville a joui de ce droit sans interruption ; les États de la province s'y sont assemblés en 1614 et 1651 pour députer aux États généraux qui devaient s'assembler à Tours ; ce qui est prouvé par un arrêt de la cour des aides de Normandie, qui a visé le règlement rendu par les États de la province.

(1) Bry de la Clergerie, *Histoire des pays et comté du Perche*, 1620, p. 7.

(2) Brillon, *Dictionnaire des arrêts*, folio 82, tome 2.

La ville de Bellême est le chef-lieu de la province. Son château est la glèbe du comté du Perche. Dans tous les temps, quand on disait du comté de Bellême, on disait et on entendait du comté du Perche et vice-versa. En effet, tous les seigneurs qui ont occupé Bellême se sont toujours qualifiés de comtes du Perche, et il est certain que cette qualité a toujours été attachée à la seigneurie de Bellême, comme il est facile de le voir dans la charte de fondation de l'abbaye de Lonlay par Guillaume de Bellême : *Ego itaque Guillelmus, Bellismensis provinciæ principatum gerens*, etc., (*Histoire du Perche*, page 42), et par l'acte de donation de Henri 1^{er}, roi d'Angleterre, de la ville de Bellême à Rotrou, comte de Mortagne, qui dès lors prit la qualité de comte du Perche (*ibid.*, p. 23).

Lorsqu'il fut question en 1669 d'échanger le comté de Bellême avec celui du Sonnois entre Sa Majesté et la comtesse de Beauvilliers, les officiers du Bailliage du Perche prouvèrent qu'en échangeant le comté de Bellême, c'était échanger le comté du Perche; ces observations furent prises en considération au Conseil et l'échange n'eut pas lieu.

Enfin, Monsieur, frère du Roi, a bien reconnu comme incontestables ces droits de la ville de Bellême, dans les lettres de la concession qu'il a faite du château et de son enceinte aux maire et échevins de cette ville en leur imposant (ces lettres sont du 1^{er} juillet 1788), pour charge et condition de faire élever et édifier une colonne ou pyramide en pierre de taille, de cinq à six pieds de diamètre sur quinze à dix-huit de hauteur, sur laquelle seront gravées : d'un côté les armes de France et de l'autre celles de Monseigneur; laquelle colonne ou pyramide sera destinée à indiquer le chef-lieu du service des fiefs mouvants du comté du Perche, à cause de la châtellenie de Bellême.

Le Roi déclarant dans le préambule de son règlement pour la convocation des États généraux, qu'il conserve à tous les Bailliages qui ont député directement en 1614. un privilège consacré par le temps, pourvu qu'ils n'eussent pas perdu les caractères auxquels cette distinction avait été accordée; et la ville et le Bailliage de Bellême n'ayant perdu aucun de ces caractères distinctifs depuis 1614, ses habitants espèrent de la bonté du Roi que d'après l'exposé des faits cy-dessus, appuyés de pièces justificatives, il voudra bien faire réparer une erreur très préjudiciable à près des deux tiers de la province qui de tout temps a donné des preuves d'amour et de fidélité à son souverain.

Le chevalier de Savary, député de la ville de Bellême ;
N. J. N. Fontaine, curé de Saint-Pierre-de-Bellême ;
Bourdon-Delaunay, député du bailliage de Bellême ;
Savary, député de la ville de Nogent-le-Rotrou ;
Guillin de Souancé, député de la ville de Nogent-le-Rotrou ;
Blainville, député de la ville de Nogent-le-Rotrou ;
Fergon des Boulais, lieutenant du maire et député de la ville de Nogent-le-Rotrou.

Le 17 février suivant, les officiers composant le siège du Bailliage à Bellême, s'assemblèrent dans la chambre du Conseil pour délibérer sur la requête présentée par le vicomte de Puisaye, pour être installé dans les fonctions de bailli du Perche. Les procès-verbaux qui furent dressés à cette occasion appartiennent à l'histoire de cette province :

Nous Louis-Jacques Bayard de la Vingtrie, écuyer, chevalier de l'ordre du Roi, son conseiller et de Monsieur, lieutenant civil et criminel au Bailliage du comté du Perche, séant à Bellême, Thomas-Nicolas Chartier, lieutenant général de police de cette ville et conseiller d'honneur, Pierre-Marie-Laurent-Eustache de la Roque, lieutenant particulier, civil et lieutenant particulier assesseur criminel, assemblés en la chambre du Conseil ce jour dix-sept février 1789, pour délibérer sur l'installation requise par M. le vicomte de Puisaye, en l'office du grand bailli de la province.

Vu les lettres de convocation des trois ordres pour la rédaction de la coutume de cette province, le procès-verbal dressé en conséquence, l'acte probatif que la tenue de l'assemblée des trois Ordres pour la députation aux États de 1651 a été faite en cette ville. Florimont Rapine, sur la tenue des États de 1614 (1) et l'*Histoire du Perche*, en 1620, parlant de ces pièces, rapportent que la preuve que la prééminence des ville et Bailliage de Bellême, sur les ville et bailliage de Mortagne se prouve par la tenue des États qui ont toujours eu lieu à Bellême et qu'une seule fois et non plus la ville de Mortagne, en 1588, hasarda une députation particulière, mais que les députés sur la représentation de ceux de Bellême furent renvoyés par délibération des États. Et oui le Procureur du Roi et de Monsieur en ses conclusions, il a été arrêté que les actes et pièces ci-dessus seront remises sous les yeux du dit sieur vicomte de Puisaye, qu'il sera prié d'en prendre communication, pour se convaincre du droit incontestable de la prééminence de ces ville et bailliage sur ceux de Mortagne, ajouter et confirmer la certitude qu'il en a par la notoriété publique et qu'il ne sera procédé à l'installation du sieur vicomte de Puisaye si non et à la condition qu'en reconnaissant par lui la primatie de ces ville et bailliage sur ceux de Mortagne, il consentira de tenir l'assemblée des trois ordres en cette ville pour la députation aux États fixés au 27 avril prochain.

CORU DE LA GOIBRIE ; CHARTIER ;
DE LA ROQUE ; DE LA VINGTRIE.

(1) *Recueil très exact et curieux de tout ce qui s'est passé de singulier et de mémorable en l'assemblée générale des États tenus à Paris, en l'année 1614*, par M. Florimond Rapine, l'un des députés du Tiers-État. Paris, au Palais, 1651, in-4°.

Et le même jour, la compagnie toujours assemblée, le dit sieur vicomte de Puisaye entré en cette chambre, lecture lui ayant été donnée de l'arrêté qui précède et lui prié de prendre communication des pièces qui y sont énoncées, remises à cet effet sous ses yeux, a dit qu'il se présentait au siège en vertu des provisions à lui accordées par le Roi, qu'il a fait communiquer à M^{rs} les gens du Roi; qu'il ne peut ni ne doit agréer l'arrêté d'autre part dont lecture lui a été faite, ne s'étant point présenté au siège pour juger les différends des deux villes, n'ayant aucune mission à cet égard; qu'il requiert aujourd'hui le siège de procéder à son installation, comme ces M^{rs} ont paru le faire par les différentes lettres qu'il a reçues d'eux; et comme il y a apparence que ces M^{rs} veulent persister, dans leur arrêté il déclare le prendre pour un refus de l'installer, comme ils le devaient, dans la place qui lui a été confiée de grand bailli de la province. Il a déclaré se retirer sous les réserves qu'il fait de se pourvoir pour son installation par les voies de droit qui lui sont ouvertes et a signé :

Le V^{te} DE PUISAYE.

Le 26 février, nouvelle délibération des officiers du Bailliage du Perche siégeant à Bellême pour s'opposer à l'exécution du règlement annexé aux lettres patentes du 24 janvier qui avait fixé l'Assemblée des Trois-États de la province à Mortagne.

Aujourd'hui 26 février 1789, en la chambre du conseil du Bailliage royal du comté du Perche, séant à Bellême, avant l'audience, Nous Louis-Jacques Bayard de la Vingtrie, écuyer, chevalier de l'ordre du Roi, lieutenant général, susdit, avons donné communication à la compagnie, à l'Assemblée, de la remise qui nous a été faite jeudi dernier, tant de la lettre du Roi, que du règlement joint pour la tenue des États, ainsi que de l'ordre du Bailliage de Mortagne, qui fixe l'assemblée des trois ordres pour le 16 mars prochain, par le sieur Manguin, directeur de la poste et qui s'est dit greffier commis du Bailliage de Mortagne, sans avoir pu en justifier. Sur quoi, ouï le Procureur du Roi et délibérant, la compagnie a d'avis unanime que malgré le respect et la déférence qu'ils ont toujours eus pour les ordres de Sa Majesté, auxquels ordres ils se feront sans cesse un devoir d'obéir, ils ne peuvent cependant, dans la circonstance, procéder à la publication et enregistrement des dites lettres de convocation qui leur ont été adressées illégalement par le lieutenant général de Mortagne, parce que ce serait reconnaître authentiquement la suprématie du bailliage de Mortagne sur le leur, et compromettre les intérêts de leur siège et de leur ville pour le maintien desquels ils sont maintenant en pourvoi au conseil de Sa Majesté, où ils se flattent d'obtenir la justice due à leur légitime réclamation; que le refus qu'ils font doit d'autant moins être

défavorable aux yeux de Sa Majesté, que cessant les considérations ci-dessus, il leur serait visiblement impossible de remplir le vœu de l'ordonnance du Bailliage de Mortagne, qui a fixé l'assemblée des trois ordres au 16 mars prochain. Pourquoi il a été arrêté, sous le bon plaisir du Roi, et de ses ministres qu'il ne sera procédé aux lectures et enregistrement des dites lettres et règlement et que le présent sera signifié, si besoin est, aux officiers du Bailliage de Mortagne.

CORU DE LA GOIBRIE, Procureur du Roi ;
POULLARD ; DE LA ROQUE ; CHARTIER,
Lieutenant général de police ; LANCELIN,
Conseiller ; DE LA VINGTRIE.

Cet incident, comme on le voit, avait pris des proportions considérables. La réclamation présentée au nom du Bailliage et de la ville de Bellême fut immédiatement renvoyée au Conseil d'État. Il n'est pas douteux que le vicomte de Puisaye, qui ambitionnait l'honneur de présider l'Assemblée des États de la province et qui brigait le poste de député de la noblesse qu'il obtint, ne se soit entremis activement pour hâter la solution de ce grave conflit. Dès le 28 février 1789, en effet, le Conseil d'État arrêta un règlement qui, réformant celui qui était annexé aux lettres-patentes du 24 janvier précédent, fixait à Bellême la tenue des États du Perche. En conséquence, les lettres de cachet suivantes furent adressées au grand bailli du Perche à Bellême :

De par le Roi,

Notre amé et féal, nous nous sommes faits rendre compte en notre Conseil des représentations du Bailliage de Bellême, et des réponses et mémoires de celui de Mortagne, sur ce que par nos lettres à vous adressées le 24 janvier et le règlement y annexé du même jour, nous avons pour le fait de la convocation des gens dits trois États du Perche aux États généraux de notre royaume, constitué le Bailliage de Bellême secondaire de celui de Mortagne ; et ayant reconnu l'erreur commise à cet égard, nous avons arrêté ce jourd'hui en notre Conseil, un règlement spécial, par lequel nous avons rétabli le Bailliage de Bellême, dans sa qualité de Bailliage principal, ayant pour secondaire celui de Mortagne, pour le fait de la dite convocation, seulement et en outre pour faire en général connoître nos intentions à ce sujet.

A ces causes nous vous adressons sous le cachet des présentes, le dit règlement, par nous ce jourd'hui dûment signé de nous pour qu'incontinent après sa réception vous ayez à le faire lire et enregistrer ensemble

ces dites présentes au Bailliage de Bellême, et du tout envoyer copie collationnée au Bailliage de Mortagne ; comme aussi à le faire publier, afficher et exécuter partout où il appartiendra et de suite, à procéder aux opérations qui y sont ordonnées nous y référant pour le surplus ainsi qu'à nos lettres du 24 janvier dernier, dont ces présentes tiendront lieu au Bailliage de Bellême, et dont en tant que besoin ainsi que des règlements du même jour y annexé, nous joignons à ces présentes et aussi sous le cachet d'icelles bonnes et suffisantes ampliations, dûment signées par le secrétaire d'Etat, ayant le département de la province, pour suppléer aux premières expéditions parvenues au Bailliage de Mortagne.

Donné à Versailles, le 28 février 1789.

Signé LOUIS, et plus bas par le Roi, signé LAURENT DE VILLEDEUIL.

Sur l'adresse : A notre amé et féal le bailli du Perche à Bellesme, ou en son absence à son lieutenant général en la dite ville,

DE LA VINGTRIE.

Ces lettres de cachet étaient accompagnées du règlement suivant :

RÈGLEMENT fait par le Roi pour l'exécution de ses Lettres de convocation aux États-généraux, dans les Bailliages de Bellesme et de Mortagne.

Du 28 Février 1789.

LE ROI s'étant fait rendre compte en son Conseil, des mémoires présentés au nom du bailliage de Bellesme au Perche, à l'effet de réclamer la convocation directe de ce Bailliage aux États-généraux, comme elle a eu lieu en 1614 ; Sa Majesté a reconnu, par l'examen de ces mémoires et des pièces y jointes, que c'est en effet par erreur que dans l'état annexé au Règlement du 24 Janvier dernier, des Bailliages qui doivent députer directement ou indirectement aux États-généraux, comme en 1614, le Bailliage de Mortagne a été énoncé comme devant députer directement, et celui de Bellesme comme devant députer indirectement ; ce dernier Bailliage ayant justifié depuis la publication dudit état, sa possession d'être convoqué et de députer directement aux États-généraux, jugée contradictoirement avec le bailliage de Mortagne en 1588, et maintenue en conséquence en 1614 et depuis.

Sa Majesté ayant annoncé ne vouloir priver du droit de députer directement aux États-généraux aucuns des Bailliages royaux qui ont joui de ce droit en 1614, et qui ont conservé depuis les caractères requis pour l'exercer, a jugé devoir faire réformer dans l'exécution de ses Lettres de convocation adressées au Bailli du Perche, l'erreur qui avoit échappé pour le

lieu de la convocation de l'Assemblée des Trois-états, contre la possession du bailliage de Bellesme.

Cependant, le Roi étant informé qu'en exécution desdites Lettres de convocation adressées au Bailli du Perche, ou à son Lieutenant à Mortagne, le Lieutenant général en ce dernier Bailliage, a déjà rendu son Ordonnance à l'effet d'y convoquer l'Assemblée des Trois-états : et Sa Majesté ne voulant pas augmenter les longueurs et les frais de cette convocation, a ordonné et ordonne ce qui suit :

ARTICLE PREMIER.

IL sera adressé incessamment deux expéditions du présent Règlement par le Secrétaire d'État de la province, au Bailli du Perche ou à son Lieutenant; l'une à Bellesme et l'autre à Mortagne, pour être publiée et enregistrée, à la réquisition du Procureur du Roi, en chacun de ces deux Bailliages.

II.

Aussitôt après la réception de celles des dites expéditions adressées au Bailli du Perche ou à son Lieutenant au bailliage de Bellesme, laquelle expédition tiendra lieu audit Bailliage de celle des Lettres de convocation adressées par erreur au bailliage de Mortagne, il sera rendu par le Bailli du Perche, ou par son Lieutenant au bailliage de Bellesme, pareillement à la réquisition du Procureur du Roi, une Ordonnance à l'effet de convoquer en ce dernier siège, l'Assemblée des Trois-états du bailliage du Perche, au même jour, si faire se peut, qui a été précédemment indiqué pour la même Assemblée au bailliage de Mortagne, ou au jour le plus prochain, après celui indiqué à Mortagne.

III.

IL sera adressé en même temps par le Bailli du Perche, ou par son Lieutenant au bailliage de Bellesme, copie collationnée de ladite Ordonnance au Lieutenant général du bailliage de Mortagne, lequel remplira dans ce dernier siège, en exécution du présent Règlement, les formalités prescrites par le Règlement du 24 Janvier, aux Lieutenans généraux des Bailliages secondaires.

IV.

ENJOINT Sa Majesté au Bailli du Perche et à ses Lieutenans à Bellesme et à Mortagne, de faire publier et afficher, chacun dans leur ressort, le présent Règlement aussitôt après l'enregistrement qui en aura été fait auxdits Bailliages, ensemble les Ordonnances qui seront rendues par le Bailli ou par chacun de sesdits Lieutenans auxdits Bailliages, en exécution d'icelui, à la porte de chaque église paroissiale de chaque ville et communauté, afin que personne n'en puisse prétendre cause d'ignorance.

V.

Au moyen desdites publications et affiches, Sa Majesté a expressément défendu de donner de nouvelles assignations à aucuns de ceux qui auroient pu être précédemment assignés en exécution des Lettres de convocation adressées au Bailli du Perche, ou à son Lieutenant à Mortagne, et de la première Ordonnance rendue en conséquence par le Lieutenant général au bailliage de Mortagne, antérieurement au présent Règlement : voulant Sa Majesté que sur lesdites assignations données au bailliage de Mortagne à l'effet de ladite convocation, tous ceux à qui lesdites assignations auroient été signifiées, comme tous les Ecclésiastiques et Nobles convoqués à l'Assemblée des Tiers-États à Mortagne, soient tenus de se rendre à la même Assemblée à Bellesme.

VI.

IL sera procédé en conséquence au bailliage de Bellesme, à l'Assemblée des Trois-États, à l'élection des Députés aux États-généraux, au nombre prescrit par les Lettres de convocation, et à toutes les autres formalités prescrites dans les Bailliages principaux par le Règlement du 24 Janvier, qui sera exécuté au surplus, en la forme et teneur, dans lesdits Bailliages, selon le caractère attribué à chacun d'eux par le présent Règlement : dérogeant seulement Sa Majesté, quant à ce, aux énonciations contraires contenues aux Lettres de convocation précédemment adressées au Bailli du Perche, et en l'état des Bailliages annexé au Règlement du 24 Janvier dernier.

FAIT et arrêté par le Roi, étant en son Conseil, tenu à Versailles, le vingt-huit Février mil sept cent quatre-vingt-neuf. *Signé* LOUIS; Et plus bas, LAURENT DE VILLEDEUIL.

Bellême avait ainsi obtenu une victoire complète. L'opposition faite par les officiers du Bailliage siégeant en cette ville à l'installation de M. de Puysaye, n'avait plus sa raison d'être. Aussi ce dernier obtint-il satisfaction immédiate. On voulut sans doute le récompenser des bons offices qu'il avait rendu à Bellême dans cette circonstance en servant d'intermédiaire pour accélérer la décision du Conseil le 2 mars, la compagnie procéda à l'enregistrement des provisions du grand bailli dans la forme suivante :

Aujourd'hui 2 mars 1789, devant nous Louis-Jacques Bayard de la Vingtrie, écuyer, chevalier de l'ordre du roi, lieutenant general, sur l'audience tenante où étaient presents M^{rs} Chartier, lieutenant general de police et conseiller d'honneur, et de la Roque, lieutenant particulier civil et lieutenant particulier assesseur criminel.

M^r Antoine-Charles-André-René de Puisaye, grand bailli d'épée de cette province, présenté par M^r Dubois, doyen des avocats, a été, oui le procureur du Roi, installé dans ses offices et ses provisions données par le Roi, le 8 août 1787, signé Louis, et sur le repli, le baron de Breteuil, ainsi que son arrêt de réception du 22 décembre dernier, lues et publiées, ordonnons qu'ils demeureront registrés à notre greffe, pour y avoir recours au besoin.

Vu la lettre de Sa Majesté signée Louis et plus bas Laurent de Villedeuil pour la convocation et assemblée des États généraux du royaume, et le règlement y attaché le jour du vingt-quatre janvier dernier, ensemble le règlement de Sa Majesté du vingt-huit février dernier, la lettre du Roi du même jour, portant rectification de l'erreur qui s'étoit glissée dans le premier desd. règlements, qui portait que le bailliage de Mortagne, députerait directement, faisant droit sur le réquisitoire du Procureur du Roi et de Monsieur, nous ordonnons que les dites lettres seront présentement lues et publiées, l'audience tenante, et enregistrées au greffe de ce siège, pour être exécutées selon leur forme et teneur, publiées à son de trompe et cri public dans tous les carrefours et lieux accoutumés, imprimées, publiées et affichées ainsi que notre présente ordonnance, dans toutes les villes, bourgs, villages et communautés de notre ressort et dans l'étendue desquels nous avons la connoissance des cas roiaux, pour y être exécutées suivant leur forme et tenue, à la diligence du procureur du Roi.

En conséquence, ordonnons que l'assemblée générale des trois ordres se tiendra, par nous et en notre absence par notre lieutenant général du Bailliage du comté du Perche, à Bellême, le trente-un du présent mois, huit heures du matin, que tous ceux qui ont, ou qui auront droit de s'y trouver, seront tenus de s'y rendre munis de leurs titres et pouvoirs, et qu'il sera procédé à la convocation des dits Trois-Etats, dans la forme et manière qui suit :

1^o Qu'à la requête du procureur du Roi, les évêques, abbés séculiers ou réguliers, les chapitres et communautés, ecclésiastiques rentés irréguliers ou séculiers des deux sexes, les prieurs, les curés, les commandeurs et généralement tous les bénéficiers, que tous les ducs, pairs, marquis, comtes, barons, châtelains et généralement tous les nobles possédant fiefs dans l'étendue de ce Bailliage, seront incontinent assignés par un huissier roial au principal manoir de leur bénéfice et fief, pour comparoître, savoir les chapitres, corps et communautés ecclésiastiques par des députés de l'ordre du clergé, dans la proportion déterminée par les articles 10 et 11 du règlement de Sa Majesté, et tous les bénéficiers ainsi que tous les nobles possesseurs de fiefs en personne ou par procureur de leur ordre à la dite assemblée générale, aux jour et heures ci-dessus indiqués.

2^o Que tous les curés qui sont éloignés de plus de deux lieues de la

présente ville seront tenus de se faire représenter par procureurs fondés de leur ordre, à moins qu'ils n'aient un vicaire ou desservant résident dans leur cure, auxquels vicaires ou desservants nous défendons de s'absenter pendant le temps nécessaire aux dits curés, pour se rendre à la dite assemblée, y assister et retourner à leur paroisse.

3^o Que tous autres ecclésiastiques engagés dans les ordres et tous nobles possédant fiefs, ayant la noblesse acquise et transmissible, âgés de vingt-cinq ans, nés français ou naturalisés et domiciliés dans notre ressort, suffisamment avertis par les publications, affiches et cri public, seront également tenus de se rendre en personne et non par procureurs à lad. assemblée aux mêmes jour et heures, sauf et excepté les ecclésiastiques résidents dans les villes de notre ressort, lesquels seront tenus de se rendre chez le curé de la paroisse dans laquelle ils sont habitués ou domiciliés, au jour qu'il indiquera pour élire un ou plusieurs d'entre eux, conformément à l'article 15 du premier desd. règlements de Sa Majesté.

4^o Qu'à la diligence dud. procureur du Roi, les maires, capitouls, échevins, jurats, consuls et autres officiers municipaux des villes, bourgs, villages et communautés situés dans l'étendue de notre ressort, seront incontinent sommés par un huissier royal, en la personne de leur greffier, syndics, fabriciens, préposés ou autres représentants de faire et publier au prône de la messe paroissiale et aussi à la porte de l'église après lad. messe, au premier jour de dimanche qui suivra lad. notification; les lettres du Roi, le règlement y joint, ensemble celui du vingt-huit février dernier et notre présente ordonnance dont un imprimé sur papier libre, collationné et certifié par notre greffier, sera joint à la dite notification. Il sera de plus remis par l'huissier autant d'imprimés qu'il y aura de paroisses dans chaque ville, village ou communautés.

5^o Qu'au jour le plus prochain et au plus tard huit jours après les dites publications, tous les habitants du Tiers-Etat des villes, bourgs, paroisses et communautés de campagne, nés Français ou naturalisés, âgés de vingt-cinq ans, domiciliés et compris aux rôles des impositions, seront tenus de s'assembler au lieu accoutumé, ou à celui qui leur aurait été indiqué par les officiers municipaux, sans le ministère d'aucun huissier, à l'effet par eux de procéder d'abord à la rédaction du cahier des plaintes, doléances et remontrances que lesd. villes, bourgs et communautés, entendent faire à Sa Majesté et présenter les moyens de pourvoir et subvenir aux besoins de l'Etat, ainsi qu'à tout ce qui peut intéresser la prospérité du royaume et celle de tous et chacun des sujets de Sa Majesté, ensuite de procéder à haute voix à la nomination des députés, dans le nombre déterminé par l'article 31 du règlement du 24 janvier dernier, lesquels seront choisis entre les plus notables habitants, qui seront chargés de porter led. cahier à l'assemblée préliminaire qui sera tenue par notre lieutenant général en

la présente ville de Bellême, le 26 du présent mois de Mars, à huit heures du matin précises.

6^o Que dans cette ville et celle de Nogent-le-Rotrou, avant de procéder à l'assemblée générale de la communauté, il sera tenu des assemblées aux jours et heures indiqués par les officiers municipaux de toutes les corporations, corps et communautés et de toutes personnes du Tiers-Etat qui ne tiennent à aucune corporation, dans lesquelles assemblées il sera fait choix d'un ou plusieurs représentants, chargés de se rendre à l'assemblée du Tiers-Etat de la ville, pour y concourir à la rédaction du cahier et à la nomination des députés, dans la forme et au nombre prescrit par les articles 26 et 27 du règlement de Sa Majesté du 24 janvier dernier.

7^o Que les certifications des publications ci-dessus ordonnées seront relatées dans le procès-verbal qui sera dressé à l'assemblée qui aura lieu pour la rédaction du cahier et la nomination desd. députés ; que ledit procès-verbal signé par l'officier public qui aura tenu l'assemblée et par son greffier, sera dressé en double minute, dont un sera déposé dans le greffe de la communauté et l'autre remis aux députés en même temps que le cahier, pour constater le pouvoir desd. députés, lesquels seront tenus de se rendre et de porter le cahier qui leur aura été remis à la dite assemblée particulière et préliminaire ci-dessus ordonnée pour le 26 de ce mois.

8^o Que dans la dite assemblée préliminaire, où devront se trouver tous les députés du Tiers-Etat de ce bailliage, il sera donné acte aux comparants de leur comparution et défaut contre les non comparants ; qu'il sera ensuite procédé à la vérification des pouvoirs de tous les députés et à la réception de leur serment dans la forme accoutumée ; qu'il sera procédé ensuite à la rédaction et réunion en un seul cahier de tous les cahiers particuliers, soit en présence de tous les dits députés, soit par les commissaires qu'ils auront nommés ; enfin qu'il sera procédé au choix et nomination, à haute voix, du quart d'entre eux, pour les représenter à l'assemblée générale des Trois-Etats, qui sera tenue par nous ou en notre absence par notre lieutenant général, le dit jour 31 de ce mois ; que du tout il sera dressé procès-verbal, dont une expédition en forme, signée par notre greffier, sera remise avec led. cahier aux députés qui auront été nommés, pour être par eux représenté à l'assemblée générale.

9^o Que tous les ecclésiastiques, bénéficiers ou autres engagés dans les ordres sacrés, tous les nobles possédants fiefs et tous ceux ayant la noblesse acquise et transmissible qui se seront rendus led. jour en la présente ville, seront également tenus de comparoître à la dite assemblée générale, qui sera tenue par nous ou en notre absence par notre lieutenant général.

10° Qu'à la dite assemblée il sera donné acte aux comparants de leur comparution, et à défaut contre les non comparants, qu'il sera procédé à la vérification des pouvoirs des députés et procureurs fondés et ensuite à la réception, dans la forme accoutumée du serment, que feront tous les ecclésiastiques, tous les nobles et tous les membres du Tiers-Etat présents, de procéder fidèlement d'abord à la rédaction d'un seul cahier, s'il est ainsi convenu par les trois ordres, ou séparément à celui de chacun des trois ordres, ensuite à l'élection par la voie du scrutin de notables personnages, au nombre et dans la proportion déterminée par la lettre de Sa Majesté pour représenter aux Etats généraux les Trois-Etats de ce Bailliage.

11° Que les ecclésiastiques se retireront ensuite dans le lieu qui leur sera désigné par nous ou par notre lieutenant général en notre absence, pour y tenir leur assemblée particulière, savoir : celle dud. Clergé sous la présidence de celui à qui l'ordre hiérarchique la défère, celle de la Noblesse sous notre présidence, et en notre absence du plus âgé des dits nobles, jusqu'à ce qu'ils aient fait choix dans lad. assemblée d'un président que les députés du Tiers-Etat se retireront dans la salle de l'auditoire de notre siège sous la présidence de notre lieutenant général.

12° Que dans l'assemblée des deux premiers ordres, il sera procédé d'abord à haute voix à l'élection d'un secrétaire, notre greffier devant en tenir lieu aux députés du Tiers-Etat, ensuite à la délibération à prendre par les trois ordres séparément, pour décider s'ils procéderont conjointement ou séparément à la rédaction de leurs cahiers et à l'élection des députés pour les Etats généraux.

13° Qu'expédition en forme des dites délibérations nous sera remise, ou en notre absence à notre lieutenant général, pour être ensuite par nous ou par lui ordonné, que la rédaction du cahier et la nomination des députés seront faites en commun, si chacun des trois ordres l'a ainsi délibéré ; qu'au dit cas il sera nommé par les dits trois ordres des commissaires pour la rédaction du cahier, dans lequel seront réunis et réduits les cahiers particuliers du Tiers-Etat de ce Bailliage et celui de la seconde classe, dont il sera ci-après parlé et ensuite procédé à l'élection par voie du scrutin des dits trois ordres, au nombre et dans la proportion déterminée par la lettre de Sa Majesté.

14° Que dans le cas où par la délibération d'un des trois ordres il aurait été résolu que la rédaction de leurs cahiers et l'élection de leurs députés seraient faites séparément, il sera nommé dans chacune des trois chambres des commissaires pour procéder à la rédaction ; que chacun des dits cahiers signé par tous les commissaires, le président et le greffier, nous sera remis pour être par nous délivré, et en notre absence par notre

lieutenant général, aux députés qui devront être élus ; qu'il sera ensuite procédé à l'élection par la voie du scrutin, des députés de chacun des trois ordres, au nombre et dans la proportion déterminée par la lettre de Sa Majesté, savoir : un dans l'ordre du Clergé, un dans celui de la Noblesse et deux dans celui du Tiers-Etat.

15° Qu'il nous sera remis, ou en notre absence à notre lieutenant général, copie en forme des trois procès-verbaux de l'élection des dits députés ; que les trois ordres seront tenus de se rendre en notre dite assemblée générale au jour et heure que nous indiquerons, ou en notre absence notre lieutenant général, pour y assister à la prestation du serment en la manière accoutumée, des dits députés, qu'il sera dressé procès-verbal de tous les dits actes, ensemble des instructions et pouvoirs généraux et suffisants qui seront donnés aux dits députés, pour proposer, remonter, aviser et consentir tout ce peut concerner les besoins de l'Etat, la réforme des abus, l'établissement d'un ordre fixe et durable, dans toutes les parties de l'administration, la prospérité générale du royaume et le bien de tous et de chacun des sujets du Roi, lequel procès-verbal restera déposé au greffe de notre siège et trois copies dûment collationnées d'icelui seront remises aux dits députés, avec le ou les cahiers des trois états, pour être par eux déposé au secrétariat de leur ordre respectif aux Etats généraux.

16° Ordonnons qu'à la diligence du procureur du Roi, copie collationnée de notre présente ordonnance, seulement au désir de Sa Majesté du dit jour 28 février dernier, sera portée sans délai au lieutenant général de notre bailliage à Mortagne, par M^e Ballot, notre greffier ordinaire, que nous avons à cet effet commis et commençons, de laquelle ordonnance il sera donné bonne et suffisante décharge, pour être procédé sur les conclusions et réquisitions du ministère public dans le dit bailliage, en conformité et en exécution de la lettre du Roi, et de ses règlements, des dits jours 24 janvier et 28 février dernier, à la convocation des trois Etats du dit bailliage de Mortagne, de manière que les ecclésiastiques, bénéficiers ou autres engagés dans les ordres, les corps et communautés ecclésiastiques, rentés, réguliers ou séculiers des deux sexes ; que tous les ducs, pairs, marquis, comtes, barons, châtelains, et généralement tous les nobles possédant fiefs, ou autres ayant la noblesse acquise et transmissible, soient assignés ou cités, si fait n'a été, pour comparoître directement à l'assemblée générale, qui sera tenue par nous ou en notre absence par notre lieutenant général, en cette ville de Bellême, le dit jour 31 de ce mois, et que le Tiers-Etat de tout le ressort du dit bailliage soit cité, si fait n'a été, conformément aux dites lettres et règlements des 24 janvier et 28 février dernier, à comparoître, par les députés de chaque ville, bourg, village et communauté, par devant l'officier principal du dit bail-

liage, pour y être par lui procédé, d'abord à la rédaction et réunion de tous les cahiers particuliers en un seul, et ensuite au choix du quart d'entre les dits députés, chargés de porter à la dite assemblée générale des trois états, le dit cahier et le procès-verbal qui constatera leur nomination et leurs pouvoirs.

17^e Ordonnons enfin que les dits députés, nommés dans le dit bailliage, se rendront à notre dite assemblée générale, le dit jour de ce mois, huit heures du matin, pour y être procédé conjointement avec eux et avec les députés qui auront été nommés dans l'assemblée particulière et préliminaire de ce bailliage, à la rédaction et réunion du cahier général des trois Etats, s'il est ainsi convenu par la délibération des trois ordres, ou à la réunion en un seul cahier des cahiers particuliers du Tiers-Etat des deux bailliages, et ensuite à l'élection au scrutin des députés pour les Etats généraux, tout dans la forme et de la manière ci-dessus prescrite.

Et sera notre présente ordonnance exécutée par provision, nonobstant oppositions, appellations, et autres voies quelconques, mandons au premier huissier-audencier de ce bailliage, ou autre huissier roial, sur ce requis, ces présentes, mettre à exécution, de se faire lui, donnons pouvoir et commission.

Ce fut fait et prononcé au palais à Bellême, l'audience tenante, où présidait messire Louis-Jacques Bayard de Vingtrie, écuyer, chevalier de l'ordre du Roi, seigneur du Vigneul et des Epinais, conseiller du Roi, et de Monsieur fils de France, frère de Sa Majesté, lieutenant général, civil et criminel du grand bailli du Perche au bailliage roial du comté du Perche à Bellême, où était présent M. de La Roque, lieutenant particulier civil et lieutenant particulier assesseur criminel, ce jourd'hui 12 mars 1789.

Mortagne, à son tour, devait tenter jusqu'au bout une opposition inutile à l'exécution de ce règlement.

Le 14 mars, les officiers composant le Bailliage de cette ville prirent une délibération qui contient des considérants curieux :

« Considérant que les dispositions du règlement général relatives au lieu de la tenue de l'Assemblée de la province du Perche étaient le fruit d'une mûre délibération et qu'il n'est pas permis de douter qu'elles ne fussent inspirées par l'esprit de justice et de sagesse du Conseil du Roi, puisqu'il étoit notoire que notre siège de Bellesme avoit vivement sollicité une préférence qui auroit été déferée à notre siège de Mortagne sans s'être mis en devoir de la requérir en aucune manière comme chose à lui due; qu'au contraire les nouveaux ordres surpris dans les bureaux du Conseil ne peuvent être regardés comme la volonté propre de Sa Majesté et mesme comme le vœu

des magistrats établis par le Roi pour juger toutes les contestations relatives à la convocation des États généraux, parce qu'ils comptaient encore le 2 de ce mois que l'affaire leur seroit mise sous les yeux ledit jour.

« Considérant que lad. lettre et règlement dudit jour 28 février présentent une contradiction d'après laquelle la surprise se manifeste trop clairement pour qu'on puisse y reconnaître le caractère de vérité qui distingue tous les actes émanés de l'autorité royale, puisqu'il est de fait, comme le porte ledit règlement, qu'il n'a été rendu que sur les demandes et mémoires de notre Bailliage de Bellesme, sans aucune communication à notre Bailliage de Mortagne qui s'est vu dépouillé sans avoir été entendu et par un acte particulier surpris à l'autorité d'un droit qui lui était dévolu par un règlement général commun à toutes les provinces du royaume; que mesme, depuis le temps de la seconde lettre écrite sous le nom de Sa Majesté et qui accompagne le règlement dudit jour, 28 février, il semblerait que notre siège de Mortagne aurait été entendu dans ses moyens et fourni ses réponses aux mémoires de notre Bailliage de Mortagne on voudroit aggraver la plaie qu'on lui a faite en le faisant répéter contradictoire pour lui ôter tout moyen de réclamation, pendant qu'il est certain que les députés qu'avait envoyés la municipalité de Mortagne dès qu'elle a su que les villes de Bellesme et Nogent s'étaient réunies pour attaquer le règlement général ne sont pas mesme arrivés assez à temps pour se faire écouter, puisqu'ils n'ont pu présenter leur mémoire que le lendemain de la date du jugement prétendu donné par la commission du Conseil.

« Considérant enfin que, d'après la nécessité indispensable où nous sommes de porter au pied du trône nos très humbles représentations pour la défense desd. droits de notre siège de Mortagne et de sa châtellenie, nous ne pourrions, sans y préjudicier, donner notre sanction et notre approbation aud. règlement, visiblement contraire aux véritables intentions de Sa Majesté et dont nous avons tant de moyens de faire opérer la réformation; que cependant la brièveté du temps qui nous reste jusqu'à l'époque fixée par le Roi pour la tenue des États généraux ne nous permet pas de concevoir l'espoir d'obtenir justice avant le temps et ne voulant pas que les habitants de tous les ordres de la châtellenie de Mortagne puissent avoir un reproche de les avoir privés par notre fait et par des vues d'intérêt particulier du droit qui leur appartient de voter à l'assemblée générale du Bailliage du Perche quel que soit le lieu de sa tenue, s'ils jugent à propos de s'y rendre.

« Nous, oui le procureur du Roi et sous le bon plaisir de Sa Majesté, en adhérent aux protestations faites par le Tiers-Etat de notre Bailliage de Mortagne dans les assemblées préliminaires tenues devant notre lieutenant général audit Mortagne le 10 de ce mois et auxquelles les membres des deux premiers ordres résidants dans ledit Bailliage ont été et seront invic-

tés de donner adjonctions, disons que jusqu'à ce qu'il en ait été autrement ordonné par sa Majesté, avons sursis à l'enregistrement et publication des dites lettres et règlement du dit 28 février dernier.

« Et pour donner à Sa Majesté, autant que notre devoir peut nous le permettre, une preuve de notre respect pour tout ce qui porte le sceau de son autorité et mettre tous nos justiciables à portée d'user des droits qui leur sont acquis, disons néanmoins que les citoyens de tous les ordres de notre châtellenie de Mortagne qui ont droit de se trouver à l'assemblée générale du Tiers-Etat de notre bailliage du Perche seront avertis par l'affiche et publications des présentes dans toute l'étendue du ressort de notre Bailliage de Mortagne qu'en unication du règlement dudit jour 28 février dernier et par ordonnance de nous et de notre lieutenant général en notre Bailliage de Bellesme en date du 12 de ce mois l'assemblée générale des Trois Etats de notre dit Bailliage du Perche est indiquée en notre ville de Bellême et fermée au 31 du présent mois. A quel effet la présente sera imprimée, lue, publiée et affichée partout où sera exécutée par provision.

BERTHEREAU.

La querelle entre les deux villes sœurs et rivales ne devait se terminer définitivement que par la suppression de l'autonomie dont avait joui jusqu'alors la province du Perche et par sa réunion définitive à Alençon. Cette solution préparée depuis des siècles au point de vue féodal par les premiers comtes d'Alençon et du Perche, au point de vue administratif par les intendants, mais combattue énergiquement par les officiers du Bailliage, est nettement indiquée dans plusieurs délibérations des habitants et dans leurs cahiers de doléances en 1789 (1).

Nous considérons ici notre tâche comme terminée. Il n'entre pas dans notre plan de donner l'analyse des vœux relatifs à l'administration de la justice consignés dans les cahiers de la province et soutenus par ses députés aux États généraux. Cette analyse nous mènerait trop loin et pourrait paraître superflue. Nous croyons plus utile de donner en appendice l'état des ressorts judiciaires de la châtellenie de Mortagne. Cette statistique, intéressante à plus d'un point de vue, pourra servir à compléter

(1) *Cahiers de doléances du Tiers-Etat des paroisses de la châtellenie de Mortagne* (Annuaire de l'Orne de 1888 et années suivantes). — Jousset, *La Révolution au Perche, quatrième partie*, p. 12, 13. — Délibération des habitants de Saint-Martin du Vieux-Bellême, 7 décembre 1788.

le travail remarquable de notre confrère M. Olivier de Romanet, sur la Géographie du Perche qui resta pendant si longtemps comme isolé des territoires environnants et mal connu de l'administration supérieure elle-même. Ce document, malgré son aridité, pourra ainsi contribuer à mieux faire connaître une province qui a dû à la fois à son isolement même d'une part, la conservation de son autonomie et d'autre part la persistance d'une organisation vicieuse des corps judiciaires, d'où résultait fatalement des conflits perpétuels, des anomalies bizarres, des abus criants et sans nombre, dont le poids, malgré la vigilance des magistrats attachés à leurs devoirs qui ne craignaient pas de les dénoncer énergiquement au roi, comme on l'a vu, devait paraître de plus en plus lourd, à mesure que la lumière du siècle pénétrait davantage dans ce pays jadis presque fermé (1) et que l'unité, entrevue par quelques esprits élevés, tendait à s'établir peu à peu dans les lois comme dans les institutions et dans les mœurs.

LOUIS DUVAL.

(1) Arrest de la Cour de Parlement, qui ordonne que les Propriétaires, Fermiers et Cultivateurs des terres et héritages situés dans la Province du Perche, seront tenus; à compter du mois de Novembre 1785, de couper les branches d'arbres, de toute espèce, qui s'étendront sur les chemins vicinaux et de traverse, de réduire à quatre pieds de hauteur les haies qui bordent lesdits chemins, et de couper aussi toutes les branches d'épines et autres qui peuvent s'étendre sur lesdits chemins :

EXTRAIT DES REGISTRES DU PARLEMENT

Du vingt-neuf Avril mil sept cent quatre-vingt-cinq.

Vu par la Cour la Requête présentée par le Procureur Général du Roi, contenant qu'il a été informé que les chemins de traverse de la Province du Perche sont presque tous impraticables en tout temps, attendu qu'ils sont couverts par des branches d'arbres et par des haies d'une épaisseur considérable, ce qui cause une perte réelle aux Propriétaires et Cultivateurs, dont les grains, dans le temps de la moisson, ne peuvent être transportés sur des charrettes dans les granges, sans que les épis du bled aient été altérés et endommagés par les branches des arbres et des épines; que le même inconvénient se trouve pour le transport des foin; que dans ces chemins il n'est pas possible que les Fermiers et Cultivateurs puissent faire faire à leurs chevaux et autres animaux autant de travail que si lesdits chemins étaient praticables, ce qui ne peut que retarder la récolte des foin et des grains, et occasionner une plus grande perte aux Cultivateurs et Fermiers, lorsque les moissons peuvent être en danger par les pluies.....

APPENDICE

BAILLIAGE DU PERCHE DU RESSORT DU PARLEMENT DE PARIS

Le bailliage du Perche est divisé en deux sièges : Mortagne et Bellême.

MORTAGNE, capitale de la province, séjour des anciens comtes du Perche, est le premier siège du bailliage. Le grand bailli de la province y fait sa résidence. Cette ville a toujours été celle de ses prédécesseurs ; elle est sur les grandes routes de Paris d'Alençon, Bretagne, le Maine et l'Anjou ; il y a une collégiale, plusieurs maisons religieuses d'hommes, un monastère de religieuses, un hôpital : toutes ces maisons sont de fondation royale. La collégiale est composée de cinq dignités et quatre chanoines. Le roi nomme à trois dignités et alternativement avec le chapitre aux canonicats, dix-huit chapelains à la nomination du chapitre, cinq paroisses, un siège d'élection, composé de onze officiers, pour les matières d'aides et finances en l'étendue de la province, un siège d'eaux et forêts, dont la juridiction a la même étendue que le bailliage et sur deux forêts royales, de la province, une juridiction du grenier à sel, une juridiction de Messieurs les maréchaux de France, une juridiction d'olificialité, laquelle s'étend sur les villes de Mortagne et Bellême, bourgs et paroisses de la province étant du diocèse de Sées, une subdélégation, un hôtel de ville, composé d'un maire, deux échevins, un syndic receveur, un secrétaire greffier, quatre conseillers, dix notables de tout temps, une brigade de maréchaussée, recette des tailles, capitation, vingtième denier et autres impositions de la province,

une direction et recette générale des aides pour la province du Perche, et une partie de la Normandie. Cette ville très peuplée est le séjour de la principale noblesse de la province et d'un grand nombre d'ecclésiastiques. Il s'y fait un commerce considérable de toiles pour l'étranger, ainsi que de bestiaux ; la ville par sa situation et par les différentes grandes routes de communication, est le lieu le plus convenable pour l'administration de la justice en la province.

En la paroisse de Saint-Jean de la dite ville de Mortagne, il y a un fief relevant de la haute justice de Champs, paroisse éloignée de deux lieues du dit Mortagne, la justice de Champs ressortit par appel au bailliage du dit Mortagne.

Une partie d'un des faubourgs de la ville de Mortagne, étant sur la paroisse de Saint-Jean, dépend de la haute justice de Soligny appartenante à la Chartreuse du Valdieu. La justice est exercée dans cette partie de faubourg par les officiers de Soligny, laquelle ressortit au bailliage de Mortagne.

Le faubourg de Saint-Langis avait été aliéné, par demembrement de la vicomté de Mortagne en 1702. Les officiers du bailliage de Mortagne ont été maintenus provisoirement dans la possession de la haute justice sur ce faubourg, par arrêt du parlement, rendu au mois de septembre 1763. Les officiers de Saint-Langis continuent cependant d'y tenir leur audience dans une maison particulière, parce que le seigneur de Saint-Langis avait été précédemment maintenu dans l'exercice de la justice du même faubourg par arrêt du Conseil.

AUTHEUIL.

Cette paroisse, à deux lieues de Mortagne, pour la majeure partie, dépend de la baronnie et justice de Longny. Les appels des sentences de Longny ressortissent à la baronnie de Pongouin. Pongouin (1) à la chambre épiscopale de Chartres, au bailliage de Chartres et du bailliage de Chartres au parlement de Paris.

Il y a une portion de cette paroisse dans la mouvance de la haute justice de Soligny, laquelle ressortit par appel au bailliage de Mortagne.

Il y avait aussi une portion de cette paroisse dépendante de la Motte d'Iversay, (2) ressortissant au parlement de Paris : on assure que cela a son fondement sur un arrêt provisoire qui fut rendu pendant une contestation entre les officiers de Mortagne dont la paroisse de L'hosme n'est distante que de trois lieues. Ceux du

(1) Pontgouin (Eure-et-Loir).

(2) La Motte d'Iversay, Commune de Saint-Maurice-sur-Huisne.

bailliage de Chartres, distante de 14 à 15 lieues, et les officiers du bailliage de Châteauneuf qui prétendaient respectivement le ressort de cette justice. L'auditoire de la justice de la Motte d'Iversay, est située au bourg de Tourouvre, du bailliage de Mortagne, à deux lieues de cette ville.

BAZOCES, située à deux lieues de Mortagne.

Une grande partie de cette paroisse relève de la haute justice du marquisat de Puisaye, laquelle ressortit par appel au bailliage de Mortagne. Une autre partie de la haute justice de Courteraye, ressortissante à Mortagne.

Une autre partie dépendait de la vicomté de Mortagne, mais cette portion a été aliénée en exécution de l'édit de 1702. Elle ressortit par appel au bailliage de Mortagne. Cette justice n'est point exercée, il n'y a pas même d'audience.

BIVILLIERS, à une lieue et demie de Mortagne.

Une partie de cette paroisse dépend de la haute justice de la Ventrouze, ressortissante par appel au bailliage de Mortagne.

Une autre de celle de Tourouvre, qui ressortit par appel au dit Mortagne.

Une autre de Soligny, ressortissante par appel au bailliage de Mortagne.

Il y a dans cette paroisse quelques villages qui dépendaient de la vicomté de Mortagne ; mais la justice a été aliénée en 1702, au seigneur Patron de Bivilliers ; elle n'est point exercée, le seigneur n'y ayant point pourvu d'officiers ; il n'y a ni audiences ni prisons.

BIZOU, à deux lieues et demie de Mortagne.

La majeure partie dépend des hautes justices de Rémalard et de Feillet, ressort du bailliage de Mortagne ; il y en a une partie de la baronnie de Longny, ressort du bailliage de Chartres, éloigné de treize lieues.

Une autre partie de la haute justice de la Frette, ressortissante au bailliage de Mortagne.

BOISSY-MAUGIS, à trois lieues de Mortagne.

Cette paroisse dépend de la haute justice de Rémalard et de Feillet. Les appels de Feillet ressortissent à Rémalard et de Rémalard à Mortagne.

BRESOLETTES, à trois lieues et demie de Mortagne.

Partie de cette paroisse dépend de la justice patrimoniale de Tourouvre, l'autre partie dépendant de la vicomté de Mortagne, elle a été aliénée en 1702, au seigneur de Tourouvre.

BUBERTRÉ, à deux lieues de Mortagne.

Partie de cette paroisse dépend de la haute justice patrimoniale de Tourouvre, bailliage de Mortagne, une autre partie dépendait de la vicomté de Mortagne, elle a été aliénée en 1702, au seigneur de Tourouvre. Une autre partie de Soligny, bailliage de Mortagne.

BURÉ, à deux lieues de Mortagne.

La majeure partie dépend de la haute justice de Montizambert, ressortissante au bailliage de Mortagne.

Une partie de cette paroisse relève du bailliage de Mortagne. Une partie dépend du bailliage de Bellême, dont elle est éloignée de quatre grandes lieues, et les chemins impraticables.

CHAMPEAUX, à deux lieues de Mortagne.

Relève du bailliage de Mortagne, à cause de la réunion de la vicomté du dit lieu.

CHAMPS, à une lieue et demie de Mortagne.

Haute justice patrimoniale. Les appels ressortissent au bailliage de Mortagne; il n'y a ni officiers ni audience. Cette justice s'étend dans la ville de Mortagne, le propriétaire est M. Abot, mousquetaire et seigneur.

COMBLOT, à deux lieues de Mortagne.

La majeure partie de cette paroisse dépendait de la vicomté de Mortagne, elle a été aliénée pour la justice, au seigneur de Reveillon, en 1702.

Une partie de cette paroisse dépend de la haute justice de la Ventrouze, ressortissante par appel au bailliage de Mortagne.

CONTREBIS.

Dépend du bailliage de Mortagne.

CORBOX, à deux lieues de Mortagne.

La majeure partie de cette paroisse dépend de la haute justice de la Ventrouze, dont les appels ressortissent au bailliage de Mortagne.

Le presbytère dépend de Villeray, sous le bailliage de Bellême, distance de cinq lieues, mauvais chemins.

Il y a une partie de cette paroisse qui dépend de la haute justice de la Frette (1), Guez et Planche (2), ressortissant au bailliage de Mortagne.

(1) La Frette, commune de Saint-Victor-de-Réno.

(2) Les minutes de la haute justice de la Frette, Guez et Planche et des hameaux qui dépendaient de la justice du roi es-paroisses de Saint-Mard et Saint-Victor-de-Réno existent aux archives de l'Orne. Elle était possédée par M. le Riche de Chevigné, seigneur de Courgain, le Perchet, la Frette, Guez et Planche, la Ventrouze, Chérance et autres lieux.

Une autre partie dépendait de la justice du roi, aliénée en 1702, ressortissante au bailliage de Mortagne.

COULIMER, à une lieue et demie de Mortagne.

Une partie de cette paroisse dépend de la haute justice de la Ventrouze.

Une autre partie dépendait autrefois de la vicomté de Mortagne ; elle a été aliénée en 1702, au seigneur de la Ventrouze, lequel avait la haute justice sur une partie de la paroisse.

Une autre partie de cette paroisse dépend de la haute justice du marquisat de Puisaye.

Les sentences des juges de la Ventrouze, de Coulimer par aliénation et du marquisat de Puisaye, relèvent du bailliage de Mortagne.

COURCERAULT, à deux lieues de Mortagne.

La majeure partie dépend de la haute justice patrimoniale de la Ventrouze.

Une partie de la haute justice patrimoniale de la Frette.

Une autre partie dépendait de la vicomté de Mortagne, elle a été aliénée en 1702.

Une partie de la chatellenie de Remalard.

Le ressort de ces justices est du bailliage de Mortagne.

Une partie de cette paroisse dépend de la justice de Villeray éloigné de cinq lieues ; cette justice relève par appel du bailliage de Bellême. Il y a un fief dépendant de la Loupe au Perche, éloigné de huit à neuf lieues.

COURGEON, à une lieue de Mortagne.

La majeure partie de cette paroisse relève de la haute justice de la Ventrouze.

Une autre de la Frette.

Une autre partie de la haute justice de Tourouvre.

Une autre partie de la haute justice de Soligny.

Il y a dans la paroisse plusieurs villages, dépendants de la vicomté de Mortagne, aliénée en 1702.

Toutes ces justices ressortissent par appel au bailliage de Mortagne.

COURGEOUT, à une lieue de Mortagne.

Partie de cette paroisse dépend de la haute justice du marquisat de Puisaye.

Une autre de la haute justice de la Frette, Guez et Planche.

Une autre de la haute justice de la Ventrouze.

Une autre partie dépendait de la vicomté de Mortagne, elle a été aliénée en 1702. Le seigneur de Courgeon n'a point d'officiers ni audience.

Toutes ces justices ressortissent par appel au bailliage de Mortagne.

COURTERAYE (1). à deux lieues de Mortagne.

Cette paroisse dépend en partie de la haute justice patrimoniale de Courteraye.

Une autre partie dépendait de la vicomté de Mortagne, elle a été aliénée en 1702.

Ces justices ressortissent par appel au bailliage de Mortagne.

COURTOULAIN, à une lieue de Mortagne.

Une partie de cette paroisse dépend de la haute justice du marquisat de Puisaye.

Une autre partie de la haute justice de la Frette et une autre partie de la haute justice de Courteraye.

Toutes ces justices sont dans le ressort du bailliage de Mortagne.

DORCEAU, à quatre lieues de Mortagne.

Une grande partie de cette paroisse dépend des justices de Rémalard et de Feillet.

Une autre de la baronnie de Moutiers dans le ressort du bailliage de Mortagne.

FEINGS, à une lieue et demie de Mortagne.

Une partie de cette paroisse dépend de la haute justice patrimoniale de la Ventrouze.

Une autre de la haute justice patrimoniale de Soligny.

Une autre partie de la haute justice de l'amortissement du Val-Dieu.

Il y a dans cette paroisse plusieurs villages qui dépendaient de la vicomté de Mortagne, la justice en a été aliénée en 1702.

Toutes ces justices sont du ressort du bailliage de Mortagne.

LA CHAPELLE-MONTLIGRON, à deux lieues de Mortagne.

La majeure partie de cette paroisse dépend de la haute justice de la Ventrouze.

Une partie de la haute justice patrimoniale de Soligny.

Une autre partie de la haute justice patrimoniale de Vallarchin (2).

(1) Saint-Aubin-de-Courteraye.

(2) Vallarchin, commune de Saint-Mard-de-Rén.

Une autre partie de la haute justice de Tourouvre.

Une autre partie de la haute justice de la Frette, Guez et Planche.

Il y avait dans cette paroisse des villages dépendant de la vicomté de Mortagne. La justice a été aliénée en 1702.

Toutes ces justices ressortissent au bailliage de Mortagne.

LA MESNIÈRE, à deux lieues de Mortagne.

La majeure partie de cette paroisse dépend de la haute justice patrimoniale ou marquisat de Puisaye, ressortissant au bailliage de Mortagne.

Une partie du bailliage de Mortagne, à cause de la vicomté de Mortagne y réunie. Deux à trois villages dépendent du bailliage de Bellême, éloigné de cinq lieues de la dite paroisse.

LA POTERIE, à trois lieues et demie de Mortagne.

Une partie de cette paroisse dépend de la haute justice de la Ventrouze.

Une autre de la haute justice de la Guimandière.

Une autre de la haute justice de Tourouvre.

Une autre a été aliénée par démembrement de la vicomté de Mortagne, en 1702.

Toutes ces justices sont du ressort du bailliage de Mortagne.

Il y a une partie de cette paroisse dans le ressort de la justice de la Ferté, bailliage de Châteauneuf-en-Timerais, éloigné de 7 lieues, chemins de traverse très mauvais.

LE MAGE, à quatre lieues de Mortagne.

Cette paroisse dépend en partie de la haute justice de Feillet.

Une autre de la châtellenie de Rémalard.

Une autre partie de Moutiers. Une autre de Neuilly.

Toutes ces justices sont dans le ressort du bailliage de Mortagne.

A observer que Neuilly relève par appel de la haute justice de Feillet, Feillet de Rémalard et Rémalard de Mortagne.

LE PAS-SAINT-LHOMER, à cinq lieues de Mortagne.

Relève en plus grande partie de la baronnie de Moutiers, bailliage de Mortagne, la baronnie de Moutiers appartenant au prieur de Moutiers.

LE PIN, à une lieue et demie de Mortagne.

La plus grande partie de cette paroisse dépend de la haute justice patrimoniale de la Ventrouze, ressort du bailliage de Mortagne.

Plusieurs villages dépendaient de la vicomté de Mortagne, la justice en a été aliénée en exécution de l'édit de 1702. Cette justice par démembrement n'est point exercée par les officiers du seigneur, il n'y en a point de pourvus ; il n'y a ni audience ni prison dans la justice du Pin. Les officiers du bailliage de Mortagne l'exercent. Partie de cette paroisse dépend de la haute justice patrimoniale de Saint-Denis. Le seigneur, pour éviter les frais des procès criminels, a remis l'exercice de sa justice, aux officiers du bailliage de Mortagne.

Une autre partie de cette paroisse relève de la haute justice de Chanceaux, dont les appels se relèvent au bailliage de Mortagne. Il serait à désirer que cette paroisse fût attribuée en totalité au bailliage de Mortagne, d'où elle est à proximité, pour éviter nombre d'appels d'incompétence, la mouvance de plusieurs villages étant ignorée des habitants.

LIGNEROLLES, à une lieue et demie de Mortagne.

Cette paroisse dépend de la haute justice de la Ventrouze, relevante du bailliage de Mortagne. Une autre partie relève de la haute justice de Soligny, bailliage de Mortagne.

Une autre partie du bailliage de Mortagne, par démembrement de la vicomté du lieu.

LOISAIL, à demie lieue de Mortagne.

Une partie de cette paroisse dépend de la haute justice patrimoniale de la Ventrouze.

Une autre partie dépendait de la vicomté de Mortagne ; la justice en a été aliénée en 1702

Ces justices sont dans le ressort du bailliage du dit Mortagne.

Le bourg de **LONGNY**, à trois lieues de Mortagne.

La majeure partie du bourg et de la paroisse dépendent de la baronnie et justice du lieu ; les appels des sentences du juge de la baronnie de Longny, ressortissent à la baronnie de Pongouin, celle de Pongouin à la justice de la chambre épiscopale de Chartres, de là au bailliage du lieu et ensuite au parlement de Paris.

Les habitants de Longny qui commencent des procès n'en voient point ordinairement la fin, à cause des différents degrés de juridiction, qu'un chicaneur leur fait essayer, et ils sont obligés d'abandonner leurs intérêts, ne pouvant fournir aux frais.

La baronnie de Longny connaît, par appel, des sentences rendues par les officiers de la haute justice de la Lande (1), Persey (2) et

(1) La Lande-sur-Erre, canton de Longny.

(2) Persey, commune de Moulicent, canton de Longny.

autres. Les habitants de ces hautes justices sont obligés d'essayer ces différents degrés de juridiction.

Une autre partie de la paroisse de Longny dépend de la haute justice de Lande.

Il y a une partie de la paroisse qui dépend de la châtellenie de la Motte-d'Iversay. L'exercice de la justice se fait au bourg de Tourouvre dépendant du bailliage de Mortagne et à deux lieues de cette ville, en conséquence d'un arrêt que le seigneur de Tourouvre a obtenu ; les appels des sentences du juge de la Motte-d'Iversay se relèvent provisoirement au parlement de Paris.

La baronnie de Longny et les justices qui y ressortissent sont situées dans la province du Perche et gouvernées par la coutume de cette province.

LONGPONT, à deux lieues de Mortagne.

Dépend de la justice patrimoniale du marquisat de Puisaye, ressort au bailliage de Bellême.

MAISON-MAUGIS, à trois lieues de Mortagne.

Une partie du bourg et une ferme dépendent de la haute justice patrimoniale de Maison-Maugis. Le surplus de la paroisse dépend des hautes justices de la Frette, Guez et Planche et de la Ventrouze.

Toutes ces justices sont dans le ressort du bailliage de Mortagne.

Il y a cependant dans la paroisse de Maison-Maugis deux ou trois villages qui dépendent du bailliage de Mortagne, à cause de la vicomté y réunie.

MAUVES, à deux lieues de Mortagne.

Le bourg de cette paroisse et la majeure partie dépendent de la haute justice de Mauves, aliénée par démembrement de la vicomté de Mortagne en 1702. Une partie de la dite paroisse relève de la haute justice patrimoniale de la Ventrouze. Ces deux justices sont dans le ressort du bailliage de Mortagne.

Une partie de la paroisse dépend du bailliage de Bellême.

Il est à désirer pour les intérêts des habitants que cette partie de la paroisse soit attribuée au bailliage de Mortagne, à cause des discussions fréquentes qui surviennent entre les officiers des différents sièges et entre les officiers des bailliages supérieurs.

MENUS LES, à cinq lieues de Mortagne.

Cette partie dépend en partie de la baronnie de Moutiers, une

partie de la haute justice de Neuilly, ces justices sont dans le ressort du bailliage de Mortagne. Neuilly, relève par appel de Feillet, ensuite de Rémalard et delà à Mortagne.

MONCEAUX, à deux lieues et demie de Mortagne.

Dépend pour la justice de la baronnie de Longny.

MOUTIERS, à cinq lieues de Mortagne.

Cette paroisse dépend pour la majeure partie de la baronnie de Moutiers, sous le bailliage de Mortagne, cette baronnie appartient au prieur de Moutiers, une partie de Rémalard sous le bailliage de Mortagne.

LA MADELEINE-BOUVET, à cinq lieues.

La majeure partie dépend de la baronnie de Moutiers, bailliage de Mortagne.

NEUILLY, à cinq lieues de Mortagne.

Cette paroisse dépend en partie de la haute justice de Neuilly, laquelle relève par appel de la haute justice de Feillet, les appels de Feillet se relèvent à la châtellenie de Rémalard et cette châtellenie de Mortagne.

Une autre partie de cette paroisse relève de la haute justice de la Roulandière (1), les appels des sentences de juges de cette haute justice se relèvent devant le bailli de la haute justice de la Frette, les appels de ce juge rendus entre les justiciables de la haute justice de la Roulandière se portent devant le bailli de la Lande, lequel ressortit de la baronnie de Longny, la baronnie de Longni de Ponguin, Ponguin ressortit à la Chambre épiscopale de Chartres, de cette juridiction au bailliage et ensuite au parlement de Paris.

Il y a encore une partie de cette paroisse sous la haute justice et châtellenie de Rémalard, bailliage de Mortagne.

Une autre partie de la haute justice de la Lande-Marsolière (2), ressortissante par appel à la haute justice de Feillet, de cette haute justice à Rémalard et de Rémalard au bailliage de Mortagne.

Il y a une partie de cette paroisse dépendant du bailliage de Mortagne, à cause de la vicomté y réunie.

PARFONDEVAL, à une lieue de Mortagne.

La haute justice de cette paroisse, pour la majeure partie, a

(1) La Roulandière, commune de Neuilli-sur-Eure.

(2) La Marsolière, commune de la Lande-sur-Eure.

été aliénée par démembrement de la vicomté de Mortagne en 1702.

Une partie de cette paroisse dépend de la haute justice du marquisat de Puisaye.

Ces deux justices ressortissent par appel au bailliage de Mortagne.

PRÉPOTIN, à trois lieues de Mortagne.

Cette paroisse dépend de la haute justice de la Ventrouze, laquelle ressortit par appel au bailliage de Mortagne.

RANDONNAY, à quatre lieues de Mortagne.

Cette paroisse dépend en partie de la haute justice de Tourouvre, bailliage de Mortagne.

Une autre partie a été aliénée en 1702 par démembrement de la vicomté de Mortagne. La justice aliénée de Randonnay relève par appel au bailliage de Mortagne.

Une autre partie relève de la haute justice de la Ventrouze, sous le bailliage de Mortagne.

RÉMALARD, à quatre lieues de Mortagne.

Le bourg en partie et une partie de la paroisse relèvent de la haute justice de Feillet, dont les appels sont portés devant le bailli de la châtellenie de Rémalard et ensuite au bailliage de Mortagne.

Une autre partie du bourg relève de la châtellenie de Rémalard, sous le bailliage de Mortagne. Il y a quelques maisons dans le bourg et une partie de la paroisse qui relèvent d'une haute justice, laquelle ressortit au bailliage de Bellême.

RÉVEILLON, à trois quarts de lieue de Mortagne.

La haute justice sur une partie de cette paroisse a été aliénée par démembrement de la vicomté de Mortagne en 1702. Elle ressortit, par appel, au bailliage de Mortagne. Une autre partie relève de la haute justice de la Ventrouze, ressortissante au bailliage de Mortagne.

Une autre partie relève de la haute justice de Saint-Denis-sur-Huisne, mais cette haute justice n'est point exercée. Le seigneur, pour éviter les frais des procès criminels, en a abandonné l'exercice aux officiers du bailliage de Mortagne d'où elle relève.

SAINT-AUBIN-DE-BOISSEY (1), à une lieue de Mortagne.

Partie de cette paroisse dépend de la haute justice de Boisse.

(1) Aujourd'hui Boëcé, canton de Bazoches.

Le seigneur n'ayant point pourvu d'officiers, la justice est exercée par les officiers du bailliage de Mortagne, d'où elle relève par appel. L'autre partie de cette paroisse relève de la haute justice de la Ventrouze, sous le bailliage de Mortagne.

SAINTE-CÉRONNE, à une lieue de Mortagne.

Partie de cette paroisse relève du bailliage de Mortagne, à cause de la vicomté y réunie.

La majeure partie relève de la haute justice de Soligny, dont les appels ressortissent au bailliage de Mortagne.

Une partie relève de la haute justice de Courteraye, dont les appels ressortissent au bailliage de Mortagne. Une autre partie de la haute justice du Val (1), dont les appels ressortissent au bailliage du dit Mortagne. Une autre partie de la haute justice de la Ventrouze, dont les appels ressortissent au bailliage de Mortagne.

Une autre partie de la haute justice de Boisguillaume (2), dont les appels ressortissent au bailliage de Mortagne. Il n'y a point d'audience en la justice du Boisguillaume.

SAINT-DENIS-SUR-HUINE, à trois quarts de lieues de Mortagne

La haute justice de Saint-Denis s'étend sur une part de cette paroisse; elle n'est point exercée, le seigneur pour éviter les frais des procès criminels l'ayant remise à MM. les officiers du bailliage de Mortagne. Une partie de cette paroisse relève de la haute justice patrimoniale de la Ventrouze. Une autre partie du bailliage de Mortagne, à cause de la vicomté y réunie. Une autre partie de la haute justice du marquisat de Puisaye.

SAINT-ÉTIENNE-SUR-SARTHE (3), à deux lieues de Mortagne.

Partie de cette paroisse dépend de la haute justice de Courteraye. L'autre partie a été aliénée par démembrement de la vicomté de Mortagne, en 1702.

Toutes deux du ressort du bailliage de Mortagne.

SAINT-GERMAIN-DE-MARTIGNY, à deux lieues de Mortagne.

Partie de cette paroisse dépend de la haute justice du Val.

Une autre partie a été aliénée par démembrement de la vicomté de Mortagne, en 1702. Ces deux justices sont dans le ressort du bailliage de Mortagne. Elle ne sont point exercées.

Il y a une autre partie qui relève de la haute justice de Courteraye, dont les appels sont portés au bailliage de Mortagne.

(1) Peut-être le Val-Dieu.

(2) Boisguillaume, commune de Soligni-la-Trappe.

(3) Réuni à Saint-Aubin-de-Courtraie.

SAINT-HILAIRE, à une lieue de Mortagne.

Partie de cette paroisse, pour la majeure partie a été démembreée de la vicomté de Mortagne, et la haute justice a été aliénée en 1702. Elle ressortit au bailliage de Mortagne, elle n'est point exercée depuis très longtemps, il n'y a point d'audience. Une partie relève de la haute justice de Soligny. Une autre partie de la haute justice de Tourouvre. Une autre partie de la haute justice patrimoniale de la Ventrouze.

Une autre partie de la haute justice du Boisguillaume, où il n'y a point d'audience.

Une autre partie de la haute justice de la Frette.

Toutes les justices ci-dessus sont du ressort du bailliage de Mortagne.

Une autre partie de la châtellenie de la Motte-d'Iversay, les appels de la Motte-d'Iversay se portent au parlement.

SAINT-LANGIS, limitrophe de Mortagne.

L'un des faubourgs de la dite ville de Mortagne est situé sur cette paroisse, la justice sur ce faubourg et sur le surplus de la paroisse a été aliénée en 1702. Le bailliage de Mortagne, par arrêt du parlement de Paris, a été provisoirement maintenu dans la possession d'exercer la justice sur ce faubourg, cependant il y avait un arrêt du Conseil rendu au profit du seigneur de Saint-Langis, qui lui accordait la justice sur ce faubourg.

Le surplus de la paroisse, pour la majeure partie, dépend de la haute justice de Saint-Langis, aliénée en 1702. Il y a une partie de cette paroisse qui relève de la haute justice patrimoniale du marquisat de Puisaye. Ces deux justices sont du ressort du bailliage de Mortagne.

SAINT-MARD-DE-COULONGES, à deux lieues de Mortagne.

La haute justice de cette paroisse a été démembrée de la vicomté de Mortagne en 1702 et aliénée au seigneur de St-Mard ; elle ressortit au bailliage de Mortagne ; elle n'est point exercée ; il n'y a point d'audience.

Une partie de cette paroisse relève de la haute justice du Val, elle n'est point exercée.

SAINT-MARD-DE-RENO, à une lieue de Mortagne.

La majeure partie de la paroisse dépend de la haute justice de la Frette, Guez et Planche, une partie de la haute justice de la Ventrouze, une partie de la haute justice de Soligny. Une partie de la paroisse dépendait de la vicomté de Mortagne ; la justice a été aliénée par démembrement en 1702. Toutes ces justices sont du ressort du bailliage de Mortagne.

SAINT-MARTIN-DES-PÉZERITS, à deux lieues de Mortagne.

Une partie de la paroisse dépend de la paroisse de Courteraye.

Une autre partie a été aliénée au seigneur de Courteraye, par démembrement de la vicomté de Mortagne, en 1702.

Ces deux justices sont du ressort du bailliage de Mortagne.

SAINT-OUEN-DE-SÉCHEROUVRE, à deux lieues de Mortagne.

Une partie de cette paroisse dépend de la haute justice patrimoniale de Courteraye.

Une autre partie a été aliénée au seigneur de Courteraye, par démembrement de la vicomté de Mortagne, en 1702.

Une autre partie dépend de la haute justice patrimoniale du Boisguillaume, il n'y a ni officiers ni audience. Toutes ces hautes justices sont du ressort du bailliage de Mortagne.

SAINT-QUENTIN-DE-BLAVOU, à deux lieues de Mortagne.

Une partie de cette paroisse dépend du bailliage de Mortagne, à cause de la réunion de la vicomté de Mortagne au bailliage.

Une autre partie dépend du bailliage de Bellême.

Une partie dépend de la haute justice du marquisat de Puisaye, ressortissant par appel au bailliage de Mortagne.

Il serait à désirer que la partie dépendante de Bellême fût réunie à Mortagne. La grande route en est voisine et plus proche de Mortagne que de Bellême.

SAINT-SULPICE, à un quart de lieue de Mortagne.

La majeure partie de cette paroisse a été aliénée en 1702, pour la justice, par démembrement de la vicomté de Mortagne, elle n'est point exercée ; il n'y a point d'audience ; les affaires des particuliers domiciliés en l'étendue de la justice aliénée sont portées au bailliage de Mortagne. Une partie relève de la haute justice de Courteraye.

SAINT-VICTOR-DE-RÉNO, à deux lieues de Mortagne.

La majeure partie de cette paroisse relève de la haute justice patrimoniale de la Frette, Guez et Planche. Une autre partie de la haute justice patrimoniale de l'amortissement du Val-Dieu.

Une autre partie de la haute justice de cette paroisse, par démembrement pour les villages qui dépendaient de la justice de Mortagne.

SOLIGNY, à deux lieues de Mortagne.

Cette paroisse dépend pour la majeure partie de la haute justice patrimoniale de Soligny, une autre partie de la haute justice patrimoniale du Bois-Guillaume. Il n'y a point d'officiers

ni audience. Toutes deux dans le ressort du bailliage de Mortagne. Il y a une partie de cette paroisse qui dépend du bailliage de Mortagne, à cause de la réunion de la vicomté de Mortagne au bailliage.

THÉVAL (1), près Mortagne.

Cette paroisse dépend en entier du bailliage de Mortagne, à cause de la réunion de la vicomté du lieu au bailliage.

Il y a cependant dans cette paroisse un village qui dépend de la haute justice de la Ventrouze, ressortissante au bailliage de Mortagne.

TOUROUTRE, à deux lieues de Mortagne.

Cette paroisse dépend, en partie, de la haute justice patrimoniale de Tourouvre. Une autre partie dépend de la haute justice du dit Tourouvre, aliénée du roy, par démembrement de la vicomté de Mortagne. Une autre partie de la haute justice patrimoniale de la Ventrouze. Une autre partie de la haute justice de Soligny.

Toutes ces justices sont dans le ressort du bailliage de Mortagne.

VILLIERS, à une lieue de Mortagne.

La majeure partie de cette paroisse dépend de la haute justice de la Ventrouze. Une autre partie de la haute justice de Soligny. Une autre partie de la haute justice de la Frette, Guez et Planche. Une autre partie de la haute justice de Courteraye. Une autre partie dépend de la haute justice de Villiers, par démembrement de la vicomté de Mortagne, aliénée en exécution de l'édit de 1702.

Paroisses de la Province du Perche, régies par la coutume de cette province, dépendante en tout ou partie du bailliage de Mortagne, en l'élection de Verneuil.

LA VENTROUZE, à trois lieues de Mortagne.

Cette paroisse dépend, pour la majeure partie, de la haute justice patrimoniale de la Ventrouze, dont les appels ressortissent au bailliage de Mortagne.

L'autre partie est dépendante de la châtellenie de la Motte-d'Iversay.

L'exercice de cette justice se fait au bourg de Tourouvre, en l'étendue du bailliage de Mortagne. Tourouvre éloigné de deux lieues de Mortagne.

(1) Réuni à Saint-Laugis.

LHOSME, à trois lieues de Mortagne.

Cette paroisse dépend de la châtellenie de la Motte-d'Iversay ; les appels ressortissent provisoirement au parlement, depuis une ancienne discussion qu'il y eut entre les officiers du bailliage de Mortagne, Chartres et Châteauneuf, pour le ressort de cette justice. Les mouvances de cette justice sont assises en la province du Perche, en la coutume de la même province ; les justiciables sont à proximité du bailliage de Mortagne, n'étant éloigné que de trois lieues et ayant une grande route pour y arriver. Il est à désirer pour les habitants de cette châtellenie, que le ressort de la justice soit attribué au bailliage de Mortagne, à cause des cas royaux dont le bailliage de Chartres et celui de Châteauneuf prennent quelquefois connaissance, au préjudice du bailliage de Mortagne, qui est à proximité, n'étant éloignés que de trois lieues, au lieu que Chartres est éloigné de douze lieues et Châteauneuf de sept lieues.

N'ayant point de bailliage où les appels de leurs juges se portent, ils ne peuvent profiter de l'avantage accordé aux sujets de Sa Majesté de faire juger leurs causes au souverain, jusqu'à concurrence de la somme de 40 fr., cette compétence n'étant accordée qu'aux bailliages royaux, de sorte que plusieurs d'entre eux qui sont des laboureurs, manouvriers et domestiques, auxquels il est dû une somme de 40 fr., sont obligés d'abandonner la suite de leur paiement, parce que leurs débiteurs interjetent appel des sentences rendues contre eux, l'appel se relevant au parlement ; ils n'ont pas le moyen de poursuivre, ou leurs débiteurs deviennent insolvable.

Les habitants de cette haute justice de Lhosme ne peuvent profiter de l'avantage accordé par l'Edit de création de conservateurs des hypothèques et abrogation des décrets volontaires du mois de juin 1771, pour les acquisitions qu'ils feront et la conservation de leurs privilèges et hypothèques, sur les biens de leurs débiteurs. Ils ne savent dans quel bailliage ils doivent se pourvoir pour obtenir des lettres de ratification sur leurs contrats d'acquisitions ou forme leurs oppositions aux lettres de ratifications que les acquéreurs pourraient obtenir, soit dans le bailliage de Chartres, soit à celui de Châteauneuf, soit à celui de Mortagne, pour ôter la publicité à leurs acquisitions, soit de fonds, soit de rentes, de sorte que les habitants pour la conservation de leurs intérêts, seraient obligés d'aller dans ces trois bailliages vérifier les tableaux, ce qui leur serait extrêmement à charge, et il serait nécessaire, pour leur avantage, de faire ressortir la châtellenie de la Motte-d'Iversay du bailliage de Mortagne.

LA LANDE (1), à cinq lieues de Mortagne.

Partie de cette paroisse relève de la haute justice de la Lande, dont les appels sont portés devant le bailli de Longny, ensuite à Pongouin, de là à la chambre épiscopale de Chartres, de là au bailliage de Chartres et ensuite au parlement de Paris.

Une autre partie de la haute justice de La Lande-Marsolière, laquelle relève par appel de la haute justice de Feillet, ensuite à la chastellenie de Rémalard et de là au bailliage de Mortagne.

NORMANDEL, à quatre lieues de Mortagne.

Une partie de cette paroisse relève de la haute justice de la Ventrouze, laquelle ressortit du bailliage de Mortagne.

Le surplus de cette paroisse qui dépend de plusieurs hautes justices, à cause de la proximité de Mortagne et de la grande route. Il serait intéressant pour les habitants que la juridiction fût attribué au bailliage de Mortagne.

MALÉTABLE, à trois lieues de Mortagne.

Partie de cette paroisse dépend de la haute justice et baronnie de Longny ; les appels de Longny se relèvent à Pontgouin, de Pontgouin à la chambre épiscopale de Chartres, de cette chambre au bailliage et du bailliage au parlement.

Une partie de la paroisse ressortit de la châtellenie de la Motte-d'Iversay, dont les appels se relèvent au parlement de Paris.

Il y a aussi une partie qui relève de la haute justice de la Lande, laquelle ressortit à Longny.

MOULICENT, à trois lieues de Mortagne.

Cette paroisse dépend pour la majeure partie de la justice de Longny, sous le bailliage de Chartres éloigné de treize lieues.

SAINT-AURICE-DU-VEIL-CHÉRANCEY, à quatre lieues de Mortagne.

Cette paroisse est régie pour une partie à la coutume du Perche.

Une partie de cette dite paroisse dépend de la châtellenie de la Motte-d'Iversay, les appels se relèvent au parlement. Une autre partie dépend du bailliage de Châteauneuf-en-Timerais, éloigné de sept lieues.

(1) La Lande-sur-Eure.

Paroisses de la province du Perche, dépendantes de la subdélégation de Bellême, dans lesquelles le bailliage de Mortagne s'étend.

EPERRAIS, à deux lieues de Mortagne.

Cette paroisse dépend du bailliage de Bellême ; il y a un fief qui relève de la haute justice de la Ventrouze, dont les appels ressortissent au bailliage de Mortagne.

BELLAVILLIERS, à deux lieues de Mortagne.

Une partie de cette paroisse dépend de la haute justice de la Ventrouze, dont les appels se relèvent au bailliage de Mortagne. L'autre partie est du bailliage de Bellême.

COLONARD, à trois lieues de Mortagne.

Une partie de cette paroisse est dans la mouvance de la haute justice de la Ventrouze, dont les appels se relèvent au bailliage de Mortagne. L'autre partie et plus forte ressortit au bailliage de Bellême.

SAINT-JOUIN-DE-BLAVOU, à deux lieues de Mortagne.

La majeure partie de cette paroisse est dépendante de la haute justice patrimoniale de la Ventrouze, les appels ressortissent au bailliage de Mortagne. Le surplus de la dite paroisse dépend du bailliage de Bellême.

SAINT-MARTIN-DU-VIEUX-BELLÈME, à trois lieues de Mortagne.

Dans cette paroisse, il y a deux prises à rentes, relevant de la seigneurie de Réveillon, sous le bailliage de Mortagne.

SAINT-OUEN-DE-LA-COUR, à une lieue et demie de Bellême.

Il y a dans cette paroisse plusieurs fiefs relevant de la haute justice du marquisat de Puisaye, dont les appels se relèvent au bailliage de Mortagne. Le surplus de la paroisse dépend du bailliage de Bellême.

N^a Le bailliage de Mortagne s'étend encore dans d'autres paroisses dépendantes de la subdélégation de Bellême.

Subdélégation de Nogent.

BRETONCELLES.

Partie de cette paroisse dépend de Moutiers, dont les appels ressortissent au bailliage de Mortagne. Une autre partie dépend de la châtellenie de Rémalard, dont les appels ressortissent au bailliage de Mortagne. Le surplus dépend du bailliage de Bellême.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

L'on a vu par l'état des autres parts qu'il n'y a que peu de paroisses de la subdélégation de Mortagne, qui ne relèvent de plusieurs hautes justices. L'on peut ajouter qu'il y a peu de paroisses, où il n'y ait plusieurs moyennes justices, dont les appels relèvent devant les hauts justiciers, ce qui entraîne les vassaux dans des frais considérables, le moyen justicier, suivant la coutume du Perche, ayant droit de connaître de toutes actions personnelles.

Pour former un arrondissement convenable au bailliage de Mortagne, il faudrait qu'il fût composé de toutes les paroisses de la subdélégation de Mortagne, en outre qu'on lui donnât le ressort de la baronnie et haute justice de Longny; les justiciables verraient la fin de leur affaire et n'auraient point à essuyer quatre degrés de juridiction, et aller après avoir essuyé différentes justices, plaider au bailliage de Chartres, éloigné de douze lieues.

Un objet important qui intéresse les habitants de Longny, c'est de pouvoir faire juger au bailliage de Mortagne, éloigné de trois lieues de leur bourg, leurs causes au souverain pour sommes dues jusqu'à la somme de 40 fr. non procédant d'obligation devant notaire, ce qu'ils ne peuvent faire au bailliage de Chartres, qu'après avoir essuyé différentes juridictions de hautes justices et avoir dépensé dix fois plus que le principal.

Un autre motif qui n'est pas moins important pour les justiciables de Longny, c'est qu'étant du bailliage de Chartres, éloigné de douze lieues, ils ne pourront profiter des avantages que le roi a accordés par son Edit du mois de juin 1771, portant création d'offices de conservateurs d'hypothèques et abrogation des décrets volontaires, ceux d'entr'eux qui feront des acquisitions d'héritages étant obligés de faire plusieurs voyages à Chartres pour obtenir des lettres de ratification à ce bailliage; d'autres qui auraient des parties de rentes, des privilèges et hypothèques sur les biens vendus en l'étendue de la baronnie de Longny, ne pourront s'opposer au sceau des lettres de ratification, parce qu'étant éloignés du bailliage de Chartres, ils ne seront point à portée de prendre communication des ventes des biens et rentes qui seront portées sur le tableau exposé à l'audience de Chartres, courront risque de perdre leur bien, au lieu que leur justice étant du ressort du bailliage de Mortagne, faisant leur commerce en cette ville, ils seront à portée de voir s'il y a des biens sur lesquels ils auraient des droits à exercer, dont on poursuivrait des lettres de ratification.

La justice de la Lande est dans le même cas que Longni.

La chastellenie de la Motte-d'Iversai est de même. De l'élection de Verneuil, les paroisses de la Ventrouze, de Lhosme, la Lande, Malétable et Moulicent. Ces paroisses étant de la province du Perche, gouvernées par la coutume de cette province. De l'élection de Verneuil, la paroisse de Normandel, en ayant une partie relevante du bailliage de Mortagne. La paroisse de Saint-Maurice du Vieil-Chérancey y ayant une partie de cette paroisse du ressort de la justice de la Motte-d'Iversay, ces deux paroisses sont proches une grande route et plus voisines du bailliage de Mortagne que de tous autres bailliages.

Châtellenie de Marchainville

Cette châtellenie est à quatre lieues de Mortagne, province du Perche, régie par la coutume du Perche ; elle est du bailliage de Chartres, si cette châtellenie était distraite du bailliage de Chartres, d'où elle est éloignée de onze lieues et le ressort attribué au bailliage de Mortagne, il en résulterait un grand avantage pour les habitants de cette châtellenie. Les raisons que l'on a données pour le changement du ressort de Longni militent en faveur des habitants de la châtellenie de Marchainville.

La seigneurie et justice de la Loupe, pour ce qui est situé en la province du Perche, n'étant éloignée que de six lieues de Mortagne, il y aurait de l'avantage que le ressort en fût attribué au bailliage de Mortagne. Une raison bien déterminante sont les lettres de terrier que le seigneur de la Loupe sollicite pour ses terres et seigneuries qui lui appartiennent dans la province du Perche. Il demande qu'elles soient adressées au bailliage de Mortagne, avec attribution et juridiction pour connaître des contestations d'entre lui et ses vassaux. Le seigneur de la Loupe sollicite cette attribution, parceque ces seigneuries et justices sont dans le ressort de différents bailliages ; il y en a même dans le ressort de la baronnie de Longny, dont les appels ressortissent à Pongouin, de là à la chambre de Chartres et ensuite au bailliage de la dite ville ; et c'est pour éviter ces degrés de juridiction qu'il demande que ces lettres de terriers soient adressées au bailliage de Mortagne et éviter de grands frais à ses vassaux.

La justice de Vaupillon est pareillement de la province du Perche.

Subdélégation de Bellême

La paroisse de Saint-Jouin de Blavou, étant pour la majeure partie du ressort du bailliage de Mortagne, le surplus étant du bailliage de Bellême, il est à désirer que le surplus soit distrait du bailliage de Bellême et réuni à Mortagne, pour la commodité des habitants de cette paroisse.

Le bailliage de Bellême ayant des extensions en les paroisses du Pin, de Mauves et Saint-Quentin de Blavou, subdélégation de Mortagne pour l'avantage des habitants, ces extensions étant réunies au bailliage de Mortagne, pour indemniser le bailliage de Bellême, l'on pourrait réunir au bailliage de Bellême les extensions du bailliage de Mortagne, dans les paroisses d'Éperais, Bellavilliers, Colonard, Saint-Martin du Vieil-Bellême, Saint-Ouën de la Cour, dépendantes de la subdélégation de Bellême, et Bretoncelle dépendantes de la subdélégation de Nogent-le-Rotrou.

Il serait intéressant de distraire du bailliage de Bellême, la paroisse de Saint-Julien-sur Sarthe, subdélégation de Bellême, dépendante de la haute justice de Montgoubert, relevant par appel du bailliage de Bellême, et attribuer au bailliage de Mortagne la paroisse de Saint-Julien et le ressort de la justice de Montgoubert, la paroisse de Saint-Julien, n'étant éloignée de Mortagne que de trois lieues. Les habitants faisant leur commerce de bestiaux en cette ville sont obligés d'y venir très souvent; ils dépendent de l'élection de Mortagne et de l'officialité du dit lieu et du grenier à sel. La paroisse de Saint-Julien est éloignée de la ville de Bellême de cinq lieues, des chemins de traverse pour y aller, impraticables la plus grande partie de l'année.

Qu'il serait aussi à propos de distraire du bailliage de Bellême et réunir au bailliage de Mortagne les paroisses de Barville, Pervenchères et Viday, qui sont plus proches de Mortagne que de Bellême, les habitants de ces paroisses venant au marché de Mortagne.

GODISSON

La commune de Godisson est située au milieu de plantureux herbages arrosés par le Don, à 243 mètres d'altitude (1).

Sa population qui était en 1794 de 339 habitants n'est plus aujourd'hui que de 210.

Jusqu'en 1789, Godisson faisait partie de la vicomté d'Exmes et relevait pour le spirituel du doyenné de Gacé, évêché de Lisieux.

Rattachée d'abord au canton de Seès dans les premières années de la Révolution, la commune fut, en 1801, réunie au canton de Courtomer, malgré les justes protestations du Conseil municipal motivées par « l'éloignement et la nullité des rapports entre la commune et le nouveau canton (2). »

Il est certain que, de nos jours encore, le rattachement de Godisson au canton de Courtomer cause le plus grand préjudice à ses habitants qui se trouvent obligés de faire quinze kilomètres pour se rendre aux différentes administrations publiques. Il paraîtrait plus naturel d'agréger la commune au canton de Seès, où les habitants sont souvent appelés par leurs affaires, ou mieux encore au Merlerault dont la distance n'est que de quatre kilomètres.

(1) Dans une charte de 1286, en faveur de l'abbaye de Silli, cette paroisse est appelée *Godechum*. Au XVI^e siècle, elle était connue sous le nom de *Goduchon*. (Pouillé du diocèse de Lisieux).

(2) Délibération du 7 février 1802.

Le 2 septembre 1804, le conseil municipal sollicita, mais sans succès, la réunion à Godisson des communes de Montmarcei et de Montrond dont la suppression avait été décidée.

* *

Godisson possédait deux fiefs principaux :

1° Le fief de Godisson **EN CHEF**, plein fief de Haubert relevant du Roi sous Exmes, appartenant dès le XV^e siècle à la maison de Guerpel, branche de Pertheville. En 1495, en effet, Gilles de Guerpel, époux de Jeanne de Mondion, était seigneur de Godisson. Il eut pour fils François de Guerpel, chevalier, beau-frère de Jacques Renault, chevalier, seigneur des Essarts, qui épousa Marie des Chesnes. Son fils, Jacques de Guerpel, s'allia à une demoiselle de Gouhier et le fils de ce dernier, François de Guerpel, chevalier de St-Michel, seigneur de Bonnebosq, Pertheville, les Loges et Godisson, épousa, le 3 juin 1603, Claude de Franquetot. Son petit-fils, Henry de Guerpel, vendit en 1661 le fief de Godisson-en-chef à André du Plessis-Chastillon, mineur, sous la tutelle de son oncle Nicolas Dauvet, chevalier, comte des Marets;

2° Le fief de Godisson-Montagu auquel était attaché le patronage de l'église. Ce fief appartenait, dès le XV^e siècle, à la maison de Montagu. Jehan de Montagu en était le seigneur de 1576 à 1600 (1). Il passa ensuite par mariage à la famille Viard (2) qui perdit la noblesse vers 1680 et vendit cette terre à la maison du Plessis-Chastillon.

A la fin du XVII^e siècle toute la seigneurie de Godisson fut ainsi incorporée au marquisat de Nonant dont elle devint un des membres (3).

La famille de Montaigu faisait probablement sa résidence du manoir de la Coquenne, en Godisson. On y voit encore ses armes sur une plaque de cheminée.

Au moment de la tourmente révolutionnaire, la terre de la Coquenne appartenait à M. Erembert, éleveur des plus distingués. Après le décès de sa femme, M. Erembert fit construire une assez

(1) 24 Septembre 1661. Inhumation à Godisson de Nicole de Montaigu « dame et patronne de la paroisse. »

(2) 14 Décembre 1657. Inhumation dans le chœur de l'église de Nicolas Viard, écuyer, seigneur et patron de Godisson.

(3) Les documents relatifs aux fiefs de Godisson nous ont été communiqués obligeamment par M. Henry du Motey.

vaste chapelle qui servit pendant un certain nombre d'années de caveau de famille. Cette construction existe encore et paraît bien conservée.

La terre de la Coquenne est actuellement la propriété de M. Lecerf (1).



Quelques membres de la famille du Mesnil, de St-Germain-de-Clairefeuille, vinrent se fixer à Godisson au XVII^e siècle.

Léon du Mesnil, sieur du Mesnil et d'Argentelles, né en 1565, à St-Germain-de-Clairefeuille, anobli en juin 1653, un an avant sa mort, eut de nombreux enfants parmi lesquels Gabriel du Mesnil, écuyer, sieur du Buisson, marié à Marie de la Fournerie, fille de N. . . . de la Fournerie, écuyer, sieur de la Chicaudière en la Poôté, au Maine.

De ce mariage sont issus :

1^o Henri, baptisé à Godisson le 6 septembre 1657, mort le 6 janvier 1659.

2^o Antoine du Mesnil, sieur de Montmesnil, qui fut maître des Eaux-et-Forêts en la maîtrise d'Argentan, marié le 13 janvier 1676, à St-Germain d'Argentan, à Elisabeth de Faucillon, fille de Pierre, sieur de Marsay et d'Elisabeth de Bodinet.

Charles-Antoine du Mesnil, né vers 1638, mort à Godisson le 28 avril 1708, eut de son mariage avec Marie Viard : François du Mesnil, inhumé à Godisson le 26 octobre 1701.

Charles du Mesnil, écuyer, sieur du lieu et d'Argentelles, inhumé le 22 août 1684, avait épousé Rose Lecomte qui lui donna six enfants baptisés à Godisson :

1^o François-Suzanne, baptisée le 9 décembre 1666. Parrain, François du Mesnil ; marraine, Marie de Boullemer ;

2^o Anne-Rose, baptisée le 22 juillet 1668. Parrain, M. du Friche ; marraine, Mademoiselle de Belle-Croix ;

3^o Catherine, baptisée le 31 août 1671. Parrain, Elysée de l'Aumosne, écuyer ; marraine, Suzanne de Boullemer ;

(1) Il existe à la Coquenne une fontaine réputée salubre pour les yeux. La Fontaine de l'étang de Godisson passe pour avoir les mêmes propriétés.

4° Pierre, baptisé le 9 octobre 1672 ;

5° Marie-Françoise, baptisée le 10 mars 1674 ;

6° Gabriel-François, baptisé le 18 septembre 1677. Parrain, Gabriel Hersan, sieur des Londes ; marraine, Philippe du Mesnil (1).

LES SIEURS DE LA THIBOUVERIE.

Léon du Mesnil, sieur de la Thibouverie en Godisson et de Montmesnil, fils de Léon, écuyer, sieur de la Tironnerie, et de Charlotte Duval, fut inhumé dans l'église de Godisson le 30 juillet 1754, à l'âge de 56 ans. Il avait épousé le 22 septembre 1722, Marie-Louise de Brossard (2), fille de Pierre de Brossard, de la Roche-de-Nonant, et de Marie-Françoise Le Mière. De ce mariage il eut onze enfants baptisés à Godisson :

I. Léon-Pierre, baptisé le 29 mars 1728, mort le 27 novembre 1728 ;

II. Charles, nommé le 3 mai 1731 par Charles-Antoine de Maurey, sieur de Vaunoise, et par Mademoiselle Marie-Françoise de Brossard.

Décédé le 26 juillet 1740 ;

III. Thérèse-Louise-Jacqueline, baptisée le 22 juin 1732. Parrain, Jacques du Bois, écuyer, cheval-léger de la garde ordinaire du Roi ; marraine, Thérèse Hélouin, épouse de Gabriel du Mesnil.

Elle épousa à Godisson le 18 octobre 1763 Michel-Marc Guyot du Buisson, originaire de Crennes, fils de feu Adrien Guyot, sieur du Buisson, conseiller du Roi, garde-marteau des Eaux-et-Forêts de la maîtrise d'Argentan, et de feue dame Marie-Anne Pelvey.

IV. Jacques-René, baptisé le 8 août 1734. Parrain, Messire Joyplet, curé de Godisson ; marraine, Marie-Renée du Mesnil, épouse du sieur de la Boissière.

Inhumé dans l'église le 21 juillet 1753 ;

V. Louise-Angélique, nommée le 28 septembre 1735 par René-

(1) Le 15 avril 1729 mourut à Godisson, Jacqueline du Mesnil, âgée de 72 ans.

(2) Décédée à Godisson le 5 février 1763 à l'âge de 60 ans.

Guillaume du Bois, écuyer, sieur des Vaux, cheveu-léger de la garde ordinaire du Roi, et par Louise Legrand, épouse de François Le Sage, gentilhomme, officier vétéran de feu S. A. Madame.

Inhumée le 30 avril 1738 ;

VI. Louis-Pierre-Charles, baptisé le 21 septembre 1736. Il devint vers 1756 gendarme de la garde du Roi, puis officier de grenadiers royaux au régiment de Touraine, chevalier de l'ordre royal et militaire de St-Louis, et selon M. des Diguères, lieutenant au bailliage d'Argentan.

Au moment de la Révolution, il quitta la ville d'Argentan pour se fixer à Godisson où il mourut le 10 septembre 1803.

De son mariage contracté à Argentan, le 5 octobre 1763, avec Marie-Renée Decombes, il avait eu :

1° Marie-Louise-Victoire, mariée à Godisson le 31 octobre 1786 à Pierre-Jean-François de Bras-de-fer, chevalier, garde du corps du Roi, capitaine de cavalerie, fils d'Antoine-Jean-François de Bras-de-Fer de la Drounière, écuyer, et de noble dame Jacqueline-Charlotte de Nollent. Signèrent à l'acte de mariage : du Mesnil de la Thibouverie et Nicolas-François Marescot, seigneur et patron de Lisors et de Notre-Dame-de-l'Hotellerie, seigneur du Hamel St-Vincent, conseiller du Roi en ses conseils, honoraire au Parlement de Normandie et son procureur général en la Cour des Comptes, aides et finances de Rouen, cousin germain du dit époux.

Pierre-Jean-François de Bras-de-Fer mourut à Argentan le 11 juillet 1789 et fut inhumé dans le cimetière de Tertu. Il laissait une fille et un fils.

2° Louise-Adélaïde, mariée à Jacques-Charles-Auguste Philippe du Clos-Lange, chevalier de Germond, né en 1750.

Le chevalier de Germond, lieutenant-colonel en retraite, mourut au Merlerault le 6 avril 1825.

VII. Gabriel, baptisé le 2 avril 1738. Décédé le 6 septembre 1739 ;

VIII. Marie-Anne, baptisée le 29 août 1739 ;

IX. Marie-Françoise-Rose, baptisée le 15 juillet 1744. Parrain, Ch. Hays, sieur de Lozier ; marraine, Marie Semelet, épouse de M. de Launay, avocat du Roi.

Inhumée le 19 septembre 1745 ;

X et XI. Deux filles dont la date de naissance ou de baptême nous est inconnue :

Marie-Louise-Charlotte, mariée le 8 novembre 1746 à Gilles-François Hays, écuyer, sieur du Bourg.

Jeanne-Louise, mariée le 14 mai 1759 à Jean-François Buisson, marchand, de la paroisse du Château.

LES SIEURS DE LA ROUSSIÈRE.

Léon du Mesnil, sieur de la Roussière, en Godisson, décédé le 10 octobre 1711, à l'âge de 46 ans, avait épousé Catherine Le Damoiseil (1) dont il eut sept enfants baptisés à Godisson :

1° Charlotte-Elisabeth, baptisée le 8 juin 1703. Parrain, Antoine du Mesnil, sieur de Prélauné ; marraine, demoiselle Elisabeth Le Damoiseil ;

2° Marie-Jeanne, baptisée le 17 février 1705, inhumée dans l'église de Godisson le 7 mars suivant ;

3° Charles-Antoine, baptisé le 21 juillet 1706. Parrain, François Damoiseil, curé de Guesprei ; marraine, Catherine du Mesnil. Inhumé le 28 avril 1708 ;

4° Gilles-Jacques, baptisé le 14 juin 1707 ;

5° et 6° Jean-Richard, Philippe-François baptisés : le premier le 21 septembre 1708, et le second le 25 du même mois ;

7° Léon-François, fils posthume, baptisé le 2 mars 1712. Il est qualifié de sieur de la Roussière dans un acte de baptême du 20 avril 1740 (2).

(1) Le 3 septembre 1714, Mademoiselle Marie-Catherine Le Damoiseil, fille de François, avocat, et de dame Elisabeth Cavé, de Godisson, épousa Charles-René de St-Denis, écuyer, fils de feu René de St-Denis, écuyer, et de Marie de Courtain, de Montpignon.

(2) Il ne nous a pas été possible de déterminer à quelle branche des du Menil appartenaient :

1° Charlotte, inhumée le 28 avril 1731, âgée de 4 ou 5 ans ;

2° Marie-Renée qui épousa le sieur de la Boissière et qui figure dans un acte de baptême du 8 août 1734 ;

3° Jacqueline qui épousa Jean Amesland, sieur du Val, et eut de son mariage :

1° Jean baptisé le 5 janvier 1699.

2° Léon-Jacques, baptisé le 1^{er} avril 1703

3° Marie-Charlotte, mariée le 18 novembre 1723 à Charles Le Couturier*, homme veuf.

* François Le Couturier, de Godisson, épousa Marie-Anne-Françoise Turpin du Motté dont il eut cinq filles :

LES SIEURS DE LA DAUPHINERIE

Nicolas Loyson (1), sieur de la Dauphinerie en Godisson, eut de sa femme Françoise Fourmenger :

- 1^o Nicolas, baptisé le 28 décembre 1659 ;
- 2^o Anne, — en juin 1663.
- 3^o Louis, — le 3 août 1665.
- 4^o Françoise, — le 29 décembre 1667.

LES SIEURS DU MESNIL-HUREL (2).

Richard des Moutis, écuyer, sieur du Mesnil-Hurel, inhumé dans l'église de Godisson le 20 avril 1707, avait eu de son mariage avec Jacqueline de Fontaines décédée le 28 mai 1698 :

1^o Barbe, baptisée le 4 janvier 1673. Elle épousa le 10 avril 1711 François Le Sage, fils de Pierre et d'Adrienne Rungeard, de la paroisse de Ste-Colombe-la-Petite.

François Le Sage, écuyer, puis sieur du Mesnil-Hurel, gentilhomme servant de défunt S. A. R. Madame, mourut à Godisson et fut inhumé dans l'église le 16 février 1737. Il avait eu de son

1^o Marie-Janne-Françoise, baptisée le 1^{er} juillet 1770. Marraine, Marie-Anne-Françoise Jourdain, épouse de Jean-Charles Turpin, écuyer, sieur du Motté, de la paroisse d'Echauffour ;

2^o Agathe-Jeanne-Françoise, née le 27 août 1771 ;

3^o Victoire-Jeanne Gabrielle, baptisée le 2 octobre 1772. Marraine, Françoise-Gabrielle Turpin du Motté, d'Echauffour ;

4^o Catherine-Charlotte Rosalie, née le 6 septembre 1774 et baptisée le lendemain. Parrain, Jean-Charles Guy, sieur du Motté, gendarme du Roi, écuyer ;

5^o Adélaïde-Françoise, née le 17 juin 1776. Elle eut pour parrain, Pierre Hébert, commissaire aux saisies réelles au bailliage de Verneuil, demeurant à Laigle ; et pour marraine, Françoise-Gabrielle Turpin, femme de M^o Defontaine, avocat au Parlement, demeurant à Alençon. Dans l'acte de baptême François Le Couturier est qualifié, pour la première fois, d'officier chez le Roi.

(1) Ce Nicolas Loyson a dû épouser en premières noces Anne de la Cour dont il eut une fille, Marie, baptisée le 10 mars 1649. Il ne portait pas, à cette date au moins, sur le registre des baptêmes, le titre de sieur de la Dauphinerie (*).

C'est à cette famille des sieurs de la Dauphinerie qu'il convient sans doute de rapporter Mademoiselle Anne-Elisabeth-Perrine-Aimée Loison, fille majeure de M^o Robert Loison, avocat, et de feu Marie-Anne du Vallet de la Bliardière, mariée à Godisson le 25 septembre 1781 à Pierre Lallemant, sieur de Prébois, avocat au Parlement de Paris et aux juridictions royales de Seès, fils de feu Guillaume et de feue Marie Dallet, originaire de Pontchardon.

* Dès le XVI^e siècle la famille Loyson portait à Godisson la qualification de sieur de la Butte. Son auteur est Pierre Loyson, sieur de la Butte, archer en 1597. (Note de M. H. du M).

(2) Un sieur du Mesnil-Hurel figure au contrôle des gentilshommes nommés pour servir le Roi en 1696.

mariage avec Barbe des Moutis, décédée le 24 mars 1731 : *Richard* baptisé le 6 avril 1717 et qui eut pour parrain Richard Le Vallois, écuyer, sieur de Vaudeloge et de St-Léonard, et pour marraine Jeanne-Marie Bertin, épouse du dit Le Vallois. Cet enfant mourut le 7 août 1720 ;

2° *Henri*, baptisé le 7 janvier 1676. Ce fut sans doute cet Henri des Moutis, écuyer, sieur de la Trémondrie, qui mourut à l'armée de Flandres le 14 août 1697.

3° *Charlotte*, qui fut présentée au baptême le 11 mars 1677 par Charles Labbé, écuyer, sieur des Ostieux, et par Barbe Labbé, épouse de M. de Longchamp (1).

Enfin, dans un acte de naissance du 8 août 1708 figure comme marraine Marie des Moutis « illustre damoiselle du Mesnil-Hurel »

M. Pichon, sieur de Premeslé, possédait le domaine du Mesnil-Hurel dès le milieu du XVIII^e siècle, ainsi que nous en trouvons la preuve par le mariage de son facteur célébré à Godisson le 4 février 1769. A sa mort, la propriété passa à l'un de ses cinq fils, né à Seès le 25 janvier 1747, lequel avait joint à son nom patronymique celui de sieur de la Trémondrie.

Capitaine de vaisseau, Pichon de la Trémondrie s'établit dans l'île française de St-Domingue où il réalisa des bénéfices considérables. Il eut dans ce temps pour esclaves deux célèbres nègres : Julien-le-Musicien, et Toussaint-Louverture, chef de l'insurrection de St-Domingue, à l'époque de la Révolution, et qui, vaincu par les armées de Bonaparte, fut transporté en France où il mourut en 1803, au fort de Joux.

Lorsqu'au commencement de 1792 le bruit courut que l'Assemblée législative était sur le point de voter une loi prononçant la mise sous séquestre des biens des émigrés, Pichon-Trémondrie se hâta de faire voile pour la France (2).

Le 13 novembre 1802, à Godisson, Pichon-Trémondrie perdit

(1) Louis des Moutis, écuyer, père de M. du Mesnil Hurel, marié vers 1660 à Barbe du Guey.

(2) Pichon de Giberville, l'un des 4 frères de Trémondrie, ayant émigré pendant la Révolution, ses biens furent saisis au profit de la Nation ainsi que la part qui lui revenait dans les successions de deux tantes : Madeleine-François Pichon de Boislambert, décédée en 1785, et Marie-Jacqueline Pichon de Premeslé, en religion sœur St-Augustin, supérieure de l'Hotel-Dieu de Seès.

(Déclarations de Trémondrie à la mairie de Godisson).

sa femme, Marie-Thérèse-Louise Neveu, née à Alençon, âgée de 33 ans, fille d'Etienne-François Neveu de Champrel et de Thérèse-Catherine Desdouits.

N'ayant point d'héritiers en ligne directe, il légua la terre du Mesnil-Hurel à son ami M. Savary, avocat à Alençon, mourut dans cette dernière ville le 18 octobre 1817 et fut enterré au Mesnil-Hurel. Au décès de M. Savary, survenu le 1 mars 1844, le domaine devint la propriété de son neveu, M. Charles Levain, actuellement représenté par sa veuve.

Conformément aux prescriptions de son testament, M. Savary fut inhumé auprès de son bienfaiteur « sous les tilleuls » du Mesnil-Hurel. On peut voir encore, derrière le château, sous des arbres séculaires, trois dalles de granit ainsi disposées :

<i>Cy-git Henry Jean Savary, avocat, ancien maire de la ville d'Alençon, né à Sées le 21 Novembre 1766 décédé à Alen- çon le 1 Mars 1844 propriétaire de la terre et domaine du Mesnil-Hurel.</i>	<i>Ici git Frédéric Louis Pichon Tremondrie ancien capitaine de vaisseau né à Sées le 25 Janvier 1747 décédé à Alençon le 18 Octobre 1817 propriétaire de la terre du Mesnil-Hurel.</i>
<i>L'amitié les unit La mort les sépara Le tombeau les rassemble.</i>	

ÉGLISE.

L'église de Godisson présente peu d'intérêt au point de vue archéologique. Elle fut refaite à la fin du XIV^e siècle; puis au XVI^e on construisit le chœur et la charpente de la voûte.

La folie de destruction qui s'empara des esprits pendant la Terreur n'épargna point la modeste église qui, du reste, était déjà dans un grand état de délabrement, puisqu'en 1791 plusieurs devis furent dressés pour y proposer de nombreuses réparations.

Ce ne fut qu'en 1810 que l'on put la restaurer sérieusement. Un sieur Chrétien, du Merlerault, refit à neuf la couverture du clocher, répara celles de l'église et de la sacristie, renouvela les enduits extérieurs des murs et restaura complètement les croisées.

En 1879, on refit la sacristie et la voûte de l'église qui menaçaient ruine, et le 28 septembre 1891, la première pierre d'un nouveau clocher fut posée par M. l'abbé Cesse, curé, et par le maire de Godisson, M. Lecordier.

L'église possède deux cloches. La grosse cloche a été bénite en 1809 et a eu pour parrain M. Charles-Marie-Paul d'Albert de Luynes de Chevreuse et pour marraine Mademoiselle Françoise-Félicité-Ermessinde de Narbonne-Pelet.

La petite a été bénite en 1819 par Mgr Rousselet, évêque de Séset nommée par M. Henry-Charles-Levain et par Mademoiselle Marie-Louise Erambert.

LES CURÉS DE GODISSON.

De 1636 à 1654, les actes de baptêmes, mariages et sépultures sont signés du vicaire Gabriel Lefèvre (1).

I. L'abbé de la Rue (1654-1684).

L'abbé de la Rue, écuyer, curé de Godisson, depuis 1654 au moins, était l'oncle de Joseph Guyon, écuyer, sieur de Lignières, prêtre, décédé en 1676 à Isigny.

(1) Pendant cette période le curé de Godisson était messire Louis Viard, écuyer, prêtre.

Note de M. du M.

Son vicaire, Pierre Fournier, fut inhumé le 4 mars 1664 dans la nef de l'église.

L'abbé de la Rue mourut le 3 mai 1684.

II. L'abbé Joly (1684-1701).

III. L'abbé de Bonneville (1701-1730).

Pendant le temps de son ministère, l'abbé de Bonneville réunit deux fois ses paroissiens (1706 et 1709) pour assurer le traitement de son vicaire, Louis Roussel; puis, par son testament du 23 avril 1729, il fit don au Trésor de l'église de quelques immeubles qui devaient être affectés à la fondation à perpétuité d'un vicariat dont le titulaire serait obligé de dire la première messe les dimanches et fêtes et de tenir les petites écoles depuis la Toussaint jusqu'à la Pentecôte. Le dernier prêtre attaché à cette fondation fut l'abbé Delange démissionnaire à la date du 15 juin 1791. Les bien légués par M. de Bonneville furent vendus le 28 octobre 1791 par le Directoire du district d'Alençon.

L'abbé de Bonneville fut inhumé le 8 janvier 1730 au pied de la croix du cimetière; il était âgé de 52 ans.

IV. L'abbé Joyplet (1730-1750).

En septembre 1730, les paroissiens assemblés dans l'église donnèrent pouvoir au Trésorier de faire opérer la fonte de la grosse cloche.

Dès son arrivée, l'abbé Joyplet eut pour vicaire : François Millet.

Nommé curé de Nonant en 1750, M. Joyplet fut remplacé par le suivant.

V. L'abbé Landon (1750-1771).

M. Landon eut deux vicaires : François Millet et Jacques Lallemant.

L'abbé Landon mourut le 11 janvier 1771 âgé de 75 ans : il fut enterré au pied de la croix du cimetière.

VI. L'abbé Jacques Lallemant (1771-1792).

Né le 17 novembre 1735, il fut en 1771 nommé curé de Godisson où il exerçait les fonctions de vicaire depuis 1762.

Le 2 novembre 1779, il procéda aux funérailles de François Millet, âgé de 80 ans, vicaire de Godisson depuis plus de 50 ans.

L'abbé Lallemant était officier municipal en 1790 sous l'administration de M. du Mesnil-Monmesnil; il conserva ces fonctions jusqu'aux élections du 13 novembre 1791.

Requis le 6 février 1791 de prononcer le serment exigé des fonctionnaires civils et ecclésiastiques, l'abbé Lallemant dit à l'issue de la messe « que dans l'intime confiance que la Constitution ne donnera aucune atteinte à la religion catholique, apostolique et romaine où il veut vivre et mourir, il prête serment en présence de toute la paroisse. »

Quant à son vicaire, Delange, successeur immédiat de François Millet, il dit simplement « que pénétré de la sagesse des décrets de l'Assemblée nationale, il faisait sans réserve le serment demandé à tous les fonctionnaires publics. »

La Constitution civile ayant été décrétée, une assemblée électorale se tint dans l'église d'Alençon le 24 février 1791 et nomma Evêque constitutionnel de l'Orne le citoyen Le Fessier, curé de Bérus (Sarthe). L'abbé Lallemant, qui ne voulait point adopter les idées nouvelles ni reconnaître pour chef un évêque improvisé, cessa ses fonctions curiales à la fin de mars 1792. Sur sa demande, le conseil de la commune lui accorda le 26 mars « un délai de six semaines pour vider les bâtiments servant de granges, étables, et produits du temporel du bénéficiaire. »

VII. Amand-Félix Desmigières, curé constitutionnel. (Avril 1792 — 20 février 1794).

L'abbé Desmigières rédigea les actes de baptêmes, mariages et inhumations, du 3 avril au 28 octobre 1792 époque à laquelle l'officier public de Godisson fut chargé des registres de l'État civil.

Mécontent de la municipalité avec laquelle il était en lutte depuis son arrivée, Desmigières se rendit le 20 février 1794 au district d'Alençon et en retira le certificat ci-dessous qu'il remit au maire de Godisson le 22 février : « Le deux ventôse, l'an II de la République Française une et indivisible, s'est présenté au district d'Alençon le citoyen Amand-Félix Desmigières, ex-curé de Godisson, lequel a remis sur le bureau ses lettres de prêtrise et d'institution canonique pour la dite commune déclarant qu'il renonce à remplir aucunes fonctions ecclésiastiques, voulant se consacrer entièrement au service de la patrie pour la prospérité

et la gloire de laquelle il fait les vœux les plus sincères. Il a requis acte de ces déclarations et du dépôt de ses lettres, ce que nous lui avons accordé et a signé le registre. »

La municipalité n'avait pas de maison commune pour tenir ses séances, et se réunissait chez l'un ou l'autre de ses membres, elle profita de la circonstance pour demander au Directoire l'autorisation de s'emparer du presbytère dans le but d'y installer la mairie.

Sur la réponse favorable, le maire de Godisson signifia à l'ex-curé qu'il eût à vider le presbytère dans le délai de trois jours. Desmigières fit la sourde oreille et s'obstina à rester dans la maison qu'il occupait, même après sommation faite par un huissier d'Exmes.

Après en avoir délibéré, le Conseil de la commune se rendit le 23 mars 1794 au presbytère, « accompagné de la garde nationale, crainte de rébellion et pour maintenir le bon ordre. » Desmigières, en colère, s'écria : qu'il ne sortirait que par la force. Masquérier administrateur du district, lui ayant déclaré « que les b... de municipalités n'étaient pas en droit de mettre les curés dehors des presbytères. » Après ces paroles éloquentes, l'ex-curé ferma sa porte et la municipalité se retira, l'oreille basse. Puis, sans perdre de temps, Desmigières, que le dépôt de ses lettres de prêtrise avait mis bien en cour, porta une plainte à la Société populaire de Seès, laquelle envoya pour instruire l'affaire deux de ses membres les plus fidèles.

Desmigières ayant déclaré au cours de l'enquête que sa plainte « avait été occasionnée par un mouvement de colère duquel il se repent » les deux Sans-Culottes de Seès, d'accord avec le conseil de la commune, lui accordèrent le délai d'un mois pour se retirer dans sa famille. Le 11 avril 1794, il faisait remettre au maire la clef du presbytère.

VIII. L'abbé Jacques Lallemand (31 mars 1803-1807).

Après le Concordat et l'installation de Mgr de Boischolet (16 mai 1802), l'abbé Lallemand, ancien curé de Godisson, se présenta devant la municipalité de cette commune le 1^{er} août 1802, porteur de la pièce suivante : « J'autorise Jacques Lallemand à desservir provisoirement la paroisse de St-Georges de Godisson et lui donne les pouvoirs nécessaires pour la dite paroisse et adjacentes. A

Séez, le 8 thermidor an X. (Signé) H. F. évêque de Séez. » Mais, le 11 septembre 1802, le Préfet ayant pris un arrêté qui ordonnait aux maires de retirer les clefs des églises aux desservants provisoires, le maire de Godisson fit immédiatement fermer l'église. Cependant, la situation du curé fut bientôt régularisée; le 31 mars 1803, la municipalité procéda à son installation définitive et loua le 29 mai pour loger son desservant l'ex presbytère vendu comme bien national.

En 1807, l'acquéreur du presbytère n'ayant pas voulu consentir un nouveau bail, l'abbé Lallemand donna sa démission de curé de Godisson (1). Il mourut le 26 juin 1821 et fut enterré au pied de la croix du cimetière.

En 1829 la commune de Godisson se préoccupa de faire construire un nouveau presbytère.

Par contrat passé le 4 août 1829 devant M^e Labbé, notaire au Merlerault, MM. Charles-Marie-Paul-André d'Albert, duc de Luynes et de Chevreuse, pair de France, chevalier des ordres du roi et Honoré-Théodorice-Paul-Joseph d'Albert duc de Luynes, demeurant rue St-Dominique, 33, à Paris, vendirent à M. Chéron, maire, représentant la commune de Godisson, une portion de pré pâture contenant 24 ares 14 centiares près l'église et le cimetière pour servir à la construction d'un presbytère. Cette vente eut lieu pour le prix de 940 fr. Les travaux de construction furent reçus par l'architecte à la fin de l'année 1834.

Le 17 mai 1847, le Préfet de l'Orne approuva un devis montant à 831 fr. 76 et dressé par M. Herblot, agent-voyer à Séez, pour la construction d'une écurie au bout ouest du presbytère.

LES MAIRES DE GODISSON

PENDANT LA RÉVOLUTION (2).

I. Louis-Pierre-Charles du Mesnil de Monmesnil (14 juillet 1790. — 13 novembre 1791).

(1) A partir de 1807, les curés de Godisson occupèrent successivement différents immeubles, notamment Le Montier près de l'église. Le 26 février 1809, Pichon Tremondrie écrivait au Préfet : « Il n'y a point de maison dans la commune qui puisse servir de presbytère et c'est la raison pour laquelle pendant plus d'un an, nous avons été privés de pasteur. » L'abbé Desmares, successeur de Jacques Lallemand, résidait en 1809 dans une propriété qu'il avait à Mortmarcé.

(2) Nous indiquons sommairement à la suite de chacun des maires les faits les plus saillants de leur administration.

Le plus ancien des registres de délibérations du Conseil de la commune commençant à la date du 14 juillet 1790, nous n'avons pu savoir si M. du Mesnil était en fonctions avant cette époque.

6 Février 1791. — Prestations de serment de fidélité à la Constitution par tous les fonctionnaires de Godisson.

20 Février 1791. — Conformément aux décrets de l'Assemblée Nationale, la commune est divisée en quatre sections : La Dauphinerie à l'Est, la Thibouverie au Midi, la Roussière à l'Ouest, le Marais au Nord.

14 Juillet 1791. — Les habitants jurent fidélité à la Nation, à la Loi, au Roi, et de maintenir de tout leur pouvoir la Constitution.

II. Nicolas-François Ledoyen (13 novembre 1791. — 8 mars 1792).

1^{er} Mars 1792. — Le conseil examine le devis des réparations à faire à l'église et se plaint de ce que l'adjudication ait été passée à Alençon, alors que les ouvriers de Godisson eussent soumissionné à des conditions moins onéreuses pour la commune.

Le Conseil alloue à François Amesland, greffier, un traitement de 60 livres pour l'année 1792.

4 mars 1792. — Nicolas-François Ledoyen remet sa démission de maire pour raisons de santé.

III. Jean-Pierre Godard (8 mars 1792. — 26 décembre 1792).

10 Avril 1792. — Organisation de la garde nationale de Godisson.

18 Septembre 1792. — Recensement des fusils, sabres, pistolets, etc. qui se trouvent chez les particuliers.

IV. Jean Loutrenil (26 décembre 1792. — 4 février 1794).

26 juin 1793. — La commune étant à la veille d'une disette, le Conseil ouvre une souscription volontaire pour acheter des grains; cette souscription produit une somme de 3761 livres. François Roussel et Jacques-René Amesland reçoivent des passe-ports pour se rendre aux marchés des environs.

Les sommes souscrites sont remboursées le 24 juillet suivant.

Septembre 1793. — On a recours à une nouvelle souscription pour acheter des grains.

10 Octobre 1793. — Le Conseil de la commune fait saisir chez le sieur Lambert 506 livres d'orge qui paraissent excéder ses besoins. Le 17 octobre, l'administration lui remet une somme de 45 l. 10 sols, à raison de 9 livres le cent pesant.

15 Octobre 1793. — Le Maire réquisitionne dans la commune 17 boisseaux de grains pour être distribués aux personnes qui n'ont pas de blé pour les ensemencements.

24 Octobre 1793. — Les grains appartenant au sieur Jacques Roussel, défenseur de la patrie, sont mis en réquisition.

10 Novembre 1793. — Nomination d'un comité de surveillance révolutionnaire.

25 Novembre 1793. — Les habitants manquant de bois de chauffage, défense est faite au sieur Lecouturier-Lainé, du Merlerault, d'enlever les arbres qu'il a abattus sur sa propriété de Godisson

28 Novembre 1793. — La disette devient extrême. Le Conseil de la commune écrit au comité des subsistances de Sées qu'il « ne répond pas des excès auxquels peuvent se porter des hommes affamés et excités au désordre par des femmes et des enfants au désespoir. »

10 Décembre 1793. — Réquisition de chevaux et d'armes en vertu de la proclamation du Représentant du peuple en date du 29 Novembre 1793. M. Trémondrie se présente avec un certain nombre de pistolets et « un petit bidet qui prendra quatre ans aux gerbes prochaines. » Le tout est renvoyé comme hors de réquisition.

Il en est de même pour deux juments « l'une pleine et l'autre aveugle » amenées par le citoyen du Mesnil Monmesnil.

Une « jument qui a été reconnue pleine », présentée par le citoyen curé constitutionnel, est également refusée ; mais on saisit la selle et la bride qui peuvent être utilisées aux armées.

17 Décembre 1793. — « Aujourd'hui est comparu au greffe de la municipalité le citoyen Pichon-Trémondrie, domicilié en cette commune, lequel a déclaré que depuis dix ans il ne porte que des souliers carrés ; qu'après la connaissance de l'article 2 du décret du 18 frimaire qui défend à tout particulier, autre que les militaires en activité de service de porter des souliers carrés, il avait

voulu s'en faire faire d'autres, mais que tous les cordonniers étant en réquisition, aucun n'a pu lui en faire. Desquels faits le dit citoyen a fait sa déclaration pour lui servir en cas de besoin. »

6 Janvier 1794. — Gabriel Piques est nommé Agent national de Godisson.

14 Janvier 1794. — Commencement du pillage de l'église.

Février 1794. — Garnier, de Saintes, représentant du peuple en mission dans le département de l'Orne, prononce la révocation du maire et de l'agent national de Godisson.

V. Jean Adam (4 février 1794. — 13 janvier 1795).

4 Février 1794. — Le citoyen Jean Adam, nommé maire de Godisson par Garnier, de Saintes, est installé dans ses fonctions. Il déclare le 11 du même mois aux membres du Conseil de la commune que ne sachant ni lire, ni écrire, il n'entend pas être responsable de l'administration de ses prédécesseurs.

14 Février 1794. — Suite du pillage de l'église.

14 Mars 1794. — Les citoyens Jean Chauvin et Jacques Pissot, commissaires nommés par la Société populaire des Sans-Culottes de Seès, se transportent « dans la commune de Godisson, aux fins de s'informer s'il n'y a point dans ladite commune des égoïstes, des fanatiques ou des partisans secrets de l'aristocratie et pour s'informer si les membres du Comité de surveillance sont purs et dans le sens de la Révolution. »

Ces commissaires se retirent très satisfaits et déclarent que les membres du Conseil de la commune et du Comité de surveillance sont « de vrais Sans-Culottes. »

20 Avril 1794. — Conformément aux instructions du citoyen agent national du district d'Alençon, le Conseil de la commune enjoint aux habitants d'effectuer le dépôt à la mairie de « tous les livres portant histoire des rois et du fanatisme qui pourraient blesser les principes de la liberté et de la raison. »

29 Avril 1794. — Un sieur Fontaine, habitué à Nonant et au Merlerault, fait ses offres de service en qualité d'instituteur. Sa demande ne paraît pas avoir été accueillie favorablement.

9 Mai 1794. — Gabriel Piques est de nouveau proclamé Agent national.

11 Juin 1794. — Arrivage à Godisson de 18 quintaux de grains. Le district d'Alençon en accorde, en outre, 24 quintaux à prendre dans le dépôt de Barenton sur celui de Mortain.

Juillet 1794. — Le Conseil de la commune dresse l'état des journées d'ouvrier en 1790.

Cultivateurs, nourris, 6 sols ; ou 16 sols sans nourriture.

Faucheurs d'herbe, nourris, 15 sols.

Moissonneurs de grains, nourris, 1 livre ; ou 2 livres sans la nourriture.

Tailleurs d'habits, nourris, 8 sols.

Tailleuses pour femmes, nourries, 6 sols.

Maçons, nourris, 15 sols ; ou 1 livre 5 sols sans être nourris.

Menusiers et Couvreurs, nourris, 15 sols ; ou 1 livre 2 sols 6 deniers sans la nourriture.

23 Juillet 1794. — Mesures à propos de la pénurie des grains.

7 Août 1794. — Un délégué de la société populaire de Seès lit un discours contre la célébration du dimanche qu'il regarde comme une pratique superstitieuse. Il trace les avantages et la nécessité des écoles primaires et l'urgence pour la commune de nommer un instituteur.

2 Septembre 1794. — Fin du pillage de l'église.

6 Septembre 1794. — Un délégué de la Société populaire de Seès, se rend « au Temple de l'Eternel de Godisson pour, au nom de la dite Société, fraterniser avec les habitants de la dite commune et y annoncer la vérité. »

13 Octobre 1794. — Le citoyen Pierre-Jacques Peltier, domicilié à Talonney, déclare qu'il a l'intention d'ouvrir une école primaire à Godisson, d'y enseigner à lire et à écrire, et les quatre premières règles de l'arithmétique.

31 Octobre 1794. — Peltier, agréé comme instituteur, est mis en possession de l'ancien presbytère, conformément à la lettre du conseil général permanent et révolutionnaire d'Alençon.

Depuis le départ du curé constitutionnel (avril 1794) le presbytère avait servi de mairie. Vendu presque aussitôt comme bien national, il servit néanmoins au logement du curé de 1803 à 1807, moyennant un prix de location que la commune versait à l'acquéreur.

Quant à l'école, elle fut installée successivement dans différentes maisons, notamment à la Vallée. La maison d'école actuelle a été construite en 1863.

VI. Jacques-René Amesland.

13 Janvier 1795. — Installation du citoyen Amesland, nommé maire par Génissieu, représentant du peuple, en mission dans le département de l'Orne.

21 Janvier 1795. — Sur la réquisition de l'agent national « l'anniversaire de la juste punition du dernier Roi des Français » est célébré à Godisson conformément à la loi du 21 nivôse an III.

VII. Vallée-Couturier, agent municipal, (6 novembre 1795. — 1 avril 1798).

21 Novembre 1797. — La Garde nationale de Godisson reçoit l'ordre de se trouver le dimanche 26 novembre, à neuf heures du matin, dans la cour de l'évêché de Sées.

4 Décembre 1797. — Convocation de la garde nationale pour procéder à la plantation des arbres de la liberté et de la fraternité.

20 Mars 1798. — Célébration de la fête annuelle de la souveraineté du peuple français, décrétée par la loi du 13 ventôse, an VI.

« En vertu de l'art. 3 de la même loi, il a été choisi un nombre de douze citoyens domiciliés dans la commune de Godisson, les plus âgés et non célibataires, lesquels faisant représenter le peuple dans cette solennelle fête, ont été choisis par l'adjoint, savoir : Jean Monnier ; Charles Amesland ; François Godard, de l'Archéterie ; Jean Adam ; Philippe Le Couturier ; Jean Godard ; Louis-Pierre-Charles du Mesnil-Monmesnil ; François Amesland dit Larangée ; François Roussel ; François Amesland ; Jean Le Couturier ; François Godard. On nomme ensuite quatre jeunes gens porteurs de quatre écriteaux en forme de bannières sur lesquels est écrit le mot porté par la loi à l'art. 5. De suite sont partis devant les vieillards désignés du Temple de la Raison et sont allés à l'autel de la patrie près de l'arbre de la Liberté, en chantant un hymne patriotique, et aux termes de l'art. 9, il a été désigné le citoyen Monmesnil pour donner lecture du sus-dit article étant à l'autel de la Patrie ».

VIII. Du Mesnil-Monmesnil, agent municipal (1 avril 1798. — 30 mars 1799).

IX. Jean-Pierre Lecouturier, agent municipal (30 mars 1799 — 29 juin 1800).

X. Louis-Frédéric Pichon-Trémondrie, maire (29 juin 1800. — 30 août 1814).

29 juin 1800. — Réunion au Temple décadaire de la commune, où paraît le citoyen Trémondrie, porteur d'un arrêté préfectoral, en date du 17 juin, qui le nomme maire de Godisson.

14 juillet 1800. — Célébration de la fête nationale. La garde nationale exécute des manœuvres devant l'arbre de la Liberté et M. Trémondrie prononce un discours.

Nota : Nous ne parlerons plus, par la suite, des nombreuses fêtes républicaines qui eurent lieu sous l'administration de M. Trémondrie ; le programme est toujours le même.

9 Août 1800. — Arrêté du Préfet de l'Orne qui nomme les conseillers municipaux de Godisson.

22 Décembre 1800. — Louis Cadiou est nommé instituteur, fonctions qu'il cumule bientôt avec celles de conseiller municipal, secrétaire de la mairie et percepteur de Godisson.

5 Janvier 1801. — Le conseil municipal supprime l'emploi de garde-champêtre de Godisson, dont le traitement était de 80 fr. par an.

16 Mai 1802. — En vertu de l'arrêté préfectoral du 6 floréal, an X, on fait afficher la loi qui fixe au dimanche le jour de repos et autorise les prêtres à dire la messe et à l'annoncer au son de la cloche.

1 Janvier 1804. — La garde nationale et les autorités constitués assistent au *Te Deum* chanté dans l'église en actions de grâces de l'avènement de Napoléon Bonaparte, au trône de France.

GARDE NATIONALE

La Garde nationale de Godisson, qui dépendait du bataillon de Chailloué (commandant Chouippe), fut organisée le 10 avril 1792, sous l'administration de Pierre-Jean Godard, maire.

Voici la liste des capitaines par date d'élection :

10 Avril 1792. — François Rozey.

L'effectif de la compagnie était à cette date de 85 hommes y compris le capitaine, un lieutenant, deux sous-lieutenants, un porte-drapeau, deux sergents, quatre caporaux et un tambour.

14 Juillet 1793. — Guillaume Lemoine.

8 Juillet 1794. — Loutreuil.

12 Juillet 1795. — François Rozey.

6 Novembre 1795. — Alexandre-Alexis Amesland.

16 Juillet 1797. — François Rozey.

3 Septembre 1797. — François Rozey.

A partir de cette époque, la garde nationale se compose d'un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant, un sergent-major ; plus quatre sergents et huit caporaux répartis dans les quatre sections de la commune, à raison d'un sergent et de deux caporaux par section.

21 Novembre 1797. — Alexis-Alexandre Amesland.

17 Juin 1798. — François Rozey.

7 Juillet 1799. — Jean-François Monnier.

23 Septembre 1800. — Louis Cadiou.

14 Juillet 1801. — id.

9 Juillet 1802. — id.

9 Juillet 1803. — id.

A partir du 15 août 1806, il n'est plus parlé de la garde nationale constituée pendant la Révolution.

A l'avènement de Louis-Philippe, la municipalité reçut l'ordre, par une lettre-circulaire du Préfet, en date du 6 septembre 1830, de procéder immédiatement à la réorganisation de la garde nationale de Godisson. Cette nouvelle garde fonctionnait encore en 1848.

Elle eut pour capitaines :

17 Juillet 1831. — Lemoine.

11 Mai 1834. — Isidore-François Lemoine.

14 Juin 1835. — Jean-François Amesland.

10 Septembre 1837. — Jean-François Amesland, qui commandait encore le 30 Avril 1846.

30 Avril 1848. — François-Pierre Blottière.

Reconstituée une troisième fois pendant la guerre franco-allemande, la Garde nationale de Godisson eut pour capitaine M. Charles Levain, propriétaire du Ménil-Hurel.

CHARLES VÉREL.

Nonant, octobre 1891.

BIBLIOGRAPHIE DU DÉPARTEMENT DE L'ORNE

PENDANT L'ANNÉE 1891.

A BONS SERVITEURS, BONS MAÎTRES. plaidoyer en faveur des chevaux. In-12, 24. p. Alençon, Renaut-De Broise.

ACTES DE LA SOCIÉTÉ PHILOGIQUE, années 1889 et 1890. (Voir de Charencey).

ALMANACH-ANNUAIRE DU *Courrier de Flers* pour 1892. In-16, xxxii-176 p. Flers-de-l'Orne, A. Levesque.

ALMANACH-ANNUAIRE DU PERCHE, pour 1892. In-8°, 96 p. Mortagne. Bigot.

ALMANACH DU PERCHE ET DU SAONNOIS, pour 1892. In-12, 192 p. Mortagne, Daupeley.

ALMANACH DE L'ESPÉRANCE, pour l'année 1892. In-4°, 40 p. Montligeon, imp. de l'Œuvre expiatoire.

ALMANACH DE L'ORNE, pour 1892. In-16, 160 p. Alençon, Renaut-De Broise.

L'AMI DU FOYER (Almanach), pour 1892. In-16, 160 p. Mortagne, Daupeley.

ANNUAIRE ADMINISTRATIF ET HISTORIQUE du département de l'Orne, pour l'année 1892. Petit in-8°, 1^{re} partie, 224 p. ; 2^e partie (historique), 133 p. Cahiers du Tiers-État des baillia-ges (fin). Cahiers des doléances du Clergé.

Publié par M. L. Duval, archiviste du département.

ANNUAIRE ADMINISTRATIF, STATISTIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL d'Argentan, de son arrondissement et de la ville de Falaise, pour 1892. In-8°, 158-xviii p. Argentan, imp. du *Journal de l'Orne*.

ANNUAIRE DES CINQ DÉPARTEMENTS DE LA NORMANDIE, publié par l'Association normande, 1891. In-8°, 434. p. Caen, Delesques.

ANNUAIRE du Comice agricole de l'arrondissement d'Alençon, 1891. In-8°, 54 p. Alençon, E. Renaut-De Broise.

ANNUAIRE du Comice agricole de l'arrondissement de Domfront. In-8°, 48 p. Alençon, Guy.

ANNUAIRE du Syndicat des agriculteurs de l'Orne, pour 1891. In-8°, 55 p. Alençon, Herpin, 1892.

APPERT (Jules) et P. D. BERNIER. *Essai sur le Prieuré de la Ferté-Macé*, d'après les chartes fertoises de l'abbaye de Saint-Julien de Tours.

Revue catholique de Normandie.

ARTHUS DE BONNEVAL. *Histoire de l'Œuvre expiatoire*. In-8°. 48 p. Montligeon, Imp. de l'Œuvre expiatoire.

ASSOCIATION AMICALE des anciens élèves du lycée d'Alençon. *Procès-verbaux*. In-8°, 24 p. Alençon, Herpin.

ASTROLOGUE (L') de la Beauce et du Perche. In-16, 256 p. Chartres, Garnier.

AVENEL (J.-H. D'). *Notre-Dame de l'Oratoire à Passais-la-Conception*.

— *Regnum Gallicæ, regnum Maricæ*. In-16, 24 p. Domfront, F. Liart, s. d.

BARRET, curé de N.-D. de la Place à Sées. *A propos de quelques vestiges gallo-romains, trouvés dans les fondations de la cathédrale de Sées*. In-8°, 7 p. Alençon, Renaut-De Broise.

Extrait du *Bull. de la Soc. hist. de l'Orne*.

— *La Retraite annuelle des dames patronnesses de l'œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers et la Conférence de M. de Marolles.* In-8°, 8 p. Sées, Montauzé.

Semaine catholique de Sées, 25 juin 1891.

— *Pèlerinage annuel des Cercles catholiques d'ouvriers.* Conférence de M. l'abbé Garnier.

Même revue, 12 novembre.

BART DES BOULAIS (Voir Tournouër).

BEAUDOUIN (Henri). *La vie et les œuvres de Jean-Jacques Rousseau.* 2 vol. in-8°. ix-585 et 627 p. Paris, Lamulle et Poisson.

— *Bibliographie du département de l'Orne pendant l'année 1890.*

Bull. de la Soc. hist. de l'Orne.

— *Articles de bibliographie : La France sous l'ancien régime*, par le vicomte de Broc. — *Explorations et missions dans l'Afrique équatoriale*, par Florentin Lorient. — *Notice sur les travaux scientifiques du R. P. Duparquet, missionnaire en Afrique*, par l'abbé Letacq. — *Mémoires politiques et militaires du général Tercier*, publiés par C. de la Chanonie.

Même revue.

BEAUDOUIN (E.), professeur à la Faculté de droit de Grenoble. *Le Culte des empereurs dans les cités de la Gaule narbonnaise.* In-8°, 74 p. Grenoble, Allier.

Extrait des *Annales de l'enseignement supérieur de Grenoble*.

BEAUDOUIN (Frédéric), médecin à Alençon. *Analgésie et perte du sens thermal de cause cérébrale.* Thermo-analgésie. 3 p.

Normandie médicale (publiée à Rouen), 18 août 1891.

BEAUREPAIRE (Eugène ROBILLARD DE). *Le comte de l'Isle et sa correspondance.* In-8°, 70 p., avec portrait. Caen, Henri Delesques.

Extrait du *Bull. de la Soc. des Antiquaires de Normandie*, t. XV.

BEAUVAIS DE SAINT-PAUL (Vicomte DE). *Souvenirs d'un vieux loupvetier*, (chapitre VII. Louvetier d'Alençon. M. Jules de La Sicotière).

Revue des Provinces de l'Ouest (avril 1891).

Reproduit dans le *Journal d'Alençon*, du 14 avril 1891.

BENOIT (A.).

— *Une abbesse de Remiremont : Elisabeth d'Orléans, duchesse de Guise et d'Alençon (1646-1696)*. In-8°, 30 p. Saint-Dié, Humbert.

Extrait du *Bull. de la Soc. philomatique vosgienne*.

BERNIER (l'abbé P.-D.), professeur à l'Institution Sainte-Marie de Tinchebray.

— *Essai sur le Tiers État rural, ou les Paysans de Basse-Normandie au XVIII^e siècle*. In-8°, xvi-317 p. Paris, Delhomme et Briguet.

— *De mente humanæ*, apud. J.-B. du Hamel. In-8°, 90 p. Caen, E. Valin.

Ces deux ouvrages sont les thèses pour le doctorat ès-lettres, présentées à la faculté des lettres de Caen, par le R. P. Bernier.

Voyez Appert.

BERTAUT (Jean), évêque de Sées.

Voyez Le Vavasseur.

BESNARD (Joseph).

Voyez Tournouër.

BISSON (Alexandre).

— *La famille Pont-Biquel*, comédie en 3 actes, représentée pour la première fois au Vaudeville, le 11 janvier 1892.

— *Un lycée de jeunes filles*, vaudeville-opérette en trois actes et quatre tableaux, musique de M. Louis Gregh (vaudeville-reprise).

BLANCHET (N.).

— *Prières durant la messe pour les âmes du Purgatoire.* In-32, 23 p. Montligeon, imp. de l'Œuvre expiatoire.

— *Chemin de la Croix pour les âmes du Purgatoire.* In-32, 19 p. Montligeon, imp. de l'Œuvre expiatoire.

— *Neuvaine pour le soulagement des âmes du Purgatoire.* In-32, 15 p. Montligeon, imp. de l'Œuvre expiatoire.

BLIN (J.-B.-N.), aumônier des sœurs de la Miséricorde.

— *Sœur Colombe*, supérieure générale de la Miséricorde.
Semaine catholique de Séez, 19, 26 mars et 9 avril 1891.

BOURDON (L.-P.-J.).

— *Éléments d'algèbre*, 17^e édit. Revue et annotée par E. Prouhet, professeur de mathématiques, in-8°, xiii-656 p. Paris, Gauthier-Villars.

BROC (Vicomte de). *La France pendant la Révolution.* 2 vol. in-8°, 416 et 448 p. Paris, Plon.

— *Une famille de province au XVIII^e siècle.* In-8°, 26 p. Alençon, Renaut-De Broise.

Bull. de la Soc. hist. de l'Orne.

BRUNET (Victor). *Contes de la Basse-Normandie : Le Champ au Chat. — La Croix du loup pendu.*

Revue des Provinces de l'Ouest, (Janvier 1891).

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PRIMAIRE, publié sous la direction de l'inspecteur d'Académie. In-8°, 178 p. Alençon, Guy.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'HORTICULTURE DE L'ORNE. In-8°. 1^{er} semestre de l'année 1891, 70 p. ; 2^e semestre, 48 p. Alençon, Renaut-De Broise.

CAISSE DE SECOURS POUR LES PRÊTRES AGÉS (Compte rendu de 1890). In-8°, 48 p. Séez, Montauzé.

CALENDRIER du diocèse de Séez, à l'usage des fidèles, pour l'année 1892. In-32, 64 p. Séez, Montauzé.

CATHOLIQUES ET FRANÇAIS, AUX ARMES ! *Croisade pour la*

délivrance des âmes du purgatoire ou *Moyen de gagner des Indulgences*. In-24, 16 p. Montligeon, imp. de l'Œuvre expiatoire.

CERNÉ (D^r A.), professeur de clinique chirurgicale à l'École de médecine de Rouen

— *Réponse à quelques objections concernant la mortalité à Rouen*. In-8°, 12 p. Rouen, Lestringant.

— *Organisation d'un service chirurgical en province. La nouvelle salle d'opération de l'Hospice général de Rouen*. In-8°, 20 p. Rouen, Lestringant.

— *Principes de l'assainissement des villes, avec quelques applications à l'assainissement de la ville de Rouen*. In-8°, 44 p. Rouen, Lestringant.

CHADEL (Louis), professeur d'histoire au Lycée d'Alençon. Voir Grande Cavalcade.

CHAR (Le) de Thespis. Prologue, en vers, dit pour la première fois à Bagnoles de l'Orne, le 3 juillet 1891. In-8°, 8 p. Vanves, Ch. Dillet.

CHARENCEY C^{te} H. DE.

— *Chrestomathie Maya*, d'après la chronique de Chac-Xulub-Chen. Extrait de la *Library of aboriginal american literature* de M. le docteur D.-G. Brinton. Texte avec traduction interlinéaire, analyse grammaticale et vocabulaire maya-français publié par le comte H. de Charencey. In-8°, VIII-307 p. Paris, Klincksieck.

Extrait des *Actes de la Soc. philologique*.

— *Esquisses et sentences*. In-16, 242 p. Paris, Perrin.

— *Phonétique Souletine*. In-8°, 56 p.

Revue de linguistique, de M. Vinson.

— *Catecismo y exposicion breve de la Doctrina cristiana por el Padre Maestro Geronimo de Ripalda de la compañía de Jesus*, publié par le comte de Charencey.

— *Traducida al idioma Yucateco con unos afectos para socorrer à los moribundos por el M. R. P. Fr. Joaquin Ruz.* Actes de la Soc. philologique.

— *Organe de l'œuvre de Saint-Jérôme*, 1891, p. 157 et suiv.

CHARPENTIER (abbé), curé de Briouze. *Le livre de famille.* In-8°, 432 p. Paris, Delhomme et Brigueat.

CHARPENTIER (A.). Voyez Renaudin.

CHARTRE DE SILVESTRE, évêque de Sées, contenant confirmation des dîmes et du droit paroissial sur les essorts de la forêt de Gouffern que les chanoines de Silli tenaient des libéralités de Lisiard, évêque de Sées, et de la concession de Jean-sans-Terre, autrefois roi d'Angleterre.

Bull. hist. et phil. du Comité des travaux hist. et scientif., 1890.

CHARTIER (Charles). Voir Mérouvel.

CHÉGUILLAUME (Henri), ingénieur des ponts et chaussées.

— *Les Fonctionnaires de province au XVIII^e siècle.*—Perronet, ingénieur de la généralité d'Alençon. In-8°, 77 p. Alençon, Renaut-De Broise.

Bull. de la Soc. hist. de l'Orne.

CHENNEVIÈRES (Henry DE).

— *Les Passions honnêtes. Un mari à l'essai.* In-18 jésus, 269 p. Paris, Plon.

CHEROT (H.), S. J. *Du merveilleux dans la littérature sous le règne de Louis XIV*, par le P. Delaporte (Article bibliographique).

Études des Jésuites, août 1891.

COMPTE RENDU des Conférences ecclésiastiques. In-8°, 80 p. Sées, Montauzé.

CONGRÉGATION DES ENFANTS DE MARIE DE LA FERTÉ-MACÉ. In-16, 32 p. Montligeon, imp. de l'Œuvre expiatoire.

CONSEIL GÉNÉRAL DE L'ORNE, session d'avril 1891. *Rapport du préfet et procès-verbaux des séances.* In-8° 297 p.

— Session d'août 1891. *Rapport du préfet, procès-verbaux des séances, rapports des chefs de service.* In-8°, 413-285 p. Alençon, Guy.

CONTADES (G. DE) et MACÉ (abbé). — Canton de Carrouges. *Essai de bibliographie cantonale.* In-18, xvi-129 p. Paris, Champion.

CONTADES (G. DE) *Compte rendu des travaux de la Société historique et archéologique de l'Orne, pendant l'année 1890-91.*

Bull. de la Soc. hist. de l'Orne.

— *Les ex-libris du canton de Carrouges.* In-8°, 23 p. avec gr. Paris, Champion.

— Article bibliographique : *Histoire de Falaise* (sergenteries de la vicomté, armorial et noblesse), par Amédée Mériel.

Bull. de la Soc. hist. de l'Orne.

CORBIÈRE (Louis), professeur au lycée de Cherbourg.

— *Excursions botaniques aux environs de Carentan* (Manche).

Bull. de la Société linnéenne de Normandie, p. 85.

— *Compte rendu des excursions faites par la Société linnéenne aux environs de Granville et aux îles Chausey.*

Bull. de la Soc. linnéenne, p. 184.

CORNUT (H.), S. J.

— *De Historia Galliae regnante Ludovico XIV, latinis versibus a jesuitis Gallis conscripta*, par le P. V. Delaporte.

Article dans les *Études des Jésuites*, partie bibliographique, juin 1891.

COURVAL (abbé), ancien supérieur du petit séminaire de Sées.

— *Histoire romaine à l'usage de la jeunesse.* 16^e édition. Petit in-16, 311 p. Paris, Poussielgue.

— *Histoire moderne à l'usage de la jeunesse.* 10^e édit., t. I^{er}. In-16, 360 p. Paris, Poussielgue.

CROISÉ (Louis), du Mesnil-Erreux.

— *La Guerre à l'Anthonome.*

— *A quelle hauteur au-dessus du sol convient-il de placer la greffe en tête du pommier ?*

Le Cidre et le Poiré.

DALLET (Alexandre). Monnay.

Bull. de la Soc. hist. de l'Orne.

DELAPORTE (V.), S. J. *Jeunesse et Charité.*

Bulletin de la Jeunesse, chez les Frères des Écoles chrétiennes. Paris rue Oudinot.

— *Louis de Gonzague*, drame en un acte, en vers. 2^e édit. In-12. Toulouse.

Bureaux du Messager du Cœur de Jésus.

— *Les vieux timbres*, poème. In-18, plusieurs tirages. Paris, chez les Frères de la rue Oudinot.

— *Marie Immaculée, reine du Collège du Vaugirard*, poème. In-4^o, illustré. Paris, Dumoulin.

— *Cantiques à Saint-Louis de Gonzague*. Musique des PP. Comire et Gondard, S. J. Toulouse, *Messenger du Cœur de Jésus*, et Le Mans, Leguicheux.

— *Le Baptistère de la France*, drame en un acte, en vers, représenté pour la première fois à Reims, le 8 décembre 1891. In-12. Paris, Retaux.

— *La Jeunesse au tombeau de Saint-Louis de Gonzague*, poème.

Grand Almanach catholique de la Société de Saint-Augustin.

— *Les Prix et les Récompenses de collège*. Discours prononcé à l'École libre de Saint-François de Sales. In-8^o, 24 p. Évreux, Odieuvre.

— *L'Internonce à Paris pendant la Révolution.*

Études religieuses des Jésuites, 15 février 1891.

— *Poètes et poèmes.*

Même revue, 15 mars.

— *Les Jeux de Collège.*

Même revue, 15 avril.

— *Gens d'Église*, portraits et histoires, par Léon Aubineau.

Même revue, 15 mai.

— *Louis Veuillot.*

Même revue, 15 juin.

— *Les trois poètes.*

Même revue, 15 août.

— *Argent et Littérature.*

Même revue, 15 septembre et 15 novembre.

— *Comptes rendus de nombreux ouvrages.*

Même revue, partie bibliographique, 1^{er} février, 1^{er} mars, 1^{er} avril, 1^{er} mai, 1^{er} juin, 1^{er} juillet, 1^{er} octobre, 1^{er} novembre, 1^{er} décembre.

Voyez Chérot et Cornut.

DELISLE (Léopold). *Fragment de l'Obituaire de Saint-Martin-de-Sées* (XIV^e siècle).

Instructions adressées par le comité des travaux historiques, Paris, Leroux.

DESDEVISES DU DÉSERT, professeur de Faculté honoraire.

— *M. J.-B. de Pomereu, intendant d'Alençon.*

Revue des Provinces de l'Ouest (Juillet 1891).

Voyez Duval.

DESPIERRES (M^{me} G.).

— *Portail et vitraux de l'église Notre-Dame d'Alençon.*
Nomenclature des peintres, peintres vitriers aux XV^e et XVI^e siècles à Alençon. In-8°, 24 p., fac-similés. Paris, Plon.

DESVAUX (abbé). Voir Meulles (Jean de).

DUPONT (l'abbé), aumônier de l'Adoration d'Alençon

— *Cours de géographie rédigé conformément au programme de 1890. Géographie physique, historique, ethnographique, politique et économique de la France et des Colonies françaises. Cours supérieur, classe de rhétorique* In-18, VIII-316 p. avec gravures et cartes. Paris, Poussielgue.

— *Précis de Géographie.* In-16, 69 p. Paris, Poussielgue.

DUMAINE (abbé), curé de la cathédrale de Sées.

— *Éloge funèbre de M. Lecornu, curé de Flers.* In-8°, 31 p. Sées, Montauzé.

— *Allocution prononcée à la cérémonie du mariage de M. Léon Fauvel et de Mlle Héloïse Poupion, en l'église Notre-Dame de Vire. le mercredi 20 janvier 1892.* In-8°, 15 p. Sées, Montauzé.

DUVAL (Louis), archiviste du département de l'Orne. *Les Intendants d'Alençon au XVII^e siècle et les Mémoires de J.-B. de Pomereu.* Préface de l'État de la généralité d'Alençon, 2^e éd., précédée d'une étude sur l'administration provinciale sous Louis XIV, d'après les mémoires de J.-B. de Pomereu, par M. Desdevises du Désert, professeur de Faculté honoraire. In-4°, XIX-96 p. Alençon, Loyer-Fontaine.

— *Introduction à l'inventaire sommaire des fonds des abbayes d'hommes du département de l'Orne.* In-4°, 26 p. Alençon, Renaut-De Broise.

— *Rapport fait au Conseil général de l'Orne sur les archives du département.* In-8°, 22 p. Alençon, Guy.

Voir *Annuaire, Conseil général, Franc-Alleu et Recueil des Actes administratifs.*

ÉDOUARD D'ALENÇON (R. P.) (François Lecorney), religieux capucin. *Trois histoires véritables*, éditées par le R. P. Édouard d'Alençon. In-8°, 20 p. Paris.

— *Essai de martyrologe de l'Ordre des Frères mineurs pendant la Révolution française.* In-8°, 47 p. Paris, Poussielgue. (Voyez *Annales franciscaines*).

— *Nombreux écrits dans les Annales franciscaines. Essai de martyrologe* (Voir ci-dessus). *Souvenirs d'un pèlerinage à quelques sanctuaires franciscains d'Italie.* — *Conférences sur la règle du Tiers-Ordre.* — *La mère de Saint-François, d'après l'histoire et la légende.* — *Un prédicateur de la dévotion au Sacré-Cœur, le P. Laurent de Paris, capucin.* — *Un ami de Saint-François.* — *Les premiers pompiers de Paris, ou dévouement des Capucins dans les incendies.* — *Notre-Dame des prêtres défunts.*

ÉLECTEURS CONTINUEZ (Circulaire électorale). In-4°, 2 p. Mortagne, Bigot.

FLORENTIN-LORIOT (Charles). *Le Puits bysantin.* Pièce de vers.

Bull. de la Soc. hist. de l'Orne.

— *Le Puits de la Cathédrale de Séez, vers.*

Même revue.

— *Explorations et missions dans l'Afrique équatoriale.* In-12, 375 p. Paris, Gaume.

FORGET (abbé L.). *Notice sur Notre-Dame de l'Oratoire à Passais-la-Conception. Regnum Galliæ regnum Mariæ.* In-16, 104 p. Chartres, Milan Leduc, s. d.

FRANC ALLEU (Louis Duval). *La Population et les Enfants naturels, l'Assistance publique et les Célibataires.* In-4°, 11 p. Argentan, imp. de l'Orne.

FRET (abbé). Voir Gaulier.

GATRY (abbé), curé de Macé. *Les Carreaux mosaïques dans le département de l'Orne.*

Bull. de la Soc. hist. de l'Orne.

GAULIER (abbé A.-P.), curé de Marmouillé. *Madame de la Peltrie, fondatrice des Ursulines de Québec.*

Bull. de la Soc. hist. de l'Orne.

— *Veillées percheronnes, par l'abbé Fret, rééditées par M. l'abbé Gaulier.* 3 vol. in-12.

GERMAIN-LACOUR (J.). *Les Temples vides*. In-8°, 151 p. Paris, Lemerre.

— A Ernest Millet (vers).

Bull. de la Soc. hist. de l'Orne.

GODET (abbé), curé du Pas-Saint-Lhomer. *L'abbaye et le Prieuré de Moutiers-au-Perche* (Ancien Corbion). In-8°, 76 p. Alençon, Renaut-De Broise.

Bull. de la Soc. hist. de l'Orne.

GOURDEL (abbé), curé de Saint-Hilaire de Briouze. *Vie de M. l'abbé Lecornu, curé-doyen de Flers (1801-1891)*. In-8°, VIII-210 p. et portrait. Sées, Montauzé.

— *L'Ange consolateur des malades et des mourants*. In-8°, 208 p. Montligeon, imp. de l'Œuvre expiatoire.

GRANDE CAVALCADE. *Les Normands dans l'histoire*. 21 juin 1891. Programme officiel. In-8°, 30 p. Alençon, Guy. — *Organisation*. — *Pour les Pauvres*, pièce de vers, par M. Robert Leroi, professeur de rhétorique au lycée. — *Les Normands dans l'histoire*, par M. Louis Chadel, professeur d'histoire au lycée. — *Ordre, marche de la Cavalcade*. — *Itinéraire*.

GUERRET (l'abbé). *Essai de catéchisme à l'usage des plus jeunes enfants*. 2^e édit. In-32, 50 p. Montligeon, imp. de l'Œuvre expiatoire.

— *Notice sur l'Œuvre expiatoire établie à la Chapelle-Montligeon (Orne), France*. Pour la délivrance des Ames du Purgatoire sous le patronage de Mgr Trégaro, évêque de Sées. In-24, 16 p. Montligeon, imp. de l'Œuvre.

— Nombreux articles dans le *Bulletin de l'Œuvre expiatoire*

GUESDON (abbé), directeur au Grand Séminaire de Sées. *Le vrai prêtre. L'abbé de Fontenay, vicaire général et supérieur du Grand Séminaire de Sées*. Ouvrage orné de plusieurs gravures avec Introduction historique sur les études ecclésiastiques dans le diocèse de Sées et Appendice sur les directeurs et élèves les plus remarquables du temps de M. de Fontenay. In-8°, XLIII-538 p. Montligeon, imp. de l'Œuvre expiatoire.

— *Lettre au Révérend Père Dom Piolin sur sa critique du VRAI PRÊTRE.*

Semaine catholique de Séez, 10 décembre 1891.

— *Allocution en faveur de l'Œuvre de Saint-François de Sales.* In-16, 32 p. Séez, Montauzé.

GUILLOUARD (L.), professeur à la Faculté de droit de Caen. *Traité du contrat de louage*, livre 3, titre 8 du code civil. T. I^{er} et 2^e. 3^e édit. 2 vol., in-8°. T. I^{er} (art. 1708 à 1751 et loi du 5 janvier 1883), 494 p. ; t. II (art. 1752 à 1831 et loi du 18 juillet 1889), 565 p. Paris, Pedone-Lauriel.

— *Traité du contrat de société*, livre 3, titre 9 du code civil (art. 1832 à 1873), in-8°, 562 p. Paris, Pedone-Lauriel.

— *Traité de la vente et de l'échange*, livres 3, titres 6 et 7 du code civil. T. II (art. 1649 à 1707 et loi du 2 août 1884). 2^e édit., in-8°, 560 p. Paris, Pedone-Lauriel.

HAREL (Paul). *L'Herbager*, pièce en trois actes, en vers, représentée pour la première fois au théâtre de l'Odéon, le 19 septembre 1891. In-12, 134 p. Paris, A. Lemerre.

— *Bertrand du Guesclin au tournoi de Rennes*, pièce en vers, ayant remporté le 1^{er} prix au concours de la Pomme. In-8°, 16 p. Alençon, Renaut-De Broise.

HAYS (Charles DU). *Almanach des foires chevalines, indiquant l'époque et la composition des foires et marchés par départements et par races de chevaux, pour 1891.* In-18, 115 p. Paris, Plon.

— *L'emploi du loisir. Pèlerinages, indication des plus fréquentés.* In-8°, 198 p. Alençon, Herpin.

HOMMEY (l'abbé). *De l'Influence de l'Église dans la conversion des premiers Normands au christianisme.*

Revue catholique de Normandie, 15 novembre 1891.

JOUSSET DE BELLESME (D^r), directeur du service de piscicul-

ture de la ville de Paris. *Acclimation et multiplication du saumon de Californie en France et spécialement dans le bassin de la Seine dans la période 1885-1890.* In-8°, 15 p. avec carte.

Revue des Sciences naturelles appliquées (20 avril 1891).

LA FERRIÈRE (Hector DE). *Marguerite d'Angoulême, une véritable abbesse de Jouarre.* Grand in-8°, iv-341. Paris, Calmann-Lévy.

LAINÉ DE NÉEL (A. F.). *La Vérité aux habitants de Mesnil-Hubert-sur-Orne et de la commune de Rouverou.* In-8°, 31 p. avec portrait de l'auteur. Bellême, Ginoux.

LANGLAIS (G.), professeur départemental d'agriculture de l'Orne. *Traitement des pommiers.*

— *Autour des Récoltes.*

— *A quelle hauteur au-dessus du sol convient-il de placer la greffe en tête du pommier*

Le Cidre et le Poiré.

LA SICOTIÈRE (LÉON DE), sénateur. *La Roche-Mabille.*

Revue des Provinces de l'Ouest (mai 1891).

Philippe Moisson (Article nécrologique).

Bull. de la Soc. hist. de l'Orne.

— LA SICOTIÈRE (DE), PORIQUET et LIBERT, *Circulaire aux électeurs sénatoriaux.* In-4°, 2 p. Alençon, Renaut-De Broise.

LECOEUR (E.), pharmacien de 1^{re} classe à Vimoutiers. *L'Anthonome du pommier. Mœurs, métamorphoses et moyens de le détruire.* In-8°, 16 p. Caen, Henri Delesques.

Extrait du *Bull. Soc. Linn. Normandie.*

— *De l'emploi des bandes goudronnées contre les Chenilles de la Chématobie.*

Même revue.

— *Notes pour servir à l'histoire de la Chematobia brumata.*
Série d'articles publiés dans *le Cidre et le Poiré.*

LEGORNU (abbé), curé de Ronfeugeray. *Éloge funèbre de l'abbé François Hamard, curé doyen d'Athis*. In-8°, 16 p. Montligeon, imp. de l'Œuvre expiatoire.

LE DORÉ (R. P. Ange), supérieur de la congrégation de Jésus et de Marie. *Les Sacrés Cœurs et le vénérable Jean Eudes, premier apôtre de leur culte*. Première partie, étude historique, 1 vol. XXXII-422 p. et gravure ; 2° partie, étude théorique, 1 vol. x-417 p. Paris, libr. Lamulle et Poisson.

LEJARD (l'abbé J.). *Selectæ fabulæ ex libris Metamorphoseon P. Ovidii Nasonis, recensuit ac notis illustravit J.-Lejard, nuper in minori seminario sagiensi superior*. 6^a Editio, in-12, 224 p. Paris, Poussielgue.

LEJEUNE (R. P.), supérieur de la mission de l'Ogowé (Deux-Guinées), prêtre de la Congrégation du Saint-Esprit, originaire de Tournay-sur-Dives. *L'Esclavage au Gabon*.

Annales de la propagation de la foi, sept. 1891.

LELIÈVRE (D^r), de Sées. *Lettre au professeur Burggræve sur le matérialisme en médecine*.

Bull. de thérapeutique dosimétrique. Août 1891.

LEMARQUANT (H.). *La Réforme du régime des Boissons et le privilège des bouilleurs de crû devant le Parlement*.

— *Les nouveaux tarifs douaniers et l'industrie cidrière*.

— *Le Diapsis Pentagona, insecte nuisible aux pommiers*.

— *Laboratoire d'entomologie agricole de Rouen*.

Le Cidre et le Poiré.

— M. Paul Harel, auteur dramatique. Petit in-8°, 16 p. Argentan, imp. du Journal de l'Orne.

LEROI (Robert), professeur du rhétorique au lycée d'Alençon. *Voir Grande Cavalcade*.

LETACQ (abbé A.-L.), aumônier des Petites-Sœurs des Pauvres d'Alençon. *Recherches sur la bibliographie scientifique du département de l'Orne, précédées d'une introduction sur l'Histoire des Sciences dans cette région*.

Bull. Soc. hist. de l'Orne. En voie de publication.

— *Notice sur les travaux scientifiques de Guettard aux environs d'Alençon et de Laigle (Orne)*. In-8°, 20 p. Caen, H. Delesques.

Extrait du *Bull. Soc. Linn. Norm.*

— *Troisième note sur les spores des sphaignes*.

Même Bulletin.

— *Bibliographie américaine*. Comptes rendus de Revues.

Bull. de la Soc. hist. de l'Orne.

— *Sur la maladie des pommiers de Reinette de Canada et Reinette de Bretagne causée par le Nectria ditissima et sur le moyen de la guérir*.

Le Cidre et le Poiré.

LETELLIER (M.), conservateur du Musée d'Alençon. *Sur les terrains d'Alençon*.

Journal d'Alençon, décembre 1891.

LETELLIER (Augustin), professeur au lycée de Caen. *Sur la fonction urinaire de l'organe de Keber chez les Mollusques acéphales*.

Bull. Soc. Linn. Norm.

LE VAYASSEUR (Gustave), conseiller général de l'Orne. *Bertaut*.

Bull. de la Soc. hist. de l'Orne.

— *Philologie*.

Même revue.

— *Visite au Mont-Saint-Michel*.

Annuaire de Normandie.

— *Toast à l'Association normande*.

Même revuc.

— Ernest Millet (article nécrologique). — Germain-Lacour (article bibliographique). — *Un aubergiste à l'Odéon*.

Abeilles septentrionales et méridionales.

Voir Meulles (Jean DE).

LE VAVASSEUR (G.), DE SÉGUR et J. BRELLAZ. *Trois cantiques à N.-D. des Champs*. Petit in-18, 4 p. Montligeon, impr. de l'Œuvre expiatoire.

LEVEILLÉ (abbé Hector), professeur au Collège colonial de Pondichéry. *Le dernier des Rabodanges*, drame en 3 actes, en vers. In 8°, 52 p. Paris, Sandax.

LEVESQUE (J.). *Étude statistique sur la production des cidres*.

Le Cidre et le Poiré.

LHERMITE (Fr. Aug.), dominicain. *Patrie* (pièce de vers).

Observateur français et Semaine cath. de Séez.

LIGNERIES (Antoine DES) (Eugène VIMONT.) *Le faux-monnayeur de Saint-Aubert-sur-Orne*. Récit authentique du temps du roi Louis XIII. In-8°, 223 p. Fiers, L. Follope.

LISTE des anciens élèves et professeurs des Collège et Lycée d'Alençon. In-8°, 24 p. Alençon, Herpin.

LITANIES de Notre-Dame de Montligeon en faveur des âmes délaissées du purgatoire. In-24 8 p. Montligeon, impr. de l'Œuvre expiatoire.

LONGUET (E.). Articles dans les *Abeilles septentrionales et méridionales*, dont M. Longuet est le directeur.

MACÉ (C.), curé d'Athis. *Joué-du-Bois* (suite).

Bull. de la Soc. hist. de l'Orne.

Voir de Contades.

MACKAU (Baron DE), député. *Observations présentées à la Chambre des députés*. In-4°, 2 p. Alençon, Renaut-De Broise.

MALLET (abbé J.). *Cours élémentaire d'archéologie religieuse*. T. I^{er} : Architecture, 5^e édit., revue et augmentée. In-8°, 347 p. avec fig. Paris, Poussielgue.

MARIETTE (Jules). *Le parfait conseiller*. In-4°, 2 p. Mortagne, Bigot.

MARLET (Léon). *Le comté de Montgomery*. In-8°, 188 p. Paris, Picard.

MARMOTAN (Paul). *Le général Fromentin et l'armée du Nord (1792-1794)*. In-8°, 260 p. avec portr., carte et nombreuses pièces justificatives. Paris, Dubois.

MAUNOURY (A. F.), chanoine de la cathédrale de Séez. *Cours de Versions grecques graduées sur la grammaire grecque, à l'usage des commençants*. 3^e édit. In-12, 104 p. Paris, Delagrave.

— *Corrigés des thèmes gradués sur la grammaire grecque*. Nouvelle édition. Première partie. Thèmes gradués sur la déclinaison et la conjugaison grecques. In-12, 132 p. Paris, Delagrave.

MEDITATIONES asceticæ ad recollectionem et profectum spiritus perquam utiles. Curante E. S. L. In-24, 39 p. Montligeon, imp. de l'Œuvre expiatoire.

MÉRIEL (Amédée). *Histoire de Falaise*. Abbayes et maisons hospitalières de la vicomté, etc. In-8°, 364 p. Bellême, F. Levayer.

— *Étrennes mignonnes pour 1890*. In-32, 166 p. Bellême, Ginoux.

MEROUVEL (Ch.) (Ch. Chartier). *Abandonnée*.

Feuilleton du *Soleil*. Juin à novembre 1891.

MESSAGER (Le) *de la Beauce, du Perche et de la Basse-Normandie*. Almanach comique, moral et illustré, Orne. 41^e année, 1892. In-16, 184 p. Chartres, Langlois.

MEULLES (Jean DE). *Unellographie ou description poétique de la fondation de Bellesmes (1634)*. Publiée avec introduction et notes historiques par l'abbé A. Desvaux, préface de Gustave Le Vavas seur. In-8°, xxxvii-70 p. avec 2 gravures. Bellême, G. Levayer.

MEUNIER (St), aide-naturaliste au Muséum de Paris. *Staurophyton Bagnolensis*, nouveau fossile des grès armoricains de Bagnoles (Orne).

Le Naturaliste, 1^{er} juin 1891.

MISSIONS. Nouvelles des missions étrangères ; lettres de missionnaires originaires du diocèse de Sées. — Missions diocésaines.

Semaine catholique de Sées.

MOUCHERON (comte DE). *Maison-Maugis, son histoire, ses seigneurs, son château, ses environs.* In-8°, 22 p., gravure. Imp. de l'Œuvre expiatoire.

MULLER (F.), imprimeur du *Journal de l'Orne.*

— *Le sucragé du cidre.*

Le Cidre et le Poiré.

NÉCROLOGIE. Articles nécrologiques, principalement à l'occasion de la mort des prêtres du diocèse de Sées.

Semaine catholique de Sées.

NEUFVILLE (M. Le Neuf DE), président honoraire du tribunal à Alençon. Article bibliographique : *Archives du Calvados. Rapport de l'archiviste.*

Bull. de la Soc. hist. de l'Orne.

NOTRE-DAME-SUR-L'EAU.

Revue des Provinces de l'Ouest, janvier 1891. Extrait de *l'Histoire des Pèlerinages français de la Très Sainte Vierge*, par le P. Jean Emmanuel Drochon, religieux des PP. Augustins de l'Assomption. Paris, Plon.

ŒUVRE EXPIATOIRE DE MONTLIGEON. Association pour la délivrance des Ames délaissées du purgatoire, établie à la Chapelle-Montligeon (Orne). Sommaire des Indulgences et des Privilèges accordés à cette œuvre. In-24 de 8 p. Montligeon, impr. de l'Œuvre.

— *Verein zur erlossung der verlassenen Seelen im Fegfeuer gegründet in La Chapelle-Montligeon. Orne. Frankreich. Verzeichniss der abbasse und privigeligien velche den Vereinmitgliedern des Suhnungswerkes bewilligt wurden.* In-32, 8 p. Montligeon, imp. de l'Œuvre.

ŒUVRES CATHOLIQUES. Adoration du Saint-Sacrement. — Propagation de la foi. — Sainte enfance. — Œuvre de Saint-

François de Sales. — Union de la France chrétienne. — Archiconfrérie de Notre-Dame-des-Champs. — Écoles libres. — Sourds-muets et aveugles.

Semaine catholique de Sées.

— *Ordo divini officii recitandi, sacrique peragendi, pro anno Domini 1892.* In-12, 175 p. Sées, Montauzé.

PALFRAY (abbé). *Lettre d'un prêtre.* In 16, 192 p. Alençon, Guy. (Voir Réponse).

PÈLERINAGES diocésains et en dehors du diocèse. Pèlerinage de Jérusalem et de Rome.

Semaine catholique de Sées.

PÈRES ET MÈRES de famille. Sées, Montauzé. In-8°, 32 p.

LA PHILOSOPHIE du boulangisme par un démocrate. In-8°, 48 p. Paris, Sauvaltre.

PIERRE (M^{lle} Marie). *La seconde femme de Lionel.* In-12, 167 p. Paris, Carré.

PITEL (Ch.). *Souvenirs du joli lieu de mon enfance. Poésie normande.* In-8°, 8 p. Bellême, Ginoux.

PROVOST (l'abbé), ancien curé de Mortagne. *Le livret de l'Œuvre expiatoire pour les âmes délaissées du purgatoire.* Nouvelle édition. In-16, 72 p. Montligeon, imp. de l'Œuvre.

PRUNIER (l'abbé), supérieur du Grand Séminaire. *Discours prononcé à la profession de Mlle de Blois.* In-8°, 24 p. Sées, Montauzé.

RAGAINÉ (Élie). *Les Pommes d'Écouves.*

Le Cidre et le Poiré.

RAUX (F.). *Aux cultivateurs de mon cher Bocage normand.* Le cidre : fabrication, conservation, soutirage, etc. 2^e édit., revue et corrigée. In-18, 36 p. Rouen, Cagniard.

RECUEIL de cantiques pour missions et retraites à l'usage des RR. PP. Prémontrés. In-18, 234 p. Montligeon, imp. de l'Œuvre expiatoire.

REGUEIL des actes administratifs du département de l'Orne (table par M. L. Duval). In-8°, 645 p. Alençon, F. Guy.

RENARD, instituteur à Saint-Martin d'Aspres. *La Guerre à l'Anthonome.*

Le Cidre et le Poiré.

RENAUDIN (J.-L.-C.), ancien instituteur à Bellême. *Petite Histoire sainte du jeune âge.* Plus de quatre cents questions simples et faciles mises à la portée des enfants de sept à neuf ans, par J.-L.-C. Renaudin et A. Charpentier. Nouvelle édit. In-18, 64 p. avec grav. Paris, Larousse.

— *Petite histoire de France.* Plus de quatre cents questions mises à la portée des enfants de dix à douze ans, par J.-L.-C. Renaudin et A. Charpentier. Deuxième degré, 32^e édit., revue et augmentée. In-18, 128 p. avec grav. Paris, Larousse.

— *Histoire de France* (cours élémentaire) depuis les origines jusqu'à nos jours, avec leçons ou résumés, récits, questionnaires. In-12, 96 p. avec grav. et cartes. Paris, Larousse.

RÉPLIQUE de plusieurs chrétiens à la réponse d'un prêtre. 2 p. Alençon, Guy.

RÉPONSE à la lettre d'un prêtre. In-16, 9 p. Séez, Montauzé.

RÉPONSE d'un prêtre à la réplique de quelques chrétiens. 2 p. Séez, Montauzé.

ROBIDA. *La vieille France*, texte, dessins et lithographies. In-4°, 339 p. Évreux, Hérissé.

ROMANET (vicomte Olivier DE). *Géographie du Perche*, avec carte.

ROMANET (vicomte Olivier DE) et H. TOURNOUER. *Chartes et documents relatifs à la province du Perche*

Documents sur la province du Perche.

— *Sources de l'histoire du Perche.* Indication des documents et monuments de toute nature relatifs à cette province.

Même publication.

ROMBAULT (abbé), curé de Messei *L'abbé Durand et l'abbaye d'Almenèches*. In-8°, 24 p. Alençon, Renaut-De Broise.

Bull. de la Soc. hist. de l'Orne.

ROTOURS (Angot DES). *La question juive en Russie*.

Correspondant du 25 septembre 1891.

— *L'Économique pure*.

La Réforme sociale, 1^{er} février 1891.

— *Quelques œuvres de Charité en Angleterre*.

Même revue, 14 février.

— *Le Renouveau du privilège de la Banque de France*.

Même revue, 1^{er} novembre.

ROZIER (Th.). *Histoire du département de l'Orne*, avec la biographie des personnages remarquables qui en sont originaires. In-12, 44 p. Paris, Guérin.

SIMARD DE PITRAY (V^{icess}). *Ma chère maman* (comtesse de Ségur, née Rostopchine) pour faire suite à *Mon bon Gaston*, souvenirs intimes et familiers, par sa fille Olga, vicomtesse de Simard de Pitray. In-18 Jésus, 255 p. Paris, Gaume.

SOCIÉTÉ DE PRÉVOYANCE ET DE SECOURS MUTUELS des médecins de l'Orne (assemblée générale du 2 août 1890). In-8°, 16 p. Alençon, Renaut-De Broise.

SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUELS des ouvriers de la ville d'Alençon (compte-rendu). In-8°, 40 p. Alençon, Renaut-De Broise.

SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUELS établie entre les cantonniers des chemins vicinaux du département de l'Orne. In-9°, 47 p. Alençon, Herpin.

SOCIÉTÉ RÉGIONALE DES PHARMACIENS de la Sarthe, de l'Orne et de la Mayenne. In-8°, 26 p. Le Mans, Albert Drouin.

SYNDICAT DES PHARMACIENS DE L'ORNE. *Compte-rendu de l'Assemblée générale de 1891*. In-12, 8 p. Flers, Gaigé.

THE ROSARY or an easy way of sanctifying oneself in delivering the holy souls in purgatory, by a servant of Mary. In-24, 12 p. Montligeon, imp. de l'Œuvre expiatoire.

TIRARD (Jules). Voyez Lecœur.

TOURNOUER (Henri). *Saint-Jean de la Forêt.*

Bull. de la Soc. hist. de l'Orne.

— *Recueil des antiquités du Perche, comtes et seigneurs de la dite province, etc.*, par Bart des Boulais. Publié avec les additions et variantes de plusieurs manuscrits et annoté par M. Henri Tournouër, ancien élève de l'école des Chartes, précédé d'une notice biographique par M. Besnard.

Documents de la province du Perche. Mortagne, Pichard-Hays, 1890-91.

Voir de Romanet et Tournouër.

— *De l'Hypnotisme.* Un dernier mot à M. Masoin.

Corresp. catholique de Bruxelles.

TOUT A JÉSUS PAR MARIE. Petit mois des âmes du purgatoire, par un directeur de l'Œuvre expiatoire. In-32, 84 p. Montligeon, imp. de l'Œuvre expiatoire

TRAITS ÉDIFIANTS, ou *Il ne faut jamais désespérer du salut des défunts.* In-24, 16 p. Montligeon, imp. de l'Œuvre expiatoire

TRAMWAYS (Les), les Chemins vicinaux et le Service des postes. In-8°, 32 p. Alençon, Renaut-De Broise.

TRÉSENIK (L) et WILLY. *Histoires normandes* précédées d'une lettre à Dugué de La Fauconnerie. In-18 Jésus, 299 p. Paris, Ollendorf.

TRÉGARO (Mgr), évêque de Sées. *Lettre pastorale et Mandement pour le Carême de l'an de grâce 1891.* In-4°, 24 p. Sées, Montauzé.

— *Lettre pastorale portant communication de l'Encyclique « De conditione opificum » et Mandement pour le Carême de l'an de grâce 1892.* In-4°, 46 p. Sées Montauzé.

UNE FAMILLE DE CULTIVATEURS CHRÉTIENS (Pierre Dufresne). In-8°, 24 p. Séez, Montauzé.

UN MOT AUX ÉLECTEURS. In-4°, 2 p. Mortagne, Bigot.

VEUCLIN (E.). *Documents sur l'église de N.-D. d'Aunai*. In-8°, 4 p. Bernay, Veucelin.

VIMONT (E.). *Le vieil Argentan, ses rues, ses fortifications, ses monuments et ses juridictions avec un plan de ses deux vieilles enceintes levé par M. Fraisse, dessinateur*. 1889, in-12, 224 p. Argentan, imp. du *Journal de l'Orne*.

— *Les faux monnayeurs de la Lande-Patry*. In-8°.

— *Le Collège de Rabodanges*. In-8°.

Voir Lignerics (Antoine des).

WILLY. Voyez Trésenik.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

VOIR LE 2^e BULLETIN DE 1891 : y ajouter les publications suivantes qui ont commencé à paraître en 1891.

JOURNAL (Le) du Sap, la Ferté-Fresnel, Gacé et de l'arrondissement d'Argentan, paraissant le dimanche. In-folio. Flers, E. Rivet.

REVUE CATHOLIQUE DE NORMANDIE, paraissant tous les deux mois. In-8°. Évreux, L. Odieuvre.

REVUE NORMANDE ET PERCHERONNE ILLUSTRÉE, mensuelle, grand in-8°. Alençon, Herpin.

H. BEAUDOUIN et A.-L. LETACQ.

NECROLOGIE

Le Vavasseur, Léon-Michel, était né à Argentan, le 11 février 1822. Dès son jeune âge, il manifesta les goûts les plus prononcés pour les cérémonies religieuses. Porté à la piété véritable, il jouait encore au prêtre et à l'enfant de chœur dans ses moments de récréation. Tout ce qui confinait de près ou de loin à l'église l'intéressait. Avant de devenir le liturgiste distingué dont les livres font autorité, il étudiait dans tous leurs détails les cérémonies du culte qu'il se plaisait à répéter en costume ecclésiastique (1). Le côté sérieux n'en souffrait pas et il aimait surtout à s'associer prématurément aux œuvres de charité entreprises par les dames de sa famille et de l'entourage qui l'admettaient à leurs réunions, moitié par jeu, moitié par admiration. Il fit ses premières classes au collège d'Argentan avec succès, fort considéré de ses maîtres, aimé autant qu'estimé de ses camarades pour la droiture et la franchise de son caractère dont la gaieté et l'égalité d'humeur n'excluaient pas l'espièglerie. C'est là qu'il fit sa première communion avec les enfants de la ville. Ses camarades et ses jeunes contemporains ne doutaient déjà point de sa vocation ecclésiastique. Sa quatrième faite (1835), il alla rejoindre son frère au collège de Juilly. Il y acheva ses études, sinon au premier rang des lauréats, du moins dans la

(1) Il existe une singulière et touchante conformité entre ces habitudes du jeune Le Vavasseur et celles de l'abbé de Fostonay, ancien supérieur du Grand Séminaire de Séez, ancien vicaire général, lui aussi le modèle et l'honneur de notre diocèse, où il a laissé une si belle mémoire.

L. D. L. S.

bonne moyenne des travailleurs, et distingué entre tous par les qualités qu'il a toujours possédées à un degré éminent, la pureté des mœurs, la régularité de la conduite, l'enjouement du caractère. A la fin de son année de philosophie (1839), il entra immédiatement au Séminaire de St-Sulpice. Il n'avait alors guère que 17 ans 1/2, ce qui lui permit de suivre tout entier le cours des fortes études ecclésiastiques commencées à la solitude d'Issy et complétées au Séminaire de Paris. C'est à Saint-Sulpice où ses contemporains aiment à se rappeler et à citer en exemple la régularité de sa vie et la solidité de sa piété sans emphase, que l'abbé Le Vavas seur reçut successivement et aux intervalles canoniquement réguliers les ordres mineurs, le sous-diaconat et la prêtrise (1). Bien qu'il semblât que le sacerdoce dût remplir son cœur tout entier et que l'exercice du ministère convînt à sa nature simple, à la solidité de sa doctrine, à la facilité de sa parole claire, pratique et de réforme classique, un irrésistible élan le porta vers un sacrifice plus parfait. Sans s'arrêter aux remontrances légitimes de ses parents, d'abord effrayés et attristés et progressivement résignés, il s'engagea dans la petite phalange que l'abbé Libermann, israélite converti, récemment déclaré Vénérable

(1) C'est à cette époque (1841) que Gustave Le Vavas seur adressait à son frère le beau sommet réimprimé dans ses *Œuvres complètes* (T. I, p. 9).

Mon frère se fait prêtre ; il marche dans ta voie,
Seigneur, et jusqu'au bout il poursuit son chemin ;
Il est de notre Mère et l'épreuve et la joie ;
Son âme devant Dieu peut paraître demain.

Plus tard (1866), dans son cher volume : *Inter Amicos*, Gustave évoquait spirituellement la confusion que les *Saumaises futurs* pourraient commettre entre leurs noms fraternels.

Mais quel savant saura, dans un siècle d'ici,
Si c'est moi qui fus moine ou toi qui fis ceci ?
Étions-nous deux ? Étions-nous frères ?
L'austère liturgiste et le faiseur de vers,
Côte à côte oubliés, seront rongés des vers
Dans la boutique des libraires.

La pièce se termine par cet admirable cri du cœur qui a retenti dans celui des vieux amis du père, si rares aujourd'hui :

Que sent-on sous le froc et sous l'habit de deuil,
Frère, quand on se dit avec un grain d'orgueil,
« Mon Père était un honnête homme ! »

L. D. L. S.

par l'Église, réunissait autour de lui sous l'invocation et le patronage du St-Cœur de Marie pour le soulagement, la délivrance et l'Évangélisation des Noirs d'Afrique. C'était le second normand qui s'enrôlait sous la bannière derrière laquelle ont combattu et combattent encore tant de martyrs et d'apôtres. L'abbé de Régnier avait précédé l'abbé Le Vasseur dans les rangs de la congrégation naissante (1).

L'abbé Le Vasseur fit successivement son noviciat et sa profession au St-Cœur de Marie. L'inaptitude de son tempérament au séjour dans les pays chauds le retint en France. Il n'alla jamais en mission lointaine. Il occupa quelques modestes emplois au Gard en Picardie, à Bordeaux, et fut définitivement attaché à l'enseignement, puis à direction du Séminaire colonial lorsque celui-ci passa aux mains des RR. PP. de la Congrégation du St-Cœur de Marie qui prirent le nom de PP. de la Congrégation du St-Esprit et du St-Cœur de Marie, lorsque les anciens « Spiritains » se fondirent avec eux et leur abandonnèrent la possession et la direction du Séminaire du Saint-Esprit, 30. rue Lhomond.

Pendant les loisirs de son professorat ou plutôt parallèlement à ses travaux d'enseignement, le P. Le Vasseur, qui joignait à une rectitude parfaite de jugement un grand amour du travail, a composé des traités de liturgie romaine qui, depuis l'adoption en France du rit romain, font autorité dans la matière. Honorés d'un bref du Pape, ils ont été approuvés par un très grand nombre d'Évêques. Ce sont de vrais travaux de bénédictin qui dénotent une patience à toute épreuve et une rare conscience documentaire. Quelques-uns de ces cérémoniaux ont atteint leur 8^e édition (2).

(1) L'Abbé Léopold de Régnier, que j'ai beaucoup connu, avait été inscrit pendant quelques années au Barreau d'Alençon. C'était un homme aimable, fort goûté dans le monde, ce qu'on appelait dans ce temps-là un cavalier accompli. Entré dans l'Église, il ne s'arrêta pas dans sa voie progressive de dévouement et d'austérité. Il mourut jeune encore, en Afrique, croyons-nous, à l'un de ses premiers voyages.

L. D. L. S.

(2) Voici la liste de ses ouvrages :

Cérémonial selon le rit romain, d'après Baldesch et Favrel. Paris, Lecoffre, 1857, in-12. — Autres éditions, fort augmentées, 1859, in-12 ; 1865, 2 vol. in-12 ; 1871, 2 vol. in-12. (Bref de S. S. Pie IX ; 1876, 2 vol. in-12 ; 1882, 2 vol. in-12.

Cérémonial à l'usage des petites Églises de paroisse, selon le rit romain.

Le P. Le Vasseur avait gardé avec ses compatriotes les plus affectueuses relations. Il était heureux et fier des recrues que, dans les dernières années particulièrement, le diocèse de Séez envoyait à son séminaire.

Chaque vacance le ramenait à La Lande-de-Lougé, avec un petit groupe choisi de professeurs et d'élèves. Longtemps, il eut le bonheur d'y retrouver son admirable mère dont la ferme intelligence et le cœur toujours jeune semblaient défier les années. Rien n'était touchant pour ceux qui ont eu le bonheur d'en être les témoins, comme le respect et l'affection qui s'échangeaient entre cette mère et ce fils, si dignes l'un de l'autre. On y retrouvait comme un lointain souvenir des jours de Monique et d'Augustin. C'est le Père Léon qui assista sa mère dans les dernières épreuves, qui dit la messe funèbre et donna l'absoute (1). Depuis

Paris, Lecoffre, 1861, in-12. — Autres éditions, revues et augmentées, 1864 et 1874, in-12.

Exposition des rubriques du Bréviaire romain. Paris, Lecoffre, 1861, in-12.

Les Fonctions pontificales, selon le rit romain. Paris, Lecoffre, 1865, 2 vol. in-12. — Autre édition, 1880, 2 vol. in-12.

Cérémonial des Ordinations, avec le chant tiré du Pontifical romain. Paris, Lecoffre, 1865, in-12. — Autre édition, 1876, in-12.

Cérémonial de la Consécration des Évêques, avec le chant tiré du Pontifical romain. Paris, Lecoffre, 1865, in-12. — Autre édition, 1874.

Cérémonial de la Consécration des Églises et des Autels et de la Bénédiction d'un cimetière et d'une cloche, avec le chant tiré du Pontifical romain. Paris, Lecoffre, 1865 in-12. — Autres éditions, 1872, 1879.

Ouvrages extraits du *Cérémonial selon le rit romain*, et vendus à part :

Exposition des Cérémonies de la Messe basse. 1859 et 1875, in-12.

Office du servant de la Messe basse. 1859, 1875, 1882, in-12.

Office des Thuriféraires. 1857 et 1876, in-12.

Office des Acolytes. 1857 et 1876, in-12.

Office des Cérémoniaires. 1857 et 1876, in-12.

Office des Chapiers et des Chantres. 1857 et 1876, in-12.

Office du Sous-Diacre. 1857 et 1876, in-12.

Office du Diacre. 1857 et 1876, in-12.

Office du Célébrant. 1857 et 1876, in-12.

Le Père Le Vasseur avait été un collaborateur assidu de la *Revue des sciences ecclésiastiques*.

Il laisse manuscrits et au net plus de 10 volumes de sermons, explications du règlement, conférences ecclésiastiques, consultations liturgiques.

L. D. L. S.

(1) *Journal d'Alençon*, 24 mai 1887 ; — *Semaine catholique de Séez*, 2 juin.

lors, il avait continué à La Lande, dont il tenait à affirmer et à continuer les traditions d'hospitalité, ses visites annuelles.

Frappé successivement de plusieurs attaques de congestion cérébrale, il a été emporté le dimanche 27 mars 1892, après plusieurs jours d'agonie sans souffrances aiguës ; il a gardé jusqu'à la fin la plénitude de ses facultés et sa parfaite connaissance.

Le service funèbre a été célébré le mardi 29 mars, dans la chapelle du Séminaire du St-Esprit, avec une pieuse solennité, à laquelle les regrets unanimes des jeunes ecclésiastiques, dont il était l'exemple et le directeur bien aimé, donnaient un cachet particulier. Au pied du catafalque recouvert seulement des insignes sacerdotaux du religieux, une magnifique couronne offerte par les jeunes clercs du Séminaire colonial, témoignait leur affection filiale ; la messe chantée par les scolastiques de Chevilly, étudiée d'avance sur le texte le plus pur de la liturgie romaine, dont le regretté défunt avait été le propagateur le plus zélé et le commentateur le plus autorisé, a été exécutée avec la plus touchante et la plus harmonieuse correction. Les assistants, pleins du caractère de grandeur, de paix, de consolation, de religieuse simplicité de la cérémonie, admiraient la beauté des ornements sacerdotaux, dont les officiants étaient revêtus. Lorsque le T. R. P. Émonet, supérieur général de la Congrégation s'est avancé pour donner l'absoute, revêtu d'une magnifique et éblouissante chape de velours noir couverte de broderies d'or en relief, entièrement neuve et assortie au reste de l'ornement, les amis du défunt et l'habile chasublier André Kreighauër, se sont souvenus, les larmes aux yeux, que cette chape avait une légende. Le P. Le Vasseur l'avait commandée au commencement de l'année. C'est en allant en surveiller l'exécution et en hâter la livraison, qu'il fut surpris par les premiers symptômes de l'attaque qui l'a emporté. — « Pourquoi cette magnifique chape, lui demandaient ses confrères et à quoi bon cette prodigalité mortuaire ? — Qui sait, répondait le P. Léon, quel dignitaire nous aurons à enterrer ? Il faut compléter notre bel ornement ». Puis, serré de près par un intime, il ajouta avec un triste sourire : « Je l'étrennerai ».

Le cardinal Richard, qui avait été le condisciple à St-Sulpice et l'ami du P. Le Vasseur, n'avait pu, malgré son désir formellement exprimé, arriver à temps pour le visiter à son lit de

mort et lui avait envoyé sa bénédiction, accueillie par le moribond avec une respectueuse reconnaissance.

Le clergé de Paris était représenté aux obsèques par un grand nombre de ses membres, parmi lesquels on remarquait le R. P. Supérieur des Missions étrangères, des curés de paroisse, des chanoines de Notre-Dame et notamment l'abbé Amodru, l'ancien héros de la Roquette, le chanoine Leclerc, de la Congrégation du Saint-Esprit; des prêtres de St-Sulpice, etc., etc.

« Le P. Le Vasseur », dit *Le Monde* du 30 mars, « avait la confiance d'un grand nombre de membres du clergé de Paris, dont plusieurs aimaient à venir réclamer son ministère ou ses conseils dans son humble et pauvre cellule de religieux » Un de ceux-ci, accouru à la dernière heure, profondément surpris et déçu, a vidé sa bourse au pied du cercueil pour acquitter des honoraires de messe à l'intention du directeur défunt.

Conjointement avec les RR. PP. de la Congrégation du St-Esprit et du St-Cœur de Marie, le deuil était conduit par M. Gustave Le Vasseur, frère unique du défunt, et par MM. Georges Mallet. Georges et Léon Renard, Eugène Dausse, Pierre Beslay, ses neveux et petits-neveux par alliance. Presque tous nos compatriotes présents à Paris avaient tenu à rendre au R. P. Le Vasseur et aux siens un dernier témoignage de sympathie. A côté des membres de la famille, on remarquait Madame la marquise de Chennevières, le comte de Chennevières, M^{me} de La Sicotière, MM. le comte de Charencey, comte de Contades, baron et baronne des Rotours et leurs fils, baron et baronne de Caix de Chaulieu, comtesse de Vaucelle, Jules de Vaucelle, M. Léon Fleury et son fils André Fleury, Madame Hilaire, la famille Moisson, Mademoiselle Eudes de Guimard, etc.

La cérémonie terminée, le corps a été transporté à Chevilly, à la maison du scolasticat des RR. PP. du St-Esprit et du St-Cœur de Marie. Après une présentation à la chapelle de la communauté, il a été inhumé provisoirement au cimetière de Chevilly, en attendant qu'il puisse être déposé dans l'ossuaire que les RR. PP. possèdent dans leur parc.

Le défilé devant la tombe ouverte a duré plus d'une demi-heure; 200 jeunes ecclésiastiques ont tour à tour en sanglotant jeté de l'eau bénite sur le cercueil de leur paternel directeur,

Faisant violeuce à la modestie du religieux, S. E. le cardinal

Desprès, alors évêque de la Réunion, et Mgr Trégaro avaient conféré au P. Le Vavasseur la dignité de chanoine honoraire de leurs diocèses.

Dieu l'appelle-t-il à lui à la veille de grandes épreuves qu'il veut épargner à son serviteur? — C'est son secret. En tout cas, il l'a appelé, plein de bonnes œuvres et riche de vertus.

*Vixit mente bonus, melior quoque corde quicquid
In gremio Domini Dulce quiescat. Amen.*

L. D. L. S.

BIBLIOGRAPHIE

Une visite à Luçon, en 1885. — Le Mans, imprimerie spéciale de l'Union de la Sarthe, 1885. — *Érection d'un Chemin de Croix dans l'église de Notre-Dame-de-la-Place.* — Séez, imprimerie F. Montauzé.

Monsieur Gaston Dubois - Guchan, ancien pensionnaire à l'école des Chartes, a bien voulu enrichir la *Société historique de l'Orne* des œuvres savantes et poétiques de Monsieur le Conseiller de Cour Dubois-Guchan, son père, et des brochures dont il est lui-même l'auteur. En qualité d'archiviste et d'érudit, il ne pouvait, en 1885, se rendre à Luçon pour assister au sacre de Monseigneur l'Évêque du Mans, sans se livrer aux recherches des souvenirs laissés par le Grand Cardinal et étudier les monuments rappelant ce vaste génie. Aussi les quelques pages substantielles de l'opuscule sur une visite à Luçon, inspirées par les vestiges du passé, nous permettent-elles de parcourir avec fruit cette vieille cité qui nous reporte aux guerres du XVI^e siècle et évoque à notre esprit l'ombre de Richelieu, qui fut l'âme de la France et le précurseur de Louis XIV. En visitant cette cathédrale au style gothique, ce cloître, transformé en palais épiscopal, cette bibliothèque aux riches archives, l'auteur ressent la juste impression d'une émotion vive et s'empresse d'émettre le vœu de voir élever par les fidèles, qu'Armand de Luçon appelait ses chères âmes, un

monument destiné à perpétuer la mémoire de ce prélat. Nous regrettons de ne pouvoir retracer tous les détails remplis d'intérêt contenus dans cette brochure et énumérer tous les ouvrages d'art qui ont charmé les yeux de l'écrivain : Ainsi, dans la chapelle de la cathédrale est suspendu un magnifique tableau datant de la moitié du XVII^e siècle, représentant une Déposition de Croix ; peut-être cette peinture est-elle un chef-d'œuvre de Rubens : à cette époque Marie de Médicis (1620) protégeait le grand artiste et comblait Richelieu de ses bienfaits. Dans la sacristie se trouvent deux tableaux ornés d'un cadre émaillé d'arabesques en tons blancs et attribués à Pierre Nivelles, évêque de Luçon (1637-1651) ; le premier représente la Pêche Miraculeuse et le second le Miracle de Saint-Hubert. Dans cette dernière peinture, on remarque une vue de la ville du temps de Louis XIII. L'Évêché conserve un remarquable tableau attribué à Léonard de Vinci et retraçant les Pèlerins d'Emmaüs. Précieuse est la bibliothèque épiscopale : elle renferme environ quarante mille volumes et des ouvrages de nos jours très-rares, dus à la plume de Richelieu. Luçon offre donc des monuments et des collections qui doivent attirer l'archéologue et l'artiste. Dans cette cité remarquable existe même un véritable musée dont le propriétaire, M. Béri fait les honneurs avec une grande courtoisie, on y trouve des tableaux, des émaux, des gravures, des faïences et de nombreux objets d'art, etc.

Dubois - Guéhan décrit ces merveilles avec d'autant plus de compétence qu'il a lui-même affirmé ses goûts artistiques en ornant son hôtel de Sees d'œuvres d'art antiques et recherchées. Contrairement à notre intention, nous n'avons pas encore eu les loisirs d'étudier cette belle collection et nous n'avons pu répondre aux gracieuses instances de l'auteur, mais

Le désir vif de voir ce que l'on vous expose,
Vous porte sans tarder à visiter la chose.



L'érection d'un Chemin de Croix attire toujours les fidèles vers ces belles cérémonies religieuses qui pénètrent l'âme du génie du Christianisme et élèvent la pensée vers les mystères de la foi chrétienne.

M. Dubois-Guchan nous apprend, à l'occasion de l'une de ces fêtes, célébrées à Notre-Dame-de-la-Place, à Sées, que Godefroid de Bouillon, premier roi de Jérusalem, aimait souvent à faire son Chemin de Croix et que cette pieuse pratique royale est prouvée par l'enquête qui précéda l'avènement de ce guerrier au trône de Jérusalem. Les tableaux du Chemin de Croix placés dans cette église de Sées, s'harmonisent avec le style de la nef transformée en architecture Louis XV. Déjà Notre-Dame-de-la-Place possédait d'antiques bas-reliefs, en bois, restaurés en 1876, par M. Larue, de Sées, chef de l'école artisanique, et, c'est avec un grand intérêt, que l'on contemple ces sculptures représentant l'Annonciation, la Visitation, la Nativité du Sauveur, la Circoncision, l'Adoration des Mages, le Baptême de Jésus-Christ, la Cène, Jésus au Jardin des Oliviers, Jésus se rendant au Calvaire, Jésus en Croix, la Sépulture et la Résurrection.

LE NEUF DE NEUFVILLE.

CHRONIQUE

« L'HERBAGER » DE PAUL HAREL A SÉEZ

La pièce de Paul Harel, après des succès splendides à Caen et à Rouen, sans parler de ceux d'Échauffour, de Nonant et d'Alençon, est arrivée enfin dans la pieuse ville de Séez. Il convenait qu'en un lieu si religieux une pièce destinée à la rénovation morale du théâtre eût sa dernière représentation. On l'attendait depuis longtemps, on l'entendait approcher de ville en ville : A la fin, elle fut affichée, et les habitants de Séez se rendirent le soir après le couvre-feu dans la salle du manège.

Une foule de plus de deux mille personnes s'y entassa. Elle était éclairée par une grande quantité de lampes, et pourtant, de la scène, on distinguait malaisément à quelle profondeur la salle

houleuse s'enfonçait dans l'ombre, pleine de voix et d'applaudissements. La sortie du théâtre ménageait aux assistants un spectacle nouveau et gratuit, auquel toute la ville était conviée par notre ami Dubois-Guchan. C'était une illumination de deux cents lanternes, et une retraite aux flambeaux, escorte nocturne et triomphale des artistes. De temps en temps, d'intervalle en intervalle, un chanoine ouvrait l'œil à demi : quelle grande clarté se disait-il ! quel tumulte a tiré de son repos notre ville aussi calme la nuit que le jour ? il se levait, entr'ouvrait la fenêtre, il entendait le cri de « Vive Paul Harel » et se rassurait. Les flambeaux qui passaient étaient pacifiques, leurs flammes montaient tranquillement dans l'air au son d'une musique qui n'avait rien du tapage des fêtes publiques. Depuis que le théâtre chrétien était la nef des cathédrales, la ville sainte n'avait pas vu de procession qui fût telle. Pour voir et pour entendre, la bourgeoise réveillait son époux et trouvait le son de la fanfare doux comme celui des cloches des futurs baptêmes... et les flammes mystérieuses passaient devant les petits carreaux normands, encadrés par le plombage, comme des follets, ou comme la ronde de nuit peinte par Rambrandt. Le cortège parvint, après maint détour, au porche illuminé de l'hôtel du Cheval blanc. Là, un festin de quarante couverts était offert par l'hospitalité princière du généreux Dubois-Guchan, à la troupe et aux notables de la ville, sans distinction d'opinion ou de parti, car l'art plus haut que tout ce qui divise unissait tous les cœurs. Les musiciens ont recueilli des applaudissements mérités par leur brillante exécution dans la salle même du festin. Ils n'ont pas manqué aux toasts mutuels portés par les deux héros de la fête. M. Cadel a déclamé les *Corbeaux*, de Paul Harel, pièce d'une grande envolée et d'un sens profond. M. Duluard a fait rire et pleurer par la *Chanson de Pindare*, de notre ami M. Truffier, de la Comédie française. L'œil gris du matin souriait à la bonne ville, quand s'est dispersée la joyeuse réunion des convives, heureux de s'être rencontrés une fois dans leur vie, mais non pas la dernière, sur les sommets de l'art le plus pur. Ils garderont un souvenir inoubliable de ces deux évocateurs : l'un Dubois-Guchan, l'évocateur de la ronde de nuit au ^{xiv}^e siècle ; l'autre P. Harel, l'évocateur des foules nombreuses et fécondes au milieu de nos campagnes désolées.

FLORENTIN LORIOT.

PROCÈS-VERBAUX

• Séance du 27 Avril 1892.

PRÉSIDENCE DE M. LE VAVASSEUR

Le Secrétaire informe la Société que M. l'abbé Piel accepte l'échange de ses 5 volumes des *Insinuations Ecclésiastiques de Lisieux* contre les 10 volumes du *Bulletin de la Société de l'Orne*.

Le Secrétaire a reçu de M. le vicomte de Broc une lettre par laquelle il se met gracieusement à la disposition de la Société, au cas où elle désirerait avoir à Bellême sa réunion générale annuelle. M. le comte de Contades ayant fait à M. le Président une proposition analogue, pour le cas où l'on préférerait aller à Bagnoles. La Société remercie ces deux Messieurs de leurs offres aimables et renvoie sa décision à la prochaine séance.

M. le Président rend compte à la Société du résultat de l'examen que le Bureau a fait des diverses propositions qui lui ont été envoyées :

1° En ce qui touche la reconnaissance de la Société comme établissement public, le Bureau ne croit pas qu'actuellement il soit possible d'obtenir cette reconnaissance ; mais si une occasion favorable se présentait, il pense qu'il faudrait s'empresse de la saisir. La Société se rallie unanimement à cet avis ;

2° En ce qui touche l'extension de circonscription proposée par M. Dubois-Guchan, le Bureau est d'avis que le règlement bien

compris donne à cette proposition une satisfaction suffisante. La Société ne comprend pas seulement en effet le département de l'Orne, mais la Généralité d'Alençon tout entière. Il est bon néanmoins qu'on se le rappelle mieux à l'avenir, si on ne l'a pas assez fait dans le passé.

Quant à la partie du Perche qui s'étend hors du département de l'Orne, elle ferait sortir la Société de ses limites naturelles, en l'entraînant loin de l'Orne, et même de la Normandie, sur des territoires avec lesquels nous n'avons que des rapports historiques assez peu importants.

Le Bureau ne pense pas d'ailleurs qu'il soit nécessaire de s'enfermer dans une interprétation trop pharisaïque du règlement; mais qu'il est bon de laisser à cet égard une certaine latitude au Comité de publication; latitude qui n'a d'ailleurs rien d'inusité; témoin le grand article sur Villebon, qui a paru dans le *Bulletin*, en 1889, à la satisfaction générale;

3° Enfin le Bureau est absolument opposé à un changement du frontispice des publications de la Société.

Après un échange de vues, entre divers Membres, les conclusions du Bureau sont adoptées par la Société;

4° M. Dubois-Guchan proposait encore que la Société de l'Orne fit quelques tentatives pour préparer une fusion avec d'autres Sociétés existant autour d'elle. Le Bureau croit que de telles tentatives seraient actuellement tout-à-fait inopportunes. Sans préjuger si une fusion serait ou non avantageuse, ce qui d'ailleurs dépendrait absolument des circonstances, la Société verrait, le cas échéant, ce qu'elle aurait à faire. En attendant, elle ne croit pas utile de prendre une initiative qui, probablement ne pourrait pas aboutir et se contente de se déclarer toute disposée à accueillir les ouvertures qui lui seraient faites et à saisir les occasions favorables qui pourraient se présenter.

M. Beaudouin a encore soumis à l'examen du Bureau une autre proposition, dans le but d'étendre aux sciences et aux beaux-arts le champ d'action de la Société, tout en lui maintenant son caractère local, dans les limites de sa circonscription actuelle.

Une assez longue discussion s'est engagée sur ce sujet; des objections ont surtout été présentées par M. Lecoindre. Cepen-

dant une interprétation très-large de l'article 2 des statuts, qui indique comme comprises dans le programme de la Société, non-seulement l'histoire, mais la *topographie*, a semblé permettre l'introduction dans les Bulletins de l'histoire naturelle, de l'agriculture, de la médecine, de l'hygiène, en tant que ces matières intéressent le territoire compris dans la circonscription de la Société. L'histoire et l'archéologie continuent donc à garder la place d'honneur; le Bureau est d'avis que la Commission de publication soit autorisée à admettre des articles concernant spécialement la circonscription, à quelque branche des connaissances humaines qu'ils se rattachent, surtout s'ils ont en même temps un côté historique.

M. le Président, au nom du Bureau, ayant formulé cet avis, une nouvelle discussion s'engage, et finalement, les conclusions du Bureau sont adoptés presque unanimement.

Au cours de ces explications, un Membre ayant exprimé la crainte que les articles ne vinssent à manquer, M le Président fait appel à la bonne volonté des auteurs.

Un autre Membre dit que la publication de quelques documents ou de quelque ouvrage inédit comblerait avantageusement les lacunes ou le ralentissement qui se produiraient dans nos publications, et il indique, comme devant remplir toutes les conditions désirables, le manuscrit de Pierre Belard, conservé à la Bibliothèque d'Alençon.

La Société toute entière accueille très-favorablement cet avis, et charge son Président de demander, sans retard, le manuscrit, afin d'en tirer une copie pour l'impression. Cet ouvrage qui n'est pas très-long, pourrait être publié à la fin de quatre ou cinq Bulletins, mais avec une pagination spéciale, afin de permettre de le réunir en volume. Il devrait être précédé d'une notice biographique sur P. Belard, et accompagné de notes. M. de La Sicotière offre généreusement les richesses de sa bibliothèque et de son érudition pour la composition de la biographie et des notes.

M. Duval offre à la Société d'autres documents propres à être imprimés; mais on ne pourrait commencer la publication seulement après que l'histoire de P. Belard sera terminée.

Séance du 23 Juin 1892.

PRÉSIDENCE DE M. LE VAVASSEUR

Correspondance :

1° Invitation par la *Société Française d'Archéologie* au Congrès que cette Société doit tenir à Orléans, du 22 au 30 juin.

1° Invitation par la *Société Historique du Mans* à l'inauguration de son nouveau local, connu sous le nom de maison de la reine Bérengère. Sont nommés délégués pour assister à cette fête : MM. LECOINTRE, abbé DUMAINE, abbé DUPUY, DUBOIS-GUCHAN et BEAUDOUIN.

3° Lettre de M. l'abbé Rombault, annonçant qu'il compte se rendre à Sées dans le courant de juin et s'y occuper de la délivrance du don fait en faveur de la Société par M. Dufour de St-Laurent.

4° Lettre de M. le Secrétaire de la *Société Linnéenne de Normandie*, engageant la *Société Historique* à envoyer des délégués aux excursions et à la séance que la *Société Linnéenne* doit avoir à Bagnoles, du 15 au 17 juillet. Sont nommés délégués : MM. DE CONTADES, CHALLEMEL, abbé LETACQ et BEAUDOUIN.

Le Secrétaire informe la Société qu'il a obtenu de M. le Maire l'autorisation de prendre à la Bibliothèque de la ville le manuscrit de Pierre Belard pour le faire copier. La copie est déjà en partie exécutée. M. Lecoindre veut bien se charger de l'enrichir de notes et de faire sur Pierre Belard une notice qui sera placée en tête de la publication.

Plusieurs volumes ayant été égarés, ou même définitivement perdus, le Secrétaire propose que désormais les livres ne puissent être délivrés que par le Bibliothécaire, le Secrétaire ou le Secrétaire-adjoint. Ces trois Messieurs prennent l'engagement de se mettre à tour de rôle, une heure chaque semaine, à la disposition des Membres au local de la Société. De plus, en dehors de cette

heure réglementaire, ils se feront un plaisir de prêter des livres aux Membres qui viendraient chez eux pour leur en demander.

Cette proposition est adoptée.

M. de Contades entretient la Société de sa prochaine séance générale annuelle. La localité de Bagnoles est définitivement et unanimement adoptée. M. Descoutures exprime toutefois le désir et l'espoir que la ville d'Alençon, qui devait avoir la séance de cette année, ne manque pas au moins d'avoir celle de l'an prochain.

Sa réunion aura lieu dans la seconde quinzaine d'août, probablement le 27 du mois.

Le programme est provisoirement indiqué de la manière suivante : le matin, après l'arrivée des trains, excursion aux monuments mégalithiques ou à quelque curiosité archéologique du pays. A une heure, séance administrative ; à 2 heures, séance publique ; ensuite repas très-simple, en commun. Le soir, séance littéraire et théâtrale, principalement consacrée aux auteurs anciens et contemporains du département de l'Orne.

OUVRAGES REÇUS PAR LA SOCIÉTÉ DU 24 MARS AU 23 JUIN

1° Publications individuelles.

1. *A mon Fils*, par Dufriche-Valazé. In-8°, 1785.
2. *Essai sur l'Histoire de Domfront*, par Caillebotte. In-16, 1816.
3. *Recherches sur la ville de Seéz*, par Maurey-d'Orville. In-8°, 1829.
4. *Histoire des Antiquités de la ville de Laigle*, par G. Vaugeois. In-8°, 1841.
5. *Une voix perdue*, par Paul Delasalle. In-8°, 1847.
6. *Chants de l'Aurore*. In-12, Alençon, 1856-1857.
7. *Les Veillées Percheronnes*, d'après l'abbé Fret, par M. l'abbé Gaulier. In-12, 1844.
8. *Collection de l'Almanach de l'Orne*, de 1865 à 1890, 22 vol. in-32.

Tous ces livres sont offerts par M. DE LA SICOTIÈRE.

9. *Les Caprices d'un homme sérieux*. In-12, 1872.
 10. *Souffles de Bigorre*. In-12, 1876.
 11. *La Pléiade Grecque*. In-18, 1874.
 12. *La Pléiade Latine*. In-18, 1877.
 13. *La vérité sur les Commissions mixtes*. In-12, 1877.
- Ces 5 ouvrages, qui ont pour auteur M. Dubois-Guchan, Conseiller à la Cour d'appel de Lyon, sont offerts par son fils, M. Gaston Dubois-GUCHAN.
14. *Une visite à Luçon*. In-12, 1885, par M. G. Dubois-Guchan.
 15. *Érection d'un Chemin de Croix à N.-D.-de-la-Place*, par le même.
 16. *Actes de la Société Philologique*, 13 fascicules. In-8°, 1872 à 1879, offerts par M. le comte de Charencey.
 17. *Sur quelques Étymologies de la Langue Basque*, par M. le comte de Charencey.
 18. *Bibliographie historique du département de l'Eure*, pendant l'année 1890, par M. Louis Regnier.
 19. *Notice sur les Sociétés savantes du département de l'Eure*, par le même.
 20. *Annuaire de l'Orne pour 1892*, offert par M. Duval.
 21. *Monographie de la Cathédrale de Chartres*, par M. l'abbé Bulteau. Tome 3, livraison de mars 1892.
 22. *Les Premiers Pompiers de Paris, ou dévouement des Capucins dans les incendies*, par le R. P. Édouard d'Alençon.
 23. *Supplément à la Flore des Lichens de l'Orne*, par M. l'abbé Olivier.
 24. *La Conciliation Judiciaire*, par M. de Neufville.

2^e Publications collectives.

1. *Revue d'Alsace*, janvier-mars 1892.
2. *Analecta Bollandiana*, fascicules 1 et 2 de 1892.
3. *Mémoires de la Société d'Agriculture*, etc., d'Angers, année 1891.
4. *Bulletin de la Société Belfortaise d'Émulation*, n° 11, 1892.
5. *Bulletin de la Société de statistique des Deux-Sèvres*, janvier-mars 1892.

6. *Recueil des travaux de la Société libre d'Agriculture, etc., de l'Eure*, années 1889 et 1890. 1 vol, in-8°.
 7. *Bulletin de la Société Archéologique d'Eure-et-Loir*, avril 1892.
 8. *Journal de l'Imprimerie et de la Librairie*. Table alphabétique de 1891.
 9. *Revue Historique et Archéologique du Maine*, 2^e semestre de 1891.
 10. *Bulletin Historique et Archéologique de la Mayenne*, 2^e semestre 1892.
 11. *Revue Catholique de Normandie*, mai 1892.
 12. *Société Normande de Géographie*, mars-avril 1892.
 13. *Annales de l'Archiconfrérie de N.-D -des-Champs*, avril, mai, juin 1892.
 14. *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 4 octobre 1891 et 1^{er} octobre 1892.
 15. *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris*, janvier et avril 1892.
 16. *Documents sur la Province du Perche*, avril 1892.
 17. *Bulletin de la Société Philomatique Vosgienne*, années 1891-1892.
 18. *Annual report of the Smithsonian Institution*, années 1889 et 1890, 2 vol. in-8°.
-

RECHERCHES
SUR LA
BIBLIOGRAPHIE SCIENTIFIQUE
DU DÉPARTEMENT DE L'ORNE,

PAR
M. l'abbé A.-L. LETACQ,
AUMÔNIER DES PETITES-SŒURS DES PAUVRES D'ALENÇON

(Suite).

GÉOLOGIE

ANNUAIRE DE L'ORNE.

— 1811. Précis statistique sur le département de l'Orne : *Topographie*, p. 53-56. — *Des dispositions et de la nature du sol*, p. 56-82. — L'auteur de ce travail est Louis Dubois.

Sous le titre de *Constitution géologique*, L.-J. Chrétien a reproduit dans l'*Almanach argenténois pour 1836*, p. 63-67, les passages de ce travail qui ont trait à l'arrondissement d'Argentan

BACHELIER (Louis-Marin), né à Mamers, le 29 mars 1785, avait, pendant sa jeunesse, travaillé à l'horlogerie dans l'Est de la France, en particulier à Strasbourg. En 1815, il revint exercer sa profession à Fresnay-sur-Sarthe et quelques années plus tard

à Mamers. Vers 1826, il alla habiter Sainte-Scolasse, où il ne s'occupa plus que de géologie. En 1852, il donna ses collections à sa ville natale, où il mourut le 17 février 1861.

— Crustacés fossiles de Sainte-Scolasse trouvés par M. Bachelier, déterminés par E. Deslongchamps. *Mém. Soc. Linn. Norm.*, VII^e vol., 1842.

Cfr. : Art. *Deslongchamps*.

— Note sur les terrains jurassiques des environs de Sainte-Scolasse. *Bull. Soc. géol. de France*, II^e série, t. VIII, 1850.

Alcide d'Orbigny a dédié à cet auteur le *Perna Bachelieri* trouvé dans l'oxfordien à Sainte-Scolasse.

BERTHOUT (L.), curé d'Yvrandes, ancien curé d'Avoines

— Découverte d'un gisement de fossiles dans la plaine d'Écouché (Orne). *Annuaire normand*, 1875, p. 444-448.

BIGOT (L.), professeur de géologie à la Faculté des sciences de Caen.

— Quelques mots sur les Tigillites. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1885-1886, p. 161-165. — L'auteur fait allusion à plusieurs fossiles recueillis à Sainte-Eugénie et à Bagnoles.

— Le Récif ancien de Montabard (Orne). *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1885-86, p. 363-369.

— Esquisses géologiques de la Basse-Normandie. *Bull. du Laboratoire de Géol. de la Fac. de Caen*, 1^{re} année, n° 1-7.

Ce travail renferme un grand nombre d'observations sur la géol. Ornaise. V. en particulier : Bande d'Halouze n° 3, synclinal de Seès n° 4, Granites d'Alençon n° 7.

— Constitution et allure des terrains anciens dans le Sud du département de l'Orne. *Bull. Soc. Linn. Norm.* 1890. Séance du 10 novembre 1890.

BIZET (Paul), né à Lonlay-l'Abbaye, le 27 février 1837, conducteur des ponts et chaussées à Bellême, membre de la commission scientifique de l'Orne, attaché au service de la Carte géologique de France pour Seès, Argentan et Écouché.

— Lettre circulaire proposant de constituer à Bellême une Société scientifique pour l'étude approfondie du sol percheron au triple point de vue géologique, botanique et archéologique. *Bull. Soc. géologique et agronomique du Perche*, 1879. — *Bellême*, P. Ginoux, p. 1-6.

— Notice à l'appui du profil géologique du chemin de fer de Mamers à Mortagne. *Le Havre*, imp. Santallier, 1883, in-8° de 33 p. et 2 pl. coloriées, gravées par Wuhrer.

Extrait du *Bull. Soc. Géol. de Normandie*, t. VIII.

— Notice à l'appui du profil géologique des chemins de fer de Mortagne à Mesnil-Mauger par Sainte-Gauburge, Gacé et Vimoutiers, et de Mortagne à Laigle. *Le Havre*, imp. E. Hustin, 1884, in-4° de 19 p. avec 4 pl. gravées par Wuhrer.

Extrait du même recueil, t. IX, p. 37 à 55.

-- Note sur la Géologie de la Sarthe, par M. Albert Guiller¹ vol. in-4° de 430 p. publié par ordre du conseil général. Article publié dans le journal *la Sarthe*, n° du 6 novembre 1886.

— Note explicative sur le profil géologique de la route de Verneuil à Alençon (partie comprise entre la limite du département de l'Eure et le bourg du Mêle-sur-Sarthe). *Le Havre*, imp. E. Hustin, 1886, in-8° de 9 p. et 1 pl.

Extrait du *Bull. Soc. Géol. Norm.*, t. X, 1884.

— Aperçu général sur les terrains sédimentaires représentés dans l'Est du département de l'Orne. Mémoire lu à la séance publique de la Société Linnéenne de Normandie, le 5 juillet 1885.

— *Caen*. *Le Blanc-Hardel*, 1885, in-4° de 42 p.

Extrait du *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1884-85, p. 202-241. Ce travail précédé du compte-rendu de l'Excursion de la Société Linnéenne de Normandie à Vimoutiers a été reproduit dans le *Bull. Soc. géol. de Normandie*, t. XI, 1885, sous le titre d'*Aperçu général, etc. avec coupe géologique à travers l^e Perche-Ornais*. Tir. à part in-8° de 45 p. *Le Havre*, imp. E. Hustin, 1886.

— Considérations géologiques et paléontologiques sur les terrains des environs de Bellême et de Mamers. Mémoire lu à la séance publique de la Société Linnéenne de Normandie à Bel-

lème, le 1^{er} juillet 1888. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1887-88, p. 179-227.

Tir. à part, Caen, *Henri Delesques*, 1889, in-8° de 51 p.

— Considérations géologiques et paléontologiques sur les terrains des environs de Bellème et de Mamers, suivies d'une notice à l'appui du profil géologique d'Alençon à Nogent-le-Rotrou et Beaumont-les-Autels. *Bull. Soc. Géol. Norm.*, 1891.

BLAVIER (Édouard), né en 1802, à Paris, où il est mort en 1887, ingénieur en chef des Mines.

— Études géologiques sur le département de l'Orne. *Annuaire de l'Orne pour 1842*.

Tir. à part, in-8° de 94 p. avec coupes géologiques et une carte géol. coloriée du départ. de l'Orne.

Ouvrage imprimé également dans l'*Institut des provinces*, t. I.

BOBLAYE (le commandant).

— Détails géologiques sur plusieurs cantons du départ. de l'Orne. *Annuaire Normand*, 1837, p. 247-251.

Attaché en 1836 au service de la carte du dépôt de la guerre, Boblaye étudia à cette époque la géologie ornaise.

Cfr. : D'Archiac. *Histoire des progrès de la Géologie*, t. IV.

BOBLAYE et **TRIGER**.

— Procès-verbal des séances extraordinaires de la Société géologique de France tenus à Alençon. — Étude du sol qui environne cette ville. *Bull. Soc. Géol. France*, 1^{re} série, t. VIII, 1837.

BRARD (C.-P.).

— Mémoire sur les coquilles fossiles du genre *Lymnée* qui se trouvent aux environs de Paris, sur les autres coquilles qui les accompagnent et sur la nature des pierres, qui renferment ces fossiles.

Extrait des *Ann. du Muséum*, in-4° de 16 p.

— Second mémoire sur les *Lymnées* fossiles des environs de Paris et sur les autres coquilles qui les accompagnent.

Extrait des *Ann. du Muséum*, in-4° de 16 p.

— Troisième mémoire sur les coquilles fossiles des environs de Paris, qui appartiennent à des genres fluvialites ou terrestres. *Journal de Physique*, juin 1811, avec 1 p.

COUP D'ŒIL sur la constitution géognostique des cinq départements de l'ancienne Normandie. *Annuaire Normand*, 1836, p. 57-96. — Département de l'Orne, p. 83-87. Publié sans nom d'auteur.

CAUMONT (Arcisse de), membre correspondant de l'Institut, mort en 1872.

— Notes géologiques sur le département de l'Orne. *Congrès scientifique de France. Quatrième session tenue à Blois en 1836*, p. 19-21.

La séance où M. de Caumont fit cette communication était présidée par notre compatriote l'abbé Lefrou, alors curé de Cour-Cheverny, qui, lui-même, présenta son *Catalogue des plantes de Loir-et-Cher*.

— Notes sur la distribution des roches dans l'arrondissement de Domfront, extraites des Études géologiques sur le département de l'Orne, par M. Blavier, inspecteur général des mines. *Annuaire Normand*, 1869, 35^e année, p. 100-112.

CORBIÈRE (L.).

— Étude géologique de la tranchée du chemin de fer entre Sottevast et Martinvast (Manche). — Découverte d'une nouvelle station de grès de May et des schistes à *Trinucleus*. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1883-84, p. 25-49, avec carte représentant la coupe géologique des tranchées de la voie ferrée. (En collaboration avec M. L. Bigot).

Ce travail a été aussi publié dans les *Mém. de la Soc. des Sciences naturelles de Cherbourg*, t. XXIV, p. 97-118.

Tir. à part : Cherbourg, Ch. Syffert, 1884, 22. p. gr., in-8°.

DAVIDSON (Th.), membre des Sociétés royale et géologique de Londres, né à Édimbourg en 1816, décédé à Brighton, en 1885.

— Note sur les Brachiopodes trouvés par M. Morière dans le grès armoricain de Bagnoles (Orne). *Bull. Soc. Linn. de Norm.*, 1880-81, p. 89-94.

Tir. à part in-8° de 8 p. et une planche lithographiée. Caen, Leblanc-Hardel.

Cfr. : *Notice sur Th Davidson*, par E. Eudes-Deslongchamps. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1885-86, p. 9.

DEBREYNE (le P.).

— Théorie biblique de la Cosmogonie et de la Géologie ; Doctrine nouvelle fondée sur un principe unique et universel puisé dans la Bible. Ouvrage spécialement destiné au clergé et aux séminaires. — Paris, chez Poussielgue-Rusand, rue Petit-Bourbon-Saint-Sulpice, 3. in-8° de XXIII-340 p. (1).

— Dito, 2^e édit., revue, corrigée et augmentée.

La *Théorie biblique* a été traduite en espagnol.

DEPLANCHE (E.).

— Notes sur deux terrains de crag observés, l'un aux îles du Cap-Vert, l'autre à la Guyane, par M. Deplanche, pendant la campagne du *Rapide*, par M. Eudes-Deslongchamps. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1858-59, p. 67-71.

DESNOYERS (Jules-Pierre-François-Stanislas), né à Nogent-le-Rotrou, le 9 octobre 1800, secrétaire de la Société d'histoire naturelle de Paris (1823), secrétaire de la Société géologique de France (1830), aide-naturaliste au Muséum de Paris (1833), bibliothécaire de cet établissement (1834), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (1853), mort au château de Launay, près Nogent, en 1887 (2).

(1) Cet ouvrage, ayant été attaqué dans la *Revue de l'enseignement* (1849) par un écrivain anonyme, fut défendu dans la brochure suivante : *Réponse à une critique de l'ouvrage intitulé : Théorie biblique de la Cosmogonie et de la Géologie du R. P. Debreyne*, par A. Espanet. — Paris, Poussielgue-Rusand, libraire, rue Saint-Sulpice, 23, 1852, in-8° de 32 p.

(2) On lit dans l'*Annuaire Normand* (1836), p. 83. M. Jules Desnoyers, bibliothécaire du Muséum d'histoire naturelle de Paris, se propose de publier un travail fort étendu sur la Géologie du département de l'Orne, et l'on doit désirer dans l'intérêt de la science que son projet reçoive son exécution. M. Desnoyers, l'un des premiers géologues de France, a recueilli des faits très intéressants sur les roches de cette partie de la Normandie.

Ce projet ne fut pas exécuté, mais les mémoires ci-dessous mentionnés contiennent les observations que l'auteur avait faites sur nos terrains.

— Notice sur le fossile à odeur de Truffes, par M. Jules Desnoyers. (Lu dans la séance du 12 avril 1822).

Extrait du tome I^{er} des *Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Paris*, in-4° de 23 p. et 1 pl. — Paris, imp. Tastu.

P. 4, l'auteur s'exprime ainsi : « J'arrive... à mon objet principal, la découverte en France du bois fossile à odeur de truffes. C'est dans le département de l'Orne à Frénai-le-Buffard (1), quatre lieues N. N. O. d'Argentan, que j'en trouvai d'abord plusieurs tiges ; il en fut également rencontré à Écouché dans le même arrondissement quelques fragments, qui m'ont été donnés par le respectable directeur du Collège de Falaise, M. l'abbé Hervieu, dont le savoir égale l'obligeance. Nouvellement encore, M. de Bazoches, de Falaise, m'a dit en avoir trouvé à Gâprée, aux environs de Sécz (Orne), un très gros fragment ayant tous les mêmes caractères et dans un gisement analogue ».

— Nouvelles observations sur le terrain qui contient en Normandie (Orne) le bois fossile à odeur des truffes. *Ann. des Sciences naturelles*, t. I^{er}, p. 58.

Cfr. : Blavier : *Études géol. sur le département de l'Orne*, p. 52.

— Mémoire sur les terrains tertiaires du Nord-Ouest de la France, autres que la formation des faluns de la Loire. *Bull. Soc. géol. Fr.*, t. II, p. 414-418.

— Observations sur quelques systèmes de la formation oolithique du N.-O. de la France. *Ann. Sc. Nat.* Première série, t. IV, p. 353.

— Nouvelles observations sur quelques terrains tertiaires du N.-O. de France, contemporains du bassin de Paris.

La lecture de ce mémoire a été achevée dans la séance de la Société géologique de France du 3 décembre 1855.

— Réponse aux observations de M. Triger sur les sables des environs de Nogent-le-Rotrou. *Bull. Soc. géol. Fr.*, 2^e série, t. XIII, p. 177-186.

(1) Frénai-le-Buffard est une ancienne paroisse aujourd'hui réunie à Neuvi-au-Houlme.

— Note sur les argiles à silex de la craie, sur les sables du Perche et d'autres dépôts tertiaires qui leur sont subordonnés.

Extrait du *Bull. Soc. géol. de France*, 3^e série, t. XIX, p. 205, séance de décembre, 1861, in-8° de 11 p.

DIAVET (l'abbé Félix), curé de Saint-Martin d'Après, né à Saint-Clair de Halouze, le 8 septembre 1844, membre de la Société géologique de France, de la Société Linnéenne de Normandie, etc.

— Excursion de la Société Linnéenne de Normandie à Échauffour et à Champ-Haut, le samedi 9 juillet 1881. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1880-1881, p. 302-314.

— Coup d'œil général sur la Géologie. Mémoire lu à la séance publique de la Société Linnéenne de Normandie à Laigle, le dimanche 10 juillet 1881. *Bull. Soc. Linn.*, 1880-81, p. 368-379.

Ces deux mémoires ont été réunis dans une brochure in-8° de 27 p. — Caen, F. Leblanc-Hardel, 1882.

— Paléontologie de l'Ouest de la France. Description zoologique et géologique des Animaux mollusques et rayonnés des terrains jurassiques et crétacés de l'Ouest de la France, tome 1^{er} : Céphalopodes.

La première livraison seule de cet ouvrage a paru chez Pichard, libraire-éditeur à Mortagne (Orne), en 1884.

DOLLFUS (Gustave).

— Esquisse des terrains tertiaires de la Normandie. *Exposition géologique du Havre*, p. 478-520.

P. 498 : Terrains tertiaires de l'Orne.

DROUAUX (G.).

— Combustibles minéraux en Normandie. *Exposition géol. du Havre*, p. 662-692.

Combustibles dans l'Orne, p. 689 et 891.

EUDES-DESLONGCHAMPS (J.-A.).

— Mémoire pour servir à l'histoire naturelle des crustacés fossiles. *Mém. Soc. Linn. Norm.*, 1842, 7^e vol., p. 53-60.

L'auteur étudie les fossiles recueillis à Sainte-Scolasse, par Bachelier.

— Note sur des échantillons des grès recueillis à Sainte-Opportune, par M. Morière. *Procès-verbal des séances de l'Institut des provinces tenues à Caen en octobre 1846*, p. 7-13.

Cfr. : *Mém. Soc. Linn. Norm.*, 8^e vol., 1849, p. XXXIII; V. art. Morière.

— Notice sur des empreintes ou traces d'animaux existant à la surface d'une roche de grès, au lieu dit les Vaux d'Aubin, près Argentan, département de l'Orne, et connus dans le pays sous le nom de *Pas de bœufs*. *Mém. Soc. Linn. Norm.* 10^e vol., p. 19-44, avec une pl. lithographiée (1).

V. sur les Vaux d'Aubin : Dufrénoy. *Annales des Mines*, 3^e série, t. XIV, p. 231, et D'Archiac : *Géologie et Paléontologie. Paris, Savy*, 1866, p. 313.

EUDES-DESLONGCHAMPS (Eugène), fils du précédent, professeur à la Faculté des Sciences de Caen, mort le 21 novembre 1889.

— Note sur le Callovien des environs d'Argentan ; 1^o coupe d'Argentan à la butte des bois d'Auge ; 2^o coupe d'Argentan à la butte de l'Egrefin ; 3^o coupe d'Argentan à Exmes (avec pl. lithographiées). *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1857-59, p. 216-226.

Cette note est précédée du *Compte rendu* par M. Luard, de la partie géologique de l'Excursion de la Société Linnéenne à Argentan en 1859, p. 215-216.

— Études sur les étages jurassiques inférieurs de la Normandie (avec coupes et cartes géologiques). Thèse de Doctorat, 1864. *Mém. Soc. Linn. Norm.*, 14^e vol., p. 1-296.

Lias des environs d'Argentan et de Domfront, p. 63.

Production de l'axe du Merlerault, p. 246.

Coupe de Sées aux Authieux passant par le Merlerault, p. 268.

Extension des divers étages jurassiques : Orne, p. 276 (2).

(1) Le premier, croyons-nous, qui ait observé les empreintes des Vaux d'Aubin, est L.-J. Chrétien, de Joué-du-Plain, l'historien d'Argentan, mort à l'hôpital de cette ville en 1860. Il avait cru y trouver des signes astronomiques, une sorte de Calendrier ou de Cadran à la façon des Druides. Les manuscrits où il avait consigné ses hypothèses font aujourd'hui partie de la collection de M. de La Sicotière. Cfr. : L. de La Sicotière : Note sur Curieuses empreintes observées à la surface d'un grès à Bagnoles, etc.

(2) M. le docteur Oppel : « Die Jura formations Englands Frankreichs und des

— Note sur les reptiles fossiles appartenant à la famille des Téléosauriens dont les débris ont été recueillis dans les assises jurassiques de la Normandie. *Bull. Soc. Géol. France*, 3^e série, t. XXVII, 1870, p. 299-351.

Plusieurs espèces décrites dans ce travail ont été recueillies dans l'Orne, notamment à Bazoches-en Houlme et aux carrières de Bissey, près Habloville.

Dans sa *Note sur le squelette et la Restauration du TELEOSAURUS CADOMENSIS*. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1867, p. 381, le même auteur cite à Bazoches et à Bissey le *Steneosaurus magistorhynchus*, Geoff. Saint-Hilaire, et plusieurs autres espèces indéterminées du même genre à Argentan et Almenèches.

FLAMMARION (Camille), directeur de l'Observatoire de Juvisy.

— Les Rivières souterraines. *Bull. Soc. Flamm.*, 1888, p. 3-7.

L'auteur décrit les cours de l'Avre et des ruisseaux de Ruth et de Sainte-Nicolle ou de Normandel.

GONDOUIN (D^r), à Argentan.

— La nappe d'eau souterraine qui alimente les puits d'Argentan et la rivière de l'Orne. *Bull. Soc. scientifique Flammарion*, t. 1^{er}, p. 36-37.

GUETTARD (J.-E.).

— Mémoire sur plusieurs rivières de Normandie qui entrent en terre et qui reparaissent ensuite et sur quelques autres de la France. *Mém. de l'Académie des Sciences*, 1858, 2^e partie, t. 120, p. 471-559.

Dans ce travail, l'auteur décrit *de visu* les cours de la Rille, de l'Iton, de l'Avre et du Guiel, p. 473-509.

GUILLIER.

— Lettre de M. Guillier à M. Delesse. *Revue de Géologie*, 1879, t. XV, p. 305.

Sudwestlichen Deutschlands, etc. » Stuttgart, 1858, passe en revue successivement toutes les zones du terrain jurassique de la Normandie, leurs caractères pétrographiques et paléontologiques. C'est, dit E. Deslongchamps, le meilleur travail qui ait été publié sur cet ensemble. Cfr. : *Exposition du Havre*, 1880. Art Lennier.

Cette lettre renferme des observations sur deux failles constatées aux environs de Mortagne.

GUYERDET (A.), conservateur des collections géologiques à l'École des Mines.

— Granulite du Mont-Cerisi (Orne). *Bull. Soc. Linn. de Norm.*, 1883 84, p. 352-356.

Ce travail est accompagné de dessins représentant la coupe géologique de Saint-Pierre d'Entremont à Landisacq (Orne) et une partie des plaques minces taillées dans la granulite du Mont-Cerisi.

— I. Coupe géologique des carrières du four à chaux de Vimoutiers (Orne). II. Profil géologique de Chaumont à Gacé et Résenlieu (Orne). *Bull. Soc. Linn. Norm*, 1884-85, p. 196-202.

— Carte géologique détaillée de la feuille de Bernay (avec notice). — Cette publication n'est pas antérieure à 1880. Elle comprend dans l'Orne le canton de la Ferté-Fresnel et une partie des cantons de Laigle, Vimoutiers et Gacé.

HÉBERT (E.), membre de l'Institut, doyen de la Faculté des Sciences de Paris.

— Ondulations de la craie dans le Nord de la France. *Annales des Sciences géologiques*, t. VII, n° 2. Reproduit dans l'*Exposition géol. du Ilàvre*, p. 434-477 (avec carte explicative).

L'auteur étudie les terrains crétacés des environs de Mortagne, de Bellême, de Rémalard et du Theil.

Cfr. : D'Archiac : *Hist. des progrès de la géologie*, t. IV, p. 369 et 371.

JOUSSET (D^r).

— Bellême sous l'eau avant la création de l'homme. — *Nogent le-Rotrou, imp. et lith. de A. Gouverneur*, 1868, in-8°, 30 p. (Étude géologique).

LECŒUR (E.), pharmacien de 1^{re} classe à Vimoutiers, ex-interne des hôpitaux de Paris, lauréat de l'École des Hautes-Études.

— Le diluvium de la vallée de la Vie. *Bull. Soc. scientifique Flammarion*, 1883, p. 15.

— Géologie du canton de Vimoutiers. Mémoire lu au congrès de l'Association normande à Vimoutiers, en 1884. Extrait de l'*Annuaire Normand*, in-8° de 12 p. — Caen, *F. Leblanc-Hardel*, 1885.

Mémoire reproduit dans le *Bull. Flammarion*, 1885, p. 228 et 345.

— Excursion de la Société Linnéenne à Vimoutiers. Chambois et le Bosc-Renoult, les samedi 4 et dimanche 5 juillet 1885. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1884-85, p. 137-150, avec 2 pl. représentant les *Coupes de Vimoutiers à Chambois et de Vimoutiers à St-Germain d'Aunay*.

— Description de l'argile à silex du Bosc-Renoult pour servir à l'étude de l'argile à silex. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1884-85, p. 245-251.

Mémoire lu à la séance publique de la Société Linnéenne à Vimoutiers, le 5 juillet 1885.

Tir. à part in-8° de 8 p. — Caen, *F. Leblanc-Hardel*, 1886.

LECORNU (L.), ingénieur des Mines, professeur à la Faculté des Sciences de Caen.

— L'Axe du Merlerault. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1887-88 p. 291-304, avec carte.

Mémoire lu à la séance publique de la Société Linnéenne de Normandie à Bellême, le 1^{er} juillet 1888.

Boblaye (*Bull. Soc. géol. Fr.*, 1^{re} série, t. VIII, p. 352) et D'Archiac (*Mém. Soc. géol. Fr.*, 2^e série, t. II, p. 106, pl. 1, fig. 1), furent les premiers qui reconnurent en Normandie un bombement dirigé N.-O. S.-E., auquel E. Eudes Deslongchamps donna en 1864 le nom d'*Axe du Merlerault*.

— Les tremblements de terre en Normandie. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1888-89, p. 235-253.

LEMOULT (G.).

— Géologie de la vallée de l'Orne. *Bull. Soc. scientifique d'Argentan*, t. I^{er}, p. 280-282.

LENNIER (G.), président de la Société géologique de Normandie et **LIONNET** (G.), vice-président de la même Société.

— Exposition géologique du Havre en 1877. Résumés, études et mémoires sur la Géologie normande. — *Le Havre, imp. du Journal Le Havre*, 1888, gr. in-8°, XXX-864 p.

Ce volume, comme son titre l'indique, n'est qu'un résumé des travaux publiés sur la constitution géologique de notre province. Pour l'Orne en particulier, les auteurs ont puisé leurs enseignements dans les mémoires de MM. Boblaye, Blavier, D'Archiac, Hébert, De Caumont, Morière, Deslongchamps, Letellier, De Tromelin, etc.

LETELLIER (M.-J.).

— Excursion de la Société Linnéenne de Normandie à Alençon, le samedi 3 et dimanche 4 juillet 1869. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 2^e série, t. IV.

Tir. à part, Caen, F. Leblanc-Hardel, 1870, in-8° de 27 p.

— Note sur les recherches de charbon de terre dans l'Orne au XVIII^e siècle. *Ibid.*, 2^e série, t. IX. — Reproduit avec quelques modifications dans le *Bull. Soc. hist. et arch. de l'Orne*, 1883.

— Note sur le Musée d'histoire naturelle d'Alençon. *Association française pour l'avancement des sciences. Congrès du Havre*, 1877.

— Deuxième excursion de la Société Linnéenne de Normandie à Alençon, les 15 et 16 juin 1878. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 3^e série, t. II.

Tir. à part, Caen, F. Leblanc-Hardel, 1878, in-8° de 42 p.

Cette brochure renferme le *Catalogue méthodique des espèces des genres VOLUTA et LYRIA composant la collection conchyliologique* du Dr Prévost d'Alençon et le *Compte rendu de l'excursion botanique*, par M. Duterte.

— Note géologique sur les terrains traversés par le chemin de fer d'Alençon à Domfront. Première partie, d'Alençon à Prezen-Pail. Mémoire lu à la séance publique de la Société Linnéenne de Normandie à Alençon, le dimanche 16 juin 1878. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1877-78, p. 340-351.

— Terrains des environs d'Alençon. Notes géologiques. *Exposition géolo-paléontologique du Havre*, 1880.

Tir. à part, *Le Havre*, imp. du *Journal Le Havre*, 1880, in-8° de 7 p.

— Note sur le quartzite des environs d'Alençon. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1881-82, p. 15-22.

Tir. à part, *Caen*, *F. Leblanc-Hardel*, 1892, in-8° de 8 p.

— Études géologiques sur les deux cantons d'Alençon avec carte au 40,000. *Association française pour l'avancement des Sciences. Congrès de Toulouse*, 1887, gr. in-8° de 12 p.

— Études géologiques sur les deux cantons d'Alençon avec carte au 80,000. Mémoire lu à la séance publique de la Société Linnéenne de Normandie à Bellême, le 1^{er} juillet 1888. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1887-88, p. 305-423.

Tir. à part, *Caen*, *Henri Delesques*, 1889, in-8° de 120 p.

MICHEL, agent-voyer à Évrecy (Calvados).

— Coupe du terrain silurien aux environs de Domfront. *Bull. Soc. géol. Fr.*, II^e série, t. XVII, 1860, p. 698.

MORIÈRE (J.).

— Note sur un dépôt de grès situé dans la commune de Sainte-Opportune. *Mém. Soc. Linn. Norm.*, t. IX, 1853.

— Note sur le grès de Sainte-Opportune et sur la formation liasique dans le département de l'Orne. — *Caen*, *A. Hardel*, 1863, in-8° de 35 p.

Extrait des *Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen*.

Cfr. : *Compte rendu de l'Association française pour l'avancement des Sciences*, 1877. L'auteur reproduit avec quelques additions son travail de 1863. V. encore *Bull. Soc. Linn.*, 1877-78, p. 3.

— Note sur le grès de Bagnoles (Orne). — *Caen*, *Leblanc-Hardel*, 1878, in-8° de 16 p. avec une planche en phototypie.

Tir. à part du *Bull. Soc. Linn. de Norm.*, 1877-77, p. 20-32.

— Sur les empreintes offertes par les grès siluriens dans le département de l'Orne et connues vulgairement sous le nom de « Pas de Bœuf ». — *Paris, A. Chaix et Cie*, in-8° de 8 p. sans date (1878 ?).

Publication de l'Association française pour l'avancement des sciences.

— Fossiles du grès armoricain de Bagnoles (Orne). *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1880-81, p. 293-297.

— Deux genres de Crinoides de la grande oolithe (avec une planche en phototypie). *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1880-81, p. 78-87.

Ces fossiles ont été découverts par M. Corbière à Aunou-le-Faucon.

— Note sur quelques crustacés fossiles. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1887-88, p. 137-143.

Une espèce trouvée dans le *Fuller's earth* d'Écouché est dédiée à M. Bizet : *Eryma Bizeti*, une autre trouvée dans le Calvados est dédiée à M. Corbière : *Eryma Corbieri*.

NIEL (E.).

— Quelques fossiles recueillis dans l'étage cénomanien à Heugon. *Bull. Soc. des Amis des Sciences naturelles de Rouen*, 1886, p. 104.

PERRIER (D^r).

— Note sur le Kelloway-rock et le corns-brah des environs d'Argentan. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, t. I^{er}, 1^{re} série, p. 81.

PINÇON (Guillaume), né à Ravigny (Mayenne, instituteur à Saint-André d'Échauffour, décédé à Chevreigny (Aisne), le 28 avril 1885.

— Étude géologique des collines du Lieuvin sur les communes d'Échauffour, Champ-Haut, Orgères et Cisai-Saint-Aubin (Orne). *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1880-81, p. 277-293 (avec Carte géologique des communes d'Échauffour et de Champ-Haut).

— Description géologique du bassin supérieur de la Risle. *Bull. Soc. Linn. de Norm.*, 1880-81, p. 324-332.

Mémoire lu à la séance publique de la Société Linnéenne de Normandie à Laigle, le dimanche 10 juillet 1881.

QUESNOT (l'abbé Ch.), curé de Vignats (Calvados).

— La Géologie et la Bible. Un fleuve disparu. *Cosmos* du 3 décembre 1887. Réponse à un article de M. Vimont, sur les grès siluriens de Villedieu-les-Bailleul, publié dans le *Bull. Soc. Flamm.*, 1884, p. 80 et suiv.

RENAULT (Ch.), professeur de sciences physiques et naturelles au collège de Flers, officier d'Académie.

— Quatre journées d'excursion géologique en Normandie. *Bull. Soc. scientifique Flamm.*, 1888, p. 233-248 (avec une planche lithographiée).

Les deux premières journées de cette excursion furent consacrées à l'étude des grès de Bagnoles (5 août 1888) et à l'examen de la coupe de St-Pierre d'Entremont à Landisacq (6 août).

— Note sur une Eryonidée nouvelle trouvée à Ste-Honorine-la-Guillaume (Orne) dans le grès liasique. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1887-88, p. 13-19, avec 2 pl. lithographiées.

SALTER.

— Sur des empreintes existant sur les quartzites des Vaux-d'Aubin, près Argentan. *Bull. Soc. Géol. Fr.*, t. XIII, p. 568-571.

Cette note est suivie d'observations de M. Barrande.

SARTIAUX (A.), rapporteur de la commission météorologique de l'Orne, membre de la Société météorologique de France.

— Note géologique, météorologique sur le département de l'Orne. *Rapport du préfet et procès-verbaux des séances du Conseil général*, session de 1871, p. 177-195.

Un extrait de ce travail a été inséré dans l'*Annuaire de l'Orne pour 1880*, p. 300-302, sous le titre de *Notice abrégée sur la Géographie physique du départ. de l'Orne.*

SEVESTRE (Louis-Prosper), né à Alençon.

— Notes pour servir à la statistique géologique du département de l'Orne.

Extrait de l'*Annuaire Normand pour 1841*. — Caen, imp. de A. Le Roy. in-8° de 10 p.

L'auteur donne un résumé d'observations géologiques publiées précédemment dans la *Gazette d'Alençon*, la *Revue de l'Orne*, le *Pilote du Calvados*, etc.

-- Notes pour servir à la Géologie des environs d'Alençon.

SICOTIÈRE (L. de La).

— Lettre à M. Eudes Deslongchamps sur des empreintes nombreuses visibles à la surface d'un rocher de grès de Bagnoles (Orne) avec *Post-Scriptum* sur des empreintes annulaires visibles sur un rocher situé entre Saint-Cénéri-le-Gérey (Orne) et Saint-Léonard-des-Bois (Sarthe) et réponse de M. Eudes-Deslongchamps à cette lettre. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1865-66, p. 83-89.

Tir. à part, Caen, F. Leblanc-Hardel, imp.-libr., in 8° de 8 p., 1867. Cette brochure est intitulée : *Note sur de curieuses empreintes observées à la surface de grès quartzites à Bagnoles (Orne), adressée à M. Eudes-Deslongchamps*. Elle renferme le *Post-Scriptum* sur les empreintes de St-Léonard-des-Bois, mais non la réponse de M. Deslongchamps.

— Excursion de la Société Linnéenne de Normandie à Alençon. *Journal d'Alençon* et *Courrier de l'Ouest*, 1869.

— Lettre à M. Vimont sur les empreintes des grès de Bagnoles. *Bull. Soc. Flamm.*, 1888, p. 266.

SKRODSKI (J.), imprimeur à Domfront.

— Description géologique du canton de Domfront, 10 p., 1 carte. (Extr. du *Bull. Soc. Géol. Norm.*, t. XIII)

TOPSENT (E.), docteur ès-sciences naturelles, professeur d'histoire naturelle à l'École de Médecine et de Pharmacie de Reims, ancien secrétaire-adjoint de la Société Linnéenne de Normandie.

— Compte rendu de l'Excursion géologique de la Société Linnéenne de Normandie à Bellême, les 30 juin et 1^{er} juillet 1888. *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1887-88, p. 156-165.

TRIGER.

— Observations sur les sables des environs de Nogent-le-Rotrou. *Bull. Soc. Géol. France*, 2^e série. t. XIII, p. 118-124.
Cfr. : Art. *Desnoyers*.

TROMELIN (Gaston de).

— Étude de la Faune du Grès silurien de May, Jurques, etc (Calvados). *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1875, 5-82.

Plusieurs espèces fossiles indiquées dans ce mémoire ont été trouvées dans l'Orne Il se termine par un *Appendice relatif à l'existence de fossiles dans le calcaire marbre de Rosnai (Orne)*, p. 80-82.

— Observations sur les terrains paléozoïques de la Basse-Normandie (Calvados et Orne). *Bull. Soc. Linn. Norm.*, 1877, p. 6-12.

— Résumé sur la Géologie des terrains paléozoïques de Normandie *Compte rendu de l'Association française pour l'avancement des Sciences*, 1877 ; reproduit dans l'*Exposition géologique et paléontologique du Havre en 1877*, p. 169-178.

VAUGEOIS (Jean-François-Gabriel), né à Tourouvre, le 15 avril 1753, chevalier de la légion d'honneur, membre de la Société Linnéenne de Normandie, etc., mort à Laigle, le 1^{er} juin 1839.

— Essai sur la constitution géognostique de l'arrondissement de Mortagne.

Les *Mém. Soc. Linn. Norm.*, 3^e vol. Années 1826 et 1827, contiennent, p. 56-61, des Extraits de ce travail qui n'a jamais été imprimé intégralement.

VEILLARD, ingénieur des mines pour les départements du Calvados de l'Orne et de la Manche, décédé en 1876.

Dans le *Rapport* de M. Migneret sur l'*Enquête agricole de la 2^e circonscription* (Paris, 1867, M. Vieillard a inséré une note sur la géologie ornaise.

ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUE

ALMANACH DE L'ORNE POUR 1863.

— Monuments druidiques du départ. de l'Orne, p. 80-85.

BLANCHETIÈRE (L.).

— Un tumulus non catalogué. *Science populaire*, 3^e année, p. 438-439 (avec une planche).

L'auteur décrit l'allée couverte de la Bertinière.

CONTADES (Comte G. de), secrétaire général de la Société historique et archéologique de l'Orne.

— Grotte aux Fées de la Bertinière. *Matériaux pour l'histoire primitive de l'homme*, t. XVI, p. 117-120.

— Note sur les fouilles opérées au hameau de la Bertinière. *Bull. Soc. des Antiq. de Norm.*, t. XI, p. 226-230.

— L'allée couverte de la Bertinière. *Bull. Soc. scient. Flam. d'Argentan*, 1883, p. 282-284.

— Les monuments mégalithiques de Joué-du-Bois (Dessins de M. Jules Tirard). *Ibid.*, 1886.

— Passais et ses monuments mégalithiques. *Ibid.*, 1887, p. 318-326.

DUBOIS (Louis).

— La pierre des Bignes (Dolmen de Fresnai-le-Boffard). *Archives de la Normandie*, 1^{re} année, p. 262-266.

Cet article avait paru en grande partie dans le *Journal de l'Orne* de 1810, p. 385.

DUVAL (L.).

— Note sur l'allée couverte de la Bertinière, communiquée à la Société des Antiquaires (séance du 6 octobre 1880). *Bull. Soc. des Antiq. de France*, 1880, p. 226-227.

GALERON (Jean-Frédéric), procureur du Roi à Falaise, né à Laigle, le 6 juillet 1794, mort à Falaise, le 18 juillet 1837.

— Notice sur quelques monuments druidiques du département de l'Orne. *Mém. Soc. des Antiq. de Normandie*, t. V, p. 120-155.

Tir. à part, *Caen, Chalopin*, 1830, in-8°, 37 p.

— Rapport sur des recherches archéologiques faites dans l'arrondissement de Domfront, par MM. de Touchet, de Vauquelin et Galeron, rapporteur. *Ibid.*, t. V, p. 156-190.

Tir. à part, *Caen, Chalopin*, 1830, in-8° de 66 p.

— Rapport sur les monuments historiques de l'arrondissement d'Alençon par la même commission. *Ibid.*, t. IX, p. 1-49.

Tir. à part, *Caen, Chalopin*, 1835, in-8° de 49 p.

— Rapport sur les monuments historiques de l'arrondissement d'Argentan, par MM. de Touchet, de Briy et Galeron. *Ibid.*, t. IX, p. 431-494.

Tir. à part, *Caen, Chalopin*, 1830, in-8° de 66 p.

Cfr. : *Inventaire des monuments mégalithiques de France*.

— Paris, Masson, 1880, in-8° de 69 p.

GODET (l'abbé Louis-Henri), né à Dampierre-sur-Blevy (Eure-et-Loir), le 5 octobre 1855, prêtre en 1878, successivement vicaire à Bretoncelles, vicaire à Céton, curé du Pas-Saint-Lhomer, membre de la Société nationale des Antiquaires de France.

— Les silex taillés des environs de Nogent-le-Rotrou. *Bull. Soc. hist. et arch. de l'Orne*, t. I^{er}, 1882, p. 190-194.

Les silex décrits dans cette note ont été trouvés à Bretoncelles et à Céton.

— De l'art préhistorique dans le Perche. *Ibid.*, *ibid.*, p. 273-277.

JOUSSET (Dr P.-G.).

— Bellême, ses haches celtiques. — *Mortagne, imp. Daupeley*, 1867, in-8° de 14 p.

— Archéologie percheronne. Le Crochemèlier. — *Mortagne, imp. Daupeley*, 1867, in-8° de 10 p.

— Les silex taillés primitifs. — *Mortagne, imp. Daupeley*, 1868, in 8° de 8 p.

— Bellême, âge antéhistorique. — *Caen, Leblanc-Hardel*, 1868, in-8° de 10 p.

LE PRÉVOST (Auguste), membre de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), décédé en 1858.

— Notes sur le dolmen de la Ferté-Fresnel. *Mém. Soc. des Antiq. de France*, t. III, 1821, in-8°, p. 20.

PRINGAUT (R.), agent-voyer à Écouché.

— Monuments mégalithiques. *Bull. Soc. Flammarion*, 1884, p. 78-80.

TIRARD (J.).

— Note sur la Grotte aux Fées (de la Bertinière.). *Ordre et Liberté*, n° du 6 octobre 1880.

VIMONT (E.).

— La Pierre des Bignes et le Tumulus des Hogues. *Bull. Soc. scient. Flamm.*, 1883, p. 155-159.

La pierre des Bignes est un dolmen situé sur l'ancienne paroisse de Frénai-le-Buffard (aujourd'hui réunie à Neuvi-en-Houlme) et le tumulus des Hogues se trouve sur l'ancienne paroisse de Cuigny (réunie à Moulins-sur-Orne).

— Monuments curieux ou intéressants des environs d'Argentan. *Ibid.*, 1883, p. 179-188.

L'auteur décrit la *Pierre levée* ou *Pierre aux fées* (menhir de Silly), le *dolmen de Coudehard*, la *Pierre levée de Fontaines-Bassets* (dolmen), la *Pierre levée de Villedieu* (menhir), le *dolmen de la Garenne* (sur Villedieu), la *Pierre au Bordeaux* (commune de Tournay).

— Les monuments de Ménil-Glaise et de la Courbe. *Ibid.*, 1883, p. 201-209. *Pierre tournoire* et *Tumulus de la Courbe*, p. 203-205.

— Les pierres druidiques de Ménil-Jean. *Ibid.*, 1883, p. 209-214.

— Les monuments historiques de Montmerrey. *Ibid.*, 1883, p. 225-245

Pierre tournoire, siège de César, autels, dolmens, menhirs, alignements, enceintes sacrés ou cromlechs, p. 234-245.

— Monuments celtiques. *Ibid.*, 1884, p. 51-58.

Tumulus du château d'Almenèches, p. 54-55.

— Monuments des environs d'Argentan. *Ibid.*, 1884, p. 130-136.

— Pierre levée du Mont-d'Hère (menhir). *Ibid.*, 1884, p. 211.

— L'affiloire de Gargantua (menhir), sur la commune de Crasménil. *Ibid.*, 1885, p. 59.

— Échauffour, ses monuments mégalithiques. *Ibid.*, 1886, p. 254.

— Saint-Sulpice-sur-Rille, ses monuments mégalithiques. *Ibid.*, 1887, p. 257-263.

A suivre.

LE ROMAN D'UN ROYALISTE

J'oserai emprunter à M. Costa de Beauregard ce titre, qu'il vient de rendre célèbre, pour présenter ici, non pas comme lui, une captivante et complète étude sur un personnage dont le rôle a été public, mais une simple et rapide analyse de la vie d'un brave gentilhomme percheron, Claude de Fontenay. Exilé à Londres sur la fin de sa vie, Claude de Fontenay a laissé pour ses enfants d'intéressants mémoires et je ne crois pas céder à une illusion de la parenté en pensant que les lecteurs du *Bulletin* trouveront un véritable intérêt à prendre connaissance de quelques extraits de ces pages intimes. Si rien n'est plus commun de nos jours que les mémoires et plus banal que les récits tracés avec une complaisante subjectivité au milieu des douceurs d'une vie paisible, ceux qui ont été écrits sous l'empire d'émotions poignantes à des heures douloureuses de l'histoire, empruntent à ces circonstances un cachet spécial d'intérêt sur lequel il est inutile d'insister.

Successivement page du roi Louis XV et lieutenant de cavalerie pendant la campagne de Bohême sur laquelle il nous donne des détails inédits fort précieux, capitaine à 22 ans, démissionnaire à la paix, plus tard inspecteur des haras de la généralité d'Orléans, intendant du duc de Luxembourg, émigré à 70 ans, finalement maître d'école en Irlande, revenant, après mille aventures, mourir paisiblement chez lui, M. de Fontenay eut non-seulement une existence peu banale, mais encore cette existence eut pour cadre une des époques les plus émouvantes : la fin du règne brillant et frivole de Louis XV, les années inutilement honnêtes et laborieuses de Louis XVI, l'aube magnifique de

1789, les temps sinistres qui la suivirent, enfin les débuts épiques de la réaction napoléonienne qui, selon la loi immuable de l'histoire, devait fatalement venir museler les passions déchaînées et rétablir brutalement l'ordre social ébranlé trop longtemps.

Et de ces récits déjà attrayants en eux-mêmes, il y a à tirer de grandes leçons : celles qui se dégagent naturellement de la conduite toujours correcte d'un homme consciencieux, d'un serviteur passionné de la France, constamment égal à la fortune, soit qu'elle le porte aux honneurs pour lesquels il semblait né, soit qu'elle le précipite dans un abîme de maux et d'épreuves où une âme moins fière eût maintes fois sombré.

I

Claude-Pierre-Gabriel de Fontenay naquit vers 1720 aux environs de Courville. Il était fils de Gabriel de Fontenay et de Marthe du Tellier, et descendait en droite ligne d'Anceaume (1) de Fontenay, de Bellesme, dont la famille est trop connue dans le Perche pour qu'il soit besoin de rappeler ici ses titres et ses services. Il perdit sa mère étant encore au berceau, et fut confié à un bon curé nommé Rossignol, qui lui apprit les principes du latin. Il ne nous a laissé aucun autre détail sur son enfance : nous savons seulement que, grâce aux relations de sa famille et à ses brillantes alliances, il put entrer à l'École des pages de Versailles, à la grande écurie du roi. Voici comment lui-même nous présente irrévérencieusement ses maîtres ; je m'empresse de lui céder la parole que je m'efforcerai de lui retirer le plus rarement possible :

Nous avons trois gouverneurs : le premier était M. de Valanglard, marié à Magdeleine de Chartres ma parente ; c'était un bon homme manquant de la fermeté nécessaire à la conduite de la jeunesse. Le second se nommait Perrin, ancien mousquetaire, sans talent pour sa place ; et le troisième, appelé Bullionde, était encore moins fait que les autres pour sa position.

Sous de tels maîtres, les études devaient quelque peu laisser à désirer, et on se doute bien que les jolis pages n'engendraient pas la mélancolie.

(1) Il s'agit sans doute ici d'Anselme de Fontenay, seigneur de Soisay, gouverneur de Mortagne.

Je ne m'attachai qu'à l'exercice du cheval..... Je profitai aussi de l'enseignement des mathématiques pour la partie des fortifications et j'appris passablement les éléments de la géométrie. J'aurais pu réussir de même dans les autres exercices si nos gouverneurs n'avaient pas laissé à notre discrétion notre travail, ainsi que notre cours de polissonnerie où nous excellions.

Néanmoins le jeune page obtint promptement son brevet de lieutenant, et partit sans tarder rejoindre son régiment déjà en route pour la guerre de Bohême (1742). Nous allons l'y suivre et jalonner çà et là son existence depuis le jour où il quitte l'école de Versailles jusqu'à celui où nous le retrouverons sain et sauf chez un abbé de ses amis qui faisait le carnaval en joyeuse compagnie.

II

La guerre de la succession d'Autriche battait alors son plein : le maréchal de Besle-Isle (1), qui en avait été l'instigateur, commandait l'armée française, mais la plus grande confusion régnait dans la direction des opérations. De Versailles, Fleury imposait ses ordres et cherchait à hâter la paix ; en Allemagne, Besle-Isle intriguait et ne songeait qu'à prolonger la guerre. On ne sait ce qui serait advenu si le comte de Saxe (2), seul général vigilant dans ces circonstances, ne se fût tout d'abord emparé d'Egra pour ménager, en toute éventualité, un refuge aux français. C'est dans cette ville que M. de Fontenay rejoignit son régiment. A peine arrivé, escorté d'un convoi de recrues et de convalescents qu'on l'avait chargé de conduire, il prend part à la bataille de Sahay qui fut pour lui le baptême du feu, et pour nos troupes une des

(1) Louis Fouquet, duc de Belle-Isle, était le petit-fils du fameux surintendant Fouquet. Né en 1684, il entra de bonne heure à l'armée, fit comme colonel la guerre de la succession d'Espagne et fut maréchal de camp en 1719. Impliqué dans le procès de Leblanc, ministre de la guerre, il fut enfermé à la Bastille. Lieutenant-général en 1732, gouverneur de Metz en 1736, il fut fait maréchal de France en 1741. Secrétaire d'État à la guerre en 1757, il mourut en 1761.

(2) Maurice, comte de Saxe, né à Dresde en 1696, fils naturel du roi de Pologne, fit ses premières armes contre la France à 12 ans. Plus tard il étudia chez nous l'art de la guerre, et fut fait maréchal de camp en 1720, puis lieutenant général en 1736. C'est en cette qualité qu'il fit la campagne de Bohême. Maréchal de France en 1743, il se couvrit de gloire à Fontenoy et dans plusieurs autres batailles et mourut en 1750.

rares victoires de cette campagne : le brillant récit qu'il en fait prouve que malgré des études sommaires et quelque peu décousues, l'école des pages formait d'excellents officiers et des littérateurs de goût.

Qu'on en juge par l'exposé d'un autre combat, qui eut lieu quelques jours après, et que je transcris de préférence parce qu'il est moins connu :

Quoique nous ne fussions pas plus de trente mille hommes, le maréchal de Broglie (1), qui nous commandait, eut l'audace de présenter une bataille rangée à M. le prince Charles (2) qui nous suivait avec plus du double. C'était le 9 ou 10 juin à 10 heures du matin, près d'un petit bourg nommé Protivain. L'armée ennemie fut presque aussitôt rangée que nous, et un beau soleil éclairait le spectacle. Notre général au centre de sa ligne nous exhorta en disant : « Vous êtes Français et nous n'avons pas de retraite. » La petite ville qu'occupait la majeure partie de notre infanterie formait notre droite et un moulin à eau bien pourvu faisait notre gauche ; une prairie arrosée par un joli ruisseau dans son milieu séparait notre champ bataille en pente douce de l'armée ennemie en face de nous sur le côté opposé.

Ne semble-t-il pas qu'on va assister à une partie de plaisir, tant ce tableau est riant ? La campagne fut rude cependant et les engagements se succédèrent pendant un mois sans interruption, amenant chaque fois quelque infortune nouvelle pour M. de Fontenay. D'abord on lui vola son cheval : « Premier malheur !... » dit-il. Et comme il en avait retrouvé un autre, tandis qu'un jour il l'avait donné à tenir à un cavalier, celui-ci s'endormit, et pendant ce temps on vola et emporta la bride « pour les bossettes argentées qu'on avait crues d'argent. »

Il ne me restait qu'un mauvais bridon pour le conduire, et il me cassa bientôt dans la main. . . . Je fis bien du mauvais sang de n'avoir pas de bride, et si je n'avais pas eu un excellent cheval, je courais risque de culbuter et d'être foulé aux pieds, au moins par mon escadron. J'eus le bonheur de ne pas tomber.

(1) François-Marie, comte de Broglie, né en 1671, fut officier dans la compagnie des cadets de Besançon en 1685 puis lieutenant-général en 1816 et se distingua à l'attaque de Denain. Directeur de la cavalerie en 1719, ambassadeur à Londres en 1725, il fut créé maréchal de France en 1734. Exilé à Broglie après la guerre de Bohême, il y mourut deux ans plus tard.

(2) Charles, prince de Lorraine, était feld-maréchal général et généralissime des troupes impériales et hongroises. Plus tard gouverneur des Pays-Bas, il y mourut en 1780.

Enfin il s'empare de la bride d'un hussard qu'on avait tué, et ainsi consolidé il redouble d'ardeur. On sent, à la description animée qu'il fait des moindres détails de cette guerre, qu'il l'a vécue avec une rare intensité, et que rien n'a échappé à la pénétration de son coup d'œil.

Nous arrivâmes le 12 août à Prague, et l'ennemi nous y bloqua. Quoique nous y eussions le maréchal de Broglie et le maréchal de Belle-Isle on fit de grandes fautes. Le 28 juillet, voyant que toute notre cavalerie allait périr faute de fourrages, on décida une tentative pour la sauver. On aurait pu réussir si on l'eût essayé depuis six semaines que nous étions oisifs : c'était de sortir secrètement et d'envoyer toute cette cavalerie en Saxe. Nous n'avions pas plus de sept lieues à faire pour y arriver.

Bientôt s'ouvre pour notre armée une période de souffrances aiguës, de disette et de revers, et toute cette partie des *mémoires* serait à citer, tant on est peu à peu saisi de pitié et gagné par un croissant intérêt à la vue de pareilles infortunes si courageusement supportées et si disproportionnées d'ailleurs avec les résultats obtenus.

Notre mêlée et les fusillades nous coûtèrent environ deux mille hommes tués, blessés ou foulés aux pieds des chevaux ; un escadron du colonel-général y perdit tous ses officiers, j'y reçus un coup de sabre violent dont je fus garanti par une calotte de fer que nous portions sur nos chapeaux, et le même coup blessa mon cheval en glissant. On nomma cet infructueux combat l'affaire de Froca. Il fut décidé le lendemain de couper le jarret à un certain nombre de chevaux par compagnie, et de les jeter à la rivière.....

Nous restâmes environ quinze jours dans notre camp, mais les ennemis commençant à nous y canonner par dessus la rivière et ayant démasqué successivement des batteries sur toute la circonférence, l'armée rentra dans la ville pendant la nuit. Nous y fûmes assiégés et bientôt réduits à une affreuse disette de vivres ; nous mangeâmes ce qui nous restait de chevaux qui eux-mêmes n'ayant plus de nourriture n'avaient plus que la peau sur les os. Sans autre assaisonnement que de faire bouillir cette viande à l'eau avec un peu de sel, le bouillon ne prenait aucune teinture.

Ici se place une curieuse mésaventure qui arriva aux dames de Prague. Le général commandant cette place ayant ordonné, pour ménager les vivres, la sortie de la ville de tous les chevaux des habitants, ainsi que de leurs cochers, postillons et palefreniers, les femmes effrayées de cet ordre qui les laissait seules et sans secours pour fuir, résolurent de sortir en même temps dans leurs voitures. Lorsqu'elles furent parvenues hors des portes, le géné-

ral autrichien se fit présenter l'ordre de sortie et voyant qu'il ne regardait que les chevaux, refusa le passage aux femmes.

Elles demandèrent à rentrer chez elles, mais elles trouvèrent fermées les portes de la ville et durent coucher dans leurs voitures entre les deux armées. Les pandours et autres troupes indisciplinées des régiments en dévalisèrent beaucoup et leur firent éprouver des mauvais traitements en tous genres dont elles eurent plus à se plaindre que de l'armée assiégée.

Voyant les choses mal tourner, la cour de France se décida enfin, mais un peu tard, à envoyer du secours à l'armée assiégée, et ordonna au maréchal de Maillebois (1), qui commandait en Westphalie, de la joindre au plus tôt. Mais cette jonction n'eut jamais lieu, et après bien des tergiversations et l'envoi de plusieurs espions au maréchal de Broglie, Maillebois se porta brusquement sur le Danube, ce qui consterna les assiégés et rendit la défaite définitive.

Un soir j'avais dîné chez le maréchal de Broglie et nous étions avec lui quand on lui annonça un officier de l'armée de Maillebois. Il passa avec lui dans son cabinet et nous laissa très-impatients du résultat de cette nouvelle. Il rentra seul au bout d'une demi-heure et se jeta dans un fauteuil avec l'air de la plus grande colère en nous disant : « Ne suis-je pas bien malheureux ? La cour me donne deux maréchaux de France sous mes ordres ; l'un veut s'en aller et l'autre ne veut pas venir ! La jonction de Maillebois avec nous n'aura pas lieu, »

Dans une autre partie de ses mémoires, M. de Fontenay revient sur cette affaire avec quelque insistance. Ce fut en effet le nœud de la campagne et la cause déterminante de la retraite de l'armée française. Comme ce morceau contient des réflexions qui empruntent à des événements récents une incontestable actualité, je le place immédiatement.

La manœuvre du maréchal de Maillebois fut encore un effet de ces combinaisons de cabinet qui veulent juger de trois cents lieues le mouvement des armées ; ils penseraient souvent plus sainement, s'ils voyaient de plus près les circonstances. J'ai vécu depuis cette époque avec ce général, et il m'a dit un jour à Maillebois : « Vous disiez bien du mal de moi à Prague quand je n'allai pas vous délivrer comme j'en avais l'intention puisque « je chargeai M. le comte de Saxe avec un détachement suffisant d'aller

(1) Jean-Baptiste-François Desmarets, marquis de Maillebois, fils de Nicole Desmarets, contrôleur-général et petit-fils de Colbert, né en 1682, se distingua au siège de Lille en 1708. En 1739 il soumit la Corse, et fut fait maréchal de France. Il mourut en 1762.

« m'ouvrir les passages par les gorges de Caden pour que j'arrive à Prague ;
« il exécuta parfaitement sa commission, mais pendant son opération, je
« reçus un courrier du cardinal-ministre qui me défendait, de la part du
« roi, de faire la jonction et m'ordonnait, au reçu de la dépêche, de me
« porter sur le Danube. Il y avait dans le paquet une lettre de M^{me} de
« Maillebois à qui cette Éminence avait dit : Je fais partir un courrier pour
« votre mari, écrivez-lui et mandez-lui d'exécuter sur le champ l'ordre
« que je lui envoie, car cela est essentiel et sa tête en répond. »

Voilà ce que je tiens de la bouche même de M. de Maillebois.

Cependant à toutes ces désillusions, à ces fatigues, à ces misères vint s'ajouter un nouveau supplice : le froid ; et c'est au milieu d'un rigoureux hiver que commença la retraite de Prague.

III

La question de savoir si cette fameuse retraite fut provoquée par le maréchal de Belle-Isle ou si elle lui fut imposée n'a jamais été bien éclaircie. L'opinion de l'époque semble lui en attribuer la responsabilité (1). D'autre part, le maréchal s'en défend et affirme qu'il se disposait à la plus énergique résistance lorsque le cabinet de Versailles lui ordonna de joindre l'armée de Maillebois puisque Maillebois ne joignait pas la sienne. M. de Fontenay paraît pencher vers la première hypothèse : « Au mois de décembre, dit-il, M. de Belle-Isle forma le projet de sauver les débris de notre armée et s'y prépara secrètement. » Quoiqu'il en soit on semble avoir oublié, de part et d'autre, la rigueur des hivers dans la Bohême, et n'avoir pas songé non plus aux trente lieues qu'avaient à parcourir les malheureux soldats à travers des montagnes et des ravins couverts de neige. Écoutons ce navrant récit :

Enfin le 16 décembre nous évacuâmes Prague emportant avec nous fort peu d'effets, surtout ceux qui, comme moi, ayant perdu tous leurs chevaux étaient forcés de partir à pied, un mousqueton sur l'épaule. Il faisait une forte gelée, six pouces de neige sur la terre ; notre première journée ne fut que d'une lieue et demie, et nous couchâmes au bivouac.

(1) On fit alors contre le maréchal une chanson commençant ainsi :

Quand Belle-Isle partit une nuit
De Prague à petit bruit,
Il dit, voyant la lune :
Lumière de mes jours,
Astre de ma fortune,
Conduisez-moi toujours.

On avait laissé dans la ville nos malades et nos blessés avec toutes les gardes qu'on ne releva pas et quelques troupes. Le tout, composant environ trois mille hommes aux ordres du brave Chevert (1) qui s'enferma avec elles dans la citadelle, résolu de s'y bien défendre et d'obtenir une capitulation honorable. L'armée de Lobkowitz (2) entra aussitôt dans Prague et détacha après nous une grande partie de ses hussards pour nous harceler et ramener les traîneurs, dont le nombre ne pouvait manquer d'être grand dans une marche dont les peines et les fatigues ont peu d'exemples.

Le second jour nous eûmes un brouillard ou frimas des plus épais qui gelait en tombant sur nos habits. Un bonnet de peau de chat dont j'étais coiffé était aussi dur qu'une planche; je craignais que mon souffle ne l'attachât à mon visage. Mais ce n'était pas le plus fâcheux de nos maux : la neige qui s'affaissait sous les pas de nos chevaux devenait glissante et comme une glace impraticable aux voitures... Nos voitures allaient bien dans les gorges et sur les glaces, mais dès qu'il fallait monter quelque colline il fut impossible de les hisser, et ils nous tinrent trente-trois heures pour faire trois lieues : On prit le parti d'y renoncer et de les brûler. Le soldat même refusa de se charger du biscuit qu'elles contenaient et ne consentit d'en prendre que pour un jour, disant qu'il aimait mieux mourir d'inanition que de fatigue (3). Les hussards ennemis suivaient notre arrière-garde, mais comme il y avait pour eux des coups de fusil à recevoir et peu de butin à faire en nous attaquant, ils le faisaient rarement. A la tombée du jour ils nous souhaitaient la bonne nuit et s'en allaient à l'écart dans les bourgs ou villages où ils étaient bien accueillis; ils se couchaient et mangeaient abondamment tandis que nous passions la nuit sur la neige et sans pain. Du peu de maisons qui se trouvaient sur la route, les paysans avaient fui sur notre passage.

Un jour pourtant nous avions eu avis que dans la nuit lors prochaine, les hussards qui nous suivaient avaient projeté un coup de main pour nous enlever nos bagages. Sur cet avis on donna l'ordre à tous les officiers qui avaient encore un cheval de faire corps avec ce qui nous restait de cavaliers et de rester en bataille jusqu'au lendemain.

La gelée fut terrible pendant la nuit et un vent du nord impétueux fit geler la jambe, du côté qu'il soufflait, à presque tous ceux qui eurent le malheur d'être à cheval. M. de Guidon, major de notre régiment fut du

(1) François de Chevert né en 1695 à Verdun. Engagé à neuf ans, lieutenant dans le régiment de Carné à onze ans, il était lieutenant-colonel dans la campagne de Bohême où il illustra son nom. Maréchal de camp (1744), lieutenant-général (1748), grand-croix de l'ordre de Saint-Louis. Il mourut en 1769.

(2) George-Chrétien, prince de Lobkowitz, né en 1702 d'une illustre maison de Bohême était général de l'armée autrichienne. Il se distingua en Italie contre les Espagnols, et mourut en 1753.

(3) « Presque nus sous un ciel rigoureux, dit Lacrosette, ils mouraient en poussant des cris de rage contre un général qui les avait fait entrer dans la Bohême avec une funeste imprévoyance et qui les en faisait sortir avec une précipitation barbare. » (*Histoire du XVIII^e siècle, livre VII*).

nombre (1). . . . Enfin le lendemain nous arrivâmes à Egra qui était le terme de notre terrible route.

L'armée avait marché dix jours et perdu quatre mille hommes. On a peut-être exagéré en comparant cette retraite à celle des dix mille.

A Egra, les vivres manquant, il fallut errer dans les faubourgs pour s'en procurer :

J'entrai dans une espèce de ferme où l'on eut bien peur de moi. Mais je leur sortis de ma poche un morceau de pain qu'on avait essayé de nous faire la veille avec un peu de farine trouvée sur la route, mais faute de commodités la pâte ayant gelé n'avait pu cuire, et en la pressant dans la main, il en sortait de l'eau glacée. Ce spectacle attendrit toute la maison, et mon hôtesse, ayant compris mon intention, me fit sur-le-champ un bon plat de soupe.

M. de Fontenay ne tomba pas toujours aussi bien. Voici ce qui lui arriva dans un village bavaïois nommé Schitmohl :

Mon hôte était un cordonnier qui n'avait d'autre logement qu'une grande chambre avec un poêle au milieu et des lits tout autour où gisait sa nombreuse famille dont six ou sept étaient gravement malades de la petite vérole. Je craignais beaucoup que couchant dans cet endroit et n'ayant jamais eu cette maladie, je n'en fusse atteint, ce qui m'aurait fort contrarié.

On le conçoit. Cependant notre officier résista à toutes ces épreuves et fut chargé de la conduite des otages qu'on renvoya d'Egra. On les avait amenés de Prague par prudence, afin de protéger les malades et autres soldats laissés dans la ville abandonnée.

Au nombre de ces otages était le supérieur de la maison des jésuites violemment soupçonné d'avoir, pendant le siège, donné des avis aux assiégeants par des signaux ou autrement et notamment le jour de notre sortie du 22 août. Ce voyage pénible pour lui fut une expiation de ses fautes et je crois une des plus austères de sa vie.

Enfin le 13 février 1743, l'armée française rentra dans sa patrie. Ils revenaient douze mille hommes, sur soixante mille qui, un an avant, avaient passé la frontière. Notre officier ne manque pas de faire à ce sujet de profondes réflexions. qu'on ne saurait trop

(1) Beaucoup ne survécurent à ces souffrances que pour mourir de langueur quelques mois plus tard. Le plus illustre de ceux-ci fut Vauvenargues, alors capitaine dans le régiment du roi. M. de Fontenay n'en parle pas.

méditer aujourd'hui, car elles prouvent qu'on retombe sans cesse dans les mêmes fautes et que les leçons même les plus cruelles, ne servent à rien contre la routine et l'aveuglement

Ce désastre d'une superbe armée est une belle matière à réflexions pour les souverains qui se déterminent à porter la guerre chez leurs voisins par l'influence ambitieuse de leurs ministres ou de leurs généraux. Il est à remarquer que la première faute fut dans l'économie du cardinal de Fleury, et que si, au lieu de faire passer le Rhin en 1711 à quarante mille hommes, il en eût fait partir cent mille, on aurait pu réussir.

Ainsi déjà dans ce temps là, on était partisan du système des *petits paquets* (1).

La mauvaise chance s'attacha à M. de Fontenay jusqu'après la dislocation des troupes, et c'est à travers mille difficultés qu'il effectua son retour dans le Perche.

J'essayai pendant quatre jours une pluie continuelle et de neige fondue qui m'empêchèrent de courir la nuit et qui me firent m'écorcher sur ma selle mouillée.

Ailleurs, s'étant endormi dehors, il se réveilla les jambes à-demi gelées, et il fallut d'énergiques frictions pour les rappeler à la vie. A peine a-t-il de temps en temps quelques petites compensations qu'il conte naïvement dans des traits lestement enlevés.

La bonne hôtesse me regardant mettre pied à terre me reconnut aussitôt et vint avec transport m'embrasser. Elle avait trois grandes filles qui accoururent et imitèrent leur maman.

Les tribulations cessèrent enfin, et notre héros parvint sain et sauf dans sa famille. On pense si elle fut heureuse de le revoir après une si longue séparation. On pense aussi s'il avait besoin de repos et de quelque toilette avec sa figure rembrunie, son uniforme blanc devenu noir, son bonnet tourré et son sabre de

(1) Il faut dire, pour être juste, que le cardinal de Fleury avait toujours été opposé à cette guerre. « Il n'était point séduit par la vaine gloire de substituer la maison de Bavière à la maison d'Autriche, ni par la gloire, plus fausse encore, de dépouiller à main armée une héritière légitime que la France avait reconnue par un pacte solennel. La perspective d'une semblable guerre inquiétait sa conscience et désolait sa vieillesse. Il alléguait la foi des traités, la probité magnanime que les souverains doivent conserver entre eux, les dangers d'une guerre où la France, en comptant beaucoup d'alliés, aurait à craindre beaucoup de trahisons; enfin les chances redoutables des expéditions lointaines.... Ces pressentiments d'un sage vieillard étaient accueillis avec une sorte de dérision. » (LACRETELLE. *Histoire du XVIII^e siècle*, livre VII).

guerre, accoutrement qui, nous dit-il lui-même « donnait de l'inquiétude à bien du monde ! » Cependant il ne s'agissait ni de se reposer ni de se laver.

L'abbé Desmaretz, frère de M. le maréchal de Maillebois, vint aussitôt avec une bonne voiture à six chevaux faire son compliment à mes parents, et il leur fit tant d'instances pour m'emmener dîner chez lui où il avait rassemblé tout ce qu'il y avait de mieux en noblesse du canton, tant hommes que femmes, pour passer le carnaval, que, malgré les défauts de mon costume, ils ne purent s'y refuser, et je partis. Je connaissais généralement toute cette brillante assemblée. On s'occupa plus de moi que d'une jolie femme et ma volubilité avait peine à suffire à toutes les questions qu'on me faisait continuellement. Le maître de la maison fut contraint, par charité pour mon appétit, de prier qu'on me fît grâce pendant le repas où mon estomac trouvait, dans la meilleure chère, de quoi se dédommager du cheval bouilli et de la retraite d'Egra.

IV

Nous ne suivrons pas M. de Fontenay dans les diverses étapes de sa vie. Si je me suis quelque peu étendu sur la première partie de sa carrière, c'est moins à cause de son originalité même que pour les détails nouveaux et authentiques qu'il nous donne, dans ses notes, avec la précision et la vie d'un témoin oculaire et actif, sur cette malheureuse campagne de Bohême, laquelle a donné lieu, ainsi que toutes les campagnes où les armes françaises n'ont pas été victorieuses, à de si nombreuses discussions. On sera désormais suffisamment renseigné sur la partie intermédiaire de l'existence de Claude de Fontenay, lorsqu'on saura que, malgré l'opposition de sa famille, il reprit du service et brigua la place de commandant du manège du roi à Versailles. De sourdes intrigues l'empêchèrent de l'obtenir. C'est alors qu'ayant perdu son grand-oncle, M. de Voré, qui lui laissa une jolie terre, il quitta définitivement l'armée.

« A la paix de 1748, dit-il, on me maria malgré le peu de vocation que j'y avais »

Il faut croire qu'il prit goût à ce nouvel état, car étant devenu veuf, il s'empressa de recommencer. Mais tout cela, non plus que son passage dans l'administration comme inspecteur des Haras de la généralité d'Orléans, n'offre rien d'assez saillant pour être digne de nous arrêter ; j'ai hâte d'arriver à la Révolution et à l'époque de l'émigration.

M. de Fontenay ne fut pas un émigré politique, bien que le hasard des circonstances l'ait jeté pour un temps dans l'armée des princes. Quand il quitta la France, c'était seulement pour se mettre à l'abri, lui et sa famille. Il faisait partie « de cette troupe déplorable de fugitifs que la jacquerie, dit Albert Sorel dans son magnifique ouvrage sur la Révolution, chassa de leurs châteaux, que l'anarchie expulsa des villes, que les persécutions des tyrannaux de village et de carrefour obligea de fuir leur patrie pour échapper à l'outrage, à la ruine, à la prison ou à l'échafaud (1) ». A ceux-là « la loi ne fit un crime de l'exil qu'après que l'illégalité leur en eut fait une condition de salut ». Cette circonstance augmentera donc encore notre intérêt pour le gentilhomme perchier et nous expliquera suffisamment sa conduite ultérieure en ce sens que, placé hors de son pays, dans un milieu exclusivement fanatique d'intervention, sans moyens de communication, sans nouvelles et surtout sans argent, il ne pouvait guère résister au torrent qui l'entraîna ni mesurer toutes les conséquences de son attitude. Aussi bien ce n'est pas ici le lieu de disserter sur l'émigration, et mieux vaut chercher, dans les notes de M. de Fontenay, le secret de l'impopularité dont il fut l'objet et qui l'obligea à quitter son pays.

En 1782, écrit-il, me trouvant dégagé de tout travail et absolument libre (j'avais donné ma terre à mon fils en le mariant), j'étais le maître de choisir ma demeure où bon me semblait. M. de Montmorency-Luxembourg (2) me proposa d'aller, à titre de confiance, habiter son château de Châtillon-sur-Loing dans le Gâtinais, célèbre par l'étendue de ce duché et pour être l'ancienne demeure de l'amiral de Coligny, principale victime du massacre de la Saint-Barthélemy. Cette terre était livrée aux bras séculiers, et le maître n'y venant presque jamais, elle était livrée à des gens d'affaires. Ce qui y régnait était au comble. Un des grands attraites pour moi était une étendue de chasse de sept lieues de long sur quatre de large dans un joli pays.

Voilà donc notre héros installé en qualité d'intendant. Il prend, à 70 ans, sa nouvelle fonction au sérieux. Le braconnage est à son comble : il le réprimera ; la chasse est dénuée d'ani-

(1) *L'Europe et la Révolution française*, t. II, ch. 3.

(2) Anne de Montmorency-Luxembourg, né en 1742. Connue dans sa jeunesse sous le nom de chevalier de Luxembourg, il avait accepté le titre de grand maître de la loge de franc-maçonnerie égyptienne créée par Cagliostro. Capitaine des gardes (1767), maréchal de camp (1784), émigré (1790), il mourut peu après.

maux : il la rendra bientôt très giboyeuse ; le duc est mal informé de ce qui se passe : il le renseignera par des messages périodiques embrassant tous les points de l'administration ; la Justice du Seigneur fonctionne mal : il se chargera personnellement de toutes les opérations litigieuses ; le régisseur ne fait rien : lui plantera, réparera, administrera, commandera au mieux des intérêts de son puissant ami.

Et en sorte que, d'encore et encore, j'y trouvai un travail considérable, surtout dans le rétablissement des archives d'une si grande terre, que je trouvai dans un délabrement inexprimable et pour laquelle partie j'ai de la facilité.

Mais dans une telle situation, M. de Fontenay devait se faire naturellement des ennemis.

J'y restai jusqu'à la Révolution, qui devint une belle occasion de vengeance pour les braconniers que j'avais restreints et pour tous ceux dont j'avais réprimé le brigandage dans les intérêts de M. de Luxembourg qui s'expatria des premiers et s'inquiéta peu comment je m'en tirerais.

Que ce dernier trait est naturel ! La reconnaissance n'a jamais été une vertu aristocratique. Comme on était roi ou empereur, on était prince et bien servi par la grâce de Dieu, et tout le monde sait le mot charmant de Talleyrand : « *Par la grâce de Dieu est un protocole d'ingratitude* ».

Quoiqu'il en soit, M. de Fontenay, ne trouvant plus la demeure du duc de Luxembourg tenable pour lui, la quitta sans plus de façons ; et peu de jours après, il passait la frontière.

V

A peine en Belgique, le vieux gentilhomme se trouve enrôlé dans une troupe d'émigrés : toutes les frontières du Nord en étaient garnies. Son instinct guerrier se réveille au souvenir de sept campagnes et à la vue d'un appareil militaire qui lui rappelle sa jeunesse ; aussi n'hésite-t-il pas, malgré son grand âge, à prendre rang dans la compagnie de la noblesse d'Anjou qui faisait partie de l'armée de Bourbon. Mais ses forces ne tardent pas à le trahir, et, dès les premières marches, il tombe malade à Maëstricht. Là il apprend la mort de sa plus jeune fille, âgée de dix ans, qu'il adorait, et dès lors le découragement le prend.

Je commençai à juger que je m'étais trompé comme tant d'autres dans mon calcul de rentrer dans ma patrie triomphant après six mois d'exploits, ce qui était dans la possibilité, mais non dans la politique des cours coalisées. Je tentai alors, mais en vain, d'obtenir ma rentrée en adressant une lettre imprimée à la Convention. Je ne reçus point de réponse.

Cependant l'armée française, conduite par Dumouriez, avait assiégé Maëstricht, et aux souffrances morales vinrent se joindre pour notre héros les dangers matériels et les privations de toute nature. Tandis qu'il repose un jour, en proie à de sombres pensées, dans laasure où il s'était réfugié, une bombe traverse la cloison où était appuyé son grabat, enfonce le plancher voisin et va faire explosion au rez-de-chaussée, « dont la secousse, dit-il, m'enleva de mon lit ».

Au bout de dix-huit mois ainsi passés à errer et à souffrir, M. de Fontenay apprend brusquement l'arrivée de sa femme.

Elle avait été violemment soupçonnée d'être la femme d'un émigré et, comme telle, mise en tête d'une liste d'arrestation faite par un scélérat de prêtre intrus, prieur et maire de Merville. Elle fut avertie par quelques personnes honnêtes, le 25 août au matin, qu'elle n'avait pas un moment à perdre pour se mettre en sûreté par la fuite chez l'étranger. Elle avait un passeport pour l'intérieur, on lui donna un guide sûr et elle partit à pied, par une chaleur excessive, donnant une main à son enfant et tenant dans l'autre son bâton. Son guide marchait à quelque distance d'elle portant un sac de nuit où elle avait fourré un peu de linge à son usage et à celui de sa fille, abandonnant tout le reste de ses effets. Elles firent cinq lieues dans cet équipage, arrêtées à chaque pas par une haie de baïonnettes qui leur barraient le passage. Enfin elles parvinrent, excédées de fatigues, sur le territoire autrichien où elles furent accueillies avec humanité et commisération.

Et notre auteur ajoute, dans le style emphatique de l'époque :

Cœurs sensibles ! Vous ne lirez point sans en être attendris, les circonstances de ce départ aussi dur que périlleux. N'est-ce pas le cas de nous écrier avec le psalmiste : *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis.*

Bien que la présence de M^{me} de Fontenay et celle de sa fille dussent compliquer encore la question de la subsistance des infortunés fugitifs, ceux-ci trouvèrent dans leur réunion même un remède et un encouragement. Ils résolurent de ne plus se quitter et de combattre ensemble la mauvaise destinée, puisant dans leur mutuel amour une force nouvelle contre l'adversité.

Un jour, ils arrivent dans une auberge :

Nous trouvâmes dans le même logement deux vénérables prélats, Messieurs du Plessis d'Argentré, l'un évêque de Limoges, l'autre évêque de Séez, avec leurs grands vicaires, ce qui nous fit une société très agréable (1).

Un autre jour, il eut la surprise de rencontrer un de ses parents, officier dans l'armée hollandaise.

Son père, qui est encore plus vieux que moi, a servi dans la cavalerie, s'est marié à Vendôme et a une très nombreuse famille. Quant à lui-même, il a marié une fille très avantageusement à M. de Maison-Maugis (2), près Mortagne.

Une autre fois encore, une personne lui remet une petite boîte.

Elle renfermait des bijoux en or dont l'avait chargée la fille de notre hôtesse de Lille, Lucie Capron, en lui disant : « Remettez-lui ce petit dépôt pour me le garder et en disposer en attendant comme du sien propre ». Trouvera-t-on jamais une manière plus délicate et plus généreuse d'obliger une amie ? Ce petit trésor était de valeur intrinsèque de huit à neuf cents francs.

On verra plus loin que cette réserve fut de la plus haute importance pour nos exilés, et contribua à leur sauver la vie. Il n'est pas besoin même d'en savoir si long pour être touché de la noble générosité de cette fille d'humble condition mettant tout son avoir à la disposition d'un grand seigneur, en pleine révolution, et l'admirer comme un sublime exemple de pitié et d'abnégation.

Mais les troubles de Brabant obligent nos voyageurs à se remettre en route. Ils se réfugient avec les deux évêques et une douzaine d'autres émigrés « tous peu pécunieux » chez un maître

(1) Cette dernière affirmation ne surprendra aucun habitant du Perche. Tous savent en effet soit par de nombreux écrits, soit au moins par une tradition constante, quels étaient les mérites de Mgr du Plessis d'Argentré, l'un des prélats qui ont laissé le plus de traces dans notre contrée. Neveu du cardinal de La Rochefoucauld ancien précepteur du futur Louis XVIII, M. d'Argentré ne cessa de prélever des sommes considérables sur sa cassette privée et de solliciter des secours de son royal élève pour embellir la ville de Séez qu'il dota tout d'abord d'un palais épiscopal. En vain il en fut pendant dix ans la providence, restaura la cathédrale, construisit des lavoirs publics, établit de vastes promenades, répara les maisons des pauvres, dépensa cent cinquante mille francs pour paver les rues ; il dut s'enfuir comme les autres au moment même où il allait commencer à bâtir le séminaire et obtenir la création d'un tribunal à Séez (1797). Des bords de l'Orne, le généreux évêque gagna l'Angleterre, puis la Belgique où nous le rencontrons, ce qui nous permet de rendre hommage à sa mémoire, enfin la Westphalie où il mourut.

(2) François-Denis-Barthélemy de Perrochel, comte de Morainville et seigneur de Maison-Maugis, épousa en effet Marie-Françoise de Fontenay, sa cousine. Leur fille unique, Marie-Françoise de Perrochel, épousa à son tour, en 1805, Louis-Charles-Marie comte de Moucheron.

d'école de Nimègue. Madame de Fontenay faisait la cuisine « et quoique très novice dans cette fonction, elle s'en acquitta à la satisfaction générale en nous faisant vivre à quatorze francs par mois pour chaque tête ».

C'était peu pour de tels convives : ils vécurent ainsi cependant jusqu'au jour où M. de Fontenay reçut de Dublin une lettre d'un de ses cousins établi dans cette ville et lui offrant l'hospitalité dans sa maison jusqu'à la fin de ses malheurs. Dans sa détresse, il s'empressa d'accepter cette offre, et put partir avec sa femme, grâce au petit trésor de Lucie Capron. On les accueillit avec une curiosité marquée dans la société de Dublin, où les circonstances de leur émigration volaient de bouche en bouche, grossies naturellement de mille anecdotes, et on les invita à des « repas somptueux » que leurs hôtes rendirent de même, ce qui dut leur paraître bien bon après le frugal ordinaire que les circonstances les avaient obligés d'adopter. Bientôt ils furent connus de tous les personnages marquants de cette ville. Il semble d'ailleurs que ce ne fut pas un simple hasard qui les y amena, car ils y retrouvèrent leur petit-fils qu'ils croyaient mort. C'est un nouveau roman.

Ce jeune homme, page de Louis XVI, avait échappé par miracle au massacre du 10 août et s'était enfui sur une frégate havraise dont le capitaine avait bien voulu l'accueillir. Mais la chose fut découverte, et le généreux marin arrêté ainsi que son protégé. Ce dernier devait fatalement périr, lorsque quelques femmes « touchées de sa jeunesse et peut-être d'une figure passable » obtinrent de commuer sa peine et de l'embarquer sur un autre navire avec ordre de le perdre. Cet ordre barbare allait être exécuté ; mais le navire, poussé par des vents contraires, tomba entre les mains d'un vaisseau de guerre anglais qui fit l'équipage prisonnier et le ramena à Londres. C'est de là que le jeune fugitif se rendit à Dublin où il put retrouver son grand-père. Il est des situations qu'il faut renoncer à peindre : l'entrevue des deux exilés se revoyant après une si longue absence et de telles infortunes est de celles-là. Accueilli à Dublin avec une curiosité sympathique, le petit-fils de M. de Fontenay y resta quelques temps et se dédommagea de ses mésaventures, car, nous dit naïvement son grand-père, « ses malheurs et ses vingt ans le firent écouter avec le plus tendre intérêt et lui valurent quelques conquêtes dans le sexe compatissant ».

Cependant la délicatesse des émigrés percherons souffrait singulièrement de la prolongation de leur exil : depuis longtemps leurs faibles ressources étaient épuisées ; ils se sentaient à charge à leurs hôtes. C'est alors que M. de Fontenay eut l'idée de fonder une école, s'associa, dans ce but, un marchand de vins alsacien et un docteur irlandais qui lui avancèrent les fonds nécessaires, et dès lors M^{me} de Fontenay qui avait joué en Hollande le rôle de cuisinière, joua en Irlande celui d'institutrice. Mais il était dit que le bonheur fuirait jusqu'au bout les malheureux parents : leur établissement prospérait lorsqu'ils eurent la douleur de perdre leur seconde fille, à peu près au même âge que sa sœur. Ce nouveau coup les foudroya, et, peu de temps après, une révolte qui éclata en Irlande les obligea à fermer leur école.

Heureusement les événements se précipitaient de l'autre côté de la Manche. Bonaparte était revenu d'Egypte et avait rencontré Talleyrand. Ces deux hommes s'étaient vus, s'étaient compris, les jours de la Révolution étaient dès lors comptés, et c'est en s'app préparant à revoir sa patrie que François de Fontenay termine ainsi ses mémoires :

Nous avons fini de nous acquitter avec notre cher docteur . tout notre mobilier nous appartient et n'est grevé d'aucune dette, mais ce qu'on ne croira pas sans peine, c'est que n'ayant depuis sept ans reçu aucun secours de la France, si bientôt, comme il y a bien de l'apparence, nous retournons dans le sein de nos familles, nous y rentrerons ne laissant sur nous aucune créance, et avec peut-être douze mille livres argent de France dans notre poche ; et si nous n'éprouvons aucune injustice à notre retour, nous arriverons un peu plus riches que nous ne l'étions quand la Révolution a commencé !

Ainsi, à l'encontre de tant d'autres dont le dénouement est sanglant ou lamentable, ces mémoires, commencés sous de si fâcheux auspices, finissent comme un conte de fées. Je me reprocherais d'y ajouter aucun commentaire : ils portent d'ailleurs en eux-mêmes leur enseignement. On se dira en voyant tant d'infortunes héroïquement supportées, tant d'obstacles virilement surmontés que si M. et M^{me} de Fontenay ont pu couler en paix les derniers jours de leur vieillesse, il faut voir dans ce tardif bonheur une juste compensation à leurs souffrances et à leurs mérites, une juste récompense de leur courage et de leurs vertus.

C^{te} DE MOUCHERON.

ESSAI

DE

TOPOGRAPHIE, DE STATISTIQUE & D'HISTOIRE

DE LA COMMUNE DU RENOUARD

I

Le Renouard, nommé anciennement, Mesnillum-Renoaldi, Menillo-Renardi, Mesnil-Renouart, le Regnoart, le Regnouard et que les habitants prononcent actuellement Lernouâs, est situé en plein Pays d'Auge, entre les rivières la Dive et la Vie, à l'extrémité occidentale du canton de Vimoutiers, dont la distance est de 12 kilomètres, d'église à église. Cette commune est circonscrite par celles de Crouttes, des Champeaux, d'Ecorches et de Saint-Gervais-des-Sablons (Orne), de Garnetot et des Autels-Saint-Bazile (Calvados). Sa plus grande longueur du sud au nord, prise du Bois-des-Ventes, au confluent de la Monne et de la rivière de Crouttes, est de 7,400 mètres; sa plus grande largeur prise du hameau des Hommais à celui des Buttes est 3,600 mètr.

Le Renouard s'est accru le 7 septembre 1840, par la réunion de la commune du Ménil-Imbert à son territoire (1).

Sa superficie actuelle est de 1446 hectares. Son sol, presque partout montueux et accidenté, est généralement d'une grande fertilité, et acquiert en certains endroits une valeur considérable. Ses nombreux vallons, ses riantes collines, lui donnent un aspect

(1) Voir l'*Annuaire de l'Orne* pour l'année 1841.

des plus pittoresques. Sa vigoureuse végétation, favorisée par l'humidité qu'y entretiennent un grand nombre de ruisseaux, ses beaux plants de pommiers qui produisent en abondance des cidres et des eaux-de-vie renommés, ses gros pâturages désignés sous le nom de cours, de prés et d'herbages (où paissent de nombreuses bandes de vaches, dont le lait est converti en beurre de premier ordre et excellents fromages), sont pour les propriétaires de ces terres fortunées, la source de grandes richesses.

La Monne, en coulant du sud-ouest au nord-ouest, divise la commune en deux parties inégales. Sa vallée est d'une grande fécondité. La rivière qui a peu d'importance, décrit ses méandres au milieu des prairies, à l'ombre des grands peupliers et de quelques bouquets d'aunes, entre des collines aux pentes arrondies, couvertes de fermes et de hameaux.

La vallée dans laquelle coule la rivière du château est bien moins pittoresque; elle laisse sur sa droite des hauteurs qui atteignent 261 mètres d'altitude, où l'on voit encore quelques champs de labour; puis çà et là des taillis de peu d'étendue.

Les hauteurs qui dominent les affluents de la Monne (rive gauche) ont 230 mètres au-dessus du niveau de la mer et séparent le bassin de cette rivière d'avec celui de l'Oudon, rivière qui se jette dans la Dive, un peu au-dessous du bourg de Saint-Pierre.

II

La commune du Renouard appartient en entier au bassin de la Monne, un des affluents de la Vie. La Monne est formée au hameau de Lortier, à un point commun au Renouard et à Saint-Gervais-des-Sablons, par le confluent des ruisseaux des Tanquerets et de la Janière.

Le ruisseau des Tanquerets, long de 1,200 mètres, prend sa source à un point commun du Renouard et à l'ancienne commune du Fouqueran; il reçoit à droite, dans la commune du Renouard, le ruisseau des Champs-Morel, long de 800 mètres.

Le ruisseau de la Janière, long de 1,300 mètres, prend sa source au hameau de la Janière, à Saint-Gervais-des-Sablons; il reçoit à sa droite sur le territoire de cette commune un ruisseau de 500 mètres, venant du Fouqueran.

La Monne proprement dite est longue de 10,400 mètres, dont 1,500 mètres communs au Renouard et à Saint-Gervais-des-Sablons ; 2,200 mètres pour la commune du Renouard seule ; 3,000 mètres communs au Renouard et aux Autels-Saint-Basile ; puis après un cours de 3,700 mètres dans le département du Calvados, elle se jette dans la Vie à un point commun aux communes de Heurtevent, de la Brevière et de la Chapelle-Haute-Grue. Elle reçoit sur le Renouard :

1° (Rive g.) Le ruisseau de Cordey (1,100 mètres) venant du Haut de Saint-Gervais et servant de limite à cette commune et à celle du Renouard (section de Ménil-Imbert) ;

2° (Rive g.) Le ruisseau des Buttes (1,000 mètres), formé lui-même de trois petits ruisseaux, venant du village de ce nom ;

3° (Rive d.) Le ruisseau de Saint-Aubin (800 mètres) venant du village de ce nom, qui est grossi à sa gauche par un ruisseau de 300 mètres ;

4° (Rive g.) Le ruisseau de la Ferme-des-Bois (1,000 mètres) qui reçoit à sa droite le ruisseau de Montreuil, d'un cours de 700 mètres ;

5° (Rive d.) La rivière du Château (3,800 mètres) qui prend sa source aux étangs qui se trouvent entre l'église et le château du Renouard ;

6° (Rive d.) La rivière de Crouttes (4,500 mètres) venant du Haut de Crouttes. Elle reçoit à sa droite le ruisseau de la Retouquière (2,200 mètres) qui prend sa source à un point commun aux communes de Crouttes et de Saint-Germain-de-Montgommery (Calvados).

Il y a en outre sur la commune du Renouard, beaucoup d'autres petits ruisseaux, ou douets, ainsi que plusieurs étangs de peu d'étendue.

III

La commune du Renouard a été cadastrée en 1829 ; voici quelle était à cette époque, la division des terrains et leur revenu impossible par hectare :

Terres labourables : 1^{re} classe, superficie : 75 hect. 86 a. 60 c.,
revenu imposé par hect. : 30 fr. — 2^e classe, superficie : 89 hect.

80 a., revenu imposé par hect. : 24 fr. — 3^e classe, 64 hect. 7 a. 50 c., revenu imposé par hect. : 18 fr. — 4^e classe, 22 hect. 2 a. 80 c., revenu imposé par hect. : 10 fr. — 5^e classe, 11 hect. 47 a. 20 c., revenu imposé par hect. : 5 fr. — Total des superficies : 263 hect. 24 a. 10 c.

Jardins : 1^{re} classe, 11 hect. 20 a. 25 c., revenu imposé par hect : 30 fr.

Pépinières : 1^{re} classe, 2 hect. 63 a. 60 c.

Près et pâtures : 1^{re} classe, superficie : 133 hect. 63 a. 50 c., revenu imposé par hect. : 90 fr. — 2^e classe, superficie : 173 h. 53 a., revenu imposé par hect. : 72 fr. — 3^e classe, superficie : 251 hect. 75 a. 30 c., revenu imposé par hect. : 54 fr. — 4^e classe, superficie : 109 hect. 29 a. 30 c., revenu imposé par hect. : 30 fr. — 5^e classe, superficie : 39 hect. 50 a. 50 c., revenu imposé par hect. : 15 fr. — Total des superficies : 702 hect. 71 a. 60 c.

Pièces d'eau : 1^{re} classe, superficie : 72 a. 10 c., revenu imposé par hect. : 30 fr.

Taillis et futaies : 1^{re} classe, superficie : 51 h. 83 a. 10 c., revenu imposé par hect. : 28 fr. — 2^e classe, superficie : 43 h. 33 a. 90 c., revenu imposé par hect. : 18 fr. — Total des superficies : 95 hect. 17 a.

Friches : 1^{re} classe, superficie : 13 a. 30 c., revenu imposé par hect. : 1 fr.

Propriété bâtie : superficie : 5 h. 54 a. 05 c.

Chemins : superficie : 22 hect. 67 a. 90 c.

Rivières : superficie : 2 hect. 51 a.

La superficie totale est de 1106 hectares 54 ares 90 centiares. Le revenu imposable est de 52.412 fr.

L'ancienne commune du Ménil-Imbert fut cadastrée à peu près à la même époque ; voici le résultat de cette opération :

Terres labourables : 1^{re} classe, superficie : 15 hect. 96 a. 80 c., revenu imposé par hect. : 37 fr. — 2^e classe, superficie : 13 hect. 96 a. 70 c., revenu imposé par hect. : 19 fr. — 3^e classe, superficie : 4 hect. 63 a. 40 c., revenu imposé par hect. : 6 fr. — Total des superficies : 34 h. 56 a. 90 c.

Prés et pâtures : 1^{re} classe, superficie : 29 hect. 95 a. 47 c.,
revenu imposé par hect. : 75 fr. — 2^e classe, superficie : 34 hect.
96 a. 95 c., revenu imposé par hect. : 60 fr. — 3^e classe, super-
ficie : 87 hect. 83 a. 70 c., revenu imposé par hect. : 45 fr. —
4^e classe, superficie : 53 hect. 86 a. 70 c., revenu imposé par
hect. : 30 fr. — 5^e classe, superficie : 25 hect. 83 a. 25 c., revenu
imposé par hect. : 15 fr. — Total des superficies : 232 hect.
46 a. 07 c.

Jardins : 1^{re} classe, superficie : 3 hect. 03 a. 90 c. revenu
imposé par hect. : 37 fr.

Taillis et futaies : 1^{re} classe, superficie : 26 hect. 89 a. 90 c.,
revenu imposé par hect. : 19 fr. — 2^e classe, superficie : 21 hect.
34 a. 50 c., revenu imposé par hect. : 12 fr. — 3^e classe, super-
ficie : 10 hect. 61 a. 10 c., revenu imposé par hect. : 6 fr. —
Total des superficies : 59 h. 05 a. 50 c.

Bruyères : 1^{re} classe, superficie : 2 hect. 57 a. 30 c., revenu
imposé par hect. : 8 fr.

Pépinières : 1^{re} classe, superficie : 79 a. 80 c., revenu imposé
par hect. : 37 fr.

Bâtiments : 1^{re} classe, superficie : 93 a. 90 c.

Chemins, église, presbytère : superficie : 6 hect. 01 a. 40 c.

Rivières : superficie : 67 a.

La superficie totale est de 339 hectares 82 ares 70 centiares.
Le revenu imposable est de 12.517 fr.

Ainsi la superficie totale de la commune du Renouard est de
1446 hectares 37 ares 60 centiares et le revenu imposable s'élève
à la somme de 64 929 fr.

Le principal des quatre contributions directes atteint la somme
de 10.396 fr. 78 qui se subdivisent de la manière suivante :

Propriété bâtie.....	583 fr. 92
Foncière.....	7.510 »
Personnelle-mobilière.....	1 034 »
Portes et fenêtres.....	1.132 »
Portes et fenêtres.....	136 86

TOTAL..... 10.396 fr. 78

Le montant total des rôles est de : 20.364 fr. 57.

L'an IX de la République, la commune était imposée de la manière suivante (1) :

Le Renouard. — Foncière, 10.269 fr. 78 ; personnelle-mobilière, 806 fr. 01 ; portes et fenêtres, 389 fr. 12 ; patentes, 22 fr. 95. Total, 11.736 fr. 86.

Ménil-Imbert. — Foncière, 3.511 fr. 87 ; personnelle-mobilière, 281 fr. 88 ; portes et fenêtres, 94 fr. 61 ; patentes, 135 fr. 45. Total, 4.003 fr. 81.

Total général des deux communes, 15.740 fr. 67.

Comme dans la plupart de nos communes rurales, la population a beaucoup diminué au Renouard, voici comme elle était composée en 1810 (2) :

Le Renouard — Garçons, 203 ; filles, 188 ; hommes, 135 ; femmes, 135 ; veufs, 18 ; veuves, 38 ; militaires, 21. Total, 738 habitants.

Ménil-Imbert. — Garçons, 42 ; filles, 45 ; hommes, 30 ; femmes, 30 ; veufs, 5 ; veuves, 11 ; militaires, 5. Total, 168 habitants.

Total général des deux communes, 906 habitants.

En consultant le recensement de 1886, on ne trouve plus qu'une population de 580 habitants ; c'est donc une diminution de 328 en 76 ans, ou environ 36 %. En divisant le chiffre de la superficie par celui de la population, nous obtiendrons la densité de cette dernière ; soit 2 hectares 46 ares par habitant, ou 41 habitants par kilomètre carré ou 100 hectares.

IV

Vers 994, Richard I^{er}, duc de Normandie, donna aux moines de Jumièges : 1^o son domaine de Vimoutiers avec l'église et tout ce qui relevait de ce domaine ; 2^o tout ce qu'il avait en terres et en forêts depuis le dit lieu de Vimoutiers jusqu'au fameux Chemin des Anes ; 3^o son domaine de Crouttes avec l'église et tout ce qui faisait partie de ce domaine, à l'exception de deux vavas-

(1) Couriol, notes manuscrites sur le canton de Vimoutiers.

(2) Couriol, idem.

sories ; 4° la quatrième partie du domaine du Ménil-Renard (aujourd'hui le Renouard) (1).

Les partisans de Guillaume Clyton, fils de Robert Courte-Heuse, que son frère Henri Beauclerc, après s'être emparé de son duché de Normandie, retenait captif dans la prison de Kardif en Angleterre, s'étant soulevés contre ce prince vers 1119, les Exmois songèrent à se révolter aussi. Les habitants de Courcy et ceux d'autres places fortes du voisinage, apprenant que presque tous les normands abandonnaient le roi pour prendre le parti de son neveu, adoptèrent une semblable résolution. En conséquence, le premier de tous, Renauld de Bailleul, se rendit à Falaise, remit au roi ses serments de fidélité et refusa orgueilleusement de lui rendre sur sa demande une maison qui appartenait à ce prince, dans la terre du Renouard. Alors le roi lui dit : « Vous êtes venu à ma cour, je ne vous ferai point arrêter ; mais vous vous repentirez d'avoir entrepris contre moi une mauvaise action ». Renauld s'étant retiré aussitôt, le roi rassembla son armée et dès le soir arriva devant la place presque en même temps que lui. Alors, ce seigneur voyant qu'il n'était pas assez fort pour supporter un si lourd fardeau, sortit le matin, et, implorant la clémence du roi, lui remit sa forteresse. Aussitôt le roi fit mettre le feu au château, qui était en pierre, et dans lequel furent brûlées les provisions de vivres et tout ce qui s'y trouvait enfermé. En apprenant ces nouvelles, les garnisons de Courcy, de Grandménil et de Montpinson, qui avaient essayé de se révolter, restèrent tranquilles, cessèrent aussitôt leurs tentatives malveillantes, de peur d'éprouver un pareil sort, et n'eurent plus désormais l'audace de se soulever contre un tel maître (2).

En 1180, nous voyons figurer dans les rôles de l'échiquier, plusieurs seigneurs de la contrée, au nombre desquels est Froger du Ménil-Renouard (3).

Le recueil des chartes de Léchaudé d'Amisy, publié dans les Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie, tomes VII et VIII, contient plusieurs donations faites à divers établissements de la contrée par les seigneurs du Renouard.

(1) Voir ville de Vimoutiers, par Guilmeth.

(2) Orderic-Vital, traduction Guizot, tome IV, pages 291-292.

(3) Guilmeth, ville de Vimoutiers.

En 1206, Raoul dit Bourbon, de la paroisse de Saint-Pierre-du-Ménil-Renouard, donne au prieuré de Vignats, deux gerbes de la dîme de la vavassorie de Chauvigny, en présence de Guillaume de Courcy ; de Raoul de Culy, chevalier ; de Guillaume du Boscq et Jean Durade, écuyers ; de Fromont de Pont, chevalier ; de Guillaume d'Amneville et Simon de Fresnay, écuyers.

En 1208, Robert d'Odeman donne à l'abbaye de Saint-André-en-Gouffern, la dîme de tout ce qu'il possédait dans la paroisse du Ménil-Renouard.

En 12. ., Jourdain, évêque de Lisieux, confirme une donation faite à l'abbaye de Saint-André-en-Gouffern, par Robert d'Odeman, de la portion de la dîme qu'il possédait dans la paroisse du Ménil-Renouard et de la terre d'Ortie et d'une acre de terre située près le clos Drouart.

En 1256, Gilles de Bailleul, chevalier, donne au prieuré Sainte Marguerite-de-Vignats, deux gerbes de la dîme de son fief Laie de Ménil-Renouard.

En 1258, Geoffroy Le Vavasseur donne au prieuré de Vignats diverses pièces terres au Ménil-Renouard, dans le fief de Gilles de Bailleul, lequel confirme cette donation par la même charte.

En 1275, Agnès de Beaumais, veuve de Robert de D. ., écuyer, fait un accord avec le couvent de Sainte-Marguerite de Vignats, au sujet de sa dote placée sur la dîme du Ménil-Renouard, qu'elle abandonna pour une rente de 8 livres tournois, et à condition qu'elle serait enterrée dans le prieuré.

En 1323, accord fait entre Richard, abbé de Saint-Évroult, et les religieuses de Sainte-Marguerite-en-Gouffern, au sujet de la dîme des églises de Ménil-Renouard et de Grente-Ménil.

V

Avant 1789, la paroisse du Renouard dépendait de la généralité d'Alençon et de l'élection d'Argentan, au point de vue administratif et financier. Pour le spirituel, elle faisait partie du diocèse de Lisieux, archidiaconé de Gacé, doyenné de Vimoutiers. Le patronage du Renouard dut être donné à l'abbaye de Jumièges en même temps que Vimoutiers par Osmond Gelth, du temps de Richard II, duc de Normandie ; mais suivant les pouillés du

diocèse de Lisieux, il appartenait au ^{xiv}^e siècle à Foulques de Bailleul et aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e au seigneur du lieu sans désignation individuelle. La taxe des décimes, jugée en Cour de Rome, s'élevait à la somme de 55 livres (1). La cure était un bénéfice de 1210, d'après un état dressé et arrêté par l'Assemblée générale du Clergé en 1760 (2).

L'église dédiée au prince des apôtres se trouve isolée sur le penchant d'une colline ; car, à l'exception du presbytère, il n'y a aucune habitation pour l'accompagner. Les bouchers et autres commerçants étalent leurs marchandises les jours de dimanche et de fête dans de chétives cabanes en bois, construites au bord du chemin.

Cette église qui s'élève au centre d'un frais cimetière, convert de pierres tumulaires, est peu intéressante au point de vue de l'art et de l'archéologie ; elle se compose d'une nef de 16 mètres de long sur 10 mètres de large ; d'un chœur mesurant 11 mètres 50 de longueur sur 8 mètres 44 de largeur ; puis d'une sacristie faisant suite à celui-ci, ayant une longueur de 3 mètres 83. De sorte que la longueur totale est de 31 mètres 24.

Le gable occidental crépi nouvellement est percé d'une porte cintrée, bordée de pierre blanche, qui est toute moderne ; elle est surmontée d'une rosace à compartiments flamboyants, au centre de laquelle est une rose à six lobes.

Les murs latéraux de la nef sont revêtus d'un épais crépi, qui en dissimule l'appareil. Ils sont percés de six larges fenêtres à linteau droit ou peu arqué. Les contreforts qui buttent celui du nord sont très épais, mais n'ont aucun caractère architectonique ; celui du midi n'a pas de contreforts.

Le chœur en retrait sur la nef est entièrement crépi. Il est percé de cinq fenêtres carrées et d'une porte à linteau droit ornée d'une accolade (3).

La sacristie est neuve et ses murs latéraux se confondent avec ceux du chœur. Elle est crépie ; les angles, les corniches, les pilastres et les encadrements des ouvertures sont en briques.

(1) Pouillés du diocèse de Lisieux, publiés par A. Le Prévost.

(2) Histoire de l'ancien-évêché-comté de Lisieux, par H. de Formeville.

(3) Depuis notre description, on a refait deux fenêtres au chœur, séparées en deux baies par des colonnettes qui ont peu de style.

Le clocher en bois, à base et à aiguille octogone, s'élève sur la partie occidentale de la nef. Il renferme deux cloches, voici l'inscription de la plus ancienne :

LAN 1726 SON ALTESSE MONSEIGNEVR LE DVC DE CHATEAV
THIERRI DE BOVILLON SEIGNEVR ET PATRON DV REGNOVARD
IAI ETE BENITE PAR LOVIS DORVILLE ECVYER CVRE DE CE
LIEV ET NOMMEE FRANÇOISE PAR H. YVER SEIGNEVR DE SAINT
AVBIN ECVYER SOVBS BRIGADIER DES GARDES DV CORPS DV
ROY ET NOBLE DAME F. BLVNCHARD FEMME DV SEIGNEVR
DE CRESVILLE ECVYER.

À l'intérieur, les charpentes apparentes qui soutenaient les toitures ont disparu et sont remplacées par des tirants en fer rond. Les poteaux en bois qui les soutiennent possèdent quelques moulures du xvi^e siècle.

Une inscription gothique gravée dans la pierre est placée dans le mur méridional de la nef; voici comme nous l'avons lue :

**De Dieu la miséricorde soit donnée
à celui qui cette église a fait refaire
en lonneur divin. *Mias dñi in*
*æternum cantabo. m cccc lxx.***

De Dieu la miséricorde soit donnée à celui qui cette église a fait refaire en l'honneur divin. *Misericordias domini in æternum cantabo. 1465.*

L'autel supérieur, appuyé contre le mur du chevet, est surmonté d'un rétable à colonnes cannelées, couronnées de chapiteaux d'ordre ionique. De chaque côté sont des statues de grandeur naturelle; à droite Saint-Pierre et à gauche Saint-Paul. Les autels inférieurs placés à l'extrémité de la nef près du chœur ont des colonnes cannelées; leur centre est occupé par des niches pour des statues.

En résumé, cette église qui est peu intéressante au point de vue architectural possède un bien pauvre mobilier.

Dans le cimetière, nous avons copié les inscriptions suivantes :

*Ci gît Pierre
Le Hantier, écuyer
Curé du Renouard
Depuis 36 ans
26 janvier 1820.*

*Ici reposent les corps
de
Messire Philippe-François
Isaac de Corday du Renouard
Né le 20 mars 1745
Décédé au Renouard
Le 16 mai 1820
Dame
Marie-Agathe-Dorothée
De Montagu
Epouse de Messire
Philippe-François-Isaac
De Corday du Renouard.*

*Ici repose
Augustin de Corday
Juillet 1860.*

*Ici reposent les corps
De Messire Jean-Philippe-Auguste
De Corday
Fils de Messire Philippe
François-Isaac
De Corday du Renouard
Et de dame
Marie-Agathe-Dorothée
De Montagu
Né le 22 décembre 1779
Décédé au Renouard
Le 20 avril 1818
Et de madame
Charlotte-Aimée
De Corday du Renouard
Son épouse
Née de Corday de Glatigny
Décédée le 30 septembre 1864
A l'âge de 90 ans.*

En face de l'angle nord-ouest de la nef, on remarque un vieil if qui étend au loin son ombre sur les tombeaux et dont le tronc creusé par les siècles est d'un diamètre considérable.

En compulsant les anciens registres de l'état civil qui ne remontent qu'à l'année 1718, nous avons trouvé les noms et qualités de plusieurs des prêtres qui ont desservi la paroisse du Renouard. Nous en donnons la liste ci-dessous :

Curés

- 1657 Lasne (S.-M.).
1685 Dochancourt,
1688 Dupuys (Michel).
1698-1733 D'Orville (Louis), écuyer, mort le 20 novembre 1733, inhumé dans le chœur, âgé de 71 ans.
1734-1756 Rigodon de Ranval, né à Paris, paroisse Saint-Sulpice, décédé à 48 ans.
1757-1789 De Mannoury (Charles), inhumé à Sainte-Foy-de-Montgommery.
1791-1791 Le Hantier (Pierre), écuyer.
1791 oct. Sorel (curé constitutionnel).

DEPUIS LE CONCORDAT

- 1802-1820 Le Hantier, ci-dessus cité, mort le 26 janvier 1820.
1820-1864 Challes (Pierre-Louis), mort en 1864, à l'âge de 67 ans.
1865-1869 Dutheil (Ferdinand), mort en 1869 à 60 ans.
1869-1887 Anguay (Thomas), mort en 1887, à 82 ans.
Chanu, curé actuel.

Vicaires et desservants

- 1620 Cochon (Jean), vicaire.
Leseigneur, vicaire.
1624 Crespin, vicaire.
1632 Froullain ou Poullain, vicaire.
1635 Delalande, vicaire.
1640 Moulin, vicaire.
Huart, vicaire.
1663 Vallée (Thomas), vicaire.
1685 Duboscq (Jacques), vicaire.
1686-1720 Fortin (H.), vicaire.
1722 Thuillier (Ambroise), vicaire.

- 1732 Deschampeaux-Riout, vicaire.
1736 Manson, vicaire.
1742 Aubert (F.), vicaire.
1749 Charlot (F.), vicaire.
1754 de la Lande, vicaire.
1755-1772 Leroy, vicaire, fut nommé curé de Saint-Bazile.
1772-1776 Martin (J.-N.), vicaire, passa à Saint-Gervais-des-Sablons.
1776-1785 Peulvey, vicaire, passa curé à Saint-Bazile.
1785-1787 Mare, vicaire.
1787 Lefebvre, vicaire.

VI

Les premiers seigneurs du Renouard (1) que nous connaissons sont les de Bailleul, qui étaient en possession de cette seigneurie dès la fin du ^x^e siècle.

Cette illustre famille, qui a fourni deux rois à l'Écosse, est très ancienne et si l'on en croit une tradition consignée par l'intendant Bernard de Marle, dans ses recherches de la noblesse de la généralité d'Alençon, elle descendroit de Gilles Bailleul, signalé dans un combat contre un breton en l'an 700 de notre ère (2).

N. de Bailleul accompagna Robert-le-Magnifique en Palestine en 1028 (3).

Pierre de Bailleul suivit Guillaume-le-Bâtard à la conquête de l'Angleterre en 1066 (4).

Renaud de Bailleul possédait la forteresse du Renouard en 1082 (5).

(1) Le Renouard était un arrière-fief du comté de Montgomery. On voit dans l'*Annuaire de l'Orne* pour l'année 1878, par un aveu que Nicolas-François comte de Montgomery, rendit au roi en l'année que le Renouard était mouvant du comté de Montgomery, sous le fief de Bailleul. Il est dit dans cet aveu : « Les représentants de Gilles de Souvré, vivant chevalier, à cause de dame Françoise de Bailleul, son épouse, tiennent un fief entier, nommé le fief du Ménéil-Renouard, et s'étend en icelle paroisse et aux environs, à présent possédé par Monseigneur de Louvois.

(2) Voir *Annuaire de l'Orne* pour l'année 1866

(3) Masseville : *Histoire sommaire de Normandie*.

(4) Gabriel du Moulin : *Histoire générale de Normandie*.

(5) Orderic-Vital : *Tablettes historiques et généalogiques du château du Renouard*.

En 1096, le sire de Bailleul figure parmi les seigneurs normands de la 1^{re} croisade, avec Robert-Courte-Heuse, duc de Normandie (1).

En 1147, Pierre de Bailleul fit partie de la 2^e croisade (2).

Comme nous l'avons vu plus haut, Renauld de Bailleul se souleva vers 1119, contre Henri I^{er}, roi d'Angleterre.

En 1206, on trouve Gilles I^{er} de Bailleul et du Renouard. Gilles II du nom en 1280, dont la seconde fille fut mariée à Jean de Cambray, branche considérable. Foucault de Bailleul, qui vivait en 1289, fut la souche des autres branches de la maison de Bailleul (3).

Parmi les seigneurs qui accompagnèrent Saint Louis, roi de France, en 1270, dans son expédition contre Tunis, figurent Jean ou Josselin de Bailleul ; Enguerrand de Bailleul, son frère, amiral de France, et Guillaume de Bailleul. Celui-ci était père de Jean qui est devenu roi d'Écosse en 1292, d'Enguerrand, amiral en 1285, et de Gilles, seigneur du Renouard (4).

Nous trouvons, 1327, Richard de Bailleul, qui épousa Jeanne de Fresnay ; 1348, Guillaume de Bailleul épouse Marguerite de Guiberville ; 1366, Jean de Bailleul épouse Guillemette de Trouseauville ; 1379, Henri de Bailleul épouse Catherine du Merle ; 1400, Jean de Bailleul épouse Jeanne de Mathéfelon ; 1454, Foulques I^{er} de Bailleul, 2^e branche du Renouard et de Messey ; 1493, Guillaume de Bailleul, seigneur de Coquainvilliers, de Maulny, de Pavilly, de Paperotte et du Sap ; 1540, Foulques II de Bailleul épouse Marguerite de Carrouges (5).

Jean de Bailleul, seigneur du Renouard, fut, en 1563, un des défenseurs du château de Caen, qu'assiégeait l'amiral de Coligny avec des troupes considérables. Ce Jean de Bailleul acquit vers 1557 de Louise Gripel, épouse de Robert Dubourg, seigneur de Rieux, la terre et baronnie de Messey (6). Il avait épousé Jeanne d'Aché qui le rendit père de Françoise de Bailleul.

(1) Tablettes généalogiques du château du Renouard.

(2) Idem.

(3) Tablettes du château du Renouard.

(4) De Magny : Nobiliaire de Normandie.

(5) Tablettes historiques et généalogiques du château du Renouard, extraites des manuscrits de la bibliothèque nationale et de d'Hozier.

(6) Lefavrais : Histoire des communes du canton de Messey.

Françoise de Bailleul, ayant épousé en mai 1582, Gilles de Souvré, marquis de Courtenvaux, chevalier des ordres du roi, maréchal de France, etc., mort en 1626, à l'âge de 86 ans, lui apporta en dot la seigneurie du Renouard et la baronnie de Messey. De cette union naquirent : 1° Jean de Souvré, qui fut marquis de Courtenvaux, chevalier des ordres du roi, premier gentilhomme de sa chambre, gouverneur de Touraine, etc. ; 2° René de Souvré, qui a fait la branche de Renouard ; 3° Gilles de Souvré, évêque de Cominges, puis d'Auxerre, trésorier de la Sainte-Chapelle-de-Paris, abbé de Saint-Florent de Saumur, etc., mort le 19 septembre 1631 ; 4° Jacques de Souvré, chevalier de Malte, grand prieur de France, etc., mort le 22 mai 1670, âgé de 70 ans ; 5° Françoise de Souvré, gouvernante de Louis XIII, mariée à Artus de Saint-Gelais, dit de Lesignan, seigneur de Lansac, morte le 18 juin 1657, âgée de 75 ans ; 6° Madeleine de Souvré, alliée à Philippe-Emmanuel de Laval, marquis de Sablé, seigneur de Bois-Dauphin, etc., morte le 19 janvier 1678, âgée de 79 ans ; 7° Anne de Souvré, abbesse de Saint-Amand de Rouen, morte le 16 mars 1651.

René de Souvré, second fils de Gilles de Souvré, maréchal de France, et de Françoise de Bailleul, dame du Renouard, fut seigneur du Renouard et baron de Messey, il mourut en 1635. Il avait épousé, le 27 septembre 1617, Marie Courtin, fille de François, seigneur de Rosai, maître des requêtes, et de Jeanne Lescalopier, dont il eut : 1° Joseph qui suit ; 2° François de Souvré, chanoine régulier de Sainte-Geneviève ; 3° François, marquis de Souvré, qui se noya en Portugal en se baignant en 1657 ; 4° Marie, religieuse à Saint-Amand ; 5° Anne, religieuse à Vignats ; 6° Madeleine, religieuse à Saint-Amand ; 7° Jeanne.

Joseph de Souvré, fils aîné de René et de Jeanne Lescalopier, fut seigneur du Renouard, baron ; puis marquis de Messey (ce marquisat ayant été créé en sa faveur) étant mort à Saint-Lazare, sans laisser de postérité, Anne de Souvré, arrière-petite-fille du maréchal et petite-nièce de la marquise de Sablé, hérita des terres du Renouard et de Messey.

Anne de Souvré était fille unique de Charles de Souvré, marquis de Courtenvaux, et de Marguerite Barentin. Elle naquit posthume le 30 novembre 1646 et mourut le 2 décembre 1715,

agée de 69 ans. Mariée le 19 mars 1662, avec Michel Le Tellier, marquis de Louvois, ministre et secrétaire d'État, chancelier des ordres du roi, mort à Versailles, le 16 juillet 1691, âgé de 51 ans (1). Elle en eut : 1° Michel-François Le Tellier, marquis de Courtenvaux, né le 15 mai 1663 ; 2° Madeleine-Charlotte Le Tellier, né le 23 juin 1665, mariée le 23 novembre 1679 à François, duc de la Rochefoucauld ; 3° Élisabeth-Anne Le Tellier, née en 1666, morte jeune ; 4° Louis-Nicolas Le Tellier, marquis de Souvré ; 5° Louis-François-Marie Le Tellier, marquis de Barbézieux, dont nous parlerons plus loin ; 6° Camille Le Tellier de Louvois, né le 11 avril 1675, connu sous le nom d'abbé de Louvois, membre de l'Académie française, etc., mort le 5 novembre 1718 ; 7° Marguerite Le Tellier, née le 14 juillet 1678 et mariée le 20 avril 1694, à Louis-Nicolas de Neufville, duc de Villeroi, capitaine des gardes du corps du roi, etc., morte le 23 avril 1711, âgée de 33 ans.

Louis-François-Marie Le Tellier de Louvois, marquis de Barbézieux (2), cinquième enfant de Michel Le Tellier et d'Anne

(1) Louvois fut ministre de la guerre de 1655 à 1691. « Il donna à l'armée française l'organisation qu'elle a conservée jusqu'à l'Empire et accorda des grades aux services aussi bien qu'à la naissance. Plein de prévoyance et d'activité, il assura par ses sages mesures les succès des campagnes de Flandre en 1667 et de Franche-Comté en 1668. Mais d'un autre côté, on lui reproche des torts graves : Il rompit par son arrogance les négociations entamées avec la Hollande en 1672 humilia le doge de Gênes (1685) et fit incendier deux fois le Palatinat (1694 et 1689). En outre, il eut une grande part à la révocation de l'édit de Nantes, déploya une sévérité excessive contre les Calvinistes (1686) et ordonna les dragonades. Son orgueil et sa dureté finirent par révolter Louis XIV lui-même et il allait, dit-on, tomber en disgrâce, lorsqu'il mourut subitement en 1691. Louvois est un de ces hommes dont on est forcé d'admirer les talents ; mais dont on ne peut aimer la personne ».

(2) Le marquis de Barbézieux, malgré sa jeunesse, fut choisi par Louis XIV, pour succéder à Louvois au ministère de la guerre qu'il occupa jusqu'à sa mort (1701). Voici le jugement qu'en a porté Saint-Simon dans ses annotations sur Dangeau : « Il avait tout ce qu'il fallait pour faire un grand ministre ; fort instruit, on ne peut plus d'esprit ni plus de grâce dans l'esprit, un travail net et facile ; on ne peut aussi un homme plus gâté ni plus dangereux. féroce par nature, pour être né dans la puissance et y être parvenu dès son premier âge, avec beaucoup d'humeur et de hauteur qui le rendait redoutable à ses plus intimes amis, que d'ailleurs il savait merveilleusement servir ; peu scrupuleux en tout genre, très paresseux et trop confiant sur sa facilité de travail ; une figure aimable, un esprit naturellement galant, une libéralité folle, une magnificence prodigue l'avaient mené bien loin. Il aimait tous les plaisirs et s'y perdait et passait après les nuits à travailler. Les débauches abrégèrent sa vie et firent grand tort à son travail ».

de Souvré, naquit le 3 juin 1668, il fut chancelier de l'ordre du Saint-Esprit, secrétaire d'État et seigneur du Renouard et de Messey ; il mourut le 5 janvier 1701, dans sa 33^e année, après avoir épousé : 1^o le 12 novembre 1691, Catherine-Louise de Crussol-Usez, morte le 4 mars 1691, dans sa vingtième année, fille d'Emmanuel de Crussol, duc d'Usez, et de Marie-Julie de Sainte-Maure-Montauzier ; 2^o le 11 janvier 1696, Marie-Thérèse-Delphine-Eustochie d'Alègre, fille d'Yves, marquis d'Alègre, lieutenant-général des armées du roi, et de Jeanne-Françoise de Garaud de Caminade, morte le 29 octobre 1706, âgée de 26 ans. Du premier mariage naquit Anne-Catherine-Éléonore Le Tellier, mariée le 3 juillet 1713, à Charles-Sigismond de Montmorency-Luxembourg, duc d'Olonne, comte de Luxe, morte sans postérité le 11 octobre 1717. Du second : 1^o Marie-Madeleine Le Tellier, alliée le 31 mai 1717, à François, duc d'Harcourt, capitaine des gardes du corps du roi ; 2^o Louise-Françoise-Angélique Le Tellier, mariée le 4 juillet 1718, à Emmanuel-Théodore de la Tour, duc de Bouillon, pair et grand chambellan de France, gouverneur et lieutenant-général du haut et bas pays d'Avergne, morte en couche le 8 juillet 1719 dans 21^e année. A cause de sa femme, le duc de Bouillon fut seigneur du Renouard. Il mourut à Paris dans la nuit du 16 au 17 mai 1730, âgé de 63 ans, après s'être marié quatre fois : 1^o de Marie-Victoire-Armande de la Trémoille, décédée le 5 mars 1717 ; 2^o de Marie-Madeleine Le Tellier ; 3^o de Anne-Marie-Christine de Simiane de Gordes, morte le 8 août 1722 ; 4^o de Louise-Henriette-Françoise de Lorraine, fille du prince de Guise. Du premier mariage naquirent : 1^o Frédéric-Maurice-Casimir de la Tour, prince de Turenne, né le 24 octobre 1702, mort le 1^{er} octobre 1723 ; 2^o Charles-Godefroi de la Tour, duc de Bouillon, né le 11 juillet 1706 ; 3^o N. de la Tour, né et mort en 1699 ; 4^o Armande de la Tour, né le 28 août 1697, mariée au duc de Joyeuse et morte le 13 avril 1717 ; 5^o Madeleine de la Tour, née en 1698 et morte en 1699 ; 6^o Marie-Victoire-Hortense de la Tour, née le 27 décembre 1704, mariée au duc de la Trémoille ; 7^o Marie-Madeleine de la Tour, née le 24 décembre 1710, morte le 15 janvier 1718. Du second mariage naquit Godefroi-Géraud de la Tour, dont nous parlerons plus loin. Du troisième mariage naquit Anne-Marie-Louise de la Tour, née au mois d'août 1722,

mariée le 28 décembre 1734, à Charles de Rohan, prince de Soubise, morte le 19 septembre 1739. Enfin du quatrième mariage naquit Charlotte-Sophie de la Tour, née le 20 décembre 1728, mariée le 3 avril 1745, à Charles-Juste de Beauvou, grand d'Espagne, prince du St-Empire, etc.

Godefroi-Géraud de la Tour, duc de Château-Thierry, né le 2 juillet 1719 et décédé le 29 mai 1732, fut seigneur du Renouard dès sa naissance ; puisque sa mère Louise-Françoise-Angélique Le Tellier mourut six jours après. C'est son nom qui figure sur une des cloches du Renouard. A sa mort, la seigneurie du Renouard passa à sa tante, la duchesse d'Harcourt.

Marie-Madeleine Le Tellier, mariée le 31 mai 1717 à François, duc d'Harcourt, pair de France, né le 4 novembre 1690, qui fut fait maréchal de France en 1746 et qui mourut le 10 juillet 1750, ne posséda la seigneurie du Renouard que bien peu d'années, puisqu'elle mourut le 10 mars 1735. De son mariage avec le duc d'Harcourt naquirent : 1° Françoise-Claire d'Harcourt, née le 12 mai 1718, morte mariée au marquis Emmanuel d'Hautefort, ambassadeur de France à Vienne ; 2° Angélique-Adelaïde d'Harcourt, née le 30 août 1719, mariée au prince de Croi-Solre ; 3° Louis-François d'Harcourt, né le 6 octobre 1728, mort jeune ; 4° Gabrielle d'Harcourt, mariée à Claude-Louis-François de Regnier, marquis de Nangis et de Miramont, lieutenant-général des armées du roi, gouverneur d'Huningue, etc.

D'après les tableaux chronologiques qui sont exposés dans l'ancien château du Renouard, Mesdames la marquise d'Hautefort, la princesse de Croi et la comtesse de Guerchy vendirent en 1752 à Pierre-Charles de Corday, seigneur de Glatigny, leur domaine du Renouard.

Pierre-Charles de Corday, seigneur de Glatigny, avait épousé Marie-Philippe de la Chesnaye-Beaumont, dont il eut : 1° Jean-Baptiste-Auguste de Corday de Glatigny, né en 1743 et mort en 1820 ; 2° Philippe-François-Isaac de Corday du Renouard, né à Saint-Gervais-des-Sablons, le 28 mai 1745, mort au Renouard, le 16 mai 1820.

Jean-Baptiste-Auguste de Corday avait pour fille Charlotte-Aimée de Corday, qui naquit en 1774 et mourut au château du Renouard, le 30 septembre 1864. Elle avait épousé Jean-Philippe-Auguste de Corday, son cousin germain, né le 27 septembre

1770, décédé le 20 avril 1818. De ce mariage naquit Pierre-Jules de Corday, allié à Alexandrine Le Vannier des Vauviers.

Ce sont ces derniers qui vendirent en juin 1865 à M. Charlemagne-Alexandre Renouard, ce qui restait de ce domaine.

M. Renouard est plus qu'octogénaire, il est marié à Marie-Jenny Norès.

Philippe-François-Isaac de Corday (1) s'étant allié à Marie-Agathe-Dorothée de Montagu, il en eut : 1° Louis-Jules-César de Corday ; 2° Jules-Frédéric de Corday ; 3° Marie-Julie de Corday, mariée à Rolland-Payen de Chavey ; 4° Jean-Philippe-Auguste de Corday, mariée à Charlotte-Aimée de Corday, sa cousine, dont le fils Pierre-Jules de Corday vendit, comme nous venons de le voir plus haut, le domaine du Renouard, à M. Charlemagne Renouard, propriétaire actuel (7 juin 1891).

VII

Le vieux château du Renouard est une construction du milieu du xv^e siècle ; mais de cette époque, il ne reste que le hourd hexagonal surmonté de créneaux, quelques croisées en pierre de taille ; puis un épais contrefort appuyé sur un des angles. Peut-être reste-t-il encore quelques fragments de la construction du xii^e siècle, notamment une fenêtre en forme de meurtrière, très ébrasée intérieurement, et possédant une fort belle décoration de fleur-de-lis. Un entretenant de bâtiments lui fait suite au midi. En venant de l'église, on laisse l'étang à gauche, où se mirent des aunes et des noyers centenaires. On entre par une large porte en pierre blanche à ogive obtuse, accompagnée d'une bien plus petite destinée aux piétons. La grande porte est surmontée de deux écus en pierre, qui ne paraissent pas avoir été sculptés. Le vieux château du Renouard, dont la légende historique peut être établie de la manière suivante : Castel fortifié en 1060 ; brûlé en 1119 par Henri I^{er}, roi d'Angleterre ; réédifié en manoir en

(1) François-Isaac de Corday du Renouard comparut à l'assemblée générale de trois ordres du bailliage d'Alençon, tenue en l'église Notre-Dame, le 16 mars 1789, et fut un de ceux qui signèrent le procès-verbal de cette assemblée. Dans la séance qui eut lieu le 26 mars, il vota pour conserver les privilèges en matière d'impôt.

1448 par Jean de Bailleul; démoli en partie en 1786 par Jean-Baptiste-Auguste de Corday; réparé et réédifié par Charlemagne-Alexandre-Renouard en 1880, dont la position près d'un vaste étang avec son accompagnement de vieux noyers et ses longs combles ardoisés, nous présente un aspect assez pittoresque et des plus saisissants.

M. Renouard, en homme de goût, a établi à l'intérieur de cet antique monument, dont les murs sont brunis par les siècles, une sorte de musée historique et archéologique. Parmi toutes les richesses qu'il renferme, nous avons remarqué de belles plaques en fonte qui ornent le fond des cheminées monumentales; quelques unes ont pour sujet un bas-relief représentant le seigneur de Bailleul en combat avec le serpent légendaire de Villedieu. Un long serpent est sorti de sa caverne située au milieu d'énormes rochers granitiques qui élèvent en surplomb leurs têtes inégales; de sa gueule semblent sortir des flammes qui atteignent pour ainsi dire les flancs de la monture du sire de Bailleul; celui-ci revêtu de sa cotte de maille, coiffé de son heaume et armé d'une lourde épée qui, au besoin, peut lui servir de massue, est monté sur un vigoureux coursier, dressé sur ses membres postérieurs. L'église de Villedieu ayant quelque rapport d'architecture avec celle que l'on voit actuellement, et deux arbres ou troncs d'un grand diamètre et à la forte ramure, servent de fond à ce tableau en métal, qui certainement n'est pas dépourvu d'intérêt.

Disons toutefois que nous préférerions de beaucoup l'hydre à plusieurs têtes de la légende de M. Lottin de Laval, au serpent naturel des plaques des cheminées du vieux château du Renouard (1).

Un bas-relief en albâtre ou en pierre d'un grain très fin, provenant de l'église du Renouard, est conservé dans le vieux castel; c'est un ex-voto dédié par la famille de Jean de Bailleul, seigneur du Renouard, à la mémoire de Madeleine de Bailleul, brûlée vive à Rouen, à l'âge de seize ans. Ce bas-relief représente sa mère et sa jeune sœur, Françoise de Bailleul, en prières, assistées de Louis de Bailleul, son oncle, abbé commendataire des abbayes de Silli et de Lonlai, témoins de la catastrophe de Rouen; ainsi

(1) Voir à ce sujet la Normandie romanesque et merveilleuse de Mlle Amélie Bosquet.

que sa grand-mère Marguerite de Carrouges à laquelle elle avait été confiée (1).

Le poète Vauquelin a chanté la mort de Madeleine de Bailleul ; nous extrayons les huit vers suivants de son épitaphe :

• Moi Madelon, j'estoy fille du Renouard.
(Du vieux sang de Bailleul) brûlée en ce hazard.
De plusieurs fut chérie et de tous estimée.
Devançant par mérite encore la renommée.
Je demeurai ravie en ce grand désarroy.
Du bras du gouverneur, du lieutenant du Roy.
Qui sienne me tenait comme parent et père.
Me nourrissant aussi comme sa fille chère. •

Lors de la grande réparation qui eut lieu en 1880, on découvrit des peintures murales très anciennes qui, ayant été dégagées du badigeon qui les cachait, produisent un grand effet ; l'une d'elles représente un chevalier armé de toutes pièces ; une autre, quatre ou cinq femmes debout, dont une tient dans ses bras un enfant nouveau-né.

Les armoiries des différentes familles, qui ont possédé le Renouard, sont appendues aux énormes poutres qui supportent les planchers.

Le château actuel, qui a dû être construit dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, s'élève sur le penchant de la colline et est dominé par de vastes futaies. Son élévation consiste en un sous-sol, un rez-de-chaussée, un premier étage et les combles ; il est bâti en pierre blanche et présente une masse rectangulaire d'environ 20 mètres de largeur, sur 30 de longueur. Sur le fronton méridional, on remarque deux écus accolés ; mais qui paraissent n'avoir reçu aucun genre de sculpture. Du côté opposé, c'est-à-dire au nord on remarque une galerie en fuseaux.

Pour terminer cet article, disons que le domaine du Renouard, malgré les retranchements qu'il a subis est encore très vaste et a un revenu imposable de 4.962 fr.

VIII

A environ deux kilomètres plus bas dans la vallée, mais sur la côte opposée, s'élève un autre château de style Louis XIII, c'est

(1) Madeleine de Bailleul fut brûlée à Rouen, le 4 mai 1559, dans un terrible incendie qui se déclara lors d'un bal qui suivait un grand festin de noce.

le château de Grand-Champ, vaste construction rectangulaire, de la fin du ^{xvii}^e siècle ou du commencement du ^{xviii}^e siècle. La pierre blanche a été employée pour les angles, les pilastres, les encadrements des portes et fenêtres et les corniches qui possèdent quelques moulures. La façade principale tournée vers la route de l'Hôtellerie-Farou présente neuf ouvertures de face à chaque étage. Sur le fronton triangulaire, on remarque un blason dont le champ et les meubles sont à peu près effacés. Les toitures recouvertes de tuiles sont surmontées de quatre grosses cheminées en briques.

Grand-Champ n'a jamais dû être le siège d'un fief seigneurial. Jacques Le Mesle du Renouard, à qui il appartenait en 1507, était déjà un riche propriétaire à cette époque. Jean Le Mesle, sieur de Grand-Champ, reçut des lettres de noblesse en 1651. Comme on le voit, les possesseurs de Grand-Champ ne se nommaient pas du Merle, mais bien Le Mesle. Cette famille subsiste encore en plusieurs branches, dont les unes s'appellent du Merle de Beaufond et les autres Le Merle de Beaufond. Toutefois, il faut bien se garder de confondre les du Merle du Renouard avec les du Merle, anciens seigneurs du Merleraut et de Blanc-Buisson, dont ils avaient pris les armes.

Lors des recherches de la noblesse dans la généralité d'Alençon en 1666 par l'intendant Bernard de Marle, Jacques du Merle, sieur de Grand-Champ au Renouard, issu de Jean du Merle, anobli en 1651, est maintenu dans sa noblesse. Il portait, de gueules aux trois quintefeuilles d'argent, deux et un.

En 1737, nous trouvons Antoine du Merle, sieur de Grand-Champ.

La terre de Grand-Champ appartenait vers 1789 à la famille du Moulin ; mais nous n'avons pu savoir si elle l'avait eue par acquisition ou par succession ; du reste, elle n'a pas d'alliance directe avec la famille du Merle de Grand-Champ.

En 1828, Grand-Champ appartenait à N. du Moulin de la Fontenelle. Il dut passer par succession à sa fille, Émilie du Moulin de la Fontenelle, épouse de Joachim-Casimir des Hayes de Bonneval, car il y a un an cette propriété était encore portée au nom de cette dame, décédée à Sées, il y a peu d'années.

Ce domaine, d'un revenu imposable de 8.236 fr., a été acquis dernièrement par un cultivateur de la commune.

A peu de distance de Grand-Champ, à droite de la route de Ménil-Imbert, se trouve un autre manoir qui n'a conservé que bien peu de choses des siècles passés ; c'est Saint-Aubin, qui appartenait il y a déjà longtemps à la famille Yver de Saint-Aubin, dont nous avons vu figurer le nom sur l'une des cloches du Renouard. Jacques Yver, sieur de Saint-Aubin de la paroisse de Bailleul, épousa, le 18 juin 1674, Marie Pesnelle ou de Pesnelle (1).

IX

Au commencement de cet ouvrage, nous avons à peu près donné la statistique de l'ancienne commune du Ménil-Imbert, il nous reste donc à décrire ses monuments et à rapporter du mieux possible les faits historiques qui se rattachent à cette localité.

Avant l'époque d'une révolution qui boulevera entièrement toutes nos administrations civiles et religieuses, la paroisse de Ménil-Imbert dépendait de la généralité d'Alençon et de l'élection d'Argentan, au point de vue administratif et financier. Pour le spirituel, elle faisait partie du diocèse de Lisieux, archidiaconé de Gacé, doyenné de Livarot. Le patronage appartenait aux ^{xiv}^e et ^{xvi}^e siècles au seigneur de Boissey et au ^{xviii}^e au seigneur sans désignation individuelle. La taxe des décimes s'élevait à la somme de 25 livres. Le revenu de la cure était de 600 livres (2).

L'église dédiée à Saint-Martin, évêque de Tours, s'élève sur le penchant d'un coteau, peu incliné qui domine la rivière de la Monne. Cette église est peu ancienne, car elle ne remonte que vers le milieu du ^{xviii}^e siècle, ainsi que l'atteste une inscription latine, à peu près effacée actuellement, qui se trouve à l'extérieur, sur la porte d'entrée et portant la date de 1754.

Cette construction peu intéressante, située au centre d'un petit enclos qui sert de cimetière, a la forme d'une croix latine ; sa longueur est de 26 mètres et sa largeur d'un peu plus de 8 mètres ; les branches de la croix ont d'une extrémité à l'autre environ 15 mètres. Sur le chevet est appuyée la sacristie.

(1) La vie de nos pères en Basse-Normandie, par des Digières.

(2) Histoire de l'ancien évêché-comté de Lisieux, par H. de Formeville.

On a employé la brique pour les angles, les pilastres, les encadrements des ouvertures ; les parties intermédiaires, qui forment de vastes panneaux, sont construites en blocage de silex et de moëllon revêtues d'un épais crépi.

Dans le gable ou pignon est percée la porte d'entrée de forme ogivale, vaste ouverture qui n'a pas moins de deux mètres de largeur.

Au chœur, à la nef, à la sacristie, toutes les fenêtres sont cintrées en wagon et ne présentent absolument rien d'intéressant. Les toitures sont recouvertes de tuiles. Sur la partie occidentale de la nef s'élève un petit clocher en charpente, dont la base à huit pans est surmonté d'un dôme en forme de cloche.

A l'intérieur, les voûtes en merrain sont soutenues par des entrails et des poinçons de forte dimension.

Le mobilier est bien pauvre et peu intéressant. L'autel supérieur est appliqué contre le mur du chevet ; son rétable est à colonnes unies, au centre desquelles est un assez bon tableau, ayant pour sujet la descente de croix avec huit personnages ; de chaque côté sont des statues : à droite, Saint-Martin ; à gauche, Saint-Cénéri. Les autels inférieurs sont placés dans les croisillons du transept et n'ont rien qui puisse fixer l'attention.

Le clocher renferme une très petite cloche, peu ancienne ; mais dont nous donnons l'inscription qui est ainsi conçue :

L'an 1839, j'ai été fondue pour la commune du
Ménil-Imbert et j'ai été nommée Marie-Alexandrine,
par M. Alexandre du Bois, comte de Tertu, et Marie-
Antoinette de Jupilles, comtesse du Bois de Tertu,
Leroy, maire.

Les fonts baptismaux consistent en une cuve octogonale posée sur un piédestal en briques.

Dans le chœur est appendu un tableau de fondation de messes, qui date de la fin du XVII^e siècle. Nous en avons extrait ce qui suit :

Mémorial des messes
 lesquelles
M^r le curé, le Trésor et le Rosaire
De la paroisse du Ménil-Imbert
Sont obligés de faire célébrer par chacun an.

Cent quarante messes fondées à perpétuité par noble dame Marie de Ruppierres, veuve de Messire Guillaume de la Haye, écuyer, seigneur et patron de Ménil-Imbert, sieur de Viette et de Coulonces, à son intention, celle du dit sieur son mari et de feu Messire Guillaume de la Haye, écuyer, sieur du Ménil-Imbert, leur fil aîné ; de feu noble et vertueuse dame Renée de Valembraș, femme du dit sieur ; de Messire Gabriel de la Haye, écuyer, sieur de Coulonces, frère du dit sieur, et noble et vertueuse dame Marie de Belleau, femme du dit sieur ; de noble et vertueuse damoiselle... Françoise de la Haye, fille héritière du dit Guillaume de la Haye et de la dite Renée de Valembraș et de tous les parents amis et bienfaiteurs vivants et trépassés ; lesquelles messes doivent être célébrées, selon les susdites intentions, en partie les dimanches et fêtes, à six heures du matin en été et à sept heures en hiver, dans l'église de la dite paroisse du Ménil-Imbert, excepté au premier dimanche des mois et fêtes de la Sainte Vierge, auxquels seront célébrées les messes du Rosaire en partie dans la chapelle du manoir seigneurial, aux jours ouvriers en cas qu'elle soit bénite et qu'ils aient permission de Monseigneur de Lisieux ; auxquelles messes des dimanches et fêtes, le prêtre fera la recommandation de l'âme de la dite dame de bienfaitrice et de ses parents et amis vivans et trépassés, récitera le *Deus miseratur nostri*, etc., le *De profundis*, etc., et les oraisons *Quesumus domine miserere anima famulæ tuæ Maria*, etc., et *Deus Venire largiter*, etc., et après la messe le *Libera* sur le tombeau de la dite de Ruppierres, qui pour toutes ces raisons a voulu que le prêtre eût rétribution par chaque messe de six sols tournois, pris précieusement sur le revenu qu'elle a donné au trésor et au Rosaire de la dite paroisse.

Douze messes hautes, une chaque dimanche du mois, quatre aux fêtes solennelles de la Sainte Vierge, à l'intention de feu Philippe des Manis et de Georgette de Croisay, sa femme, fondateurs, avec un *libera* sur le tombeau du dit des Manis, de feu noble et vertueuse dame Marie de Ruppierres et autres bienfaiteurs vivants et trépassés du Saint Rosaire, et quatre messes hautes le lendemain des dites fêtes pour les trépassés. Pour la rétribution desquelles il sera payé par le receveur du Rosaire, quinze sols tournois par chaque messe.

.

Pour feu Madame de Coulonces, feu Mr et M^e de Ménil-Imbert, leurs parents et amis vivans et trépassés, à cause de la place du presche donnée par réunion au sieur curé, une messe haute et un *libera* sur le tombeau, le vingt-sixième jour du mois de janvier, jour de Saint Polycarpe, par le sieur curé.

.

Fait ce premier jour de janvier MDCLXXIII.

Parmi les curés qui ont desservi l'ancienne paroisse de Ménil-Imbert, nous avons trouvé les noms suivans :

- 1660-1678 Crestey (Pierre), né à Trun, le 17 novembre 1622, passa de la cure de Ménil-Imbert à celle de Barenton, au diocèse d'Avranches. Il mourut le 23 février 1703. Pierre Crestey est le fondateur de l'hospice de Vimoutiers.
- 1699 Philippes (J.).
- 1731 Ridel.
 Saint-Léger.
- 1789 Le Chartier.

Les pouillés du diocèse de Lisieux font mention de plusieurs chapelles au Ménil-Imbert, notamment de celles de la Pallue et du nom de Jésus ; mais malheureusement nous n'avons aucune donnée historique sur ces chapelles qui, croyons-nous, sont détruites depuis longtemps.

Les huguenots ayant fait bâtir un prêche vers la fin du xvi^e siècle, tout auprès de l'église du Ménil-Imbert, dès son arrivée dans cette paroisse, l'abbé Crestey usa de tous les moyens en son pouvoir pour ramener à la religion catholique ceux qui lui étaient confiés. Au bout de cinq ans, la démolition du temple fut ordonnée par un arrêt du Conseil d'État portant la date du 24 avril 1665.

Par suite de cet arrêt qui interdit leur ministre nommé Fouasse, les religionnaires furent obligés de vendre la place où se trouvait leur temple et condamnés à 400 livres au profit des catholiques que représentait l'abbé Crestey.

Celui-ci s'empessa d'acheter le terrain ci-dessus et fit élever une croix à la place du prêche ; avec la somme qui lui fut allouée, il acheta une maison à Vimoutiers, dans le but d'y fonder un hospice général, ce qu'il réalisa quelques années plus tard.

X

D'après le compte de Richard Ruault, vicomte d'Argentan, rendu à Rouen pour Henry, roi d'Angleterre, et de la recette du domaine d'Argentan et Exmes, faites pour les années 1446 et 1447, on voit que Bidault de Livey était sieur de Ménil-Imbert (1).

(1) Voir l'*Annuaire de l'Orne* pour l'année 1864.

D'après le dit compte, les fiefs de Survie et de Ménil-Imbert étaient donnés à Jean de Ruppières (1).

Vers 1660, Marie de Ruppières, en épousant Guillaume de la Haye, sieur de Coulonces, porta le fief du Ménil-Imbert dans cette famille. Elle en était veuve lors des recherches de la noblesse faites dans la généralité d'Alençon par l'intendant Bernard du Marle. La famille de la Haye, dont un des aïeux accompagna le duc Guillaume à la conquête du royaume d'Angleterre, fut maintenue le 13 avril 1666. Elle portait de gueules à six macles ou losanges d'argent.

Cette famille dut conserver la seigneurie de Ménil-Imbert jusqu'à la deuxième moitié du XVIII^e siècle.

C'est vers cette époque que nous avons des raisons de croire que cette seigneurie passa à la famille du Bois par le mariage de demoiselle Marie-Catherine-Louise-Françoise de la Haye, fille de François de la Haye, seigneur du Tertre et de la Lande, dont le fils aîné Jacques-Charles-François du Bois, chevalier, seigneur de Tessé, de Geneslay, de la Chapelle-Moche et autres lieux, épousa en 1781 Marie-Anne-Monique-Françoise-Victoire de Tirmois, fille d'Emmanuel-Marie-Louis de Tirmois, chevalier, comte de Tertu, qui mourut en 1807, laissant le fils qui suit :

Emmanuel-Marie-Jacques-Célestin du Bois de Tessé, comte de Tertu, par héritage de son aïeul maternel. Il épousa, le 4 mars 1807, Marie-Antoinette de Jupilles, fille du vicomte Alexandre-Bon de Jupilles, et de dame Andrinette-Félicité de la Porte-Ryantz, et est mort en 1809. De cette alliance sont nés plusieurs enfants, entre autres :

Alexandre-André-Albert du Bois, comte de Tertu, né le 3 décembre 1807, qui épousa le 2 novembre 1832, Jeanne-Élisabeth de Marescot, fille du marquis Stanislas-Xavier-Jean de Marescot, et de dame Henriette-Augustine de Bonvoust ; de ce mariage sont nés deux enfants :

1^o Hyacinthe-Jacques-Christian-Céleste-Albert du Bois de Tertu, né le 30 avril 1837.

2^o Marie-Jacqueline-Louise-Berthe-Élia du Bois de Tertu.

Présentement la famille de Tertu possède encore au Ménil-Imbert la ferme de Coulonces d'une contenance de 98 hectares et d'un revenu imposable de 3.534 fr.

(1) La famille des Ruppières portait : Daté d'or et d'azur.

XI

Un autre fief s'étendait sur l'ancienne commune de **Ménil-Imbert** ; c'était le fief de **Cauvigny**.

En 1636, le fief de **Cauvigny** dépendait de la sergenterie aux **Bruns**, pour un quart de fief appartenant à **Simon Turgot**.

Lors des recherches de la noblesse faites dans la généralité d'Alençon, vers 1666, par l'intendant **Bernard de Marle**, **Guillaume de Corday**, sieur de **Cauvigny** au **Ménil-Imbert**, fut maintenu dans sa noblesse. Il portait d'azur aux trois chevrons d'or. Cette famille célèbre à plus d'un titre posséda le domaine de **Cauvigny** jusqu'au commencement du siècle actuel.

Jacques-Adrien de Corday de la paroisse du **Ménil-Imbert** se fit représenter à l'assemblée générale des **Trois-Ordres**, tenue en l'église **Notre-Dame** d'Alençon, le 16 mars 1789, par **N. Dumont**.

Son fils, **Jacques-François de Corday**, qui assista à celle assemblée, fut un des signataires du procès-verbal et de ceux qui votèrent pour s'en rapporter aux **États-Généraux**, au sujet de la conservation ou de l'abandon des privilèges en matière d'impôt.

Le château de **Cauvigny**, plus connu actuellement sous le nom de château de **Corday**, est situé à l'extrémité du **Ménil-Imbert**, vers **Garnetot (Calvados)**. Il s'élève dans une des plus plantureuses vallées du pays d'Auge. Cet édifice n'est plus la construction écrasée du **xvi^e** siècle ; il possède déjà une certaine élégance, et nous croyons qu'il fut bâti vers le milieu du **xvii^e** siècle. Son élévation se compose de caves sous terre, d'un rez-de-chaussée, d'un premier et des combles. La façade qui regarde la route de **Trun** à **Livarot**, ainsi que le flanc qui fait face à **Saint-Gervais-des-Sablons** sont entièrement crépis. Les autres parties, dont une donne sur un jardin légumier parfaitement cultivé, nous laissent voir une charpente ouvragée avec tuiles inclinées entre les colombages. Les sablières, placées entre les étages, forment un léger encorbellement.

Les combles à pente rapide sont recouverts d'ardoises et mouvementés par d'élégantes lucarnes. Les trois cheminées qui les couronnent sont en briques ; celle du nord à peu près carrée est plus volumineuse que les deux autres.

Les ouvertures sont symétriques. Au milieu des deux façades sont percées de larges portes à plusieurs vantaux. Au rez-de-chaussée comme au premier étage, les fenêtres sont inégales en hauteur et en largeur.

A l'intérieur, il n'y a de remarquable que le salon entièrement lambrissé en vieux chêne et les énormes poutres équarries à cœur, ainsi que les solives saillantes qui supportent les lourds planchers.

C'est dans ce champêtre vallon à l'ombre de ces vieux murs que s'écoula une partie de l'enfance de l'héroïne normande qui poignarda celui que les uns ont appelé l'Ami-du-Peuple et les autres le hideux Marat. Marie-Anne-Charlotte de Corday d'Armont naquit au Roncerai, dans l'ancienne paroisse de Saint-Saturnin-des-Lignerits (1), le 27 juillet 1768, du mariage de Messire Jacques-François de Corday, écuyer, sieur d'Armont, et dame Charlotte-Marie-Jacqueline de Gauthier des Authieux.

Elle descendait en ligne directe d'un de nos plus grands poètes normands, de Pierre Corneille, l'auteur du Cid, et de dame Marie de Lampérière. Marie, l'aînée des enfants de ceux-ci, naquit à Rouen, le 10 janvier 1642 ; elle fut mariée, en 1661, à Félix Guénébaud de Bois le Comte, sieur du Buat. Devenue veuve en 1668, elle convola en secondes noces, le 17 août 1673, avec Jacques de Farcy, chevalier, sieur de l'Isle, conseiller du roi, trésorier de France en la généralité d'Alençon. De ce mariage naquirent plusieurs enfants, entre autres : Françoise de Farcy, qui épousa, le 25 octobre 1701, Adrien de Corday, capitaine des gardes du duc de Bourgogne. Leur fils, Jacques-Adrien de Corday, épousa, le 22 août 1729, Marie-Adélaïde de Belleau de la Motte, d'où Jacques-François de Corday, père de Charlotte.

Madame de Corday, née Jacqueline de Gauthier des Authieux, mourut à Caen, le 3 avril 1782, sa fille Charlotte étant alors dans sa quatorzième, entra au convent de l'Abbaye-aux-Dames, en qualité de pensionnaire exceptionnelle, désignée par le roi comme une des cinq demoiselles appartenant à la noblesse pauvre de la province.

A la fermeture des convents, Charlotte de Corday se retira

(1) La commune de Saint-Saturnin-des-Lignerits a été supprimée le 19 octobre 1813 et son territoire réuni partie à Écorches et partie aux Champeaux (canton de Vinmoutiers). C'est dans cette dernière commune que se trouve le Roncerai.

chez une vieille parente, M^e Coutellier de Bretteville qui demeurait à Caen et dont elle partagea la vie retirée. Son imagination naturellement ardente s'exalta dans cette retraite par la lecture des œuvres de Jean-Jacques Rousseau et la vie des hommes illustres de Plutarque, qui ne tardèrent pas à lui inspirer les plus fermes convictions républicaines. Les Girondins s'étant réfugiés à Caen après le 31 mai, elle fut séduite par les talents et l'éloquence de ces hommes vaincus par la Montagne et résolut d'assassiner Marat qui lui paraissait, plus que tout autre, être la cause des malheurs de la patrie. Elle s'achemina donc vers Paris, acheta un couteau au Palais-Royal ; puis après être reçue chez le fougueux démagogue, elle le poignarda dans son bain, le 13 juillet 1793. Arrêtée aussitôt, elle comparut le 17 devant le tribunal révolutionnaire où elle déploya une admirable énergie. L'inévitable arrêt de mort fut prononcé et le soir même par un temps d'orage, cette merveilleuse beauté, revêtue de la chemise rouge des assassins, fut conduite à l'échafaud au milieu des hurlements et des imprécations de la foule. Charlotte resta impassible et conserva son courage jusqu'au moment suprême. « L'immortalité rayonnait de ses yeux », dit une relation contemporaine.

Charlotte de Corday est une de ces grandes figures qui ne disparaissent pas de la scène du monde sans y laisser l'empreinte indélébile de leurs vertus ou de leurs vices.

Un des frères de Charlotte, Adrien de Corday, avait passé en Espagne et était devenu capitaine dans le régiment espagnol de Naples. Un autre périt à Quiberon. Son père mourut en exil à Barcelone (Espagne), le 30 juin 1798. Sa sœur, Éléonore de Corday, née comme elle aux Lignerits, le 13 avril 1770, mourut à Argentan, le 13 avril 1806.

Le domaine de Cauvigny ou de Corday, d'un revenu imposable de 2.679 fr., appartenait en 1828 à M^{me} veuve de Corday ; en 1832, à M. de Bonnechose (Sincère-Édouard) de Piancourt (Eure) ; en 1843, à M. de Bonnechose (Alcide-Gustave), fils du précédent, qui devait le tenir de sa mère Aglaée du Hauvel. Depuis cette propriété a passé aux de Bras-de-Fer (1859) ; puis, en 1875, elle a été acquise par M. Arsène Lesieur de Trun, qui l'a transmise à son gendre, M. Louis-Gaspard Lecoïnte, propriétaire actuel.

Ainsi se termine notre étude sur la commune du Renouard. En finissant, nous tenons à remercier tous ceux qui nous ont donné des renseignements et en particulier MM. l'abbé Letacq, aumônier des Petites-Sœurs des Pauvres ; Lamelet, instituteur, et Renouard, propriétaire de l'ancien domaine des Bailleul.

Le Bos, le 2 janvier 1892.

A. DALLET.

CHRONIQUE

Le docteur Frédéric Beaudouin a donné dernièrement, dans une réunion particulière, une Conférence qui a été très-goutée. Les idées qu'il y a exposées tranchent assez nettement avec celles auxquelles on était accoutumé et qui régnaient il n'y a pas bien longtemps encore. Elles ne sont d'ailleurs que l'application à la physiologie et à la *machine humaine* des théories nouvelles sur la transformation de la chaleur en force et de la force en chaleur. On a pensé que les lecteurs du *Bulletin* verraient avec plaisir un résumé de cette Conférence.

LA MÉCANIQUE DE LA NUTRITION

Les animaux comme les végétaux naissent, grandissent, se maintiennent au milieu des différentes causes physiques et mécaniques de destruction et enfin meurent, — ce qui n'est pas une fonction, mais la fin de toutes les fonctions. Les fonctions se réduisent donc en somme à la *nutrition* : à *grandir* et s'entretenir.

Le végétal grandit et grossit jusqu'à sa mort. Si dans ses vieux jours, il perd, plus qu'il ne gagne, c'est que quelques-unes de ses branches meurent et que les acquêts ne sont pas suffisants à compenser la perte ; mais enfin il pousse toujours. L'animal, au contraire, a terminé sa crue à une période de la vie égale généralement, d'après Flourens, au 5^e de la durée totale, — vers 20 ans pour l'homme, ce qui lui supposerait une existence normale de 100 ans, si aucune cause accidentelle, aucune maladie, aucun excès, ne venaient en abrégé le cours.

Mais à partir de sa crue, l'animal n'est pas sans subir des gains et des pertes de substance. S'il ne perd pas de branches comme le végétal, il n'en est pas moins soumis à une perte incessante de matériaux.

Un savant médecin du XVII^e siècle, Sanctorius, qui passa presque sa vie dans une balance, constata qu'à chaque instant, l'homme perd de son poids, et cela par deux sources : 1^o par le poumon, dont la respiration nous enlève de la vapeur d'eau, de l'acide carbonique (fait ignoré par Sanctorius) et comme l'a fait voir M. Gautier, un peu d'azote (5 à 6 grammes par jour); et 2^o par la peau, qui n'étant pas sèche comme un parchemin, laisse, en plus des sueurs apparentes, évaporer insensiblement une grande quantité de liquide. Joignez à cela les pertes instantanées par les urines et les matières fécales.

Le tout, indépendamment de la perte en eau qui est essentiellement variable mais qu'on peut estimer en moyenne au moins à 2 litres et demi ou trois litres, donne une perte quotidienne de 20 grammes d'azote, la plus grande partie par les urines et de 300 grammes de carbone, la plus grande partie par le poumon.

L'animal pour compenser ces pertes, le végétal pour croître, ont donc besoin d'emprunter incessamment au monde extérieur.

Ici, je m'arrête et je m'étonne !

Cet étonnement n'est peut-être qu'une feinte oratoire ! Néanmoins n'y a-t-il pas là quelque chose de bien surprenant ! Le végétal pour s'accroître consomme de l'eau par ses racines — un peu d'acide carbonique par ses feuilles ; bien peu puisque l'air n'en contient que 4 à 6 dix-millièmes ; enfin un peu de fumier, c'est-à-dire de l'azote sous forme d'ammoniaque, d'urée de nitrates et un peu de phosphates, de silicates, etc., voilà tout.

Un soldat pour se *maintenir* consomme un kilogramme de pain, 300 grammes de viande et 130 grammes de légumes — l'eau de la pompe à volonté !

Voilà un être bien plus mal organisé que le premier et qui consomme beaucoup pour ne pas s'accroître — c'est un être tout en perte. D'où vient cette différence ? Elle vient de ce que l'animal est doué de mouvement, est une machine qui produit du travail, tandis que le végétal est condamné au repos. Or, *le travail d'une machine est une transformation de la chaleur en mouvement. La chaleur ne s'entretient pas sans combustible. Nos combustibles, ce sont nos aliments.*

On dit souvent que la vie est une force, un mouvement (*motus ex intrinseco*). Il n'est pas toujours facile de traduire le latin du Moyen-Âge en langage scientifique moderne. Ainsi, en donnant

au mot force le sens qu'il a en mécanique : « ce qui peut produire un mouvement », ou le déplacement d'un corps — la vie n'est pas précisément une force. M. Gautier, dans son dernier volume de chimie biologique, insiste sur ce point. — La vie est une directrice, elle utilise la matière, et, comme une machine à vapeur, elle transforme du combustible en chaleur et en force. Mais elle ne crée ni matière, ni force. Il y a donc une relation absolue entre ces trois termes — aliments, chaleur, travail. C'est ce que nous allons expliquer.

Tout être qui vit, l'animal comme le végétal, à l'abri de la lumière, respire et absorbe de l'oxygène. Cet oxygène se combine dans les tissus au carbone qu'il rencontre et forme de l'acide carbonique, que l'animal supérieur exhale par le poumon ; cette formation d'acide carbonique se fait comme dans nos foyers avec production de chaleur. Tel est le grand fait découvert et démontré par Lavoisier.

Telle est la cause de la chaleur animale comme l'a vu notre grand chimiste et telle est aussi la cause du mouvement, ce qu'il n'a pas su et ne pouvait deviner.

De plus, il se fait dans notre corps une foule d'hydratations, dédoublements, décompositions, portant surtout sur les albuminoïdes et aboutissant à la formation de l'urée et d'autres principes de l'urine.

Ces divers actes chimiques s'accompagnent aussi de production de chaleur. La plupart se produisent grâce aux concours de l'oxygène — quelques actes se font sans son intervention à la façon des microbes qui vivent sans air, mais non sans chaleur. Ces produits anaérobies forment d'après Gautier un cinquième du total. (L'oxygène intervenant dans la destruction des $\frac{4}{5}$ des produits de nutrition et dans la production des $\frac{4}{5}$ de la chaleur totale).

Je ne vous parle tout le temps que production de chaleur ! C'est que vous savez que la chaleur intervient dans tous les actes chimiques. Les uns absorbent de la chaleur ; par exemple, pour décomposer un minéral, il faut fournir dans les hauts-fournaux une grande quantité de chaleur ; c'est aussi sur ce principe qu'est basée une partie des mélanges réfrigérants.

D'autres actes chimiques engendrent de la chaleur, par exemple, lorsque nous combinons tous les jours du charbon et de

l'oxygène, ce qui s'appelle vulgairement faire du feu. Sur ce principe, M. Berthelot a fondé une science presque nouvelle, la thermochimie, qui permet de mesurer la quantité de chaleur absorbée ou produite dans les divers actes chimiques.

Or, si un corps absorbe une certaine quantité de chaleur pour se former, il rendra en se décompensant dans ses éléments primitifs la même quantité de chaleur ou de force évaluée en calories — c'est l'application du principe de la conservation de la matière et de l'énergie.

De plus — 2^e principe — lorsqu'on décompose un corps — pour spécifier davantage, lorsqu'on le brûle — quel que soit le temps, le procédé, quels que soient les états intermédiaires de l'oxydation, la quantité de chaleur dégagée pour aboutir aux éléments primitifs est toujours la même. Ainsi un gramme d'albumine, en se combinant dans nos tissus, absorbe 197^e d'oxygène ; il forme 1 gr. 65 d'acide carbonique, 0 gr. 39 d'urée et 0,414 d'eau.

Pour arriver à ce résultat, quelle que soit la cellule où se produit la combustion, le mécanisme encore mal connu qui lui donne lieu, les produits intermédiaires extrêmement nombreux, il sera toujours dégagé 4 calories 837 comme dans un appareil¹ de chimie et par des procédés différents.

Si dans une cornue la combustion est totale, c'est à dire si les 0,39 g. d'urée sont eux-mêmes transformées, il y aura un peu plus de chaleur produite.

Nous sommes donc à même de mesurer la quantité de chaleur que doit produire un animal qui se nourrit. Chez l'animal qui n'augmente ni ne diminue de poids, nous n'avons qu'à voir le combustible, qui entre sous forme d'aliments, et les produits de la combustion — urée et produits urinaires et acide carbonique. La thermochimie devra nous donner la quantité de chaleur produite.

Mais, il y a aussi des calorimètres qui permettent de mesurer directement la chaleur produite, depuis le calorimètre à glace de Lavoisier qui est imparfait, parce que l'animal s'y refroidit trop, jusqu'au calorimètre de M. Richet qui mesure la chaleur produite par la dilation de l'air dans le réservoir où est enfermé l'animal.

Eh bien, les constatations de la thermochimie et du calorimètre ne sont pas d'accord. Et cependant, l'équilibre des entrées

et des sorties, le maintien du poids de l'animal par la méthode de Boussingaut est d'une exactitude très suffisante ; et comme, d'autre part, ce n'est pas le calorimètre qu'il faut accuser, force est donc de reconnaître que la chaleur de combustion des produits brûlés par l'organisme donne un nombre de calories supérieur à la réalité.

1° Chez un homme en repos, la calorimétrie (en comparant les résultats à ceux qu'on obtient chez l'animal) donne environ 1,700 calories mesurables au calorimètre et 2,385 calories produites par jour, en tenant compte de l'évaporation par la peau et de l'échauffement de l'air : tandis que la thermo-chimie nous apprend que les combustions donnent 2,600 calories, soit 215 de plus. Il y a donc au repos 215 calories de perdues par jour — j'ajoute que ce résultat était prévu

Que sont devenues ces 215 calories ? Elles sont devenues du travail. Car, même au repos, l'homme produit un certain travail que l'on évalue environ à 100 ou 130 calories pour le travail du cœur, et le reste par les mouvements respiratoires et les petits mouvements inconscients.

2° Mais un ouvrier qui travaille produit un nombre de calories supérieur. Il consomme plus d'aliments, émet plus d'urée et d'acide carbonique, et, au lieu de 2,600 calories, il dispose de 3,550 calories par 24 heures — soit 950 de plus. Les 950 calories sont théoriquement suffisantes pour produire un travail de 404,000 kilogrammètres — or l'ouvrier ne produit dans ces conditions que 60 à 70,000 kilogrammètres, il y a donc une perte de près des 5/6. Mais à côté du travail utilisable, il y a le travail que l'ouvrier perçoit seul : accélération des mouvements du cœur et de la respiration, mouvements du corps, etc... en sorte que la perte n'est que des 2/3. Cette perte se retrouve d'ailleurs sous forme de chaleur sensible et voilà comment l'ouvrier s'échauffe en travaillant.

Et si l'effort musculaire, la force de la machine humaine ou animale, est tout entier détruit par la résistance en sorte qu'il n'y ait pas du tout le travail utile — qu'arriverait-il ?

Si par exemple au lieu de soulever un poids (ce qui constitue un travail utile d'autant de kilogrammètres que j'ai élevé de kilogrammes à un mètre de hauteur), je me borne à soutenir le poids sans l'élever (ce qui constitue, au point de vue mécanique,

un travail = 0). Que devient mon effort musculaire? Est-il perdu? Non, aucune force ne se perd. Mais il est *intégralement* transformé en chaleur sensible. Aussi, comme l'a montré Bécлар, le muscle qui fait un effort sans travail utile s'échauffe plus que celui qui travaille utilement. En effet, chez ce dernier, il se fait deux parts de la chaleur produite : l'une se transforme en travail utile, l'autre est conservée sous forme de chaleur apparente et mesurable au calorimètre

Je vous parle de transformation de la chaleur en force. Néanmoins dans le cas présent, cette expression est-elle rigoureusement exacte? On l'a cru d'abord — on a pensé que, comme dans les machines à vapeur, la chaleur était produite, puis détruite et transformée en force — mais Chauveau et depuis Gautier ont fait voir que les forces latentes emmagasinées dans l'aliment et le tissu arrivent directement à l'état de force utilisée sans passer par l'intermédiaire chaleur. Si la chaleur se produisait d'abord, elle serait assez grande quelquefois pour amener une destruction rapide des tissus. Ce n'est pas d'ailleurs une exception pour l'organisme. Dans les piles, la décomposition de l'eau ou du liquide qui mouille les éléments, c'est à dire le dégagement de la chaleur latente qu'ils ont emmagasinée lors de leur formation, donne une force, appelée électricité, sans passer par l'intermédiaire de chaleur sensible.

Donc l'animal est une machine réductrice, il brûle et détruit du combustible et produit de la force. On lui fournit sous forme d'aliments une force latente qu'il transforme en force vive.

Aucune force ne se crée, aucune ne se perd. L'animal et l'homme puisent leur force dans l'aliment. Les composés alimentaires assez compliqués, amidon, albuminoïdes, graisses, sont réduits en des éléments de destruction très simples — de l'urée, de l'acide carbonique ; tandis que les forces emmagasinées sous forme de chaleur latente dans ces aliments retournent à l'état de mouvement et de chaleur sensible.

D'où provient la chaleur latente de l'aliment ?

Le carnivore mange l'herbivore, — l'herbivore mange le végétal. Enfin de compte, tout aliment provient donc du règne végétal. Autrefois, on déniait à l'animal le pouvoir de fabriquer ce qu'on appelle un principe essentiel — amidon, graisse, albumine.

L'animal ne faisait que réduire ces principes qu'il prenait tout

faits au végétal. Le végétal était une fabrique de principes essentiels assez compliqués.

L'animal est une fabrique de réduction. L'animal réduit les aliments qu'il emprunte au végétal. Le végétal utilise les détritiques des combustions (minérales et animales) acide carbonique et engrais et fabrique avec cela le sucre, l'amidon, les graisses, l'albumine, auxquels l'animal ne fait subir qu'une légère transformation.

C'est le dualisme chimique de J.-B. Dumas. Ce dualisme est exagéré. Claude Bernard a montré que le foie, les muscles, etc... fabriquent du glucose. D'autre part, en nourrissant les abeilles exclusivement de sucre, elles fabriquent la cire. On a pu engraisser des oies sans leur fournir un atome de graisse. Elles fabriquent la graisse au dépens des albumines. Ces quelques exceptions n'empêchent pas le dualisme chimique d'être vrai dans ses grandes lignes. L'aliment de l'animal provient du végétal (directement ou indirectement) et c'est aussi au végétal qu'est dévolue la fonction d'emmagasiner des forces, qui, latentes chez le végétal, reparaitront chez l'animal sans forme de chaleur et de mouvement.

Où se fait cet emmagasinement des forces latentes? Dans des feuilles vertes. Quand? Au jour, à la lumière. Comment s'appelle cette fonction? Fonction chlorophyllienne.

La fonction chlorophyllienne est (sauf exceptions au bas de l'échelle à l'union des deux règnes) aussi spéciale au végétal que le mouvement est spécial à l'animal.

Nous avons dit, au début de cette conférence, que certains produits chimiques en se décomposant engendrent de la chaleur. Leurs produits sont donc exothermes (mettant la chaleur au dehors). Ces mêmes produits, pour se former, ont absorbé de la chaleur ou de la force, ils ont été endothermes. Ils ont absorbé exactement la même quantité de chaleur ou de force qu'ils rendent en se décomposant — rien ne se crée, rien ne se perd. Lorsqu'on fait éclater de la dynamite, la dynamite en se décomposant ne fait que rendre tout d'un coup toutes les forces qui ont servi à combiner lentement ses éléments.

Eh bien! la feuille du végétal est le laboratoire où se fabrique le produit endothermal, le carbone. La feuille verte le retire de l'acide carbonique de l'air en éliminant l'oxygène. Le carbone

uni à l'eau donne l'amidon qui, par une transformation assez simple, devient du sucre dans les racines et qui, en se combinant aux produits azotés, absorbés par les racines, donnera l'albumine végétale.

Mais il faut pour avoir ces divers produits emmagasiner une force. Cette force est envoyée au végétal par le soleil : c'est la chaleur, mais surtout la *lumière solaire*. La réduction de l'acide carbonique de l'air ne se fait qu'à la lumière. Il ne suffit pas d'une matière combinée comme l'acide carbonique pour donner un combustible, un aliment ; il faut l'intervention d'une force que le végétal a rendue latente et emmagasinée ; que l'animal¹ dégagera de nouveau sous forme de chaleur apparente et de mouvement.

Tel est le cycle admirable de l'univers où tout s'enchaîne. Le rayon du soleil fournit la force. Le végétal puise l'acide carbonique par ses feuilles, l'eau, les matières azotées par ses racines et fournit à l'animal l'aliment. L'animal dégage la force latente, l'utilise et rend de nouveau au végétal de l'acide carbonique et des produits azotés.

BIBLIOGRAPHIE

M. Gabriel FLEURY, imprimeur à Mamers.

M. Fleury nous faisait l'honneur, il y a quelques mois, de joindre son nom à la liste des confrères de la *Société historique de l'Orne*, et, comme tribut de joyeux avènement, il offrait la collection de ses œuvres. La Société, très fière de posséder parmi ses membres l'un des plus savants et des plus actifs explorateurs de l'histoire locale, est profondément reconnaissante à M. Fleury de sa généreuse gracienseté.

Les volumes et brochures publiés de l'année 1878 à l'année 1892 forment une table déjà longue ; on en compte une quinzaine ; encore ne suis-je pas sûr d'avoir la bibliographie complète. Il y faudrait joindre les articles détachés publiés dans la *Revue du Maine* qui compte M. Fleury parmi ses plus remarquables collaborateurs.

L'érudit imprimeur rappelle le souvenir de ces artistes de jadis, les Alde, les Estienne, et de nos jours celui des Didot et des Poulet-Malassis, qui joignent la science des lettres à la connaissance consommée du métier. Tous ces ouvrages sont imprimés avec amour ; la plupart abondamment enrichis d'illustrations, et les dessins eux-mêmes très souvent de la main de l'auteur.

Le volume le plus considérable, et en même temps le plus important pour notre histoire ornaise est le *Cartulaire de l'abbaye cistercienne de Perseigne*, précédé d'une notice historique, publié et annoté par Gabriel Fleury, in-4°, CXX-271 pages, Mamers 1880. Les ruines de Perseigne sont à la porte d'Alençon et le but d'une excursion pittoresque dans la forêt de ce nom.

L'abbaye fut fondée vers 1143, par Guillaume III, comte d'Alençon, de la maison de Bellême et baron du Sonnois. Bien que située dans le Maine, sur la limite des deux provinces, elle appartient à notre histoire par le nom de son fondateur et par une grande partie de ses biens ou possessions. Il n'y a qu'à parcourir la *Table alphabétique des noms de personnes et de lieux* pour se convaincre de l'importance de cette publication. Le seul nom d'Alençon, ville et comtes, compte cinquante-deux renvois. On y fait mention pour la première fois, je crois, de la commune ou bourgeoisie d'Alençon. La Charte cent vingt-huitième donne le nom d'un des maires de cette *commune*, Geoffroi Hugues. Elle n'est pas datée, mais elle doit être de la fin du *xii^e* siècle.

L'Histoire et la Bibliographie des comtes d'Alençon et des évêques de Seès y pourront recueillir des documents et nombre d'articles; les paroisses voisines figurent avec leurs principaux fiefs, les noms des familles seigneuriales, fréquemment, avec la reproduction de leurs sceaux armoiriés. Je ne puis mieux louer cette belle œuvre que ne l'a fait la *Société française d'archéologie* en lui décernant une couronne:

L'ouvrage qui me paraît venir en deuxième ligne par le luxe de la publication a pour titre : *Le Siège de la Ferté-Bernard en 1590*, magnifique grand in-4° de VI-97 pages. M. Fleury a réédité, à la grande satisfaction des curieux de l'*Histoire du Maine*, un *exemplaire rarissime* de la Bibliothèque nationale. La narration paraît être l'œuvre du défenseur même de la ville, Drague de Comnène; ou, tout au moins, elle a été écrite sous sa dictée par l'un de ses amis. Inutile d'ajouter qu'elle fait valoir avec force relief, la valeur, la loyauté, l'habileté du défenseur de la place pour la Ligue. Malgré toutes ces belles qualités, il fut enfin obligé de capituler et de céder le champ au prince de Conty. Quelques détails sur la chevauchée de l'armée de Henri IV à travers le Maine et la Normandie ajoutent à l'intérêt de cette pièce. M. Fleury y a joint des notices sur les familles des gentilshommes dont les noms figurent dans le récit. Ceux de Fontenay, sieur de la Reynière, de la Frette, de Silly se rattachent spécialement à notre pays.

Une bonne partie des autres publications de M. G. Fleury traitent d'une matière dont l'érudit imprimeur semble avoir fait l'objet spécial de ses études et de ses explorations historiques.

Les fortifications des frontières de la Normandie et du Sonnois, à savoir : les forteresses de Blèves, Peray, le Mont de la Nue, Sonne, Saint-Rémy-du-Plain, Lurson, Aillères, La Motte-Gautier-de-Clinchamp, Mamers, Mont-Jallu, Mont-de-la-Garde, Maulny, Saint-Paul, les Fossés-Robert, Beaumont-le-Vicomte, Bourgle-Roi sont successivement relevées avec plans et dessins à l'appui. Les principaux faits militaires qui se rattachent à cette ligne de fortifications sont nécessairement rappelés. M. G. Fleury a même eu le bonheur de retrouver le *Castrum de Lurson*, fortification peu connue qui a causé bien des embarras aux historiens. Elle était située dans la commune du Val, canton et arrondissement de Mamers, non loin de l'abbaye de Perseigne. De même la confusion entre la Motte d'Igé ou Mont-Jallu, et la Roche-Mabille, aussi appelée dans les titres anciens, *Rupes-de-Jalgeio*, a été éclaircie. Les futurs historiens, ceux du moins qui ne sont pas trop friands des discussions interminables, auront donc plus d'un motif de gratitude envers M. G. Fleury. Je ne doute pas que, pour la période féodale, la brochure intitulée : *Recherches sur les fortifications de l'arrondissement de Mamers du X^e au XVI^e siècle*, ne devienne un de leurs manuels géographiques. Ils ajouteront à celle-ci une autre brochure : *Recherches sur les fortifications du Maine*, qui a les mêmes mérites et la même utilité.

Les autres brochures sont des *Notes ou Notices sur les barons du Sonnois* — *Une statuette équestre en bronze* — *Les puits funéraires de la villa gallo-romaine des Terres-Noires, à Saint-Rémy-des-Monts, près Mamers* — *Testament de Marquentin de Closmorin, vicaire-général de Saintes*, — *Mamers, l'église Saint-Nicolas, les Fortifications* — *Le vieux collège de Mamers* — *Notes sur Antoine Le Corvaisier de Courteilles, etc.*, énumération largement suffisante pour faire apprécier la riche culture intellectuelle et l'activité studieuse de notre savant confrère.

P. BARRET.

PROCÈS-VERBAUX

Séance du 4 Août 1892.

PRÉSIDENCE DE M. GUSTAVE LE VAVASSEUR

Admission de M. Foulon, de Laigle.

Dépôt par M. l'abbé Rombault, curé de Messei, des volumes légués à la Société par M. Dufour, de Saint-Laurent-de-Seès. La Société adresse des remerciements à M^{me} veuve Dufour et à sa belle-sœur M^{lle} Ernestine Dufour, qui ont tenu à exécuter généreusement les instructions de M. Dufour. Les volumes remis par M. Rombault sont au nombre de six :

1^o Un manuscrit de 1314, traitant des *Coutumes de Normandie*.

2^o Un recueil de *Mazarinades* et autres pièces, Paris, Louis Hardouin, MDCLII.

3^o *Histoire de la Ligue*, par Maimbourg, — Paris, MDCXXXIII;

4° *Le Grand Théâtre Historique*, (par Gueuteville), 5 tomes reliés en 3 volumes, Leyde, MDCCIII.

5° *Denys le Chartreux*: Divi Dionysii Carthusiani Epistolarum ac Evangeliorum dominicalium totius anni enarratio. Coloniae. MDXLII;

6° *St-Antonin* : Œuvres. Sans date, 3 volumes.

La Société arrête ensuite le programme de la réunion générale du 27 août, à La Ferté-Macé et fixe l'ordre des lectures.

OUVRAGES REÇUS PAR LA SOCIÉTÉ DU 23 JUIN AU 4 AOUT

1° *Publications individuelles.*

1. *La Cathédrale de Séez*, par M. l'abbé Dumaine.
2. *Trois Histoires véritables*, par le R. P. Édouard, d'Alençon.
3. *Martyrologe Capucin*, par le même.
4. *Chrestomathie Maya*, par M. le Comte de Charencey.
5. *Monographie de la Cathédrale de Chartres*. Février 1892.

2° *Publications collectives.*

1. *Analecta Bollandiana*. T. XI, 1^{er} fascicule.
2. *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*. Série IV. T. V. 1891.
3. *Bulletin de la Société des Beaux-Arts de Caen*. T. VII, 4^e fascicule.
4. *Bulletin et Mémoires de la Société Archéologique et Historique de la Charente*. Série VI. T. 1^{er}.
- 4 bis. Bel Album joint à ce Bulletin et contenant des dessins d'objets gaulois trouvés dans le cimetière d'Herpes.
5. *Bulletin de la Société Archéologique d'Eure-et-Loir*. Juillet 1892.
6. *Journal général de l'Imprimerie et de la Librairie*. 2^e Série T. XXXV.
7. *Bulletin de la Commission Historique et Archéologique de la Mayenne*. 3^e trimestre. 1892.

8. *Bulletin de la Société Archéologique du Midi de la France.*
Série ix. In-8°.
 9. *Bulletin de la Société Archéologique de Nantes* T. xxx.
 10. *Société Normande de Géographie.* Mai-Juin 1892.
 11. *Revue Catholique de Normandie.* Juillet 1892.
 12. *Bulletin de la Société de l'Histoire de Normandie.* 1893.
 13. *Annales de l'Archiconfrérie de Notre-Dame-des-Champs.*
Juillet 1892.
 14. *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest.* T. xiv.
 15. *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris.* 19^e année, 3^e
livraison.
 16. *Bulletin d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe.*
1891-92, 3^e fasc.
 17. *Bulletin de la Commission des Antiquités de la Seine-In-
férieure.* T. vii, 2^e fascicule.
 18. *Smithsonian Institution.* Washington : July 1892.
-

COMPTE RENDU

*De la Réunion générale annuelle de la Société Historique
et Archéologique de l'Orne,*

TENUE A LA FERTÉ-MACÉ & A BAGNOLES, LE 27 AOÛT 1892.

A la fin du compte rendu de la Réunion Générale de la Société, tenue à Mortagne le 9 octobre 1890, à laquelle assistaient presque tous les Sociétaires, pour fêter leur sympathique Président, M. de La Sicotière, qui venait d'obtenir l'un des prix si enviés de l'Académie Française, pour son grand et remarquable ouvrage sur « Louis de Frotté et les Insurrections Normandes », le dévoué Secrétaire que j'ai l'honneur de remplacer momentanément disait : « l'assistance se retire charmée de cette journée qui doit compter comme la plus belle de la Société ». Cette pensée, si juste à l'époque où elle a été exprimée, ne l'est plus maintenant au même degré ; la réunion de La Ferté-Macé doit être mise en effet sur la même ligne que celle de Mortagne, si elle ne la surpasse en éclat.

Préparée par le très-aimable et très-courtois secrétaire-général de la Société, M. le comte de Contades qui a fait preuve, dans la circonstance, d'un véritable talent d'organisateur, la journée du 27 août a répondu à toutes les espérances qu'elle promettait.

Dès 8 heures du matin, deux immenses voitures de courses attendaient les sociétaires près de la gare de la Ferté-Macé et les transportaient sur la place du marché, où ils descendirent, tenant en main le programme de la journée que M. le comte de Contades avait fait imprimer et illustrer avec un goût tout artistique, pour visiter l'église dont M. le curé-doyen leur fit les honneurs avec sa bonne grâce bien connue. Cette visite était certai-

nement une nouveauté dans les habitudes de la Société ; l'église, en effet, n'a pas plus de 30 ans d'existence et Messieurs les archéologues, habitués à contempler des ruines, devaient être aussi étonnés de se trouver dans un monument presque neuf, qu'autrefois le Doge de Gènes de se voir à Versailles, lors de la visite qu'il fit à Louis XIV, vers le milieu de son règne, pour lui apporter ses excuses ; disons toutefois que, comme compensation, ils purent examiner quelques vieux ornements d'architecture dans le chœur de l'ancienne église, transformé aujourd'hui en sacristie. Ils se rendirent ensuite au logis Pinson (1), actuellement enclavé dans la cour de l'Hôtel du Cheval-Noir, vieux logis qui date du commencement du xvi^e siècle et dont il semblait que

.....les monstres fantastiques
Pour les mieux saluer penchaient aux toits antiques
Leur tête de granit (2).

Vers 9 heures 1/2, on prenait en voiture le chemin de la Sauvagère pour aller visiter à 7 kilomètres de la Ferté un très intéressant monument mégalithique. On mettait pied à terre et par un de ces jolis sentiers couverts que savait si bien décrire George Sand dans ses romans champêtres, on arrivait à une espèce de tumulus en pierres, situé près du village de la Bertinière, connu dans le pays sous le nom de Grotte-aux-Fées, et qui, pour employer les expressions du programme, a été, en octobre 1880, dégagé de la terre et des arbustes qui le recouvraient presque entièrement par les soins de MM. le comte de Contades, Jules Appert et Tirard. Invité par les membres présents de la Société à donner l'explication de ce curieux monument, M. Florentin Lorient, dans une allocution claire et scientifique, satisfit la légitime curiosité qui s'attachait à ces anciennes pierres et chercha à en définir la

(1) Un habile photographe amateur de La Ferté-Macé, M. Poignant, profita de ces allées et venues pour saisir, à leur insu, les groupes des excursionnistes dont il fixa l'image dans quatre photographies différentes, parfaitement réussies, que quelques jours plus tard il offrait gracieusement à la plupart de nous. Que M. Poignant veuille bien recevoir ici tous les remerciements de la Société pour la délicatesse de son procédé.

(2) Vers extraits de la charmante pièce qui sert de préface à la savante et spirituelle étude de M. Wilfrid Challemeil, intitulée : *La Ferté-Macé en 1749*, véritable bijou typographique imprimé par lui.

nature, la date et la signification (Voir l'allocution de M. Lériot, à la fin du *Bulletin*).

La promenade matinale au dolmen jointe au grand air de la campagne avait singulièrement aiguisé l'appétit des excursionnistes. Ce ne fut donc pas sans une vive satisfaction qu'en arrivant à Saint-Maurice, ceux-ci prirent place dans la grande salle à manger du château pour faire honneur au déjeuner admirablement servi et où l'excellence des mets le disputait à la finesse des vins. Ce déjeuner leur était offert par le généreux maître du logis, M. de Contades, qui avait su placer ses hôtes, au nombre de 55, avec un tact parfait, en tenant compte de leurs sympathies de caractère et de leurs affinités d'esprit. S'il est vrai, comme le prétend le spirituel docteur ès-sciences gastronomiques, Brillat-Savarin, que : « convier quelqu'un, c'est se charger de son bonheur pendant tout le temps qu'ils est sous notre toit » (1), M. de Contades peut se flatter d'avoir complètement réalisé, par son cordial accueil, la vérité de cet axiome. Au dessert, le champagne, ce vin si français, père de la gaité, coula à flots dans les verres ; c'était le moment des toasts et le Gouverneur du Crédit foncier qui est en même temps député de l'Orne, M. Christophle, invité comme ami, prenait le premier la parole et prononçait les paroles pleines d'humour qui suivent :

« Mesdames, Messieurs, je ne sais à quel titre je figure parmi
« vous, à moins que ce ne soit à titre de monument mégalithique.
« Je ne fais pas partie de votre Société, si aimable, si distinguée,
« je le regrette, mais c'est un malheur qui peut sans doute être
« réparé et si vous voulez bien m'admettre dans votre Société, je
« m'efforcerai de ne pas être trop indigne de vous.

« Je bois à M. de Contades, si charmant, si hospitalier, ainsi
« qu'au Président, toujours jeune, toujours primesautier, que
« j'ai été à même d'apprécier sur un autre terrain. »

M. le comte de Contades, en sa double qualité d'amphitryon et de Secrétaire général, lui répondait par quelques mots heureux avec la modestie qu'on lui connaît.

M. Gustave Le Vavasseur, dans la langue poétique qui lui est familière et avec l'esprit qui le caractérise, portait ensuite le toast que voici :

(1) *Physiologie du goût*, aphorisme XX.

Où s'arrêtera, — qui le sait ?
Notre science analytique ?
Au juste sait-on ce que c'est
Qu'un monument mégalithique ?

— C'est une tombe d'autrefois.
— C'est la cachette à Mélusine.
Cela se peut bien, mais je crois
Que c'est une ancienne cuisine.

Sait-on ce que c'est qu'un dolmen ?
Je l'ignore, mais je veux croire
Que c'est le simple spécimen
D'une table de réfectoire.

Comment mangeaient nos bons aïeux,
Les Francs, les Gaulois, et les Celtes ?
Jeûnaient-ils et, devenus vieux,
Étaient-ils gros ? étaient-ils sveltes ?

Je n'en sais absolument rien ;
Notre terre fut leur nourrice,
Mais ils mangeaient beaucoup moins bien
Certainement qu'à Saint-Maurice.

Oublions donc l'Antiquité
Et les durs pays où l'on jeûne
Et portons gaiement la santé
Du châtelain où l'on déjeune.

Enfin l'auteur du présent compte-rendu adressait, à son tour
le sonnet suivant à l'aimable châtelain de Saint-Maurice :

Je lève en votre honneur, devant tous, haut mon verre,
Gentilhomme élégant et plein d'urbanité,
Qui, modèle parfait de loyauté sévère,
Rehaussez par vous-même un titre respecté.

Votre plus grand aïeul, figure militaire,
A laissé, dans l'histoire, un renom mérité :
Un autre, au Luxembourg rempli, esprit austère,
Un rôle moins brillant mais non pas sans beauté.

Vous, pour orner encor le nom de vos ancêtres,
Tout jeune, avez conquis dans le monde des lettres,
Un rang digne de vous et de votre maison.

Il est beau, quand on porte un titre de noblesse
Dont les sceaux de nos rois attestent la vieillesse,
De pouvoir d'une plume enrichir son blason.

Immédiatement après le déjeuner, avait lieu au château même, la séance administrative prescrite par les statuts. Outre M. Christophle, dont nous avons parlé tout à l'heure, ont demandé soit par lettres soit de vive voix à faire partie de la Société :

1° M. Le Meunier de la Raillère, conseiller général, maire de La Ferté-Macé ;

2° M. le docteur Desnos, médecin de l'hôpital de la Charité, membre de l'Académie de médecine ;

3° M. le comte de Moucheron, à Maison-Maugis ;

4° M. le docteur Frédéric Beaudouin, d'Alençon ;

5° M. Lessart, maire de Saint-Siméon (Orne) ;

6° M. le docteur Lory, de La Ferté-Macé.

La Société a admis avec la plus vive satisfaction ces nouveaux membres qui, soit par leur situation sociale, soit par leurs lumières, ne peuvent qu'ajouter encore à son éclat.

Le programme annonçait pour deux heures la séance publique de la Société ; c'est en réalité à 3 heures 1/2 qu'elle a eu lieu. Une nombreuse assistance attendait avec impatience dans la grande salle du Casino de Bagnoles les sociétaires quelque peu en retard pour les causes dont nous venons de parler. A ce moment, la salle présentait un magnifique coup d'œil et outre les baigneurs et baigneuses dont le nom nous échappe, nous avons remarqué tant parmi les invités que parmi les sociétaires : sur l'estrade, M. Christophle, député de l'Orne ; M. Parmentier, sous préfet de Domfront ; M. Le Meunier de la Raillère, conseiller général et maire de La Ferté-Macé ; M. l'abbé Macé, curé doyen de La Ferté-Macé ; M. de La Sicotière, président honoraire de la Société, sénateur ; M. Gustave Le Vavas seur, président en exercice ; M. le comte de Contades, secrétaire général ; M. Lecointre, vice-président ; M. l'abbé Rombault, curé doyen de Messei, membre de la Commission de publication du *Bulletin* ; M. l'abbé Frébet, professeur de sciences au Petit-Séminaire de La Ferté-Macé ; M. le baron des Rotours ; M. Blanchetière, ancien maire de Domfront ; MM. Wilfrid Challemel, Paul Harel, Germain-Lacour. Puis dans la salle un peu partout : Mesdames de La Sicotière, Gustave Le Vavas seur, de Sainte-Preuve, Challemel, Descoutures ; M. le marquis de Champagne ; M. Maurice Magnier, poète distingué et directeur de la troupe de Bagnoles ; M. de Marthold, rédacteur du *Figaro*, auteur de la spirituelle comédie en vers :

« *Pierrot municipal* » ; M. l'abbé Hommey, secrétaire adjoint ; M. l'abbé Mallet, curé de Saint-Maurice ; M. le curé de la Sauvagère ; M. Richer, curé de la Rouge ; M. l'abbé Barret, curé de la Place, à Sées, membre de la Commission de publication du *Bulletin* ; M. Duval, archiviste du département de l'Orne ; M. de Blanzay ; M. Paysan, professeur au lycée Henri IV, à Paris ; M. Dubois-Guchan, ancien élève-pensionnaire de l'école des Chartes, membre de la Commission de publication du *Bulletin* ; M. Fauvel, avocat à la Ferté-Macé ; M. le capitaine de gendarmerie Delbauve ; M. Renaut-De Broise, l'excellent imprimeur de notre *Bulletin* ; M. Florentin Lorient ; M. Tournouer ; M. Herpin, imprimeur ; M. Lechevrel, notaire à Chanu ; M. le docteur Cachet, de Domfront ; MM. Tomeret et Macaire, chefs de division à la Préfecture de l'Orne ; le savant M. Appert, de Flers, pour qui les plus vieilles Chartes n'ont pas de secrets ; M. Vienne, attaché au ministère de la marine ; MM. Legallois, Lory. Louvel, tous trois docteurs-médecins à La Ferté-Macé ; M. Dumesnil, percepteur en la même ville ; M. Pichon, inspecteur des forêts à Alençon ; M. Meynaerts, l'intelligent et zélé rédacteur de l'*Écho de La Ferté-Macé* ; M. de Frileuze, etc.

La séance étant ouverte, M. le maire de La Ferté-Macé, sur le territoire duquel était situé le Casino de Bagnoles, a pris, en cette qualité, le premier la parole et dans un discours charmant de verve, a souhaité la bienvenue à ses nouveaux collègues ; en termes d'une rare délicatesse, il a parlé des principaux membres de la Société : MM. de La Sicotière, Gustave Le Vasseur, le comte de Contades, Louis Duval, Wilfrid Challemel, sachant trouver pour chacun d'eux le mot juste et pittoresque. Ce discours d'une forme très-littéraire a produit une excellente impression et les applaudissements qui l'ont accueilli ont prouvé au sympathique maire de la Ferté combien il avait été compris et apprécié par les assistants. (*Voir ce discours à la suite du présent compte rendu*).

M. Gustave Le Vasseur avait pris pour sujet : « *Les Dramatiques ornaïs* ». Cette étude dans laquelle il a passé en revue tous nos auteurs depuis le xvi^e siècle jusqu'à nos jours, a été écoutée avec le plus vif plaisir. On sait que M. Gustave Le Vasseur est passé maître dans l'art d'instruire et de charmer son auditoire ; c'est à la fois un érudit comme Littré et un dupeur

d'oreilles comme Ernest Legouvé; pressé par l'heure, il a été obligé d'opérer de nombreuses coupures dans son travail, ce qui est toujours fâcheux. Cependant il a eu le temps de nous faire connaître les principaux dramatiques ornaïsiens tant anciens que modernes. Gaultier Garguille, comédien et chansonnier fameux, né à Sées, vers 1573, mort à Paris, en 1633; Chrétien des Croix, originaire d'Argentan, qui vivait sous Henri IV, auteur de la *Grande Pastorelle*; l'alençonnais Le Hayer du Perron, qui publia, en 1633, les *Palmes du Juste*; Nicolas du Perche, originaire d'Alençon, qui composa l'*Ambassadeur d'Afrique*; Marthe Cosnard, née à Sées, qui fit représenter, vers 1650, sa tragédie « *Les Chastes Martyrs* » et dont notre vénéré et ancien président, M. de La Sicotière, nous avait antérieurement parlé avec tant de charme et d'autorité, lors de la séance publique annuelle tenue à Argentan, en 1883, dans son discours d'ouverture, intitulé : « *Une Muse Normande inconnue* »; la célèbre Marie des Jardins, dame de Villedieu, née à Alençon, laquelle fit jouer à l'hôtel de Bourgogne, en 1662, sa tragédie de *Manlius Torquatus* qui eut une vogue extraordinaire; Corneille Blessebois, né à Alençon, qui fit paraître, en 1678, la *Corneille de Mademoiselle de Scay*. Boutillier et Desprez de Valmont, qui mirent sur la scène, en 1789, la légende de la *Dinde en Pal*, sous ce titre : « *Le souper de Henri IV ou le laboureur devenu gentilhomme* »; Saulnier, natif de Vrigny, l'auteur de la pièce : « *Le siège de Thionville en 1793* », laquelle fut portée aux nues; enfin, de nos jours, Alexandre Bisson, né à Briouze, élevé à Argentan, instruit à Sées, l'auteur applaudi du *Député de Bombignac*, des *Surprises du Divorce*, de *La Famille de Pont-Biquet*, et Paul Harel, né à Échauffour, l'auteur de l'*Herbager*, dont les beaux vers sont dans toutes les mémoires, ont, tour à tour, défilé devant nos yeux : curieuse galerie littéraire qui, si l'on excepte les deux derniers auteurs, aurait pu prendre ce sous-titre, imité de Charles Monselet : « *Compatriotes oubliés et dédaignés* ».

De la même plume qui a donné naissance à ces exquises fantaisies littéraires et ajoutons ornaïsiennes qu'on appelle l'*Homme au Camélia*, Poulet-Malassis, *La fin de Salomé*, *Les quartiers de la dame aux Camélias*, Balzac alençonnais, M. le comte de Contades nous a décrit les célébrités littéraires qui sont venues visiter Bagnoles depuis sa fondation : la marquise de l'Épinay,

Octave Feuillet, le marquis de Lonlay. Tout le monde connaît la sûreté d'investigation et la précision élégante de style que possède notre distingué secrétaire général qui sait si bien pratiquer dans sa paisible retraite de Saint-Maurice, « l'*Olium cum dignitate* », dont parle Cicéron, cher aux esprits cultivés. Ce sont ces précieuses qualités qui lui ont valu à Paris, de la part des maîtres de la critique ou de la littérature, notamment d'Alexandre Dumas fils (1), les encouragements les plus flatteurs ; aussi sa lecture nous a-t-elle tous tenus sous le charme pendant le trop court espace de temps qu'il nous a été donné de l'entendre.

M. l'abbé Frébet qui, à une bonhomie pleine de finesse, sait unir un esprit scientifique des plus remarquables, nous a lu quelques curieux extraits de son histoire du Petit-Séminaire de La Ferté-Macé, dont l'établissement remonte à Monseigneur de Boischollet, évêque de Sées, au commencement du siècle. Il a su franchement nous divertir, en nous racontant les châtiments infligés aux écoliers récalcitrants ou indisciplinés qui étaient fouettés par des fouetteurs attitrés qu'ils étaient obligés, ce qui est un comble — le comble de l'ironie — de rétribuer eux-mêmes. Le vieux fouetteur « *Tempête* » du collège de Montaigu devait tressaillir d'aise dans sa tombe en constatant que ce qui se passait de son temps, au xvi^e siècle existait encore au xix^e et que, en matière de corrections disciplinaires, malgré les fameux principes de 1789 : « plus ça changeait, plus c'était la même chose ».

M. l'abbé Rombault nous a parlé « des grands éleveurs de l'Orne », sujet qui, dans une réunion historique autant que littéraire, eût paru quelque peu aride s'il avait été traité par une plume moins exercée que la sienne. Il l'a fait avec la correction de style et la sûreté de méthode qui sont ses qualités maîtresses et que l'on ne doit pas être surpris de rencontrer chez l'ancien supérieur du Petit-Séminaire de Sées, l'un des plus fervents admirateurs de l'antiquité classique.

Dans une société archéologique, il eût été regrettable que l'archéologie eût été oubliée ; c'est probablement ce qu'a pensé M. Blanchetière qui a su nous intéresser en nous parlant « des monuments mégalithiques des environs de Bagnoles » et notam-

(1) Dans la préface du volume « *la Dame aux Camélias* » édité par Quantin, il y a quelques années d'une façon luxueuse.

ment du dolmen de la Bertinière visité avant le déjeuner. Qu'il nous suffise de constater que, dans cette lecture, M. Blanchetière a retrouvé, à la réunion de La Ferté et de Bagnoles le même succès qu'il avait obtenu en 1884 à la réunion de Domfront, dans sa savante et magistrale étude sur « le château féodal » de la ville dont il était maire à l'époque.

Dans une langue précise et élégante, M. le baron des Rotours a vivement captivé notre attention en nous retraçant l'existence mouvementée de Montchrétien de Watteville, personnage déjà ancien, quelque peu ignoré de notre époque ; il nous a parlé avec autant de savoir que de goût, du poète qui a fait des tragédies et dont il nous a cité des vers pittoresques, ainsi que du protestant qui périt dans une embuscade en 1621 et dont les cendres furent dispersées au vent. Lu d'une voix claire, quelque peu mélancolique et cependant bien timbrée, ce travail a été singulièrement goûté.

Nous avons réservé pour la fin, la poésie, cette élégance de l'esprit, qui a été jusqu'à présent l'accompagnement habituel de nos réunions.

M. Germain-Lacour, ce charmeur par excellence, a trouvé dans sa « *Pensée d'août* » des accents d'une sensibilité exquise.

M. Paul Harel qui réunit à un si haut degré :

« L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère. » (1)

a soulevé par les vers nerveux et colorés de sa « *Réponse à l'orgueilleux* » les applaudissements de la salle tout entière, applaudissements qui s'adressaient autant à l'homme qu'au poète.

Enfin M. Challemeil, dont on connaît la finesse et l'originalité d'esprit et qui a su réaliser ce difficile problème de railler sans blesser, nous a dit sa pièce de vers : « *La Conférence* », piquante esquisse des mœurs ecclésiastiques qu'il connaît mieux que personne, digne pendant de son « *Curé de Prépotin* » avec ce sentiment délicat des nuances qui est une de ses principales séductions. Si sa voix est un peu faible et n'arrive pas toujours jusqu'au dernier rang des auditeurs, il rachète ce qui lui manque, sous ce rapport, par un art de diction si accompli qu'on peut lui appliquer avec raison ce que Villemain disait d'Andrieux, alors professeur de littérature au collège de France, « qu'il parvenait à se faire entendre à force de se faire écouter ».

(1) Andrieux. Épître à Ducis intitulée : *Cécile et Tércence*.

Dans cette réunion choisie, la part de nos poètes a donc été belle et nous sommes heureux de le constater une fois de plus : ils ont, dans la circonstance, mis en pratique le judicieux précepte d'Horace qui dit quelque part que « la poésie étant un objet de luxe, tout ce qui est de luxe doit être excellent » ; nous leur adressons nos plus sincères félicitations.

A 6 heures, un banquet par souscription, où les dames étaient admises, réunissait dans une des salles de l'établissement de Bagnoles les souscripteurs au nombre de 50 environ.

Au dessert, M. Christophle, en sa qualité de maire de Tessé-la-Madeleine, sur le territoire duquel se trouvait la salle à manger, s'est levé le premier et après avoir remercié la Société qui avait bien voulu le matin l'admettre parmi ses membres, rappelle une spirituelle anecdote concernant notre glorieux Mezeray et adresse à ses nouveaux collègues, MM. de La Sicotière et Le Vavasseur, des éloges délicats qui reçoivent l'approbation de tous les convives.

M. Gustave Le Vavasseur porte ensuite un toast en vers « à la santé des morts » après quoi on se rend au casino de l'établissement déjà rempli d'une foule élégante et compacte.

Ce qui faisait surtout l'originalité de cette inoubliable journée, c'était la représentation théâtrale du soir dont le programme devait être exclusivement composé d'auteurs ornaïs, anciens et modernes. Il est inutile de dire avec quelle curiosité on attendait cette représentation organisée par M. de Contades, en sa qualité d'écrivain épris de choses rares et de figures étranges. Disons de suite que le succès, avec l'excellente troupe du casino habilement dirigée par M. Maurice Magnier, a dépassé toutes les espérances.

Après une mélodique ouverture de l'orchestre conduit par M. Albert Rieu, M. Pierre Magnier, sous les traits de Gaultier Garguille, ou de son vrai nom Hugues Quéru, ce comédien du commencement du XVII^e siècle « accompli dans la farce », suivant une expression du temps, est venu nous réciter un prologue de M. Maurice Magnier, son frère, dont les vers spirituels et d'une facture qui accuse la main d'un maître, ont été écoutés avec le plus vif plaisir ; ils étaient d'ailleurs déclamés avec un grand art, par M. Pierre Magnier, qui a su nous donner un Garguille vivant et prêter à la figure de son personnage un charme archaïque des plus pénétrants. La chanson de « *La Laine* » de Gar-

guille, mise en musique par M. Bonnamy et chantée par M. Bous-sagol, le trio « des artistes par occasion » de Catel, chanté par M^{lle} Marais, ainsi que par MM. Boussagol et Pierre Magnier, donnaient une idée aussi parfaite que possible des mélodies d'au-trefois. La saynète de M. Challemel « *l'Archéologue et le Paysan* », mise en musique par M. Albert Rien et interprétée par MM. Gé-rault et Kerny a provoqué dans la salle des accès de fou rire, ce fou rire dans lequel le terrible M. Ratin, de Topffer (1), voyait tant de choses immorales, mais qui est cependant le plus bel éloge que l'on puisse faire d'une pièce vraiment comique. La jolie pastorale tirée des œuvres satiriques de Corneille Bllesbois, a été très bien rendue par M^{lle} Cécile Dorléans et M. Pierre Magnier. « *La fin de l'Idylle* », de Germain-Lacour et « *Les Étameurs* », de Paul Harel, dits avec beaucoup de goût par leurs auteurs, nous ont tour à tour émus ou charmés : vrai régal littéraire qui couronnait dignement, sous ce rapport, les vers des mêmes poètes, entendus dans la journée, à la séance du grand casino. La pièce « *Don Juan Barbon* », en un acte et en vers de M. Gustave Le Vavasseur a servi de bouquet à cette bril-lante soirée. Comme tout le monde l'a lue dans les œuvres du sa-vant Président de la *Société historique de l'Orne*, nous jugeons inutile de l'analyser ici ; bornons-nous à dire que supérieu-rement jouée par MM. Albert Girault, Charles Destez, Kerny, Pierre Magnier et la gracieuse M^{lle} Valcour, elle a obtenu le plus vif succès : des costumes d'une fraîcheur irréprochable ajou-taient encore à notre plaisir, en charmant nos yeux, et complé-taient l'illusion. Cette pièce qui n'avait jamais été représentée était donc une véritable première, et les applaudissements qui en ont souligné les plus beaux passages ont dû prouver à son auteur com-bien il aurait eu tort, pour employer ses expressions, de la laisser dormir dans ses cartons.

Ainsi s'est terminée cette belle fête de l'intelligence, qui dé-montre jusqu'à l'évidence la continuation du mouvement litté-raire dans notre département, qui témoigne également qu'en de-hors des luttes de la politique, il existe un terrain commun, le do-maine de l'histoire, de la littérature et des arts, où toutes les opi-nions peuvent se tendre amicalement la main. Souhaitons donc

(1) *Nouvelles Gênévoises*. La Bibliothèque de mou Oncle.

que de pareilles fêtes, si douces au cœur et à l'esprit, se renouvellent souvent dans l'Orne et par des concessions réciproques, faites de bonne grâce, cherchons à atteindre, dans l'ordre des idées, ce résultat pacifique qui doit être le but de tous nos efforts.

Comme en France, il n'y a pas de belle fête sans lendemain, la fête du 27 août si bien commencée à La Ferté-Macé et à Bagnoles se terminait le 28, encore à La Ferté chez M. et Mme Challemel, d'une façon non moins brillante. Un certain nombre de sociétaires, auxquels s'étaient joints les amis personnels du maître de la maison, répondant à la gracieuse invitation qui leur avait été faite, pénétraient à 7 heures du soir dans la magnifique salle à manger tout récemment terminée par M. Challemel et qu'il inaugurerait précisément ce même jour. Si, à la séance de la veille, c'avait été « merveilles de l'ouïr » (1), c'était aussi merveille de voir l'originalité pleine de goût qui avait présidé à tous les détails de cette décoration artistique conçue par lui et exécutée, sous sa direction, par le pinceau d'un jeune peintre de talent et d'avenir, M. Émile Vernon, de Paris. Sur les murs, des panneaux où sont peints les anciens logis ou manoirs situés aux environs de La Ferté qui existent encore, mais qui, par suite des ravages du temps ou de l'incurie des hommes, tendent tous les jours à disparaître ; au plafond, trois grandes toiles allégoriques, dont la plus remarquable représente — toile de circonstance s'il en fût — la poésie entourée d'Amours, laissant tomber des fleurs sur le front des convives, enfin au dessus de la cheminée, un beau trumeau du style Louis XIV le plus pur, enrichi d'ornements sculptés par M. Challemel lui-même qui sculpte de la même façon qu'il cisèle les vers, attirent tous les regards et font de cette salle à manger une pièce unique dans son genre, d'une suprême élégance.

. où notre fantaisie
Comme dans un musée accourt et s'extasie (2).

Après avoir admiré toutes ces merveilles, nous nous mettons à

(1) La Fontaine, *Le Savetier et le Financier*, VIII, 2.

(2) Vers de M. Challemel au savant antiquaire de Flers, M. Foucault, sur sa maison garnie d'objets d'art.

table, au nombre de 24, et nous constatons que le dîner parfaitement servi et arrosé de vieux et excellents vins, n'est pas inférieur à la beauté du décor qui nous entoure. Nous passons ensuite au salon et la poésie, cette enchanteresse toujours jeune, qui

. a cela pour elle,
Que les sots d'aucun temps n'en ont pu faire cas (1).

est encore plus fêtée que la veille, chose toute naturelle quand on songe que nous nous trouvons chez l'auteur des trop rares (2) « *Fertoiseries poétiques* », auquel M. de La Sicotière rendait, il y a 3 ans, un si juste hommage en l'appelant avec un grand bonheur d'expression « *La fleur des délicats* » (3). M. Le Vavasseur, avec sa « *Timbale Milanaise* », l'une de ses pièces les plus étonnantes, qui reflète, pour ainsi dire, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et dans laquelle il a su faire jaillir du cliquetis des mots des effets fantastiques, M. Maurice Magnier, avec une ballade sur François Villon, dont il est l'auteur, ballade qui dénote une science consommée du rythme et une connaissance approfondie de notre vieille langue poétique, ont obtenu un succès complet. M. de Marthold a récité de sa voix vibrante la superbe pièce de Baudelaire « *L'Albatros* » et dans un genre tout différent la touchante pièce de Sully-Prudhomme « *Le Vase brisé* », dans laquelle il a heureusement imité l'acteur Saint-Germain. M. Florentin Lorient, esprit presque universel qui, à son titre de poète plein d'originalité, joint encore ceux de remarquable aquarelliste, de critique d'art, d'avocat, de journaliste intermittent, de conférencier, d'archéologue et..... d'autres que j'oublie, nous a lu deux sonnets égyptiens, de sa composition, l'un intitulé « *Le Chant du Sacrifice* » tiré de son beau drame de Nitocris, l'autre sur Thermonitis, cette fille du Pharaon, qui sauva Moïse des eaux, la même que Victor Hugo, dans ses « *Odes et Ballades* », avait, paraît-il, improprement appelée Iphis et à laquelle, après de laborieuses recherches, M. Lorient a restitué

Alfred de Musset, *Namouna*, chant II, strophe 2.

(2) Le poète se défiait tellement de lui, sous le rapport du travail, qu'avec une prudence toute normande, il a fait suivre le titre de son élégante plaquette « *Fertoiseries poétiques* » de ces mots caractéristiques : *Paraissent de temps en temps*.

(3) Dans son étude sur M. Gustave Le Vavasseur, *Société historique de l'Orne*, 2^e bulletin 1889, page 242.

son véritable nom. M. Fauvel nous a dit, avec une rare perfection, quelques strophes élégiaques empreintes d'une émotion vraiment communicative ; enfin M. Challemel, à la demande générale, nous a détaillé de nouveau « *La Conférence* » qui a été accueillie par les mêmes applaudissements que la veille ; toutes ces pièces qui se recommandaient autant par le nom des auteurs que par le talent des interprètes, ont été fort appréciées et ont fait paraître trop courtes les heures de cette délicieuse soirée, dont le souvenir vivra longtemps dans la mémoire de tous ceux qui ont eu la bonne fortune d'y assister.

REYNOLD DESCOUTURES.

DISCOURS

DE M. DE LA RAILLÈRE

MAIRE DE LA FERTÉ-MACÉ

A vous, Mesdames, et avant tout, salut ! J'aurais voulu être le premier à vous souhaiter la bienvenue dans ma vieille et industrielle Ferté, et dans ce jeune Bagnoles, sorti hier de la baguette d'un magicien ; mais le président de la Société ne me pardonnerait pas de lui voler ainsi la plus charmante de ses prérogatives, et je ne puis que vous prier d'agréer les plus respectueux hommages du Maire de La Ferté-Macé et de tous ses administrés.

Salut à vous, Messieurs les archéologues, puisqu'il vous plait à vous, qui êtes la force intelligente et littéraire de notre département, de prendre ce nom bien plus grec que français, qui n'a été reconnu, qu'au titre de bâtard par notre Académie... Archéologues, notre La Sicotière ? oh ! mon Dieu, je le veux bien. Je l'ai suivi de travail et d'honneur depuis cinquante ans : Au barreau, où il fut la jeunesse, la fougue, l'éloquence et le bon sens même, passant, sans fatigue, apparente, avec un égal bonheur, du civil au criminel, et trouvant presque toujours le succès après l'effort ; au Sénat, où il représente depuis vingt ans notre département avec autant de dignité que de modération. (Dans votre Société, n'est-ce pas, Messieurs, la politique n'a ni ses grandes ni ses petites entrées, et on ne laisse la porte ouverte à deux battants qu'à tous les patriotismes). Au Sénat, dis-je, je le vois mêlé à

toutes les questions de brûlante actualité et de philanthropie administrative. A ses moments perdus, sans doute, il compulse les livres du passé, mais seulement pour mieux vivre du présent, et pour mieux préparer l'avenir.

En vérité, je vous le dis, Messieurs, si tout cela est de l'archéologie, je voudrais bien être archéologue aussi.

Et votre président, mon sympathique et respecté collègue Le Vavasseur, n'est-il point un peu archéologue comme La Sicotière? Celui-là, on le trouve partout à la tête de toutes les œuvres utiles, littéraires et autres, éternellement jeune, étincelant de belle humeur et d'aristocratique fantaisie; poète ou prosateur, charmeur toujours. Au Conseil général, où sa place ne resta jamais vide, c'est régal d'artiste de l'écouter; et ce sera plaisir de fin lettré de le lire plus tard dans le paresseux silence du cabinet.

Et vous, poète des fleurs et des prairies normandes, auriez-vous par hasard demandé à l'archéologie vos plus fraîches inspirations?

Oh! je sais qu'il y eut, aux temps antiques, des bois ombreux et des épis d'or, agnelles aux écumeuses toisons, cavales noires et blanches, et, dans les herbes ondulées par les vents printaniers, isolées et troublant les yeux, des myriades de genisselles, folles et rétives encore au joug et aux fécondes caresses. Je vois en fleurs comme aujourd'hui les roses bruyères dans les landes bretonnes; sous les *pommiers*, le pâtre qui soupire en effeuillant sa dernière marguerite; et, près du ruisseau, qui l'emporte, j'entends le bleu murmure d'amour du *myosotis*.

Oui, les poètes d'antan ont aussi chanté ces champêtres choses; les mélodies, à toi, poète, n'en ont pas moins pour nous enivrante saveur. Elles sont neuves, originales, plus appétissantes encore que jadis tes brioches d'Échauffour.

J'en connais bien d'autres parmi vous, Messieurs, tous gens de jeune et verte allure, qui se griment en vain à la mode antique; et, sous le fard, qui ne trompe personne, sont restés de vrais modernes, parfois même des révolutionnaires du style et de l'art. Je voudrais bien soulever tous les masques, mais le temps me presse et l'ennui viendrait vite. Quelques secondes seulement de patiente indulgence pour me permettre de saluer au passage, d'une lèvre amie, en égoïste bas-normand, trois des vôtres,

archéologues, je veux bien le croire, mais qui, pour moi, sont avant tout des Fertois :

Contades d'abord, un érudit, un chercheur, et mieux encore, un écrivain de haute race, mais trop modeste ;

Louis Duval — s'il n'est pas des nôtres, il nous tient de bien près — qui, dans la poussière de ses archives, a découvert toute notre histoire contemporaine ;

Wilfrid Challemel, bien à nous, celui-là, un aimable et malin railleur, le Meissonnier de notre littérature départementale. Les mets, qu'il nous sert une ou deux fois par an, seraient digérés par une alouette ; mais le cuisinier à main si dextre et palais si délicat, que la satiété ne vient jamais, et l'appétit reste toujours aux lèvres.

Et maintenant, à vous tous, Messieurs, archéologues de conviction ou de convenance, je suis heureux de souhaiter la bienvenue ! Je vous remercie de grand cœur d'avoir choisi la Ferté-Macé pour y tenir votre première séance extra-alençonnaise ; et, comme je connais les hommes qui ont pris l'initiative de cette tentative de décentralisation, j'adresse de toutes particulières actions de grâces à mes amis, M. Gustave Le Vavasseur et M. le comte Gérard de Contades.

Permettez-moi aussi, Messieurs, de ne pas vous dire aujourd'hui : « Adieu ! » mais seulement ; « Au revoir ! »

LES DRAMATIQUES

ORNAIS

MESDAMES,

MESSIEURS,

La *Société Historique et Archéologique* de l'Orne étant venue cette année tenir sa séance publique dans la bonne ville de La Ferté-Macé, comment se fait-il qu'au lieu de convier ses auditeurs dans un des lieux de réunion de la cité hospitalière, elle se soit réfugiée, le Maire en tête, à l'extrémité du territoire de la commune, entraînant à sa suite les fidèles et les assistants de bonne volonté? Par ce temps de chaleurs persistantes et d'impitoyable sécheresse a-t-elle fui la nudité des murailles et craint la rareté de l'air respirable? En cherchant, non seulement les frais ombrages, mais en venant demander aux sources salutaires de Bagnoles le secours de leur bienfaisant voisinage, a-t-elle poursuivi le rétablissement ou l'affermissement de sa propre santé?

Peut-être, Messieurs. Les Sociétés comme les hommes ont de temps en temps besoin de se rajeunir et de se ravigorer dans quelque fontaine de Jouvence. Et quelles sources valent pour cela les eaux de Bagnoles, s'il faut en croire un de nos poètes Ornaïs qui les a chantées? Les vers d'Eugène de Loulay sont parfois familiers, mais ils disent bien ce qu'ils veulent dire.

Écoutons-le :

« Je puis, quoique Normand, dire sans hyperboles
Qu'il n'est point de pays pour les êtres souffrants
Plus agreste et plus sain que celui de Bagnoles,
Où tous les ans on voit se guérir des mourants. »

Faut-il, Mesdames, aller aussi loin que notre naïf et malin gaulois et ajouter :

« Mais ce qui fait leur vogue et la fera sans cesse,
C'est qu'aux femmes qui voient poindre des cheveux gris
Elles ont le pouvoir de rendre la jeunesse
Et de les faire aimer, même de leurs maris. »

Il est à croire que le lyrique Marquis avait reçu quelques confidences.

La *Société Historique* a-t-elle déjà des cheveux gris ? hé ! elle a dix ans sonnés et quelque sagesse. Et puis ne vaut-il pas mieux prévenir que de sévir, guérir que d'arracher ? Et si une saison tout entière l'eût effrayée, un petit bain est-il de trop ?

D'ailleurs, une autre raison l'amenait ici. Elle rêvait d'une étude rétrospective sur nos auteurs dramatiques, d'une sorte d'exhumation comme celles dont elle est coutumière et voici qu'elle trouve à sa portée les éléments d'une résurrection. Nos vieux auteurs ont, je ne sais comment, du fond de leur tombe et de leur oubli fait appel à la bonne volonté et au talent éprouvé d'excellents interprètes qui leur rendront pour un moment ce soir le frisson de la vie et le chatouillement des applaudissements. Si quelques modernes se sont glissés en leur compagnie, vous leur pardonnerez en faveur de leur nationalité. Ni Gascons, ni Picards, tous Normands.

D'où était ce Jean Le Roy, curé d'Escroit ou d'Escrou (Ecorcei ? Ecorches ?) qui publia vers 1500 à Paris, chez Jean Treppere, le libraire éditeur des *Menus propos* de Gringoire, la *Vie et les miracles de saint Louis*, traduits du latin en vieilles rimes françaises ? Excepté le P. Lelong (Bib'iothèque française), aucun biographe n'en fait mention. Qu'était cet ouvrage, probablement dialogué, que m'a signalé mon excellent ami et précieux modèle, Monsieur de La Sicotière ? Comme lui, je laisserais dans son ombre ce nébuleux inconnu si la *Vie de saint Louis* mise « en vieilles rimes » n'était une tentative à revendiquer pour l'honneur

d'un des nôtres, cent ans avant la *grande Pastorelle* et les inter-mèdes de Chrétien des Croix.

Marguerite de Valois naquit à Angoulême pour aller mourir au château d'Andos, en Bigorre, mais la duchesse d'Alençon est bien nôtre. Si l'on en croit M. de La Sicotière appuyé sur un passage de Brantôme qui représente Marguerite faisant jouer ses pièces par les filles de sa cour, soit à Paris, soit dans ses châteaux de province, elle se donnait souvent le plaisir du spectacle dans les loisirs féconds de la cour d'Alençon.

« L'heure du souper arrivée, dit notre honorable et vénéré président dans la notice qu'il a consacrée à la reine de Navarre. » Marguerite prend place à une table très simplement servie avec un très petit nombre de seigneurs et de dames..... Reste le spectacle annoncé. Aucun décor n'a été préparé, aucun échafaudage dressé. Bien que déjà l'usage des machines scéniques et le luxe des décorations ait commencé à s'introduire en France, la Reine de Navarre n'a point de théâtre dans son palais. A quoi bon un théâtre d'ailleurs ? Ses pièces n'ont point d'action ; le récitatif et le dialogue en font tous les frais. Chacun des acteurs pourrait lire son rôle sans inconvénient. »

Sans doute cela se passait ainsi. Il ne reste nulle trace, nul souvenir du théâtre « à eschaffauds » de Marguerite de Navarre. Elle aimait pourtant les décorations et la pompe théâtrale, témoin cette note du registre de Jehan de Frotté où figure, dans les comptes de l'année 1542, une somme de 100 écus « mise ès mains de la baillie de Caen (madame de Silly), pour don fait par Madame la Princesse aux joueurs de la Passion pour l'eschafault ».

Les quatre comédies sacrées de Marguerite de Navarre comporteraient cependant un peu de spectacle. La bonne princesse qui avait médité, dit-on, toute une longue suite de drames tirés de la Bible, ne descend guère aux enfers, et pas du tout au purgatoire, pour cause. Mais on peut décorer le ciel et embellir la terre. Quant à la farce de *Trop, prou, peu, moins* et à la comédie de *Deux Filles et Deux Mariées*, elles peuvent se jouer comme des proverbes, entre deux paravents. Les allusions donnaient une saveur particulière au dialogue. Elles ont perdu leur piquant. Pas toutes cependant. Marguerite est du bon temps. Quoi de plus charmant que les vers d'entrée de la vieille dans la comédie ?

La vieille a cent ans. Elle raconte en six vers l'histoire de son cœur.

« Vingt ans aimai liberté que l'on prise
Sans point vouloir de serviteur avoir.
Vingt ans après d'aimer fis mon devoir ;
Mais un tout seul pour qui seul j'étais une
Me fut ôté malgré tout mon vouloir
Dont soixante ans j'ai pleuré ma fortune. »

Clément Marot a-t-il revu ou inspiré ces vers ? Je ne sais, mais quand on les a lus, on comprend que l'on ait pu attribuer à Marguerite les deux farces charmantes que M. Louis Lacour a publiées sous son nom en 1856.

Ceux d'entre vous, Messieurs, qui voudront bien suivre jusqu'au bout notre expérience de résurrection dramatique verront ce soir l'« effectif » Gaultier Garguille, revêtu de son glorieux costume. Vous entendrez sa chanson, Mesdames, non pas telle assurément qu'il la chantait sans vergogne devant vos grand-mères. Vous n'en souffririez ni la naïve crudité, ni les grossières équivoques. N'allez pas toutefois vous effaroucher à la pensée d'un scandale rétrospectif ; le bon Gaultier se croyait relativement chaste et congru. Lisez son privilège : « Notre cher et bien aimé Hugues Guéru, dit Fléchelles, l'un de nos comédiens ordinaires, nous a fait remontrer qu'ayant composé un petit livre intitulé : *Les nouvelles chansons de Gaultier Garguille*, il le désirerait mettre en lumière et faire imprimer ; mais il craint qu'autres que celui à qui il donnerait charge de l'imprimer ne le contrefissent et n'ajoutassent quelques autres chansons plus dissolues que les siennes s'il ne lui était sur ce par nous pourvu de nos lettres nécessaires ».

Le gros mot pour rire était le plat du jour. Le goût des « pois pilez » était toujours aussi vif parmi le populaire que ne rebutait point la malpropreté de l'assaisonnement. En débutant vers 1598 au Théâtre du Marais, le sieur de Fléchelles ne demandait pas mieux que de se consacrer au « genre noble » et de jouer la Tragédie. Ce comédien si admirable dans la farce, « dit Sauval, ne laissait pas de jouer avec succès les personnages de Roy dans les pièces sérieuses. . . . il n'y avoit point de rôle qu'il ne fût capable de remplir, mais il avoit tant de talent, il étoit si souple, si comique ; quoique Normand, il contrefaisoit si bien le Gascon,

que lorsqu'il venoit à chanter seul, quoique l'air et les paroles fussent ordinairement d'assez mauvais goût, il réunissoit tous les applaudissements des spectateurs. Sa posture, ses gestes, ses tons, ses accents, tout étoit si burlesque qu'on n'alloit à l'hôtel de Bourgogne que pour l'entendre et la chanson de Gaultier Garguille passa en proverbe ».

Que faire devant une semblable popularité ? Il n'y a pas de dignité ni de respect de soi même qui tienne devant la griserie du brouhaha des applaudissements. Et puis le masque couvre tout, le visage et l'homme, le gentilhomme au besoin. Ce n'est pas Monsieur de Fléchelles, ce n'est pas même Hugues Guéru qui est en scène, c'est Gaultier Garguille.

« Pour ne laisser notre théâtre vuide de Prologue », disoit vers 1610 Des Lauriers Bruscombille, dans un discours de rentrée à l'hôtel de Bourgogne, « je plaiderai la cause des comédiens ». Il ajoutait que sans doute la tragédie et la comédie paraissent tolérables aux honnêtes gens, mais qu'une farce garnie de mots de gueule gâte tout et que d'une pluye contagieuse elle pourrit nos plus belles fleurs. « Ah ! vraiment », ajoute notre prologueur, « pour ce regard je passe condamnation. Mais à qui en est la faute ? A une folle superstition populaire qui croit que le reste ne vaudrait rien sans elle et que l'on n'aurait pas de plaisir pour la moitié de son argent. Dès à présent, nous y renonçons et protestons de l'ensevelir dans une parfaite oubliance, si vous le voulez. Elle ne nous sert que d'un faix insupportable à notre renommée, encore que je puisse dire avec vérité que la plus chaste comédie italienne soit cent fois plus dépravée de paroles et d'actions qu'aucune d'icelles et que notre patrie nous soit plus marâtre qu'aux étrangers par ce sinistre jugement. »

Il y a un bien curieux chapitre à faire là-dessus. Le sagien Quéru-Garguille, sur lequel M. de La Sicotière a fait un travail si neuf et si complet, semble excusé, absous même aux yeux des indulgents pour l'amour et à cause de « l'usage de l'art ». — « Usage de l'art », disoit en 1624 le vieux comédien Beltrame, en expliquant l'extrême obscénité des pièces de son camarade le capitaine Rhinocéros mort en odeur de sainteté. Gaultier Garguille étoit mort depuis bientôt trente ans en bon chrétien et le Jansénisme étoit né (1662) quand le théologal Le Noir et le chanoine Bordin s'avisèrent de dénoncer au métropolitain

l'Évêque de Séez, Rouxel de Médavy, comme coupable de tolérance envers les comédiens.

Les curieux sans préciosité qui veulent avoir une idée de ce qui se disait, s'écrivait et se chantait de 1590 à 1610 n'ont pas besoin de descendre jusqu'au Parnasse satyrique. Ils n'ont qu'à lire les *Recueils divers bigarrés du grave et du facétieux, du bon et du mauvais, selon le temps*, imprimés à la suite des *Mémoires-journaux* de l'Estoille. Ils pourront achever le volume, s'ils ont lu Saint-Amand et Régnier, mais notre Gaultier lui-même n'aurait pas baisé le livre, et pour cause.

Parmi les contemporains auxquels il faut comparer Gaultier Garguille pour juger avec indulgence la liberté de son langage, l'argenténois Chrétien des Croix est un des plus réservés. Il mérite une place à part à cause de son importance et de la diversité de ses œuvres.

Appelé l'an dernier à l'insigne honneur de la direction des *Antiquaires de Normandie*, le président de la *Société historique et archéologique* de l'Orne entreprit de faire revivre la figure de son compatriote, auquel il consacra une longue sinon complète étude.

Il rappelait au début les vers charmants et le judicieux conseil de notre Vauquelin de La Fresnaye, que la forme dialoguée des *Foresteries* et des *Idyllies* permettrait peut-être d'admettre, au moins comme volontaire, dans les rangs de nos auteurs dramatiques

Après avoir fait appel aux poètes pour les engager à célébrer les gloires nationales, Vauquelin les exhorte à ne pas tout sacrifier aux Grecs et aux Romains et à laisser parfois le profane pour le sacré :

« Hé ! quel plaisir serait-ce à cette heure de voir
Nos poètes chrétiens les façons recevoir
Du tragique ancien et voir à nos mystères
Les payens asservis sous les lois salutaires
De nos saints et martyrs et du vieux Testament
Voir une tragédie extraite proprement. »

Il constatait que les Normands, sans rivaux dans la poésie lyrique, mais perdus dans le nombre des auteurs dramatiques, prudents et éclectiques d'ailleurs, s'étaient efforcés de réaliser en partie le rêve de Vauquelin. Chrétien des Croix avait fait un

Amnon et l'ami Nicolas de Montreux qui fut presque des nôtres, puisque son père était maître des requêtes du duc d'Alençon, célébrait la gloire du poète :

« Chrétien, à l'ombre de tes croix
Melpomène s'est enhardie
D'entonner sur sa forte voix
Cette chrétienne tragédie.

Plusieurs poètes de ce temps
Enflent leurs vers de vaines fables
Mais ils ne feront tête aux ans
Comme les tiens, tous vénérables.

Tes *Portugais infortunés*,
Œuvre d'une plume céleste
Plaisent aux esprits les mieux nés
Plus qu'*Ajax*, *Electre* ou *Thyeste*.

Rosemonde et son *Albouin*,
Miroirs de la sainte justice,
Par ton artifice divin
Font d'un mal craindre le supplice.

L'exécrable inceste d'*Amnon*
Dont tu peins si bien la vengeance
Plus que la mort d'*Agamemnon*
Témoigne de Dieu la puissance.

Le *Cantique* doctement beau,
Comme le rapt de ton *Céfalle*
Seront, dédaignant le tombeau,
Chéris d'une race royale.

Tandis que l'Orne argenterois
Se déchargera chez Nérée,
Les étrangers et les François
Priseront ta muse sacrée.

Les trois tragédies, le cantique et la pastorale du *Ravissement de Céfalle* étaient les seules œuvres de Nicolas Chrétien à la mort de Nicolas de Montreux. En lui attribuant un *Jephté*, on a sans doute confondu les noms. C'est Florent Chrétien qui a traduit le *Jephté de Buchanan*. Une ode sur la mort de *Henri IV*, signalée par L'Estoille et passée sous silence par tous ses biographes, n'ajoute rien à son bagage dramatique. Mais *La grande Pastorelle* est son chef-d'œuvre. C'est là qu'il a osé mettre en

scène dans ses intermèdes les gloires nationales, Clovis, Charlemagne, Godefroy de Bouillon, Saint Louis et Jeanne d'Arc. Ce dernier intermède renferme de fort beaux passages que nous aurions été heureux de vous faire entendre si nous n'avions craint de lasser la patience des interprètes et de fatiguer l'attention des auditeurs.

Amené par les exigences de son étude à examiner si les pièces de Nicolas Chrétien avaient été représentées, votre président a conclu à l'affirmative. Peut-être n'eut-il pas les honneurs de l'hôtel de Bourgogne, mais il fut joué chez nous. Il avait pour Mécène Claude Doinel, conseiller et maître d'hôtel ordinaire du Roi, sieur de la Saucerie, du Hamel, Moëssé, Montescot, Rubesnard et autres lieux. C'était un seigneur ami des lettres qui donnait des fêtes académiques dans sa Saucerie de la Haute-Chapelle, dans son Hamel de Marmouillé et aussi dans cette « Saucerie d'Argentan », dont Chrétien se vante d'avoir animé et ensablanté les théâtres de 1600 à 1602.

Le chapitre du Théâtre des châteaux n'est pas le moins important de l'histoire dramatique locale. On a commencé de bonne heure à jouer la comédie dans les châteaux de basse Normandie. Si la suite du roman comique n'est pas due à la plume du libraire-éditeur Offray, elle est d'un homme fort au courant des mœurs du pays. Il représente les comédiens comme fort bien reçus dans la ville d'Alençon et allant donner une représentation de la *Sylvie* de Mairet aux noces de Mademoiselle de la Fresnaye, dans le château de son père, à trois lieues et demie d'Alençon sur la lisière de la forêt de Perseigne.

Dans quelle catégorie doit-on ranger la tragi-comédie de l'alençonnais Pierre Le Hayer du Perron ? Totalelement oubliées aujourd'hui, les *Heureuses aventures* précéderent de trois ans dans l'œuvre de du Perron les fameuses *Palmes du Juste*. Bien qu'il eût 30 ans en 1633, c'était son œuvre de jeunesse. On y trouve quelques légèretés, quelques « gayetés » même. Pierre Corneille était le seul qui ne s'en permit plus. Les *Heureuses adventures* sont en aussi bon style que les *Facéties* de Bois-Robert et les *Arlequinades* de Gouguenot, dont quelques-unes sont de la même année. Quant aux « gayetés », rappelons-nous que l'unique et étrange pièce de Véroneau, dont le titre même est malaisé à citer, est datée de l'année suivante,

Le Hayer du Perron madrigalisait agréablement. Voiture, Malleville et les autres amoureux de la belle matineuse n'auraient peut-être pas désavoué le couplet suivant :

Cléon vient annoncer à Atys qu'il a vu en songe sa bien-aimée Polynice :

« J'étais comme assoupi dans un profond sommeil
Lorsque cette merveille à qui rien n'est pareil
Et qui sent la moitié de votre inquiétude
S'en vient pour vous guérir en cette solitude ;
Sitôt que j'aperçus tant d'aimables clartés,
Je ne vis plus d'ombrage en ces bois écartés.
Si pour lors on n'eût vu le point du jour éclore
Tout le monde eût juré que c'eût été l'Aurore. »

Tout comme Le Hayer du Perron, Nicolas du Perche était d'Alençon. Pendant que le magistrat s'avancait gravement dans les bonnes grâces de Richelieu et renonçait aux bagatelles du théâtre, l'avocat débutait à Rouen par une comédie familière : *Les intrigues de la vieille tour*, qui dut avoir deux éditions, l'une à Rouen, l'autre à Paris. Il fit imprimer la même année sa tragédie de *Rosemonde* et plus tard la comédie de l'*Ambassadeur d'Afrique*.

Le style de du Perche est assez coulant. Sans prétention, sans grande distinction, comme tous les auteurs de son temps, il s'inspirait de la comédie italienne et les dialogues entre maître et valet prêtaient à la riposte alerte.

Dans l'*Ambassadeur d'Afrique*, en vers de huit syllabes, Lélie compte ses peines amoureuses à Crispin :

« Ah ! Crispin, la beauté que j'aime
A pour moi de si doux appas
Que je souffrirai le trépas
Si quelque autre en fait la conquête.
Oui, Crispin, oui, ma mort est prête
S'il la faut céder.

CRISPIN

Trépassiez.

LELIE

Hélas, quand nos sens sont blessés,
Mourir pour finir sa souffrance
Est une petite allégeance.

CRISPIN

Ne trépassiez pas.

LELIE

Ah ! Crispin,
Mon trépas est un mal certain.

CRISPIN

Trépassiez donc.

LELIE

Que je trépasse
Et qu'un autre prenne ma place,
C'est ce que je ne puis souffrir !

CRISPI

Prenez donc garde de mourir.

Suit une comparaison à perte de vue de la Mort avec un fromage et un amphigouri qui rappelle le fameux galimatias de Gros René, dans le *Dépôt amoureux* sur le potage et le ménage.

Les intrigues de la *Vieille tour de Rouen* sont une espèce de vaudeville mêlé de couplets ; on y chante sur l'air de Joconde :

« On dit que de la vieille Tour
On a fait comédie
Et qu'un cadet y fait un tour
Des bons de Normandie,
Ma foi si les comédiens
La mettent en lumière,
Ils en tireront plus de biens
Que de la Rapinière. »

Si les comédies de du Perche furent jouées quelque part, les comédiens en tirèrent-ils profit ? Et quelle était cette Rapinière qui donna son nom au héros de Scarron et quarante ans plus tard à la plus ignorée des comédies ?

Du Perche eut ses panégyristes et ses protecteurs. Il dédia ses œuvres à une dame de Ris et Châteauneuf qui fut, dit-on, comédien de Monsieur le Prince et dont la *Feinte surprise* avait été représentée par ses camarades, disait à du Perche trois ans après :

• Illustre favori du savant Apollon,
Qui te portait si tard à nous faire paraître
Les ouvrages brillants que tu peux faire naître,
Inspiré par les sœurs de ton sacré vallon ?

A quoi s'est appliqué ton esprit admirable ?
Depuis que ton mérite éclate en l'univers,
N'as-tu pas dû produire un million de vers
Pour te rendre en tous lieux à jamais mémorable ? »

Un million, c'est beaucoup.

C'est trop. C'était toutefois l'ordinaire de nos poètes. Quelque soixante ans auparavant, Chrétien des Croix disait à Henri IV :

« O mon prince, pendant que vous augmentez d'ans,
Faites que votre Altesse agrée les présents
Qu'humblement vous feront les filles de mémoire
Pour chanter vos honneurs et votre belle gloire
Et qu'à l'ombre sacrée de vos beaux rameaux verts,
J'entonne sur ma lyre un million de vers. »

Un million ? Ventre St-Gris ! A moi, Malherbe !

Malherbe vint, mais il passa.

Pendant que Le Hayer du Perron se recueillait en *Poésies morales et chrétiennes* et que du Perche s'évertuait à devenir millionnaire, Marthe Cosnard grandissait à l'ombre de la cathédrale de Séez, dont les échos répétaient encore les vers de ses évêques défunts. On y rimait toujours à l'envi et Marthe avait vingt ans quand Jean de Meulles termina son *Unellographie*. Elle travaillait lentement sans doute et s'obstinait à polir sa tragédie chrétienne des *Chastes martyrs*.

Elle parut enfin, en 1650.

Cette fois, ce n'est plus le banal Ollenix de Montsacré, ce n'est plus l'obscur comédien Châteauneuf qui fait le compliment. C'est le grand Corneille qui dit à Mademoiselle « de Cosnard Deses (sic) ».

Que tes chastes martyrs te vont faire d'amants !
Que parini leurs travaux tu sèmes d'ornements
Et que ton coup d'essai si digne de mémoire
Doit enhardir ta plume à redoubler ta gloire !
Des Muses nous prenons le génie et la loi
Qui ne sont après tout que filles comme toi
Ne te lasse donc point d'enfanter des merveilles,
De prêter ton exemple à conduire nos veilles
Et d'aplanir à ceux qui l'auront mérité
Les illustres chemins de l'immortalité.

Le Corneille galant n'est pas si rare que l'on pense. Le grand

homme et le bonhomme assaisonnaient le madrigal comme pas un ; mais savait-il que la jeune muse, dont il voulait faire sa Melpomène, avait 36 ans sonnés ?

La biographie complète de Marthe Cosnard a été lue par notre honorable président à la séance publique du 8 novembre 1883. M. de La Sicotière a justement vengé son héroïne des fantaisies du bibliophile Jacob. Il signale aussi la *fausse* attribution à Marthe Cosnard d'une tragédie inepte et ridicule dont il cite un fragment. Qu'il se rassure, les *Filles généreuses*, restées manuscrites, sont d'une dame de Saint-Balmon, Lorraine, qui faisait imprimer en 1650, chez Augustin Courbé, une autre tragédie intitulée : *Les jumeaux martyrs* pendant que Marthe Cosnard publiait les *Chastes martyrs* chez Nicolas et Jean de la Coste. De là, vraisemblablement la confusion.

Marthe Cosnard « la vierge de Sais » avait dix-huit ans quand naquit à Alençon Marie-Catherine des Jardins, fille du prévôt de la maréchaussée. Celle-ci, avec un caractère, une éducation, des mœurs bien différentes et un talent supérieur, conquiert une renommée due autant à l'excentricité de sa vie aventureuse qu'au mérite de ses œuvres littéraires.

Toutefois celui-ci est réel. C'est le seul qui doive nous occuper.

Quand le *Manlius Torquatus* parut sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne dans les premiers jours de mai 1662, le *Sertorius* de Corneille que l'on jouait au théâtre du Marais depuis le 25 février passait pour un miracle. C'était plus beau que le *Cid*, les *Horaces* et *Cinna* ; cela surpassait les chefs d'œuvre

Des poètes les plus hardis
Du temps présent et de jadis.

Corneille laissait loin derrière lui Euripide, Sénèque.,

« Et le défunt Sophocle
Qui n'a de rime qu'Empédocle. »

C'est Loret qui le dit.

Écoutez notre bon normand au lendemain de la représentation de *Manlius* :

« *Manlius Torquatus*, poème
Que l'on tient d'un mérite extrême,

Sujet grave, sujet romain
Qui vient d'une agréable main,
D'une fille étant la besogne,
Se joue à l'hôtel de Bourgogne,
Oui, s'y joue et certainement
Avec grand applaudissement.
Des Jardins, jeune demoiselle,
A fait cette pièce nouvelle
Où très bien des gens sont d'accord
Qu'on y voit du faible et du fort,
Une judicieuse suite,
Du génie et de la conduite,
Et le tout si beau, si touchant
Qu'à moins d'avoir l'esprit méchant,
Envieux, jaloux et sauvage,
Il faut admirer cet ouvrage
Que plusieurs nomment merveilleux,
D'autres disent miraculeux.
Déjà plusieurs beaux écrits d'elle
Couraient de ruelle en ruelle. ...
Mais des gens d'assez bon *gustus*
Disent que dans son *Torquatus*
Cette âme belle et bien sensée
S'est infiniment surpassée.
J'irai demain, s'il plaît à Dieu,
En ce délectable et bon lieu
Où cette pièce si vantée
Est dignement représentée,
Nullement pour l'examiner
Mais pour le plaisir m'en donner
Et, selon les bons desseins nôtres,
Battre des mains comme les autres. »

Le critique indulgent se donna son plaisir. Celui-ci surpassa son attente et la semaine suivante (13 mai 1842) il finissait ainsi sa lettre « énumérante » :

« Altesse pour qui je compose
Lettres en vers et non en prose,
Princesse, estimant les vertus,
Si vous n'avez vu *Torquatus*,
Illustre tragi-comédie
D'une fille de Normandie,
D'une fille de grand renom
Dont des Jardins est le surnom,
D'Alençon et non de Valogne,
Courez à l'hôtel de Bourgogne

Pour, en cinq cents endroits divers,
Admirer les plus charmants vers
Dont Paris sur un beau théâtre
Ait été jamais idolâtre.
Tous auditeurs en sont ravis
Allez donc, suivez mon avis,
— Allez, courez à ce spectacle
Et ne manquez pas ce miracle
Dont tous les gens qualifiés
Sont hautement édifiés,
Lui donnant d'infinis éloges
Sur le théâtre et dans les loges. »

Manlius Torquatus alla aux nues. De Visé s'en mêla. Tout le monde voulait voir, admirer, applaudir et aimer la « jeune » demoiselle qui devait friser la trentaine et, comme elle avait tracé en dix pages le programme d'une fête sous le titre du *Carrousel de Mgr le Dauphin*, chacun voulut y voir un nouvel effort de génie dramatique. L'infatigable Loret sonne une dernière fanfare. Il s'agit bien, vraiment, du *Carrousel du Roi*.

« La jeune Autrice de Torquate,
Pièce charmante et délicate,
A fait en style net et fin
Un Carrousel pour le Dauphin
Partie en vers, partie en prose
Qu'on trouve une aussi rare chose
Que depuis long-temps par écrit
Ait produite un sublime esprit.
L'invention en est si belle
Et l'économie en est telle,
Que certainement tous lecteurs
Deviendront les admirateurs
De cette pièce singulière
Quand on l'aura mise en lumière.
Ces jours passés, foi de Normand,
Cette fille, d'esprit charmant,
Faisant admirer son génie
En une illustre compagnie
Chez un magistrat renommé
Des honnêtes gens fort aimé,
Après une splendide chère
Que l'on fait illec d'ordinaire,
Le dit Carrousel récita
Qui de tous la joie augmenta.

On loua sa plume diserte
Et tous criaient à gorge ouverte :
(Autant les bruns que les blondins),
Vive l'aimable Des Jardins !

La tragédie de *Nitétis* fut jouée l'année suivante, trois mois après la *Sophonisbe* de Corneille. Fut-elle accueillie ?

Avec applaudissement tel
Et le grand concours de personnes,
De hautes dames, de mignonnes,
D'esprits beaux en perfection
Et de gens de condition
Que de longtemps pièce nouvelle
Ne reçut tant d'éloges qu'elle ?

J'en doute. Malgré la bonne humeur de la dédicace au duc de Saint Aignan et la désinvolture du billet qui le suit, bien que Loret la qualifie de *Tragédie exquise* dans laquelle

Sont encloses
Quantité de fort bonnes choses,

Nitétis ne réussit pas à l'égal de *Manlius Torquatus*. Mademoiselle des Jardins dut se consoler de l'échec. Si son esprit y demeura quelque temps, son cœur était ailleurs. N'est-ce pas en cette année 1663 qu'elle fit son premier essai de ces mariages de seconde main, dont elle eut la spécialité et que l'ange de la bigamie devint ou s'intitula Madame de Villedieu ?

Si *Manlius Torquatus* réussit malgré tous les défauts du sujet, on peut avec Loret et de Visé attribuer une bonne part du succès à l'excellent jeu des acteurs. La pièce elle-même n'est d'ailleurs pas à dédaigner. Ce n'est pas de la piquette de Corneille, c'est au moins du Thomas. A défaut de résurrection complète, qu'il nous soit permis de citer les premières scènes du second acte qui donneront une idée de la manière et du style de l'auteur.

Torquatus, consul de Rome et père de Manlius, est combattu entre des sentiments divers. Manlius a donné la bataille, malgré les ordres du Sénat et l'a gagnée. Torquatus doit sévir au nom de l'autorité méconnue. Le père et le fils aiment la même femme, Omphale, reine d'Épire, captive des Romains.

Le second acte s'ouvre par un court monologue de Torquatus.

SCÈNE I^{re}

TORQUATUS

...Ne saurais-je accorder dans ce péril mortel
L'amour de la patrie et l'amour paternel ?...
O Dieux ! peut-on choisir dans cette conjoncture ?
Confondez vos présents et Rome et la nature,
Je ne puis accepter un choix si dangereux,
Donnez-moi l'un et l'autre ou m'ôtez tous les deux.
Mais pourquoi balancer une mort résolue ?
La perte de mon fils n'est-elle pas conclue ?
L'amour plus que les lois a signé son arrêt
Et je dois son trépas à mon propre intérêt
Omphale me méprise et l'ingrate l'adore.
C'est mon rival, on l'aime et je consulte encore !...

SCÈNE II

TORQUATUS, JUNIUS

JUNIUS

Seigneur, c'est Manlius qui demande à vous voir.

TORQUATUS

Qu'il approche. O mon cœur garde-toi de t'abattre,

SCÈNE III

Les précédents. MANLIUS

TORQUATUS à MANLIUS

Venez-vous demander ordre pour combattre,
Ou si vous avez cru que parmi les Romains
Un père et le Sénat sont des fantômes vains ?
Quand vous avez risqué toute la république,
Avez-vous cru montrer un courage héroïque,
Faire voir qu'un vainqueur est au-dessus des lois
Et qu'on peut tout braver quand on soumet des Rois ?
Ces sentiments sont beaux et cette noble audace
Vous fera prendre ici pour le dieu de la Thrace.
Après un tel exploit, il vous faut un autel.
Quand on méprise Rome, on doit être immortel.

MANLIUS

J'ai trop de confiance en la valeur romaine
Pour avoir cru, Seigneur, la victoire incertaine ;
Mon cœur aurait tremblé pour le peuple latin,
Mais l'ardeur des Romains m'assurait du destin.
Les mener au combat, c'est courir à la gloire.
On dirait qu'ils ont l'art d'enchaîner la victoire ;

Ils la traînent partout, elle suit tous leurs pas
Et doit une conquête à leurs moindres combats.
Pouvais-je donc, Seigneur, avoir l'âme alarmée ?

TORQUATUS

On savait mieux que vous la valeur de l'armée,
Quand on vous défendit de donner le combat.
Avez-vous meilleur sens que n'a tout le Sénat !
Depuis quand avez-vous assez d'expérience
Pour être dispensé de toute obéissance ?
Dites-nous votre rang, vos vertus, vos exploits,
Enfin ce qui vous met au-dessus de nos lois.

MANLIUS

Le nom de Manlius, mon sang et ma naissance
Sont, Seigneur, mes exploits et mon expérience,
C'est pour m'autoriser un droit assez puissant.
Les Romains de mon nom triomphent en naissant.

TORQUATUS

Les Romains de ce nom craignent sur toute chose
De ne pas observer la loi qu'on leur impose ;
A ce premier devoir, ils feraient tout céder
Et savent obéir s'ils savent commander.
Cette règle est pour eux difficile à comprendre,
Mais avant qu'il soit peu, je saurai vous l'apprendre,
Ne quittez pas le camp sous peine du trépas.

MANLIUS

Ordonnez donc, Seigneur, qu'on ne l'attaque pas.
Si l'on vous obéit, j'observerai sans peine
Le respect nécessaire à la vertu romaine ;
Faites qu'on soit en paix et je serai soumis ;
Mais je crains tout de moi s'il vient des ennemis.

TORQUATUS

Ne me répliquez plus. Sortez.

Cela ne manque pas de virilité On sent passer le souffle héroïque et noblement humain que le grand Corneille voulait substituer au vent de la terreur antique. L'homme vit et combat. La résignation et la pitié font place à la lutte, à la victoire et le sentiment excité est l'admiration pour le vainqueur.

Hortense des Jardins n'était pas la première venue.

Elle avait fait mainte élégie
Pleine d'esprit et d'énergie.

Je voudrais pouvoir citer la première élégie presque tout entière. C'est d'une muse payenne, mais c'est antique. On dirait une traduction de Propertius ou de Tibulle. Indiscrète envers les battements un peu irréguliers de son propre cœur, jalouse de recueillir sans scrupule les bénéfices de l'inconstance, elle ne pouvait en souffrir les tourments sans se plaindre.

« S'il devait être ingrat, que n'était-il haï ?
S'il devait être aimé, pourquoi m'a-t-il trahi ?

Après l'idylle, la chanson :

« Une constante bergère,
L'honneur de notre hameau,
Assise sur la fougère
Le long des bords d'un ruisseau,
Triste, chagrine et rêveuse,
Jour et nuit s'en va chantant :
— Dieux ! Que l'on est malheureuse
Quand on aime un inconstant !
On va racontant les peines
Que l'Amour nous fait souffrir
Aux bois, aux rochers, aux plaines
Qui ne peuvent nous guérir
Et par un sort déplorable
Qu'on n'éprouve qu'en aimant,
Quand l'infidèle est aimable
Un cœur aime son tourment.
En vain le dépit transporte
Quand l'Amour a su charmer ;
Aimée ou non, il n'importe,
Il est toujours doux d'aimer.
Dieux ! Si dans ce mal extrême
Un cœur trouve des appas,
Quand il est aimé de même,
Hélas ! Que ne sent-il pas !

Quelques années plus tard, Racine a condensé la pensée dans un vers que son ellipse a conduit à l'immortalité. J'aime autant la chanson, ne fût-ce que parce qu'elle est la première.

Quels furent les rapports de Madame de Villedieu avec Molière ? En qualité de compatriote, l'acteur Du Fresne qui, comme on sait, naquit et mourut à Argentan, en fut-il l'intermédiaire ? Il est certain que Molière et sa troupe jouèrent la tragédie du *Favori* sur le théâtre du Palais-Royal quelque trois

mois après le *Festin de Pierre* et trois mois avant l'*Amour Médecin*. Comme l'*Amour Médecin* et avant lui, le *Favori* eut les honneurs de Versailles. Le bon Normand Loret était mort depuis une quinzaine de jours, hélas ! mais Robinet le remplace tant bien que mal :

.....La troupe plaisante et comique
Qu'on peut nommer *Moliérique*
Dont le théâtre est si chéri,
Représenta le *Favori*,
Pièce divertissante et belle
D'une fameuse demoiselle....
Que l'on met au rang des neuf sœurs
Pour les poétiques douceurs.
Plusieurs ravissantes entrées
Dans la pièce étaient insérées
Avecque d'excellents concerts
Composés d'instruments et d'airs,
Si bien que le tout pris ensemble,
Fit un bel effet, ce me semble
Et causa beaucoup d'enjouement.
Il n'en faut douter nullement.

Le *Favori* sans ses intermèdes est un peu dépourvu d'intérêt. La trame de la pièce est légère, le sentiment tendre et subtil, mais où est « l'engouement » ? Dans les *ravissantes entrées* sans doute et dans les *excellents concerts* qui avaient amusé la cour. Mais qui avait réglé les unes et mis les autres en musique ? Faut-il soupçonner Molière et affirmer Lulli ?

Entre la volage et payenne demoiselle ou dame des Jardins de Villedieu et le chrétien fidèle et farouche Les Isles Le Bas, le contraste est grand. Ils sont contemporains toutefois. La première édition de la *Mort burlesque du mauvais riche*, tragédie en cinq actes imprimée à Caen, est de 1663, l'année de *Nitétis*.

Le *Royal martyr* est de l'année suivante. La comédie de l'*Air enjoué* fut imprimée plus tard. C'est une pièce de théâtre, mais est-ce bien une comédie ? L'*Air enjoué* se compose d'un prologue, de deux comédies, d'une tragédie et d'un épilogue.

Les Isles Le Bas est surtout connu par sa satire contre les *Hust* ou Huguenots. M. de La Ferrière signale à ce propos la colère des protestants et du pasteur Elie Benoist contre l'auteur du pamphlet. Ils devaient en effet trouver le mot malsonnant et

Hust était autre chose qu'une exclamation plaisante et sans signification précise échappée au prêche de Falaise.

Heuste ou *Hust* est le nom de ce pauvre diable auquel les Huguenots de Colombière coupèrent la gorge à Bayeux en 1562, avec ce raffinement qu'ils l'égorgeaient sur le sein de sa mère, dont ils barbouillèrent le visage avec le sang de son fils.

Les œuvres dramatiques de Les Isles Le Bas ont-elles été représentées ? Cela n'est pas probable. Elles eurent ce que nous appellerions aujourd'hui un succès de librairie, affirmé par plusieurs éditions comme les *Chastes martyrs* de Marthe Cosnard et le portrait des héros dont « le pauvre vassal de Christophe de Hally avait tracé les traits par le pinceau et les couleurs de son ignorance » ne fut guère admiré au-delà « des solitudes du bourg de la Carneille ».

Pendant que Les Isles Le Bas vieillissant méditait quelque poème austère pour faire suite à ses *Travaux de Jésus* (1677), Corneille de Blessebois qui fut des nôtres, hélas ! bien que Verneuil puisse disputer à Alençon le hasard de sa naissance, osait destiner à l'Hôtel de Bourgogne une de ses œuvres les plus effrontées, la *Corneille* de M^{me} de Scay (1678) qui donna naissance à ce singulier quipropro du bibliophile Jacob, si judicieusement relevé par M. de La Sicotière.

Bien que Corneille Blessebois ait fait des tragédies sacrées, il est presque innommable et s'il eût été craint ou choyé de quelque Mécène dépourvu de sens moral, l'histoire littéraire en ferait un Arétin. Heureusement pour l'honneur de nos pères, il ne recueillit que honte et mépris. Au lieu d'entreprendre la critique et de donner la nomenclature de ses œuvres au risque de braver l'honnêteté, nous avons cherché s'il n'était point éclos quelque fleur sur ce fumier. La difficulté du costume nous a fait reculer devant la représentation de la scène originale du plaidoyer des loups dans la tragédie de Siffroi. Heureusement une de ses pastorales renferme un passage que nos complaisants interprètes voudront bien ce soir sauver de l'oubli par l'habileté de leur diction. Pour vous, honnêtes auditeurs, pour vous surtout, Mesdames, Corneille de Blessebois n'a jamais fait autre chose.

Moins lourd et moins léger, moins ennuyeux et moins obscène que Blessebois, Nolant de Fatouville que certains biographes font naître à Sécz, donnait de nombreuses pièces à la comédie

italienne sans croire déroger à sa dignité de conseiller au parlement de Normandie. *Arlequin Mercure galant*, *La matrone d'Ephèse*, *La fille savante*, *Isabelle médecin*, *Arlequin lingère du Palais* sont de 1682, *Arlequin Prolée* de 1683, *Arlequin Jason* de 1684, etc.

En l'année des grands succès de Fatouville, naquit aux Lignerries Gilles de Caux, sieur de Montlébert, descendant de Pierre Corneille, contrôleur des fermes du Roi et auteur dramatique.

Le président Hénault mit-il la main à la tragédie de *Marius* représentée avec succès le 15 novembre 1715 et imprimée l'année suivante avec une préface et une dédicace au prince de Conti ? Le sang qui coulait dans les veines du petit-fils de Corneille ne suffit-il pas pour justifier son talent tragique ?

Quoiqu'il en soit, Montlébert se contenta de son premier triomphe et garda en portefeuille son *Lysimachus*. La pièce, présentée par son fils, fut représentée pour la première fois le 13 décembre 1737 et imprimée l'année suivante.

L'Histoire dramatique de la première moitié du dix-huitième siècle, si féconde du reste en pièces médiocres, ne nous révèle aucun nom appartenant à notre territoire. Notre petit coin de Normandie sommeille. Volontiers, on dirait qu'il n'a pas d'histoire, Voltaire, qui composa une tragédie du *duc d'Alençon*, l'enfouit dans ses cartons dont Louis du Bois la tira pour la première fois en 1821.

Toutefois la vie de notre compatriote Le Prévost d'Exmes remplit le siècle presque tout entier (1729-1793). Sa comédie des *Thésaliennes* est de 1752, la *Nouvelle réconciliation* de 1758. Il donna les *Trois Rivaux* en 1759, *Arlequin aux enfers* en 1760, la *Réunion de l'amitié* en 1763 et, l'année de sa mort (1793), il fonda le *Journal des spectacles*, la première gazette théâtrale de l'époque révolutionnaire.

Pendant ce temps là, Jean Castaing, receveur des tailles à Alençon, dialoguait, rimait et imprimait sur place. De 1753, la *Nouveauté*, opéra comique en un acte, aux *Femmes curieuses* et à l'*Amante travestie*, comédies en 3 actes (1793), il composa, joua ou fit jouer, imprima lui-même ou garda en portefeuille vingt-quatre pièces de théâtre de genre différent et de mérite uniforme.

La philosophie de Castaing est celle de son temps. Sa critique

est sans fiel et sans grande portée. Sa prose est abondante et sans relief, point d'originalité. Beaucoup de réminiscence. Castaing répète par écoutés et reproduit par reflet. Quand il écrit en vers, la rime n'est pas riche. Sa prosodie est celle de Colin d'Harleville. Rien de neuf, rien de saillant, rien de piquant. Rien de choquant non plus. L'homme a une physionomie très carieuse à étudier. L'auteur est banal.

Moins banal peut-être, mais plus nomade et plus obscur est le baron René-Guillaume Lefébure de Saint-Idefont, né à Sainte-Croix-sur-Orne, le 25 septembre 1744 et mort le 29 juillet 1809.

Cheval-léger, médecin de *Monsieur*, professeur d'accouchement à Versailles, puis à Amsterdam, oculiste à Vienne, à Dresde, à Munich, médecin en chef des hôpitaux d'Augsbourg, il publiait de nombreux ouvrages techniques, des éloges académiques, des travaux philosophiques d'économie politique et des poèmes.

Entre temps, des comédies et des tragédies composées sur les routes :

A Paris. — *L'Antre ou le Café Procope*, 1 acte en prose, avant 1771 ; — *Les Gasconnades*, 2 actes, en prose, avant 1771.

A Genève. — *Les Orphelins*, 3 actes, prose, 1771.

A Stockholm. — *Sophie*, 5 actes, prose, 1771 ; — Id. Avignon, 1791.

A Genève et Paris. — *Le Connaisseur*, 3 actes, vers, 1773, réimprimé.

A Utrecht. — *Macbeth*, tragédie en 5 actes, 1783 ; — *Polixène*, tragédie en 5 actes, 1785.

A Francfort. — *Le Roi voyageur incognito*, 3 actes, prose, 1799.

Le siècle touchait à sa fin quand Baculard d'Arnaud, devant Monvel et les *Victimes cloîtrées* comme il prétendait avoir précédé Joseph Chénier et *Charles Neuf*, prit le couvent de la Trappe pour théâtre de l'action dans son *Comte de Comminges*.

C'est vers le même temps que deux auteurs, Boutillier et Desprez de Valmont mirent en scène la légende apocryphe de la *Dinde en pal*, dans une pièce imprimée en 1789, intitulée : *Le Souper d'Henri IV ou le Laboureur devenu gentilhomme*,

fait historique en un acte, en prose. Pour Boutillier, il y a récidive. Il avait fait imprimer en 1771, sur le même sujet, une comédie mêlée d'ariettes, musique de Bornet

Léonard Bourdon est-il né dans le département de l'Orne, à Longny, comme le prétendent certains biographes ? L'Histoire de notre théâtre aurait en ce cas à consigner dans ses archives une des pièces les plus révolutionnaires et les plus impies de son époque, le *Tombeau des imposteurs ou l'inauguration du temple de la vérité*, sans-culottide dramatique en trois actes, imprimée à Paris, en 1894.

« Trois écrivains », dit M. Jauffret, à propos de cette pièce, « Léonard Bourdon, Moline et Valcour, avaient réuni leurs efforts pour produire ce chef-d'œuvre d'indécence et d'audace..... cette sans-culottide paraît ne pas avoir été représentée ». Si elle l'a été, elle a été interdite par un arrêté du comité de salut public pris à la fin de 1793. Le comité n'entendait pas « qu'on ridiculisât la messe, la confession auriculaire et les autres pratiques du culte catholique romain ».

Le comité interprétait largement sa défense. Il fallait que le *Tombeau des imposteurs* fût bien impie, puisque le *Jugement dernier des Rois* fut toléré, joué sur le théâtre de la république le 18 octobre 1793 et jours suivants « couvert d'applaudissements » (Martainville).

Quelques biographes font naître à Mortagne un des collaborateurs de Léonard Bourdon, le fameux Plancher-Valcour, l'auteur de *Le vous et le toi*, de *Charles et Victoire* et de tant de mauvaises pièces dont il fut l'interprète applaudi et sifflé depuis la comédie de : *A bon vin, point d'enseigne*, imprimée en 1781 jusqu'à son mélodrame d'*Eginhard et Emma* qui porte la date de 1807.

Si le lieu de naissance de Léonard Bourdon et de Plancher-Valcour est incertain, Hébert est certainement né à Alençon. Marchand de contremarques au théâtre des Variétés, Hébert fit quelques petites pièces pour les petits théâtres, si on en croit l'abbé Gautier. C'est possible. En 1793, on n'était pas difficile sur les convenances et le style. En tout cas, ces carmagnoles sont tombées dans le plus profond oubli. Plût à Dieu que le P. Duchêne n'eût pas eu d'autre célébrité !

Léonard-Jean-Joseph Bourdon de la Crosnière, Plancher de

Valcour et Hébert Duchêne ne représentent pas seuls les auteurs ornaïs dans le répertoire du théâtre révolutionnaire. Guillaume Saulnier, né à Vrigny, donna à l'opéra national en collaboration avec Darrieux un opéra en quatre actes, intitulé : *La journée du 10 août* ou *La chute du dernier tyran*. La musique était de Kreutzer. Il ne faut pas confondre cette pièce avec une autre sans-culottide dramatique, intitulée : *La réunion du 10 août*, paroles de Bouquier et Moline, musique de Porta. Malgré la subvention accordée à l'opéra par le comité de salut public pour les frais de mise en scène, malgré le jeu de la citoyenne Mailard et les magnificences du ballet, la pièce de Bouquier réussit moins bien que celle de Saulnier.

Toutefois, ce ne fut pas son succès le plus éclatant. Il faut lire les rapports de l'« agent observateur » Perrière pour se faire une idée du brouhaha à la première représentation du *Siège de Thionville* de Saulnier et Dutilh, représenté le 24 juin 1793 sur le théâtre de l'académie de musique. Les applaudissements furent tels, dit le rapport », qu'on eût dit que les toits allaient se soulever pour les laisser arriver jusqu'aux cieux ».

Saulnier a laissé en outre sept tragédies ou pièces inédites, moins typageuses sans doute. La dernière est datée de l'an XIII et porte pour titre : *Le calme après l'orage*.

Saulnier n'avait pas trouvé de compositeur normand pour mettre ses œuvres en musique. *Rare avis*. Le gosier du normand n'est pas fait pour chanter, ses oreilles ne sont pas sensibles aux accords merveilleux et savants. Il faut croire que le jongleur Théroulde « qui moult si bien cantoyt » et mourut en héros à la bataille d'Hastings, a dépensé tout le sentiment musical de notre race. Gaultier Garguille était plutôt un mime qu'un virtuose. S'il nous est arrivé de donner naissance à Boieldieu, à Choron et à Auber, c'est par exception et presque par hasard pour celui-ci. Gardons bien Boieldieu qui est nôtre, l'ignorant, le clair, le charmant et mélodique Boieldieu ; à l'heure qu'il est, Rossini est plus démodé que lui. Querelles d'Allemands ! Pour nous, remercions le dieu des Normands de nous avoir donné un musicien à notre portée et chantons la *Dame Blanche* : faux, peut-être, mais cela ne tire pas à conséquence.

Charles-Simon Catel était pourtant normand et de notre coin de Normandie, étant né à Laigle, en 1773.

Jeune encore, Catel se distingua parmi les musiciens de son temps.

Au nombre des hymnes patriotiques dont la musique était de Méhul, Gossec, Chérubini, Lesueur, Martini, Jadin, Candeille, Rigal et Langlé se trouvent *Le chant du 10 août* et l'*Hymne à l'Égalité* de Catel. Les paroles de ce dernier chant sont de Joseph Chénier.

En 1802, Catel composa et publia un traité d'harmonie.

Ce fut vers la même époque qu'il donna son opéra de *Sémiramis*. Suivant M. Alphonse Royer qui concède à Catel « un grand nom », Sémiramis qui n'est pas « un grand ouvrage » réussit faiblement. Les *Payadères*, données plus tard, furent accueillies plus favorablement grâce au talent de Madame Branchu.

Catel est encore l'auteur d'*Alexandre chez Apelles*, des *Artistes par occasion* de l'*Auberge de Bagnères*, de l'*Aubergiste de qualité*, etc.

Les artistes qui ont bien voulu nous promettre leur concours, nous feront ce soir entendre un trio des *Artistes par occasion*.

Pendant la période révolutionnaire, une cantate aux *mânes des plénipotentiaires de Rastadt* fut exécutée à Alençon, le 20 prairial, an VII. Les paroles étaient de Vincent, inspecteur de gendarmerie, la musique de Boucher fils, de Laigle.

Il faut encore rattacher aux dernières années du dix-huitième siècles et aux premières du dix-neuvième plusieurs auteurs dramatiques nés sur notre territoire.

C'est Le Prévost d'Iray, né en 1768, mort en 1849, qui, comme auteur unique ou collaborateur, a mis son nom à une foule de pièces de théâtre, tragédies, comédies, vaudevilles, etc.

C'est peut-être ce Cocatrix, impresario de passage, qui improvisa et représenta à Alençon, le 20 mai 1807, une pièce de circonstance en l'honneur du jeune *Charles-Louis*, enrôlé à la place de son frère de lait ?

C'est Duronceray, l'avocat d'Alençon, le Duronceray-Laigneau de Quérard, dont la comédie-vaudeville *Harpaginet* ou la *Cassette* date de 1811 et transporte le spectateur dans le canton de Carrouges.

C'est Du Frische des Genettes de la Madeleine, dont le petit opéra comique : *Monsieur de la Dindonnière*, appartient à tous les pays, ainsi que *Nicolette* et *Bastien*, l'*Astrologue en défaut*,

l'Oncle mari, le *Faux gouverneur* et les *Intrigantes*. Une perle de du Frische dans la bibliothèque de M. de La Sicotière : Le manuscrit d'une comédie en 1 acte, en prose, mêlée d'ariettes, intitulée : *Perte et gain* ou *l'Hôtellerie de Bagnoles*, 1810 environ.

Pierre-Louis, comte Røederer (1754-1835) était le contemporain et quelque peu l'ainé de Le Prevost d'Iray.

Dans l'histoire du Théâtre de Château, le comte Røederer et Bois-Roussel mériteraient un chapitre à part.

Le Théâtre historique du comte Røederer appartient à tous les pays. Mérimée et Vitet ont donné les modèles de ces scènes dialoguées qui donnent à l'histoire un cachet particulier de vérité romanesque et remplacent, à défaut de la vérité vraie, les harangues homériques et les discours héroïques où la rhétorique de Tite-Live et de Mézeray se plaît à semer des fleurs à la porte des congrès et sur les champs de bataille

L'auteur, dit-on, n'a pas résisté à la tentation d'en mettre quelques-unes en scène sur son théâtre particulier. Quant au théâtre normand, composé à Bois-Roussel, il a été joué à Bois-Roussel. Si quelques pièces comme *Monsieur Hoc* ou *Monsieur de la Cantelle* s'attaquaient à des travers cosmopolites, *Madame de Villedieu*, la *Foire d'Alençon*, la *Pipe de cidre* étaient du terroir. Dans le proverbe : *Les Charmes de la campagne*, la scène se passe à Bois-Roussel même.

Le baron Antoine fut le collaborateur de son père et de son émule. Il fit tout seul le *Bélier de Bois-Roussel* et collabora à la *Foire d'Alençon*.

L'Histoire de la comédie de château dans l'Orne serait longue et minutieuse. En attendant le chercheur patient qui l'entreprendra, qu'il me soit permis d'utiliser quelques notes dues comme toujours à l'inépuisable complaisance de M. de La Sicotière et de citer, à côté de Bois-Roussel :

LAIGLE et la troupe entretenue en 1730 par le jeune marquis des Acres, dont notre honorable confrère, M. Louis Duval, nous a raconté la curieuse histoire dans sa *Revue Normande et Percheronne* ; plus curieuse encore l'utilisation faite plus tard et racontée par le même érudit, d'après les mémoires de l'industriel lui-même, d'une troupe de comédiens ouvriers dans la fabrique de Richard-Lenoir, à Séez. Séez fut toujours d'ailleurs volontiers le théâtre des représentations dramatiques. Gaultier Garguille

a semblé lui apporter par sa naissance et sa vocation un singulier goût des jeux de la scène. Hier encore, les Sagiens acclamaient l'*Herbager* et, grâce à la générosité d'un admirateur éclairé des beaux vers, fêtaient d'une façon quasi royale l'auteur et ses interprètes ;

CARROUGES qui possédait une salle de spectacle où furent jouées à la fin du siècle dernier et au commencement du nôtre des pièces de l'ancien répertoire ;

LA CHEVALERIE (Arçonnay. Sarthe), aux portes d'Alençon. On y représenta, le 16 vendémiaire, an VII (7 octobre 1798), le proverbe de la *Fête du retour*, composé par St-Edme (Frécot), lieutenant général au bailliage de Dijon et maire de Hesloup. La pièce, écrite pour fêter le retour de Madame d'Hauteclair, fut jouée par les membres de la famille et leurs amis ;

LONRAY, où l'on jouait encore la comédie et les *Anglaises pour rire* en 1843.

VORÉ, où les descendants d'Helvétius jouèrent la comédie historique : *Helvétius à Voré*, un acte par Ladoucette, représenté pour la première fois à Paris, au théâtre Molière, le 7 juillet 1798. On ignore s'ils firent le même honneur à la comédie en un acte de Chaussier, Châteauvieux et Bonel, intitulée : *Un trait d'Helvétius*.

Au commencement du siècle, M. Poissonnier recevait au château de Prûlay en Saint-Langis, aux portes de Mortagne, nombreuse compagnie. La société était brillante, choisie et très littéraire. Non seulement les convives du classique *Amphytrion*, comme ceux de Madame Dacier, savouraient à sa table le brouet noir des Spartiates et chantaient en grec les chœurs des *Nuées d'Aristophane*, mais chacun se disputait l'honneur de monter sur ses planches ; quand Talma se trouvait parmi les hôtes, il gravissait les marches du théâtre et, nous dit l'*Orne pittoresque*, revêtu de la toge de Néron, jouait *Britannius* entre une Agrippine et un Burrhus de société aux applaudissements de l'abbé Delille.

On a joué la comédie à Rânes, à Montgoubert, à Doucet, chez M. de Villiers, etc., etc.

On a joué aussi la comédie avec enthousiasme et persistance à Alençon. A la tête du mouvement étaient, en 1835, MM. Renaut et Wains-Desfontaines, en 1840, c'était M. de Vilette. Il ne

s'agissait pas de s'emporter en actualités patriotiques comme le docteur Lemaître d'Alençon qui, après 1830, célébra en 3 actes et en vers le *Triomphe de la liberté*, ni de s'attrister à la mise en scène de drames noirs comme le *Cromwell* de Guérin de Mortagne, composé vers 1834. Les acteurs ne s'essayaient guère à la tragédie classique et aux compositions régulières dont Alfred Guyon de Vauloger avait contracté le goût dans le salon d'Ancelet.

Pendant que M. de Villiers faisait représenter à sa maison de campagne de Doucet la *Bonne Journée* et le *Château de Glenarvon*, une troupe d'amateurs, composée de clercs et d'employés, jouait la comédie à Alençon pendant l'hiver 1835-1836. Wains-Desfontaines en composa le prologue, sous la forme d'un vaudeville intitulé : *Le Souper*, imprimé chez Poulet-Malassis.

Où n'a-t-on pas joué la comédie à Alençon ? Et quelles figures alençonnaises n'y a-t-on pas fait revivre, y compris la glorieuse Marguerite de Navarre ! Si les revenants cherchent compagnie, elle a dû hanter la rue qui porte son nom et où son esprit habite encore.

Aux théâtres d'amateurs, il faut rattacher la représentation de certaines pièces aristophanesques, saisies au vol et applaudies à outrance comme cette folie-vaudeville intitulée : *Un coup de peigne*, due à la plume alençonnaise de l'officier Hébert et inspirée par la querelle de deux coiffeurs.

En 1840, c'est chez M. de Vilette, rue de Bretagne, que l'on joue la comédie. Grand amateur de spectacle, il compose pour son théâtre des bluettes et des revues.

De 1838 à 1840, il essaye de fonder et de soutenir un bulletin théâtral sous le nom d'*Entr'acte*, de *Ver-Vert* ou de *Revue* avec l'aide de plusieurs collaborateurs. Une collection peut-être unique de tous les numéros existe dans la bibliothèque de M. de La Sicotière. Faut-il regarder celui-ci comme un collaborateur, un continuateur ou le premier auteur du chapitre d'Histoire ? En tout cas, les deux articles signés : *Le vieil amateur*, insérés en 1841, dans les n^{os} 21 et 27 de la *Revue de l'Orne*, pourraient lui servir de préface.

Vers ce temps, quelques sérieux esprits se préoccupaient aussi parmi nous d'études dramatiques. Châble de la Héronnière préparait la traduction du Théâtre d'Alfieri. Un peu plus tard,

Genty de Longny traduisait le *Plutus* d'Aristophane et annotait le *Bourru bienfaisant* de Goldori.

L'année 1840 vit représenter au théâtre d'Alençon, le 16 octobre, le *Tambour de Fontenoy*, tableau militaire en un acte, mêlé de chant par M. de Monzay.

En 1849, ce fut le *Libre échange* de M. Busnot de La Lande, comédie en trois actes, en vers, imprimée à Paris, chez Lacour, en 1850.

En 1859, Albert Le Roy, né à Laigle, publie également à Paris, chez Taride, une suite de pièces bizarres sous le titre collectif de *Théâtre en l'air*. *Le paysan en gage*, arrangé du Danois, *La Société des laids*, *Une moitié d'Éléphant* n'ont jamais été joués.

En 1865, un nommé Marais qui s'était, dit-on, fait la main quinze ans auparavant en empruntant un nom connu pour signer une pièce aristophanesque, donna au théâtre d'Alençon une pièce intitulée : *La Reine du Malheur*, en trois actes, par P.-F. Marais, d'Alençon (sic), pour être représentée au profit des ouvriers sans travail.

Jacques-Eugène Bazin, né à Sainte-Honorine-la-Chardonne, le 27 septembre 1817, mort à Versailles, le 12 août 1881, a fait représenter en collaboration avec M. Victor Pujo, au grand théâtre de Versailles, *Le Billet*, comédie en un acte, en vers, puis tout seul, au théâtre des Variétés de Versailles, le 29 janvier 1877, *Un rêve*, comédie en un acte, en vers.

Il reste de lui deux drames imprimés : *Maurice*, en deux actes, en vers et la *Cadmée*, 3 actes, en vers.

En 1874-1875, Cosnard, Delamarre et Bazin habitaient Versailles. Ils collaboraient au *Sonnettiste*. Je leur adressai des triolets dans le n° du 1^{er} mars 1875. Je leur disais :

Cosnard, Delamarre, Bazin,
Vos œuvres sont comme les miennes ;
Il en demeure en magasin,
Cosnard, Delamarre, Bazin.
Nul, fussent-elles en cazin
Ne se les donne pour étrennes.
Cosnard, Delamarre, Bazin,
Vos œuvres sont comme les miennes.

Même quand les poètes font les modestes, il ne faut jamais croire que la moitié de ce qu'ils chantent.

De 1880 à 1884, année de sa mort, Alphonse Barbré, de la Chapelle-Moche, a publié cinq monologues ou scènes comiques. Parmi les ouvrages inédits qu'il a laissés à sa mort se trouve le *Roi des bouges*, drame en 5 actes.

L'acteur Laferrière est-il né à Alençon ? Il l'affirme dans ses mémoires. Croyons-le sur parole, ne fût-ce que pour signaler sa part de collaboration à la comédie de son camarade Pierron, *Livre III, chapitre I^{er}*, représentée à l'Odéon.

Croyons aussi aux biographes qui font naître à Lignerolles, le 1^{er} octobre 1822, l'excellent doyen de la comédie française, Edmond Gof, auteur du libretto de l'opéra de *François Villon*, musique de Mermet, représenté à l'Opéra, en 1857.

Les châteaux et les salons ne sont pas les seuls endroits où l'on joue la comédie sur des théâtres privés dans notre département, tourmenté plus que tout autre de la noble curiosité littéraire. Les établissements d'éducation, les Séminaires en particulier n'ont pas de bonne distribution de prix sans une représentation théâtrale. Cette branche de l'art dramatique a ses traditions et son répertoire particulier. Chez nous, au lieu de recourir aux anciens auteurs et aux correcteurs *ad usum scholæ*, on fait du nouveau. Nous avons nos dramaturges spéciaux dont les succès, pour être renfermés dans les murs ou sous la tente d'une pension ou d'un collège n'en sont ni moins éclatants, ni moins populaires.

Les jeunes filles que protègent le souvenir de Madame de Maintenon et la tradition de Saint-Cyr ont parfois trouvé des émules de Racine dans leurs maisons mêmes, Racines féminins dont la discrétion ne me permet pas de soulever le voile, mais dont mon rôle d'historien me force à signaler l'existence.

Pendant que les Jésuites, premiers protecteurs, défenseurs éclairés et obstinés du théâtre scolaire, confient à la plume exercée, au talent éprouvé d'un des poètes modernes qui font le plus d'honneur à son pays et à sa Société, notre honorable confrère le P. Delaporte, de Sainte-Gauburge, l'invention et la mise en scène de leurs pièces de circonstance, nos prêtres lettrés travaillent chez nous et pour nous. La grande tradition des langues mortes et en particulier du théâtre latin n'est pas complètement abandonnée. On a joué au Séminaire diocésain le *Josephus à fratribus venditus* et l'*Aleator* (le Joueur), de M. l'abbé Maunoury. Son *Saint Agapit* a été, croyons-nous,

écrit dans les deux langues et se joue en français comme le *Thomas Morus*.

Si la mort, triste toujours, injuste parfois en apparence, cruelle cette fois, a prématurément frappé l'abbé Noury, dont le *Saint-Louis, prisonnier en Égypte*, avait enthousiasmé les auditeurs et conquis les lecteurs, surtout par l'habileté singulière avec laquelle l'auteur avait conduit la pièce, développé les caractères et soutenu l'intérêt de l'action, si M. l'abbé Clinchamp qui possède un remarquable talent dramatique se tait un instant, le *Pirate de la Baltique* de M. l'abbé Antoine, curé de Saint-Pierre-du-Regard, est tout prêt à reprendre le cours de ses anciens succès et le *Christophe Colomb* du P. Lhermite, de Saint-Bômer-les-Forges, est la pièce scolaire à la mode. L'écho de son succès a retenti au-delà des murs des établissements d'éducation. Si la célébration du centenaire de la découverte de l'Amérique et l'instance du procès de canonisation de Christophe Colomb donnent à la pièce du P. Lhermite le bénéfice de l'actualité, elle restera et mérite de rester au répertoire du théâtre scolaire.

Me voici, Messieurs, arrivé au bout de ma tâche. Peut-être même, suis-je allé trop avant. Si la Société que j'ai l'honneur de présider, en cherchant dans le passé des enseignements et des exemples, ne s'est point interdit de profiter des leçons du présent, la critique des contemporains ne saurait être de l'Histoire, — de l'archéologie, encore moins?

De l'histoire!... Qui donc parmi nous peut se vanter d'en faire et croire que son nom et ses œuvres lui survivront? Qui de nous fait assez de bruit de son vivant pour provoquer un écho d'outre-tombe et comment, sans un sourire d'incrédulité, promettre l'immortalité à des œuvres fugitives comme certaines de celles que mon scrupule d'historien local, porté peut-être jusqu'à la puérilité m'a amené à vous signaler?

Je m'arrêterais donc ici, résistant aux petites tentations de soulever, ne fût-ce qu'à demi, des masques et des voiles, je cesserais d'exercer votre longue et indulgente patience, s'il ne me semblait équitable de mentionner au moins deux « dramatiques ornaux » contemporains dont le renom mérité a chance de percer les ténèbres de l'oubli et de fournir un chapitre à l'historien qui me succèdera.

Vous savez que l'auteur du *Député de Bombignac*, des Sur-

prises du Divorce, de la Famille de Pont-Biquet et de tant d'autres véritables comédies modernes où la *Vis comica* perce sous la bouffonnerie, est originaire du département de l'Orne, ainsi que l'un de ses premiers et plus fidèles collaborateurs, Marie-Paul-Émile Gérard, de Laigle. Né à Briouze, Alexandre Bisson a été élevé à Argentan, instruit à Sées et demeura quelque temps à Échauffour.

Je ne sais s'il y rencontra parfois, bien jeune encore, l'auteur de l'*Herbager*, notre confrère Paul Harel, dont l'éloge serait peut-être suspect dans ma bouche, mais dont personne ne saurait contester le grand, l'honnête et viril talent.

Ces deux-là, Messieurs, ont chance de se survivre et d'aller à la postérité par des chemins différents. L'un a conquis la popularité du premier coup. Il a fait rire, même la critique qui s'est sentie désarmée. Quant au public, il en est justement l'enfant gâté. Un peu de gros sel peut-être, mais tant de bonne humeur. Un grain de folie pour assaisonner un ragoût de philosophie et de sagesse. L'autre, à force d'énergie, de force et de courage, a reveillé les applaudissements que tentait d'étouffer la « haute cabale ». Au lieu de lancer à ses juges une malédiction méritée, mais fugitive et stérile, il en a appelé au peuple et pris sa revanche.

Vous entendrez tout à l'heure Paul Harel. Notre désir eût été de remuer une fois encore nos auditeurs du soir par les beaux vers de l'*Herbager*; c'eût été une charité magnifique de les révéler aux déshérités qui ne les connaissent pas, mais où sont ces barbares ? Et ne savons-nous pas tous l'*Herbager* par cœur ?

Ce serait mon dernier mot si, par un excès de courtoisie dont les spectateurs du soir seront victimes, nos coopérateurs n'avaient voulu faire précéder, en façon d'ouverture, d'un morceau de Cressonnois qui est aussi des nôtres et interpréter une pièce sinon inédite, du moins fort ignorée d'un compatriote de Chrétien des Croix, de celui-là même qui fut l'an dernier son charitable biographe. Toute proportion gardée, c'est une contre-partie et un contraste. L'auteur serait tenté de s'excuser en disant que c'est un péché de jeunesse, si ces fautes-là n'étaient pas celles dont on se repent le moins et qui n'excitent volontiers qu'un regret, celui de ne plus pouvoir les commettre.

RAPPORT

MESSIEURS,

Pour la première fois, depuis sa fondation, la *Société Historique et Archéologique* de l'Orne a choisi, en dehors des chefs-lieux d'arrondissement et du siège de l'évêché, le lieu de sa réunion annuelle. Elle a étendu exceptionnellement jusqu'à la Ferté-Macé et Bagnoles, le cercle de ses excursions. Cette exception sera, sans doute, suivie de plusieurs autres, car les regardeurs de vieilles choses - maisons et logis à formes inattendues - se soucient beaucoup moins de la règle que l'on ne pense d'habitude, et il entre, dans les antiquités et les archéologies, beaucoup plus qu'on ne croit de fantaisie et de rêve. Notre Société, cherchant donc des routes nouvelles, a commencé, en venant à Bagnoles, une sorte de tour à travers cette Orne archéologique et pittoresque, dont M. de La Sicotière nous a fourni le guide magistral. Votre secrétaire, en vous voyant ici, doit officiellement constater le fait. Lui permettez-vous de vous dire combien il s'en rejouit, personnellement, et à titre de Fertois? Mais, se défiant d'une partialité bien excusable, relativement à un choix dont il a été si heureux, il veut examiner très honnêtement avec vous les titres de la Ferté-Macé et de Bagnoles à être l'objet de cette première et très flatteuse visite.

Les titres très anciens, indiscutables, de La Ferté-Macé, nous les trouvons dans un précieux *Essai sur le Prieuré et la Baronnie de la Ferté-Macé*, par M. Jules Appert et M. l'abbé Bernier (1). Il nous donne en effet la reconstitution fidèle, pendant

(1) *Essai sur le Prieuré et la Baronnie de La Ferté-Macé, d'après les Chartes Ferloiers de Saint-Julien de Tours*, par J. Appert et P. Bernier. Série d'articles publiés dans la *Revue Catholique de Normandie*. Un très-curieux *Plan de la Ferté-Macé au siècle dernier*, dressé par M. Wilfrid Challemeil, se trouve dans le premier fascicule.

la seconde partie du XI^e siècle, de cette histoire fertoise, si brusquement interrompue par la confiscation de Philippe-Auguste et dont quelques noms de ruelles et de places, les Fossés - Nicole, le Pont - Micheline, conservent encore de nos jours le souvenir. Cette publication, venue à l'heure opportune, établit aujourd'hui notre droit d'ancienneté. Nous ne saurions trop en remercier les auteurs. Quant à l'histoire de Bagnoles, depuis le méchant hangar, suspendu sur quatre fourches, jusqu'aux transformations merveilleuses des jours présents, nous la trouvons dans un grand nombre de livres et d'opuscules. Un périodique naissant, la *Revue Normande et Percheronne illustrée*, lui a consacré, dans ses premiers numéros, une série de très-intéressants articles de M. Louis Duval et du docteur Legallois (1). Et, puisque la *Revue Normande et Percheronne* vient d'être mentionnée ici, je crois pouvoir, au nom de la *Société Historique et Archéologique de l'Orne*, lui souhaiter la bienvenue. Notre département ne manque pas de travailleurs, et, chaque année, la moisson qui y sera faite dans le champ des lettres, des sciences et des arts, complètera heureusement celle que nous faisons, depuis dix ans déjà, sur le terrain de l'histoire et de l'archéologie.

Mais revenons à Bagnoles, dont je voudrais aujourd'hui — les comptes rendus de nos séances mensuelles ayant été publiés dans les précédents bulletins — vous présenter certains titres littéraires, justifiant la visite de notre Société.

Soyez tranquilles, je n'entends pas remonter à la Marguerite des Marguerites et je n'irai point, comme cela a été fait jadis impudemment vis-à-vis d'une société sœur de la nôtre, jusqu'à démarquer le début de l'Heptaméron et à substituer la Vée au Gave de Cauterets (2). Marguerite d'Angoulême n'est jamais

(1) *Revue Normande et Percheronne illustrée*. (Livraisons de juillet et d'août 1872).

(2) Texte de l'*Annuaire normand*, pour l'année 1875, p. 253.

« Elle souloit (avait coutume) aller avec ses femmes dans un beau pré, le long de la rivière de Vée, où les arbres sont si feuilles, que le soleil ne saurait percer l'ombre, ni échauffer la fraîcheur. » (Note de M. Richard, sur l'*Établissement thermal de Bagnoles, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*).

Texte de l'*Heptaméron* (Édit. Le-merre. t. I, p. 27).

« Et s'il vous plaist que tous les jours, nous allions dedans ce beau pré le long de la rivière du Gave, où les arbres sont si foeillez que le soleil ne scauroit percer l'ombre ni eschauffer la frescheur. »

venue à Bagnoles, et ces tentatives impertinentes pour égarer l'érudition de sociétés respectables ne sauraient être trop énergiquement blâmées. Mais ce que nous apprend la bonne et honnête histoire, c'est qu'au xvr^e siècle, le château de Couterne appartenait à Jehan de Frotté, le secrétaire, le correspondant-poète de la royale imaginatrice de contes. Jusqu'à la mort de la reine de Navarre, ce fut entre elle et Jehan de Frotté, un échange continu d'épîtres et de billets en vers, dont le charme particulier est dû, peut-être, au contraste d'une forme très maniérée et d'une pensée très austère. Ce sont des sortes de madrigaux bibliques, portant bien la date de la Renaissance et de la Réforme, comme ce message rempli de préciosité évangélique, que la reine malade adresse un jour à Frotté :

Seroit ce bien à bon escient, mon Dieu,
En ensuivant ta bonté charitable,
Que tout le mal que je souffre en ce lieu
Fust le dernier messagier véritable
Pour me pousser au lieu tant désirable
Qu'à tes esleus par ton Fils as promis ?
S'il est ainsy, messagier agréable,
Je tiens mon mal, à la chair importable,
Puisqu'il qu'il me poulse au rang de tes amis.

Et Frotté de lui répondre, dans le même langage :

Ce messagier que nommez le dernier
Seroit il tant aux esleus misérable
De s'avancer et mettre le premier
Pour leur oster leur bien tant désirable ?
Certes nenny. Car la bonté durable
De toy, Seigneur, qui tes enfans repais,
Ne permettra porter un si dur faix
A tes esleus qui nuict et jour t'en prient.
Doncques, Dame, pour les tenir en paix
Fault demourer, quoy que vos maulx vous crient. (1).

Ce sont là jeux d'esprit, mais, il faut en convenir, se jouant dans des sphères singulièrement élevées, où la quintessence atteint parfois au sublime. Aussi avons-nous tenu, au début de ce travail, à évoquer et à saluer, non loin de la vieille demeure où sa mémoire est si religieusement conservée, la figure du poète Jehan de Frotté.

(1) *Nouvelles lettres de la Reine de Navarre, adressées au roi François I^{er}, son frère*, publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque du Roi, par F. Génin. Paris, Renouard, 1812, p. 287.

Mais les souvenirs littéraires, relatifs à Bagnoles même, ne remontent guère qu'à la Restauration. En ce temps-là, la mode était, à Paris et dans les départements, à certaines publications révélatrices et indiscretes, dues à de prétendus ermites, que nous qualifierions aujourd'hui — pardonnez-nous le terme — de potiniers : *l'Ermite de la chaussée d'Antin*, *l'Ermite de la Guyane*, les *Ermites en liberté, en prison et en province*. C'était un genre nouveau, inventé par de Jouy, l'abominable librettiste de *Guillaume Tell*. Mais l'Ermite, à l'heure où le commerce de ses petits fascicules était le plus fructueux, n'érémitisait en province que par représentants. Ceux qu'il envoya à travers la Normandie, en 1825, étaient Jean Clogenson, un futur préfet de l'Orne, et Noël Lefebvre-Duruflé, futur ministre de l'empire (1). Ces correspondants, que le cancanier de la Chaussée d'Antin avait su, on le voit, fort habilement choisir, consacrèrent à Bagnoles la livraison du 10 juillet, qui présente, avec une très amusante exactitude de description, d'allure et de langage, la vie du Bagnoles de cette époque. Puis, comme il fallait terminer chaque fascicule par une anecdote amusante et que la mode, en ce temps, était aux ombres chinoises, les ermites aperçurent, du fond de leur capuchon, avant de quitter Bagnoles, des ombres singulièrement frivoles et imprudentes, réjouissant spécimen de la façon d'apercevoir et d'écrire, au mois de juillet 1825.

En 1836, Auguste de Chatillon, le peintre-sculpteur-poète, qui, plus tard, accrocha son nom à l'enseigne de *la Grande Pinte*, exposa au Louvre un portrait de femme, vêtue d'une robe de velours bleu, et la tête couverte d'un long voile. « Rien de plus expressif, écrivait alors le critique d'art de *la Psyché*, que le regard de cette jeune femme, rien de plus élégamment original que sa tournure (2) ». Ce charmant et fort caractéristique portrait était celui de la marquise d'Épinay Saint-Denis, née Herminie de Lépinay. Nous n'avons l'intention de présenter ici, ni dans son histoire, ni dans la légende, qui nous semble avoir étrangement faussé ses traits, une très particulière et intéressante figure,

(1) V. *l'Ermite de Normandie*, Paris, Didot, 1827, 2 vol. in 8°. L'article intitulé *les Eaux de Bagnoles* occupe les pages 132-148 du second volume. *L'Ermite en Normandie* est un tirage à part de *l'Ermite en province*, à un très petit nombre d'exemplaires numérotés, réservés pour des ex-dono et portant au verso du faux-titre : *Offert par N. Lefebvre-Duruflé*.

(2) V. *la Psyché* (N° du 17 mars 1836).

que plusieurs de nos contemporains ont pu encore entrevoir. Ce n'est que littérairement que nous voulons, ici, vous entretenir de la marquise d'Épinay. Malgré son pseudonyme masculin de Jules de Bagnoles, en dépit de certains travestis, copiés sur ceux de George Sand, dont la redingote indignait alors l'Europe, la marquise d'Épinay nous semble, en ses écrits, être restée très femme et s'y être souvent montrée très grande dame. Très femme, en ce qu'elle nous paraît s'être attachée, avec une préoccupation tout à fait féminine, à suivre la mode littéraire de l'époque. *Valida* est une complète exhibition de romantisme. La mode était alors aux aventures très noires, aux nuits ensanglantées, aux événements tempétueux, aux anges affaissés, mais dont le front ployé rayonne encore de grâce et de beauté. Eh bien, cette mode infernale, imposée par le goût du jour, la marquise se crut tenue de la prendre pour ses livres, comme elle eût pris pour ses chapeaux, si elle ne leur eût préféré les feutres de George Sand, ces excentriques oiseaux du paradis alors si fort en faveur. Mais, dans ses écrits, dès qu'elle dédaigne la mode, quand elle est lassée des fatalités et des imprécations, elle redevient elle-même très simple, *grande dame*, en de fines observations et de très délicates pensées, comme dans cette jolie phrase de *la Pierre de touche*, que nous aimerons tout particulièrement, en ce pays des beaux hêtres : « Les vieux arbres sont l'enseigne des bonnes maisons, comme les vieux serviteurs le certificat des bons maîtres (1). »

Ce fut en 1837 que la marquise d'Épinay vint s'installer romantiquement à Bagnoles, où son arrivée, dans un pays de lettres et de mœurs quelque peu retardataires, frappa comme l'apparition d'un Byron maudit de Dieu. L'effet produit ne l'offensa pas, croyons-nous. Elle rencontra, d'ailleurs, dans les sites si variés des environs de Bagnoles, de toutes spéciales convenances de rêverie : de frais vallons pour les mélancolies douces, des rocs déchirés pour les révoltes à la Manfred. Elle chanta tout cela. le 20 juin 1839, dans une pièce de vers publiée par *la Psyché* :

O toi, qui sais tenir tout ce que tu promets !
Bagnoles, je te dois pour prix de l'existence,
Mes chants, premier réveil de ma convalescence.
A ma nuit succéda l'éclat d'un ciel ouvert :

(1) *La Pierre de Touche*, t. 1, p. 18.

L'espérance au dégoût, l'oasis au désert.
Sitôt qu'à mes regards je te vis apparaître,
Mon âme rayonna, je me sentis renaître,
Et je tendis les bras à tes rochers géants
Comme au retour fête d'amis longtemps absents.....
Merci donc à tes monts, à tes forêts altières,
A tes coquettes fleurs, tes modestes bruyères,
A ton lac, où l'esquif glisse sans nul effort,
En berçant les soucis comme un enfant qui dort ;
Où l'esprit, abusé par un riant mirage,
Croit voguer doucement sous un ciel sans nuage.
Qu'importe, désormais, et les molles langueurs
Et les sombres pensers et les faciles pleurs !
Et l'âge qui s'avance et la beauté ravie....
Je sais où retrouver les sources de la vie.

La marquise d'Épinay vécut près de trente années, dans l'asile pittoresque où elle avait été chercher un refuge contre l'ennui et la langueur, ces maladies des grandes rêveuses de Balzac et de George Sand. Elle écrivit à Bagnoles des nouvelles et des romans, ayant, tous, les défauts de son école littéraire et les qualités de son esprit personnel, jusqu'au jour où la souffrance, la souffrance pour de bon — plus l'ennui ni la langueur — vint ajouter la sinistre poésie de la douleur à celle d'un mystère quelque peu démodé et d'un satanisme qui n'épouvantait plus. Quand elle mourut enfin, après plusieurs années d'un véritable martyre, elle laissa le souvenir, qui subsiste encore aujourd'hui, d'un esprit délicat et d'un charitable cœur. Éloge qu'elle eût sans doute repoussé comme bien vulgaire, à l'heure où elle impressionnait le pays jusqu'à l'effroi par son attirail romantique ; hommage que lui rendront assurément avec nous, tous ceux qui ont pu la connaître.

Au commencement du second empire, un jeune littérateur, dont quelques scènes finement dialoguées avaient été remarquées dans les magazines du temps, vint à Bagnoles passer une saison. C'était — il se fit inscrire ainsi sur le registre de l'hôtel — *M. Octave Feuillet, de Saint-Lo*. De Saint-Lô, sans doute, mais de Paris aussi et même du monde entier, où l'on se plaisait à lire. Seulement, aussi casanier et rebelle aux déplacements que les Bourget sont, de nos jours, cosmopolites, Octave Feuillet avait la méfiance, l'horreur des chemins de fer et il fut un des derniers à monter dans un wagon. Mais, en 1852, il prit son courage à deux mains, s'arracha de Saint-Lo et gagna Bagnoles en voiture, dans une de ces vieilles calèches voyageuses, dont

tous les hommes de notre âge ont gardé le souvenir. Il y trouva — pour une fois, nous pouvons être indiscret — deux baigneuses : M^{me} du Trésor et sa nièce, M^{me} Contard, et deux baigneurs, le général Charlier et son neveu, engagés dans une aventure de sentiment très licite et de dénouement très matrimonial. Parmi les types préférés de son œuvre dramatique, sont ces généraux si galamment insociables et ces douairières si adorablement rageuses, dont lui et Barbey d'Aurevilly ont, seuls, su fixer les traits. Octave Feuillet s'empara naturellement de ceux qu'il vit à Bagnoles et tira de leur joli petit complot sentimental, une fantaisie exquise, *l'Ermitage*. Vous l'eussiez vu représenter ce soir, si le développement trop lent des scènes à travers de charmants mais d'éternels bavardages, ne l'eût fait regarder comme exclusivement écrite pour un spectacle dans un fauteuil ; quelque fauteuil rustique, en un coin de parc séculaire, comme ceux que l'auteur de *Sybille* affectionnait tant.

Dans les années qui suivirent, un homme venait à Bagnoles chaque saison, aux façons agréables, à la muse féconde, rappelant par la coiffure, le costume et l'attitude, les portraits mondains de Dubufe le père : c'était le marquis Eugène de Lonlay. Le marquis avait alors près de vingt ans de lettres. De bons et grands génies, Béranger et Victor Hugo, avaient plané sur son berceau poétique (1) ; quelque fée ennemie, en y jetant la facilité, le plus funeste des dons, avait stérilisé ces promesses de gloire. Mais, pendant vingt années, à défaut de cette gloire, le jeune rimeur normand avait eu une notoriété véritable. Vous rappelez-vous les recueils de romances de nos grand'mères, musique de Plantade, d'Étienne Arnaud et du comte d'Adhémar ? Eh bien, le rôle du marquis Eugène de Lonlay était de parolier toutes ces choses-là. Ce *Toréador*, que toute la France a chanté :

Enfant de la montagne,
Ah ! que j'aime l'Espagne,
Ce merveilleux séjour, etc., etc....

avait été versifié par lui, sans grandes peines. Il avait donné

(1) Nous trouvons en tête des *Mandolines* (Paris, Lallmand-Lépine, 1845) la lettre suivante de Victor Hugo : « J'ai lu, Monsieur, vos beaux vers avec un vif plaisir. Quand deux âmes se rencontrent dans une certaine région d'idées, elles se sentent de même nature, car il y a des patries pour les esprits comme pour les hommes. — La religion et la poésie sont les plus hautes et les plus sincères de ces patries. Permettez-moi de vous envoyer un serrement de main. » Déjà Béranger avait écrit à l'auteur des *Bluettes* (Paris, Amyot, 1845) pour lui faire l'éloge de « ses vers aimables » se bornant à critiquer « quelques rimes négligées ».

chaque jour, presque à toute heure, des aubades et des tençons, des chasses et des *gondolines* (le mot existe, il est de lui) (1), versiculets rimant mal, mais portant bien la musique et, parfois, portés par elle aux quatre coins de l'univers.

Mais quand nous voyons M. de Lonlay à Bagnoles, les jeunes compositeurs, à la suite de Charles Gounod, préparaient une sorte de réforme musicale et exigeaient, comme paroliers et librettistes, de véritables poètes. L'astre de Monsieur Scribe n'éblouissait déjà plus et l'auteur du *Toréador*, de *Mon Coursier* et de *Venez, anges du ciel !* ne trouvait alors guère de musiciens de mérite qui consentissent à racler sur ses guitares vermoulues. Il se résigna, trouvant une consolation dans une littérature de société et de villes d'eaux, dont ses façons aimables rendaient le succès facile : ballades et sonnets pour les maîtresses de maison, cantilènes et aveux pour les voisines de table d'hôte. Et, comme Bagnoles applaudissait tout cela, il en fit l'éloge de toutes les façons, en vers et en prose, en romans et en légendes (2). Son

(1) Nous lisons au dos de *Simple amours* (Paris, Amyot, 1844) : « Pour paraître incessamment : MANDOLINES, recueil de ballades, hymnes, chansons, lais, villanelles, marines, isolines, sérénades, guitares, cantilènes, tençons, gondolines, aubades, chasses, cantates, etc., etc. »

(2) Citons seulement ici, parmi les nombreuses productions du marquis de Lonlay relatives à Bagnoles : *les Eaux de Bagnoles, roman dramatique* publié sous le pseudonyme de Max d'Apréval ; la *Légende des eaux de Bagnoles de l'Orne*, tant de fois réimprimée :

« Je puis, quoique normand, dire sans hyperboles
Qu'il n'est point de pays, pour les êtres souffrants,
Plus agreste et plus sain que celui de Bagnoles, etc., etc. » ;

et l'*Éloge des eaux de Bagnoles de l'Orne*, moins connu peut-être :

« Je chante les eaux de Bagnoles
Qui rétablissent la santé
Et dont l'usage, en vérité,
Rend à l'espoir ses auréoles. »

Il y a aussi une bien curieuse ballade, *Saint Orther et le Lignoux* (sic), que nous croyons inédite, cas fort rare pour les poésies du marquis de Lonlay :

O vous, qui de Bagnoles
Aimez les alentours,
Oubliez vos idoles...
Songez à d'autres jours.
Vers la forêt d'Audaine
En soupirant tout bas.
Que la croyance entraîne
Pieusement vos pas.

Refrain : Dès que l'aube se lève,
Comme une voix en rêve,
De Saint Orther ou du Lignoux
La cloche vous appelle,
Visitez la chapelle.
Priez, priez pour nous !

Deux couplets suivaient, et l'on pouvait chanter le tout sur l'air célèbre de la ballade de *Zampa*.

optique même se fausse, tant sa gratitude est enthousiaste, dès qu'il s'agit de Bagnoles. Il aperçoit la mer du haut du mont Ida : du Roc du Capucin, il plane sur des abîmes, et, prenant ses chimères pour des probabilités, le 30 juillet 1857, il écrit triomphalement dans une chronique des bains : « On attend chaque jour M. de Lamartine (1). »

Le chantre d'Elvire ne vint jamais s'asseoir sur les rives du lac de Bagnoles. Mais Victor Hugo, l'émule de sa jeunesse, s'il eût été détourné de sa route par quelque fantaisie de poète, eût, en 1836, pu venir à Bagnoles. Qu'il nous soit pardonné de l'y amener aujourd'hui d'une façon aussi forcée. Dans un volume de lettres publié cette année même, Victor Hugo nous donne le très curieux récit de son voyage d'Alençon à Fougères. « Voici maintenant — écrit-il d'Alençon, le 9 juin 1836 — que nous voyons venir la Normandie et que nous la reconnaissons aux tignasses vertes de ses pommiers, qui nous entourent de toutes parts. Il pleut, il vente, il fait un temps affreux. Le soleil pour nous narguer, nous regarde par la lucarne d'un nuage (2). » Que de fois n'a-t-on pas nommé ce pays la *Suisse normande* ? Eh bien, cette appellation quelque peu exagérée et qui nous semble fleurir un peu trop le prospectus, Victor Hugo l'a employée à demi : « On ne connaît vraiment pas cette pauvre Bretagne (3) (il se croit en Bretagne et n'est pas encore à Mayenne). Elle vaut mieux que la Suisse, aux Alpes près. » Les Alpes, le marquis de Lonlay les eût trouvées tout de suite !

Rappelons, pour finir, une originale figure, entrevue à Bagno-

(1) *Les Eaux de Bagnoles*, chronique donnée dans le *Journal de l'Orne* (n° du 30 juillet 1857).

(2) Victor Hugo, *En Voyage : France et Belgique*, Paris, Hetzel, in-8°, 1892, p. 48-51.

(3) Victor Hugo avait été frappé par l'aspect véritablement plus breton que normand du sud de notre pays ornaïs. Il comptait d'abord se rendre d'Alençon à Domfront : « C'est sur le coin d'une affreuse nappe d'auberge que je t'écris, mon Adèle. Nous avons quitté notre cabriolet à Nogent-le-Rotrou et pris la voiture publique jusqu'à Domfront, où je pense que Célestin Nanteuil me quittera. Nous sommes à Alençon, nous avons un quart d'heure pour manger un morceau et j'en profite pour t'écrire. » Mais il indique, dans la lettre suivante, un itinéraire tout différent de celui projeté : Lassay. Mayenne, Ernée. Victor Hugo est-il jamais venu à Domfront ? Rien dans ses œuvres publiées jusqu'à ce jour n'autorise à le croire. Et, pourtant, un dessin de lui, faisant partie de la collection Burty et vendu (390 fr.) à l'hôtel Drouot, le 14 mars 1891, représentait, selon le catalogue : *Beffroi, aujourd'hui démolì, qui a sonné la Saint-Barthélemy, à Domfront.*

les, au cours de la saison de 1872 : Victor Cholet, le Fertois improvisateur, emporté l'on ne sait où par quelque vent de Bohême, qui célébra Bagnoles, en une longue séance, sur tous les rythmes et sous toutes les formes. Vers ce temps-là, Albert Glatigny s'en allait aussi par la France, improvisant. Là, disons-le, s'arrête la ressemblance. Cholet était aussi court que Glatigny était long, aussi replet que l'auteur des *Vignes folles* était étique. Puis, après avoir rimé pour les autres des acrostiches de commande, il ne savait point trouver pour lui-même des poèmes exquis, comme les *Flèches d'or* et comme *Gilles et Pasquins* (1).

Mais Gilles et Pasquins, Arlequins et Colombines ne sont-ils pas descendus cette année des coteaux ensoleillés de Bergame, à travers l'ombre de nos bois de pins, vers le vallon de Bagnoles ? Nous les y avons vus, ces charmeurs italiens, qui n'avaient point encore paru dans nos campagnes, sinon en quelque dessus de porte de vieux logis, prêts à partir pour Cythère. Oui, Gilles est venu cette année au pays de Gaultier Garguille et sa visite a été l'occasion de la plus intéressante manifestation littéraire, dont Bagnoles ait encore été le théâtre (2). Elle a été applaudie

(1) V. dans le *Journal de la Ferté-Macé* (n° du 1^{er} septembre 1872), le récit de cette *Soirée littéraire*. Nous transcrivons ici, à titre de curiosité, quelques vers de l'improvisateur fertois :

1^{er} sujet donné. — *Une Saison à Bagnoles.*

Allons vers ce séjour. où la vie est si calme,
Où peut se reposer notre corps et notre âme ;
Où l'onde bienfaisante, au loin, chasse les maux ;
Où s'écoulent les jours paisibles et tranquilles.
Ah ! fuyons, c'est le temps, loin des bruyantes villes !
Bagnoles, nous venons admirer tes coteaux.

Salut, sites coquets, forêts échevelées,
Rocs au front sourcilieux, qu'aiment les giroflées,
Nous voilà de retour !

Salut, ô verts arceaux, formés de vignes folles,
Salut à tes grands bois, ô ravissant Bagnoles !
Oui, tu seras notre séjour !

Ma lyre, encore un chant, un hymne d'espérance,
De Bagnoles redis les charmes, les attraits.
Là, du cœur malheureux disparaît la souffrance,
Le malade en tes eaux boit la vie à longs traits.
Le sort en est jeté : printemps quand tu t'envoles
Pour être heureux encor nous viendrons à Bagnoles.

(2) Pendant la saison 1892, la troupe théâtrale du casino de Bagnoles a donné une suite de représentations funambulesques, composée de pièces en vers, très fines et délicates. Citons, entre autres, *Pauvres Gilles ! Ma chandelle est morte*, la *Main gauche*, de M. Maurice Magnier, et *Pierrot municipal*, de M. Jules de Marthold.

comme elle méritait de l'être et comme il était facile de le prévoir. Nos pères couraient aux spectacles de la Guibray et ce pays est celui du *Roman comique*. Les expéditions dramatiques y sont assurées du succès. Notre ami, Paul Harel, qui vient de mener victorieusement son *Herbager* dans nos villes, pourrait aujourd'hui vous le dire. Arlequin et Gilles sont donc descendus chez nous, et ils vont ce soir — pourrai-je mieux finir que par une semblable annonce ? — laisser le maillot pailleté et le sarreau de laine blanche pour prendre, en votre honneur, l'habit que va leur donner la fantaisie de nos poètes, blouse bleue ou pourpoint noir.

COMTE G. DE CONTADES.

UN CHAPITRE

DE

L'HISTOIRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

A LA FERTÉ-MACÉ

1806 - 1812

A quatre-vingt-dix années de distance, en face des larges développements donnés partout à l'éducation de la jeunesse, nous pouvons difficilement concevoir l'état déplorable où se trouvait, vers le commencement du dix-neuvième siècle, l'instruction publique, au fond de nos provinces. Beaucoup d'écoles primaires avaient disparu au milieu des troubles qui venaient d'agiter la France. Pour apprendre les premiers éléments de la lecture et de l'écriture, les enfants durent alors, plus d'une fois, recourir à la bonne volonté d'un simple paysan. et ce magister improvisé, moyennant une faible rétribution, leur communiquait le peu qu'il savait lui-même. A Saint Maurice-du-Désert, par exemple, l'obligeant maître d'école était un tisserand nommé Jarry (1). Rien de plus simple que sa façon de procéder. Garçons et fillettes,

(1) Notice sur la commune de Saint-Maurice-du-Désert, par le comte G. de Contades, p. 135.

nous dit la tradition, s'installaient sur des bancs dans son modeste atelier et attrapaient au hasard les leçons qu'il donnait sans interrompre la fabrication de sa toile

A qui était alors confiée l'instruction primaire des enfants de La Ferté-Macé ? S'y trouvait-il une école bien organisée et vraiment digne de ce nom ? Nous ne saurions le dire. Pourtant notre ville, à cause de sa population déjà considérable et de son titre de chef-lieu de canton, dut, ce semble, être plus favorisée que les communes rurales du voisinage.

Quoiqu'il en soit des classes élémentaires, La Ferté-Macé posséda, de 1806 à 1812, une école secondaire ecclésiastique très en renom. Il nous a paru opportun de tirer de l'oubli ce petit collège de province, car il eut son heure de célébrité, et sa vie ressemblait bien peu à celle des établissements similaires qu'on rencontre aujourd'hui (1).

Aussitôt après avoir pris possession du siège épiscopal de Séez (mai 1802), Monseigneur Cheigné de Boiscollet voulut combler les vides que dix années de persécution violente avaient faits dans les rangs du clergé et créer dans l'Orne un établissement capable de « préluder par l'étude des sciences humaines aux connaissances ecclésiastiques (2) ». Pour seconder les desseins du prélat, M. l'abbé Legallois, curé de Couterne, recueillit dans l'arrondissement de Domfront des souscriptions importantes ; et comme récompense de son zèle, il demanda que le Petit Séminaire du diocèse fût établi à La Ferté-Macé. M. Legallois, en effet, était né près de cette ville, au manoir de la Pigeonnière et il avait à cœur la prospérité et la gloire de son pays d'origine. Ses désirs furent accueillis favorablement par l'autorité diocésaine (3).

Vers le mois d'octobre 1806, les classes s'ouvrirent d'une façon provisoire, au hameau de Versailles, dans une maison de très modeste apparence, dont une partie subsiste encore aujourd'hui. Cinq ou six masures bordant un chemin défoncé, boueux et

(1) C'est pour nous un devoir de remercier ici notre secrétaire général, M. le comte de Cortades, auquel nous devons communication des principaux documents relatifs à cette étude.

(2) Mandement de Mgr de Boiscollet, nov. 1804.

(3) Peu de temps après cette souscription, vers la fin de l'année 1805, M. Legallois fut nommé chanoine titulaire de la cathédrale et vicaire général du diocèse. Blin, *Martyrs de la Révolution*, t. III, p. 235.

impraticable pendant la majeure partie de l'année, tel était alors notre Versailles : il faut donc se garder de le confondre avec celui du roi Louis XIV. A l'heure présente, il a changé d'aspect. Une large voie le traverse reliant la route de Flers à la station du chemin de fer et les vergers, qui jadis le séparaient de La Ferté, se sont peu à peu couverts d'élégantes habitations.

Il n'entre pas dans le cadre de ce récit de rapporter les difficultés auxquelles vint se heurter la fondation nouvelle. Mais nous sommes heureux de rappeler le dévouement des habitants de La Ferté-Macé pour une œuvre dont ils étaient fiers à juste titre ; Monseigneur de Boischollet les en remercia, devant tout le diocèse, par sa lettre pastorale du 25 novembre 1806.

« Le bel exemple, dit-il, qu'a donné le pays de La Ferté-Macé, « en m'offrant le premier les souscriptions pour relever les « études, et plus encore son génie particulier et digne des plus « grands éloges, qui y porte plus que partout ailleurs les pères de « famille à faire entrer leurs enfants dans la milice sainte, m'y « ont fait établir un Petit Séminaire. »

Dès le principe, un grand nombre d'étudiants accoururent à l'école Saint-François-Xavier ; ce ne fut pas là un engouement passager, car une communication officielle du maire de La Ferté, au Préfet de l'Orne (1), nous apprend qu'en 1810, on y comptait 137 latinistes.

Les fonctions de Supérieur avaient été confiées à M. l'abbé Huet, originaire de la commune de Beauvain et autrefois régent des belles lettres au collège de Falaise. Les cours de latin étaient répartis entre quatre professeurs, chacun d'eux se trouvant ainsi chargé de deux classes. Nous ne pouvons tous les nommer ici ; contentons-nous de rappeler le souvenir de M. Pierre Desauney et de M. Vauloup. Le premier devait, en 1819, attacher son nom à la fondation du Petit Séminaire de Sées. Le second, après la suppression de l'école secondaire de La Ferté-Macé, fut appelé d'abord au vicariat, puis à la cure de Couterne, où il est mort presque centenaire en 1883.

La vie des étudiants fertois, au commencement du XIX^e siècle, ressemblait bien peu à celle des écoliers de nos jours ; car on ne s'était guère préoccupé de fonder un pensionnat en règle. Dix

(1) Archives départementales.

élèves seulement recevaient au Séminaire l'hospitalité ; les autres n'y étaient admis que pendant les heures de travail et devaient trouver, chez d'honorables familles de la ville, le vivre et le couvert. Ces derniers jouissaient donc d'une grande liberté ; et, plus d'une fois, le supérieur dut réprimer leurs escapades, d'ailleurs fort inoffensives. Et il n'y allait pas de main morte, le bon M. Huet ; il se montrait à l'égard des indisciplinés d'une sévérité qui nous paraîtrait maintenant exagérée.

A cette époque, les verges faisaient partie de tout système d'éducation. Rollin, dans son *Traité des études*, n'a-t-il pas dit : « Qu'il n'a garde de condamner le châtiment des verges. . . » bien qu'elles ne doivent être que rarement employées et pour « des fautes importantes ». M. Huet le comprenait ainsi.

Quand un élève avait commis une infraction grave au règlement, on le condamnait à recevoir le fouet en présence de ses camarades réunis dans la cour du Séminaire (1). L'exécuteur des hautes œuvres était un brave ouvrier de la ville ; il s'acquittait de ses fonctions moyennant une somme de douze sous, que le patient était obligé de lui verser, à titre de *gratification*, sans doute ! M. l'abbé Hamon, mort en 1876, curé de Saint-Sulpice, à Paris, aimait à rapporter le fait suivant, dont il avait été témoin pendant le cours de ses études à La Ferté-Macé. Un jour de fête solennelle, en présence du Saint-Sacrement exposé, un enfant se permit, durant les vêpres, une tenue peu respectueuse. M. Huet irrité fait aussitôt appeler le *fouetteur à gages* ; on interrompt l'office divin, et, séance tenante, on administre la correction dans la chapelle même. Il faut avouer que l'heure et le lieu étaient mal choisis !

L'enseignement donné à l'école secondaire de La Ferté-Macé n'avait pas la variété que l'on trouve aujourd'hui dans les programmes officiels. M. Quéru, maire de la ville, nous le fait connaître d'une façon précise, par sa lettre déjà mentionnée, et adressée au Préfet de l'Orne. Tout se bornait à l'étude *du latin, de la grammaire française, de la géographie, des quatre opérations de l'arithmétique et de la règle de trois*. Il y avait là, sans doute, des lacunes bien regrettables ; mais alors on ne

(1) Note de M. l'abbé Turcan, ancien supérieur du Grand Séminaire et chanoine de la cathédrale.

croyait pas qu'il fût nécessaire de transformer les enfants en dictionnaires encyclopédiques, alors on n'éparpillait pas leur intelligence sur les sujets les plus disparates. *Peu, mais bien*, c'était l'axiome. Enfin on pensait généralement, à tort ou à raison, que l'étude de la langue latine devait être la base de toute éducation sérieuse. Nous ne serons donc pas surpris de lui voir, en 1810, occuper une place d'honneur au Petit Séminaire de La Ferté-Macé !

A la fin de chaque année scolaire, les premiers élèves de toutes les classes subissaient un examen public. Cet examen ne durait pas moins de deux ou trois heures pour chaque candidat. Il comprenait des exercices de traduction, puis, suivant les classes, des interrogations sur les différentes matières de l'enseignement, ou une argumentation en forme de soutenance de thèse (1). Afin de donner à cette cérémonie plus d'éclat et de solennité, elle avait lieu dans l'église paroissiale, en présence d'une assistance nombreuse et d'un jury formé des hommes les plus instruits de la ville et des environs. Quelquefois même, pendant le cours de l'année, comme moyen d'émulation et à titre de récompense, on lisait à l'église, après l'office du dimanche, les travaux littéraires les plus méritants.

Ces faits et beaucoup d'autres encore prouvent, d'une manière incontestable, combien justes étaient les éloges donnés par l'Évêque de Séez aux habitants de La Ferté-Macé, dans sa lettre pastorale de 1806, et ils montrent la sollicitude que tous avaient pour la prospérité du Séminaire.

Ainsi, le sous-préfet de Domfront, M. Barbotte, avait vu d'un mauvais œil la fondation de la nouvelle école et il ne laissait échapper aucune occasion de la combattre. Dans un rapport adressé, le 20 octobre 1810, au Préfet de l'Orne, il dénonça les professeurs comme animés de mauvais esprit à l'égard du gouvernement impérial et s'éleva contre la direction donnée à l'enseignement qui « avait pour but exclusif, disait-il, de former des prêtres plutôt que des citoyens ».

Le maire de La Ferté prit en main la cause des professeurs et se chargea lui-même de répondre aux insinuations malveillantes de M. Barbotte. Le 12 décembre 1810, il écrivit à la préfecture :

(1) Exercices publics de l'école ecclésiastique de La Ferté-Macé — feuille in-folio, imprimée à Alençon, chez Malassis-Cussonnière, rue du Becail.

« Suivant les notions favorables qui me sont parvenues sur la
« moralité et l'opinion de chacun des professeurs, je pense vrai-
« ment qu'ils sont attachés aux lois de l'Empire, qu'ils les obser-
« vent et qu'ils ont la plus grande vénération pour notre Empe-
« reur. Enfin ils se conduisent d'une manière irréprochable et
« jouissent de l'estime et de la confiance publiques » (1).

D'ailleurs, M. Legallois, devenu vicaire général du diocèse, avait formé une sorte de comité d'administration pour venir en aide au supérieur dans la gestion de ses affaires, et, parmi ceux qui en faisaient partie, nous voyons figurer M. l'abbé Hubert, vicaire de La Ferté-Macé et M. de la Gérardière.

Il ne faudrait pas croire que l'autorité de M. Huet fût limitée aux seuls étudiants de son établissement. La plupart de ceux qui, dans le diocèse, se préparaient au sacerdoce, sous la direction des prêtres du ministère, étaient tenus de traiter « les
« matières de composition du Petit Séminaire, un an avant de
« recevoir la tonsure, chacun dans la classe dont il se croyait
« capable » (2). Le ministre des cultes exigeait ces compositions pour accorder l'exemption du service militaire.

Il serait trop long de faire connaître les noms des principaux élèves qui reçurent à La Ferté le bienfait de l'éducation ; pourtant on nous pardonnera une exception en faveur de M. l'abbé Hamon, curé de Saint-Sulpice. « J'ai étudié, écrivait-il à notre
« érudit confrère, M. l'abbé Rombault, à La Ferté-Macé, en
« 1809 et en 1810. M. Desauney m'y enseigna les humanités et la
« rhétorique ». Il prenait alors pension chez M^{me} Riquet, grand-mère de M. le sénateur Challemel-Lacour. Cette vénérable dame, morte plus que centenaire, il y a environ douze ans, parlait encore, vers la fin de sa vie, avec beaucoup d'admiration et de respect du jeune étudiant qui devait être plus tard une des gloires de la société de Saint-Sulpice et du clergé de Paris.

Tels sont les traits les plus saillants de la courte existence du Séminaire de Saint-François-Xavier.

Un décret impérial du 10 mai 1806 avait créé l'Université de France, et par elle Napoléon se proposait de tenir le monopole de l'instruction publique et de compléter ainsi son système de

(1) Archives départementales.

(2) Mandement du 5 avril 1808.

centralisation administrative. Dans ce but, il ordonna la suppression de toutes les écoles ecclésiastiques, dont les élèves ne pouvaient suivre les cours des lycées et des collèges impériaux.

Cette mesure fut appliquée au Petit Séminaire de La Ferté-Macé, le 1^{er} juillet 1812. Le 23 juin de cette même année, le recteur de l'Académie de Caen écrivait au préfet de l'Orne :
« Sans doute, vous êtes déjà informé que Sa Majesté vient de
« décider que l'école ecclésiastique du département de l'Orne sera
« établie à Séez. D'après cette décision, l'école de La Ferté-Macé
« sera fermée au 1^{er} juillet prochain ».

Ce fut ainsi que, d'un trait de plume, Napoléon brisa la vie du Petit Séminaire de Saint-François-Xavier. Il était l'œuvre de l'abbé Legallois, et l'abbé Legallois, au cours de son administration, avait, par sa ferme attitude en face du despotisme impérial, encouru la haine du gouvernement. Faussement accusé, en 1811, de révolte contre les lois du pays, il fut puni, dans sa personne, par un emprisonnement de trois années (1811-1814), au château de Vincennes, et dans son œuvre par l'application du décret dont nous avons parlé plus haut.

Pourtant Dieu ne permit pas la ruine complète du Séminaire de Saint-François-Xavier et, dès les premiers jours de la Restauration, il s'ouvrit de nouveau comme institution libre. Depuis lors, grâce aux efforts constants de l'administration diocésaine et de la municipalité fertoise, grâce au mutuel concours qu'elles ne cessèrent de se prêter, son existence ne fut plus interrompue ; tour à tour collège ecclésiastique et collège communal, il reprit enfin, au mois de juin 1855, son titre de Petit Séminaire, sous le patronage de Saint-Joseph.

L'ABBÉ FRÉBET.

LES GRANDS ÉLEVEURS DE L'ORNE

La profession d'éleveur remonte à une haute antiquité. L'éleveur le plus ancien nous est connu par la Bible, c'est le saint homme Job. Il vivait vingt siècles avant notre ère. Ses vastes domaines, situés dans l'Idumée, confinaient à l'Arabie. Il y nourrissait sept mille chameaux, cinq cents paires de bœufs et cinq cents ânesses.

Que Job se soit occupé non seulement d'élever, mais de dresser le cheval de guerre, c'est ce qui paraît manifeste par le discours que Jéhovah lui adresse du milieu d'un tourbillon mystérieux.

As-tu donné la vigueur au cheval, lui dit-il ? As-tu revêtu son cou du tonnerre ?

Est-ce toi qui le fais bondir comme la sauterelle ? La puissance de son hennissement inspire l'effroi.

Il creuse la terre ; il s'élance avec force ; il court au devant des armes.

Il se rit de la crainte ; il n'appréhende rien ; il ne recule pas devant le glaive.

Sur lui résonnent le carquois, la pique étincelante et le javelot.

Il s'agite, il piétine, il dévore la poussière ; entend-il le clairon, il ne se contient plus !

Aux sons bruyants de la trompette, il s'écrie :

Allons ! Il flaire de loin les combats, le cri des chefs et le tumulte des guerriers.

Ce portrait que n'ont égalé ni Homère, ni Virgile, a pour nous un intérêt tout particulier. Le cheval de Job si merveilleusement décrit est le pur arabe, race svelte et puissante dont plus tard le sang mêlé à celui du cheval anglo-normand jettera sur notre département, en particulier sur le Merlerault, un renom qui est une de nos gloires.

D'autres parmi nous ont traité du cheval du Merlerault (1), je parlerai de ceux qui l'élèvent.

Tout éleveur est homme de coup d'œil, mais il doit être plus que cela, l'élevage étant un art et presque une science.

Un de nos plus habiles éleveurs disait : Combien visitent nos chevaux et les jugent uniquement par le brillant de leur pres-tance. S'il leur fallait expliquer pourquoi ils louent et pourquoi ils blâment, là commencerait leur embarras. Le véritable apprécia-teur, ajoutait-il, sait détailler un cheval, en faire l'anatomie raisonnée, le soumettre à l'analyse géométrique. Celui qui par-lait ainsi n'avait pas étudié les mathématiques transcendantes, cependant il était de taille, en dissertant sur le mérite de son écurie, à émerveiller un académicien.

(1) Le cheval du Merlerault a eu de nos jours son historien, M. Charles du Hays, maire de Saint-Germain-de-Clairefeuille.

Il y a quelque quarante ans, jeune avocat, inscrit au barreau de Mortagne, M. du Hays revenait fréquemment vers le manoir du Mesnil, en Saint-Germain, où habitait sa respectable famille.

Ce n'était pas encore le temps où les moyens de locomotion rapide, avaient fait perdre l'habitude de marcher à pied,

Cette façon d'aller, la plus salutaire à la santé et la meilleure pour recueillir des impressions de voyage, était celle de M. du Hays.

Lorsqu'il avait descendu les pentes de la route de Mortagne à Bazoches-sur-Hoëne, traversé Sainte-Scholasse et Courtomer, il quittait le chemin de tout le monde. C'était à vue de pays qu'il parcourait les pâturages dont le merveilleux tapis de verdure s'étend sur le territoire de Saint-Léonard-des-Parcs, Gasprée, Neuville, Brullemail, la Genevraye, et jusqu'aux portes du Merlerault.

Dans ces herbages paissent des troupeaux de bœufs, destinés au marché de Paris. Leurs propriétaires les ont achetés vers la fin de l'hiver ou au commencement du printemps, dans l'Avranchin, le Maine, le Berri, les Charentes. Si magni-fiques de venue qu'ils fussent, ils arrêtaient peu le regard de notre voyageur. Mais, au milieu de ces ruminants qui broutent et digèrent, apparaissait ce superbe ani-mal dont Ruffon, après Job, a fait la description devenue classique. La tête levée, l'oreille inquiète, il prenait sa course à la moindre excitation du visiteur impromptu.

M. du Hays connut bientôt ces mères, ces fils de grande race, qui avaient paru avec gloire sur nos hippodromes. Il étudia leurs généalogies, enregistra leurs vic-toires, sut le lieu où ils étaient nés et avaient grandi.

« J'ai toujours aimé, dit M. du Hays, le Merlerault, ses chevaux et ses herbages. J'ai consacré des années à l'étude de cette poétique contrée... J'ai couru des cen-taines de fois ses herbages pour en étudier le sol et les herbes, et me rendre compte de leurs vertus.

« De là des notes nombreuses que j'ai complétées par de précieux renseignements.

« J'ai dû beaucoup, dans mes recherches, à ma mère qui avait une prodigieuse mémoire et avait connu particulièrement la jumenterie de Médavy ; — à M. Duno-yer, qui avait vu les écuries d'autrefois ; — à M. Neveu, de Nonant ; — à M. Le-conte, de Montrond ; — à M. Céneri Forcinal, des Rouges-Terres. »

Les travaux de M. du Hays sont une mine où sa bienveillance nous permettra de puiser. Nous ne prendrons rien chez lui sans en avertir nos lecteurs.

« C'est que, remarque M. H. Baudrillart de l'Institut (1), l'éleveur normand est naturellement calculateur. » Ajoutons que c'est un observateur sagace. Que de faits multiples l'expérience lui permet de retenir ! Sans le rendre rebelle aux modifications qui amènent un véritable progrès, combien de fois ses remarques, confiées à une mémoire fidèle, l'ont mis en garde contre les nouveautés d'aventure, ou l'ont arrêté dans une voie qui tendait à compromettre, dans ses chevaux, les qualités natives de la race.

Il y a des siècles que la variété chevaline dite du Merlerault, naît, se nourrit, se forme dans les vallées que baignent l'Orne, le Don, la Senelle, le Mussoret, le ruisseau Saint-Martin, la Dieue, l'Ure, la Dive, la Touques, la Sarthe et ses affluents.

A qui devons-nous ce cheval connu de l'Europe et en ce moment recherché par la riche Amérique ? En quelles mains est-il passé pour arriver jusqu'à nous ?

La vertu des herbes, sans aucun doute, a exercé une grande influence sur la formation des chevaux de notre région ; mais en concédant à la nature ce qui lui revient, il nous sera facile de signaler l'œuvre de l'homme.

Sans faire remonter l'histoire de l'élevage chez nos aïeux au-delà des bornes que la tradition orale ou écrite semble lui assigner, disons que, d'après un document trouvé à la Cour des Comptes du duché de Normandie, Rollon distribua, en 912, les terres de la Neustrie à ses guerriers et aux seigneurs du pays qui s'étaient attachés à sa fortune. Le lot de chaque prince fut de deux mille acres.

Il y avait, parmi les terres ainsi divisées, deux centres remarquables par leur fertilité. Ils portaient, l'un et l'autre, le nom latin de *Merula*. Leur avait-il été donné par quelque illustre romain, au temps de la conquête ? Le fait est possible. Un *Cornelius Merula*, figure dans les Tables de Tite-Live.

Quoi qu'il en soit de cette origine lointaine, le nom de *Merula* se rencontre, sous la date de 868, dans le récit que le moine Odon consacre à la translation du corps de Saint-Maur, lequel fut déposé et séjourna, environ dix-huit mois, dans l'église de Saint-Julien du Mesle-sur-Sarthe : *In ecclesia Sancti Juliani Merulae super Sartham*.

(1) LA NORMANDIE, Enquête faite au nom de l'Académie des sciences morales et politiques.

L'autre *Merula*, auquel devait s'ajouter le nom de Raoult, qui était celui d'un de ses premiers seigneurs, devint le Merle de Raoult, *Merula Radulfi*, ou le Merlerault. Rollon en fit le centre d'une baronnie.

On sait que les barons entretenaient autour d'eux une force militaire. De là, pour ces chefs de milice, la nécessité, dans ces temps de luttes fréquentes, d'étendre la production et de perfectionner l'élevage du cheval de guerre.

Aussi les barons du Merle et les Giroie, leurs voisins et alliés, possesseurs de fiefs dont ils connaissaient les vertus herbagères, peuvent-ils être regardés comme les premiers éleveurs de notre région.

La solidité de leurs chevaux, comme l'éclat de leur propre vaillance, les distingua, dès le ^x^e siècle. Ils parurent alors aux côtés du duc Guillaume à la journée de Hastings ; avec les fils de Tancrède, dans la conquête de Naples et de la Sicile ; en Orient, à la première croisade.

Pour reconnaître les services que les du Merle lui avaient rendus, Guillaume, devenu roi d'Angleterre, leur aurait accordé, d'après le *Monasticum anglicanum*, la baronnie de Merley, dans le duché de Northumberland. Ils y contractèrent d'illustres alliances, au point que les armes pleines et sans brisures de la maison du Merle (1), figurent dans le blason des ducs d'Hamilton.

Parmi les relations qui se continuèrent entre la branche anglaise et la branche normande des du Merle, il faut placer celles que l'intérêt bien entendu inspire. Quel intérêt plus grand pour ces chefs guerriers que d'ajouter des qualités nouvelles à celles de leur cavalerie ! N'est-ce pas à cette sollicitude et aux échanges que facilitaient les liens de la parenté qu'il faut rapporter la première origine de la race anglo-normande ? Les croisements et autres améliorations tentés par nos barons avaient obtenu un tel succès que, au ^{xiv}^e siècle, parmi les péripéties de la guerre de Cent Ans, le cheval du Merlerault était un objet de convoitise pour nos ennemis.

On le vit bien lorsque, en 1356, pendant la trêve qui suivit la bataille de Poitiers, les hommes des grandes Compagnies, anglais et navarrais, s'abattirent sur la ville et le château du Merlerault.

(1) Ils portaient de gueules à trois quinte feuilles d'argent.

« Ce pays de verts pâturages, dit M. Siméon Luce (1), nour-
rissait, dès ce temps-là, des chevaux magnifiques dont les hom-
mes des Compagnies étaient grands amateurs; ils en firent leur
repaire de prédilection. »

Cette occupation dura quatre ans, jusqu'au jour où Guillaume VIII du Merle, baron de Messei, l'un des plus vaillants hommes du Dauphin Charles, livra bataille aux anglais et reprit de vive force le château. Il y remplaça son neveu Jean, qui en était le possesseur légitime. Cette possession fut reconnue en droit dans une des clauses du traité de Brétigny (1360).

Encore un demi-siècle et la branche aînée des du Merle aura disparu. Leur château fut détruit pendant les guerres entreprises, au xv^e siècle, pour expulser les anglais du royaume. Ceux qui recueillirent leurs domaines ne résidant pas, l'élevage dut recevoir d'ailleurs son impulsion et sa direction.

Les ducs de Valois-Alençon s'y employèrent, en créant un haras au Merlerault. Les constructions de cet établissement subsistent en partie, sur la place des halles. C'est maintenant l'*Hôtel Sainte-Barbe*. Une maison qui lui est contiguë et qui fut autrefois l'*Hôtel Sainte-Marguerite*, appartenait aussi au haras. Ses vastes fenêtres encadrées dans des canelures à arrêtes prismatiques, sont du plus pur xvi^e siècle.

Quant aux documents écrits se référant au haras du Merlerault, il en existait encore un certain nombre dans la première partie de ce siècle. Un locataire, dit-on, voyant ces papiers abandonnés dans une chambre obscure, les enleva et les fit disparaître comme choses inutiles.

Pendant que les ducs d'Alençon donnaient leurs soins au haras qu'ils avaient créé, des éleveurs travaillaient, de leur côté, dans leurs châteaux ou leurs métairies.

Le bassin de la Sarthe, depuis Coulonges jusqu'aux portes d'Alençon, possédait aux xvi^e et xvii^e siècles de riches pâturages où l'élevage se pratiquait. Citons les parcs du Fresne et des Tros-Larges, à Coulonges et à la Mesnière; le parc de la Morinière, propriété de Sully, au Mesle-sur-Sarthe; le parc de Saint-Léger; les herbages du domaine des Loges, à Hauterive. « Les prairies de Roncherolles et des Epinay, dit M. du Hays, servaient

(1) *La Jeunesse de Duguesclin*

de champ de course ou d'essai aux comtes et ducs d'Alençon, pour le classement de leurs chevaux. La tradition rapporte que c'est dans ces prairies que Guillaume de Montgomery faisait lutter et essayait ses destriers et les élèves de ses haras (1). »

Pendant ce temps, les Rouxel et les d'Osmond occupaient le premier rang parmi les éleveurs du Merlerault. Auprès d'eux étaient les Labbey, destinés à un grand avenir. La vallée de Mesnil-Froger, à l'entrée de laquelle se trouve un pont qui porte leur nom, semble avoir été leur berceau. Ils s'adonnèrent à l'élevage et leur fortune grandit sans diminuer leur renom de haute probité.

« Guillaume Labbey, qui vivait en plein xvi^e siècle, fut seigneur de la Rozière, des Authieux, de Talonney, de Gasprée, de Montrond. Il avait dans la main tout ce qu'il fallait pour élever les plus beaux chevaux du monde (2). » Sa femme Nicole Droulin le secondait. Elle descendait de Jean Moynet qui, en 1445, aida à chasser les anglais d'Alençon.

Le mariage de Philippe Labbey avec Nicolle de Vallix lui apporta la seigneurie de Prestral, 4^e de fief, relevant du Merlerault qui était un plein fief de Haubert. — Des aveux ont été rendus, pour le fief de Prestral : En 1401, par Jean de Prestral ; en 1452, par Robert de Prestral ; en 1551, par Laurent Labbey, tous écuyers. — De nos jours, Prestral est venu en la possession de la famille Héron, dont le dernier représentant, dans la ligne masculine, était M. Alphonse Héron, longtemps adjoint du Merlerault et conseiller d'arrondissement, décédé, il y a peu d'années, entouré de l'estime de tous, laissant la réputation d'un esprit entendant dans la science de l'élevage qu'il pratiqua avec une sage modération.

Une fille de Philippe Labbey et de Nicolle de Vallix épousa, en 1571, Frédéric Rouxel dont l'ancêtre Jean Rouxel avait reçu du roi Charles VII, en récompense de ses services à l'armée, les terres de Mesnil-Froger et d'Aubry-le-Panthou. Au lustre de ces alliances se joignit, pour les Labbey, l'anoblissement. Leur blason qui est : *d'argent au chevron d'azur, accompagné en chef de*

(1) En souvenir de ces exercices, on choisit, en 1815 les prairies de Roncherolles et des Epinay, pour inaugurer les courses dans l'Orne.

(2) *Aulour du Merlerault*, par Charles du Hays. In-12. — Alençon, Herpin édit. 1886.

deux molettes d'éperon de sable et en pointe d'une rose de gueules, indique d'après l'interprétation de M. du Hays « qu'ils avaient été de loyaux, intelligents et riches éleveurs et écuyers, avec une honorabilité éclatante ».

Ils n'avaient pas attendu tout ce comble d'honneurs pour remercier Dieu des biens accordés à leur maison. En 1544, ils avaient reconstruit, à leurs frais, la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, dans l'église du Merlerault. Ils faisaient en même temps une fondation dont l'acte enlevé de la sacristie du Merlerault, en 1795, et déposé au district de Laigle, se trouve aujourd'hui aux archives de la préfecture de l'Orne.

En voici le préambule où figurent les noms et les titres de plusieurs membres de la famille Labbey :

Le 22 may 1544, par devant Pierre Cherel et Gervais, tabellions royaux, commis et établis au siège du Merlerault, vénérables et nobles personnes messire Jehan Labbey, prêtre, chanoine de l'église collégiale de Saint-Nicolas-du-Merlerault, curé de Mardilly et de Gacey, et Michel Labbey, prêtre, grand vicaire général, chevecier, chanoine et official de Lisieux, et curé de Saint-Martin du Merlerault, et Guillaume Labbey, sieur de la Rozière, et Laurent Labbey, leur neveu, mus en dévotion et recognoissance des biens que Dieu leur a faits, à eulx et à leurs prédécesseurs, amis, bienfaiteurs, vivants et trespassez.... ont fondé en l'honneur de Dieu, de la Vierge Marie et de la cour céleste, une messe pour être dictée et célébrée chacun jour de la semaine perpétuellement, en la chapelle par eulx construite et de nouveau érigée en l'honneur de Dieu et de monseigneur saint Jehan Baptiste, en la dite église de Saint-Martin du Merlerault.

Au siècle suivant, en 1667, ils bâtissaient leur château des Authieux et se divisaient en deux branches : l'une dite des Authieux ; l'autre, de Vauguimond (1).

En 1698, Charles Labbey, des Authieux, figure dans un acte comme seigneur et patron du lieu. La même année, il marie sa fille Renée à Philippe Labbey, sieur du Bois-Hardy, son parent au deuxième degré.

En l'année 1700, François Labbey, seigneur de Vauguimond, est désigné comme capitaine au régiment de cavalerie de Monseigneur le Dauphin.

Après trois siècles de prospérité, la fortune des Labbey déclina. Ils vendirent la terre de Prestral, puis, en 1786, leur château des

(1) Le Vauguimond, fief situé sur le territoire de la paroisse du Merlerault, à un kilomètre environ de l'église et du château des Authieux, au bord de la route qui conduit du Merlerault à Échauffour.

Authieux. Il fut acquis par M. Buisson et est encore habité par son petit-fils.

Le dernier des Labbey fut M. de Vauguimond, garde du corps de Louis XVI et fils du capitaine du régiment de cavalerie du Dauphin. Il possédait le domaine de la Cailletière, qui fut vendu vers 1822 au colonel Suisse, de Sées, gendre du conventionnel Plet-Bauprey, dont nous parlerons.

Si M. de Vauguimond et les siens aimèrent les chevaux plus que leurs intérêts, ils conservèrent cependant la considération de leurs compatriotes, comme le prouve le fait suivant.

Le 21 novembre 1789, la municipalité du Merlerault assemblée pour élire les officiers de la troupe dite nationale, nomma colonel M. de Vauguimond. Un mois plus tard, elle consultait par lettre le marquis de la Fayette, au sujet de cette élection.

Le Merlerault 20 décembre 1789.

Monsieur,

Nous vous supplions très instamment de vouloir bien nous permettre de recourir à votre autorité et à vos lumières sur une circonstance relative à l'établissement de la troupe nationale de notre bourg.

La bourgeoisie a souscrit un arrêté par lequel elle s'en est rapportée à la municipalité pour nommer ses officiers. Cette nomination a été faite au gré de tout le monde.

M. de Vauguimond, homme jouissant d'un mérite distingué et respectable à tous égards, n'a pu, jusqu'à ce moment, se décider à accepter la place de colonel, craignant une incompatibilité entre cette place et celle de garde du corps de Sa Majesté dont il est honoré. S'il était certain qu'il pût à la fois occuper ces deux places, il déférerait volontiers au vœu général des citoyens du lieu.

Nous avons eu l'honneur de lui exposer que toutes les fois qu'il serait en activité de service auprès de Sa Majesté, il se trouverait suppléé par le colonel en second de la troupe (1). Nous avons prévenu M. de Vauguimond que nous aurions l'honneur de nous adresser à vous, Monsieur, pour avoir les éclaircissements désirés, dans notre embarras, et M. de Vauguimond nous a approuvés.

Daignez donc, Monsieur, nous vous en supplions, nous dire ce que nous avons à faire. Nous avons le plus ardent désir de voir, ainsi que toute la troupe, M. de Vauguimond en être le chef.

Pardon, Monsieur, si au milieu des grandes et importantes occupations qui vous sont confiées, à juste titre, nous usons de cette liberté.

(Suivent les signatures).

(1) M. Bignault fils, dont le nom figure parmi ceux de nos principaux éleveurs. Il fut un des trois députés qui portèrent à Alençon, en 1789, le cahier de doléances du Tiers-État du Merlerault.

Le marquis de la Fayette répondit :

Paris, le 29 décembre 1789.

Messieurs,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire et je m'empresse de vous assurer que je ne trouve aucun inconvénient à ce que M. de Vauguimond accepte le commandement de votre milice nationale, s'il y est appelé par la confiance de ses concitoyens.

Sa place dans les gardes du corps, loin d'être un empêchement, devrait au contraire être un motif de plus pour lui de montrer, dans cette occasion, son attachement à la chose publique.

Je serai toujours flatté, Messieurs, de pouvoir concourir avec vous et avec vos concitoyens au soutien de notre heureuse Révolution, et je vous prie d'agréer l'hommage du sincère attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, Messieurs, votre très humble et très obéissant serviteur.

LA FAYETTE.

Au XVII^e siècle, les familles, comme celle des Labbey, ne manquaient pas en France et tout particulièrement dans la Généralité d'Alençon, pour s'occuper de l'élevage du cheval et concourir au recrutement de la cavalerie. Mais les besoins étaient grands, à cause des guerres. Le gouvernement s'en émut. Il soutint les haras qui existaient et s'employa à en créer de nouveaux.

Sous Louis XIII, l'Assemblée des notables, tenue au palais des Tuileries, en 1626, émit le vœu « qu'il plût à Sa Majesté ordonner que l'on entretînt des haras plus ou moins considérables, dans le but d'empêcher l'importation des chevaux d'Allemagne. »

Cette importation, loin de diminuer s'accrut pendant les guerres incessantes de Louis XIV. Le trésor et les principes financiers de Colbert en souffraient. Le grand ministre avait, en effet, érigé en axiome cette doctrine, qui est le contrepied du libre échange :

Pour qu'une nation soit puissante, il faut qu'elle ait beaucoup d'argent, Pour qu'elle ait beaucoup d'argent, il faut qu'elle en fasse entrer chez elle, du dehors, le plus possible, et qu'elle en laisse sortir au dehors le moins possible. C'est pour réaliser cette maxime, qu'il avait fondé ou perfectionné nos manufactures de Sèvres, des Gobelins, de Saint-Gobain. Il pressa Louis XIV d'appliquer son système à la production du cheval de guerre, en stimulant le zèle des gentilshommes et de tous ceux qui par tradition de famille avaient pratiqué l'élevage, notamment en Normandie.

A cet effet, le chevalier de Garsault fut envoyé dans la Gène-

ralité d'Alençon. Sa mission n'y resta pas infructueuse. A la date du 18 août 1774, Colbert lui écrivait : « Le chiffre des importations a diminué dans une proportion assez sensible. » Cependant le but du ministre n'était pas complètement atteint. Il fit de nouvelles instances pour que l'on créât un haras du Roi, dans la région du Merlerault dont les chevaux très estimés étaient fiers et excellents coursiers.

Lorsque Colbert mourut, en 1683, rien n'était commencé; mais les guerres qui suivirent et surtout celle de la *Succession d'Espagne*, firent songer sérieusement à réaliser la pensée du ministre.

Un haras fut d'abord placé à Saint-Loyer-des-Champs, dans le voisinage d'Argentan. Ce n'était qu'un essai. On ne tarda pas à le transférer au *Buisson-d'Exmes* et on l'appela le haras d'Exmes. Il ne prit le nom de Haras du Pin que vers le temps de la Révolution. Commencé en 1714, d'après des plans approuvés par Louis XIV, il fut terminé seulement dans les premières années de Louis XV.

« Placé au centre de notre élevage, dit M. de La Siciotière (1), cet établissement digne du Grand Roi prit bientôt un développement proportionné aux ressources du pays. En 1736, il renfermait près de quatre cents chevaux et juments. »

« Dans le principe, le haras du roi était un établissement spécialement destiné à remonter de chevaux la *grande et la petite écurie*, particulièrement de ceux qui servent à la chasse et au manège.... C'était un reste des habitudes féodales, qui tendaient à disparaître de plus en plus. La production du cheval était entrée dans le domaine de l'agriculture et elle était devenue un des éléments les plus actifs de sa prospérité (2). »

Les haras ne tardèrent pas à s'adapter aux conditions nouvelles de la production. Ils envoyèrent des chevaux dans diverses stations, comme cela se pratique aujourd'hui. Il en fut ainsi sous les administrateurs qui dirigèrent le haras d'Exmes pendant le XVIII^e siècle.

Le dernier d'entre eux fut le prince de Lambesc, qui arriva au Pin en 1784. Malgré la sagesse de ses réformes et la supériorité

(1) *L'Orne archéologique et pittoresque.*

(2) *Notes et documents concernant l'ancienne administration des haras en Normandie*, par M. Joseph de Robillard de Beaurepaire.

des chevaux dont il peupla l'établissement, le haras ne trouva pas grâce devant la Révolution. La loi du 30 août 1790 décréta son abolition, comme celle des autres haras, et une seconde loi, du 19 novembre, ordonna la vente des étalons appartenant à la Nation.

Après un commencement d'exécution on s'arrêta. Un ordre de l'Assemblée était intervenu qui transformait l'établissement en un dépôt. Les auteurs de la loi du 30 août avaient affirmé qu'il y aurait avantage à ce que l'industrie privée se substituât à l'action de l'État. En conséquence, les étalons furent distribués entre les particuliers qui s'occupaient d'élevage.

Expérience faite, on comprit que la suppression des haras était une mesure désastreuse. Le 24 nivôse an III, la Convention envoya un de ses membres en mission dans les départements de Normandie et dans la Sarthe, pour y réorganiser les haras.

L'envoyé était Plet-Bauprey, de Séez (1). Nous avons pu ac-

(1) Plet-Bauprey, que quelques-uns appellent par erreur Plat-Beauprey, était né à Sées le 28 janvier 1762 du mariage de Denis-Nicolas-Louis Plet, aubergiste à l'enseigne du *Cheval-blanc*, et de Marie Delosier.

Dans une lettre datée du haras du Pin le 25 fructidor an III et adressée à ses collègues de la Convention, nommés pour recevoir les déclarations des représentants du peuple, lui-même faisait connaître en ces termes son état civil.

« Pour remplir le vœu de la loi, citoyens collègues, je déclare que je m'appelle : « Pierre-François-Nicolas Plet-Beauprey, originaire de la commune de Séez, district d'Alençon, département de l'Orne, y demeurant et y ayant toujours demeuré, âgé de trente-trois ans neuf mois, non marié, n'ayant jamais sorti du territoire français, cultivateur, mes parents ont exercé et ma mère, depuis la mort de mon père, exerce encore l'état d'aubergiste dans la dite commune de Séez, aucun de mes parents n'a émigré. »

Plet-Beauprey ne fut ni prêtre, ni moine, quoiqu'en aient dit certains biographes (Biographie de Michaud, *Supplément*. — *Dictionnaire néologique des hommes et des choses de la Révolution*, par le Cousin Jacques (Beffroy de Reigny), trompés sans doute par la dénomination de *clerc* qu'on lit à la suite de son nom, dans le titre de collation d'une bourse qui lui fut accordée par Mgr d'Argentré, évêque de Sées, au collège du Bueil, à Angers.

L'instruction qu'il y reçut laissa chez lui peu de traces. Ce fut moins sa science que son ardeur pour les idées nouvelles qui lui valut d'être élu, le 8 septembre 1793, député à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI avec sursis et appel au peuple.

Le 24 nivôse an III, la Convention l'envoya en mission dans les départements de la Normandie et dans la Sarthe, pour réorganiser les haras. En l'an IV, il fut réélu par le département de l'Orne et siégea au Conseil des Cinq-Cents jusqu'au 1^{er} prairial an VI. — Sous le Directoire et sous l'Empire, il fut chargé de l'inspection des postes aux chevaux. Il établit ce service en Italie, après la création de la République Cisalpine (1797).

Le Gouvernement de la Restauration exila Plet-Beauprey, comme régicide (1816). Il se retira à Mons, rentra en France au mois de juillet 1818 et resta un an à Paris. Il revint à Sées le 2 août 1819 et y mourut le 28 mai 1821, dans sa maison, rue des Cordeliers.

quérir, à la vente de ses livres et papiers, la partie de sa correspondance ayant trait à la réorganisation des haras dans l'Orne et dans le Calvados. Ses lettres adressées pour la plupart au Comité de Salut public, montrent quel mal il y avait à réparer.

Un des premiers faits signalés par Plet-Bauprey concerne la diminution des chevaux dans l'Orne.

Il écrit au Comité de Salut public :

Alençon, ce 14 nivôse an III.

Citoyens collègues,

Les agents à l'achat des étalons étant encore à Paris lors de mon départ, je crus devoir suspendre l'indication des sommes qui pourraient être utiles dans les districts que j'avais à parcourir. Il était possible que la foire de la Chandeleur autrefois superbe à Alençon, par la quantité de beaux chevaux qui s'y trouvaient, eût diminué d'importance. Je ne me suis point trompé. J'arrive à Alençon où j'ai à peine trouvé cent chevaux, tandis qu'on en comptait jusqu'à quatre mille les années précédentes. La Convention nationale en a d'autant plus de raison de se féliciter de la restauration qu'elle a arrêtée.

La Convention fit passer trois cent cinquante mille francs pour l'achat des étalons : cent cinquante mille pour Alençon, autant pour Caen et cinquante mille pour Carentan.

Plet-Bauprey s'occupa tout d'abord de l'approvisionnement du haras et du choix du personnel.

« Nul établissement, écrit-il, ne peut subsister sans chef. Celui du haras est susceptible d'une surveillance qui exige des connaissances, de l'ordre, des talents et de la probité... Sous la haute direction d'un chef principal, il faut un chef de dépôt, un artiste vétérinaire, un comptable, des palfreniers à raison d'un pour le pansement de quatre chevaux.

Dans une autre lettre également datée d'Alençon, Bauprey fait savoir au Comité de Salut-Public que des particuliers sans droit ni qualité, se sont emparés des bâtiments et écuries du haras du Pin.

Les cours et jardins sont traités comme des jachères ouvertes à tout venant. Les voisins y lâchent leurs bestiaux et animaux de basse-cour. C'est une dilapidation contre laquelle l'envoyé de la Convention proteste dans la lettre suivante adressée au maire de la commune du Pin.

1^{er} PRAIRIAL AN III

Je ne peux ignorer que vous ayez eu connaissance de la proclamation du 27 germinal que je vous ai fait adresser par l'agent national du district relative à la conservation des propriétés qui composent le Haras du Pin. Je suis surpris de voir que, loin de cesser, les dilapidations augmentent. Des chevaux, moutons, porcs etc. séjournent dans les jardins, cours et autres endroits qui donnent de bons fruits. Vous n'ignorez pas que cet établissement est sous votre surveillance immédiate et que tout abus est sous votre responsabilité. J'espère que, d'après cet avertissement, vous prendrez des mesures fortes et promptes pour faire exécuter le contenu de l'arrêté.

Quatre années avaient suffi pour causer tous ces désordres. En ce point, comme en beaucoup d'autres, la Révolution s'était posée en réformatrice et n'avait abouti qu'à la ruine.

Il fallut dépenser des sommes considérables pour réparer ce qui avait été désorganisé ou détruit et ce ne fut pas sans peine que Plet-Beauprey fit rentrer à l'établissement les chevaux du haras placés chez des particuliers. Peu à peu, de sages règlements, s'inspirant de ceux du prince de Lambesc, se trouvèrent mis en vigueur. L'élevage ornaïs, qui, malgré les ressources fournies aux éleveurs par le haras d'Exmes, s'était soutenu péniblement à travers le dix-huitième siècle, entra dans une période de véritable prospérité, aussitôt que le calme fut rendu à la France.

X Le département de l'Orne eut alors pour client l'homme qui tenait tout dans sa main. Notre élevage répondit à la confiance que lui témoignait Napoléon en lui donnant *Acacia*, qui devint son cheval préféré. Comme le cheval du livre de Job, il ne reculait pas devant le glaive, et, au milieu de la tempête des champs de bataille, non moins terrible que celles de la mer, il portait intrépidement « César et sa fortune ».

Acacia, né au Merlerault en 1801 chez MM. Dunoyer, avait pris ses premiers ébats dans le parc de Gâpree qui appartient encore à leur famille. Sa mère de race arabe lui avait communiqué ses vivacités d'allure jointes à une rare solidité musculaire.

MM. Dunoyer étaient originaires d'Alençon. Leur père Jacques-Mathurin-Charles Dunoyer était conseiller du Roi et son procureur en la maîtrise des eaux et forêts de Perseigne; leur mère Marie-Françoise Bignault, fille de Joseph Bignault, (1) descendait d'une

(1) Reg. de l'état civil d'Alençon. — Almanach de *Monsieur* pour 1783.

ancienne et puissante maison d'éleveurs dont la jumenterie était renommée dans le Merlerault au siècle dernier.

La mort de leur oncle M. Bignault fils décédé célibataire, celle de leur grand-père, dont leur mère se trouvait seule héritière, les amena au Merlerault. Ils se livrèrent à leur tour à l'élevage dans une propriété de leur mère, puis ils vendirent leur jumenterie à la famille Souchey (1) mais ils n'abandonnèrent pas pour cela leur pays d'élection.

L'aîné des deux frères, Joseph-Jacques, né à Alençon le 21 janvier 1773 mourut le 25 janvier 1860 au Merlerault dont il fut maire pendant quarante ans (1808-1848). La croix de la Légion d'honneur récompensa le 29 octobre 1848 ses longs et utiles services (2).

Le second, Jacques-François, né également à Alençon le 7 août 1775 épousa l'héritière de la famille de Foucques, anciens seigneurs de Caorches auprès de Bernay, où sa fille habite aujourd'hui.

Les Bignault avaient eu pour émules, dans le dernier siècle, les familles Leconturier, du logis des Tourelles au Merlerault, Neveu à Méday, Buisson acquéreur du château des Authieux, MM. de Narbonne à Nonant, Beaulavon à Almenèches, Galliet de Boissey et ses frères, Binet à Montrond, Aubry à Saint-Céneri, Landon à Nonant, Bonjour, Brard à la Throudière, dans le Merlerault, Marchand au Chenay. L'écurie du Chenay, pourvue de sujets d'élite, exerça la plus salutaire influence dans la vallée de la Sarthe.

Ces noms et vingt autres qu'illustra l'élevage dans le Merlerault et l'Alençonnais, vers la fin du XVIII^e siècle, se continuèrent pour la plupart sous l'Empire. Quelques éleveurs, comme MM. Brard et Galliet, arrivèrent pour un temps à une haute fortune.

M. Galliet de Boissey, outre ses aptitudes pour l'élevage, avait de l'instruction et une grande distinction personnelle. Il était tout particulièrement apprécié du prince Eugène Beauharnais que Napoléon envoya, à plusieurs reprises, faire des achats de chevaux dans l'Orne.

La tradition locale rapporte que le prince, après s'être arrêté au Merlerault et avoir pris son logement à l'hôtel de l'*Échiquier*, rayonnait dans les manoirs et métairies du voisinage. Il se plai-

(1) Ch. du Hays. *Le Merlerault, ses éleveurs, ses chevaux*, p. 8.

(2) Ch. du Hays, notice sur M. Dunoyer dans l'*Almanach de l'Orne* pour 1863.

sait à passer chez M. Galliet, de Boissey, les loisirs que lui laissait sa mission. Le château des Authieux, où il acheta des chevaux, garde aussi le souvenir de sa visite. Il était à Montrond, en 1812, dans la salle du manoir de la Moisière, lorsqu'un estafette vint lui remettre une dépêche officielle. L'Empereur le rappelait et lui annonçait l'expédition de Russie.

La Moisière, dans la paroisse de Montrond, réunie aujourd'hui à Neuville-près-Séez, était l'antique demeure des Binet. Une facile et généreuse hospitalité l'avait mise en vue. « C'est à la Moisière, dit M. du Hays, que tous les princes étrangers, qui voulaient faire des achats en Normandie, que tous les grands seigneurs qui voulaient remonter leurs régiments venaient prendre leurs quartiers et se faisaient présenter des chevaux ». On y montre la chambre dont Eugène Beauharnais fut le dernier hôte princier.

Au milieu des éleveurs de marque qui ont illustré la Moisière, une femme s'est distinguée.

Mademoiselle Geneviève Binet, fille de François Binet et de Geneviève Grillon, naquit vers le milieu du XVIII^e siècle. Aussi sage qu'intelligente, sa science du cheval l'avait rendue l'oracle des éleveurs qui fréquentaient la maison de son père. Son dévouement pour les siens ajouta le respect à l'admiration que tous avaient conçue pour son esprit.

Son frère perdit sa femme à un âge peu avancé, elle tint sa maison dont elle accrut la prospérité. Plus tard, un second deuil de famille remit en ses mains l'avenir d'un enfant au berceau. — La fille de son frère avait épousé M. Leconte, éleveur à la Chesnaye (1) ; elle mourut prématurément. Geneviève Binet fut une seconde mère pour l'orphelin qui, devenu héritier de la fortune maternelle, habita la Moisière. Il continua les traditions de sa tante, qui lui avait légué ses connaissances dans l'élevage, où elle savait beaucoup.

M. Leconte recevait des mains de sa tante une jumenterie rajeunie précédemment par l'adjonction du plus pur sang anglais puisé à la source du fameux *King-Pepin* (2). Malgré ce croise-

(1) La Chesnaye, manoir et parc, sur les Authieux.

(2) Le *Roi Pepin* : ce cheval avait été acheté en Angleterre par le comte d'Artois. Il lui coûtait 1700 louis. Le prince le gardait avec le plus grand mystère, le réservant pour une course qui préoccupa beaucoup les esprits. Elle eut lieu le 13 novembre 1776 et *King-Pepin* fut battu. « Il est superbe d'encolure, disaient les Anglais qui le connaissaient ; il n'a point de pareil pour les deux premiers

ment qui datait déjà d'un certain nombre d'années, les produits de son écurie gardaient toujours le vieux type du cheval du Merlerault. On le pressa de revenir de nouveau au croisement anglais ; il résista à la mode qui entraînait beaucoup d'éleveurs de ce côté. Un instant, il eut à en souffrir : Les remontes, les acheteurs du commerce s'éloignaient de lui. Lorsqu'on s'aperçut que les Anglomanes avaient fait fausse route, M. Leconte touchait à la fin de sa carrière. Il vécut assez pour voir la faveur lui revenir et pour remettre à son fils, M. Alexandre Leconte, des chevaux hors de pair.

Une alliance avait uni le fils adoptif de Geneviève Binet avec Mademoiselle Souchey du Merlerault. — M. Souchey était élève de François de Saint-Aignan, de Beaufay, né en 1741, lequel descendait, au cinquième degré, de Jean de Saint-Aignan, écuyer du roi Henri II. Il y avait chez les Saint-Aignan une tradition hippique non interrompue. M. Souchey en rapporta de précieux enseignements au Merlerault. Ayant acquis la jumenterie de la maison Dunoyer, il monta un haras dans le voisinage de celui des anciens ducs d'Alençon. Sa maison, admirablement située au sommet de la place du Merlerault, est aujourd'hui habitée par son arrière-petits-fils, M. Léon Leconte.

Le haras de M. Souchey était aux mains d'un serviteur aussi habile que fidèle, M. Marin Levillain. Formé par son maître, il quitta le pays après sa mort et devint l'organisateur du haras de Saint-Cloud.

Parmi ces noms, plaçons ici celui d'un prêtre, l'abbé Desmares, que nos grands-pères ont connu. Il était né dans la paroisse de Saint-Pierre de Montmarcé, réunie au Merlerault depuis le Concordat de 1801. L'abbé Desmares remplissait les fonctions d'aumônier du haras du Pin, sous l'administration du prince de Lambesc. Son goût pour l'élevage, puisé de jeune âge parmi les siens, se développa dans le milieu où ses fonctions l'appelaient à vivre.

tours, mais il faiblit au troisième considérablement ; d'ailleurs il n'est excellent que sur la pelouse et ne vaut rien sur la terre ». Cette prévision se réalisa. Un témoin de la course écrivait : « Il a déployé au départ la plus héroïque ardeur... mais il n'a pu soutenir son début brillant et a perdu. Le prince a été furieux et il a fallu soustraire le héros vaincu aux premiers mouvements de sa colère ». C'est à la suite de cet échec que *King-Pepin* fut relégué en Normandie. Voir : *Bibliographie sportive. — Les courses de chevaux en France, 1651-1890*, par M. le comte G. de Contades.

Le prince, qui avait remarqué les aptitudes de son aumônier, lui donna une jument, de robe albane, de la plus haute race; elle descendait de *King-Pepin*. C'était la poulinière la plus remarquable de son temps et celle dont les produits étaient les plus recherchés.

L'abbé Desmares qui, dans sa vieillesse, habita quelque temps les Authieux, y entretenait des relations d'intimité avec le châtelain, M. Buisson. En passant dans d'autres mains, la demeure des Labbey ne cessa point d'être un des centres d'élevage les plus estimés. Sa légitime réputation s'est continuée sous la direction du fils et se perpétue sous celle du petits-fils de l'acquéreur du château.

La jumenterie et les chevaux de Messieurs Buisson ont fourni aux concours leurs premiers lauréats et ont attiré, à la suite du prince Eugène, les représentants de plusieurs cours de l'Europe.

C'est une des gloires de notre race anglo-normande d'avoir, particulièrement en ce siècle, été jugée digne de la faveur des empereurs et des rois. Nos souverains ont-ils voulu faire un don à un monarque leur allié, un La Rochefoucauld, ou tout autre officier de la couronne a été envoyé dans l'Orne. Il y a trouvé sans peine ce qu'il venait y chercher, et son choix a été si heureux que l'on s'est demandé à la cour, comme il est arrivé, sous le règne Louis-Philippe, à l'occasion de plusieurs juments destinées à l'empereur du Maroc, s'il était sage d'enlever au pays des sujets d'une telle perfection.

Le Menilchère, dans Échauffour, est voisin des Authieux. Là ont vécu deux éleveurs, sous l'Empire et la Restauration, MM. Dauplay et de la Roque. Le premier fut maire d'Échauffour; le second alla s'établir au Merlerault vers l'année 1825. Il habitait le logis des Tourelles avec son père, chevalier de Saint-Louis, lorsque, le 8 août 1830, Charles X et la famille royale, partant pour l'exil, s'arrêtèrent au Merlerault. Ils y furent reçus par M. de la Roque. C'était un gentilhomme plein de courtoisie qui accueillit ses hôtes avec le respect et la sympathie dus à la dignité et au malheur. La duchesse de Berry, à titre de souvenir reconnaissant, lui fit présent de sa voiture. Le roi laissa au maire, M. Dunoyer, un cheval et le vétérinaire, M. Esnault, un ancien soldat de Waterloo, qui avait soigné plusieurs chevaux de la cour, reçut comme gratification une magnifique jument arabe,

Durzie. En 1833, elle donnait à son nouveau maître un poulain qui, élevé à la Grimmonnière chez M. Deshayes, fut vendu à l'État et devint le célèbre étalon *Visir*.

M. de la Roque eut au Merlerault une écurie de chevaux de course. *Zéphyre*, *Miss Tandem*, *Corinne* et *Mouna* parurent avec distinction sur nos hippodromes. *Tandem*, difficile à gouverner mais très vite, avait sa légende. — Il a, disait-on, couru vingt-trois courses, en a gagné vingt-deux ; à la troisième, il arrivait tête à épaule. — M. de la Roque quitta le Merlerault, où il laissa des regrets, résida quelque temps à Nonant et fut nommé directeur du haras de Saint-Lo.

L'agent comptable de cet établissement, M. Ephrem Houel du Hamel, élaborait, vers le même temps, des considérations sur l'utilité qu'il y aurait à établir des courses au trot en Normandie.

En 1836, il donnait lecture de son travail dans une séance de l'Association normande.

La Normandie, disait-il, avait autrefois le privilège de fournir des chevaux au luxe de la France et même de l'Europe. A cette époque, le service que l'on exigeait de ces animaux, la position de ceux qui les employaient n'étaient pas les mêmes qu'aujourd'hui : il suffisait qu'ils fussent de forte taille, de formes brillantes et qu'ils eussent cette beauté luxuriante que donne l'herbe abondante des molles vallées de Normandie.

Quant à l'éducation, on ne leur en demandait point ; les piqueurs et les écuyers des princes et des riches se chargeaient de leur instruction.... Ces habitudes n'existent plus, le luxe a adopté les modes anglaises : il faut que les chevaux soient nés de races énergiques, soient nourris au grain dès leur jeune âge et dressés, au moins en partie, au service de la selle et de la voiture. Il semblerait alors que les éleveurs dussent se conformer à ces exigences et élever les chevaux qui conviennent à leur époque. Il n'en est pas ainsi : la routine, les préjugés, la crainte de perdre font continuer aux éleveurs leurs anciens usages. On ne leur achète donc plus de chevaux, le luxe se remonte à l'étranger ; des capitaux énormes sortent de France, et une des plus belles et des plus fécondes industries de la Normandie languit et dépérit chaque jour. Comment remédier à cet état de choses ?.. On a pensé que des courses ou épreuves au trot, établies à époques fixes, principalement vers les grandes foires, obtiendraient un bon résultat.

La Normandie est principalement destinée par la nature à fournir des carrossiers. L'allure habituelle des chevaux de cette espèce est le trot. Mais il ne suffit pas qu'un cheval ait de beaux mouvements d'épaules, qu'il trotte droit et franchement, il faut encore qu'il puisse soutenir cette allure ; il faut qu'il le fasse étant attelé ou monté. Si des courses étaient établies, tous ceux qui voudraient y prendre part devraient de longue main y préparer leurs chevaux.... Le cheval, mis en état de soutenir la lutte sur un champ de course, serait de fait le cheval de commerce prêt à être acheté par le luxe.

Ces considérations non seulement furent goûtées de ses auditeurs, mais des courses au trot organisées à Cherbourg eurent un plein succès. Les journaux du département offrirent à M. Éphrem Houel l'expression de la reconnaissance publique, pour le zèle qu'il avait mis dans l'exécution de son utile projet.

Quelques années plus tard, les courses au trot avaient conquis sur les hippodromes leur place, et nos chevaux, soumis à une formation qui rehaussait leur valeur native, étaient de nouveau recherchés par le haut commerce français et par la clientèle étrangère.

Pendant que cette révolution s'opérait, apparaissait dans le monde de l'élevage un nom qui devait y briller au premier rang.

M. Aimable Forcinal, fermier à la Rablais, en Saint-Aubin-d'Appenay, voyait croître à ses côtés une famille nombreuse. De ses quatre fils, l'aîné, qui portait le prénom de son père, aspirait au sacerdoce ; il mourut presque au début de ses études. Les trois autres : Céneri, Philibert, Éléonor, les deux premiers surtout, ont acquis une véritable renommée dans l'élevage normand. En 1835, Céneri entra, par son mariage, dans la famille Cotterel-Lasaussaye, de Saint-Léonard-des-Parcs, une famille d'éleveurs herbagers des plus honorables. C'est à Saint-Léonard qu'il vint habiter d'abord dans une maison modeste, puis, vers l'année 1840, au logis des Rouges-Terres, lequel, avec les vastes herbages qui en dépendent, appartenait alors aux Forestier de Vandœuvre. M. Céneri Forcinal ne tarda pas y révéler la supériorité de son intelligence.

On a tracé de lui le portrait suivant, qui est d'une vérité saisissante : • Froid et impénétrable, comme un général d'armée, maître de lui-même, persévérant dans une conception patiemment étudiée, il fit des Rouges-Terres la plus grande maison d'élevage que notre département ait vue dans ce siècle, et si la mort ne l'eût pas prématurément enlevé, sa maison, comme celle des Labhey, il y a trois cents ans, serait devenue la plus prépondérante de la Normandie (1).

Il nourrissait cinq cents bœufs ; quant à ses chevaux, il les connaissait tous, sans en savoir le nombre « Combien avez-vous

(1) Charles du Hays.

de chevaux, lui demandions-nous un jour ? — Je l'ignore, répondit-il, mais si tel cheval me manquait, je le saurais bien ».

Ses poulinières qu'il avait eu le talent de choisir multipliaient dans ses herbages toute une légion d'élèves des mieux apparentés.

Pendant que Céneri travaillait ainsi aux Rouges-Terres, son frère cadet, Philibert, était resté au berceau de la famille. Il imprima à l'élevage de la Rablais un cachet de distinction et de haute provenance qui aujourd'hui encore le caractérise.

Marié, vers 1850, à Mademoiselle Antoinette de Puisaye, M. Philibert Forcinal trouva dans cette alliance le moyen d'étendre ses relations ; il lui dut en partie de représenter le canton du Mesle-sur-Sarthe au conseil général de l'Orne.

Bien qu'en tout le reste, leurs intérêts fussent distincts, MM. Céneri et Philibert étaient associés pour les courses.

Ils entrèrent pleinement dans les vues émises, en 1836, par M. Éphrem Houel et préparèrent pour les courses au trot l'élite de leurs écuries. Pendant vingt ans, une longue suite de victoires les accompagnèrent sur les hippodromes de Paris et de la province.

« En 1860, dit M. Robert Milton, le général Fleury prit la direction des haras, et, en 1861, les épreuves d'étalons au trot et au galop furent rétablies. Les steeple-chases de demi-sang eurent aussi leur place au soleil pour la grande gloire des frères Forcinal avec des chevaux comme *Jason, Mastrillo, Willet, Franc-Normand, Florin, Tricolore, Porte-Monnaie, etc.* »

Il faut faire une part dans ces succès au jockey de la maison Forcinal, Philibert Rouzée, un enfant, lui aussi, de Saint-Aubin d'Appenay. M. Céneri le vit, un jour de foire du Mesle-sur-Sarthe, sous ses habits de petit paysan, enfourcher un cheval, le passer à l'eau, le ramener et descendre, le tout avec une telle aisance que le grand éleveur devina les aptitudes de son futur jockey.

Il le prit aux Rouges-Terres, où il se forma et devint l'homme dont on a écrit : « Philibert Rouzée, dit Le Blond, tient le premier rang parmi ses rivaux ; on lui doit en grande partie les bons chevaux et les succès de l'écurie Forcinal. A. Basly le considérait comme un maître et cherchait à l'imiter, notamment dans sa façon de tenir les rênes ».

La grande notoriété de MM. Forcinal leur attira des acheteurs.

Il en vint de la cour de France et des cours de l'Europe. *Merlerault* et *Niger*, deux étalons magnifiques, furent achetés pour nos haras. L'Autriche voulant relever les siens envoya au Merlerault le général Rodowaski. Il traita avec M. Céneri Forcinal et plusieurs de nos éleveurs : douze chevaux demi-sang furent vendus à beaux deniers et partirent pour le haras autrichien de Lambach.

Les Prussiens vinrent à leur tour et achetèrent. Ce fut, une première fois, en 1868 et une seconde au printemps de 1870. Parmi eux était le major général Rauch. — « Général, lui dit M. Céneri, nous vous vendons nos chevaux, mais ne nous faites pas la guerre. — Nous n'avons pas l'intention de vous déclarer la guerre, reprit le général, mais si vous voulez nous la faire, nous sommes prêts ». On sait ce qui advint.

Nos désastres entravèrent le commerce avec l'étranger. Avant qu'il ne reprit, M. Céneri était enlevé à sa famille et au département de l'Orne dont il avait été, dans l'élevage, le représentant le plus en vue. Son frère Philibert l'avait précédé dans la tombe, laissant trois enfants mineurs, deux filles et un fils, lequel devait, un peu plus tard, continuer les traditions d'élevage de la Rablais.

Un gentilhomme tourangeau, sorti de l'école d'agriculture de Grignon, avait vu, en 1885, les chevaux de la Rablais. Il rendait compte en ces termes des impressions de sa visite.

« Une résidence charmante, la Rablais, sur le bord d'une large et profonde vallée qui la sépare de la forêt d'Aunay. M. Philibert Forcinal fils nous fait amener un cheval dont nous admirons les lignes et les moyens. A ce cheval succède un deuxième, puis un troisième, de plus en plus beaux, par gradation.....

« Nous voici dans les herbages ; il s'agit d'ouvrir l'œil, car nous sommes dans le second des centres d'élevage du pays.

« Les poulinières attirent d'abord mon attention. La première dans l'ordre de mérite, c'est *Camélia* ; elle est essentiellement poulinière et en est à son dixième poulain.

« *Camélia* compte plusieurs quartiers de noblesse. Elle est par *Élu* et une fille de *Séducteur*.

« *Orpheline*, sa mère, était par *Narcissa* et *Fritz-Gladiator*.

« Quant aux succès remportés par cette jument dans les diverses expositions et les concours hippiques, je ne m'arrêterai

pas à en faire l'énumération. Je me bornerai à rappeler que, à l'âge de trois ans, elle obtenait au concours de Caen le prix du ministre de la guerre.

« Une autre belle jument qui passe en ronflant auprès de nous et qui s'éloigne en trottant avec des mouvements d'avant-bras dignes des chevaux marins de la fable, c'est *Vénitienne* par *Niger* et *Camélia*.

• Puis nous voyons défilier successivement :

Thérèse, par *Hannon* et une fille d'*Élu* ;
Algérienne, par *Niger* et une fille de *Faust* ;
Béatrix, par *Phaéton* et *Camélia*.

« Deux pouliches également superbes :

Adoptive, par *Phaéton* et une fille d'*Adolphin* ;
As-de-Carreau, par *Phaéton* et *Camélia*.

« Cette troupe disparaît tout à coup dans un tourbillon de poussière...

« Les cinq poulains mâles qui se sauvent après leur mères, et que nous rejoignons après un assez long détour, sont certainement dignes des poulinières avec leurs longues jambes aux aplombs déjà réguliers, leurs jarrets déjà développés, leurs reins droits et leur encolure élancée... Ils ont été achetés pour être mis à l'herbe dans la plaine de Caen. »

Pareille description aurait pu être également inspirée par vingt autres jumenteries.

A peu de distance de la Rablais, MM. Dominique Lindet, Moreuil, maire de Saint-Aubin, Jules Drouin, Louis Fleury, René Rattier ; et plus loin, dans le voisinage d'Alençon : MM. Leconte, de Montigny, J. Godichon, allié aux Forcinal ; Esnault, de Mesnil-Erreux, Lacour-Vienne, de Cerisé, beau-père d'Alexandre Leconte de Montrond ; Thibault, pour ne citer que quelques noms, méritent de figurer parmi les princes de l'élevage normand.

A la porte d'Alençon, au manoir de la Fontaine, dans la commune de Semallé, M. Lallouet se montre l'émule des Forcinal. Sa jumenterie est des plus nombreuses, ses poulinières magnifiques ; il brille aux premiers rangs. Ses trotteurs, grâce à un entraînement énergique et sagement dirigé, rappellent les plus beaux jours de l'écurie des Rouges-Terres.

Les Rouges-Terres ne sont plus, depuis quelques années, aux

main des Forcinal. Acheté par M. Rœderer, d'Épernay, négociant en vins de Champagne, ce splendide domaine est passé à M. Olry, beau-frère de feu M. Rœderer.

Les trois fils du grand éleveur Céneri Forcinal habitent : l'aîné, Céneri, au Bois-Dufray, en Saint-Aubin-d'Appenay ; il est conseiller d'arrondissement pour le canton du Mesle-sur-Sarthe ; le second, Aimable, à Nonant ; le troisième, Constant, à la Moisière, où l'a fixé son mariage avec M^{lle} Leconte. Héritiers des aptitudes et de la science de leurs pères, ils restent herbagers et éleveurs. C'est la gloire de leur nom, qu'ils garderont et sauront transmettre à ceux qui doivent les suivre.

Terminons cette nomenclature ; si longue qu'elle soit, bien des célébrités y manquent.

Nous ajouterons seulement quelques noms : les Le Comte, seigneurs de Nonant, prirent une place considérable, parmi les éleveurs des xvi^e et xvii^e siècles. Et lorsque, en 1658, une alliance leur donna pour successeurs les marquis du Plessis-Châtillon et, au xviii^e siècle, les Narbonne - Pelet, la Maison de Nonant continua à élever des chevaux. Le duc de Narbonne, qui vit en ce moment, entretient, autour de son habitation de la Cochière, une des jumenteries les plus considérables du département. Là est né *Dictateur*, l'un des chevaux les plus vites de ce siècle.

La maison Cavey, dans le voisinage du duc de Narbonne et sur l'emplacement d'une ancienne verrerie, est aussi un centre d'élevage. Des deux frères Cavey, tous deux éleveurs, l'un est resté au logis paternel, l'autre est maire de Nonant, où il habite.

Le haras de la Chapelle-près-Sèes a eu, dans *Plaisanterie*, une des célébrités du turf européen. Née en 1882 chez M. le vicomte Camille Dager, au château de la Chapelle, « cette blonde et belle normande », dit M. du Hays, battit la France, l'Allemagne et l'Angleterre. Dans les dix-huit courses qu'elle a disputées elle a gagné 277,000 francs,

Du haras du vicomte Dager à celui du comte Pierre Rœderer, à Bursard, la distance, à vol d'oiseau, est à peine de quatre kilomètres. Pendant que l'un était illustré par *Plaisanterie*, on allait dans l'autre visiter *Vermouth* et *Bois - Roussel*, deux lauréats du Grand Prix. Ils étaient l'orgueil de cette famille de coureurs qui, élevés par les soins et sous la direction du comte Rœderer, entretenaient la *Société Delamare*.

La race percheronne qui est aussi une gloire ornaise, a été chez nous, une source de richesse dans ces derniers temps. Seule elle demanderait une étude spéciale que nous n'avons pas eu dessein d'entreprendre.

Souhaitons qu'elle continue à être recherchée par l'étranger ; souhaitons la même fortune à notre vieille race normande. On a demandé pour elle un perfectionnement. Nos éleveurs se sont mis à l'œuvre. Aujourd'hui des écoles de dressage peuplent la surface de notre département et nos champs de courses ne se comptent plus : Alençon, Seès, Flers, Nonant, Le Merlerault, Mortagne, Bagnoles-les-Bains, Bellou-en-Houlme ont leur hippodrome. Ces créations récentes remplacent et font presque oublier ces vieilles courses du Pin, où autrefois aristocratie et peuple se rendaient à flots.

Espérons que, en se multipliant, nos solennités hippiques ne vérifieront pas, pour nos éleveurs et pour nos populations, cette parole d'un grand esprit de ce siècle : « On ne fait pas assez pour la prospérité d'un peuple, quand on fait trop pour son plaisir ».

J. ROMBAULT.

MONUMENTS MÉGALITHIQUES

DES ENVIRONS DE BAGNOLES

1. Tumulus de la Bertinière, dit Grotte-des-Fées.

Le tumulus ou tombeau mégalithique de la Bertinière, connu dans le pays sous le nom de *Grotte-des-Fées*, se compose d'une allée couverte et d'un compartiment sépulcral qui y fait suite. Comme tous les monuments de ce genre, il est construit en pierres brutes. Ce sont des blocs de quartzite ou grès quartzeux, à l'exception du senil CD qui est en granit à gros grains et fait saillie sur le sol de l'allée couverte.

Ce tombeau se trouve en la commune de la Sauvagère, arrondissement de Domfront, au milieu d'une pièce de terre labourable nommée le Champ-de-Bas, dépendant du hameau de la Bertinière. Le sol est légèrement incliné de l'Est à l'Ouest. Ce lieu est dominé par la colline dite le Mont-en-Géraume, dont l'altitude est de 325^m. Cette colline est séparée de la Bertinière par la vallée de la Vée, petit affluent de la Maine qui traverse Bagnoles.

Le compartiment central ou sépulcral du monument, chambre où l'on déposait le mort (ordinairement assis), a 1^m80 de longueur sur 1^m55 de largeur, intérieurement.

La galerie ou allée couverte qui y conduit a 10^m60 de longueur. Sa largeur claire varie entre 1^m16 et 1^m60. Elle n'est point pavée, non plus que la chambre sépulcrale. La hauteur entre l'aire en terre et le dessous des dalles de recouvrement ne dépasse guère un mètre en moyenne. La coupe en long que présente notre dessin fait voir qu'une de ces dalles est déplacée et qu'une autre manque. Celle qui recouvre la pièce centrale ou chambre sépulcrale est aussi relevée obliquement. Cette dernière pièce est séparée de la galerie qui y conduit par un petit mur dans lequel existe une ouverture de 50 centimètres de largeur. Cette petite baie est formée de deux pierres dont la partie supérieure est grossièrement échancrée et ajustée pour simuler une sorte de cintre grossier et sans art.

Le lecteur sait que presque toujours les monuments de cette espèce étaient recouverts d'un amoncellement arrondi de terre et de pierres qui assurait leur conservation, leur durée. Au tombeau de la Lertinière, il ne reste pas trace de cette couverture.

Les dalles de recouvrement ont, ainsi que les pierres qui les supportent, une épaisseur qui varie entre 25 et 45 centimètres. Les pierres de support sont juxtaposées et placées debout.

Si l'on en juge par les pierres aujourd'hui isolées *hi* et *jk*, le tumulus devait avoir primitivement d'épaisses murailles détruites postérieurement.

On ne voit, dans le monument, nulle trace de mortier. Rien ne révèle, dans l'œuvre primitive, l'emploi d'outils pouvant façonner la pierre avec quelque succès. La rusticité de l'ouvrage indique bien sa qualité de monument préhistorique. Il est parfaitement caractérisé et ne laisse prise à aucun doute sur son origine ni sur sa destination. Il est certainement, par son antiquité, autant que par sa forme, un des monuments les plus intéressants de la contrée.

Il importe d'autant plus de conserver les monuments préhistoriques qu'avec le cours des siècles ils sont devenus rares. A l'influence des idées religieuses succéda la destruction de ces monuments, dans le but de s'emparer des matériaux et de rendre à l'agriculture le sol qu'ils occupaient.

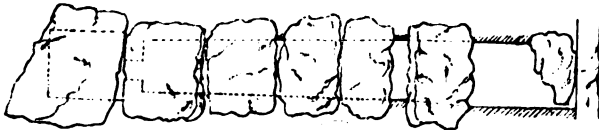
Ils ont ensuite reçu les noms de grottes des fées et autres, dans les contes populaires et légendaires des veillées naïves et superstitieuses : croyance aux fées gardiennes des menhirs, dolmens, etc. On voyait dans ces curieux restes d'une civilisation inconnue, des chaises de Gargantua, des cuillers, des palets de Gargantua, des chambres à la Reine, des tables du Diable, rendez-vous de sorciers ou de loups-garous.

*Cumulus ou monument mégalithique de la Prestinière
en la commune de la Sauvagère, arrond. de Domfront.*

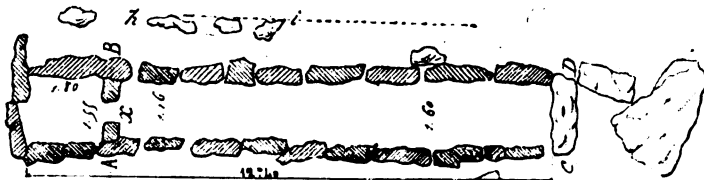
*Profil en travers suivant AB.
(Voir le plan de la galerie)*



Coupe longitudinale



Plan supérieur des dalles de recouvrement.



Plan de la galerie.

Échelle de 0^m.01 pour mètre.

L. Blandinière del.

II. Le Lit de la Gionne.

Le *Lit* ou le *Gîte de la Gionne* est un autre monument mégalithique, un dolmen situé en la commune de Juvigny-sous-Andaine, arrondissement de Domfront. Il se trouve au bord du petit chemin qui conduit directement de Domfront à Bagnoles. Cette petite voie est la plus courte reliant ces deux localités. Elle suit constamment le faite, la ligne culminante de la longue colline qui longe au sud la forêt d'Andaine et domine les bourgs de Saint-Front, Lucé, La Barochie, Juvigny, La Chapelle-Moche et autres, avec une vue très étendue sur l'arrondissement de Mayenne.

Avant la construction des chemins vicinaux, c'est-à-dire jusque vers 1836, cette voie était la seule praticable pour aller de Domfront à Bagnoles. On l'appelait le *Routon du faite* de la forêt.

Le Lit de la Gionne se présente au bord de ce chemin, sur le côté nord. Aujourd'hui le monument se compose seulement de deux pierres de grès quartzeux. La plus considérable, inclinée sur l'horizon, s'appuie au sud sur le sol. Vers le Nord, elle est soutenue par l'autre en un seul point C (voir le dessin). Elle forme ainsi un abri sous lequel on peut se blottir. De là, le nom de *gîte* ou de *lit*. L'épaisseur, à peu près régulière, de ce beau monolithe est de 40 centimètres. Son point d'appui sur la pierre qui lui sert de support est à environ 1^m15 au-dessus du sol.

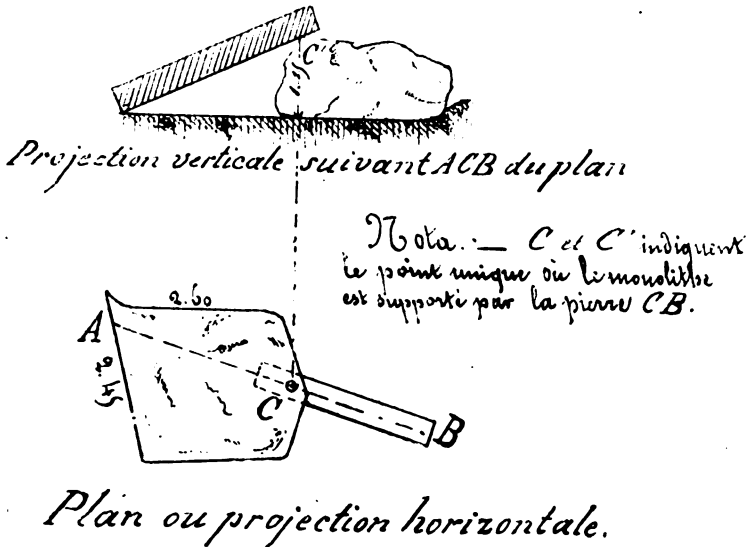
Il serait bien intéressant de savoir si l'imposant monolithe, avec son support unique, est bien le reste d'un tumulus (réduit à l'état de dolmien incliné) comme cela est probable. Là, comme en maint autre endroit, la plupart des pierres formant le monument ont sans doute été enlevées par des gens moins occupés de la conservation des objets préhistoriques que de leur intérêt personnel.

Faudrait-il admettre, au contraire, qu'il s'agit d'un monument d'une espèce particulière, non encore défini, décrit ni catalogué ? Nous soumettons la question à des auteurs plus compétents.

Nous leur soumettons également celle de savoir quelle est la signification du nom de la Gionne. Est-ce une fée méchante, comme le pensent quelques personnes ?

BLANCHETIÈRE.

Le Lit ou le Cite de la Gionne.



Echelle de 0^m.01 pour mètre.

L. Blanchetière, del.

NOTA. — Les dessins, reproduits par le procédé dit fernicage, ont subi une diminution considérable et ont ainsi perdu leurs proportions avec l'échelle indiquée de 0^m01 par mètre.

MONTCHRÉTIEN

ÉCONOMISTE ET POÈTE

I

Antoine de Montchrétien, économiste et poète, dont l'aventureuse ambition menaça de troubler profondément la Basse-Normandie, il y a plus de deux siècles, semble entrer aujourd'hui dans une sorte de gloire renouvelée. Il retrouve des admirateurs (1) et des éditeurs (2). Le cours du temps ramène un peu de lumière sur cette figure lointaine, encore à demi noyée dans l'ombre. Jamais sans doute elle n'en sortira tout à fait, et cela vaut mieux peut-être pour sa bonne renommée.

Rien n'est bien certain de cette vie que la manière tragique dont elle prit fin. Montchrétien de Vasteville paraît être né en

(1) Comte de la Ferrière, *Canton d'Athis*, Paris, 1858 -- A. Joly, *Antoine de Montchrétien, poète et économiste*, Caen, 1865. — J. Duval, *Antoine de Montchrétien*, Paris, 1869. — G. de Vaudichon, *Montchrétien (1575-1621)*, brochure in-8°, Amiens, 1882. — E. Faguet, *La tragédie française au seizième siècle*, Paris, 1883 (332-351) — Guido Wenzel, *Studien über Antoine de Montchrétien*, Weimar, 1885. — Th. Funck Brentano, *Revue bleue*, 14 et 21 septembre 1889. — H. Pigeonneau, *Histoire du commerce de la France*, t. II, 1889, p. 360 et s. — *Edinburgh Review*, juillet 1890, *Montchrétien, the first French Economist*. — G. Lanson, *La littérature française sous Henri IV, Antoine de Montchrétien*, *Revue des Deux-Mondes*, 15 sept. 1891.

(2) Th. Funck Brentano, *Traité de l'économie politique par Antoine de Montchrétien*, avec introduction et notes, Paris, 1889. — *Les tragédies de Montchrétien*, nouvelle édition avec notice et commentaire, par L. Petit de Julleville, professeur à la Sorbonne, Paris, 1891.

1575, à Falaise. Son père fut, dit-on, apothicaire. C'était un métier voisin de la médecine et qui avait ses poètes : tel l'intendant de Bertaut, Riqueur, de Séez, auteur de vers bucoliques et plus bretteur que Cyrano de Bergerac ; tel Alain Gautier, d'Avranches, qui, en 1606, publia une pastorale sous ce titre : *L'union d'amour et de chasteté*. D'après le *Mercur* (1), l'apothicaire de Falaise s'appelait en réalité Mauchrestien, et « estoit venu demeurer sans que l'on ayt jamais sçeu de quel pays il estoit » (2).

L'enfant, vite orphelin, devint un jeune homme « grandelet et d'un esprit vif » (3). Élevé avec MM. de Tournebu et des Essars, et un peu à leur service, il prit goût aux lettres, aux armes, au monde. A vingt-cinq ans, il avait déjà publié un volume de tragédies et gagné deux procès. L'un était dirigé contre le baron de Gouville, dont il avait reçu les coups ; il en obtint 12 000 livres d'indemnité, « dont il s'empluma, dit le *Mercur*, et commença à faire l'homme de moyens ». L'autre était intenté à son tuteur et lui rapporta 1.000 livres. Il était lié avec la meilleure société. Sa première tragédie, *Sophonisbe* (1596), avait été dédiée à Madame de la Vêrune, femme du gouverneur de Caen. Lorsque Claude Groulard (4), président du Parlement de Rouen, esprit lettré et grand ami de Henri IV, perdit sa femme en 1599, Montchrétien témoigna son affectueux attachement par deux pièces de vers et une en prose. Il avait épousé lui-même une demoiselle de bonne maison, après l'avoir aidée à plaider contre son mari, « gentilhomme riche, mais imbécille de corps et d'esprit » (5), et qui décéda fort à propos. La validité de cette union, que la mort avait bientôt rompue, fut contestée par les héritiers, et le sieur de Vasteville perdit tous les avantages qu'il aurait pu en retirer. On ne sait s'il était marié ou veuf quand un duel malheureux,

(1) *Mercur françois*, 1621.

(2) Faut-il croire qu'il venait du Cotentin où les protestants étaient nombreux et où l'on retrouve ce nom de Vasteville ajouté plus tard à celui de Montchrétien ? Arrivait-il du pays de Caudebec, où l'on rencontre encore une commune appelée Vatteville et plusieurs familles portant le nom de Monchrestien ? (Réédition par la *Société des bibliophiles normands* de deux plaquettes de 1621 sur l'exécution des rebelles, la défaite de Vatteville. — Préface). On choisira comme on voudra.

(3) *Mercur françois*.

(4) Il a laissé des *Mémoires* très lourdement écrits et qu'on trouve dans la collection Petitot, 1826, tome XLIX.

(5) *Mercur françois*.

dans lequel il tua, près de Bayeux, le fils du sieur de Grichy Moynnes, le contraignit à s'exiler. « Il s'en alla en Angleterre, crainte d'estre pendu, jusques à ce que sa M. de la grande Bretagne obtint du feu roy Henry 4 sa grâce » (1). Il avait sans doute offert à Jacques I^{er} sa tragédie sur la mort de Marie Stuart.

Revenu en France, après avoir visité la Hollande, Montchrétien semble oublier un peu la littérature. Il compose un *Traicté de l'Æconomie politique*, qu'il publie en 1615, et il s'occupe d'affaires métallurgiques. Il fait travailler l'acier sur les bords de la Loire (2) et vend à Paris « des lancettes, couteaux, canivets et autres instruments » (3). Il n'abandonne pas la Normandie. On le retrouve à Rouen, frétant des navires (4). Et Malherbe (5) ne se cache de le rencontrer souvent.

Fit-il fortune dans ses entreprises industrielles ? Ce n'est guère probable : il aurait été plus considéré. « La richesse, dit-il lui-même, apporte un grand respect, une extrême faveur » (6). Sous quel prétexte ses ennemis l'ont-ils accusé d'avoir été faux-monnayeur ? (7) Fut-il longtemps de la suite du conseil royal (8), au temps de la Régence, avant de devenir gouverneur de Châtillon, sous les ordres du prince de Condé ? Pourquoi changea-t-il si souvent de métier et d'ambition ? Nous n'en saurons jamais grand'chose et que nous importe ?

On connaît assez Montchrétien par le peu qu'on entrevoit de sa vie, et surtout par ses écrits, pour qu'il nous soit un précieux exemplaire de l'état des âmes de son temps. Voilà pourquoi ce normand, lettré, batailleur et industriel nous attire aujourd'hui. Il s'est intéressé au mouvement de la richesse, au labeur du peuple industriel, non moins qu'aux plaisirs de la société polie, aux raffinements de l'art, aux émotions des cœurs. C'est l'un des esprits les plus actifs et les plus vivants qu'ait produits le xvi^e siècle à son déclin.

(1) *Mercuré françois*.

(2) A Ousonne-sur-Loire, puis à Châtillon-sur-Loire (Petit de Julleville, p. XXVII).

(3) *Mercuré françois*.

(4) En 1617 et 1619 (Th. Funck Brentano, par XV).

(5) Lettre de Malherbe du 2 août 1618.

(6) Cité par J. Duval, par 68.

(7) M. E. Vimont a publié, en 1890, un roman mêlé de curieux tableaux historiques. *Le faux-monnayeur de Saint-Aubert-sur-Orne. Recit authentique du temps du roi Louis XIII*, où l'on voit apparaître Montchrétien.

(8) Lettre de Malherbe, 11 octobre 1621.

Pour se rendre compte des idées et des sentiments moyens à cette époque, il n'est pas mauvais de choisir un personnage qui n'a pas tenu les premiers rôles. Ces talents de second ordre révèlent peut-être mieux les tendances générales du milieu qui les a nourris. Et Montchrétien appartient à l'un de ces temps de transition, à l'un de ces tournants de l'histoire, où l'on aime à s'arrêter parce qu'on découvre un double horizon. Il est à égale distance de la Pléiade et des classiques. Son âge mur s'écoule entre Henri IV et Richelieu. Voilà sans doute ce qui a contribué jadis à le faire oublier et ce qui lui ramène à présent notre attention plus curieuse.

II

Les genres littéraires auxquels s'est exercé Montchrétien sont aujourd'hui des choses mortes. Nous ne pouvons nous y intéresser que comme à des costumes très fanés, à des tentures passées, qu'on retrouverait dans un vieux logis du temps du bon roi Henri IV. Pourtant ces tragédies déclamatoires, aussi éloignées des *Mystères* que du théâtre classique, furent sans doute représentées, au moins dans les salons. Et bien qu'elles fussent manifestement une œuvre de jeunesse, elles eurent quatre éditions (1) de 1601 à 1627 (2). Elles devaient donc répondre au goût de l'époque. L'auteur y avait joint une *Bergerie* mêlée de prose et de vers, des complaintes et stances funéraires, un poème en trois chants, qui a pour titre *Susane ou la Chasteté*.

On serait bien déçu si l'on croyait trouver chez ce poète tragique les émotions que nous demandons aux dramatiques d'aujourd'hui. Il ne ressemble guère non plus à Corneille, ni à Racine. Et pourtant il les annonce par quelques côtés. L'auteur du *Cid*, qui fit, lui aussi, une *Sophonisbe* (3), ne devait-il pas reconnaître quelque chose de sa propre allure et son amour du sublime dans

(1) Dans la première édition de *Sophonisbe* (1596), Montchrétien remercie Madame de la Verune d'avoir pris plaisir à le voir jouer.

(2) En 1601 et 1604 à Rouen, 1606 à Niort et 1627 à Rouen. Il y a en réalité deux textes, celui de 1601, reproduit servilement en 1627 (ces deux éditions ne renferment pas l'*Hector*), et celui de 1604 et 1606, que Montchrétien a beaucoup corrigé, pas toujours heureusement. C'est ce dernier que donne M. Petit de Julleville, en indiquant aux commentaires quelques variantes.

(3) Corneille, dans sa préface, cite l'œuvre de Montchrétien.

ces vers oubliés de son malheureux compatriote? Priam veut obtenir le belliqueux Hector (1), qui s'écrie :

L'ordinaire des dieux c'est d'aider aux meilleurs.

Priam reprend :

A tous bons et mauvais ils versent les malheurs.

Et Hector :

Faisons ce qu'il faut faire et leur laissons le reste.

Quant à Racine, Montchrétien le fait par moments pressentir, non pas tant pour avoir traité le sujet même d'*Esther* (2), que par la douceur et l'harmonie qu'il sait parfois donner à ses vers mélancoliques. Telles ces plaintes de Marie Stuart : la douleur, dit-elle, poursuivait déjà ma mère,

Qui par des lieux secrets, errante et solitaire,
Transportoit mon berceau toujours baigné de pleurs,
Au lieu d'estre semé de roses et de fleurs,
Comme si dès ce temps la fortune inhumaine
Eust voulu m'allaiter de tristesse et de peine (3).

Mais le vrai mérite de cette œuvre, c'est que, si peu dramatique qu'elle soit, elle dégage par endroits un parfum de poésie non fanée, parce qu'elle exprime çà et là les sentiments intimes et profonds qui animaient ces âmes lointaines. On venait de traverser une époque très agitée. Le calme s'établissait avec peine au sortir des guerres de religion et donnait aux campagnes un renouveau de prospérité. On devait sentir vivement le prix et la fragilité de ce bonheur mal assuré. La littérature, après la riche et insouciant floraison de la Renaissance, cherchait plus d'ordre, de sérieux et une inspiration plus chrétienne. Les vers de Montchrétien reflètent quelque chose de cet état d'esprit. Les meilleurs sont ceux qui disent la misère de notre destinée et sa vraie grandeur, ou bien le charme de la nature.

Les sujets des tragédies sont pris soit dans la Bible (*Aman et David*), soit dans l'histoire ancienne (*Sophonisbe, Les Lacènes, Hector*). N'y a-t-il pas un plaisir triste à trouver ainsi les souff-

(1) Hector, acte II.

(2) Dans sa tragédie : *Aman, ou la Vanité*.

(3) *La Reine d'Écosse*, acte III (Édit. Petit de Julleville, p. 90).

rancés humaines, presque les mêmes, loin, bien loin, à travers le temps et l'espace ? Dans *L'Escossoise*, Montchrétien a eu l'heureuse audace de demander son inspiration à l'un des spectacles les plus tragiques du temps, la mort de Marie Stuart. Que l'argument soit ancien ou moderne, profane ou sacré, il n'y a pas grande différence dans le développement, qui toujours manque d'action et de couleur locale. C'est la même complainte sur le sort des mortels. Mais elle est parfois éloquente. Tel ce chœur de *L'Escossoise* (1) :

Qu'est-ce, ô Dieu, que de l'homme ! une fleur passagère,
Que la chaleur flestrit ou que le vent fait choir ;
Une vaine fumée, une ombre fort légère
Qui se joue au matin et passe sur le soir.

Si les arbres, l'Hiver, perdent leur chevelure,
Le Printemps les revest d'un feuillage plus beau :
Et l'homme ayant perdu sa plaisante verdure
Ne doit point espérer de second renouveau.

On ne peut rendre aux fleurs leur couleur printennière,
Lors qu'elles ont senty les chaleurs de l'Esté.
Quand une fois la mort a fermé la paupière,
On ne peut plus aux yeux redonner la clarté.

Les mêmes accents se retrouvent plus d'une fois.

Nous vivons pour mourir, nous mourons pour revivre...

Que pourrois-tu gagner par un siècle d'années ?
Faut-il estimer long ce qui doit avoir fin ?
Les ans sont limités, les saisons sont bornées,
Aussi bien que son cours Phœbus a son déclin.

Si donc tu ne vois rien d'éternelle durée
Et que mesme les Cieux attendent leur trespas,
Suy la vertu, qui, seule au monde, est assurée,
Et qui, tout défailant, ne défaillira pas (2).

Les esprits bienheureux sont des célestes Roses
Au Soleil éternel incessamment escluses ;
Les Roses des jardins ne durent qu'un matin ;
Mais ces Roses du Ciel n'auront jamais la fin (3).

(1) Acte II. Pour la dernière strophe, j'ai préféré le premier texte de Montchrétien.

(2) *Les Lacènes*, acte III. J'ai préféré le premier texte de Montchrétien.

(3) *La Reine d'Esosse*, acte V.

De pareils fragments font regretter que nous ayons perdu la traduction que Montchrétien avait tentée des *Psaumes de David* et surtout qu'il n'ait pas songé à dire en son nom sa plainte sincère, sans y mêler *Sophonisbe* ou *Cléomène*.

La nature l'inspire aussi heureusement soit que dans ses tragédies il décrive la tempête et le tumulte des vagues blanchissantes, soit qu'il montre *Susane* au bord de la fontaine :

Tantôt elle regarde au christal de cette eau
Bavoler lentement l'ombre de quelque oiseau ;
Tantôt elle contemple une mignarde avette
Qui va cueillir le miel de fleurette en fleurette ;
Tantôt elle aperçoit un moucheron léger
Voler à ras de l'onde ou sur l'onde nager (1).

On était à l'époque où Rocan s'app préparait à chanter la retraite, où Vauquelin des Yveteaux allait prendre la houlette, la panetière et l'habit de berger, pour mener, dans sa maison de la rue Jacob, sa libre vie d'épicurien. La *Bergerie* (2) était à la mode, genre faux sans doute, mais pas beaucoup plus que notre opéra-comique ou notre opérette, dont elle est voisine par ses origines italiennes et se rapproche quelquefois par le ton. Montchrétien y sème des vers gracieux ; et voici revenir l'émotion un peu attristée à laquelle il nous ramène toujours :

Vous qui d'une amoureuse envie
Desirez de jouir des fleurs
Que le Rosier de cette vie
Produit arrosé de vos pleurs ;
Venez, en l'Avril de vostre aage
De leur douceur vous contenter ;
Car il ne faut qu'un seul orage
Pour toutes les vous emporter.

Toujours les espines demeurent ;
Mais les Roses tombent en bas :
Ainsi nos plaisirs bien tost meurent,
Mais nos douleurs ne meurent pas,
Il faut donc, dès la matinée,
Cueillir la fleur de nostre amour :
Car nous la trouverions fanée
Attendant sur la fin du jour (3).

(1) *Susane*, livre II.

(2) La *Bergerie* de Montchrétien fut traduite en allemand par Augspurger, en 1644 (Haag, *France protestante*, t. VII, p. 466).

(3) *Bergerie*, acte II, scène V, chœur.

III

Par son *Traicté de l'Æconomie politique*, plus encore que par ses poésies de jeunesse, Montchrétien nous fait pénétrer dans la vie profonde de la société française au début du xvii^e siècle. Le nom dont il a baptisé cette science a été conservé. En réalité, son livre est plutôt un traité de politique économique. Ses théories sont souvent contestables. C'est ainsi qu'il fait une part beaucoup trop large à l'État, personnifié par le roi, qu'il lui demande « d'imaginer et dresser des règlements » pour « accommoder et enrichir » les sujets, qu'il le charge de régenter souverainement le spirituel (2), comme les intérêts temporels. Mais dans cet ouvrage un peu diffus, où l'on rencontre parfois une grâce de style qui fait songer à saint François de Sales, parfois une éloquente fermeté qui annonce les prosateurs du temps de Louis XIV, on aperçoit bien autre chose. On y découvre un sentiment très vif des conditions que faisait au pays le développement économique des nations modernes et une belle confiance dans les ressources, dans la mission de la France.

Montchrétien s'étonnait fort et se scandalisait avec ses contemporains de voir la France envahie par les produits et les commerçants étrangers. Avec les Anglais, on avait conclu un traité de commerce en 1606, et l'on se plaignait qu'il ne fût pas exécuté loyalement. Pourquoi leur ouvrait-on nos marchés, quand ils nous fermaient les leurs ? La Flandre et les Pays-Bas étaient aussi des concurrents redoutables. Montchrétien, qui avait visité la Hollande, estimait que ce pays était « un miracle de l'industrie. Jamais État, dit-il (3), n'a tant fait en si peu de temps ». L'Allemagne était habile au travail du fer et nous envoyait des faux qui coupaient mal, mais qui se vendaient en grand nombre, grâce à leur bon marché apparent. Nos exportations espagnoles de blé, toile, draps, quincaillerie, paraissaient compromises. « Que le pays fournisse le pays », demande Montchrétien (4) et il propose d'interdire absolument l'entrée des produits manufac-

(1) *Funck-Brentano*, p. 98.

(2) *id.* p. 340.

(3) *Funck-Brentano*, p. 142.

(4) *Funck-Brentano*, p. 112.

turés qui viennent du dehors. On peut ne pas croire à l'efficacité des prohibitions et de la réglementation qu'il réclamait sans ménagement. Mais il sent vivement la solidarité qui relie les divers membres de la nation ; il montre que la grandeur des princes et les fleurs les plus brillantes de la culture humaine reposent sur l'humble travail du corps de l'État le plus nombreux, le populaire, de ceux qui s'occupent aux arts vulgairement appelés mécaniques, laboureurs, artisans et marchands. Et puis il laisse entrevoir qu'une période nouvelle commençait. L'afflux des métaux précieux venus du nouveau monde, les progrès de la population et du commerce avaient développé les échanges ; une première forme de grande industrie naissait. Entre les nations modernes à peu près constituées s'ouvrait l'ère des grandes rivalités économiques. La société se compliquait en s'étendant.

Que pouvait alors espérer de notre pays un patriotisme intelligent et sincère ? Montchrétien lui veut voir tenir la première place dans le monde. Il lui conseille de convoiter surtout l'Orient et l'Amérique, où l'on doit fonder de nouvelles Frances (1). « Si jamais, écrit-il (2), aucun siècle a porté de grandes occasions de faire de belles entreprises, c'est celui où nous sommes... Le temps en est venu ; celui qui viendra cy après sera par aventure moins opportun ». Il est nécessaire de constituer une marine de guerre et de grandes compagnies de colonisation, comme celles de la Hollande. Et surtout qu'on sache tirer parti des ressources de l'intérieur. « Il y a de beaux, grands et forts esprits en ce royaume plus qu'ailleurs. Il ne faut que découvrir les raisins cachez sous le pampre » (3). Et souvent le poète économiste, avec le même accent que retrouvera plus tard André Chénier, célèbre la France, « ce grand et fleurissant royaume, le plus beau, le plus fort, le plus ancien, le plus noble qu'œillade le soleil » (4), avec ses deux mers ouvertes comme « deux larges portes pour saillir sur les deux bouts du monde » (5), avec son climat tempéré, la douceur de son ciel, la variété de ses provinces, l'esprit

(1) *Funch-Brentano*, p. 314.

(2) *id.* p. 298.

(3) *id.* p. 116.

(4) *id.* p. 275.

(5) *id.* p. 304.

vif ingénieux de ses habitants. C'est un corps harmonieux et consistant. « La corruption du dedans est seule à craindre et à garder ; autrement il n'a rien à douter ni redouter du dehors » (1).

IV

Ce brillant prêcheur de paix et de patriotisme devait périr de mort violente, en travaillant à réveiller la guerre civile.

Était-il protestant ? Était-il catholique ? Ses biographes discutent la question. J'inclinerais à croire qu'il n'était au fond ni l'un ni l'autre, que son christianisme qui paraît sincère dans ses écrits, était une sorte de religion naturelle, qu'il considérait l'Église comme relevant uniquement de l'État. Seulement il arriva que ses intérêts, ses sympathies et peut-être ses origines le portèrent, un jour, à faire cause commune avec le parti des réformés.

Fut-il uniquement conduit par une ambition désordonnée ? Put-il croire de bonne foi qu'il faisait son devoir de citoyen en prenant les armes, « pour les huguenots laborieux et bons commerçants, contre les favoris frivoles et cupides qui n'avaient cure ni du commerce, ni de l'industrie nationale ? » (2) Il faudrait, pour répondre, avoir vécu ces temps troublés. Sait-on combien les hostilités de Louis XIII et de Marie de Médicis, la faveur d'un Concini, les révoltes et la rapacité des grands seigneurs, le retour des luttes religieuses, les divisions des États de 1614 attristèrent les années qui s'écoulèrent entre la mort de Henri IV et la rude dictature de Richelieu ? On put comprendre alors quel tort irréparable le crime de Ravaillac avait fait à la France et à la civilisation générale.

En 1621, les protestants se révoltèrent ouvertement, mécontents du voyage fait par Louis XIII pour rétablir les droits des catholiques en Béarn. Au mois de juin, on trouve Montchrétien sur les bords de la Loire, défendant Jargeau, puis Sancerre, qu'il dut rendre à Condé, son ancien protecteur celui qui avait accepté la dédicace de ses tragédies et qui fut le père du vainqueur de Rocroy. Alors Vasteville gagna La Rochelle pour

(1) *Funck-Brenano*, p. 148.

G. Lanson, *Revue des Deux-Mondes*, 15 sept. 1891, p. 375.

s'entendre avec l'assemblée des réformés, reçut de l'argent et la charge de lever des troupes dans l'Ouest. Le sceau rouge qui scellait ses commissions portait cette devise : *Pro Christo et Rege*. Il revint donc en Basse-Normandie, à l'automne. Assisté de dix à douze lieutenants, il parcourait le pays entre Caen, Falaise, Argentan, Domfront et Vire, visitant et cherchant à entraîner les gentilshommes mal satisfaits, protestants ou non. Déjà des impatients avaient commencé à piller quelques villages. Une nuit, le château de Carrouges avait failli être surpris. On annonçait que cinq à six mille hommes se trouveraient réunis le lundi 11 octobre, dans la forêt d'Andaine.

Bien peu de jours avant, le jeudi 7 octobre, entre neuf et dix heures du soir, Montchrétien arrivait au petit village des Tourailles avec quelques amis bien montés et munis de carabines. Ils voulaient seulement souper et repartir aussitôt. L'hôtelier, se doutant qu'il avait chez lui le capitaine dont parlait tout le pays, se hâta de courir au château voisin et de prévenir Claude Turgot, un des vingt-quatre gentilshommes ordinaires de Sa Majesté. Bientôt une troupe d'une vingtaine d'hommes armés descend au bourg. Une lumière brille encore dans la salle que Montchrétien et ses compagnons se disposent à quitter. Un huissier, envoyé par Turgot, les somme de dire leurs noms et de mettre bas les armes. Montchrétien répond qu'il s'appelle Champeaux, puis se voyant surpris, il essaie de s'ouvrir un passage de force. Trois des assaillants sont tués, et le futur chef de l'insurrection tombe mort sur le sol, frappé de deux coups de pertuisane au ventre et à la tête, l'épaule percée d'une balle de pistolet.

On n'entendit plus parler des rebelles qui devaient, la semaine suivante, se réunir dans la forêt d'Andaine. Le corps de Montchrétien fut porté au château des Tourailles, puis à Domfront, où les juges le firent traîner sur une claie. Ses cendres furent jetées au vent. Turgot reçut les félicitations de M. de Matignon, lieutenant général du gouvernement de Normandie, et celles du roi (1). Les jours suivants, Malherbe, dans ses lettres (2), racontait la mort de son ancien ami, comme s'il ne l'avait presque pas connu. C'est ainsi qu'il est d'usage de traiter les aventuriers qui n'ont pas réussi.

(1) Lettre du 22 octobre 1621, datée de Montauban.

(2) Lettres à M. Puresc, du 14 octobre et 2 novembre 1621, datées de Caen.

Aujourd'hui l'hôtellerie où fut massacré le poète économiste et le château où son corps fut porté subsistent. On vient encore prier la Vierge des Tourailles qu'aimaient à invoquer les sujets de Louis XIII. Et la mémoire de Montchrétien est entrée dans la sérénité du passé. Il reçoit un clair et tardif rayon de cette gloire dont il était épris. Nous lui faisons une place dans notre large sympathie, curieuse de toutes les phases qu'a traversées le génie français et qui ne se reverront jamais plus. Il demeure un petit chaînon de notre grande histoire. Ce n'est pas aux Normands qu'il convient de l'oublier.

J.-A. DES ROTOURS.

POÉSIES

A LA SANTÉ DES MORTS

A la santé des Morts ! Non pas aux Mânes blêmes
Des ensevelis dans l'oubli des tombeaux,
Non pas à leurs regrets, futilités suprêmes,
Je ne bois pas aux feux éteints, mais aux flambeaux,
Non pas au souvenir des morts, — aux morts eux-mêmes !

Je ne m'abuse pas en poète payen
Par des libations à des ombres absentes ;
De tous nos glorieux, je crois en bon chrétien
Que parmi nous ici les âmes sont présentes,
Ou l'immortalité ne servirait à rien.

Ceux que nous appelons nos pères et nos maîtres,
Quand nous les invoquons, ne sauraient être absents.
De leurs Alexandrins et de leurs Hexamètres
Ne sort-il pas toujours comme un parfum d'encens
Qui monte jusqu'au ciel pour charmer les ancêtres ?

Ils entendent leurs vers par leurs fils applaudis
Parmi les chœurs des Saints et les concerts des Anges,
Et quand nous acclamons quelques chants inédits,
Notre louange unie aux anciennes louanges
Sème une fleur de plus dans leur beau paradis.

Parmi les oubliés dont nous cherchons l'histoire,
Parmi les dédaignés et les irrésolus
Dont l'Esprit s'est rompu sous l'effort méritoire,
Le ciel clément sans doute a conquis des élus,
Mais il en est aussi qui sont en Purgatoire.

Chaque éclair de justice et d'admiration,
Venu de nous sans doute, illumine leur âme
D'un rayon fugitif de consolation
Et chaque petit coup de dent, chaque épigramme
Leur vaut un jour de peine et d'expiation.

Et les damnés ? Bannis éternels du ciel bleu,
Prisonniers des faux dieux dont ils goûtaient les charmes,
A défaut de pardon, la pitié du vrai Dieu
Ne laisse-t-elle pas certaines de vos larmes
Tomber dans votre enfer sur vos lèvres en feu ?

N'ont-ils jamais vu Dieu derrière leurs idoles ?
N'ont-ils jamais prié, s'ils ont trop blasphémé ?
N'ont-ils jamais souffert dans leurs tendresses folles ?
N'ont-ils jamais pleuré ? N'ont-ils jamais aimé ?
Leur cœur n'a-t-il jamais démenti leurs paroles ?

Nous voyons l'harmonie en germe dans leur bruit,
Leur visage sourit derrière la grimace ;
Prier pour eux, hélas ! serait prier sans fruit ;
Pour la gloire de Dieu, nous prions à leur place
En tournant vers l'autel les flammes de leurs nuits.

Aux défunts immortels ! Aux maîtres ! Aux génies !
A la gloire qui fut, qui vit et qui sera !
Laissons passer la honte et les ignominies,
L'Univers est mortel et la honte mourra.
Je bois à la splendeur des beautés infinies !

Je bois aux innocents ! Aux éprouvés ! Aux forts !
Aux lions, aux agneaux, aux aigles, aux colombes !
Aux vainqueurs ! Aux vaincus ! Aux modestes efforts !
Aux oubliés dormant sous la pierre des tombes !
Au réveil éternel ? A la santé des Morts !

LA CONFÉRENCE

Je ne sais pas, Messieurs, comment m'était venue
Cette vocation que j'ai si tard connue,
Mais en songe, une nuit, je me suis figuré
Que, depuis quelque temps, j'étais un bon curé ;
Oui, curé d'un gros bourg où j'avais su me plaire,
Où j'engraissais enfin, en lisant mon bréviaire.
Je ne vous dirai pas tout ce qui s'est passé
Dans la cure éphémère où je me vis placé,
Une scène suffit pour bien montrer qu'en somme
Je n'avais pas assez dépouillé le vieil homme :

Victoire, allons ! mon rabat neuf,
Et ma soutane en drap d'Elbeuf.
(J'aurai, je crois, belle apparence) ;
Mon tricorne est-il bien brossé ?
Dépêchez-vous ! on est pressé
Quand on part pour la conférence.

A ces rendez-vous, notre esprit
Une fois par mois s'aguerrit
Contre l'erreur et l'ignorance.
Seul, peu ferré sur son latin,
Mon vieil ami de Prépotin
Reste bien faible en conférence.

Mon manuscrit, où donc est-il ?
Le sujet est assez subtil :
DU BONHEUR DANS LA TEMPÉRANCE.
La matière veut quelque effort ;
J'ai dû prendre un café plus fort
Pour bien traiter ma conférence.

Je vais revoir mon cher doyen.
L'heureux mortel a bon moyen
D'être large en cette occurrence ;
Qu'allons-nous avoir à dîner ?
Et quels vins va-t-il nous donner
Pour arroser la conférence ?

Dans ta Revue, ô Montauzé, !
Si mon style préconisé
S'étalait avec assurance,
Et si, pour comble à cet honneur,
Un jour Sa Grandeur Monseigneur
Daignait lire ma conférence !

Chassons ce rêve décevant.
Qu'est la gloire, après tout ? Du vent.
J'apprends, avec indifférence,
Qu'on fait chanoine tel ou tel,
Mais, ne touchez pas au casuel,
Et laissez-nous la conférence.

A ce festin, quand j'aurai part,
Victoire, un vil morceau de lard
Serait pour vous un mets trop rance ;
Il reste un quartier de jambon,
Mon nouveau cidre est assez bon,
Entrez tous trois en conférence.

Je devrais être enfin parti....
Mais, ma sonnette a retenti :
Une lettre, où je lis URGENCE ?

*« Apprenez, confrère zélé,
Que le doyen a reculé
Au mois prochain la conférence. »*

Moi qui m'étais si bien rasé,
De pied en cap adonisé
Et qui parlais, plein d'espérance !
Adieu, discours, qu'a fleuris l'art,
Bons vins, dont j'aurais eu ma part,
Enfin, adieu la conférence !

Victoire ! il faut s'attendre à tout ;
Apprêtez un plat de mon goût,
Je dîne ici, par pénitence ;
Veillez à la cuisine, au moins :
Au dessert, pour prix de vos soins,
Je vous lirai ma conférence !

WILFRID CHALLEMEL.

PENSÉE D'AOUT

—

I

Il tombe sur les moissons mûres
Du soleil en rayons criblés,
Et le vent mène les murmures
Tout frissonnants parmi les blés.

Je devrais saluer les gerbes,
Couronnement de durs travaux,
Et vanter les combats superbes
Et les conquêtes de la faux.

Les poètes sont tous les mêmes !
Le réel n'est rien à leurs yeux,
Qu'une cire pour des emblèmes
Et des cachets mystérieux.

Et devant les rudes batailles
Qu'on livre en août pour le grenier,
Je songe au hasard des semailles
Qu'on fit à l'automne dernier.

Toutes les graines envolées
De la main droite du semeur,
Et qui tombèrent là mêlées,
N'ont point eu le même bonheur.

En vain cette main qui les verse
Couvre également le terrain,
Il faut compter avec la herse :
La herse et le hasard du grain.

Ah ! d'ici la moisson prochaine,
Que d'ennemis, que de fléaux !
Élancez-vous du haut du chêne,
Voici votre part, les oiseaux !

C'est tant pis pour l'Agriculture !
Les chanteurs ont droit au repas.
Grains qui serez la nourriture
Des oiseaux, je ne vous plains pas !

Je plains les grains sur qui la terre
Aura pesé trop lourdement :
Ils étaient nés pour le mystère,
Ils périront dans le tourment ;

Dans le tourment de l'agonie,
De l'impuissance et de la nuit.
Voilà toute gloire finie !
Et voilà tout espoir détruit !

II

Il en est ainsi dans les âmes.
Souvent plus d'un germe y périt,
Loin du soleil aux douces flammes
Par qui tout pousse et tout fleurit.

O petite graine peu sûre,
Au fond de moi tombée un jour,
Tu me devais avec usure
Des fruits de tendresse et d'amour.

Ah ! ce jour passé des semailles !
Je m'en souviens, il était beau
Comme un matin de fiançailles !
Mais ce fut, le soir, un tombeau !

Car, au passage de la herse,
La vie et la mort font leurs parts,
Et la dent de fer bouleverse
Les projets au gré des hasards.

Toi, la sœur des graines heureuses,
Née avec un désir pareil,
Tu te meurs dans des prisons creuses,
Loin des caresses du soleil.

Hier pourtant, sous ton écorce,
Tu sentais vibrer et frémir,
Dans la tendresse et dans la force,
Toute une moisson d'avenir.

Tu t'élançais, déjà ravie,
Vers un long avenir vainqueur !
Tout était tout prêt pour la vie !...
Mais trop de terre sur le cœur !

J. GERMAIN-LACOUR.

ESSAI SUR LES MÉGALITHES⁽¹⁾

La Société Archéologique de l'Orne a visité, dans son excursion récente à La Ferté-Macé, le monument de la Bertinière, situé dans l'ancien pays des Diablinthes, et qui reste, en France, un des plus complets d'un style en apparence peu communicatif; celui des mégalithes.

A cette occasion, rappelant ce qu'on sait de ces grands vestiges, dont on ne peut indiquer la place chronologique, je dirai leur nature et leur forme, leur origine, leur destination et leur signification.

I

DÉFINITIONS

Le mot celtique *menhir* désigne une colonne prismatique irrégulière aux parois brutes et dont l'aspect est exactement celui des blocs qu'on vient d'abattre dans une carrière (2). C'est la pierre debout, l'obélisque grossier qui s'élève, inattendu, au point

(1) Ouvrages à consulter : De Closmadeuc : *Excursion de la Société Polymatique du Morbihan. — Les Celtes. = Des Dolmens Armoricaux. — Sculptures lapidaires gravées sur les Dolmens du Morbihan. — Brochures sur Gav'rinis.* — Jean Reynaud : *L'Esprit de la Gaule.* — Marquis de Nadaillac : *Mœurs et Monuments des peuples préhistoriques.* — Jacques de Boisjoslin : *Les Peuples de la France.* — Quatrefages : *Introduction à l'étude des Races humaines.* — Conte de Contades : *L'Allée couverte de la Bertinière.* — Fergusson : *Les Monuments mégalithiques.* — Cayot Delandre : *Le Morbihan.* — Salomon Reinach : *Les Mégalithes de l'Inde.* (Articles de la *République Française*).

(2) Cette définition est empruntée en partie à Jean Reynaud. Le menhir, en Bretagne, s'appelle aussi lech ou Peulvan; en Auvergne, il prend le nom de *Pleurouse*.

de la terre où plus rien ne dispose à le voir paraître. C'est la forme la plus rudimentaire de cette architecture dont il est la première manifestation. L'un des plus grands menhirs du monde est celui de Loc Maria Ker dans le Morbihan.

Des menhirs groupés de manière à former une enceinte circulaire prennent le nom de Cromlech. Je citerai pour exemples, dans le golfe du Morbihan, les cercles découverts et décrits par le savant docteur G. de Closmadeuc ; en Angleterre, Avebury dont la périphérie est telle qu'elle pourrait contenir un million d'hommes debout ; dans le Cumberland, le cromlech appelé Long-meg et ses filles. Ils sont des plus surprenants de situation, d'ampleur et de conservation.

Si l'on voit les *Menhirs*, au lieu de former un cercle, s'aligner au loin dans la plaine en ordre droit et parallèle, s'ordonner en losange, en carré, en triangle, en lignes infléchies de diverses manières, et parfois se mêler en d'inextricables forêts de monolithes, ces dispositions, ou du moins quelques-unes d'entre elles, sans porter un nom celtique particulier, sont connues du moins sous le nom d'*alignements* et d'*avenues*. Konshaka et Braawalla en Suède, Asdown dans le comté de Berg, Karnac et Erdeven en Bretagne, où onze allées se juxtaposent, Oulad-Aiad en Algérie, offrent de tels assemblages. Ils sont plus ou moins symétriques. La forme carrée est plus particulière à la Germanie. Je citerai l'enceinte de Lunebourg, dans le Hanovre.

Parfois un menhir supporte une autre pierre obliquement appuyée sur lui comme sur un support, c'est le demi dolmen, construction très élémentaire et particulière à la France ; j'en citerai trois exemples : l'un dans l'Orne, sur la ligne de faite de la forêt d'Andaine, le lit de la Gionne, dont a fort clairement traité M. Blanchetière, l'autre le demi dolmen de Kerland en Bretagne, enfin celui de Poitiers.

Une autre forme de monuments consiste en une pierre brute posée transversalement sur deux menhirs, triade de pierres qui, sur le ciel et les horizons, forme comme une porte toujours ouverte : c'est le Trilithe. On cite celui d'Elkeb en Algérie ; un autre, en Asie Mineure est le tombeau d'Isidore.

Si deux pierres debout, portent une troisième posée à plat et pareille à une table, le trilithe porte le nom de Talayot. Cette forme est usitée dans les îles Baléares.

Parfois les trilithes sont disposés en rond. Les impostes de ces portes se prolongent et se continuent pour former au-dessus d'un cercle de menhirs-supports une architrave circulaire. A l'intérieur de l'enceinte est un autre cercle de trilithes plus élevés que ceux du cercle extérieur, de sorte que l'aspect du système est, vu de loin, celui de portes superposées à d'autres portes (1). Il n'existe, à la connaissance de M. Fergusson, que trois monuments de ce genre, l'un enfoui dans la terre, en Espagne, à Antequerra, l'autre, à demi détruit, sur le sable de l'Arabie où M. Pelgrave en a trouvé les restes, le troisième, le plus célèbre, à Stonehenge en Angleterre.

Une chambre aux quatre murs formés de quatre pierres et dont la toiture, d'un seul granit, soutient parfois un tertre, cela s'appelle un dolmen (2). Des plus caractéristiques du genre sont la *Table des Marchands* dans le Morbihan, le *Palet d'Arthur* en Irlande. Le passais normand a le sien dont la dimension n'est pas médiocre, on l'appelle *Table du Diable*.

On nomme allée couverte une double série de menhirs juxtaposés, conduisant sous une série de dalles de pierre brute, vers une chambre terminale. Tels sont en Islande les monuments des rives de la Boyne, dans le Morbihan le tumulus de Gav'rinis et Mane Lud, et dans l'Orne, la Grotte aux Fées. Ce monument exceptionnellement complet était accosté de deux alignements, peut-être couvert d'un tertre ; à l'entrée, une grande pierre se soulève comme un linteau de porte, et laisse voir, dans un vestibule une petite ouverture semblable à la gueule d'un four. C'est par là qu'on pénètre dans l'allée couverte, on la suit en se courbant, et l'on arrive à une pierre droite qui vous barre le chemin, c'est la paroi d'une *cella* hermétiquement close, semblable à un dolmen.

(1) Ita ut portæ portis superpositæ videantur (Olaüs Magnus, évêque d'Upsal au x^e siècle).

(2) D'après M. de Nadaillac « le dolmen type est un carré long construit en pierres brutes, fichées en terre, et recouvert par une pierre posée à plat », p. 146. On appelle *Tumulus*, le tertre qui recouvre ordinairement le dolmen ; c'est un monticule de terre ou même, comme en Pologne, de pierres artificiellement construit.

II

ORIGINE DES MÉGALITHES

Le problème se pose en ces termes : Quels hommes les ont érigés ?

Pour répondre sans erreur, il faudrait que des textes écrits, authentiques et véridiques disent que ces pierres furent élevées par tel peuple déterminé.

Plusieurs documents écrits font connaître l'origine des mégalithes. Le plus vieux de ces témoignages est la Bible qui parle de pierres brutes dressées en autel ou placées debout par les patriarches, les juges, les prophètes.

Donc le peuple hébreu élevait des mégalithes.

Bien au dessous de la Bible dans l'ordre de l'autorité, prend place un autre texte, moderne celui-là, et que la critique doit discuter, c'est celui d'Olaüs Magnus, archevêque d'Upsal en 1555, qui, dans son livre sur les nations septentrionales écrit : « *Veterum Gothorum et Suevorum antiquissimus mos est, ubi acriores in campis seu montibus instituissent et perfecissent pugnæ, illic, erectos lapides, quasi ægyptiacas pyramides collocare soliti sunt.* »

Ainsi, d'après ce texte les Goths et les Suèves élevaient des mégalithes.

Il est permis de considérer comme un témoignage écrit de la provenance saxonne ou gallo-romaine des mégalithes, plusieurs épigrammes funéraires. Je les citerai plus loin comme une indication du rôle des menhirs.

Il existe encore sur les allées couvertes de Gav'rinis et sur celles des bords de la Boyne en Irlande, des inscriptions provenant des constructeurs même de ces monuments, mais la science moderne constate avec tristesse que ces anciens hommes firent d'inutiles efforts pour que leur pensée nous parvînt. L'alphabet de leur écriture est perdu; nous voyons qu'ils ont voulu, qu'ils voudraient peut-être encore nous parler, mais c'est comme s'ils étaient des muets et si nous étions des sourds.

Il faut se résigner, quand il s'agit de l'origine de nos pierres, à moins de certitude que n'en procure l'épigraphie ou les textes.

A supposer que l'on sache les races qui ont occupé d'abord les pays aujourd'hui semés de mégalithes, on pourra sans trop d'in vraisemblance les attribuer à ces races.

Les familles humaines sont descendues de l'Arménie par les hautes vallées qui s'ouvrent entre le Taurus et le Caucase et se sont donné rendez-vous dans les champs de Sennaar, entre le Tigre et l'Euphrate. Alors eut lieu leur dispersion. Elles s'éloignèrent en des routes divergentes les unes vers l'est, les autres vers l'ouest, les autres vers le sud, et laissant vieillir derrière eux l'inutile Babel, elles marchèrent sans se retourner.

La race de Cham choisit la direction du sud. Elle déferla le long de l'Euphrate jusqu'au pays de Pount, au bord du golfe qui devait un jour s'appeler arabique. De là elle se bifurqua : la première de ses parts, la race des fils Chus ou Couchites, se porta vers l'Ethiopie, de l'Ethiopie se répandit sur l'Afrique équatoriale : infléchissant son cours à travers le Soudan, elle peupla le nord de l'Afrique, elle y produisit les Berbères, elle franchit le détroit de Gibraltar, occupa l'Espagne, l'Aquitaine (1), l'Armorique; elle répandit en ces trois pays le peuple des Ibères. Elle aborda l'Irlande et le pays de Galles. Is et Occismor la virent sur leurs places publiques, visitées aujourd'hui par les requins et par les scombres; il n'est pas jusqu'à la fabuleuse Atlantide dont elle n'ait couvert, du Finistère à l'Espagne, les terres submergées. On dit aussi que l'évaporation des eaux du déluge ayant produit un grand froid, les Ibères passèrent sur l'océan gelé jusque dans l'Amérique du Nord où la science retrouve encore au Canada les traces de leur race et de leur langage (2).

(1) L'une des preuves des assertions qui précèdent est dans les caractères ethniques de la race berbère qui sont les mêmes que les caractères ethniques des Ibères. La mensuration crânienne l'a démontré, la linguistique tend aussi à le prouver. « L'Espagne ancienne, dit M. de Charencey, semble avoir été peuplée, les noms de certaines localités l'indiquent assez, par des peuples parlant des dialectes apparentés au basque actuel. Les dialectes berbères du nord de l'Afrique offrent une parenté d'une part avec l'égyptien, d'autre part, ils offrent avec le basque et certaines langues du nouveau monde d'importantes affinités, spécialement sous le rapport des pronoms personnels. Ces affinités s'expliqueraient difficilement par l'hypothèse d'un emprunt ».

(2) Le basque, c'est-à-dire la langue des Ibères, offre des affinités par l'ensemble de sa structure grammaticale avec les dialectes canadiens, et s'éloigne au contraire des autres dialectes de l'ancien monde.

Ceci s'expliquerait par l'hypothèse de M. de Mortillet, c'est-à-dire d'une communication ayant existé pendant l'époque glaciaire entre l'Europe occidentale et le

Une autre part de la race chamite, la famille de Misraïm occupa la vallée du Nil, enfin une troisième part, la famille maudite de Canaan envahit l'Égypte sous le nom d'Hyksos, fonda Tyr, puis Carthage, rencontra les Couchites au nord de l'Afrique, en Espagne, en Armorique. De toutes parts, de Marseille, de Nîmes, de Quessant les fils de Canaan pénétrèrent le pays qui serait plus tard la Gaule. Près de quatre mille ans après eux, les femmes d'Armor sont encore vêtues comme des Isis, et portent encore la robe écarlate des phéniciennes, et pourtant ce qui reste des Ibères et des Cananéens leurs vainqueurs, n'est qu'une épave.

Leur civilisation a disparu, Couchites et Cananéens n'étaient venus d'Asie à travers l'Afrique que pour aboutir à une catastrophe. Le soleil, dieu menteur les avait trompés en les attirant à sa suite à l'extrême occident ; il se couchait toujours aussi loin devant eux et les flots qui chaque soir semblaient engloutir ses feux dans leur azur sombre, ensevelirent l'Ibère. L'océan vint sur lui. Ce fut la fin terrible d'une race audacieuse, si ce passé n'est pas un songe. L'Atlantide serait disparue comme une carène qui sombre avec ses passagers. Ceux-ci se pressèrent sur les rochers et refluèrent profondément dans les terres, ils s'y reprirent à vivre, et les invasions qui survinrent désormais ne firent que se couler dans le moule peu modifié des traditions africaines.

Les *Sémites* moins prompts que les *Chamites* à s'élancer dans l'inconnu terrestre, virent leurs patriarches quitter la plaine de Sannaar, l'un après l'autre, dans leur majesté de fondateurs de peuples ; Arphaxad, le père des Hébreux et des Chaldéens leurs frères ; Elam, père des Elymaïtes, qui devait régner par sa race à Suse et à Persepolis ; Assur, qui s'étendrait sur les dernières pentes du Taurus dans l'Abiabène entre le Tigre et le Lycus ; Lud, qui peuplerait les îles d'Elée à Milet ; Aram qui devait habiter la Syrie entre l'Oronte et l'Euphrate, entre Lud et Assur. Enfin, avec les Mèdes, fils de Madaï, on vit le mouvement sémite se dé-

nord de l'Amérique. Beaucoup de plantes et d'animaux sont en effet identiques entre les deux rives opposées de l'Atlantique. L'identité semble surtout frappante en ce qui concerne les mollusques terrestres, animaux qui n'ont pu se répandre que par la voie de terre. Or, à l'époque glaciaire la présence de l'homme a déjà été constatée en Europe. Rien n'empêchait donc les émigrants de se répandre facilement dans le nord de l'Amérique, et tout nous autorise à penser que les aborigènes de nos régions appartenaient, du moins en partie, à la même race que les Basques,

clarer, s'orienter définitivement vers l'Est où Sem s'établit et s'immobilisa. Les Chinois furent sa postérité stable comme les Arabes devaient être ses fils errants. La partie la plus contemplative de sa race, les Juifs, comme la partie la plus audacieuse de la race chamite, périt dans une catastrophe. Comme les Ibères à l'Occident de l'Europe, les Juifs périrent à l'Occident de l'Asie dans cette épopée de douleur où Rome écrasa leur peuple entier sur les degrés de son temple. Le peu qui resta de cet holocauste innombrable pullula par toute la terre et se consola dans l'âpre amour du gain, d'une patrie à jamais perdue.

A son tour, Gomer, premier né de Japhet, remonta ces montagnes d'Arménie d'où toute race humaine était descendue, et du haut du Taurus, il envoya ses fils vers l'Occident. Askenas vers la Galatie, la Bythinie et la Troade et vers les rives, naguère dites Ascaniennes, de la mer Noire; Thogorma vers la Caspienne où il devait être le père des Scythes, devenus les Germains, enfin toujours vers l'Occident Riphath qui serait père des Slaves. Après une première station dans l'Asie Mineure, les fils d'Askenas devinrent la tête de colonne des migrants occidentaux. Leur marche fut en Europe, symétrique à la marche africaine des Chamites. Parmi les races ascaniennes (1), les unes, parallèlement aux fils de Misraïm et de Canaan, marchant à l'Ouest, furent les Pelages et les Ligures, les Grecs et les Romains; les autres les Gaels, déferlèrent plus au large sur l'Europe, le long du rivage des mers septentrionales et de l'océan Atlantique, et continuèrent en Afrique leur cycle gigantesque.

Dans le même temps, les Couchites poursuivaient aussi leur marche circulaire qui, passant par l'Équateur, le Soudan, l'Algérie, entraînait en Europe, et se confondait le long de l'océan sur les côtes occidentales de l'Europe avec la trajectoire des migrants Gaels.

Gaels et Ibères se rencontrèrent donc : mais les Gaels vainqueurs absorbèrent les Ibères vaincus, et non seulement eux, mais les tribus Berbères du nord africain. Procope put parler des Lybiennes blondes de la Cyrénaïque. L'Égypte elle aussi plia sous l'impétuosité des Gaels. Ils marchèrent en sens inverse des Chamites partout où ces africains avaient colonisé. L'Ouganda est

(1) Filles d'Askenas.

encore gouverné par une dynastie de Gaels ou Gallas que maintient, en dépit des sémites arabes, le courage héroïque des missionnaires français. L'Abyssinie est peuplée encore de ces migrants qui se sont tant rapprochés dans leurs courses du point d'où les Couchites étaient partis, c'est-à-dire de l'Éthiopie.

Les Gaels avaient laissé en quittant l'Asie, au pied des montagnes natales, aux pentes du Taurus, aux bouches de l'Iris une réserve de leur race : les Cimmériens. Mille ans après leur impétueuse avant-garde, ils s'engagèrent dans les routes indiquées au loin par les Gaels et les Pelages. Après le siège d'Ilios, Cimmériens et Venètes (1) se mirent en marche, ils occupèrent l'Etrurie et la vallée de l'Éridan en suivant la route des Pelages ; en suivant celle des Gaels, ils envahirent l'Europe septentrionale et les Gaules.

Ces migrations de la race de Japhet n'aboutirent pas à une catastrophe, ni les cieus ne tombèrent sur eux, ni la mer ne les engloutit, ni les romains ne les anéantirent, mais au confluent de toutes les races du monde qui devaient s'unir à l'occident comme jadis elles étaient unies dans leur berceau oriental, une grande nation surgit dans sa gloire.

Ibères, Cananéens, Gaels, Cimmériens, Ligures, Saxons, Danois, Romains, Goths et Huns, Sémites mêmes, convergent aux bords orageux de l'Océan et de leur conflit laborieux, de leur pénétration, de leur diversité faite unité, devait sortir la France. Elle se forma, cette noble fécondité des migrations antiques, le jour où fut plein entre les Alpes, le Rhin et l'Océan, le réservoir où se pressaient d'âge en âge les éléments préparatoires de notre nationalité. Il suffit alors de la main d'une bergère, de la démarche d'un pape, pour arrêter les invasions. Un esprit d'en haut souffla sur les races réunies, ce fut le sentiment national, et la France vint au monde.

La race chamite a dédaigné d'ordinaire la simplicité de l'architecture en pierre brute. Elle a, dans la précocité d'une civilisation plus esthétique et plus utilitaire que morale, pris la première et la plus empressée, sa part de gloire et de richesse au soleil de la terre et, dans les temps d'Héliopolis, de Tyr et de Carthage, taillé, cimenté, sculpté les pierres avec un art aussi savant qu'incompatible avec la rudesse mégalithique. Si pourtant

(1) Strabon. Les Venètes sont ceux du Morbihan.

nous suivons les trajectoires des deux plus lointaines migrations de cette race, la trajectoire curviligne des Couchites allant par le Soudan, Gibraltar, l'Espagne, les Gaules, vers l'Occident, la trajectoire presque rectiligne des Cananéens, allant par Tyr et Carthage, vers l'Occident, nous les trouvons çà et là, surtout au point de rencontre occidental où elles expiraient, semées de monuments rocheux. En Afrique équatoriale, au bord oriental du lac Tauganika, les Pères blancs ont fait la découverte d'un *menhir*. Dans le Nord de l'Afrique, les *menhirs*, les *dolmens*, les *cromlechs*, les *allées couvertes* abondent sur les contreforts de l'Atlas et parlent de leurs constructeurs Berbères et Kabyles qui sont des Couchites. Il est permis de penser que les Ibères, autres Couchites (1), ont construit les monuments mégalithiques des Asturies, du Portugal et de la Galice. Enfin l'Armorique où la population pré-celtique fut ibère est le pays même des mégalithes ; on en trouve jusque dans la mer et assez avant dans le golfe du Morbihan.

Les colonies cananéennes qui passèrent par Moab, Tyr et Carthage pour aller asservir l'Occident ibérique élevaient des mégalithes à l'origine de leur migration ; les cinq cents cromlechs du Jourdain, les dolmens d'El-Asenieh et ceux du mont Nebo (2), celui de Tyr en font foi : peut-être aussi ces Cananéens ont-ils quelque part aux groupes lapidaires du Nord africain. On pourrait attribuer les mégalithes d'Algérie, d'Espagne et d'Armorique aux Gaels, fils de Japhet, si déjà les Chamites n'avaient élevé des constructions de pierre brute avant de rencontrer des Gaels, avant d'avoir connu aucun peuple du Nord. Il faut même attribuer aux Chamites ou à leur influence un genre de monument qu'on trouve en Algérie, en Espagne, en Armorique, en Irlande, et qui montre comment ces Africains concevaient le style mégalithique : c'est l'allée couverte. Son rapport avec le Serapeum et les Hypogées lybiques est évident. Or, entre les migrations de Chus et celles de Canaan, les Égyptiens ont tenu le milieu comme pour être les législateurs des formes. Or, d'un côté, les

(1) Les cromlechs ont été découverts par une société anglaise, les dolmens par M. de Sauley.

(2) L'une des preuves les meilleures qu'on peut tirer de l'origine couchite des Ibères, Berbères et autres peuples d'Afrique, est la mensuration cranienne ; ils sont dolycocéphales en des proportions nettement définies par l'ethnographie. (Voir aussi plus haut la note de M. de Charencey).

Cananéens, c'est-à-dire les Phéniciens, étaient les congénères et les alliés perpétuels de l'Égypte, les Hyksos cananéens avaient même été ses envahisseurs deux mille ans avant notre ère. Il est donc naturel que la race de Canaan ait emporté quelque impression des Hypogées d'Égypte. D'un autre côté, la migration couchite, la race de Chus, avait été par l'Éthiopie en contact avec l'Égypte (1), de sorte que les Berbères et les Ibères avaient gardé des mêmes Hypogées la même impression que les Cananéens. Il est naturel qu'ils aient construit l'allée couverte, qui exprime si bien la tendance à modifier, à la mode égyptienne, la simplicité mégalithique et qui ressemble à un trait d'union entre l'architecture la plus savante et la structure la plus rudimentaire. C'est pour cela qu'on voit un caractère phénicien sur une allée couverte irlandaise et sur un monument du Morbihan l'héroglyphe d'une palme, d'un cheval, d'un serpent et d'un scarabée, toutes choses essentiellement chamites.

La race de Sem eut des mégalithes certains, puisque le Pentaténque en fait connaître au moins cinq : les tombeaux de Joseph et de Rachel, le Galgal du Jourdain, la pierre de Bethel, le cairn d'Absalon. L'Arabie sémite a des trilithes au milieu de ses solitudes, la Chine est impénétrée, mais le Japon a des monuments de pierre brute (2) ; il n'est pas jusqu'aux lointains prolongements des races asiatiques à travers l'Océan Pacifique, dans l'Amérique antérieure à Colomb, où ces mystérieux monuments de pierre ne se retrouvent encore : ils surgissent au Pérou. Darwin les signale en Patagonie.

C'est à la race de Japhet qu'il faut attribuer l'origine du plus grand nombre de mégalithes. Sans doute, une part de cette race, les Pelages devenus les Grecs et les Romains, sut tailler selon la mesure, le nombre et le poids les matériaux de son architecture, mais les autres migrations japhétiques qui suivirent une courbe si longue à travers l'Europe, ont laissé la pierre à sa virginité naturelle (3). Il n'est point de leurs itinéraires qui ne puisse être suivi aux vestiges rocheux qui l'ont marqué. D'une part à

(1) Sa langue avait encore du rapport avec l'Égyptien.

(2) Congreve. — Voir Salomon Reynach. *Les meg. de l'Inde*.

(3) Jean Reynaud. *Esprit de la Gaule*.

l'Orient; on les trouve à l'Est de l'Himalaya. Dans les environs de Madras, les indigènes Todas, les descendants des constructeurs de dolmen, sont une colonie cello-scythique. D'autre part, à l'Occident, les mégalithes abondent en Circassie, en Morée, sur les bords de la Mer Noire où le flot successif des migrations japhétiques eut son cours naissant; ils s'assemblent en forêts de pierre dans les Péninsules scandinaves et danoises, en Poméranie, en Hanovre, en Meklembourg, au bord du Sund, en Grande-Bretagne; toute la celtique de Jules César comprise entre la Seine et la Garonne est fréquente en monuments de pierre brute. Tous ceux qu'on trouve à l'Ouest de l'Irlande, de la France, de l'Espagne, au Nord-Ouest de l'Afrique n'émanent pas des seuls Chamites, les Gaels, fils de Japhet, les Kymris en ont leur large part. Tout le long de l'Europe et toujours à l'Ouest, on les trouve. Le pays de Galles en contient deux fois plus que la Cornouaille; les deux îles de Man et d'Anglesey autant que le pays de Galles, l'Armorique en a plus que l'Ouest de la France, l'Algérie que toute l'Afrique.

Il arrive parfois qu'aux extrémités du Finistère, dans l'île d'Ouessant et même à Fontenailles, aux côtes normandes, la mer en déferlant travaille la falaise, en détache une masse de pierre, la taille, l'isole, la dresse tout debout, non loin du rivage jusqu'à ce que, dans le labeur assidu de ses marées, il lui prenne enfin la fantaisie de la détruire.

Il en est ainsi des mégalithes.

Sur les côtes occidentales, ils sont l'œuvre des flots, mais chacun de ces flots a été une migration des hommes : l'Ibère a précédé le Cananéen, Carthaginois ou Phénicien, le Gael a précédé le Cimmérien, celui-ci le Germain, tous, les Romains, tous, les Slaves ou les Huns, et chacune de ces nations, semblables à des vagues, est venue l'une après l'autre, en prenant son élan dans la longueur des siècles, se heurter à la limite de l'Occident, et elle a détaché des rochers une pierre qui témoignait que l'humaine marée vint jusque-là, ne put avancer plus loin si ce n'est en rêve ou comme l'a dit un poète breton « en jetant les chênes à l'assaut des lames » (1).

(1) Fleuriot Kerinou, l'auteur du beau recueil appelé : *Flammes de vie*.

Si maintenant nous répétons la question ; quels hommes ont érigé les mégalithes ?

— Tous les hommes.

On ne peut pas dire qu'une race ait eu le monopole de leur structure, et de même qu'on ne peut leur fixer ni un pays d'origine, ni un peuple, de même on ne peut leur fixer de date. Que les légionnaires aient appuyé leurs foyers aux menhirs de Karnac, c'est là un fait certain, mais il ne fixe pas la date des menhirs de Karnac, il prouve seulement qu'ils sont antérieurs aux Romains. Que la voie romaine qui marchait toujours droite sans prendre garde aux vallons, aux forêts, aux montagnes, se soit tout à coup détournée en face des monuments d'Avebury, cela montre qu'Avebury existait quand la voie romaine fut construite, mais on ne peut rien inférer de ce fait qui précise la date de ce cromlech. Qu'on ait trouvé des médailles et des statues romaines au pied des mégalithes à Locmariaker, cela peut provenir d'inhumations postérieures à la date réelle de ces monuments. Leur date n'est point une année, ce n'est point une époque, c'est une ère.

Il faut ajouter que, dans ce vaste espace de temps, la construction des mégalithes est un fait primordial et dont la cause ne peut être séparée de l'origine des familles humaines. En effet, nous avons signalé des mégalithes dans des pays où les Chamites, les Sémites, les fils de Japhet n'ont presque jamais été reconverts par aucune migration ; je citerai le pays de Moab, l'Arabie et le pays de Galles. Il faut en conclure que les monuments des trois races primitives sont, dans ces pays-là, primitifs comme elles.

A voir la dimension de certains mégalithes, la profondeur de leur enlèvement, les grands os trouvés à leurs pieds, on serait tenté de les croire antédiluviens. Ils auraient jalonné les routes des géants aux longues vies qui pendant deux mille années auraient fait la vaine conquête de la terre (1).

(1) Le menhir de Locmariaker a 12 mètres de hauteur. La longueur du dolmen de la Pastora, près de Séville, est de près de 27 mètres. La longueur de la dalle principale d'un dolmen situé sur la route de Loudun à Fontevault dépasse 22 mètres, et la table du dolmen de Tiaret, en Algérie, atteint 23 mètres de longueur sur une largeur de près de 8 mètres et une épaisseur de trois. Le bloc est élevé sur des supports à plus de 12 mètres du sol. Ces dimensions ne prouvent pas que ces mégalithes soient antérieurs au cataclysme diluvien, mais elles font qu'on se demande comment à l'aide des rouleaux et du plan incliné ont pu s'effectuer les transports de ces masses colossales.

Tout historien jugeant à la lumière du but humain de la proportionnalité des faits, comprendra la grandeur d'un fait universel et vieux comme l'homme (1), et ne laissera pas d'en chercher la cause efficiente et la cause finale qui, comme ce fait lui-même, doivent, elles aussi, être antiques, universelles...

De deux choses l'une : où la cause efficiente d'un tel fait est un instinct propre à la race humaine, analogue, en tant qu'instinct, à celui qui fait travailler géométriquement l'abeille ou le castor, ou elle est une habitude prise au berceau des familles humaines.

Dans les deux cas, il s'agit d'une habitude, d'un instinct propre à l'homme et distinct des instincts et des habitudes de la bête.

Dans les deux hypothèses, cet instinct, cette habitude n'ont pas seulement le but naturel de conserver un individu ou une espèce, non : il est même permis de prévoir qu'ils se coordonnent aux destinées même de l'être pensant.

Ils ne s'imposent pas au libre arbitre des peuples comme la forme alvéolaire et polygonale s'impose au travail de l'abeille, non, ils ne sont pas coactifs, ils sont pour ainsi dire flexibles.

Il ne faudrait pas croire que les peuples parvenus vite à la stabilité dans une patrie, n'aient pas eu cette aptitude naturelle et cette accoutumance. Les peuples qui ne firent point le tour du monde avant de s'établir, mais qui furent assez heureux pour voir de bonne heure leurs murailles surgir soit au sud du Taurus, soit en Italie, soit en Grèce, soit en Egypte purent à loisir perfectionner l'aptitude primitive ; mais les Gaels, les Kymris, les Ibères, ne les modifièrent point, ils n'eurent que le temps de se soumettre en hâte à cette loi de leur activité voyageuse, ils furent comme des torrents et dans le transport de leurs courses lointaines, ils ne purent que détacher des blocs de rocher.

Si nous remontons de cause en cause et si derrière l'habitude ou l'instinct de l'homme nous en cherchons encore la source, nous trouverons que, s'il s'agit d'une habitude, elle eut pour

(1) La grandeur d'un tel fait, M. de Nadaillac l'a comprise : il écrit : Des côtes de l'Atlantique aux montagnes de l'Oural, des frontières de la Russie à l'Océan Pacifique, des steppes de la Sibérie aux plaines de l'Indoustan ces monuments se dressent devant nous avec la même forme caractéristique, la même apparence les mêmes procédés de construction, il y a là un fait considérable dans l'histoire de l'humanité primitive, et à quelque point de vue qu'on se place, il est difficile d'en méconnaître l'importance. *Mœurs et monuments des peuples préhistoriques*, ch. V, p. 144.

origine un acte rationnel des premiers pères de famille, et pour raison une lumière donnée à ces patriarches par le premier éducateur du genre humain, S'il s'agit d'un instinct, il est la volonté du conservateur de la race. D'où je conclurai que le fait dont nous savons l'étendue et l'antiquité, prend place à côté du gouvernement et du langage parmi les manières d'être ou d'agir essentielles aux sociétés, et qu'elles ont reçues, qu'elles n'ont pas inventées.

III

DESTINATION DES MÉGALITHES

C'est parmi les choses d'un caractère universel et permanent qu'il faut chercher la cause finale d'un fait universel et contemporain de l'homme ; parmi ces choses sont la mort et la religion. A priori, nous pouvons donc conjecturer la destination funéraire et religieuse de nos monuments.

Le Menhir fut exceptionnellement en Palestine un monument commémoratif, mais le plus souvent il est un *ex voto*, une offrande aux morts. Quand les Gaels, les Venètes ou les Kymris avaient reçu d'un mort quelque bienfait longtemps attendu, ardemment sollicité, alors, exaucés dans leur prière, ils prenaient une pierre, la dressaient debout pour qu'elle attestât la puissance du trépassé et la reconnaissance des vivants. « Tarbellinus, dit l'inscription du menhir du vieux Poitiers, Tarbellinus a élevé près du pont ce monument à Frontus ». « Sandulf, le basané, érigea cette pierre à sa femme Ambjorg, dit un menhir scandinave, et un autre porte en lettre runiques : « Lunkun érigea cette pierre à son père nourricier Malmor ». Un menhir danois situé à Upland porte cette autre inscription runique : « Dedrick et Tunne élevèrent ce monument à Rumar le Bon ». La tribu des Kassias, au Bengale, élève encore des *ex voto* de ce genre. Leur série s'allonge en ligne droite, comme à Karnac, à mesure que s'allonge la série même des bons offices du mort imploré.

Non seulement le menhir est une offrande, mais il arrive qu'on lui fait des offrandes.

Deux exemples en feront foi : on trouve dans les *Annales des*

Missions d'Alger la mention suivante d'un menhir situé sur les bords du lac Tanganika :

« Le Vakoo est la tige des rois de l'Oufipa : le seul monument élevé à sa mémoire est une grosse pierre érigée sur le sommet d'une colline voisine de la résidence royale. Quiconque passe près de cette pierre est tenu d'y déposer une offrande, et le roi lui-même se fait un devoir d'y envoyer de loin quelque présent. »

D'autre part, en France, un des menhirs du département du Calvados s'appelle *Petra Solemnis*, ce qui veut dire : Pierre où l'on vient tous les ans. *Solemnis* signifie annuel. Ce mot est l'épithète appliquée par Virgile aux sacrifices funéraires :

....*Tumulo solemnia mittent.*

Aussi sur deux points éloignés l'un de l'autre, à deux époques distantes peut-être de plusieurs milliers d'années, le menhir avait le caractère religieux d'un autel. Peut-être au pied d'un menhir breton, le sang de l'homme a-t-il coulé. Grégoire de Rostrenem, dans son dictionnaire français celtique publié à Rennes, en 1732, écrit au mot pilier : « On a abattu près de Castres, à quatre lieues de Quimper, il y a environ vingt ans, une pierre sous laquelle on trouva des têtes de mort dans un grand bassin ». Quand on connaît l'usage des Gaulois d'immoler les compagnons du chef avec le chef lui-même, on est porté à penser qu'au pied du menhir, dont il s'agit, s'est faite une offrande humaine.

Les menhirs assemblés en alignements, en cercles, en carrés, en figures diverses, de manière à former sur le sol, quand on les voit du haut des collines, un pointillé blanchâtre, sont, d'après Olæus Magnus, des figures commémoratives d'un champ de bataille. Des siècles après que le combat avait cessé, il était fixé encore dans cette lithographie singulière. Tel héros était tombé là, mais non en vain, un menhir indiquait la place où il s'était couché. Plus loin, tel autre au milieu des siens avait soutenu une lutte inutile ; c'était là qu'on voyait un cercle de pierre, image de ses fils. Ailleurs apparaissaient des triangles, des carrés, indicateurs de la forme des cohortes. Une mêlée de monolithes exprimait dans la paix de la lande le tumulte de l'ancienne mêlée. C'était là que les migrants Gaels, les premiers occupants d'une

patrie, qu'ils croyaient à jamais la leur, s'étaient levés de leur campement séculaire devant la survenance inattendue de nouvelles invasions, ils avaient occupé dans la terre et sous le symbole des menhirs, la place qu'ils avaient défendue comme soldats.

Lucain dit en de fort grands vers exprimant l'épopée d'une indépendance oubliée que le sang chaud des Pictes a coulé sur la glace des îles et que l'Irlande, au long de ses durs hivers, aurait pleuré les cadavres amoncelés des Scots.

*Maduerunt sanguine fuso
Orcades. Incaluit pictorum sanguine Thule,
Scotorum cumulos flevit glacialis Ierne.*

La science a cherché sur les bords ce que désignait en ces termes le poète historien, et elle a trouvé les cromlechs de Moytura aussi durables que les vers de Lucain.

En Angleterre, les cercles d'Avebury, ceux de Muyr Divoc rappelleraient, au gré de M. Fergusson, les champs de bataille où les Gaels avaient lutté pour leur autonomie et leur foi. Vortigène, Ambrosius d'abord, puis Arthur, puis Constantin, les rois de la Cornouaille à la fin du vi^e siècle de notre ère, auraient soutenu contre les hordes saxonnes qui les expulsaient de l'Angleterre des luttes dont il reste des souvenirs lapidaires au versant des collines qui s'étendent de Karlisle à Derby.

M. Fergusson croit même que les trilithes en cercle de Stonehenge, rappelleraient un épisode de la défense gaélique. Hengist, prince des saxons envahisseurs, invita trois cents nobles bretons à un festin où tous devaient se rendre sans armes : il les fit traîtreusement massacrer par ses soldats. Les Saxons furent punis et vaincus après quatre ans de guerre. Ambrosius, le roi des Gaels, éleva, non toutefois sans l'aide de Merlin l'enchanteur, le monument de Stonehenge à la mémoire des braves lâchement tués.

Les Saxons, après avoir lutté contre les Gaels, durent combattre à leur tour les Danois à la bataille d'Asdown, dans le comté de Berg, en 871. Le lieu du combat est commémoré par un cromlech

Dans la province de Drontheim, des cercles de pierre furent l'aride fécondité du champ de bataille où Kanut, le Grand vainquit, en 1030, Olof le Saint. Un autre groupe de monolithes indique où Magnus Henrickson tua Éric le Saint et fut tué lui-

même par Carl Swerkeisson en l'année en 1161. Un autre est considéré comme indiquant l'endroit où une héroïne suédoise du nom de Blenda défit, en 1150, le roi danois Swengrale.

Un autre groupe dans l'île de Treyrso, à l'entrée du golfe de Drontheim, marque où Haka, fils de Harald Harfagar, battit ses neveux, les fils d'Eric Blodoxe, en trois batailles successives, livrées en 958 (1).

Il ne faudrait pas croire que les menhirs, pour être assemblés perdent leur destination religieuse de lieux de sacrifices. En effet, dans les *triades bardiques*, une victime humaine prononce ces paroles : « Ma langue dira mon chant de mort au milieu du cercle de pierres » (2). Si l'on n'admet pas avec M. Fergusson que que les trilithes de Stonehenge rappellent le temps d'Arthur, on pourrait admettre sans trop d'in vraisemblance qu'ils formeraient le temple circulaire dont parle Diodore de Sicile, et où retentissent nuit et jour les harpes hyperboréennes (3).

Les dolmens et leurs dérivés les demi-dolmens ou trilithes isolés, sont d'anciens tombeaux. C'est un point acquis et qui résulte d'innombrables fouilles (4). Or, les premiers tombeaux ont été des autels (5). Il s'en suit que les monuments dont nous par-

(1) Les Danois furent vaincus par les Kimris ou Fir-bolgs, au commencement de notre ère, et Moytura commémore la bataille qui fut livrée à ce moment-là.

(2) Fergusson.

(3) Chant d'Uter Pendragon. *La Villemarqué*, contes des anciens bretons, tome II, p. 229, 853, triades bardiques traduites pour la première fois dans la bibliothèque de Genève. Traducteur Peclect, 1853.

(4) Chaque fois qu'un dolmen non violé a été ouvert en Bretagne, dit le docteur Fouquet, on a toujours recueilli des cendres ou des ossements; comment ne pas admettre que tous les dolmens sont des sépultures? — C'est là en effet, ajoute M. de Nadaillac (page 165, ouv. cité), une conclusion qui s'impose : Les noms consacrés par la tradition populaire seraient au besoin une preuve nouvelle. Un dolmen à Locmariaker s'appelle le *tombeau du vieillard*; une allée couverte à Saint-Gildas, le *champ du tombeau*; plus loin, un chemin qui conduit à un mégalithe en ruines : le *chemin du tombeau*, l'abbé Hamard cite, auprès de Dol, un remarquable monolithe connu comme la *Pierre du champ dolent*, et le *dolmen du champ dolent* se retrouve auprès de Reims. Un groupe de monuments près de Tréhontereuc porte le nom de *jardin des tombes*, et les pierres levées de l'Auvergne celui caractéristique de *Plourousex*.

(5) Les deux mots ont une certaine synonymie dans la langue de Lucain. *Ara* qui veut dire autel, veut dire aussi tombeau.

..... *Augustius aris.*

Victoris lybico pulsatur ab æquore saxum.

(8^e livre, v. 861 Phessale. Voir de Nadaillac, p. 165.

lons ont pu servir aux offrandes et parfois à l'immolation des victimes. Les plus anciens Thalmudistes prétendent que deux pierres non taillées, supports d'une troisième, constituaient la forme habituelle des autels de Mercure (1). Or Mercure, l'Hermès des Grecs, le Teutatès des Gaels (3), le Thot Egyptien était le Dieu conducteur des morts, son image a été trouvée en Bretagne sur le menhir de Kervadel en Plobanalec (2). Enfin dans tous les pays plantés de mégalithes et plus particulièrement dans la Circassie (3), voisine des origines de la migration, les *dolmen* sont percés d'une ouverture dont l'un des bûts pouvait être d'entretenir par des offrandes, le commerce d'amour et peut-être de crainte que les vivants avaient avec les morts. A Dalten, en Irlande, dans la chambre sépulcrale d'un dolmen est un plateau qui devait recevoir les dons faits aux mânes. Ce n'était pas seulement des offrandes qu'on leur sacrifiait (*solemnia*) mais parfois des holocaustes humains. Tel était d'après Lucain le rite des Gaulois.

.... .. *Quibus placatur sanguine diro*
Teutates, horrensque feris altaribus Œsus
Et Taranis, scythicæ non mitior ara Dianæ (4).

Tel était l'usage sur les rives du Bosphore Cimmerien, d'où les races ascaniennes émigrèrent vers l'occident. Virgile, dont la poésie est d'une exactitude rigoureuse, ne dit-il pas qu'Énée immola dans la plaine, dans la fleur de leur récente vie, sur le tombeau de Pallas, huit jeunes hommes, distingués de naissance autant

(1) *Deum: maximum Mercurium colunt* (César).

(2) Voir la brochure de M. du Châtelier sur les menhirs situés à Kernutz.

(3) Chantre, *Exploration du Caucase*. De Nadaillac, *Mœurs et monuments des peuples préhistoriques*, page 173, Il signale des dolmens trouvés en Inde, en Suède, en Algérie, en Palestine, en France, il cite le dolmen de la Justice, près de Beaumont-sur-Oise, celui de Villiems-S'-Séulère et de Tree dans l'Oise, de Grand-Mont, de Kerlescaut dans le Morbihan, de Rodmartin en Angleterre, etc., V, Ferg, 375.

(4) « Chez eux, Teutatès est apaisé par la cruauté du sang versé, Hesus, tout hérissé d'autels féroces, et l'autel de Taranis qui ne le cède pas en aménité à celui de Diane scythique. » Certains mégalithes de la Grande-Bretagne conservent les traces de sacrifices humains (de Nadaillac, page 302).

« Les funérailles des Gaulois sont magnifiques et somptueuses. Tout ce qu'on croit avoir été cher au défunt pendant sa vie est jeté dans le bûcher, même les animaux, il y a peu de temps encore on brûlait avec lui les esclaves et les clients qu'il avait aimés. »

(Ne *Bello Gallico*, livre VI, ch. XIX.)

que d'éducation, afin d'arroser de leur sang de captif, les flammes du bûcher ?

*Quatuor hic juvenes, totidem quos educat Ufens
Viventes rapit, inferiis quos immolet umbris
Captiroque rogi perfundat sanguine flammæ (1).*

Au point de départ des migrations, sur le promontoire Ascanien, deux navigateurs, Oreste et son ami, virent un temple jauni par les soleils anciens déjà, et le long des murs et des colonnes, ils aperçurent de longues trainées rouges et semblables à des taches de rouille, — c'est la rouille de la pierre dit l'un, elle est produite par la vétusté, — non dit l'autre, ce n'est point de la rouille, c'est du sang, et de fait, on voyait des chevelures s'enrouler aux volutes des chapiteaux, puis retomber le long des colonnes avec un ruissellement de sang pourpré. C'était le sang des étrangers immolés, à l'autel de Diane, sur la côte inhospitalière des Cimmériens. Au pied de la splendide horreur de ce temple régnaient et palpaient au loin des flots très bleus, tandis qu'assise sur le premier degré d'un escalier qui descendait vers la plage, la prêtresse Iphigénie regardait avec de tristes yeux l'immense étendue de la mer.

A l'autre extrémité de l'univers connu des anciens et comme au point d'arrivée des migrations quelque Velleda des Gaules prenait peut être l'attitude élégiaque d'Iphigénie en Tauride, et c'est en Gaule qu'on voit encore, en maint dolmen, des crânes et des squelettes alignés (2), comme si l'homme enseveli n'avait pas été seul à descendre dans la tombe, mais avait eu pour escorte de nombreux compagnons de qui la cendre esclave serait mêlée à la sienne. La coutume cimmérienne s'était donc prolongée dans l'espace et dans le temps. Chez les saxons du temps de Charlemagne, les exécutions rituelles étaient encore assez générales pour motiver un édit qui les prohibât. En Armorique, au ^v^e siècle, il y avait des dolmens qui demandaient du sang. « Comme j'étais doucement endormi dans ma tombe froide, dit le barde

(1) *Énéide*, liv. XV, v. 519.

(2) On peut citer pour exemple de ces dolmens-ossuaires, la chambre sépulcrale de Monastier, dans la Lozère, le dolmen du Mas de l'Aveugle, dans le Gard, celui de la Mouline dans la Charente, du Port-Blanc dans le Morbihan, et un dolmen situé au nord des Pyrénées. V. Nadaillac, p. 164.

Gwin-C'hlan, j'entendis l'aigle appeler au milieu de la nuit, il appelait ses aiglons et tous les oiseaux du ciel, et il leur disait en les appelant : Levez-vous vite sur vos deux ailes, ce n'est pas de la chair pourrie de chiens et de brebis, c'est de la chair chrétienne qu'il nous faut (1). »

Les sacrifices se faisaient parfois aux morts, parfois ils étaient offerts au dieu conducteur des morts.

Est-ce à dire qu'ils aient été célébrés directement sur la pierre du dolmen, non certes, mais plutôt sur son revêtement tumulaire ou devant son entrée, car il eût été peut-être irrévérencieux que le sacrificateur posât le pied sur ce granit respecté, que le tailleur de pierre n'avait osé toucher de son ciseau.

Les premiers archéologues ont cru voir sur les monuments celtiques des cavités destinées à recevoir le corps des victimes, mais cette hypothèse est contraire aux habitudes des peuples qui avaient pour esthétique de ne point tailler les pierres sépulcrales, tout au plus les gravaient-ils d'hiéroglyphes, parmi lesquels était l'image protectrice des pierres de foudre, ces dieux lares du tombeau.

Quelle fut la destination de l'allée couverte ?

Annexée par respect ou par vœu (2) au dolmen, elle y conduisait sans y laisser entrer. Par son long corridor, s'évadait l'âme du défunt. De la grotte aux fées de la Bertinière, il sortait par un orifice étroit et surbaissé qui n'était pas assez haut pour les vivants. Mais cette destination funéraire était elle-même accessoire et le principal rôle de l'allée couverte était de contenir le mobilier funéraire et les offrandes. A l'extrémité de la galerie d'accès du Mane-Lud, en Bretagne, se trouvaient cinq têtes de chevaux, victimes immolées sans doute au désir supposé du chef, entré dans de nouvelles relations avec la nature.

Souvent les dons offerts étaient du lait, du miel et de la farine ; on les déposait parfois dans le vestibule, parfois on les portait par le corridor souterrain tout près du corps, de sorte que rien, si ce n'est l'épaisseur d'un menhir et le travail de la mort ne séparait plus les mets desséchés de la bouche décomposée.

(1) Voir les sacrifices faits aux tombeaux africains. *ExpL. et Miss. dans l'Afrique équat.*, par Fl. Lorient. Chapitre sur l'Ouganda.

(2) Une allée couverte d'Algérie a été élevée par un vœu. (de Nadaillac).

Le caractère d'autel ne peut donc être refusé à aucun de nos monuments.

Et pourtant ne seraient-ils que des tombeaux, ils n'en seraient pas moins d'un perpétuel intérêt pour ceux-là qui, oiseaux blessés par le cachot du monde, se précipiteront toujours en battant de l'aile aux issues par où tant d'hommes en sont sortis.

IV

SIGNIFICATION DES MÉGALITHES

Les mégalithes avaient une destination pour ceux qui les élevèrent. Ils ont pour nous une signification qui dépasse de beaucoup leur utilité locale et temporaire; vus à la distance de leur deux ou trois mille années, ils constituent ce qu'on appelle un style.

A côté des styles Égyptien, Grec, Romain. Kmer, Chinois, roman, ogival, on cite le style mégalithique.

Un style, c'est une façon de s'exprimer par où l'homme se peint naturellement.

En architecture, c'est un certain arrangement de la pierre voulu pour produire un effet.

Si les constructeurs de mégalithes étaient des peuples sauvages capables tout au plus d'alimenter par la chasse ou la pêche leur vie aléatoire, on comprendrait qu'ils aient respecté la forme naturelle des pierres par impuissance de les tailler; mais non, les Celtes, Kymris et Gaels étaient déjà fort civilisés, non seulement au point de vue de l'utile, mais du beau. Ils excellaient à sortir l'émail en de délicates cloisons, à ciseler l'or en bijoux, à granuler le métal en colliers et en bracelets, à polir, à graver la pierre par l'acier. Leurs trirèmes étaient nombreuses et portaient les plus lourds fardeaux (1). Ils avaient sur les questions les plus nécessaires de la philosophie où la controverse était générale, des lumières subtiles qui manquent au peuple d'aujourd'hui, et ces nations, qu'Aristote, saint Clément, saint Cyrille d'Alexandrie

(1) Valère Maxime et Mrogène Luerte, cités par J. Reynaud, *Esprit de la Gaule*.

qualifient de philosophes, qui furent les maîtres de Pythagore, se sont pourtant servi pour bâtir de ces matériaux d'une simplicité si rudimentaire. Il n'en faut pas accuser leur impuissance, ils ne travaillaient pas sans dessein. Ils ont mis leur art à respecter dans la « virginité de la pierre » la « face auguste de la terre (1) », ils ont imité les puissantes assises de ses roches cristallisées en strates sous le flux et le reflux des marées antiques, utilisé les lois naturelles par le levier et le plan incliné pour produire au loin dans les siècles une impression de force et de majesté. Qu'importent les années ? Le style des Celtes n'est pas comme les autres langages, il ne perdra rien par sa vétusté, et voici que le mégalithe nous étonne encore : inséré en terre, serti de chênes et d'ajoncs, antérieur à tous les cadastres de la propriété foncière, d'autant plus surprenant qu'il n'a rien de commun avec l'économie présente des champs et des prés, d'autant plus rare que se modifie davantage le globe nivelé par l'industrie et l'échange, d'autant plus grand qu'il est comme tant de vers et de statues frustes dégagé par le temps d'accessoires inutiles, d'autant plus beau qu'il rentre plus par sa situation, ses lichens et ses rouilles dans cette nature qu'il imite, il déborde par son effet, à mesure que s'élargit la pensée générale, la pensée particulière et pourtant déjà philosophique des artistes impressionnistes qui l'ont dressé pour être contemplé par notre âge.

Le sens des mégalithes est aisément entendu de qui sait leur origine antique et leur destination funéraire, ils parlent en effet et de l'origine commune des hommes et de leurs communes destinées.

Nous savons que les pierres d'Asdown, en Angleterre, étaient commémoratives d'un champ de bataille. Là, les saxons chrétiens combattirent, en 871, les danois païens. Vainqueurs et vaincus y tombèrent pêle-mêle et sur eux s'élèvent des menhirs. Saxons et Danois voulaient donc que des pierres fussent leurs tombeaux. C'était la coutume de leurs races. Si ces deux peuples avaient la même habitude, c'est qu'ils avaient la même origine, c'est qu'ils avaient les mêmes ancêtres et le même berceau. C'est là, près du Bosphore cimmérien qu'en dépit des temps déjà écoulés, des espaces depuis franchis, ils se sont trouvés frères un jour : il se

1) Jean Reynaud, *Esprit de la Gaule*.

peut que le désir de l'espace, l'orgueil de l'indépendance les aient fait ennemis. Le champ où ils ont lutté se tait maintenant sous le ciel triste du comté de Berg et une forêt de monolithes montre là où s'agita le tumulte de leurs mêlées, que leurs dissensions éteintes n'étaient après tout que des querelles de famille, qu'ils étaient frères et qu'ils auraient pu s'aimer. Gaels et Saxons ont lutté aux lieux où s'élèvent certains cromlechs de la Grande-Bretagne. Ces monuments nous rappellent sans doute le lieu où furent taris l'un par l'autre « deux fleuves de vie » (1); mais aussi l'habitude, commune aux deux peuples, d'élever des menhirs et, par suite, la consanguinité qui finit par les unir dans le grand peuple anglais.

On éleva des mégalithes en deçà de la Seine et de la Loire, on en éleva au-delà du Rhin, ici furent les Gaulois, là les Germains. Ils ont été frères. Ne le sont-ils plus? Ne le redeviendront-ils jamais et la fraternité du passé ne se retrouvera-t-elle jamais dans la fraternité de l'avenir?

Quand on voit les migrations n'avoir pas seulement le même point de départ, mais le même point d'arrivée, partir de l'Orient et venir en droite ligne, ou après de longs circuits, se heurter et s'unir à l'Occident, y multiplier leurs tombeaux, comme y mêler leur sang, comme y faire passer quelque chose de leur âme dans l'âme espagnole et dans l'âme française, et que les mégalithes disent tout cela, n'est-ce pas là parler encore, et surtout aux races latines, de fraternité?

Enfin s'il est prouvé qu'ils ont pour l'une de leurs destinations d'être des tombeaux, n'est-ce pas là déclarer que dans la mort, après les conflits, la fraternité reprend ses droits?

Si les mégalithes sont des tombeaux et des autels, leur signification doit être cherchée dans la philosophie de la mort et dans la notion des sacrifices qu'avaient reçues par tradition les vieilles races. Que pensaient-elles de la destinée ultérieure de l'homme? C'est là ce qu'elles ont exprimé. Or il est sur ce point dans la haute antiquité païenne deux grandes traditions, l'une japhétique, celle des Gaels, l'autre chamite, celle des Égyptiens; nous ne parlerons que de la première, parce que c'est elle qui, la tradition sémitique exceptée, fut la moins déformée par le mythe, et qu'au fond, toutes sont les mêmes.

(1) Fleuriot Kerinou, *Flammes de vie*;

Lucan et César ont connu quelque chose des croyances gaéliques ou gauloises. Le premier prend à témoin les druides.

Vobis auctoribus, umbræ:

Non tacitus erebi sedes, Ditis que profundi

Pallida regna petunt : Regit idem spiritus artus

Orbe alio : longæ, canitis si cognita, vitæ

Mors media est.

Encore aujourd'hui, les légendes bretonnes (1), où murmurent les traditions du passé, rapportent qu'à l'extrémité du Finistère où règne encore, sur un sol de granit l'âme contemplative des Celtes, le pêcheur de Plogoff entend, par les nuits du premier novembre, heurter à sa porte : il se lève, la mer rugit, les goélands crient, les vierges de l'île de Sein agitent leurs torches, et le pêcheur trouve sur le rivage des barques inconnues qu'il sent s'appesantir sous les charges de passagers invisibles. Il les connaît bien ces embarqués mystérieux : avec eux, pour eux il se décide à faire voile au couchant ; avec eux, il est emporté sur les flots avec une rapidité qui tient du rêve, lorsqu'il touche à la côte de l'île de Bretagne, les barques s'allègent, les âmes sont parties... Où vont-elles ?

Un Dieu, Teutatès, le Mercure des latins, l'Hermès des Grecs, ombre traditionnelle et fugitive de Celui qui devait dire un jour : *Je suis la voie*, Teutatès les conduit : il est le guide des voies, des chemins et des sentiers, aux carrefours desquels son image surgit sur la terre, il est le guide aussi dans les espaces du firmament céleste, où les âmes vont trouver leur juge au fond de l'Occident. C'était bien lui, le Thot lybien qui prenait les âmes sur ses ailes d'Ibis et les emportait vers l'Osiris occidental. Ce mythe était, comme tout mythe, un dogme altéré. Était-il venu d'Égypte par la Phénicie et l'Afrique ? Descendait-il, comme les Gaels, des hauteurs de l'Arménie ? On peut le discuter, mais quand l'âme est partie sous la conduite de Teutatès, elle vit, ou plutôt elle participe de la vie d'Æsus, l'être profond et primordial, la personne du père dans la Trinité bardique. Comme le gui adhère au chêne séculaire, ainsi l'homme adhère à Dieu. Il est homme toujours, même en puisant en Dieu la sève qui le fait vivre : comme le gui conserve toujours sur le chêne qui le nourrit son individualité propre, l'homme conserve encore, adhérent à l'être

(1) Henri Martin. *Histoire de France*, 1^{er} vol.

absolu, sa personnalité propre. En effet, dès son existence terrestre, déjà le Gael et le Kymris s'enracinait dans la divinité : il buvait le suc du gui : cette plante, comme le soma des Brahmes, l'omome assyrien des Mages, augurait par la libation mystérieuse qu'on en faisait, la continuation immortelle de la vie. Maintenant qu'il a dépouillé le corps, le Gael où le Kymris est en possession de cette existence qui ne s'était, sur la terre, qu'enracinée pour croître et fleurir ailleurs : ses croyances, ses erreurs, comme les appelait Lucain, lui faisaient « *négliger la crainte de mourir* », selon l'expression de César. De là, cet esprit prompt à se ruer sur le fer de propos délibéré, cette âme capable de la mort et tenant pour lâche d'épargner une vie qui devait lui revenir.

Quand tombait chez les Celtes un haut dignitaire de l'ordre civil et religieux, il entrait dans un état provisoire. Sa vie diminuée laissait à une autre activité que la sienne le soin d'agir. On n'avait garde de troubler le trépassé à cette heure de transformation où il était livré aux fées, c'est-à-dire aux puissances de la nature. Pour que rien n'interrompt leurs opérations, on leur bâtissait une maison de pierre où la nature était respectée jusque dans la grossièreté des matériaux employés. Dès lors, les fées pouvaient faire leur œuvre ; le creuset de leur mystérieuse alchimie était à couvert. Le corps humain, matière première de leur travail, était si bien à l'abri, que ni l'*éléphant antique*, ni le *montmouth*, ni le rhinocéros à narine cloisonnée, ni l'ours des cavernes plus gros qu'un bœuf ne pouvaient de leur corne, de leur défense ou de leurs dents remuer seulement la pierre gigantesque qui couvrait et protégeait l'argile à repêtrir. La hyène maigre qui rampait sur la glace de l'âge quaternaire en allongeant son ventre affamé, le corbeau que les pourritures du déluge récent avaient mal rassasié, ne pouvaient ravir les os aux gracieuses forces qui les soumettaient à leur industrie. Le soleil, la lune ne pouvaient lui nuire entre ces mains ingénieuses, habiles à toute métamorphose. Contre le laboratoire des fées, l'homme lui non plus ne pouvait prévaloir, Il eût d'abord été fort empêché s'il avait voulu, seul et furtif, soulever les blocs ou peut-être une armée s'était attelée pour en construire le dolmen. On l'avait, par plus de précaution, fait précéder d'une allée couverte ou *grotte aux fées* redoutable aux profanes et qui faisait hésiter

l'indiscret. A la Bertinière, dans l'Orne (1), cette grotte est elle-même précédée d'un vestibule, au fond duquel se trouve la porte de l'allée, une porte étroite, obturée parfois d'une pierre (2), et qui ne paraît guère faite pour l'homme. Elle ressemble aux portes des tombeaux d'Orient, c'est-à-dire à la bouche d'un four. Y pénétrait-on ? Ce n'était qu'à genoux, le dos courbé, les mains pleines d'offrandes : quand on était parvenu au dolmen, un menhir inamovible en fermait l'accès. L'esprit curieux de voir ce que les fées pouvaient bien ourdir ou détruire sous le mégalithe, le corps courbé et rampant sous les blocs abaissés de l'allée se heurtaient à la même impossibilité. La chrysalide de la métamorphose n'avait rien à craindre ni des animaux, ni de l'homme. Restaient les démons, et Taranis, l'ange de la foudre, était bien capable de lézarder ou de fêler la carapace de pierre ; mais elle était infrangible, un talisman la protégeait. Sous les pierres énormes, il s'en trouvait une, petite, légère et fine, précieuse, tombée du ciel avec le tonnerre dans l'Asie centrale, apportée à travers les mers par les carènes venètes, à travers les forêts de l'Hyrcinie par les migrations cimmériennes, à travers les siècles, peut-être par les héritages. Les anciens l'appelaient Bethyle ou Céraunie, les modernes l'appellent Celt. Elle était faite en forme de hache ou de pointe, et malgré son prix d'objet rare et transmis, malgré toutes les vertus qu'on lui prêtait, ses possesseurs n'avaient point hésité à s'en priver pour leur mort avec désintéressement. Tout exigüe qu'elle était, elle avait plus d'efficacité que le puissant convercle de pierre pour défendre l'œuvre des fées contre les coups de Taranis. Elle s'appelait pierre de foudre, elle était la foudre même, la foudre incorporée dans une gemme (3) et logée inoffensive dans le dolmen.

(1) V. sur l'allée couverte de la Bertinière : Matériaux pour servir à l'histoire préhistorique de l'homme. Article de M. de Contades, tome XVI, p. 117. Articles du même dans la *Soc. des Antiq. de Normandie*, tome XI, p. 226-230 ; *Soc. scient. Flammariion*, 1882, p. 282-284.

(2) Une pierre était préparée pour fermer l'ouverture de l'allée couverte de Conflans-Sainte-Honorine, élevée au confluent de la Seine et de l'Oise et reconstituée aujourd'hui dans les fossés du château de Saint-Germain (de Nadaillac, p. 173).

(3) Les auteurs anciens ont parlé de ces pierres en formes de haches : *longæ ac similes esse securibus*. Pline, liv. XXX-VII, chap. 9.

Lucain dit en parlant d'elles :

*Tarpeis quæ sæpe diis sua thura negarunt
Inclusum tusco venerantur cespite fulmen.*

Et Claudien :

*...Pyrenæis quæ sub antris
Ignea flumina lægere ceraunia nymphae.*

Le scoliaste de Perse (*ad sal.* II, v. 2^e) dit que le prêtre étrusque enterrait la

A la mort d'Attila, les Huns se concertèrent pour chercher un asile assez tranquille où mettre leur chef, afin que les puissances de la nature pourvussent sans offense à la transformation de son corps. On ne dit point qu'ils aient eu recours à la *Céraunie* : ils détournèrent un fleuve, enfouirent dans son lit le dolmen du chasseur d'hommes, puis laissèrent refluer sur lui et le voile des eaux profondes et le flot perpétuel des jours. Là même où les formes funéraires ont été modifiées, on ne s'est jamais départi de l'idée de conserver le corps humain, qu'on l'ait confié aux puits, aux tours, aux urnes, aux amphores ou aux grottes, aux hypogées, aux pyramides, voire même au crâne des aïeux comme dans la Floride ou aux manteaux voyageurs des peuples errants (1).

D'où venait cette recherche de l'inviolabilité sépulcrale ?

De la croyance à la résurrection.

Le dolmen, ce n'était pas la maison de la mort, c'était la maison du réveil.

« Écrivez, disait un ancien (2). écrivez ceci sur le roc avec une lame de fer : Oui, je sais que mon vengeur est vivant, que mon squelette retrouvera sa chair et le verra. »

C'étaient là ce que voulaient dire, en termes qui sont mystérieux encore, les *Céraunies* gravées sur les pierres de Gav'rinis.

— Et quand aura lieu le réveil ?

On ne savait : quand les fées auront fini leurs opérations délicates, pris les yeux bleus du Gaël pour en faire des pervenches, sa blonde chevelure pour entrer dans les blés, ses lèvres pour fleurir dans les églantiers sauvages, purifié tout, tout idéalisé, alors pourvu d'un organisme nouveau, tiré du premier, le Celte dans l'agilité de sa jeunesse renouvelée, sortirait par l'orifice perforé dans la pierre en vue de son évasion, suivrait l'allée couverte, passerait par sa porte surbaissée, verrait les étoiles, irait vers l'Occident chercher pour de nouveaux voyages un guide divin.

foudre transformée en pierre : *Fulmina transfigurata in lapide*. La hache était du reste en Assyrie comme en Égypte le signe de la puissance. M. de Longperrier a publié la description d'un cylindre chaldéen sur lequel était gravé un prêtre présentant son offrande à une hache posée sur un trône, et le mot *Nouter* (Dieu) est traduit dans le système hiéroglyphique égyptien par un signe qui rappelle une hache.

(1) Voir de Nadaillac, p. 279. Cet auteur parle aussi de substances minérales et des embaumements destinés à conserver le corps. Quel que fût le procédé de conservation, l'idée était la même.

(2) Job.

Ainsi le mégalithe était un « dogme écrit » : le dogme même de la résurrection.

Considérés comme des autels, les mégalithes expriment l'idée universelle du sacrifice antique. Vers eux ont été portés les aliments destinés au mort, eux-mêmes sont des offrandes, et on leur en fait. Sur eux a fumé l'holocauste des soirs dans les crépuscules préhistoriques. Non loin des dolmens, sinon sur eux, des hommes ont voulu volontairement mourir pour prolonger la vie des autres, ou victimes coupables et purifiées selon le rite, ils ont été solennement renvoyés à la divinité. Ils étaient des victimes humaines, mais ils auguraient dans la cruauté d'un symbole inhumain le mystère futur où le maître de la vie devait donner la sienne pour tuer le mal d'abord, la mort ensuite. En tant qu'autel, le mégalithe était donc encore un dogme écrit : le dogme de la rédemption.

Cette signification du style mégalithique a deux utilités ; la première, toute scientifique, sera de faire entrevoir l'origine de ce style dans le clair-obscur sacré de la Genèse.

C'est bien avant le déluge que prit naissance la coutume de rappeler, par des mementos durables, la résurrection. Depuis plus de mille ans, les fils d'Adam goûtaient la tristesse et l'inquiétude qui précèdent pour chacun d'eux la grande sentence, lorsqu'un des patriarches antédiluviens, le sixième, n'étant qu'au milieu de ses longs jours, vint à disparaître. Son fils apprit, l'histoire l'atteste, au sujet de l'éclipse de cet homme, éclatant exemplaire de justice, une chose surprenante : Dieu l'avait enlevé ! C'était une pitié de la part du maître de la vie de montrer à ceux qui devaient mourir un homme immortel, Énoch. La mortalité n'était donc pas une inexorable loi, une règle sans exceptions, la sentence qui assombrissait toute vie coupable pouvait donc être révoquée ; et plus d'un se reprit à travailler, à espérer. De quoi Noë pouvait-il parler à Sem, à Cham, à Japhet, quand le déluge étendit sur son arche ses longues nuits pluvieuses, sinon de cette sublime aventure d'un aïeul, appelé vivant à l'immortalité ? Quoi de plus nécessaire à leur enseigner que d'élever en souvenir d'un événement d'un si bon augure d'infrangibles monuments ? Peut-être déjà, même avant le cataclysme diluvien, quelqu'un de ces mementos surgissait-il ? Peut-être on le retrou-

verait dans les alluvions, peut-être étonne-t-il aujourd'hui la petitesse de notre industrie par un souvenir de géant ; quoi qu'il en soit, il surgirait d'âge en âge et de peuple en peuple, et jamais on n'oublierait qu'Énoch, un homme sans tombeau plane encore au-dessus des tombeaux des nations.

En même temps que le memento de la résurrection, Noë dut enseigner à ses fils le sacrifice. Ou l'eût-il plus convenablement célébré que sur le dolmen possible, à demi submergé de Lameth et de Mathusala ? Le Christ devait bien choisir pour se sacrifier lui-même un rocher qui couvrait les reliques d'Adam (1). Quand ce rocher fut inondé du sang rédempteur, il se fendit comme pour en canaliser les ruisseaux. La liaison des différents lits de la pierre ne se rompit point selon les veines qui les distinguaient, c'est-à-dire selon la partie la plus faible du rocher, mais la fente, croisant les veines, fit tomber directement le sang sur Adam(2). Sa tombe devint alors semblable aux dolmens troués de la Circassie. Quelle révélation primitive avait porté les patriarches à perforer ainsi la pierre des tombeaux ? Voulaient-ils que déjà le sang des agneaux, pénétrant par une ouverture, fit tressaillir d'espérance les os humiliés ? Attendaient-ils que l'enseveli sortirait par la brèche ouverte, comme il advint d'Adam quand mourut son sauveur ? Voulaient-ils que les tombeaux, devenus, autels ne fussent pas seulement des *mementos* de la rédemption, mais des *fac-simile* de la scène du calvaire ? S'ils ne le voulaient pas, quelqu'un du moins le Dieu de l'histoire le voulait pour eux. Si l'audace est heureuse d'une telle hypothèse, alors l'origine des dolmens se perdrait dans ces jours de l'Éden, où Dieu parlait au père des hommes à l'heure où se levait la brise du soir.

Du sens connu des autels-tombeaux, une seconde utilité résulte : elle est de préparer le christianisme en conservant, dans l'attente de sa venue, les vérités déjà chrétiennes, qui devaient servir à sa fondation.

Mais voilà que s'élève une grave objection :

Si les mégalithes expriment des vérités chrétiennes, pourquoi l'Église a-t-elle ordonné d'arracher ces pierres ?

(1) Origène, saint Basile (chapitre IV, com. sur Isaïe), saint Épiphanes, saint Jérôme et saint Augustin ont d'un accord unanime rapporté cette tradition.

(2) Je décris les lieux saints tels que je les ai vus.

La réponse est dans la docilité plus ou moins grande des populations indigènes aux enseignements catholiques.

L'invasion romaine avait déformé les croyances primitives et traditionnelles des Gaels et des Kymris. Chez eux du reste, comme chez tous les peuples antiques, la divinité n'était pas aimée ; elle était crainte ; on n'en attendait que des colères, et terrifiés par elle, à genoux dans leurs robes blanches, les prêtres tendaient vers sa redoutable puissance, dans l'horreur des futaies, leurs bras chargés de chaînes. En eux, l'homme vieux et méchant supposait méchant comme lui le créateur qui n'avait pu le faire qu'à son image ; il croyait en pouvoir tout attendre et, pour l'apaiser, ne reculait ni devant le suicide ni devant l'homicide.

Au contraire, la religion nouvelle annonçait qu'entre l'homme et Dieu ce n'était plus la crainte qui devait établir les rapports religieux, mais l'amour. De la doctrine celtique à la chrétienne, on voit la différence.

Il faut ajouter que la primitive idée de l'être incommutable : Æsus, s'était décomposée. Teutatès était le premier Dieu, puis venait le Dieu de la lumière universelle, Apollon, que les migrations cimmériennes avaient légué en passant à Dodone et à Delos ; puis apparaissait à son tour l'Isis gauloise, la nature incarnant son Dieu, puis venaient les fées, ces nymphes celtiques ; sans doute, Teutatès était Dieu en tant qu'il présidait aux stages de l'immortalité, Apollon était Dieu, le Dieu lumière, et les fées aussi, c'était Dieu veillant par ses ministres à l'exécution des lois naturelles. Si tant est qu'une doctrine ésotérique ait unifié ces mythes dans le Dieu un, elle ne pouvait que s'altérer là où nulle puissance infailible ne la corrigeait, ne la complétait, où nulle puissance communicative ne la conservait. Elle ne pouvait que se perdre, livrée au monopole d'une caste qui ne la confiait pas même à l'écriture et, dès lors, en face du Christ, Ésus, Teutatès, Apollon, Isis et les fées n'étaient plus que des démons rivaux.

Leur image se voyait encore à l'époque gallo-romaine à Kervadél, en Plobanalec, sculptée en ronde bosse, debout ; l'un portait son caducée, l'autre sa massue : ces simili-dieux étaient réunis presque tous sur le même menhir. Saint Alour l'aurait fait enfouir en temps opportun. Depuis, M. du Chatelier l'a retrouvé et savamment décrit.

En face du Christ venait se placer aussi l'armée des morts

déifiés, en tête de laquelle était Hu-gadarn, conducteur des Kymris sur la terre gaélique ; Hu-gadarn dont les bardes païens disaient dans leurs triades : « un rayon de soleil est son char, il « est grand sur la terre, il est grand sur la mer, le plus grand « qu'on puisse contempler, plus grand que le monde ». N'était-ce pas là pour le Christ un audacieux rival ? Aussi « deux mouve-
« ments, disait à son tour un barde chrétien, se partagent le « monde, l'un des mouvements vient du Christ : joyeux et juste « est son objet, énergique est son principe, l'autre mouvement « follement chanté est un mouvement de mensonge et de vile « espérance, c'est celui des hommes de Hu, des bardes usurpa-
« teurs de Galles ».

Le culte des morts confiés aux dolmens, l'orifice par où ils en sortaient avaient fait naître la croyance aux revenants. Ils ne paraissaient sur la terre que pour la quitter en troublant les éléments déséquilibrés dès qu'ils étaient allégés du poids énorme de leur être. Aussi, la nature se troublait-elle à la mort de Macbeth, à celle d'Hamlech, qui fournirent au celtic Shakespeare l'occasion de rappeler par un atavisme génial les croyances de ses pères (1 : l'Église du moins ne pouvait s'en accommoder.

Il n'était pas jusqu'à son dogme fondamental, le pain transubstantié, source réelle d'immortalité pour le chrétien, qui ne subit l'inconvenante compétition du gui de chêne, source imaginaire d'une vie que le druide estimait immortelle. Il était prudent que l'Église ordonnât la destruction de monuments d'une tradition défigurée, tard il est vrai, mais défigurée.

Aussi le concile de Nantes propose aux évêques de travailler avec un soin extrême à déraciner les pierres, le concile d'Arles en 452, celui de Tolède en 681 ont recommandé la même destruction. Childébert en 544, Carloman en 742, Charlemagne en 789 ne firent qu'ajouter aux anathèmes de l'Église la sanction pénale d'une loi. Lorsqu'en 1864 Jean Reynaud, dans son livre sur l'esprit de la Gaule, ne jugea pas impossible à son génie de rajeunir les croyances celtiques, un concile encore le condamna (2). Si les mégalithes, témoins de ces croyances, ont subsisté dans le Morbihan, une légende exprime que, s'ils furent épargnés, ce fut comme monuments de colère et de punition :

(1) Voir aussi le beau drame de Metterling : la princesse Maïeune.

(2) Le concile de Périgueux.

Cernély était poursuivi par l'armée innombrable des constructeurs de *menhirs*.

Ils ne lui laissaient ni trêve ni repos. Non contents d'élever des pierres, ils leur rendaient un culte, et leurs cœurs devenaient comme elles, ils n'avaient nulle oreille pour entendre celui qui voulait les instruire. L'apôtre, parvenu à la fin de la terre, ne pouvait plus fuir l'armée profonde de ses persécuteurs qui, de toutes parts, le cernaient et qui s'acharnaient à le sacrifier à leurs Dieux. Alors il fit un grand signe de croix. Derrière lui, les vagues immenses de l'Océan l'applaudirent en chantant la gloire de son Dieu, et voici que, pareils aux ossements blanchis de la vision d'Ézéchiel, une quantité innombrable de pierres couvrirent les champs de Karnac : où tout à l'heure était une armée hérissée de bronze, bruissante et menaçante, la parole scripturaire s'était trouvée une réalité : ceux qui rendaient un culte aux pierres étaient devenus pierre, l'idole et l'idolâtre s'étaient confondus dans l'embrassement froid du granit et, depuis ce temps, ces longs alignements de Karnac, ce monument de l'endurcissement des cœurs en face du christianisme qui les venait amollir, n'ont trouvé leur explication, ni par aucun champ de bataille, ni par aucune sépulture, ni par aucune main d'homme ou de géant, mais par la main seule de Celui qui peut faire sortir des rochers de Judée les enfants d'Abraham et des fils du cimmérien Hu-gadarn, sortir des rochers alignés du Morbihan.

Ailleurs, les Kymris et les Gaels, les Ibères, les Berbères se montrèrent dociles à l'enseignement chrétien.

Tel Conchobar, le dernier roi de l'Ulster, fut frappé dans la bataille d'un javelot qui se fixa dans son crâne. Son médecin lui ordonnait de ne pas faire un mouvement, car si le dard s'arrachait de sa tête, il mourrait. Tout à coup, dit la légende, le ciel s'obscurcit, la nature éprouva de ces convulsions qui accompagnent dans les croyances celtiques le départ de certaines âmes. Conchobar se tourna vers son druide et lui dit : qu'est-ce que cela signifie ? Quelle âme a quitté la terre ? le soleil semble disparu pour toujours — c'est l'âme d'un Dieu, répartit le druide : le désiré des nations est à cette heure crucifié par les juifs. A ces mots, Conchobar fut transporté de fureur et, le projectile étant sorti de sa tête, il mourut ; il voulut qu'on l'ensevelit à Tallen, entre Sleu et la mer, et la face tournée vers l'Orient en souvenir

du Christ dont il n'avait encore ouï parler que par la voix traditionnelle des siècles.

Ce ne fut pas seulement le roi de l'Ulster, ce furent des peuples entiers qui embrassèrent la foi, sans trop s'attacher au vulgaire résidu des mythes, après la survenance radieuse des dogmes.

Chez ces peuples-là, l'Église fit comme le patriarche ancien qui s'endormit sur la route de Syrie avec une pierre pour oreiller. Il avait rêvé d'un escalier léger allant du dormeur à Dieu, de Dieu au dormeur et que l'ange montait et descendait : à son réveil, il prit la pierre, l'érigea en menhir ; elle devint pour lui comme un autel, et il lui dit : tu t'appelleras Bethel, c'est à dire habitacle de Dieu. L'Église a fait ainsi : elle a pris la pierre sur laquelle avaient dormi nos aïeux et elle en a fait la base matérielle du temple. Aussi la cathédrale de Chartres est bâtie sur une allée couverte qu'ont sanctifiée les Altin, les Potentien, les Savinien. Dans l'Orne, à Argentan, l'église romane dédiée à Notre-Dame de la Place s'élève au dire de Simon Prouvère aux lieux où, près de quelque dolmen, les Kymris adoraient la déesse *Magna Genita*, quelque ancienne « *Belisama* » gauloise, quelque image de la nature, de la grande Isis virginale qui devait enfanter. L'église d'Exmes (1) dans l'Orne, la cathédrale du Mans admettent sur leur seuil des pierres celtiques.

Archinaga d'Espagne a pour crypte une allée couverte, et la même église accepte debout, entre le vestibule et l'autel, un menhir. A Karnac, l'église du Mont-Saint-Michel est portée sur un tumulus qui recouvre un dolmen.

Plus d'un menhir breton (2), gallique, irlandais ou danois est

(1) Du Hays, l'ancien Merlerault.

(2) Le pape Saint-Grégoire et les évêques, que M. de Maistre appelle avec raison des *druides chrétiens*, recommandaient de donner pour siège ou culte chrétien le siège même du culte païen, après l'avoir sanctifié. On voit dans les Côtes-du-Nord, sur le menhir de Ploerneur, près de Lannion, l'image du Christ et les instruments de la passion. La pierre de la justice sur la cote de Kérampont, près Lannion, la tombe de Tromeur au village de Saint-Trophime, la pierre levée de la presqu'île du Plec, la tombe de l'église de Plouagat sont des menhirs sanctifiés. A Porriand, à Lokkriz, au cap Mathieu, à Daoulas, en Bretagne, le menhir et la croix ne font qu'un. Jusque dans l'Inde, à Malour, à Katapour, les croix et les menhirs sont mêlés. C'est ce qu'expriment avec pittoresque ces vers de *La Lampe d'argile*

*Du promontoire gris se dresse au loin la forme
Et voici le menhir avec sa bosse énorme,
Droit et noir en plein champ surmonté de sa croix.*

(Frédéric Plessis, *La Lampe d'argile*, p. 214).

taillé en croix, ou porte des croix en creux ou en relief. Le mégalithe est pur alors de toute superstition, soit que dolmen devenu crypte, il serve de point d'appui aux superpositions échelonnées de l'architecture ogivale ou romane, soit que menhir crucifère, situé au détour des chemins, il continue son ancien rôle d'indicateur des routes, en montrant aux esprits la voie nouvelle qui est le Christ, soit enfin que monument commémoratif des victoires remportées par la foi comme à Galgala dans les temps anciens, à Asdown dans les temps modernes, il fasse connaître au milieu d'un monde couvert de tombeaux la marche immortelle de la vérité : en de nombreux pays, l'Église a pris la pierre où les aïeux avaient dormi pour fonder l'habitable de son Dieu.

Ah ! sans doute, elle a d'abord placé ses autels sur les tombeaux de ses martyrs, elle a célébré le sacrifice sur les reliques et parfois sur la poitrine vivante (1) de ceux qui souffraient pour elle, mais elle n'a pas dédaigné non plus d'asseoir ses temples sur le dolmen hasardeux où ces Gaels voyageurs, après avoir souffert, avaient dormi, rêvant parfois de stabilité, parfois d'indépendance nationale, plus tard de la liberté chrétienne, toujours de la vie éternelle, et elle a montré en prenant ce dolmen pour point d'appui, qu'elle adoptait quelque chose du passé de ces peuples et de leurs traditionnelles croyances.

On objecte que l'Église n'a pas tant fait, qu'ignorant la destination des mégalithes elle a voulu seulement mettre le sceau du christianisme sur les monuments de la superstition païenne, afin qu'ils ne fussent plus l'occasion de sacrifices aux démons ni d'homicides rituels.

Mais comment l'Église eût-elle ignoré la destination des mégalithes ? La coutume de les élever se prolongea devant elle assez avant dans notre ère. Elle ne pouvait se méprendre sur ces « dogmes écrits » et ne pas y reconnaître son bien. Elle accepta donc les pierres enseignantes, elle les consacra, elle les purifia des rites cruels, elle les considéra comme les pierres d'attente de ses autels, elle vit dans l'habitude ou dans le providentielle instinct qui les avait fait élever, une autre pierre d'attente, celle de ses édifications doctrinales. N'était-il pas plus aisé de fonder la religion de l'espérance chez des peuples qui attendaient la

(1) *Fabiola*, par le cardinal Wisseman.

rédemption et la résurrection que chez des peuples qui n'auraient eu par avance nul aperçu de ces mystères? Est-ce que l'union logique entre la destruction de la faute et la destruction de la mort n'était pas pour être entendue et désirée d'un peuple accoutumé de voir unies dans le même symbole l'idée du sacrifice expiateur du mal et l'idée de la réviviscence?

Je sais qu'aujourd'hui les pierres non taillées n'ont plus à préparer les croyances qui devaient être révélées ni à conserver le souvenir de celles qui l'avaient été, puisque les croyances ne se perdront plus, gravées dans le granit d'un *Credo* que n'effritent pas les ans, et qu'il est de notoriété, dans l'univers chrétien, que la mort, pour avoir frappé le Juste, doit à son tour périr; il semble dès lors qu'inutile memento de ce qui est connu, préparation surannée de ce qui est accompli, il ne reste plus au menhir qu'à vieillir entouré de respect sur la steppe et dans la solitude... mais non l'Église n'a pas voulu qu'il en fût ainsi, elle a craint qu'une ignorance impie ne changeât en boue sur les chemins de la terre, ces pierres qui avaient indiqué les routes éternelles. Elle a pris ces sentinelles debout encore bien que relevées de la garde des premiers dogmes; elle les a placées à l'abri de ses sanctuaires, afin de tirer d'elles un dernier service: Elles montreraient que le christianisme remonte, pour une partie au moins de ses croyances à l'origine de la race, et qu'il est contemporain de cette genèse où la création de l'homme s'acheva par une éducation divine. Le mégalithe dira: j'ai vu dans l'Inde quelque chose du christianisme, bien avant les brahmes; dans la Gaule avant la mythologie gallo-romaine, je l'ai vu; en Afrique, en Asie avant les cultes solaires, il a manifesté quelques-unes de ses clartés, et j'étais là, et l'Église dira je t'accueille, je t'adopte et je te conserve, pierre devenue preuve, parle-donc et dis que je suis hier, aujourd'hui, dans tous les siècles.

FLORENTIN-LORIOT.

CHRONIQUE

Trois Membres de la *Société Historique et Archéologique de l'Orne* ont été, cette année, l'objet de distinctions très-flatteuses.

L'un, M. Jules Angot des Rotours, a obtenu de l'Académie des Sciences Morales et Politiques une mention très-honorable, pour un mémoire sur les Moralistes du Sentiment, qu'il vient de publier, avec quelques additions et développements, sous le titre de *La Morale du Cœur*. Le *Bulletin* rendra compte prochainement de cet intéressant ouvrage.

Un autre, M. l'abbé Letacq, a reçu de la *Société Linnéenne de Normandie*, une médaille d'argent, en récompense de ses travaux sur l'Histoire naturelle. Nous ne pouvons mieux faire que de citer les termes dont le président de cette Société, M. Augustin Letellier, a accompagné la remise de la médaille :

« Par vos recherches botaniques vous avez, M. l'abbé, considérablement agrandi la liste des espèces cryptogamiques connues en Normandie; par vos biographies des naturalistes ornais, vous nous avez fait connaître les fondateurs des Sciences naturelles de notre pays, vous nous les avez fait aimer et, en nous donnant le droit d'être fiers de nos prédécesseurs, vous avez excité en nous la noble ambition de les égaler, sinon de les surpasser. Enfin comme une science ne devient aimable que grâce à ses interprètes, vous avez été le plus aimable des naturalistes pendant les excursions que vous avez organisées et dirigées avec la compétence et le savoir d'un vrai botaniste, digne successeur de ceux dont vous avez écrit la vie »

Entin, M. Florentin-Loriot a obtenu une mention honorable au Concours d'Aquarelles de Caen et une médaille au Concours de Lithographies et de Gravures, d'Évreux.

CE QU'ÉTAIENT LES PUIITS FUNÉRAIRES

Sous ce titre, le *Bulletin monumental* dans la chronique d'un des fascicules paru dernièrement (1) insère une note sur l'origine et l'objet des puits funéraires. La conclusion de l'article est que les fossés du Bernard et toutes celles du même genre « ont une destination moins noble que celle qu'on leur attribue; elles ont été faites pour recevoir ce qui y domine, c'est-à-dire les résidus organiques particuliers qui tassés et décomposés, sont devenus le terreau noirâtre et gras constaté partout..... Placées à côté ou dans le voisinage des cuisines, elles recevaient en outre des débris de vaisselle en abondance, des déchets de toutes sortes.... »

Cette conclusion nous paraît trop exclusive. Parmi les nombreuses fosses explorées de tous côtés, quelques-unes peuvent avoir été mal étudiées et mal qualifiées. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour en conclure que tous les puits funéraires découverts sont, sans exception, de simples latrines; c'est du moins notre avis, corroboré par les fouilles que nous avons faites, et nous pensons pouvoir encore maintenir aujourd'hui cette opinion ou tout au moins la défendre.

Lors de la construction du chemin de fer de Mamers à Mortagne, les travaux de déblais nécessités pour l'établissement de la gare de Saint-Rémy-des-Monts, ont mis à découvert l'emplacement d'une villa gallo-romaine, qui se trouve aujourd'hui sur les limites des départements de la Sarthe et de l'Orne, sur la commune d'Origny-le-Roux. Au milieu des ruines et des débris de

(1) Tome septième 1891-1892, page 287, d'après les notes de MM. Edouard Lièvre et Emile Ginot, publiées dans la *Revue Poitevine et Saintongeaise* et dans la *Revue du Bas-Poitou*.

toutes sortes que nous relevions dans ces terres, notre attention fut attirée par la présence de nombreuses fosses circulaires, très rapprochées les unes des autres; une étude scrupuleuse et répétée de ces fosses nous amena à constater l'existence de puits funéraires. Nous avons publié jadis dans la *Revue historique et archéologique du Maine* (1) le résumé de nos fouilles; nous ne rappellerons pas ici tous les détails de la description, nous résumerons simplement les dispositions principales que nous avons relevées.

Les fosses n'avaient pas leurs ouvertures au niveau du sol, mais à une profondeur de un à deux mètres; elles étaient fermées à la partie supérieure par un amoncellement de pierres en forme de cône, dont la pointe était encore cachée par plusieurs centimètres de terre au-dessous du sol primitif. Les parements des fosses, quoique creusées dans un terrain solide, étaient recouverts de pierres, de bois ou d'argile battue. L'intérieur était divisé en plusieurs compartiments formés par des couches de pierres, presque toutes calcinées, et dont l'épaisseur et la symétrie n'étaient point le résultat du hasard. Le compartiment supérieur généralement rempli de cendres, de charbons, de fragments de bois, pour la plupart de bouleau, à demi consumés, renfermait soit un coffre, soit un vase entier en terre; les compartiments supérieurs variaient pour le nombre comme pour le mobilier. Ces puits étaient creusés dans une petite étendue de terrain, en nombre assez important et à des distances parfois très petites (trente ou quarante centimètres), tous du même côté de la voie romaine et dans un même carré.

Nous estimons tous ces détails suffisants pour faire rejeter, dans leur forme absolue, par tout esprit non prévenu, les conclusions rapportées par le *Bulletin Monumental*, et pour conserver encore aux fosses de la villa gallo-romaine des Terres-Noires, l'attribution de puits funéraires, c'est-à-dire de sépultures après incinération.

GABRIEL FLEURY.

(1) Cf. *Les puits funéraires de la villa gallo-romaine des Terres-Noires à Saint-Rémy-des-Monts, près Mamers. Revue hist. et arch. du Maine. 1881 tome X, p. 104-124.*

TABLE

Des matières contenues dans ce volume.

1^{er} Bulletin.

	Pages.
Bureau et Commission de publication. — Liste des Membres de la Société	I
Procès-verbal de la séance du 7 janvier 1892.....	1
Recherches sur la Bibliographie scientifique du département de l'Orne (suite), par M. l'abbé A.-L. LETACQ.....	5
Une imposition sur l'Élection d'Alençon, en 1466, par M. le Marquis DE LA JONQUIÈRE.....	37
Roch le Baillif, sieur de La Rivière, Edelphe médecin spagiric, par M. Charles VÉREL.....	58
L'Administration de la Justice, la Tenue des États provinciaux et les Attributions du Bailli, dans le comté du Perche, pendant les deux derniers siècles, par M. Louis DUVAL	95
Bibliographie, — 1 ^o La Vie et les Œuvres de Jean-Jacques Rousseau (Henri Beaudouin), par M. Gustave Le VASSEUR.....	119
2 ^o Hagiographie et Philologie, par M. l'abbé HOMMEY.....	125
3 ^o Les Mammifères de la France. Étude générale de toutes nos espèces considérées au point de vue utilitaire (A. Bouvier), par M. l'abbé A.-L. LETACQ.....	128
4 ^o <i>Le Cidre et le Poiré</i> , Revue mensuelle des intérêts pomologiques, organe des comices et syndicats agricoles et des sociétés horticoles de France, par M. Louis DUVAL.....	130

	Pages.
Chronique. — La Conférence de M. Paul Harel, à Alençon, par M. H. BEAUDOUIN	132
Nécrologie. — M. Charles Bouet. — Achille Oudinot. — Le docteur Bougon. — M. d'Hostel. — M. Le Vasseur-Baudry. — Le docteur Libert	134
Comptes de l'année 1891.....	148

2^e Bulletin.

Procès-verbal de la séance du 24 mars 1892	149
Recherches sur la Bibliographie scientifique du département de l'Orne (suite), par M. l'abbé A.-L. LETACQ	153
L'administration de la justice, la tenue des États provinciaux et les attributions du Bailli, dans le comté du Perche, pendant les deux derniers siècles (suite), par M. Louis DUVAL....	184
Godisson, par M. Charles VÉREL....	240
Bibliographie du département de l'Orne pendant l'année 1891, par MM. H. BEAUDOUIN et LETACQ	262
Nécrologie : le P. Le Vasseur, par M. L. DE LA SICOTIÈRE....	287
Bibliographie : Une visite à Luçon, en 1885, par M. LE NEUF DE NEUVILLE	293
Chronique : « L'Herbager » de Paul Harel, à Sées, par M. FLORENTIN- LORiot.....	295

3^e Bulletin.

Procès-verbaux des séances de la Société	297
Recherches sur la Bibliographie scientifique du département de l'Orne (suite), par M. l'abbé LETACQ	304
Le roman d'un royaliste, par M. le comte DE MOUCHERON.....	326
Essai de topographie, de statistique et d'histoire de la commune du Renouard, par M. A. DALLEt.....	343
Chronique : La mécanique de la nutrition, par le Docteur F. BEAU- DOUIN.....	374
Bibliographie : M. Gabriel-Fleury, imprimeur à Mamers, par M. l'abbé P. BARRET.....	282

4^e Bulletin.

	Pages.
Procès-verbal de la séance du 4 août 1892.....	385
Compte-rendu de la réunion générale annuelle de la Société Historique et Archéologique de l'Orne, tenue à la Ferté-Macé et à Bagnoles, le 27 août 1892, par M. Reynold DESCOUTURES.....	388
Discours de M. de la Raillère, maire de la Ferté-Macé	402
Les Dramatiques Ornais, par M. Gustave LE VAVASSEUR.....	405
Rapport, par M. le comte G. DE CONTADES.....	437
Un chapitre de l'Histoire de l'Instruction publique à La Ferté-Macé (1806-1812), par M. l'abbé FREBET ...	448
Les grands Éleveurs de l'Orne, par M. l'abbé J. ROMBAULT	455
Monuments mégalithiques des environs de Bagnoles, par M. L. BLANCHETIÈRE	479
Montchrétien, économiste et poète, par M. J.-A. DES ROTOURS.....	484
Poésies. — A la santé des Morts, par M. Gustave LE VAVASSEUR..	496
La Conférence, par M. Willrid CHALLEMEL..	498
Pensée d'Août, par M. J. GERMAIN-LACOUR.....	501
Essai sur les Mégalithes, allocution, par M. FLORENTIN-LORIOT....	504
Chronique par M. Henri BEAUDOUIN. . .	539
Ce qu'étaient les Puits funéraires, par M. Gabriel FLEURY.....	540

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 01142 3277

